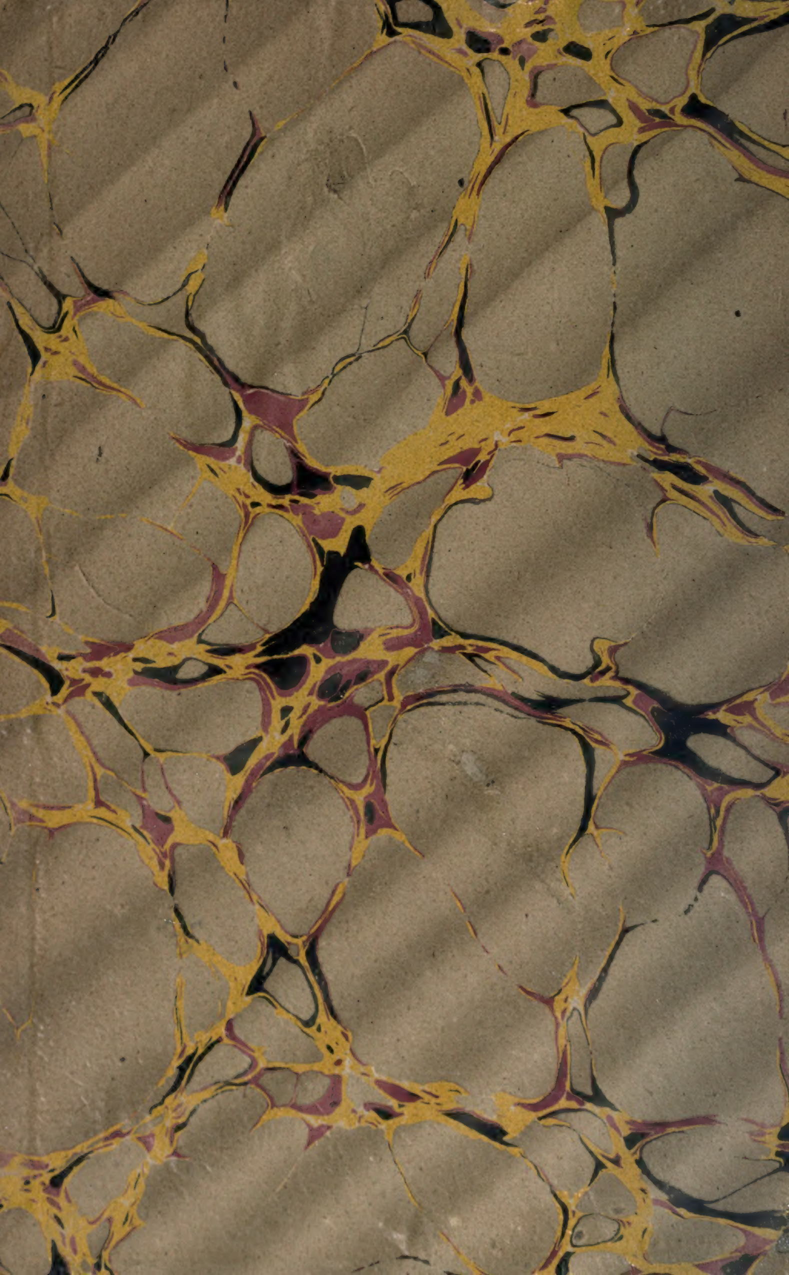

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01933025 7




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



1815

WATERLOO

ŒUVRES DE HENRY HOUSSAYE

A LA LIBRAIRIE PERRIN ET A LA LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

HISTOIRE DE LA CHUTE DU PREMIER EMPIRE D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX :

1814. 32e édition. Un vol 3 50

1815. LA PREMIÈRE RESTAURATION. — LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE. — LES CENT JOURS. 31e édition. Un vol. 3 50

1815. WATERLOO. 32e édition, revue d'après des documents nouveaux. Un vol. 3 50

1815 (dernière partie) : LA SECONDE ABDICATION. — LA TERREUR BLANCHE. Un vol. . . . . (*en préparation.*)

LA CHARGE. TABLEAU DE BATAILLE. Un vol. avec dessin d'Édouard Detaille. 2e édition. . . . . 1 »

HISTOIRE D'ALCIBIADE ET DE LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES TRENTE TYRANS (*Ouvrage couronné par l'Académie française en 1874 : Prix Thiers*). 5e édition. Deux vol. (*Épuisé.*)

LE PREMIER SIÈGE DE PARIS, AN 52 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. Un vol. . . . . (*Épuisé.*)

ATHÈNES, ROME, PARIS. L'HISTOIRE ET LES MŒURS. 3e édition. Un vol. 3 50

MÉMOIRE SUR LE NOMBRE DES CITOYENS D'ATHÈNES AU Ve SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. Un vol. . . . (*Épuisé.*)

LA LOI AGRAIRE A SPARTE. Un vol. . . . . . . (*Épuisé.*)

ASPASIE, CLÉOPATRE, THÉODORA, 6e édit revue. Un vol 3 50

LES HOMMES ET LES IDÉES. 2e édition. Un vol. 3 50

L'ART FRANÇAIS DEPUIS DIX ANS. 2e édit. Un vol. 3 50

LE SALON DE 1888. Un vol avec photogravures . . . . 60 »

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Un vol. 1 »

1815

PAR

HENRY HOUSSAYE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

WATERLOO

TRENTE-DEUXIÈME ÉDITION

Revue d'après des documents nouveaux

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1900

1815

WATERLOO

LIVRE I

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

CHAPITRE I

LA DERNIÈRE ARMÉE DE L'EMPIRE

I. Passage du pied de paix au pied de guerre. — Rappel des hommes en congé. — Mobilisation des gardes nationales. — La conscription de 1815.
II. L'armement et l'habillement. — Les approvisionnements. — Les places fortes. — Le budget de la guerre.
III. Première et seconde répartitions des troupes en corps d'armée. — Forces de l'armée de première ligne et de l'armée auxiliaire au 15 juin 1815.
IV. Les destitutions et les promotions.
V. Le commandement : Les maréchaux de France.
VI. Le commandement : Le major général.
VII. Le commandement : Les généraux.
VIII. L'esprit de l'armée.

I

Au retour de l'île d'Elbe, l'empereur n'avait plus trouvé sous les drapeaux que 200,000 hommes environ[1]. S'il se fût senti la toute-puissance de naguère, il

1. La situation générale au 15 janvier 1815 (Arch. Guerre) porte [illegible] officiers et soldats, dont il faut défalquer 3,208 hommes des régiments

eût recouru, pour doubler l'armée, à une levée extraordinaire sur les classes de 1806 à 1814, au rappel de la classe de 1815 et à l'appel anticipé de la classe de 1816. Mais il hésitait, à peine ayant repris la couronne, devant une mesure aussi impopulaire que le rétablissement de la conscription abolie par Louis XVIII. Il avait donc pour seules ressources la rentrée dans les corps des soldats en congé limité et illimité et le rappel des nombreux déserteurs portés sur les états de situation comme « absents sans permission ». Les hommes en congé de semestre s'élevaient à 32,800[1], les déserteurs à 85,000[2]. On

suisses et du 1er régiment étranger (La Tour d'Auvergne), que Napoléon fut dans la nécessité de licencier. Restait donc 192,675 hommes. Mais l'armée avait été augmentée de 7,000 ou 8,000 soldats rentrés dans les corps postérieurement au 15 janvier, en vertu du rappel ordonné en novembre 1814. (Les opérations de cette levée, qui devait être de 60,000 hommes et qui en donna à peine 35,000, continuèrent jusque vers le 15 février. **1815**, I, 105.) Quant à ceux des rappelés qui avaient rejoint du 15 au 20 mars les chefs-lieux de départements, conformément à l'ordonnance royale du 9 mars (**1815**, I, 327), il n'y a pas à les compter ici, car au 20 mars ils n'étaient point encore incorporés.

La maison militaire, la gendarmerie, les vétérans, etc., ne sont point compris dans ces 200,000 hommes.

Je cite la situation du 15 janvier par la bonne raison que c'est, avec celle du 1er janvier, la seule authentique qui existe pour l'armée royale en 1815. La situation des Archives nationales (AF *. IV, 1153), qui porte faussement la date du 15 mars. est manifestement postérieure au 5 avril, puisqu'il y est fait mention de décrets impériaux du 2 avril et du départ pour Lyon de la division Girard (4 avril).

Napoléon (*Mém. pour servir à l'histoire de France en 1815*, 19) porte l'effectif de l'armée royale, au 20 mars, à 149,000 hommes, et Charras (*Campagne de 1815*, I, 40) à 224,000 hommes. Je dis ici, une fois pour toutes, que je ne m'arrêterai pas à discuter les effectifs cités par l'empereur à Sainte-Hélène, ni ceux donnés par le colonel Charras, Napoléon et Charras augmentant ou diminuant alternativement le nombre des soldats, le premier dans l'intérêt de sa mémoire, le second dans l'intérêt de sa thèse. Les tableaux donnés dans la *Relation* écrite par Gourgaud, sous la dictée de l'empereur, et dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815* sont en général de purs trompe-l'œil. Quant aux états de situation donnés par Charras d'après des copies à lui envoyées de Paris, ils présentent presque tous, je l'ai vérifié, de notables différences avec les originaux des Archives. Est-ce le copiste qui a mal copié ou Charras qui a mal lu ?

1. Davout (Rapport à l'empereur, — s. d., 25 ou 26 mars ? — Arch. nat. AF. IV, 1936) dit : 26,000 ; les situations portent 31,469, 32,884 et même 38,233.

2. Rapport précité de Davout à l'empereur. — La situation du 1er janvier

pouvait compter sur la presque totalité des semestriers; déjà même trois ou quatre mille avaient rejoint les dépôts, conformément à l'ordonnance royale du 9 mars[1]. Mais parmi les 85,000 « absents sans permission » il fallait admettre qu'il y aurait beaucoup d'insoumis et aussi beaucoup d'hommes susceptibles de recevoir aux revues d'appel des congés définitifs, soit pour infirmités, soit comme soutiens de famille. Le maréchal Davout, ministre de la Guerre, estimait que le rappel des militaires de toute catégorie donnerait à peine 59,000 soldats[2].

Le décret d'appel, préparé dès le 28 mars[3], ne fut rendu public que le 9 avril. Il y avait à ce retardement des raisons d'ordre politique. L'empereur, qui s'efforçait alors par tous les moyens d'entrer en négociations avec les puissances pour le maintien de la paix[4], craignait que la mise de l'armée sur le pied de guerre ne démentît ses protestations pacifiques. Vis-à-vis de la population française qui désirait si ardemment la paix, il se sentait contraint aux mêmes ménagements. L'Ouest s'agitait, le Midi prenait les armes ; dans le reste de la

portée à 101,203 le nombre des déserteurs ; mais en janvier et février la levée des 60,000 hommes, commencée en novembre 1814 et qui portait sur les hommes de cette catégorie, avait continué de produire son effet. Nombre d'hommes avaient rejoint les corps, d'autres avaient obtenu aux revues d'appel des congés définitifs.

1. L'ordonnance du 9 mars, publiée le 12 mars, prescrivait aux militaires en congé de toute catégorie de se rendre les uns à leur corps, les autres dans les chefs-lieux des départements pour y être organisés en bataillons de réserve. L'empereur, qui ne voulait pas de ces bataillons de réserve (à Davout, 28 mars, Arch. Guerre, carton des lettres de Napoléon), rendit, le 28 mars, un décret abrogeant l'ordonnance royale du 9 mars et ordonnant à tous les militaires « ayant quitté l'armée par quelque raison que ce soit » de rejoindre leur corps. Le décret ne fut publié que le 9 avril. Or, du 15 mars au 9 avril, 4,000 semestriers environ avaient rejoint les dépôts.

2. Rapport précité de Davout à l'empereur. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

3. Napoléon, *Corresp.*, 21733.

4. **1815**, [illegible], 445-447, 563, et les notes.

France, les royalistes travaillaient à détruire la popularité de l'empereur en prédisant la guerre. Ce n'était pas le moment d'alarmer, de mécontenter tout le pays par l'appel des réserves. Au reste, Napoléon conservait encore une lueur d'espoir qu'il n'y aurait pas rupture avec l'Europe[1]. Cette espérance illusoire diminuant d'heure en heure, il se décida à faire paraître le décret dans le *Moniteur* du 9 avril. Comme il le prévoyait, ce décret porta un coup à l'opinion. En quelques jours, la rente baissa de huit francs. La tristesse et l'abattement dominaient dans les campagnes. Les paysans, fort heureux en général de n'avoir plus à subir les vexations des hobereaux ni à redouter le rétablissement des privilèges et la reprise des biens d'émigrés, sentaient s'affaiblir leurs sentiments pour l'empereur à la pensée que son retour allait amener, sinon peut-être une seconde invasion, du moins une guerre sans fin[2].

En raison du temps nécessaire à la transmission des ordres, à l'affichage, aux délais légaux, les revues d'appel commencèrent seulement le 25 avril[3]. L'opinion était si réfractaire à l'idée de guerre que parmi les rappelés eux-mêmes, tous cependant anciens soldats de Napoléon, beaucoup ne se présentèrent qu'afin de faire valoir des motifs d'exemption ou de réforme. Il est vrai que, si un grand nombre de ces hommes avaient déserté en 1814 pour ne pas porter la cocarde blanche, un plus grand nombre avaient quitté les corps par lassitude des

1. Caulaincourt à Napoléon, 25 mars; au cardinal Fesch, 8 avril. (Arch. Aff. étr., 672 et 1801.) F. de Chaboulon, *Mém.*, I, 330.
2. **1815**, I, 510-511, et les notes.
3. Circulaire de Carnot, 9 avril. (Arch. nat. F[1a], 31.) Davout à Napoléon, 1[er] mai. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

armés. Depuis une année, ils avaient repris les travaux des champs et des ateliers, beaucoup d'entre eux s'étaient mariés ; ils se trouvaient moins disposés encore à servir. Dans les départements à esprit royaliste, où les rappelés se sentaient soutenus par la population, les séances d'examen furent tumultueuses. On criait : « Nous ne partirons pas. Vive le Roi[1] ! » Craignant une insurrection dans l'Ouest, l'empereur autorisa plusieurs préfets de cette région à appliquer le décret avec de grands ménagements et même à en suspendre l'exécution[2]. Malgré tout, la levée donna 17,000 hommes de plus que ne l'avait présumé Davout, peu enclin aux illusions[3]. Dans les premiers jours de juin, 52,446 rappelés avaient été incorporés, et 23,448 étaient en route pour rejoindre[4].

Les engagements volontaires, qui avaient été si

1. Corresp. des préfets, avril-juin. Rapports à l'empereur et à Fouché, mai-juin. Rapport de Davout, 11 mai. (Arch. nat. F. 7, 3774 et AF. IV, [illegible] et [illegible]. AF. IV, 1937, AF. IV, 1939.) Corresp. générale, avril-juin. (Arch. Guerre.)

2. Davout aux préfets de la Mayenne et de Maine-et-Loire, 28 avril ; à Bigarré, 14 mai. (Arch. Guerre. Rapp. de Davout à Napoléon, s. d. — 10 ou 12 avril ? — et 11 mai ; Arch. nat. AF. IV, 1936.) — Aucune poursuite ne fut exercée contre les réfractaires ; les rappelés qui voulurent bien se présenter furent autorisés par certains préfets à entrer dans des corps départementaux destinés à ne pas quitter le pays. Passé le 15 mai, il n'y eut même plus de revue d'appel.

3. « Il ne restera comme ressources réelles que 59,000 hommes, » avait dit Davout. (Rapp. à l'empereur, avril. Arch. nat. AF. IV, 1936.) — L'évaluation de Davout fut même dépassée de plus de 25,000 hommes, si l'on ajoute aux 76,000 hommes incorporés ou mis en route du 25 avril au 10 juin les 4,000 semestriers qui avaient rejoint les corps du 15 mars au 9 avril, et enfin les quelques milliers de rappelés arrivés aux chefs-lieux des départements du 10 au 25 juin. (Les opérations du recrutement durèrent jusqu'après l'abdication.)

4. Rapport de Davout à Napoléon, 11 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) 82,[illegible] rappelés avaient reçu des feuilles de route, mais [illegible] avaient déserté. De ces 82,[illegible] rappelés, les uns provenaient des [illegible] déserteurs de 1814, les autres de ceux des 32,000 hommes en congé limité et illimité qui n'avaient pas rejoint les corps antérieurement au 9 avril

rares pendant la campagne de France[1], s'élevèrent à environ 15,000[2]. Une ordonnance royale du 31 décembre 1814 accordait à chaque enrôlé volontaire une prime de 50 francs ; l'empereur supprima cette allocation. « Ce moyen, dit-il, ne peut s'allier avec les sentiments qui portent les Français à la défense de leur indépendance[3]. » Pour provoquer les enrôlements, il pensa à faire lire par des officiers de la garde, avec accompagnement de tambours, des appels aux armes sur les places publiques, autour des ateliers et dans les villages. Mais Davout lui ayant représenté que « ce serait du désordre inutile », il laissa là cet expédient renouvelé des sergents recruteurs du XVIII[e] siècle[4].

Réduite à quelques bâtiments en état de prendre la mer, sans équipages (les deux tiers des matelots avaient été envoyés en congé) et sans approvisionnements[5], la flotte ne pouvait être employée que pour des croisières dans la Méditerranée[6]. Avec les hommes disponibles dans les ports et les inscrits maritimes à lever, l'empereur espérait constituer 50 à 60 bataillons de matelots[7]. On en forma à

1. **1814**, 11, note 1.
2. **1815**, I, 628, note 3.
3. Circulaire de Davout, 8 mai. (Arch. Guerre.)
4. Napoléon à Drouot, 24 mai. (Arch. Guerre, carton de la Correspondance de Napoléon.) Davout à Napoléon, 26 mai. (Arch. nationales AF. IV, 1936.)
5. Decrès à Napoléon, 22 mars, et état de la flotte au 23 mars. (Arch. nat. AF. IV, 1941.) — Il n'y avait en tout que 88 bâtiments armés dont un seul vaisseau, onze frégates et cinq corvettes. Je n'ai pu trouver aux Archives de la Marine de situation générale pour le personnel; mais une lettre de l'amiral Duperré commandant l'arrondissement de Toulon (à Decrès, 8 juin. Arch. Marine BB3, 427) nous apprend que les 29 bâtiments dépendant de ce port d'attache, — c'est-à-dire plus des deux tiers de la flotte, — avaient en tout 2,666 hommes d'équipage.
6. Napoléon, *Corresp.*, 21698, 21783, 21818. Decrès à Napoléon, 22 mars. (Arch. nat. AF. IV, 1941.)
7. Napoléon, *Corresp.*, 21836, 21875. Decrès à Napoléon, 2 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1941.)

grand'peine une vingtaine[1], et, au milieu de juin, un seul avait été mis en route[2]; il formait la garnison de Calais. Les trois régiments d'artillerie de la marine, d'un effectif réel de 5,284 hommes sous la Restauration, furent portés à environ 6,000 hommes par l'organisation d'un nouveau bataillon[3]. Six bataillons restèrent dans les ports dont ils devaient assurer la défense; deux furent détachés à Paris, un vint à Lyon, un autre combattit en Bretagne dans la colonne mobile du général Bigarré[4].

Des trois régiments étrangers qui existaient sous Louis XVIII, l'empereur conserva le 2ᵉ (Isenberg) et le 3ᵉ (Irlandais), présentant ensemble 875 baïonnettes; le 1ᵉʳ (La Tour d'Auvergne), resté fidèle au duc d'Angoulême pendant la courte campagne du Midi, fut dissous[5]. L'empereur eût désiré garder les quatre régiments suisses, mais l'opposition

1. J'ai cherché vainement dans les Archives de la Marine un état de situation de ces matelots mobilisés. Mais une lettre de l'amiral Duperré, du 8 juin, peut du moins renseigner approximativement sur les résultats de la levée. Duperré écrit que le 1ᵉʳ régiment à former à Toulon n'a encore que 512 officiers et soldats, qu'il compte le compléter à 1,000 hommes, mais qu'il n'espère point pouvoir former en entier le 2ᵉ régiment. (Duperré à Decrès, Toulon, 8 juin. Arch. de la Marine BB⁴, 477.) Ainsi, au 8 juin, il n'y avait encore à Toulon qu'un seul bataillon formé. Mais si l'arrondissement de Dunkerque, très hostile, ne dut pas fournir davantage, ceux de Cherbourg, de Brest, de Lorient et de Rochefort, où la population était plus patriote et moins réfractaire au service, donnèrent un plus grand nombre d'hommes. (Cf. les rapports sur les levées de marins, 8, 12, 14 et 15 mai, Arch. nat. AF. IV, 1941.) Becker dans sa *Relation* (p. 98) fait mention du 14ᵉ régiment de marine. On peut donc admettre qu'il y avait en formation, en juin, 14 régiments de marine, presque tous vraisemblablement à un seul bataillon, ce qui donnait un total de 10,000 hommes environ.

2. Composition des garnisons des places. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) — Le 14 juin, Decrès annonça au conseil des ministres que le premier régiment formé à Brest arriverait à Paris le 18 juillet. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Cf. pour le régiment de Toulon la lettre précitée de l'amiral Duperré.

3. *Historique de l'Artillerie de la Marine*, 135.

4. Davout à Lobau, 1ᵉʳ mai. (Arch. Guerre.) Procès-verbaux du Conseil des Ministres, 8 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Napoléon, *Corresp.*, 21846. *Historique de l'Artillerie de la Marine*, 134-135.

5. Davout à Napoléon, 24 avril. (Arch. Guerre.) Cf. **1815**, I, 30 et 413.

des officiers à prendre la cocarde tricolore imposa le licenciement de ces troupes[1]. On s'occupa d'organiser cinq nouveaux régiments étrangers : un de Polonais, vite constitué à 800 hommes, grâce aux soldats de l'ex-légion de la Vistule qui, bien que licenciés en 1814, n'étaient pas encore rapatriés ; un de Suisses où entrèrent 502 hommes des quatre régiments supprimés le 2 avril ; un d'Italiens, un d'Allemands et un de Hollando-Belges. Ces trois derniers devaient être formés avec les déserteurs des armées de Frimont, de Blücher et du prince d'Orange. Au commencement de juin, le régiment hollando-belge comptait 378 baïonnettes. On leva enfin dans la Gironde un bataillon d'hommes de couleur et quelques compagnies de réfugiés espagnols[2].

Le territoire étant menacé, les lois et décrets de 1791, de 1792, de 1805 et de 1813, qui n'avaient pas été abrogés, donnaient à l'empereur le droit d'augmenter l'armée par des gardes nationales mobilisées. Quelques jours après sa rentrée aux Tuileries, il s'occupa avec Davout et Carnot de la réorganisation de la garde nationale[3]. Il y avait alors dans toute la France 200,000 gardes nationaux, ou environ, âgés de vingt à soixante ans, et Carnot estimait que l'on en pourrait porter le

1. Fririon à Davout, 21 mars. (Arch. Guerre.) Décret impérial, 2 avril. (Arch. Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.)

2. Napoléon, *Corresp.*, 21765. Davout à Durutte, 23 mars ; à Napoléon, 5 et 23 avril. Dérivaux à Davout, Verdun, 25 mars. Lebarbier de Tinan à Davout, 12 avril. Proteau à Davout, 8 avril. Fririon à Davout, 16 avril et 1er mai. Ordre de Bigarré, 5 juin. Situation du général d'Armagnac, 17 juin. (Arch. Guerre.) Etat des garnisons des places en juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

3. Napoléon, *Corresp.*, 21728, 21767, 21775. Davout, *Corresp.*, 1560, 1561. Circulaires de Carnot, 28 mars et 12 avril. (Arch. nat. F1a, 31.) Souvenirs manuscrits de Davout (communiqués par M. le général Davout, duc d'Auerstædt.)

nombre jusqu'à deux millions et demi[1]. Un décret, rendu le 10 avril, prescrivit que tous les citoyens susceptibles du service de la garde nationale seraient inscrits sur les contrôles pour être formés en bataillons[2]. L'empereur ne pensait pas à organiser une pareille multitude, mais il comptait y prendre un grand nombre de bataillons de mobilisés, composés uniquement d'hommes de vingt à quarante ans. Il se rappelait qu'à Fère-Champenoise, en 1814, les gardes nationales s'étaient battues comme de vieilles troupes. Par de nouveaux décrets, il ordonna la mobilisation de 326 bataillons, à 720 hommes chacun, qui devaient être incontinent dirigés sur les places frontières et les camps retranchés[3]. C'était remettre en vigueur le décret de la Législative du 11 juillet 1792, avec cette atténuation que, dans les bataillons de guerre, le remplacement était autorisé. On fixa la taxe de remplacement à la modique somme de 120 francs[4].

Dans une vingtaine de départements, nommément dans l'Ain, l'Aisne, l'Ardèche, les Ardennes, l'Aube, la Côte-d'Or, l'Isère, le Jura, la Marne, la

1. Rapport de Carnot à la Chambre des pairs, 13 juin. (*Moniteur*, 15 juin.)

2. *Bulletin des Lois*, 13 avril.

3. Décrets des 10, 15, 19, 27 avril, 10 et 15 mai, non insérés au *Bulletin des Lois*, mais cités dans l'état des gardes nationales d'élite, 3 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Circulaire de Carnot, 18 avril. (Arch. nat. F1a, 31.)

Dans son rapport du 13 juin à la Chambre des pairs, Carnot dit qu'il a été ordonné la formation de 417 bataillons. C'est qu'au mois de juin il y eut de nouveaux bataillons levés dans des départements qui ne sont point portés sur l'état de mai précité, nommément dans les Basses-Alpes, l'Ardèche, la Charente-Inférieure, le Cher, la Creuse, la Dordogne, le Gard, l'Indre, la Lozère, la Nièvre, le Vaucluse, la Haute-Vienne, etc. (Rapp. de Limoges, 13 juin ; de Guéret, 16 juin ; de Poitiers, 18 juin ; de Périgueux, 20 juin. (Arch. Guerre.) Rapp. de Davout à la Commission exécutive, 23 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

4. Circulaire de Carnot, 18 avril. (Arch. nat. F1a 31.) Rapport de Carnot à la Chambre des pairs, 13 juin. (*Moniteur*, 15 juin.)

Meurthe, la Meuse, le Mont-Blanc, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin, le Rhône, la Haute-Saône, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, les Vosges, l'Yonne, la levée s'opéra très facilement, les bataillons furent vite au complet, les mobilisés quittèrent famille et foyer aux cris de : Vive l'empereur ! avec l'enthousiasme de 1791[1]. Ceux des gardes qui purent le faire achetèrent leurs armes et leur uniforme[2]. Mais le même patriotisme et la même bonne volonté n'animaient pas la France entière. Dans la moitié du pays, on put lever à peine, malgré l'emploi des garnisaires et des colonnes mobiles, le quart des contingents fixés. A la fin de mai, l'Orne avait fourni 107 gardes sur 2,160 demandés, le Pas-de-Calais 437 sur 7,440, le Gers 98 sur 1,440[3]. A Amiens, circulait cette proclamation : « Qui a rappelé Buonaparte ? L'armée. Eh bien ! Qu'elle le défende. Ses ennemis sont nos amis. Ne nous armons pas pour défendre un homme que l'enfer a vomi[4]. » En Vendée et en Bretagne, où l'on redoutait une insurrection, les gardes nationales ne furent point appelées ; mais quand la guerre civile commença, quelques milliers de citoyens prirent spontanément les armes et secondèrent la troupe contre les bandes

1. Rapport de Carnot à Napoléon, 10 avril (pour 10 mai). États des gardes nationales d'élite, 31 mai et 8 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1935, et AF. IV, 1936.) Corresp. des préfets, 1er, 4, 15, 16, 17, 22, 27 mai ; 3, 4, 6, 8, 9, 11, 14 juin. (Arch. nat. F. 7, 3044² et F. 7, 3774.) Corresp. générale du 8 avril au 20 juin. (Arch. Guerre.) Rapport d'un espion à Clarke, Gand, 24 avril. (*Dispatches of Wellington*, *Suppl.*, X, 154.) Cf. Mémoires manuscrits de Barras (comm. par M. George Duruy) : « ... Les bataillons de gardes nationaux mobilisés sont dans l'enthousiasme. »

2 **1815**, I, 628 et les notes.

3. États des gardes nationales d'élite précités. Corresp. des préfets. (Arch. nat. F. 7, 3044² et F. 7, 3774.) Rapp. de Carnot à Napoléon, 27 mai. (Arch. nat. AF. IV. 1936.) Corresp. générale, mai. (Arch. Guerre.)

4. Proclamation. *Amiens, imprimerie de Cherche?* (Arch. Guerre.)

royalistes, sans toutefois sortir de leur département[1].

Sur les 234,720 gardes nationaux appelés à l'activité par les décrets du 10 avril au 15 mai, 150,000 environ étaient le 15 juin réunis dans les places ou en marche pour les rejoindre[2]. Les cadres des bataillons étaient formés pour un tiers par des officiers à la demi-solde et pour le reste par l'élément civil. L'empereur n'avait point voulu mettre les grades à l'élection. Il nommait les officiers sur des listes établies dans chaque département par un comité composé du préfet, d'un conseiller général, de deux généraux et d'un officier supérieur[3]. Presque tous les gardes nationaux paraissaient non point seulement résignés à faire leur devoir mais bien déterminés à le faire de bon cœur. Ils manœuvraient de leur mieux, se pliaient docilement à la discipline, entraient dans les villes avec des branches de lilas aux canons des fusils, en chantant la *Marseillaise* et en terminant chaque couplet par les cris : Vive la Nation ! Vive l'empereur ! S'il s'élevait parfois des réclamations, c'était chez ceux qui n'étaient encore ni armés ni habillés et qui demandaient des fusils, des capotes et des souliers. Mortier, Jourdan, Leclerc des Essarts, Rouyer, Lanusse, Berckheim, tous les officiers généraux qui commandaient des gardes nationales mobilisées, ou les passaient en

1. Delaborde à Davout, Angers, 8 mai. Davout à Bigarré, 14 mai. Préfet d'Ille-et-Vilaine à Davout, 26 mai. Charpentier à Bigarré, Nantes, 1er juin. Lamarque à Davout, 3 juin. Bigarré à Davout, Rennes, 7 et 15 juin. (Arch. Guerre.)

2. État des gardes nationales d'élite au 5 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Cf. Rapport de Carnot à la Chambre des pairs, du 13 juin, et 1815, I, [illegible], note 4.

3. Davout à Napoléon, 13 mai. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Décret sur les gardes nationales, 10 avril.

revue, louaient le bon esprit et la belle attitude de ces soldats improvisés. Gérard écrivait à Vandamme, le 5 juin : « Les dix bataillons de gardes nationales de la réserve de Nancy sont superbes. Dans trois semaines, il n'y aura pas de différence avec la troupe de ligne[1]. »

Si la guerre durait, on pouvait compter que les hommes de vingt à quarante ans, formant le premier ban de la garde nationale, donneraient encore 150,000 mobilisés au moins, car un grand nombre de réfractaires des départements du Centre et du Midi finiraient par se soumettre[2] ; grâce à la pacification de la Vendée, qui était proche et certaine, on pourrait appliquer les décrets de mobilisation aux départements de l'Ouest ; il serait enfin loisible de décréter de nouvelles levées dans les si patriotes départements de l'Est[3]. Pour le second ban de la milice, on n'en pressa point l'organisation, sauf à Paris et à Lyon. Quand le temps et les armes manquaient pour former les

1. Lettres et rapports à Davout du général Rouyer, 22 avril; des commissaires extraordinaires Bédoch et de Gérando, Bar-le-Duc et Nancy, 8 et 10 mai; de Leclerc des Essarts, Sainte-Menehould, 18 mai ; de Lanusse, Metz, 21 mai ; du commandant de Landrecies, 6 juin; du major Hervo, Poitiers, 18 juin; de Jourdan, Besançon, 25 juin. Gérard à Vandamme, Metz, 5 juin. Colonel de gendarmerie à Rovigo, Nancy, 16 juin. (Arch. Guerre. Corresp. générale et Armées du Nord et du Jura.) Corresp. des préfets, avril-juin. (Arch. nat. F. 7, 3774 et F. 7, 3044[a].) Davout à Napoléon, 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Labretonnière, *Souvenirs du Quartier latin*, 228. Mémoires manuscrits de Barras. Cf. **1815**, I, 629-630.

2. La correspondance des préfets (Arch. nat.) et la correspondance générale (Arch. Guerre) indiquent que, de jour en jour, les réfractaires et insoumis rallièrent en plus grand nombre. Un exemple entre beaucoup d'autres : les 18 bataillons à fournir par les départements de la Charente, de la Corrèze et de la Dordogne ne sont pas portés pour un seul homme dans l'état du 8 juin, et le 20 juin le général Lucotte écrit de Périgueux à Davout : « Grâce aux colonnes mobiles, j'ai pu réunir 13 bataillons, les autres suivront. » (Arch. Guerre, Armée des Pyrénées Occidentales.)

3. Dans son rapport du 13 juin à la Chambre des pairs, Carnot évaluait à 751,440 les gardes nationaux, de vingt à quarante ans, susceptibles d'être mobilisés.

bataillons mobilisés[1], ce n'était pas l'heure de multiplier les bataillons sédentaires qui, en raison des services très pacifiques qu'ils pouvaient rendre, étaient déjà assez nombreux[2].

Dans la masse des citoyens de quarante à soixante ans, il y avait cependant beaucoup d'hommes très bons à employer contre l'ennemi, au moins pour la défense des places fortes. C'étaient les anciens officiers, sous-officiers et soldats retraités après un minimum de vingt-quatre ans de service. Dès le mois d'avril, plusieurs officiers en retraite avaient demandé à rentrer dans l'armée ; mais il y avait trop d'officiers à la demi-solde que l'on ne pouvait utiliser. Avec les officiers et soldats retraités, Davout pensa à former des bataillons de vétérans pour les places de guerre. « Ils donneront l'exemple aux gardes nationaux, écrivit-il à l'empereur, et leur inspireront l'esprit militaire. » Napoléon ne manqua point d'adopter cette proposition. Le 18 mai, il rendit un décret invitant tous les militaires en retraite à reprendre temporairement du service pour être organisés en bataillons et en batteries de forteresse. Les retraités, qui s'élevaient à 94,000, mais dont à peine la moitié paraissaient susceptibles de servir, s'empressèrent de se rendre aux revues d'appel. On constitua avec

1. « Vous avez eu grand tort de distribuer des fusils aux gardes nationaux sédentaires de Rethel, quel que soit leur patriotisme, car les mobilisés eux-mêmes ne peuvent être armés complètement. » Davout à Vandamme, 21 mai. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) — Le préfet des Vosges fit donner des piques aux gardes nationaux sédentaires. « Il vaut encore mieux des piques que rien, » dit-il dans une lettre du 12 juin.

2. En 1815, la réorganisation des gardes nationales urbaines et sédentaires, opérée en vertu de l'ordonnance du roi du 16 juillet 1814, n'était pas encore, il s'en faut, complètement achevée ; mais il y avait dans toutes les villes et même dans beaucoup de petites communes un certain nombre de gardes nationaux, pourvus d'armes et d'uniformes.

les plus valides 56 bataillons et 25 compagnies d'artillerie, d'une force totale d'environ 25,000 hommes[1].

A Paris, la garde nationale sédentaire fut portée à 36,518 hommes[2]. Les ouvriers des faubourgs avaient demandé spontanément de concourir à la défense; on en forma 24 bataillons de tirailleurs fédérés. Ces 18,000 tirailleurs, commandés par des officiers à la demi-solde, étaient destinés à occuper les postes avancés et les ouvrages de première ligne[3]. A Lyon, il y avait au 12 juin 4,000 gardes nationaux sédentaires, et Mouton-Duvernet s'occupait de former 15 bataillons de tirailleurs fédérés[4]. Dans l'Aisne et les Ardennes et dans tous les départements de l'est, on pouvait compter en cas d'invasion sur les levées en masse. Composées des gardes forestiers, des gendarmes, des douaniers, des gardes nationaux sédentaires et en général de tous les citoyens valides, les levées en masse devaient s'assembler au son du tocsin sur l'ordre des autorités militaires pour venir occuper les montagnes et les défilés[5].

Avec les 150,000 mobilisés, les 25,000 retraités, les 26,000 fédérés parisiens, lyonnais, toulousains, nancéens, les gardes nationales urbaines et rurales, les corps francs et les levées en masse, il semblait que les places fortes, les grandes villes, les défi-

1. Rapports de Davout à Napoléon, 11, 20, 22 et 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Napoléon à Davout, 17 mai. (Arch. nat. AF. IV, 907.)

2. Situation de la garde nationale de Paris au 1er juin. (Arch. nat. F. 9, 760.) — Parmi ces gardes, 11,000 fusiliers n'étaient pas habillés.

3. Davout à Napoléon, 17 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Général Darricau à Davout, 29 juin. (Arch. Guerre.) — Sur les tirailleurs fédérés, voir **1815**, I, 623-625, et les notes.

4. Mouton à Davout, Lyon, 12 juin. (Dossier de Mouton. Arch. Guerre.) Suchet à Davout, 13 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1937.)

5. Napoléon, *Corresp.*, 21861.

lés[1], les têtes de pont pussent être suffisamment pourvus de défenseurs. Mais malgré les engagements volontaires et la rentrée des deux tiers des hommes en congé, l'armée active était encore trop peu nombreuse. Après bien des hésitations, l'empereur se décida à lever la classe de 1815[2]. La conscription avait été abolie par l'article XII de la Charte royale ; et cet article ayant été interprété comme devant avoir un effet rétroactif pour les conscrits de 1815[3], bien qu'un sénatus-consulte les eût appelés sous les drapeaux dès le 9 octobre 1813, il était à craindre que le rappel de ces conscrits ne fût regardé comme un abus de pouvoir. Davout lui-même, si résolu d'ordinaire, représenta à l'empereur qu'il serait prudent de ne point prononcer le fâcheux mot de conscription : « Il n'y aurait, dit-il, qu'à changer la chose de nom et à déclarer que tous les jeunes gens, entrés dans leur vingtième année depuis le 1er janvier dernier, feront partie de la garde nationale et seront dirigés sur les dépôts de l'armée, avec promesse d'être libérés, la guerre finie[4]. » Le Conseil d'État, auquel le projet de décret sur la conscription de 1815 fut soumis dans la séance du 23 mai, refusa d'y donner son adhésion, « les levées d'hommes étant du domaine du pouvoir législatif[5] ».

1. Le 17 juin, les gardes nationales sédentaires des Vosges, à raison d'une compagnie par bataillon, partirent pour occuper les défilés. (Arrêté du préfet, Épinal, 17 juin. Arch. Guerre.)

2. Dès les derniers jours de mars, l'empereur avait pensé qu'il lui en faudrait venir là. « ... C'est une idée vide de sens, écrivit-il à Davout, que de se persuader que l'armée peut se recruter autrement que par la conscription. Je crois d'ailleurs avoir assez d'autorité sur la nation pour le lui faire comprendre. » (Lettre du 26 mars. Arch. Guerre. Carton de la Corresp. de Napoléon.)

3. Les jeunes soldats de la classe de 1815, déserteurs ou présents au corps, avaient donc été licenciés. (Ordonnance du roi, 15 mai 1814, *Journal militaire*.)

4. Davout à Napoléon, 3 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

5. Miot de Mélito, *Mém.*, III, 430-431.

Attendre la réunion des Chambres ! Mais l'ennemi, lui, l'attendrait-il pour entrer en France? Or la conscription de 1815 devait fournir 120,000 soldats, dont 20,000 avaient combattu pendant la dernière campagne[1]. L'empereur leva les scrupules du Conseil d'Etat en proposant d'assimiler les conscrits de 1815 à des militaires en congé. Pour les rappeler, un décret ne serait plus nécessaire ; il suffirait d'une simple mesure administrative. Le Conseil d'Etat émit un avis favorable. Dès les premiers jours de juin, Davout put envoyer des instructions pour la levée de la classe de 1815[2]. Le pays avait pris alors son parti de la guerre. Le départ des conscrits s'opéra sans les résistances et les rébellions qu'avaient soulevées dans tant de provinces le rappel des militaires en congé et, à un moindre degré, la mobilisation des gardes nationales. Dès le 11 juin, c'est-à-dire une semaine après que le décret eut été rendu public, 46,419 conscrits étaient réunis, prêts à partir, dans les chefs-lieux des départements[3]. En Alsace, en Lorraine, en Champagne, en Franche-Comté, en Bourgogne, et même dans plusieurs provinces du Centre, on signalait une extrême bonne volonté. « Les conscrits de 1815, écrit le préfet de Seine-et-Oise, ont rejoint en trois jours avec une facilité étonnante. »

1. Davout à Napoléon, 15 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1534.) Cf. **1814**, 9, note 1. — « Le contingent annuel, écrivait Davout, est de 280,000 hommes, mais il faut défalquer plus de la moitié pour défaut de taille, infirmités, et comme inscrits maritimes, soutiens de famille, etc. La levée doit fournir 120,000 hommes net. »

2. Napoléon à Drouot, 30 mai. (Arch Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.) Manuscrit de Davout (comm. par le général duc d'Auerstædt).
Ces ordres ne furent expédiés que passé le 3 juin, puisque la lettre précitée où Davout conseille à l'empereur de ne point employer le mot de conscription, est datée du 3 juin.

3. 1er et 2e rapports de Davout à Napoléon. 11 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Cf. Davout à Caffarelli, 18 juin. (Arch. Guerre.)

Le préfet du Mont-Blanc remarque que son département a fourni plus de combattants qu'à aucune époque de la Révolution[1]. L'Aisne, qui du 1er avril au 12 juin a donné 18,200 volontaires, rappelés, conscrits, gardes nationaux mobilisés, francs-tireurs et militaires retraités, parmi lesquels des vieillards de soixante-treize ans, mérite cette parole de Napoléon : « Dans ce département-là, on trouvera autant d'hommes qu'il y aura de fusils pour les armer[2]. »

II

Des fusils, des munitions, des vivres, des chevaux, des uniformes et des souliers, il en fallait beaucoup, et il y en avait peu. Presque tout le matériel était à improviser. Si l'artillerie possédait 13,947 bouches à feu, il lui manquait des chevaux, des harnachements et 600,000 projectiles[3]. Dans les régiments d'infanterie et de cavalerie, les uns et les autres à effectifs très réduits, les armes étaient au complet ; mais, pour armer les rappelés, les engagés volontaires, les inscrits maritimes, les gardes nationales mobilisées, les tirailleurs fédérés et les conscrits de 1815, qui selon les prévisions devaient s'élever ensemble, vers le milieu

1. Corresp. des préfets, du 5 au 22 juin. (Arch. nat. F. 7, 3774.) Préfet de Seine-et-Oise à Carnot, 16 juin. (Arch. Guerre.)

2. Davout à Durieux, 8 mai. Préfet de l'Aisne à Davout, 25 mai. Langeron à Lobau, Laon, 2 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Napoléon, *Corresp.*, 22047. — Il faut citer aussi ces mots de Carnot dans son rapport à l'empereur du 15 mai (*Moniteur*) : « Toutes les classes de citoyens du département de l'Aisne ne cessent de donner à la patrie les preuves du plus noble patriotisme et du plus généreux dévouement. »

3. Rapport du général Evain, 21 mars. (Arch. nat. AF. IV, 3940.)

de septembre, à plus de 500,000 hommes, il n'y avait dans les arsenaux et les magasins des corps que 195,000 fusils, dont 74,000 à réparer[1].

« Le salut du pays, écrivait l'empereur, est dans la quantité de fusils dont nous pourrons nous armer[2]. » Les manufactures impériales, où tous les ouvriers armuriers, exemptés des diverses conscriptions depuis l'an VIII, furent rappelés par décret[3], reçurent la commande de 235,000 fusils et mousquetons et de 15,000 paires de pistolets. On fit faire les baïonnettes dans les coutelleries de Langres et de Moulins. 10,000 fusils de chasse et 4,000 fusils rognés furent distribués aux paysans alsaciens, lorrains, champenois et bourguignons de la levée en masse[4]. Pour la réparation des fusils hors de service, on recourut à l'industrie privée. Des ateliers formés d'armuriers, de serruriers, d'ébénistes, de dinandiers furent établis dans les principales villes ; à Paris, il y en eut six, qui employèrent 2,000 ouvriers. On s'efforça aussi d'acheter des fusils en Angleterre, et il en vint, cachés dans des bateaux à charbon, quelques milliers de la Belgique et des Provinces Rhénanes. D'autres furent apportés par des paysans, une prime de 12 francs étant allouée pour chaque fusil restitué ; d'autres furent réquisitionnés chez des

1. Dépôts des corps : 27,000 fusils. Magasins d'artillerie : 157,000 dont 70,000 à réparer. Arsenaux de la marine : 10,990 dont 3,600 à réparer. Total général : 194,990.

(Drouot à Napoléon, 27 mars. Davout à Napoléon, 4 avril. Decrès à Napoléon, 29 mars et 10 mai. Arch. nat. AF. IV, 1940, et AF. IV, 1941.)

2. Napoléon. *Corresp.*, 21755. Cf. 21811, et Napoléon à Davout, 8 avril. (Carton de la Corresp. de Napoléon. Arch. Guerre.)

3. *Bulletin des Lois*, 29 mars.

4. Napoléon à Davout, 23 mars. (Arch. Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.) Davout à Napoléon, 4 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Napoléon, *Corresp.*, 21755, 21947, 21972.

négociants et des armateurs auxquels il avait été enjoint, par voie d'affiches, de déclarer les armes de guerre qu'ils pourraient avoir[1].

Malgré l'activité déployée et tous les moyens mis en œuvre, les hommes arrivaient dans les dépôts plus vite que les armes n'entraient dans les magasins. Les manufactures et les ateliers pouvaient fournir par mois seulement 20,000 fusils neufs et à peu près le même nombre de fusils réparés[2]. Dans les premiers jours de juin, c'est à peine si l'on avait donné des fusils à la moitié des gardes nationales mobilisées[3]. Quant aux sabres-briquets dont la fabrication avait été ajournée, car il fallait d'abord faire des baïonnettes, on décida que, même dans la ligne, seules les compagnies de grenadiers en seraient pourvues. Les cuirasses manquaient. « Faites rejoindre les hommes quand même, écrivit Napoléon ; les cuirasses ne sont pas indispensables pour faire la guerre[4]. » Partout, on pressa la confection des cartouches de façon à porter l'approvisionnement à 100 par homme : 50 dans le sac et 50 dans les caissons des parcs. A Vincennes, il en fut fabriqué 12 millions en deux mois. Le 1er juin, l'approvisionnement de réserve de l'armée du Nord

1. Davout à Napoléon, 4, 14 et 29 avril ; à Lemarois, 3 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1940 et Arch. Guerre.) Napoléon, *Corresp.*, 21755, 21811, 21857. *Bulletin des Lois*, 29 mars.

2. Davout à Napoléon, 4, 14 et 29 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) — Les fusils hors de service étaient en si pitoyable état que l'empereur avait pensé d'abord à les faire tout simplement dépecer pour les pièces de rechange. (Napoléon à Davout, 8 avril. Arch. Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.)

3. Davout à Napoléon, 3, 5, 6, 7 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Davout *Corresp.*, 1747. Lettres de Langeron, Laon, 1er juin ; de Lorencez, Metz, 5 juin ; du commandant de Landrecies, 6 juin ; de Suchet, Chambéry, 9 et 10 juin ; de Bonnaire, Condé, 12 juin ; de Hervo, Poitiers, 18 juin, etc. etc. (Arch. Guerre, Armées du Nord, des Alpes, et Corresp. générale.)

4. Ruty à Davout et Davout à Ruty, 19 mai. (Arch. Guerre. Armée du Nord.) Napoléon, *Corresp.*, 219.

montait à 5 millions et demi de cartouches, et les soldats de tous les régiments placés en première ligne avaient, à quelques-unes près, leurs cinquante cartouches au complet[1].

Non seulement le gouvernement de la Restauration ne s'était pas occupé de reconstituer les magasins d'habillement vidés par les gigantesques armements de 1812 et de 1813, mais il n'avait même point pourvu à l'entretien des troupes sous les drapeaux. De mai 1814 à février 1815, la Guerre n'avait affecté à l'habillement que 4 millions, dont un seul avait été payé[2] Les uniformes étaient des haillons. Dans plus de vingt régiments, les hommes manquaient de souliers ; dans les corps d'élite comme les chasseurs royaux, des cavaliers n'avaient ni bottes ni chemises. Au 14e léger, les hommes portaient depuis deux ans, hiver comme été, des pantalons de toile. Au 27e de ligne, il était dû 30,000 francs pour la première mise des prisonniers rapatriés antérieurement au 1er janvier 1815; ces hommes firent la campagne en bonnet de police[3]. L'empereur dut porter à 30 millions les crédits pour l'habillement, et l'Administration

1. Davout à Napoléon, 29 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Circulaire de Davout, 22 avril. Ordres de Neigre, 18 mai. Rapp. des colonels des 1er et 2e de ligne, Beaumont, 22 mai. Etat de l'artillerie au 1er juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord). — Un grand nombre de cartouches avaient été en outre employées au tir à la cible. Dans plusieurs régiments les hommes en avaient brûlé jusqu'à 40 chacun.

2. Rapport de Davout à Napoléon, 5 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) En 1815, l'habillement d'un fantassin (1re mise), y compris linge et chaussures, coûtait 122 francs, et celui d'un cavalier 197 francs. Il y avait en outre la masse d'entretien, fixée à 17 francs pour chaque soldat.

3. Procès-verbaux des Conseils des ministres, 14 juin 1814. (Arch. nat. AF. * V2.) Sous-préfet de Saint-Quentin à Clarke, 14 mars 1815. Lettres à Davout : de Briche, 26 mars; de Vandamme, 22 avril ; de Brune, 16 mai ; de Lobau, 12 juin ; de Grouchy, 14 juin. (Arch. Guerre.) Colonel du 27e à Davout, 4 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Davout, *Corresp.*, 1661, 1664. Napoléon, *Corresp.*, 21884.

de la Guerre estimait qu'il les faudrait élever jusqu'à 51 millions dans le courant de l'année[1]. Des ateliers créés à Paris fournirent 1,250 habits par jour. On travailla activement dans les dépôts auxquels les fabricants furent invités à faire des avances de fournitures sous la garantie des villes. Comme le drap bleu manquait, on confectionna des capotes avec des draps de nuances diverses[2].

A l'époque du 20 mars, la cavalerie possédait seulement 27,864 chevaux[3], l'artillerie et les services auxiliaires 7,765. De ces 35,629 chevaux, 5,000 avaient été, par mesure d'économie, prêtés à des cultivateurs ; on s'empressa de les faire rentrer dans les corps[4]. Les départements furent frappés d'une réquisition de 8,000 chevaux contre remboursement, tandis que, au dépôt central de remonte établi à Versailles, on achetait les chevaux présentés volontairement par les éleveurs et les fermiers. On versa dans la garde les chevaux de la maison militaire du roi et des volontaires royaux. Les dépôts de chaque corps furent autorisés à faire des achats directs. Enfin, l'empereur eut l'excellente idée de prendre la moitié des chevaux de la gendarmerie. Chaque gendarme reçut une indemnité de 600 francs ; il devait se remonter sous quinze jours, ce qui lui était facile en raison de sa situation dans le pays. Grâce à cet expédient,

1. Rapp. de Davout, 5 et 6 avril. Rapp. de Lebarbier de Tinan, 23 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1941.) Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21865, 21886, 21931. Davout, *Corresp.*, 1593. Procès-verbal du Conseil des ministres du 26 avril. (Arch. nat. AF. IV, 990 b.)

2. Davout, *Corresp.*, 1580, 1603, 1667, 1678. Cf. dans la *Corresp.* de Napoléon les lettres précitées où l'empereur se plaint des retards que subissent l'habillement et l'équipement.

3. Situation d'après les états du 15 mars. (Arch. Guerre.) — Davout (Rapp. à Napoléon, 28 mars. Arch. nat. AF. IV, 1941) dit : 21,320, mais il ne compte que les chevaux en état d'entrer en campagne.

4. Situation précitée. Cf. Napoléon, *Mém. pour servir à l'Histoire*, 35.

4,250 chevaux vigoureux et tout dressés furent incontinent répartis entre les cuirassiers et les dragons[1]. La réquisition dans les départements donna plus qu'on n'en espérait[2], mais au grand dépôt de Versailles la remonte marcha fort mal. Le général Préval semblait désigné pour reprendre le commandement de ce dépôt où il avait fait des prodiges en 1814. A tort ou à raison, il était suspect de royalisme. L'empereur l'envoya ou plutôt l'exila au dépôt de Beauvais et nomma à Versailles le général Bourcier. Celui-ci était un formaliste, esclave des règlements, s'arrêtant à des vétilles. Il refusait les chevaux qui avaient plus de huit ans et ceux à qui il manquait un demi-pouce de taille. En pleine guerre, pendant le seul mois de mars, Préval avait réuni plus de 7,000 chevaux[3]; en deux mois de paix, Bourcier n'en put trouver que 2,579[4]! Malgré ce mécompte, il y avait au jour de l'entrée en campagne une belle masse de chevaux. La cavalerie en comptait 40,000 aux armées et dans les dépôts[5]; l'artillerie, y compris le train et les équipages, 16,500[6].

1. Napoléon, *Corresp.*, 21741, 21756, 21810, 21910. Procès-verbal du Conseil des ministres du 17 mai. Rapp. de Davout à Napoléon, 7 et 21 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940 et 1941.) Circulaires de Davout, 17 et 26 avril. Rovigo à Davout, 27 avril et 6 mai. (Arch. Guerre.)

2. Davout craignait des difficultés qui ne se produisirent pas. (Lettre à Napoléon, 6 mai. Arch. nat. AF. IV, 990b et 1941.) Certains départements, nommément l'Aisne et les Ardennes, fournirent jusqu'à 500 chevaux. (Lettre de Langeron, 3 juin. Arch. Guerre, Armée du Nord.)

3. Sur la conduite de Préval pendant la campagne de France, voir **1814**, 435.

4. Napoléon, *Corresp.*, 21982. Rapp. de Bourcier, 21 juin. (Arch. Guerre. Situations.)

Le général Préval rentra en grâce le 23 mai. L'empereur le nomma directeur de la cavalerie au ministère de la Guerre. (Napoléon, *Corresp.*, 21961.) Mais la mesure était trop tardive.

5. Cavalerie de la ligne : 35,201. (Situation générale au 1er juin. Arch. nat. AF. IV, 1936.) Cavalerie de la garde : 4,958. (Situation de d'Hériot, au 16 juin. Arch. Guerre.) Total : 40,159.

6. Artillerie de la ligne : 13,823. (Situation générale au 1er juin. Arch.

Menacé par l'Europe entière, Napoléon pensait bien qu'il ne pourrait empêcher l'invasion sur tous les points du territoire. Peut-être serait-il réduit, comme l'année précédente, à ne commencer ses opérations qu'en-deçà de l'Oise, de l'Aisne et de la Marne. Même dans l'hypothèse la plus favorable, sa prochaine campagne devait être à la fois offensive et défensive. La mise en état de défense des places n'était donc ni moins nécessaire ni moins urgente que la réorganisation de l'armée. Dès le 27 mars, l'empereur donna des ordres pour ces travaux, qui furent entrepris seulement du 15 au 25 avril. On avait dû attendre les rapports sur l'état des places, les instructions du comité du génie, l'ouverture des crédits, la formation des ateliers[1]. A Metz, on employa 700 ouvriers par jour, à Rocroi 500, à Toul 700, à Landrecies 400, à Dunkerque 1,000, à Huningue 500, à Grenoble 400, à Cherbourg 500, à Bayonne 400, à Bordeaux 200, à Perpignan 150, au camp retranché de Maubeuge 1,000. Le 15 juin, les défilés des Vosges et les passages de l'Argonne étaient pourvus de redoutes, d'abatis, de palanques; on se tenait prêt à tendre, au premier ordre, les inondations du Nord; et, dans plus de quatre-vingts villes, les travaux étaient ou complètement terminés ou en voie de prompt achèvement. Au reste, dans presque toutes les places, il n'existait pas de brèches aux remparts. Il avait fallu seulement relever les talus de contrescarpe, disposer les plates-formes pour les barbettes, réparer les embrasures, les banquettes,

nat. AF. IV, [illegible].) Artillerie de la vieille garde, train et artillerie auxiliaires de la garde : 2,[illegible]. (Situation de d'Hériot, 6 juin. Arch. Guerre.) Total: [illegible].

1. Napoléon, *Corresp.*, 21729, 21738, 21787, 21828, 21885. Davout à Napoléon, 11, 12, 19, 23 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Ordres de Davout, 8 avril, et lettres diverses à Napoléon, 12, 13, 14, 15 avril. (Arch. Guerre.)

les glacis et établir les défenses accessoires et quelques ouvrages extérieurs[1].

Lyon et Paris exigeaient des travaux tout autrement considérables. A Lyon, 4,000 ouvriers furent embauchés. On répara la vieille enceinte de Fourvières, ainsi que celle qui joignait le Rhône à la Saône; on éleva des têtes de pont à la Guillotière et aux Brotteaux, des redoutes à Pierre-Scise, à Saint-Jean et à la Croix-Rousse[2]. Dans la crainte sans doute de s'aliéner les Parisiens en leur montrant le péril en face, Napoléon, si urgente que lui parût la nécessité de fortifier Paris, ne donna ses premiers ordres à cet égard que le 1er mai[3]. C'était bien du temps perdu, d'autant plus que l'empereur voulait un vaste système de fortifications avec lignes continues, ouvrages à cornes et à couronnes, redoutes et forts croisant leurs feux[4]. Les généraux Haxo et Rogniat firent le tracé. Ce fut seulement vers le milieu de mai que les travaux entrèrent en pleine activité. 1,500, puis 2,000, puis

1. Rapports sur les travaux des places, 1er, 5, 9, 11, 20, 24, 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Lettres à Davout : de Ruty, 7 mai; de Dumonceau, 7 mai; de Suchet, 21 mai; de Perrin, 26 mai. Ledru des Essarts à Lobau, 27 mai. Etat des travaux dans les différentes places, 15 juin. (Arch. Guerre.)

2. Napoléon, *Corresp.*, 21733, 21865, 21892. Dejean à Napoléon, 2 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Rapport du général de Léry. Lyon, 1er juin. (Arch. Guerre.)

3. Napoléon, *Corresp.*, 21862.

Dans les écrits de Sainte-Hélène, Napoléon insiste à plusieurs reprises sur la nécessité qu'il y avait de fortifier Paris en 1815. Mais ni dans la *Correspondance*, ni dans aucune pièce des Archives, il n'y a apparence qu'il se soit occupé de ces fortifications avant le 1er mai. En mars et en avril, il ordonne de mettre en état de défense un très grand nombre de villes; il ne prescrit rien pour Paris. Je ne puis voir d'autre motif à ce retardement que la crainte d'inquiéter les Parisiens. A la vérité, dans sa lettre du 1er mai (21862), l'empereur dit bien : « J'ai pour but de faire voir que nous ne nous dissimulons pas le danger. » Mais si Napoléon pouvait avoir ce but le 1er mai, alors que toutes les espérances de paix s'étaient évanouies, il ne l'avait pas un mois ni même quinze jours auparavant.

4. Napoléon, *Corresp.*, 21862, 21273. Cf. *Mém. pour servir à l'histoire en 1815*, 45-47. Gourgaud, *Campagne de 1815*, 14-16, et la *Carte des travaux de défense exécutés ou projetés en 1815* (publiée vers 1840).

4,000 ouvriers y furent employés, sans compter de nombreux détachements de volontaires de la garde, de la ligne, de la garde nationale et des tirailleurs fédérés[1]. Quand Napoléon partit pour l'armée, les retranchements et les ouvrages de la rive droite, entrepris les premiers comme devant couvrir les points d'attaque les plus probables, se trouvaient en partie achevés, mais on commençait à peine ceux de la rive gauche[2].

On mena de front les travaux de fortifications, l'armement et l'approvisionnement des places. Les arsenaux de Metz, de Douai, de Lille, de Grenoble, de Toulouse fournirent des bouches à feu et de la poudre dans les villes fortes où le matériel d'artillerie était insuffisant. Des fourneaux y furent établis pour la fonte des projectiles. La Marine envoya de Toulon à Lyon, par Arles et le Rhône, 100 pièces de 24, de 12 et de 6, et de Brest et de Cherbourg à Paris, 300 pièces par le Havre et la Seine. L'armement de Paris comprenait en outre 300 pièces de campagne, dont 100 réparties en batteries mobiles : « Il faut mettre du canon tant qu'on peut, écrivait l'empereur, car on se bat à coups de canon comme on se bat à coups de poing[3]. »

1. Rapports de Davout, de Lannoy et de Dejean à Napoléon, 2, 3, 8, 20, 25, 29 mai. Rapports de police, 1er, 2, 4 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible], 1940, et F. 7, 3774.) *Journal de l'Empire*, 1er juin. Duponthon à Davout, 15 mai. (Arch. Guerre.)

2. Davout à Napoléon, 29 et 31 mai, 9 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Davout à Duponthon. Rapport du commandant Martin, juin, s. d. Valence à Caffarelli, 19 juin. Grenier à Davout, 20 juin. (Arch. Guerre.) Cf. Rapport de Davout à la Commission de Gouvernement, 2 juillet. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].)

3. Napoléon. *Corresp.*, 21856, 21857, 21882, 21888, 21934, 21973, 21983, 21988, 22011, 22048. Davout à la direction d'artillerie de Metz, 21 avril ; à Soult, 31 mai. Rapp. de l'artillerie, s. d. (juin). Rapport de Lannoy, Lyon, 1er juin. Rapport de Vallée, Paris, 15 et 17 juin. (Arch. Guerre.) Davout à Napoléon, 16 mai. Rapport de Decrès, 8 et 10 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible] et AF. IV, 1941.)

Afin de gagner du temps, Davout chargea d'abord les commandants de corps d'armée de s'occuper eux-mêmes, avec les préfets et les ordonnateurs, de l'approvisionnement des places de guerre[1]. Il était à craindre que par ce système, qui donna d'ailleurs de bons résultats partiels, on n'en vînt à employer les réquisitions. Il existait un marché conclu entre le gouvernement de Louis XVIII et le munitionnaire Doumerc. On maintint ce marché. Mais Doumerc, frère du général de cavalerie, n'était que le prête-nom d'Ouvrard, lequel se faisait un jeu de ses obligations. Il y eut des plaintes partout ; on fut obligé d'entamer les vivres de réserve pour nourrir hommes et chevaux. On accusait Ouvrard d'employer à des opérations de Bourse l'argent avancé par le Trésor. Pour assurer les services, Davout autorisa les préfets à conclure les marchés d'urgence, à n'importe quel prix, au compte du munitionnaire. L'application générale de cette mesure eût pu coûter cher à Ouvrard. Il fit proposer par Doumerc un nouveau contrat qui fut passé le 24 mai avec Davout et Daru ; aux termes de ce contrat, l'approvisionnement devait être complété dans le délai de trente jours, moyennant un paiement anticipé de 4 millions de francs[2]. A la mi-juin, les places de première et de seconde lignes étaient, à quelques quantités près, approvisionnées pour quatre mois en moyenne, et les convois à la

1. Lettres de Davout, 23 mars et 1er avril. Feuilles de travail du Conseil des ministres, 5 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1941, et AF. IV, 990b.) Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21971. Suchet à Davout, Chambéry, 21 mai. La Salcette à Davout, Grenoble, 25 mai. (Arch. Guerre.)

2. Rapport de l'ordonnateur Daure, 16 mai. (Arch. Guerre.) Davout, *Corresp.*, 1587, 1595, 1656, 1670, 1685, 1693. Napoléon, *Corresp.*, 21872, 21915. Souvenirs manuscrits de Davout (communiqués par le général Davout, duc d'Auerstædt.) Minute du contrat Doumerc. (Arch. nat. AF. IV, 1941.)

suite de l'armée du Nord portaient huit jours de vivres de réserve[1].

Pour mener à bien cet immense armement, il eût fallu plus de temps et plus d'argent. Le budget royal de la Guerre pour 1815, qui devait être présenté aux Chambres dans la session d'avril, s'élevait à 298 millions, dont 25 pour la maison militaire, les régiments suisses et les pensions des émigrés et des vendéens[2]. L'empereur vit tout de suite que, malgré l'économie à réaliser sur ces chapitres, le budget militaire devait être augmenté de 100 millions[3]. Encore l'évaluation était-elle modeste. Si la guerre avait duré, les dépenses auraient de beaucoup excédé ces prévisions. Napoléon n'aimait pas les emprunts, parce que, selon son mot, « il ne voulait pas manger l'avenir », et aussi parce qu'il ne croyait guère au crédit[4]. En 1815, il ne voulait pas non plus augmenter les impôts de peur de se dépopulariser. Loin de chercher des ressources dans de nouvelles taxes, il supprima le droit de circulation sur les boissons, l'exercice à domicile et, dans les communes de moins de 4,000 habitants, les droits d'entrée sur les liquides[5]. Cette réforme, que l'histoire n'a pas enregistrée, au milieu de si grands événements, eut cependant de l'action sur l'opinion. Les Bourbons qui avaient solennellement

1. État des places au 15 juin. (Arch. Guerre.) Napoléon, *Mém. pour servir à l'histoire en 1815*, 26-28. Rapports de l'intendant général Daure, 4 et 12 juin. (Arch. Guerre et Arch. nat. AF. IV, [illegible].)

2. Davout à Napoléon, 28 mars. (Arch. nat. AF. IV, 1941.) Cf. Carnot, *Exposé de la situation de l'Empire*. (*Moniteur*, 13 juin.) — Ce budget, d'abord fixé à [illegible] millions (Loi du 23 sept. 1814), avait été jugé insuffisant par Soult, et une augmentation de [illegible] francs devait être demandée aux Chambres de Louis XVIII.

3. Napoléon à Gaudin, 2 avril. (*Corresp.*, 21751.)

4. Las Cases, *Mém.*, VI, 413-415. Pasquier, *Mém.*, III, 26.

5. Décret du 8 avril. (*Bulletin des Lois*, 11 avril.)

L'empereur créa aussi une Caisse de l'Extraordinaire pour recueillir

promis la suppression des droits réunis s'étaient bien gardés d'y rien changer, et Napoléon, qui n'avait rien promis, abolissait ceux de ces impôts que l'on regardait comme les plus vexatoires et les plus insupportables. Chez les paysans, les petits rentiers, et dans le monde déjà influent des cabaretiers et des courtiers en vins, ce dégrèvement rallia plus de monde à la cause impériale que n'en éloigna l'Acte additionnel, attaqué surtout par les beaux esprits des salons et les professeurs de politique[1].

L'empereur trouva une ressource inespérée dans une encaisse de 50 millions qui existait le 20 mars au Trésor[2]. Le ministre des Finances, le baron Louis, employait une partie de ces fonds à l'agiotage des bons royaux ; il avait eu scrupule de les emporter à Gand[3]. Le gouvernement impérial bénéficia aussi de l'époque où s'était accomplie la révolution. Au 20 mars, les contribuables n'avaient encore que fort peu versé sur les trois premiers douzièmes des impôts qui allaient devenir exigibles. Il y eut, de ce fait, un afflux d'argent dans les caisses des receveurs pendant les mois d'avril et de mai, car en général les contributions rentrèrent bien[4]. Néanmoins les

tous les fonds casuels qui n'entraient pas au budget et les employer à indemniser les propriétaires des habitations détruites pendant l'invasion de 1814. (Décret du 6 avril.)

1. Corresp. des préfets. Avril-juin. (Arch. nat. F. 7, 3774 et AF. IV, 1935.)

2. 50 millions. (Pasquier, *Mém.*, III, 151.) — 50 millions. (Napoléon, *Mém. pour servir à l'histoire*, 27-28.) — 42 millions en bons et 30 millions en numéraire. (*Allgemeine Zeitung*, 16 mai.)

3. Vitrolles, *Mém.*, II, 339. — Les scrupules du baron Louis, mal fondés s'il eût cru que le gouvernement royal irait s'établir à Lille, étaient tout à fait légitimes, si, comme on peut le penser, il présumait que le roi passerait la frontière. Ces fonds appartenaient non à Louis XVIII, mais au pays.

4. Corresp. des préfets, avril-mai. (Arch. nat. F. 7, 3774.) Rapp. de Lannoy, Lyon, 1er juin. (Arch. Guerre.) — « Les contributions rentrent bien, écrit, le 10 mai, le préfet de la Moselle. Il ne reste à recouvrer pour les quatre premiers douzièmes que 169,000 francs sur 1,256,000 francs. »

Il va sans dire qu'il n'y avait pas le même empressement dans tous les

recettes ordinaires et l'argent disponible étant insuffisants pour faire face aux dépenses, Gaudin, sur l'ordre de l'empereur, négocia 3,600,000 francs de rentes de la Caisse d'amortissement, qui furent remplacés par la même valeur en crédit de bons nationaux. Cette opération menée avec le concours d'Ouvrard produisit, net de tout escompte, 40 millions argent comptant[1].

Les dépenses d'armement, d'équipement et d'habillement des gardes nationales mobilisées, dépenses évaluées à 24 millions[2], n'entraient pas dans le budget de la guerre. On les mit à la charge des départements qui durent y pourvoir par la taxe de remplacement, fixée à 120 francs, le prélèvement d'un dixième sur les revenus communaux et le produit du quart de la réserve des bois[3]. Il fut affecté en outre aux dépenses des gardes nationales la totalité des dons patriotiques, et un fonds de réserve de 6 millions à prendre dans la Caisse d'amortissement[4].

Grâce à ces ressources et à ces expédients, on parvint à mettre la France sur le pied de guerre.

départements. Cf. Mollien, *Mém.*, IV, 190, et Mollien à Davout, 15 juin. (Arch. Guerre.)

1. Napoléon, *Mém. pour servir à l'histoire*, 27. Cf. *Corresp.*, 21761.)

2. 23,[illegible]20,120 francs. Carnot, *Exposé de la situation de l'Empire* (*Moniteur*, 15 juin.) — Il y avait à défalquer environ un dixième de cette somme, car les citoyens qui payaient un minimum de 50 francs d'impôts directs devaient s'armer et s'habiller à leurs frais.

3. Circulaire de Carnot, 29 avril. (Arch. nat. F1a 31.)

4. Procès-verbaux des Conseils des ministres, 1er et 24 mai (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Décret impérial, 27 mai. Carnot, *Exposé de la situation de l'Empire*. (*Moniteur*, 15 juin.) — Sur les dons patriotiques qui paraissent s'être élevés à plusieurs millions, voir 1815, I, 620-621.

Ces différentes ressources ne suffirent pas aux dépenses. Dans l'Yonne, le préfet Gamot ouvrit une liste de souscriptions; de même dans l'Aisne où la souscription donna 200,000 francs, dès le 8 mai. Dans l'Ain, on eut recours à une répartition entre tous les contribuables, à raison de 12 centimes par franc des contributions directes; dans les Ardennes, le général Vandamme requit du drap chez les manufacturiers de Sedan sous garantie du département. Au milieu de juin, presque tous les préfets se trouvaient

Mais dans combien de places fortes les travaux étaient interrompus faute d'argent! combien de soldats portaient des effets hors de service! combien de gardes nationaux déjà embrigadés attendaient, inutiles et mécontents, qu'on leur donnât des fusils[1]! En mai, la solde avait été payée avec de grands retards et beaucoup de difficultés[2]. Le 12 juin, il n'y avait pour toute l'armée du Nord que 1,000 paires de souliers de rechange[3]; la gratification d'entrée en campagne n'était point payée[4], et, alors que la solde devait s'élever à 5 millions par mois, les fourgons du Trésor contenaient seulement 670,000 francs[5].

Les ressources extraordinaires (encaisse laissée par le baron Louis et produit de l'aliénation des 3,600,000 francs de rente) étaient épuisées, et les recettes régulières commençaient à diminuer[6]. Si opposés que fussent l'empereur et ses conseils aux mesures d'exception[7], il fallait s'y résigner, car les dépenses prévues par Davout pour le seul mois de juillet montaient à 72 millions[8]. Dans le budget

dans l'impossibilité d'acquitter les engagements pris avec les fournisseurs. Circulaire de Carnot, 31 mai. Lettre du préfet de l'Ain, 14 mai. (Arch. nat. F1a 31 et F. 7, 3740.) Vandamme à Davout, 1er mai. (Arch. Guerre.) *Moniteur*, 16 mai.

1. Corresp. générale du 15 mai au 23 juin. (Arch. Guerre.) Rapport sur les travaux des places, 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1940.)

2. Payeur général à Soult, 20 mai. Davout à Soult, 21 mai. Mollien à Davout, 28 mai. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21960.

3. Rapport de l'ordonnateur général Daure, 12 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1935.) — Daure ajoute : « Il y en aura 25,000 fin juillet. »

4. Piré à Davout, Laon, 13 juin. (Arch. Guerre.) Guilleminot à Davout, La Villette, 1er juillet. (Arch. nat. AF. IV, 1941.) — L'entrée en campagne ne fut payée qu'au moment où l'armée allait se retirer derrière la Loire.

5. Rapport de Daure, 12 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1938.) — Daure parle ici de la solde de la seule armée du Nord et du Trésor de cette armée.

6. Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21886, 21901, 21960. Mollien, *Mém.*, IV, 190. *Allgemeine Zeitung*, 16 mai. Mollien à Davout, 28 mai. (Arch. Guerre.)

7. Mollien, *Mém.*, IV, 192.

8. Rapport de Davout à la Commission du Gouvernement, 23 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1941.)

présenté aux Chambres le 19 juin, figurait donc un emprunt national de 150 millions, garanti par les bois de l'État. Tous les contribuables devaient souscrire pour une somme égale au principal de leurs taxes foncière et mobilière[1]. C'était l'emprunt forcé.

III

L'empereur n'attendit même pas le commencement de la mobilisation pour organiser les corps d'armée. Grâce à la concentration des troupes sous Paris ordonnée par Louis XVIII[2], aux nombreux régiments qui s'étaient réunis depuis Grenoble au Bataillon de l'île d'Elbe, enfin aux fortes garnisons des villes frontières du Nord et de l'Est, Napoléon, aussitôt après sa rentrée aux Tuileries, se trouva avoir en quelque sorte dans la main une grande partie des disponibles de l'armée. Pour être prêt à tout événement, il s'empressa, dès le 26 mars, d'ordonner la formation de huit corps d'observation. Le 1er dut se rassembler à Lille; le 2e à Valenciennes; le 3e à Mézières; le 4e à Thionville; le 5e à Strasbourg; le 6e à Chambéry; le 7e au pied des Pyrénées; le 8e, ou corps de réserve,

1. Rapport de Gaudin à l'empereur. Projet de loi de finances. (*Moniteur*, 20 et 21 juin.) — Peu après la seconde rentrée des Bourbons, un emprunt absolument identique, sauf qu'il était de 50 millions de moins, fut ouvert ou plutôt imposé d'après le conseil du baron Louis.

Le budget impérial pour 1815 était prévu en recettes et en dépenses à la même somme de 770 millions. Si l'on songe que les dépenses du budget royal étaient évaluées à 650 millions — 547.700.000 francs (*Moniteur* du 23 juillet 1814), plus 98.032.000 francs d'augmentation pour le budget de la Guerre (Davout à Napoléon, 28 mars 1815. Arch. nat. AF. IV, 1941), — il semble certain que le budget de Gaudin se fût soldé par un déficit considérable, bien qu'il parût à l'empereur que, sauf pour la Guerre, on pourrait faire de grosses économies sur les budgets de tous les ministères. (Napoléon, *Corresp.*, 21761.)

2. **1815**, I, 342-343.

à Paris[1]. Provisoirement, les régiments entrant dans la composition de ces corps d'armée seraient à deux bataillons. Les cadres des 3es bataillons et les dépôts seraient concentrés dans le gouvernement militaire de Paris et dans les villes de l'intérieur, en attendant que l'appel des réserves permît de former des 3es, 4es et 5es bataillons, qui iraient aussitôt rejoindre l'armée. Les gardes nationales mobilisées remplaceraient la troupe de ligne dans les places fortes[2].

La cavalerie légère fut répartie à raison d'une division par corps d'armée. Avec le surplus de cette cavalerie et les dragons, les cuirassiers et les carabiniers, on forma huit divisions de réserve, à chacune desquelles fut attachée une batterie d'artillerie à cheval[3].

La garde impériale ne comprenait plus, le 20 mars, que les deux régiments de grenadiers et les deux régiments de chasseurs de la vieille garde, et quatre régiments de cavalerie[4]. L'empereur augmenta les

1. Napoléon, *Corresp.*, 21723, 21734, 21747, 21765. Davout, *Corresp.*, 1514, 1515. Lobau à Davout, 24 mars. Davout à Napoléon, 31 mars, 11 avril. (Arch. Guerre.)

Le 1er corps fut formé avec les garnisons de la 16e division militaire (Lille). — Le 2e, partie avec les troupes de l'ex-armée du duc de Berry, partie avec celles qui avaient suivi l'empereur depuis Grenoble. — Le 3e, avec les garnisons de la 2e division militaire (Mézières). — Le 4e, avec les garnisons des 3e et 4e divisions militaires (Metz et Nancy). — Le 5e, avec les garnisons de la 5e division militaire (Strasbourg). — Le 6e, avec les garnisons des 7e et 8e divisions militaires (Grenoble et Toulon.) — Le 7e, avec les garnisons des 9e, 10e et 11e divisions militaires (Montpellier, Toulouse et Bordeaux). — Le 8e, partie avec les troupes ci-devant sous les ordres du duc de Berry, partie avec celles que l'empereur avait amenées à sa suite.

2. Napoléon à Davout, 26 mars (Arch. Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.) Napoléon, *Corresp.*, 21749, 21789, 21794, 21821, 21822. Davout à Carnot, 11 avril. Ordres de Davout, 10, 11, 12, 20, 21 et 27 avril. (Arch. Guerre.)

3. Napoléon, *Corresp.*, 21731. Cf. 21147, 21810. Ordres de Davout, 1er avril. Davout à Napoléon, 24 avril. (Arch. Guerre.)

4. La garde comprenait au 20 mars 7,390 officiers et soldats. (Rapp. de Davout, 21 mars. Arch. nat. AF. IV, 1940.) L'empereur la porta à 28,328

effectifs des régiments de cavalerie, créa un 3e et un 4e régiments de grenadiers, un 3e et un 4e régiments de chasseurs (moyenne garde), huit régiments de voltigeurs et huit de tirailleurs (jeune garde) et un 2e régiment de chasseurs à cheval. Il rétablit le régiment d'artillerie à cheval et le régiment d'artillerie à pied de la vieille garde, ainsi que le régiment du train, l'escadron des gendarmes d'élite, l'équipage des marins et la compagnie des sapeurs du génie[1]. La jeune garde fut formée avec les engagés volontaires et les rappelés ayant appartenu à ce corps, où l'on avait un sou de haute paye. On incorpora dans la vieille garde les hommes du bataillon de l'île d'Elbe. Pour la moyenne garde, l'artillerie et la cavalerie, il fallut les recruter dans la gendarmerie et dans la ligne. La gendarmerie donna 500 hommes. Chaque régiment de ligne dut fournir 30 hommes bien notés, grands et fortement constitués; un minimum de quatre ans de service dans l'infanterie et de huit dans la cavalerie ou l'artillerie était exigé[2].

Quand, à la fin de mai, les rappelés, les gardes nationales mobilisées, les volontaires eurent accru l'armée, l'empereur fit une nouvelle répartition de ses forces. Le 1er corps (sous Drouet d'Erlon), le 2e corps (sous Reille), le 3e corps (sous Vandamme),

officiers et soldats. (Situation signée d'Hériot, 16 juin. Arch. Guerre, carton des Situations.)

1. Napoléon à Davout, 26 mars. (Arch. Guerre, carton de la *Corresp.* de Napoléon.) Napoléon, *Corresp.*, 21737, 21896, 21904. Davout à Napoléon, 27 avril, 9 et 12 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Situation de d'Hériot, 16 juin. (Arch. Guerre, carton des Situations.)

Il fut organisé en outre une compagnie d'artillerie à pied de la jeune garde et un corps d'artillerie auxiliaire de la garde comprenant de l'artillerie à cheval, de l'artillerie à pied et du train.

2. Circulaire de Davout, 14 avril. (Arch. Guerre.) Napoléon, *Corresp.*, 21737. Rapport de Davout, 22, 23, 26 avril, 9 et 13 mai. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].)

l'armée de la Moselle, appelée désormais le 4e corps (sous Gérard), et le 8e corps devenu le 6e corps (sous Lobau), la réserve de cavalerie (sous Grouchy) et la garde impériale, formèrent l'armée du Nord, forte de 124,139 hommes et commandée par l'empereur en personne[1]. Le 5e corps devint l'armée du Rhin (23,097 hommes, dont 3,000 mobilisés, sous Rapp[2]), et le 6e corps devint l'armée des Alpes (23,617 hommes, dont 13,000 mobilisés, sous Suchet[3]). Le 7e corps fut divisé en deux fractions : l'une prit le nom de corps des Pyrénées Occidentales (6,820 hommes, dont 3,300 mobilisés, sous Clausel[4]) ; l'autre, celui de corps des Pyrénées Orientales (7,633 hommes, dont 3,300 mobilisés, sous Decaen[5]). L'empereur créa enfin trois nouveaux corps d'armée : l'armée de l'Ouest (10,000 hommes environ sous Lamarque[6]), pour réprimer l'insurrection vendéenne; le corps du Var (5,544 hommes sous Brune[7]), et le corps du Jura (8,420 hommes,

1. Je donne au chapitre II (pp. 101-104) le tableau complet de l'armée du Nord à l'entrée en campagne.

2. 15e division d'infanterie : Heudelet, puis Rottenbourg. 16e division : Albert. 8e division de cavalerie : Merlin. Division de garde nationale d'élite : Berkheim. Artillerie et génie. (Situation de l'armée du Rhin au 20 juin. Arch. nat. AF. IV, 1936.)

3. 22e division d'infanterie : Pacthod. 23e division : Dessaix. 15e division de cavalerie : Quesnel. 4 divisions de gardes nationales d'élite sous Chabert, Pannetier, Dufresse et Morantin. Artillerie et génie. (Situation de l'armée des Alpes au 15 juin. Arch. Guerre.)

4. 26e division d'infanterie : Harispe. 5e chasseurs à cheval, 6 bataillons de gardes nationales d'élite de la Charente. Artillerie et génie. (Situation du corps au 10 juin. Arch. Guerre.)

5. 27e division d'infanterie : Fressinet. 15e chasseurs à cheval. 7 bataillons de mobilisés sous le nom de chasseurs des Pyrénées. Artillerie et génie. (Situation du corps, au 1er juin. Arch. Guerre.)

6. Divisions Travot et Brayer. — La situation générale au 1er juin (Arch. nat. AF. IV, 1936) porte l'armée de l'Ouest à 7,553 hommes, seulement pour l'infanterie de ligne, c'est-à-dire sans compter les 2e tirailleurs et 2e voltigeurs de la jeune garde, présentant ensemble 2,014 baïonnettes.

7. 17e division d'infanterie : Verdier. 14e chasseurs à cheval. Artillerie et génie. (Situation du corps au 20 juin. Cf. Brune à Davout, Antibes, 16 juin. (Arch. Guerre, Corps du Var.)

dont 5,500 mobilisés, sous Lecourbe[1]), tous deux destinés à seconder l'armée de Suchet dans la défense des Alpes.

Quatre divisions de gardes nationales d'élite, fortes ensemble de 17,466 hommes, campaient sous Avesnes, Sainte-Menehould, Colmar et Nancy[2]; 90,000 mobilisés et 25,000 militaires retraités étaient réunis dans les villes fortes et dans les dépôts[3]; 11,233 canonniers de la ligne[4] et 6,000 canonniers de la marine[5] assuraient dans les places, concurremment avec 2,071 canonniers vétérans[6] et 6,000 canonniers sédentaires[7], le service des bouches à feu ; 13,934 soldats de toute arme étaient en route par détachements pour rejoindre les armées d'opérations[8] ; 39,559, disponibles et indispo-

1. 13e division d'infanterie : Abbé. 9e division de cavalerie : Castex. 2 divisions de gardes nationales mobilisées. Artillerie et génie. (Situation du corps au 15 juin. Arch. Guerre.)

2. Réserve d'Avesnes : 5,000 hommes. Corps de l'Argonne (à Sainte-Menehould) : [illegible]. Réserve de Colmar : 3,[illegible]. Réserve de la Moselle (à Nancy) : 3,800. (État des divisions des gardes nationales d'élite au 1er et au 10 juin. Arch. Guerre, et Arch. nat. AF. IV, [illegible]. Rapport de Davout à la Commission de gouvernement, 23 juin. Arch. nat. AF. IV, 1936.)

Neuf autres divisions de gardes nationales mobilisées, fortes ensemble de [illegible] hommes, faisaient partie, comme on l'a vu, des corps de Rapp, de Suchet, de Clausel, de Decaen et de Lecourbe.

3. États des garnisons aux 10, 15 et 21 juin. Rapport du général Frère sur les places du Nord, 1er juin. Rapport du général d'Ambrugeac, Bordeaux, 17 juin. Situation de l'armée des Alpes au 15 juin. (Arch. Guerre.) Davout à Napoléon, 10 juin. Rapport de Davout à la Commission de gouvernement, 23 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

4. Situation générale au 1er juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) — Dans ce nombre sont compris les sapeurs du génie, les pontonniers et les ouvriers d'artillerie.

5. De ces 6,000 hommes, 300 étaient détachés avec les colonnes mobiles de l'Ouest. Voir 1815, II, 7.

6. Situation générale du 5 au 10 avril, faussement datée du 15 mars. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].)

7. Les trente places d'Abbeville à Metz avaient ensemble 3,236 canonniers sédentaires (garnisons des places des 2e, 3e, 1re et 16e divisions militaires en juin. Arch. nat. AF. IV, 1936.) Ce n'est donc point exagérer que d'évaluer à [illegible] encore les canonniers sédentaires dans les soixante-cinq autres places de guerre de la France.

8. La situation générale au 1er juin (Arch. nat. AF. IV, 1936) porte

nibles, se trouvaient dans les dépôts de la ligne[1], 5,559 dans les dépôts de la garde[2]. Il y avait en outre 4,700 hommes des bataillons de guerre détachés à l'île d'Elbe[3] et dans les colonies[4]; 8,162 hommes aux hôpitaux[5]; 10,000 fusiliers marins[6]; 5,129 fusiliers vétérans[7]; 14,521 gendarmes à pied et à cheval[8]; enfin 12,000 douaniers organisés militairement[9] et 6,000 partisans[10]. Ainsi l'empereur avait porté l'armée active de 200,000 hommes[11] à 284,000, et il avait formé une armée auxiliaire de 222,000 hommes[12].

16,916 hommes, mais, d'après les situations particulières des corps d'armée au 10 juin qui nous ont servi à établir les effectifs de ces corps d'armée, au 10 juin, 2,982 hommes avaient rejoint les bataillons de guerre. Restaient donc, le 10 juin, 13,934 hommes en route pour les rejoindre.

1. Dans la récapitulation de la situation générale précitée, on trouve, pour la ligne seule, 70,792 officiers et soldats disponibles et indisponibles aux dépôts et dans les villes de l'intérieur. Mais il faut défalquer de ce total de 70,792 hommes 11,233 canonniers, soldats du génie, ouvriers d'artillerie, etc., portés dans cette situation générale comme étant dans les places, et conséquemment déjà comptés plus haut par nous.

2. Situation de la garde au 16 juin, signée : d'Hériot. (Arch. Guerre.)

3. Napoléon rappela de la Corse, qui lui paraissait pouvoir se défendre avec ses seules milices, toute la troupe de ligne, mais il fit envoyer de Toulon à l'île d'Elbe un bataillon du 15e de ligne, fort de 700 hommes. (Napoléon, *Corresp.*, 21698, 21786, 21896, 21951.)

4. 8 bataillons supplémentaires des 5e léger, 26e, 62e et 71e de ligne. Relevé des mouvements des troupes d'avril 1814 à mai 1815, Arch. Guerre.) *Procès de l'Amiral de Linois*, 41, 44, 47.

5. Situation générale au 1er juin. (Arch. nat. AF. IV, 1996.)

6. **1815**, II, 6-7 et les notes.

7. Situation générale du 5 au 10 avril, faussement datée du 15 mars. (Arch. nat. AF. IV, * 1153.)

8. Rovigo à Napoléon, 12 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

9. Dans les seules places fortes de quatre départements : Pas-de-Calais, Nord, Ardennes et Meuse, il y avait 3,541 douaniers. (Etat des garnisons des places en juin. Arch. nat. AF. IV, 1936.) En évaluant donc au triple le nombre des douaniers pour l'ensemble de tous les autres départements frontières, on est certainement en-deçà de la vérité.

10. **1815**, I, 628-629.

11. **1815**, II, 1, et la note.

12.

GARDE IMPÉRIALE	Officiers et soldats.
A l'Armée du Nord	20,755
A l'Armée de la Loire	2,014
Dans les dépôts : disponibles et indisponibles	5,559
A reporter	28,328

Un mois plus tard, ces deux armées auraient été

	Officiers et soldats.
Report (Garde Impériale).	[illegible]
TROUPES DE LIGNE	
Aux Armées	[illegible]
Dans les Places : Artillerie, génie, ouvriers d'artillerie, etc.	11,2[illegible]3
En route pour rejoindre les armées	[illegible]
Dans les dépôts : disponibles et indisponibles	[illegible]
Aux hôpitaux	[illegible],162
Bataillons de guerre détachés à l'île d'Elbe et dans les Colonies.	[illegible],700
Total de l'armée active	[illegible]
ARMÉE AUXILIAIRE	
Divisions de réserve des gardes nationales mobilisées	[illegible],903
Gardes nationales mobilisées (dans les places frontières et les villes de l'intérieur.) environ	90,000
Militaires retraités (dans les places frontières et les villes de l'intérieur.) environ	[illegible]
Canonniers de la Marine	6,000
Fusiliers marins environ	10,000
Fusiliers-vétérans	[illegible]
Canonniers-vétérans	2,071
Canonniers sédentaires environ	6,000
Gendarmes	14,2[illegible]1
Douaniers (dans les places frontières.) environ	12,000
Partisans et corps francs environ	6,000
Total de l'armée auxiliaire.	[illegible]

(Les canonniers gardes-côtes, les gardes forestiers, les bataillons francs de Corse et les milices corses et elboises, les chasseurs de la Vendée, ne sont point compris dans ce dénombrement, non plus que les tirailleurs fédérés de Paris, de Lyon, de Toulouse, etc. (environ 25,000 hommes), les levées en masse et les gardes nationales sédentaires).

En regard de ce tableau je donnerai, en quelque sorte comme preuve arithmétique, le tableau des ressources en hommes qu'avait trouvées l'empereur pour porter l'armée active au nombre de [illegible] hommes.

Armée royale au 15 mars (troupes de la ligne et de l'ex-garde impériale.) environ	200,000
Soldats en congé limité ou illimité ayant rejoint les corps du 15 mars au 25 avril environ	[illegible],000
Déserteurs de 1814 et soldats en congé limité et illimité ayant rejoint les corps du 1er mai au 15 juin	[illegible]
Hommes des mêmes catégories ayant reçu des feuilles de route postérieurement au 10 juin et ayant rejoint les dépôts le 15 juin. environ	[illegible],500
Soldats étrangers, suisses, polonais, belges, allemands, espagnols, etc. environ	[illegible]
Troupes ramenées de l'île d'Elbe environ	1,100
Engagés volontaires environ	[illegible]
Officiers à la demi-solde rentrés dans les régiments de la garde de nouvelle formation et dans les nouveaux bataillons, escadrons et batteries de la ligne	[illegible],506
(L'excédent de ces officiers fut employé dans les bataillons de tirailleurs fédérés et les bataillons des gardes mobilisées.)	[illegible]

augmentées : 1° de 19,000 rappelés, qui avaient reçu des feuilles de route antérieurement au 10 juin, mais n'avaient pas encore rejoint les dépôts[1] ; 2° de quelques milliers de rappelés qui, au 15 juin, n'étaient pas arrivés dans les chefs-lieux des départements[2] ; 3° de 46,500 conscrits de 1815 qui, à cette même date, étaient réunis aux chefs-lieux des départements[3] ; 4° de 15,000 mobilisés mis en route à la mi-juin pour les points de concentration[4]. Enfin, du 15 juillet au 25 septembre, on aurait eu les 74,000 hommes formant le complé-

Ces deux tableaux étant récapitulatifs, je crois superflu de donner de nouveau les références, déjà citées aux pages précédentes ; mais je dirai que ces divers totaux, établis, sauf peu d'exceptions, d'après des situations antérieures au 15 juin, sont certainement inférieurs au total réel. Voici pourquoi : Au mois de juin 1815, la France est tout entière en recrutement. Sans cesse, il part des dépôts des hommes pour l'armée ; sans cesse, il part des chefs-lieux des départements des hommes pour les dépôts ; sans cesse, il part des localités des hommes pour les chefs-lieux des départements. Il en résulte que l'armée s'augmente chaque jour sans que, pour cela, les dépôts s'affaiblissent. Ainsi, dans un rapport daté du 11 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936) et rédigé nécessairement d'après des situations antérieures, Davout écrit qu'il y a 52,464 semestriers et rappelés incorporés et 23,448 mis en route. Or, le 15 juin, non seulement plusieurs milliers de ces 23,448 rappelés avaient rejoint les dépôts ; mais, comme les opérations de recrutement avaient continué, il était parti des départements plus d'hommes que n'en comptait Davout. La correspondance des préfets (Arch. nat. F. 7. 3044[a] et F. 7. 3774) mentionne des départs de rappelés jusqu'au 25 juin.

De même pour les gardes nationales mobilisées : Dans un rapport du 8 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936), Davout porte à 108,094 les mobilisés arrivés à destination et à 24,178 les mobilisés mis en route. Or, dans un autre rapport du 23 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936), il énumère par divisions de réserve et places fortes tous les mobilisés, et le total qu'il en donne dépasse 140,000 hommes embataillonnés.

1. Rapport de Davout à Napoléon, 11 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) — Davout dit : 23,448 d'après des états du 1er au 10 juin ; mais comme on l'a vu dans nos tableaux récapitulatifs de la page précédente, un cinquième au moins de ces rappelés mis en route, soit environ 4,500, avait dû rejoindre les dépôts à la date du 15 juin.

2. Voir notre note de la page précédente.

3. Rapport de Davout à Napoléon, 11 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

4. Cf. l'état des gardes nationales au 8 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936), l'Exposé de la situation de l'Empire, fait par Carnot, le 13 juin, à la Chambre des pairs, et le rapport de Davout du 23 juin à la Commission de gouvernement. (Arch. nat. AF. IV, 1936.)

ment du contingent de 1815[1] et les 84,000 hommes formant le complément de la levée des gardes nationales mobiles[2]. Il aurait même été possible de mobiliser encore 60,000 ou 70,000 gardes nationaux, en appliquant aux départements de l'Ouest, pour lesquels ils avaient été différés, les décrets de mise en activité, et en ordonnant un nouvel appel dans toute l'étendue de la France[3]. Quand Napoléon disait que le 1er octobre l'armée se serait élevée à 800,000 hommes[4], il ne se faisait pas tant d'illusions !

IV

En exécution des décrets de Lyon, les officiers qui, ayant émigré ou quitté le service à l'époque de la Révolution, avaient été introduits dans l'armée depuis le 1er avril 1814[5], furent rayés des contrôles[6].

1. Le contingent devait fournir au moins 120,000 hommes, dont il y avait à défalquer 46,419 réunis dès le 11 juin dans les chefs-lieux des départements. (Davout à Napoléon, 23 mai et 11 juin. Arch. nat. AF. IV, 1936 et 1936.)

2. La levée devait être de 234,720, et 150,000 seulement, ou environ, avaient été incorporés ou mis en route au commencement de juin. (Voir **1815**, I, 627 et note 4, II, 11.)

3. **1815**, II, 12 et notes 2 et 3.

4. Napoléon, *Mém. pour servir à l'histoire en 1815*, 28. — Si, d'ailleurs, Napoléon ne se trompait que de peu en évaluant à 800,000 hommes l'armée française au 1er octobre, il s'est trompé radicalement dans le détail qu'il en a donné. Son tableau (Annexe B) est de tous points inexact. Il y compte l'armée extraordinaire (gardes nationales, etc.) pour 224,000 hommes seulement et l'armée de ligne pour 584,000 hommes, alors que la ligne et la garde auraient pu s'élever tout au plus à 420,000 hommes.

5. **1815**, I, 22.

6. Circulaire de Davout, 28 mars. (Arch. Guerre.)

En outre, une commission composée des généraux Arrighi, Girard, Berthezène, Sébastiani, Lallemand, du colonel Bernard, etc., fut instituée le 7 avril pour reviser les promotions aux grades d'officiers supérieurs et d'officiers généraux, dont les officiers de l'ex-armée impériale avaient été

Mais, comme beaucoup de ces officiers étaient pourvus d'emplois surtout dans la maison militaire et les états-majors, cette destitution en masse ne produisit que peu de vacances dans les corps. Les officiers à la suite suffirent à en compléter les cadres. Les officiers à la demi-solde furent placés dans les bataillons, escadrons et batteries de nouvelle formation, dans la jeune garde et dans les tirailleurs fédérés. Au milieu de mai, 2,500 officiers de cette catégorie, auxquels l'empereur avait d'ailleurs rendu leur solde entière en attendant un emploi, se trouvaient encore disponibles; ils furent dirigés sur les places frontières pour commander les gardes nationales mobilisées[1].

Certain du dévouement des officiers qui vivaient en contact immédiat avec la troupe, Napoléon avait des défiances légitimes contre plusieurs colonels et contre beaucoup de généraux. Parmi les porteurs de grosses épaulettes, il y avait eu en 1814 des faiblesses et des trahisons, en 1815 des hésitations et des résistances. De nombreux changements s'impo-

l'objet sous Louis XVIII. (*Moniteur*, 2 avril. Davout, *Corresp.*, 1617.) Les procès-verbaux de cette commission n'existent pas aux Archives de la Guerre (du moins nous n'avons pu les y découvrir), et les rétrogradations prononcées par elle ne figurent naturellement pas sur les états de service des intéressés, pas plus d'ailleurs que ne sont portées sur d'autres les promotions faites pendant les Cent Jours. Dans une lettre annexée au dossier de Berthezène, ce général dit que le travail de la commission ne fut pas terminé et n'eut aucune suite. Cette assertion concorde avec un rapport adressé de Paris à Wellington, le 22 avril (*Dispatches*, *Supplementary*, X, 163), où il est dit : « L'empereur a confirmé presque toutes les nominations dans l'armée et la Légion d'honneur. » — Nous savons cependant, par des rapports de Davout, que la commission, sur 66 officiers supérieurs promus par le roi dans la cavalerie de la ligne, proposa la confirmation de 36 et l'annulation de 30; elle conclut aussi à la rétrogradation comme brigadiers de plusieurs divisionnaires, entre autres de Préval. (Davout à Napoléon, 6 et 28 avril, 28 mai, 7 et 14 juin. Arch. nat. AF. IV, 1940 et 1939.)

1. Circulaires de Lobau et de Davout, 17 et 22 avril (Arch. Guerre). Rapport de Davout, 13 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1939.) Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21737, et Napoléon à Davout, 26 mars. (Arch. Guerre, carton des lettres de Napoléon.)

saient dans le haut personnel militaire. Mais ce furent bien plutôt les intérêts de l'armée que des rancunes ou des sympathies personnelles qui dictèrent à l'empereur ses exclusions et ses choix. Sans pitié pour les officiers qui s'étaient montrés pendant la campagne de France incapables comme Augereau et Oudinot, ou criminels comme Marmont et Souham, il sut oublier la conduite de ceux qui du 1er au 20 mars avaient tenté de changer son retour triomphal en une misérable aventure. Le colonel Cunéo d'Ornano, qui avait emprisonné vingt-cinq grenadiers dans la citadelle d'Antibes, fut promu général[1]. Le général Miollis, qui avait mené la garnison de Marseille à la poursuite de la petite colonne impériale, eut le commandement de la place de Metz. Le colonel Roussille, le tenace défenseur de la porte de Grenoble, resta à la tête du 5e de ligne. Le colonel Dubalen, du 64e, qui avait publiquement donné sa démission à Ney sur la place d'armes de Lons-le-Saunier, fut rappelé à son régiment[2]. Le général Marchand aurait pu aussi rentrer en grâce, mais il refusa, dit-il, « de figurer sur la liste des traîtres[3] ». Resté républicain sous l'empire et converti sous Louis XVIII à la royauté constitutionnelle, Foy ne s'était mis, le 24 mars, à la tête du mouvement bonapartiste de Nantes qu'après avoir tout fait pour l'arrêter. Il n'en fut pas moins pourvu d'une belle division à l'armée du Nord.

1. *Notice sur Cunéo d'Ornano*, *Journal de l'Institut historique*, 1er juin 18[illegible]. — Cette nomination, non reconnue au retour du roi, comme d'ailleurs toutes celles faites pendant les Cent Jours, ne figure pas sur les états de service de Cunéo d'Ornano.

2. Sur la conduite, au retour de l'empereur, des cinquante ou soixante officiers que je cite ici, voir **1815**, I, [illegible] à [illegible].

3. Relation de Marchand. (Dossier de Marchand, Arch. Guerre.)

Plusieurs officiers du 10e de ligne, promus par le duc d'Angoulême pendant la campagne du Midi, furent confirmés dans leur nouveau grade[1]. Harispe et Heudelet, très compromis par leurs manifestations bourbonistes, eurent néanmoins un commandement. L'empereur employa Rapp, Belliard, Ruty, Haxo, Kellermann fils, Gourgaud, tout comme s'ils n'avaient point servi dans l'armée rassemblée à Villejuif sous les ordres du duc de Berry. « — Auriez-vous osé tirer sur moi ? » dit Napoléon à Rapp. « — Sans doute, Sire : c'était mon devoir. » Et Napoléon lui donna l'armée du Rhin[2].

L'empereur, cependant, destitua ou mit en retrait d'emploi une centaine d'officiers de tout grade[3] : Dupont dont la faveur sous Louis XVIII n'avait pas effacé la tache de Baylen ; Dessolles qui avait si bien secondé Talleyrand en avril 1814 ; Beurnonville, Donnadieu et Bordessoulle, émigrés en Belgique ; Maison, également émigré, et qui, sollicité par le Gouvernement impérial de rentrer en France, répondit qu'il n'y reviendrait qu'avec 500,000 baïonnettes[4] ; Curto dont les furieuses paroles contre

1. Procès-verbaux des Conseils des ministres, 7 juin. (Arch. nat. AF, IV, 990b.)

2. Général Rapp, *Mém.*, 342, 347.

3. Napoléon à Davout, 26 mars, 10 avril, 6, 15, 22 mai. (Arch. Guerre, lettres de Napoléon.) Napoléon à Davout, 26, 29 mars, 10, 18 avril, 2, 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 907.) Napoléon, *Corresp.*, 21706, 21788, 21820 21964. Davout, *Corresp.*, 1619, 1620, 1654, 1657, 1724. Davout à Napoléon, 26 mars, 16 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1939.)

Je dis une *centaine* d'officiers, mais cette évaluation est certainement au-dessus de la vérité, car les documents ne mentionnaient en tout que 43 destitutions ou mises en retrait d'emploi, dont celle d'un sous-lieutenant. Il va sans dire, d'ailleurs, qu'il ne faut comprendre dans ce total ni les officiers introduits dans l'armée sous Louis XVIII, et qui la quittèrent en vertu des décrets de Lyon, ni les officiers déserteurs condamnés par les conseils de guerre, ni les officiers proposés par la commission pour une rétrogradation, ni enfin les officiers qui passèrent avec leur grade d'un régiment dans un autre.

4. Napoléon à Davout, 18 avril. (Arch. nat. AF. IV, 907.) — Maison fut destitué par décret spécial. Beurnonville, Donnadieu, Bordessoulle et aussi

Napoléon avaient provoqué la sédition dans la garnison de Thionville; les généraux d'Aultanne, Monnier, Ernouf, Loverdo, Briche et les colonels du 10e de ligne et du 14e chasseurs qui avaient mené la guerre dans le Midi sous le duc d'Angoulême huit jours après que le gouvernement impérial était reconnu par les deux tiers de la France. Sans remords de sa complicité avec Marmont dans la défection d'Essonnes, Souham espérait bien conserver son commandement de Périgueux. Destitué, il se présenta aux Tuileries à une audience publique pour tenter de fléchir Napoléon. « — Que voulez-vous encore de moi ? dit l'empereur en se détournant. Vous voyez bien que je ne vous connais plus[1] ! »

Sur la demande de Davout et des commandants de corps d'armée, plusieurs colonels, majors, capitaines et lieutenants furent radiés, à cause de leur hostilité persistante. La disgrâce des colonels Moncey, Oudinot et Zoppfell paraît moins explicable. Moncey n'avait fait que chercher à maintenir le 3e hussards dans l'obéissance au roi, et cela jusqu'au 13 mars seulement; or Napoléon s'était montré indulgent à bien des actes analogues[2]. On ne pouvait reprocher à Oudinot que de porter le nom de son

Clarke perdirent leur grade par le fait même de leur émigration, en vertu du décret du 9 mai 1815 qui remettait en vigueur les lois de l'Assemblée législative contre les émigrés.

1. Davout à Napoléon, 15 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1939.) Napoléon, l'Ile d'Elbe et les Cent Jours. (Corresp., XXXI, 103.) — Ces mots : « Que voulez-vous encore de moi ? » semblent confirmer l'assertion de Fain (Manuscrit de 1814, 232) que Souham, la veille de sa défection, était venu à Fontainebleau demander à l'empereur 6,000 francs que celui-ci lui avait donnés.

Par un hasard, où il entrait de la justice, Souham fut remplacé à Périgueux par Lucotte, le seul des généraux du 6e corps resté fidèle au devoir dans l'inexplicable nuit du 4 avril 1814.

2. Davout pria inutilement l'empereur de conserver son commandement à Moncey (à Napoléon, 25 mars, Arch. nat. AF. IV, 1939).

père, à Zoppfell que d'être un protégé du duc de Feltre. Dénoncé comme royaliste, Bugeaud fut mis en retrait d'emploi par Davout dans le courant d'avril, mais Suchet, Grouchy, Gérard et Bertrand s'empressèrent de réclamer en faveur du « meilleur colonel de l'armée ». Replacé à la tête du 14e de ligne, Bugeaud reçut comme compensation de sa disgrâce momentanée le grade de commandant dans la Légion d'honneur[1].

Le général de Bourmont resta aussi privé d'emploi pendant quelque temps. De Lons-le-Saunier il était accouru à Paris auprès de Louis XVIII. L'empereur ordonna son arrestation à la requête de Ney; mais celui-ci s'étant ravisé fut le premier à solliciter Napoléon de rendre un commandement à ce général. Gérard, qui avait eu Bourmont sous ses ordres pendant les campagnes de 1812 et de 1814, le demanda comme divisionnaire dans son corps d'armée. Après avoir hésité très longtemps, l'empereur se laissa convaincre. Il lui fallut imposer sa volonté à Davout, qui ne céda que sur un ordre formel. « — Gérard répond de Bourmont sur sa tête », dit l'empereur. « — Gérard a tort, répliqua le prince d'Eckmühl; moi, je ne réponds de personne, je ne réponds que de moi[2]. »

Peu sévère, comme on voit, aux hommes qui avaient voulu le combattre, l'empereur ne prodigua point les récompenses à ceux qui s'étaient les pre-

1. Dossier de Bugeaud (Arch. Guerre) et lettre de Napoléon à Bugeaud, 8 mai (citée par d'Ideville, *le Maréchal Bugeaud*, I, 172).

2. Interrogatoire de Ney. (Dossier de Ney, Arch. Guerre.) Gourgaud, *Camp. de 1815*, 44, note. Montholon, *Récits*, II, 90. Souvenirs manuscrits de Davout (comm. par le général duc d'Auerstædt.)

Soult, devenu major-général, demanda que Bourmont quittât l'armée du Nord. (Soult à Davout, 22 mai, Arch. nat. AF. IV, 1949.)

miers compromis pour lui. S'il nomma brigadiers les colonels La Bédoyère, déjà proposé d'ailleurs pendant la campagne de France, et Mallet, commandant le bataillon de l'île d'Elbe, s'il promut divisionnaire Simmer, qui lui avait amené deux régiments à Lyon, et s'il nomma Brayer pair de France, Dessaix, Girard, Allix, Ameil, Mouton-Duvernet, Gilly, Piré, Proteau, Chartran n'eurent d'avantages d'aucune sorte; ils ne furent employés aux armées que selon les droits stricts de leur grade. Or Dessaix avait accepté le gouvernement de Lyon sept jours avant la rentrée de l'empereur aux Tuileries, Girard avait commandé depuis Avallon l'avant-garde impériale, Allix avait proclamé l'empire à Nevers, Ameil avait été arrêté à Auxerre comme émissaire de Napoléon, Chartran devait payer de la vie son dévouement à la cause impériale, Mouton-Duvernet, Gilly, Piré, Proteau avaient ardemment et efficacement secondé Grouchy dans la campagne du Midi contre le duc d'Angoulême. Le général Porret de Morvan qui, pour avoir conduit à Sens les chasseurs à pied de la vieille garde, se flattait de remplacer Curial comme colonel en premier de ce corps, vit bien Curial disgracié, mais le commandement des chasseurs passa à Morand[1]. Le prince Jérôme, tout Altesse Impériale qu'il était, n'eut qu'une division d'infanterie. Merlin, qui avait contraint le gouverneur de Vincennes à capituler, reçut les trois étoiles, mais Sébastiani, qui avait précipité la défection de l'armée du duc de Berry, fut chargé d'une mission

1. Davout à Curial et Curial à Davout, 14, 16, 17 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Général Girod de l'Ain, *Souvenirs*, 375, 377, 381. — L'empereur retira le commandement à Curial parce que ce général avait tenté de s'opposer au départ des chasseurs. Il lui donna peu après une division d'infanterie à l'armée de Suchet.

qu'il regarda, à juste titre, comme indigne de son mérite et de ses services[1] : l'organisation des gardes nationales dans la 16e division militaire. Exelmans, entré le premier aux Tuileries le 20 mars, eut un corps de cavalerie, mais Kellermann, employé à l'armée de Villejuif, en eut un aussi. Lallemand aîné, l'un des principaux chefs de la conspiration du Nord, devint lieutenant-général ; mais Lefebvre-Desnoëttes et Lallemand jeune furent simplement replacés à la tête des chasseurs à cheval et de l'artillerie à pied de la vieille garde. Après l'échauffourée de Compiègne, le colonel Marin était venu à franc étrier rejoindre Napoléon à Auxerre[2]; il espérait sans doute le commandement de l'artillerie à cheval de la garde, dont il avait été major ; c'est le colonel Duchand, de l'artillerie de la ligne, qui y fut nommé.

V

Des vingt maréchaux de France, trois : Berthier, Marmont, Victor, avaient accompagné ou rejoint Louis XVIII en Belgique ; l'empereur ordonna leur radiation[3]. Pérignon, qui s'était sottement compro-

1. « ... Je demande un corps d'armée actif ou je réclame ma mise à la retraite. » Sébastiani à Davout, Amiens, 3 mai. (Arch. Guerre)

2. Colonel La Borde, *Napoléon et la Garde à l'île d'Elbe*, 116.

3. Napoléon à Davout, 26 mars. (Arch. nat. AF. IV, 907.) Napoléon, *Corresp.*, 21790.

Ces radiations, qui ne furent insérées ni au *Moniteur* ni au *Bulletin des Lois*, ne furent point, par conséquent, rendues publiques. Elles consistèrent en une simple lettre d'avis du ministre de la Guerre aux intéressés, les informant qu'ils étaient rayés de la liste des maréchaux et qu'il leur serait accordé une pension en forme de retraite. Voir à ce sujet Davout, *Corresp.*, 1632, 1633, et Davout à Napoléon, 27 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1939.)

Annulées par le fait même du retour de Louis XVIII, ces radiations, non plus que les destitutions prononcées pendant les Cent Jours, ne figurent pas sur les états de services des officiers.

mis avec Vitrolles à Toulouse, et Augereau, dont la récente palinodie ne pouvait racheter la conduite pitoyable à la tête de l'armée de Lyon en 1814, furent l'objet de la même mesure [1]. Napoléon voulut aussi destituer Gouvion Saint-Cyr pour avoir méconnu ses ordres après le 20 mars et fait reprendre la cocarde blanche aux troupes de la 22e division militaire, et le vieux Kellermann, duc de Valmy, comme ayant voté l'acte de déchéance le 1er avril 1814 [2]. Mme de Gouvion Saint-Cyr écrivit à Davout une lettre qui apaisa l'empereur ; le maréchal en fut quitte pour une villégiature obligatoire dans son château de Reverseaux [3]. Napoléon ne donna pas suite non plus à sa première décision à l'égard du duc de Valmy [4]. Sérurier qui avait, lui aussi, voté comme sénateur l'acte de déchéance, fut maintenu dans ses fonctions de gouverneur des Invalides. L'empereur se contenta de ne point le nommer à la Chambre des pairs, et la leçon était tout de même bien méritée [5].

Oudinot, comme Gouvion Saint-Cyr, avait refusé, après le 20 mars, d'obtempérer aux ordres de Napoléon. Il n'avait laissé proclamer l'empire à Metz qu'au moment où allaient l'y forcer la garnison et le peuple en révolte. Relevé de son commandement, il fit tous ses efforts pour rentrer en grâce. Il adressa une lettre à l'empereur, supplia Davout, Suchet, Jacqueminot d'intercéder pour lui. « Rends-toi à l'instant chez l'empereur, écrivit-il à Suchet,

1. Napoléon, *Corresp.*, [illegible].
2. Napoléon à Davout, 28 mars (Arch. nat. AF. IV, [illegible]) et *Corresp.*, [illegible].
3. Davout, *Corresp.*, [illegible]. — Auparavant, Gouvion dut venir à Paris se justifier devant l'empereur.
4. Davout, *Corresp.*, [illegible].
5. Des soixante-dix sénateurs présents à la séance du 1er avril 1814, trois cependant furent nommés pairs pendant les Cent Jours : le général Valence, Pontécoulant et Roger-Ducos.

dis-lui ce que tu penses de moi ; accuse-toi de ne m'avoir fait parvenir ta lettre et celle de Ney que le 27 au soir. Dis que jamais Oudinot n'a oublié ce qu'il doit à Napoléon, que si Oudinot a des torts, il ne les connaîtra pas plus tôt qu'il voudra les expier et les réparer. J'ai besoin de ta démarche pour ma femme, mes enfants, qui tous partagent le malheur qui m'anéantit[1]. » L'empereur révoqua l'ordre d'exil en Lorraine qu'il avait fait tenir à Oudinot et consentit à le voir aux Tuileries, mais il le laissa sans emploi[2]. Napoléon, qui n'aurait pas sans doute tenu rigueur au maréchal pour sa conduite à Metz, ne pouvait oublier que, l'année précédente, le duc de Reggio s'était fait battre à Bar-sur-Aube, à cause de ses mauvaises dispositions la veille de la bataille et de sa funeste indécision pendant le combat[3].

Quoique Macdonald se fût montré très zélé royaliste, qu'il eût fait l'impossible à Lyon et à Villejuif pour organiser la résistance, l'empereur aurait voulu lui donner un commandement. Mais le maréchal, rentré à Paris après avoir accompagné Louis XVIII jusqu'à la frontière, était inébranlablement résolu à ne point servir sous le nouveau gouvernement. En

1. Oudinot à Suchet et à Jacqueminot, Bar-sur-Ornain, 28 mars. (Arch. nat. AF. IV, 1939.) Davout, *Corresp.*, 1504, 1509, 1510. — Dans sa lettre à Jacqueminot, Oudinot dit : « Annoncez-moi vite que je suis rentré en grâce. C'est la meilleure nouvelle que vous puissiez me donner. »

2. Napoléon, *l'Ile d'Elbe et les Cent Jours.* (*Corresp.*, XXXI, 104.) — Au premier moment, Napoléon avait même donné l'ordre de radier Oudinot de la liste des maréchaux (à Davout, 26 mars. Arch. nat. AF. IV, 907), mais il ne maintint pas cette décision. (*Corresp.*, 21790.)

La maréchale Oudinot (*Souvenirs*, 371) assure que c'est à la demande formelle du maréchal que Napoléon le laissa sans emploi. Mais les lettres précitées d'Oudinot (dont naturellement la duchesse de Reggio s'abstient de parler) et sa présence dans le cortège impérial à la cérémonie du Champ de Mai témoignent qu'il n'avait point tant de scrupules royalistes et sont une forte présomption qu'il eût accepté un commandement si l'empereur le lui eût offert.

3. **1814**, 115-119.

vain le général Maurice Mathieu, son ancien chef d'état-major à l'armée des Grisons, le supplia de venir aux Tuileries où l'attendait l'empereur, en vain Davout lui-même força sa porte pour l'y déterminer, il resta inflexible. De guerre lasse, l'empereur lui accorda la seule grâce qu'il eût daigné demander : l'autorisation d'aller vivre en bon bourgeois dans sa propriété de Courcelle, près de Gien[1].

Après avoir publié un violent ordre du jour contre Napoléon, Moncey avait quitté Paris le 20 mars. Il écrivit le surlendemain à l'empereur qu'il comptait se retirer à la campagne. Déjà Napoléon l'avait remplacé par Rovigo dans les fonctions de premier inspecteur général de la gendarmerie[2]. Mais n'aurait-il pas dû se rappeler ce que Moncey avait fait en 1814 à la tête de la garde nationale parisienne et lui rendre ce commandement ? Il se contenta de le nommer membre de la Chambre des pairs, de même que Lefebvre qui, lui, n'avait pas eu de commandement pendant la campagne de France et était resté sans fonctions sous Louis XVIII[3]. Il est juste de faire remarquer que Lefebvre avait soixante-sept ans, et que l'empereur voulait avec raison de jeunes commandants de corps d'armée.

Masséna n'avait secondé que très mollement le duc d'Angoulême pendant la courte campagne des bords du Rhône, et aussitôt après la capitulation de La Pallud il s'était empressé de proclamer l'empire. Le

1. Macdonald à Davout, Paris, 27 et 30 mars ; à Maurice Mathieu, 30 mars ; à ses aides de camp, 6 avril. (Registre de Macdonald, Arch. Guerre.) Cf. Macdonald, *Souvenirs*, 355, 357-359.

2. Napoléon, *Corresp.*, 21696. — C'est dans la nuit du 20 au 21 mars que Rovigo avait été nommé inspecteur général de la gendarmerie. (Rovigo, *Mém.*, VII, 387.)

3. Lefebvre avait fait toute la campagne de France, mais dans l'état-major de l'empereur. Louis XVIII l'avait nommé pair de France.

14 avril, il adressa à Napoléon un rapport justificatif qui se terminait ainsi : « Je ne puis dissimuler à Votre Majesté combien j'ambitionne l'honneur de la revoir pour l'assurer de mon dévouement sans bornes[1]. » L'Empereur écrivit au prince d'Essling une lettre de félicitations, l'appela à Paris, l'y reçut avec de grands témoignages d'amitié ; mais, malgré sa quasi-promesse, il préféra ne pas lui rendre le gouvernement de la 9e division militaire. Pour contenir les royalistes de Marseille, il fallait un homme qui n'eût pas commandé là au nom de Louis XVIII. L'empereur offrit à Masséna, que ses infirmités rendaient impropre à servir dans les armées d'opérations, le gouvernement des 4e et 5e divisions militaires comprenant la Moselle, la Meurthe et les Vosges. Le maréchal refusa ce poste et resta à Paris où il se montra fort assidu aux séances de la Chambre des pairs[2].

Bien que Mortier, gouverneur de Lille, Suchet, gouverneur de Strasbourg, et Jourdan, gouverneur de Rouen, fussent restés fidèles au roi pendant deux ou trois jours après le 20 mars, ils ne s'étaient pas compromis comme Oudinot et Gouvion Saint-Cyr. L'empereur ne pouvait leur garder rancune. Il ne voulut point toutefois les maintenir dans les postes qu'ils tenaient de Louis XVIII. C'était pour lui un principe[3]. Chargé d'abord de l'inspection des places du nord-est, Mortier fut désigné pour le commandement de la cavalerie de la garde et enfin mis à la

1. Rapp. de Masséna à l'empereur. Toulon, 14 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1938.)

2. Napoléon, *Corresp.*, 21825, 22043. Davout, *Corresp.*, 1627.

3. C'est ainsi que Durutte, qui commandait à Metz, fut mis à la tête d'une division du 1er corps : « Quoique je n'aie pas lieu d'être mécontent de Durutte, il faut le rappeler de Metz et lui donner un autre commandement. » Napoléon à Davout, 27 mars. (Arch. nat. AF. IV. 907.)

tête de la jeune garde[1]. Suchet eut l'armée des Alpes[2]; Jourdan reçut le gouvernement de Besançon, ville forte de première ligne où Davout jugeait nécessaire qu'il y eût un maréchal de France[3].

En disgrâce depuis 1807 pour avoir, a-t-on dit, fermé trop complaisamment les yeux sur les concussions de Bourrienne dans les villes hanséatiques, Brune avait demandé vainement, au début de la campagne de France, à reprendre du service[4]. Pendant la Restauration, il était aussi resté sans emploi. Après le retour de l'empereur, Brune offrit de nouveau son épée. Les qualités d'administrateur dont il avait fait preuve en Belgique, dans la Gironde, dans la Vendée, en Toscane, le désignaient pour le gouvernement d'une des provinces où persistaient les troubles. Envoyé à Marseille comme gouverneur de la 9e division militaire, il fut chargé en même temps de l'organisation et du commandement du corps d'armée du Var[5].

Le maréchal Ney, arrivé à Paris avec ses troupes, le 23 mars, reçut le même jour une mission dans les départements du nord et de l'est. Le but patent était d'inspecter les places; le but secret, de juger de l'état des esprits, de donner des renseignements

1. Davout à Mortier, 22 mars. La Poype à Davout, Lille, 13 mai. [illegible] à Davout, Metz, 21 mai. (Arch. Guerre.) Napoléon, *Corresp.*, 21892, [illegible].) Davout, *Corresp.*, 1667. Bulletin de l'armée, 15 juin. (*Moniteur*, 18 juin.)

2. Napoléon, *Corresp.*, 21811. Davout, *Corresp.* 1518, 1528, 1601, 1721. — L'empereur avait pensé un instant à laisser Suchet à Strasbourg comme commandant de l'armée du Rhin; mais, dès le 30 mars, il l'avait rappelé à Paris, lui réservant le commandement éventuel de plusieurs corps. (Napoléon, *Corresp.*, 21722, 21757), puis il l'avait envoyé à Lyon, comme commandant supérieur des 6e, 7e, 8e, 9e et 19e divisions militaires, avec Grouchy sous ses ordres. (1815, I, [illegible]-425.) Plus tard, il lui donna l'armée des Alpes.

3. Davout à Napoléon, 1er et 3 juin. (Arch. nat. AF, IV, [illegible].)

4. Brune à Clarke, 5 janv. 1814. (Dossier de Brune. Arch. Guerre.)

5. Napoléon, *Corresp.*, 21813, 21825, 21902. Davout à Brune, 16 avril. (Arch. Guerre.)

sur les officiers et les fonctionnaires, de proposer, s'il y avait lieu, des destitutions ou des remplacements[1]. Ney remplit cette mission avec zèle, mais il eut le mauvais goût de manifester contre les Bourbons des sentiments d'une violence inouïe. Dans les réunions d'officiers, il exhalait des injures contre le roi et les princes. « C'est une famille pourrie[2] », disait-il. Ces propos n'étaient point de nature à lui ramener l'opinion, qui lui était généralement hostile. Même chez les bonapartistes, jusque dans l'entourage de l'empereur, on blâmait sa conduite à Lons-le-Saunier. Ce méchant jeu de mots courait Paris : « Il fallait être né (Ney) pour ça ! » Et sa revirade n'empêchait point qu'on ne le soupçonnât. « Si l'on emploie Ney en campagne, écrivit un anonyme à l'empereur, il faut lui donner un état-major dont on soit sûr. » Il ne manquait pas de gens pour rappeler à Napoléon l'inoubliable scène de Fontainebleau, et peut-être lui avait-on rapporté les paroles de Ney lors de son récent passage à Dijon : « Je me félicitais d'avoir forcé l'empereur à abdiquer, et maintenant il me faut le servir[3] ! » Pour comble, le maréchal, au retour de son inspection, vers le 15 avril[4], commit la prodigieuse maladresse de s'excuser à l'empereur du mot sur la cage de fer. « — Ce propos est vrai, dit-il,

1. Ney à Davout, Paris, 23 mars, et Lille, 28 mars. (Arch. Guerre.) Ney à Napoléon, 25, 26, 28, 30 mars, 1er, 7 et 9 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1936.) Napoléon, *Corresp.*, 21734.

2. Dépositions du capitaine Grison, du 37e, et du capitaine Casse, du 42e. (*Procès de Ney*, II, 163-165.) Cf. la déposition écrite du juge de paix d'Auxonne, du 3 nov. (Dossier de Ney) qui rapporte ces paroles du maréchal : « Il faut que ces canailles de Bourbons et cette lâche noblesse aillent encore passer une vingtaine d'années en Angleterre. »

3. Notes de Rousselin. (Collection Bégis.) *Gazette d'Aaran*, 13 mai. Déposition de Mme Maury. (*Procès de Ney*, II, 177-178.) Napoléon, *l'Ile d'Elbe et les Cent Jours*. (*Corresp.* XXXI, 104.) Lettre à l'empereur, s. d. (juin). (Arch. nat. AF. IV, 1934.)

4. Cf. Davout, *Corresp.*, 1605.

mais c'est que déjà j'avais pris mon parti, et je crus ne pouvoir mieux dire pour cacher mes projets. » Napoléon resta muet, mais dans ses yeux le maréchal vit briller un éclair[1].

Désespéré, plein de confusion et de remords, accusant tout le monde et soi-même, Ney se retira dans sa terre des Coudreaux. Pendant six semaines, on n'entendit plus parler de lui. On le disait en disgrâce; le bruit se répandit même qu'il avait été arrêté[2]. Il revint à Paris pour la cérémonie du Champ de Mai. Nommé pair de France le 2 juin, il alla à l'Elysée, quatre jours après, pour obtenir l'ordonnancement d'une somme de 37,000 francs due sur son traitement arriéré et sur ses frais de tournée[3]. « — Vous voilà, lui dit Napoléon. Je vous croyais émigré. » « — J'aurais dû le faire plus tôt! » riposta amèrement le maréchal[4]. Le 11 juin, il revint encore aux Tuileries, mais il ne fut pas question dans ces deux entretiens d'un commandement pour lui à l'armée du Nord[5]. Ney, sans doute, qui savait que Napoléon l'appelait *la bête noire*[6], n'osait en solliciter. Mais le 11 juin, au moment de quitter Paris, l'empereur eut un scrupule. Pouvait-il condamner à un repos dégradant le héros de tant de batailles? Pouvait-il, à l'heure du péril, priver d'un pareil soldat et la France et soi-même? Il écrivit au ministre de la Guerre :

1. Napoléon, *l'Ile d'Elbe et les Cent Jours*. (*Corresp.*, XXXI, 104.)
2. *Gazette d'Aarau*, 13 mai. *Journal universel* (de Gand), n° 8. Rapport à Clarke du lieutenant Jallot, déserteur du 11e chasseurs, Gand, 12 juin. (Arch. Guerre.)
3. Davout à Napoléon, 6 juin. Napoléon à Davout, 7 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1940, et AF. IV, 907.)
4. Premier interrogatoire de Ney. *Procès*, I, 19.
5. Peyrusse, *Mémorial*, 311. Lettre de Ney au duc d'Otrante. (*Journal de l'Empire*, 29 juin.)
6. Premier interrogatoire de Ney, devant le Préfet de police. (Arch. Guerre. Dossier de Ney.)

« Faites appeler le maréchal Ney; dites-lui que, s'il veut se trouver aux premières batailles, il soit rendu le 14 à Avesnes, où sera mon quartier-général[1]. » Napoléon, sans doute, crut agir dans l'intérêt de l'armée ou, ce qui était identique, dans son propre intérêt. Il agit aussi par commisération. Le ton de son billet l'indique. Ce n'est point un ordre, ce n'est qu'un avis qui laisse le maréchal libre de sa conduite. Que Ney vienne s'il veut... Mais Ney ne pouvait ne pas vouloir se trouver aux premières batailles[2], n'eût-ce été que dans l'espoir de s'y faire tuer[3]. Il partit le 12 juin de Paris et arriva le 13 à Avesnes, où il dîna avec l'empereur, mais il ne reçut que dans l'après-midi du 15, c'est-à-dire quand les opérations étaient commencées, le commandement des 1er et 2e corps d'armée[4].

Depuis qu'il était « passé roi », selon l'expression en usage dans l'armée, Murat ne figurait plus sur la liste des maréchaux. Trois semaines avant l'entrée en campagne, Joachim, tombé du trône, s'était réfugié dans les environs de Toulon. Il ne lui restait pas même son sabre de soldat. Il conjura l'empereur de le lui rendre. « Je veux, écrivit-il, verser pour vous la dernière goutte de mon sang. » Napoléon refusa. Il ne croyait pas pouvoir donner un commandement dans l'armée

1. Napoléon, *Corresp.*, 22042.

2. « Les vœux du maréchal étaient remplis : il avait un corps d'armée. » *Relation de la campagne de 1815*, par le colonel Heymès, premier aide de camp de Ney.

3. « Je ne désirais que la mort. J'ai eu bien des fois envie de me brûler la cervelle. » Interrogatoire de Ney. (Dossier de Ney, Arch. Guerre.)

4. Heymès, *Relation*, 5, 6.

Le 11 juin, quand l'empereur fit avertir Ney, tous les officiers généraux étaient depuis plusieurs semaines pourvus de leur commandement. Il y a donc bien des présomptions que Napoléon n'avait point voulu d'abord en donner un au prince de la Moskowa.

française à un Français qui avait combattu contre elle un an auparavant. Puis il en voulait à son beau-frère d'avoir commencé trop tôt, au mépris de ses instructions, la guerre contre les Autrichiens; il lui en voulait surtout de s'être fait battre[1]. Plus tard, dans les rêveries de Sainte-Hélène, Napoléon regretta sa décision envers ce grand meneur de chevauchées. « A Waterloo, disait-il, Murat nous eût valu peut-être la victoire. Que fallait-il? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais. Murat était précisément l'homme de la chose[2]. » Peut-être, en effet, Murat, qui avait le double don d'imprimer à ses cavaliers un élan furieux et de méduser l'ennemi, eût-il passé sur le ventre aux Anglais?

La mémoire de Grouchy est liée désormais au souvenir maudit de Waterloo, si bien qu'on a oublié les beaux services et les actions d'éclat de ce valeureux capitaine. S'il n'avait pas l'élan entrainant de Murat, il savait comme lui faire manœuvrer les masses de cavalerie. Commandant en second de l'expédition d'Irlande en l'an V, gouverneur de Madrid en 1808, colonel-général des chasseurs et chevau-légers en 1809, chef de l'Escadron sacré pendant la retraite de Russie, il avait contribué aux victoires de Hohenlinden, d'Eylau, de Friedland, de Wagram et de la Moskowa. Après Vauchamps, dit-on, l'empereur avait pensé à le nommer maréchal d'Empire. En disgrâce sous Louis XVIII, Grouchy fut envoyé à Lyon, le 31 mars, pour combattre le duc d'Angoulême. Promu maréchal à la suite de cette courte et facile

1. **1815**, I, [illegible]. — Cf. Las Cases, *Mémorial*, IV, [illegible] : « ... Murat, disait l'empereur, est une des grandes causes des malheurs de 1814... Il est difficile de concevoir plus de turpitude, de courir avec plus d'impudeur et de bassesse au-devant d'une fortune nouvelle. »

2. Las Cases, *Mémor.*, II, 276. Cf. Montholon, *Récits*, II, 90.

campagne, il fut mis à la tête de l'armée des Alpes, puis rappelé à Paris le 8 mai. L'empereur comptait lui donner les quatre corps de cavalerie de l'armée du Nord. C'est comme commandant en chef de la cavalerie que Grouchy entra en Belgique le 15 juin ; pour son malheur, il allait, dès le lendemain, être chargé d'un commandement plus important encore.

VI

Le choix d'un major-général préoccupait gravement Napoléon. Par qui pourrait-il remplacer Berthier ? Le prince de Wagram n'était ni un capitaine, ni un organisateur, ni un esprit élevé ; mais il possédait des connaissances techniques étendues, et il avait porté à la centième puissance les qualités d'un bon expéditionnaire. Infatigable, consciencieux, diligent, prompt à saisir les ordres les plus compliqués, habile à les traduire dans tous leurs détails avec une exactitude, une précision et une clarté admirables, ponctuel enfin à les transmettre au moment déterminé, il avait été pour Napoléon un instrument parfait [1]. Avec lui, l'empereur était tranquille ; les ordres étaient rédigés de telle sorte que ceux qui les recevaient n'avaient aucun doute ni aucune hésitation sur la façon de les exécuter. Et ces ordres arrivaient toujours, Berthier dût-il faire porter cha-

1. Il va sans dire qu'un major-général, en certains cas véritable chef des armées, doit avoir les qualités de conception et de commandement direct qui manquaient complètement à Berthier, mais dont, lui, n'avait pas besoin. Autre chose est d'être chef d'état-major de Guillaume, comme Moltke, et chef d'état-major de Napoléon.

cun, s'il le croyait prudent, par huit officiers prenant huit routes différentes[1]. On disait Berthier affaibli de corps et d'esprit. En 1814, cependant, sa correspondance témoigne que sa plume avait gardé son activité et sa lumineuse précision. L'empereur, qui se souvenait des services du prince de Wagram pendant la dernière campagne, le regrettait et ne désespérait pas de le voir rentrer en France. « — Cette brute de Berthier! disait-il à Rapp, il reviendra. Je lui pardonne tout, mais à la condition qu'il mettra son habit de garde du corps pour paraître devant moi[2]. »

Berthier, en effet, chercha à rentrer en France où il avait laissé la princesse de Wagram avec son fils et ses deux filles. Resté fort peu de temps à Gand, il était venu au château de Bamberg, propriété de son oncle par alliance, le roi de Bavière. Au commencement de mai, il se mit en route pour gagner par Bâle la frontière française; mais il ne put dépasser Stockach, où se trouvait le quartier-général du prince de Hohenzollern[3]. Les Alliés aimaient mieux sans doute tenir Berthier à demi-prisonnier en Bavière que de le savoir dans l'état-major de Napoléon. Il revint fort tristement à

1. La veille de la bataille d'Eylau, un seul de ces huit officiers arriva au quartier-général de Bernadotte. — Ce fait est rapporté par l'intendant-général Denniée. (Cité par Pierron, *Méthodes de Guerre*, II, 1551.)

2. Rapp, *Mém.*, 315. Cf. Mollien, *Mém.*, IV, 190 : « L'empereur regrettait de ne plus avoir Berthier. « C'était, disait-il, le meilleur des majors-généraux. Il saisissait mieux que tout autre toutes les pensées, tous les plans, et les faisait mieux comprendre aux chefs de corps. » Il en parlait sans amertume et disait seulement : « Je voudrais le voir en capitaine de garde du corps. »

L'empereur ordonna le 10 avril seulement (*Corresp.*, 21790), c'est-à-dire quand il n'était plus probable que Berthier revînt en France, de le rayer de la liste des maréchaux. Son premier ordre, du 20 mars, sur les radiations ne concerne que Marmont, Augereau, Victor, Gouvion Saint-Cyr et Oudinot. (Lettre à Davout, 27 mars. Arch. nat. AF. IV, 907.)

3. Meneval, *Napoléon et Marie-Louise*, II, 330.

Bamberg. Dans l'après-midi du 1er juin, comme un régiment de dragons russes en marche vers la France défilait devant le château, on vit Berthier quitter brusquement la fenêtre du premier étage où il se trouvait, apparaître peu après à une fenêtre du troisième et tomber sur le pavé. On le releva mort, le crâne brisé[1].

Depuis trois semaines déjà, l'empereur s'était décidé à prendre comme major-général le maréchal Soult, qui, à ce qu'il semble, s'était lui-même proposé pour ces fonctions[2].

Suspect aux amis du roi, haï par les bonapartistes comme par les libéraux et exécré par le corps entier des officiers, Soult s'était retiré à Villeneuve-l'Etang[3]. Cette retraite se trouvant fort à

1. *Journal de Francfort*, 4 juin; *Gazette universelle*, 5 juin; *Gazette de Nuremberg*, 4 juin; *Journal de Cologne*, 10 juin. — Le correspondant de Bamberg du *Journal de Cologne* donne ces détails : « Depuis plusieurs jours, on observait un changement en Berthier. Le 31 mai, il avait dîné chez le prince de Bavière avec le général russe Sacken, et celui-ci l'ayant complimenté sur sa fidélité au roi Louis XVIII, il avait paru extrêmement troublé et n'avait rien répondu... C'est de l'appartement de ses enfants qu'il se jeta par la fenêtre. Son petit garçon, qui le prit par la jambe pour le retenir, faillit être entraîné avec lui. » Ces derniers mots sont de pure invention, car nous savons, par M. le prince de Wagram, que la princesse et ses enfants passèrent à Grosbois tout le temps de l'interrègne. Quand le maréchal tomba, ou se jeta — ou encore, selon une légende, fut précipité, — il avait à ses côtés deux domestiques.

2. La nomination de Soult est du 9 mai (Décret impérial, Lettres de Napoléon, Arch. Guerre), et, dès le 25 avril, on disait à Gand (*Journal universel*, nº 4) que ce maréchal, qui avait depuis longtemps l'ambition de succéder à Berthier, serait major-général.

Soult avait assez de faconde gasconne pour persuader à l'empereur qu'il serait un excellent major-général. Il faut lire dans ses *Mémoires* (II, 206) le portrait qu'il trace d'après soi-même du chef d'état-major modèle. S'il est vrai qu'il fut dans ces fonctions, à la division Lefebvre, si actif, si appliqué, si prévoyant, c'est qu'il avait un peu changé en 1815. Au reste, durant la campagne, Soult ne fut pas aussi inférieur à sa tâche qu'on l'a prétendu. Son plus grand tort fut de rédiger parfois ses ordres sans précision ni clarté et de ne point savoir en assurer la rapide transmission. Quant aux quelques négligences ou imprévoyances qui lui sont reprochées, Bailly de Monthyon qu'on lui avait adjoint comme chef de l'état-major général en est responsable aussi dans une certaine mesure.

3. Soult, *Mém. justif.*, 24, et Soult à Davout, Villeneuve-l'Etang, 11 avril. (Dossier de Soult, Arch. Guerre.)

propos peu éloignée de Paris, il vint aux Tuileries dès le 26 mars[1]. Il est vraisemblable que ce ne fut pas pour rappeler à l'empereur qu'il l'avait traité de fou et d'aventurier dans son dernier ordre du jour[2]. A la suite de cet entretien, dont rien n'a transpiré, Soult échangea plusieurs lettres avec Davout qui lui montrait de l'amitié. Mais, malgré les démarches promises par le prince d'Eckmühl, la décision de l'empereur se fit attendre. « Je désire, écrivait Soult le 11 avril au ministre de la Guerre, que Votre Excellence ait la bonté de répondre à la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser avant-hier, afin que je sois à même de me conformer à la décision que Sa Majesté aura rendue à mon égard[3]. » Quelques jours plus tard, Soult, qui avait envoyé son serment par écrit, fut invité à venir le renouveler solennellement devant l'empereur[4]. Le duc de Dalmatie pouvait se regarder désormais comme rentré en grâce. Le 9 mai, il fut nommé major-général.

Soult était aussi supérieur à Berthier qu'un homme de pensée et d'action l'est à un bon commis. Mais il n'avait jamais rempli les fonctions de chef d'état-major dans un corps d'armée[5] ; l'habi-

1. Soult, *Mém. justif.*, 24. — Soult prétend qu'il ne vint aux Tuileries que parce que l'empereur l'y avait fait appeler à deux reprises, par Rovigo et par Clausel. C'est douteux. Déconsidéré comme l'était Soult à cette époque, et après l'ordre du jour qu'il avait publié contre Napoléon, celui-ci ne pouvait être si impatient de le voir et de l'employer. Si Rovigo et Clausel intervinrent, ce fut très vraisemblablement à la sollicitation du maréchal. Le ton de ses lettres à Davout témoigne de son désir de rentrer en grâce. D'ailleurs, en admettant même que l'empereur eût fait faire des démarches auprès de Soult, il était très aisé au maréchal de s'y dérober comme le fit Macdonald.

2. *Moniteur*, 8 mars.

3. Davout, *Corresp.*, 1566, 1567, 1597, 1598. Soult à Davout, 11 avril. (Dossier de Soult. Arch. Guerre.)

4. Soult à Davout, 11 avril. (Dossier de Soult.) Davout, *Corresp.*, 1598.

5. Soult avait été seulement chef d'état-major de la division Tapponier pendant deux ou trois mois, puis chef d'état-major de la division Lefebvre

tude de ce service ne lui manquait pas moins que les qualités d'application et d'exactitude qu'il y faut apporter. Bailly de Monthyon, qui, regardé comme le bras droit de Berthier, avait été chef de l'état-major général de 1812 à 1814 et qui, en 1813, en l'absence du major-général, avait fait deux fois l'intérim ; Drouot, aide-major-général de la garde impériale ; Belliard, chef d'état-major de Murat de 1805 à 1808 et aide-major-général pendant la campagne de Saxe et la campagne de France ; Reille et Drouet d'Erlon, tous deux anciens chefs d'état-major de Lannes ; Bertrand, si longtemps aide de camp de l'empereur et si habitué, comme grand-maréchal, à recevoir et à transmettre ses ordres ; Gérard, ex-chef d'état-major de Bernadotte ; Ruty, chef d'état-major, en 1813, de l'artillerie de la Grande Armée, et tant d'autres généraux de division auraient été peut-être plus en état de remplacer le prince de Wagram. Mais pour des raisons de hiérarchie, — ou d'étiquette, — l'empereur voulait comme major-général un maréchal de France. Or, pas plus que Soult, aucun des maréchaux, sauf Davout et Suchet, ne paraissait apte à ces fonctions. Au moment où la France était en pleine organisation militaire, à la veille d'une guerre qui menaçait d'avoir pour théâtre, avec la Vendée et la frontière du nord, les Alpes et les Pyrénées, et alors

pendant la campagne de 1794 dans les Pays-Bas. — Par parenthèse, il serait très hasardeux de penser que la coopération de Soult à cette campagne fut une des causes qui déterminèrent l'empereur à le choisir comme major-général pour une nouvelle campagne en Belgique. D'une part, le 9 mai, date de la nomination de Soult, Napoléon, comme on le verra plus loin, n'était point encore tout à fait décidé à porter la guerre dans les Pays-Bas. D'autre part, son expérience personnelle lui démontrait qu'après vingt ans et tant de batailles dans toute l'Europe, Soult n'avait dû conserver que de très vagues souvenirs topographiques du terrain entre la Sambre et Bruxelles. D'ailleurs on ne prend pas un major-général comme on prend un guide, parce qu'il connaît le pays !

qu'une crise politique pouvait se produire, il était de toute nécessité de laisser Davout au ministère de la Guerre et au gouvernement de Paris[1]. Mais il y avait le maréchal Suchet, ancien chef d'état-major de Joubert et de Masséna. Il semble que, au moins au point de vue de l'effet moral, l'empereur eût été bien inspiré de le préférer à Soult, car Suchet, lui, ne pouvait éveiller aucune suspicion, provoquer aucune défiance. Soult eût remplacé sans désavantage le duc d'Albuféra dans le commandement de l'armée des Alpes, et ce poste moins en vue eût moins attiré l'attention sur lui. Ainsi aurait été évité ce grand scandale, que le premier de l'armée, après l'empereur et le ministre de la Guerre, fût de tous les officiers généraux celui qui s'était rendu le plus haïssable à l'armée sous le gouvernement royal[2].

Soult ayant adressé un ordre à Vandamme avant que sa nomination eût été rendue officielle, le fougueux général écrivit à Davout cette lettre qui est

1. Napoléon à Davout, 30 avril (*Corresp.*, 21856) : « ... Si nous avons la guerre, mon intention est de vous laisser à Paris, ministre de la Guerre, gouverneur de Paris et commandant en chef des gardes nationales, des levées en masse et des troupes de ligne qui se trouveraient dans la ville... » — Ordre de service du 11 juin (cité dans les souvenirs manuscrits de Davout) : « Notre cousin le prince d'Eckmühl est nommé gouverneur de Paris. » — D'après les souvenirs manuscrits de Davout et J. de Chénier (*Hist. de Davout*, 540-541), Davout demanda à plusieurs reprises un commandement à l'armée ; mais l'empereur lui répondit invariablement : « Je ne puis confier Paris qu'à vous. »

2. Soult, qui ne se dissimulait pas les sentiments de l'armée, tenta de ramener à lui l'opinion par un ordre du jour. Il le soumit à l'empereur qui lui écrivit : « Je pense, pour que l'armée ne fasse pas d'observations, que vous pouvez, sans être inconséquent, dire que la fuite des Bourbons du territoire français, l'appel qu'ils font aux étrangers pour remonter sur leur trône, ainsi que le vœu **de toute la nation détruisent** les engagements qu'on aurait pu contracter avec eux. Sans cette phrase, je pense que cet ordre du jour vous ferait du mal aux yeux des hommes ombrageux. » Napoléon à Soult, 3 juin. (Arch. nat. AF. IV, 907.) — Soult ajouta le paragraphe indiqué, en l'enjolivant d'injures contre les Bourbons et leurs partisans, que Napoléon ne lui demandait pas. L'ordre du jour parut le 4 juin dans le *Moniteur*.

vraiment d'une belle ironie : « J'ai reçu une lettre par laquelle le duc de Dalmatie s'annonce comme major-général. Je crois devoir l'envoyer à Votre Excellence avant d'y répondre. Comme le duc de Raguse pourrait me donner le même avis, je dois regarder celui-ci comme non avenu jusqu'à ce que je sois prévenu de cette nomination par Votre Excellence ou par un décret impérial [1]. »

VII

Avant de s'occuper des maréchaux, l'empereur avait nommé aux principaux commandements les généraux qui pouvaient ambitionner le maréchalat et qu'il y avait déjà promus dans son esprit. Il comptait trouver parmi ces hommes « ayant leur chemin à faire », comme il disait, plus d'ardeur et de dévouement que chez ses anciens camarades tout chargés de gloire et d'honneurs. Il donna le 1er corps d'armée à Drouet d'Erlon, divisionnaire de 1805, combattant d'Iéna et de Friedland et l'un des meilleurs lieutenants de Masséna et de Soult dans les guerres d'Espagne. Reille, vétéran des campagnes d'Italie, divisionnaire de 1807, commandant une division de la garde à Wagram et chargé à la fin de 1812 du commandement en chef de l'armée de Portugal, eut le 2e corps. Gérard, colonel à Austerlitz, brigadier à Iéna, divisionnaire à la Moskowa, un des héros, avec Ney, des combats soutenus à l'arrière-garde pendant la retraite de

1. Vandamme à Davout, Mézières, 12 mai. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) — La nomination de Soult, signée le 9 mai (décret impérial, 9 mai ; Arch. Guerre, lettres de Napoléon), ne fut mise à l'ordre du jour que le 14 mai. (Circulaire de Davout, 13 mai. Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Russie, et le seul officier de son grade qui eût commandé un corps d'armée durant la campagne de France, reçut le 4e corps. Le 5e corps (plus tard armée du Rhin) fut confié à Rapp, l'homme aux vingt-deux blessures, l'admirable défenseur de Dantzig, divisionnaire de 1805, aide de camp de Napoléon pendant douze ans. Mouton, comte de Lobau, un des plus habiles manœuvriers de l'armée, divisionnaire de 1807, eut le commandement du 6e corps en formation à Paris. Charles Lebrun, fils du duc de Plaisance et vaillant général de cavalerie, fut mis provisoirement à la tête du 3e corps. L'empereur comptait l'y remplacer, quand il en serait temps, « par un général plus habile[1] ». Au milieu d'avril, il donna ce corps d'armée à Vandamme. Il n'aimait point ce rude soldat, mauvais coucheur s'il en fût ; mais les grandes qualités militaires de Vandamme et son ancienneté de grade (il avait été nommé divisionnaire à vingt-sept ans, en 1799) le désignaient entre tous pour un commandement. Il l'exerça, du moins tant qu'il ne releva que de soi-même, avec une conscience, une fermeté, un zèle incomparables, soigneux de tous les détails d'organisation, d'habillement, d'instruction militaire, prompt à sévir contre les embaucheurs et les alarmistes, ardent à enflammer l'esprit des soldats, des mobilisés et des habitants des Ardennes et de la Meuse. Vandamme mérita cet éloge de Davout : « Vous avez communiqué tout votre feu dans le pays où vous êtes[2]. »

Envoyé à Bordeaux pour y faire reconnaître le

1. Napoléon, *Corresp.*, 21713. Cf. Davout à Lebrun, 31 mars (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Davout à Napoléon, 12 avril. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) — Lebrun reprit ses fonctions d'aide de camp de l'empereur.

2. Vandamme à Davout, Mézières, 20 et 30 avril, 9 et 14 mai. Ordres de Vandamme, Mézières, 2 mai, 7 mai. Rapport à Clarke du lieutenant

gouvernement impérial, Clausel, qui s'était particulièrement distingué en Italie et en Espagne, resta dans cette ville comme gouverneur de la 11e division militaire ; il reçut en outre le commandement du corps des Pyrénées Occidentales. Le général Decaen, vétéran des campagnes du Rhin et de la Vendée, et six ans gouverneur de l'île de France et de l'île Bourbon, avait sincèrement voulu conserver Bordeaux au roi ; mais, comme la duchesse d'Angoulême elle-même, il avait dû céder aux événements. Il revint à Paris, d'où il repartit pour Toulouse à la fin de mai. L'empereur lui avait confié le commandement des 8e et 10e divisions militaires et du corps des Pyrénées Orientales. Decaen aurait mieux fait de demander un corps ou une division à l'armée du Nord que d'accepter ce poste à la fois politique et militaire. En raison de sa conduite à Bordeaux, il allait se trouver à Toulouse dans l'alternative de devenir suspect à l'empereur, s'il montrait peu de zèle, ou de se rendre doublement odieux aux royalistes, s'il agissait avec la fermeté rigoureuse qu'exigeaient les circonstances. Decaen prit ce dernier parti, comme il le devait, et se fit exécrer dans tout le Languedoc [1].

Rayé des cadres en 1804, pour avoir manifesté en pleine audience l'indignation que lui causait le procès de son camarade Moreau, Lecourbe avait été

Jallot, du 11e chasseurs, déserteur, Gand, 12 juin. Davout à Vandamme, 7 et 29 mai. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Avant de recevoir le commandement du 3e corps (le 20 avril), Vandamme avait été chargé de l'inspection militaire et politique des places situées au nord de Lille ; il avait rempli cette mission avec le plus grand zèle. (Vandamme à Davout, 28 mars et 30 avril. Arch. Guerre.)

1. Correspondance de Decaen, juin. (Arch. Guerre, Armée des Pyrénées Orientales.) Cf. Villèle, *Mém.*, I, 296-297. — Sur Clausel et Decaen, voir aussi **1815**, I, 398-416, 620.

réintégré dans son grade par Louis XVIII. A Lons-le-Saunier, il avait tenté d'empêcher la défection du maréchal Ney, et, sur le rapport de celui-ci, Napoléon avait prescrit de l'arrêter. Mais il vint aux Tuileries protester de son dévouement. Heureux de s'attacher cet officier éprouvé qui passait pour républicain et dont le nom était resté cher aux anciens des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Helvétie, l'empereur lui donna le commandement du corps du Jura[1].

Lamarque s'était improvisé, le 20 mars, commandant de la place de Paris. Remplacé deux jours plus tard par le général Hullin, qui avait occupé ce poste de 1807 à 1814, il reçut une division du corps de Reille; puis il fut envoyé en Vendée comme général en chef de l'armée de l'Ouest. Il avait combattu jadis les bandes des Abruzzes et les guerrillas des sierras d'Aragon. Son expérience de la guerre de partisans le désignait pour commander contre les Vendéens[2].

Le général Durosnel, ancien aide de camp de l'empereur, eut le commandement en second de la garde nationale de Paris, Napoléon étant nominalement commandant en chef. Durosnel comptait de beaux services dans la cavalerie; mais, tandis que Moncey, Ornano, Hullin, d'Hériot, Lespinasse s'étaient trouvés à Paris pendant la campagne de 1814, lui, fait prisonnier à Dresde, n'était rentré en France qu'après la paix. Ignorant ainsi ce qu'avait fait la garde nationale, et surtout ce qu'elle aurait pu faire, il se trouvait mal préparé à la commander.

1. Napoléon, *Corresp.*, 21732. Davout à Rapp, 16 avril. (Arch. Guerre.) Cf. sur l'arrestation : *Procès de Ney*, et 1815, I, 305, 310-312, et la note 3 de la page 214.

2. Lamarque à Gouvion Saint-Cyr, Tours, 27 juillet. (Arch. Guerre, Armée de la Loire.) Cf. Napoléon, *Corresp.*, 21968.

Avec du zèle et de l'énergie il aurait pu suppléer à cette inexpérience; mais il se laissa circonvenir par son état-major, tout rempli de royalistes secrets et de libéraux aveuglés[1]. Loin d'insuffler l'esprit de patriotisme et d'abnégation dans toute la garde nationale, il ne tarda pas à prendre les sentiments de prudence égoïste qui guidaient l'élite de cette milice censitaire. Chargé de la revision du personnel[2], il fit ce travail à tort et à travers, comme s'il voulait seulement paraître donner satisfaction à l'empereur. Il lui fallut bien rayer des contrôles des officiers à la fois trop compromis et trop connus, comme Decazes et Rémusat, mais il y maintint des hommes tels que le major Billing, ami intime de Comte, rédacteur du *Censeur*, et le chef de légion Acloque, qui défendait à la musique de jouer *Veillons au salut de l'Empire*, sous prétexte que c'était « un air incendiaire ». De très chauds partisans de l'empereur furent destitués, nommément le commandant Beck, le seul des officiers supérieurs de la 6e légion qui eût combattu aux Buttes-Chaumont en 1814, le capitaine Albert, qui avait fait le voyage de l'île d'Elbe, le capitaine Ollivier, qui avait équipé à ses frais la moitié de sa compagnie[3].

En outre, Durosnel mit tout en œuvre pour empêcher la création des tirailleurs fédérés, puis pour en retarder l'organisation. « Armer pareilles gens,

1. Napoléon à Durosnel, 30 avril. (Arch. nat. AF. IV, 907.) Voir aussi sur Durosnel le *satisfecit* que lui décerna Dessolles en reprenant, au nom du roi, le commandement de la garde nationale. Ordre du jour supplémentaire du 8 juillet. (*Moniteur*, 10 juillet.)

2. D'après une lettre de l'empereur. (Napoléon, *Corresp.*, 21868.) Carnot, Réal, Dubois, Regnaud, devaient seconder Durosnel dans ce travail, mais la correspondance de Durosnel en avril et mai (Arch. nat. F. 9, 766) prouve que lui seul ou à peu près seul s'en occupa.

3. Rapp. de Durosnel à Napoléon, 30 mai et 6 juin. Perregaux à Napoléon, 3 juin. Lettres diverses et notes de police, 28 et 31 mai, 1er juin, 2 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1935 et F. 7, 3774.)

disait-il, ce serait provoquer l'inquiétude et le mécontentement dans la garde nationale. » Or, commandés exclusivement par des officiers à la demi-solde, et ayant pour chef le général Darricau, qui avait gagné ses grades au siège de Toulon, en Égypte, à la Grande Armée et en Espagne, et qui, au contraire de Durosnel, avait la foi et l'ardeur, les tirailleurs fédérés eussent contribué efficacement à la défense de Paris. Comme le disaient Carnot et Davout, la création de ces bataillons d'ouvriers ne pouvait mal impressionner que les esprits hostiles ou pusillanimes[1].

Les nominations dans l'armée étaient faites par l'empereur *motu proprio* ou sur la proposition de Davout; quelquefois même le ministre de la Guerre nommait directement aux emplois[2]. Pas plus que Napoléon, Davout n'était infaillible. Il y eut des choix maladroits, il y en eut de pitoyables. Berckheim et Millet, qui n'avaient jamais servi que dans la cavalerie, et Molitor, divisionnaire de 1802 (à trente-deux ans), qui, en raison de ses grandes qualités militaires, aurait dû être employé aux armées d'opérations, furent appelés à commander des gardes nationales, tandis que Marcognet, médiocre officier, et Donzelot, qui avait perdu l'habitude de la guerre dans ses sept années de gouvernement à Corfou, eurent l'un et l'autre une division au 1er corps de l'armée du Nord. Peu de jours après avoir été relevé de son commandement, le colonel

1. Mathieu Dumas à Napoléon, s. d. (mai). Davout à Napoléon, 7 juin. (Arch. nat. AF. IV. [illegible] et AF. IV. [illegible].) — Sur les fédérés parisiens, voir 1815, I, [illegible].

2. Napoléon. *Corresp.*, [illegible], 21920, [illegible]. — Davout (*Corresp.*, [illegible]) assure, il est vrai, n'avoir nommé Chambarlhac à Dijon que sur la désignation verbale de Napoléon. Mais d'autres officiers furent pourvus d'emplois par lui sans la ratification de l'empereur. Il n'y a point de doute sur ce point.

du 14e chasseurs, un des plus fidèles officiers du duc d'Angoulême pendant la campagne du Midi, fut proposé pour un régiment de mobilisés. Un autre colonel, que sa lâcheté au feu avait jadis fait mettre en non-activité, fut aussi l'objet d'une proposition pour un régiment de ligne[1]. Enfin le général Moreau, le pusillanime commandant de Soissons en 1814, qui n'avait évité une condamnation capitale que grâce à la chute de Napoléon, fut désigné pour commander une brigade active[2]. L'empereur pouvait dire avec raison : « Il me semble que, parmi les officiers généraux, il y a un grand nombre de jeunes gens plus habiles que ceux qu'on me propose[3]. »

Surchargé de travail et absorbé par les plus graves soucis, l'empereur ratifiait souvent les propositions de Davout sans les examiner. Il s'en prenait ensuite à ce ministre, qui, paraît-il, était peu aimé aux Tuileries à cause de sa raideur et de sa sévérité dans le service. Aussi ne manquait-on point dans l'entourage impérial d'incriminer tous ses actes susceptibles de quelque critique[4]. Afin d'avoir une garantie de plus pour le personnel militaire, l'empereur chargea son aide de camp Flahaut de reviser les propositions du ministre de la Guerre. « Recueillez, lui écrivit-il, tous les renseignements qu'il vous sera possible sur les généraux et officiers, car, si je fais de mauvais choix,

1. Napoléon à Davout, 2 mai et 16 mai. (Arch. nat. AF. IV, 907, et Mise de Blocqueville, *le Maréchal Davout* IV, 137.) Lettre de Flahaut à Thiers, 1er octobre 1861 (citée par F. Masson, *le Général Flahaut*, 20-21.)

2. Moreau à Clarke, Châteauroux, 19 nov. 1815, et états des services de Moreau. (Dossier de Moreau. Arch. Guerre.)

3. Napoléon à Flahaut, 13 avril. (Arch. nat. AF. IV, 907.)

4. Souvenirs manuscrits de Davout (comm. par M. le général Davout, duc d'Auerstædt). Cf. Davout, *Corresp.*, 1607 ; Fleury de Chaboulon, *Mém.*, I, 262.

c'est à vous que je m'en prendrai[1]. » D'une extrême bravoure et excellent officier d'état-major, Flahaut s'était montré aussi brillant cavalier à Friedland et à la Moskowa que diplomate habile à Neumark et à Lusigny. Il n'en passait pas moins pour devoir à la faveur son avancement vraiment extraordinaire. De fait, après n'avoir jamais commandé qu'un escadron, il avait été nommé, à vingt-huit ans (en 1813), général de division. Si jeune lieutenant-général, peut-être eût-il dû décliner cette mission, bien délicate vis-à-vis d'un homme comme Davout. En tout cas, sans pour cela y mettre moins de zèle, il aurait pu la remplir d'une façon plus discrète. Il s'installa chaque jour plusieurs heures dans les bureaux de la Guerre, bouleversant les dossiers, se faisant rendre des comptes, rayant de sa propre autorité des noms portés sur les états de proposition et donnant même directement des ordres opposés à ceux de Davout[2]. Les choix n'en furent pas meilleurs[3], car, malgré son dévouement et son intelligence, l'aide de camp de l'empereur ne pouvait mieux juger que Davout ; mais le prince d'Eckmühl se sentit profondément blessé de cette inquisition, dont au reste il fut assez vite délivré[4].

1. Napoléon à Flahaut, 18 avril. (Arch. nat. AF. IV, 907.) Cf. Napoléon à Flahaut, 12 mai. (Arch. Guerre, carton de la Corresp. de Napoléon.)
D'après une autre lettre de Napoléon à Flahaut du 13 avril (Arch. nat. AF. IV, 907), Lobau et La Bédoyère devaient partager cette mission avec Flahaut. Pour une raison ou pour une autre, ce dernier en resta seul chargé.

2. Souvenirs manuscrits de Davout, précités. Cf. F. Masson, *le Général Flahaut*, 71-72, et Chénier, *Hist. de Davout*, II, 503-504.

3. Plusieurs des mauvais choix cités à la page précédente sont en effet postérieurs au 18 avril, jour où Flahaut fut chargé de contrôler les propositions.

4. A dater du 15 mai, il n'y a plus apparence dans la *Corresp.* de Napoléon que Flahaut s'occupe encore du personnel, et, d'après plusieurs lettres, il semble que l'empereur chargea Davout de faire directement certains choix de généraux.

Il s'en était expliqué avec l'empereur, lui disant que, si ce n'était une lâcheté d'abandonner son poste en de pareilles circonstances, il ne resterait pas une heure au ministère[1].

Parmi les officiers pourvus de commandements, il se trouvait donc quelques hommes incapables, usés avant l'âge ou d'un dévouement douteux; mais le haut personnel de la dernière armée impériale formait cependant un admirable ensemble. On peut même dire que, à moins de révolutions et de guerres analogues à celles qui se succédèrent de 1789 à 1814, jamais l'armée française n'aura de pareils chefs. Indépendamment de leurs qualités militaires innées, ils possédaient cette force : l'expérience, et cette vertu : la jeunesse. Tous avaient fait plus de vingt ans la guerre, et aucun n'avait cinquante ans. Napoléon avait quarante-six ans, Davout quarante-cinq ans, Soult quarante-six ans, Ney quarante-six ans, Grouchy quarante-neuf ans, Drouet d'Erlon quarante-neuf ans, Lobau quarante-cinq ans, Lamarque quarante-cinq ans, Kellermann quarante-cinq ans, Reille quarante-quatre ans, Vandamme quarante-quatre ans, Rapp quarante-trois ans, Clausel quarante-trois ans, Suchet quarante-trois ans, Pajol quarante-trois ans, Gérard quarante-deux ans, Drouot quarante et un ans, Exelmans quarante ans. Voilà pour les commandants des corps d'armée et des corps de cavalerie. Parmi les généraux de division, plusieurs, Allix, Piré, Flahaut, Berckheim, Teste, avaient moins de quarante ans. Le plus jeune des généraux de brigade était La Bédoyère. Il avait vingt-neuf ans.

1. Souvenirs manuscrits de Davout (comm. par le général duc d'Auerstædt).

VIII

Chez ces hommes qui avaient mené si souvent les Français à la victoire, la foi dans le succès n'égalait malheureusement plus la vigueur physique et les talents militaires. Ils étaient trop bien renseignés sur les formidables armements de l'Europe et sur les faibles ressources de la France, en soldats et en matériel, pour ne pas voir que, à moins d'une suite de coups de fortune d'ailleurs toujours possibles à la guerre, l'empereur ne pourrait lutter longtemps avec sa petite armée contre les masses de la coalition. Le 10 juin, en passant à La Fère, le général Ruty, commandant en chef l'artillerie, dit au colonel Pion des Loches : « — Bonaparte est perdu sans ressources. Le roi rentrera sous peu. Qu'allons-nous devenir ? Misérable armée qui n'a pas voulu tirer un coup de fusil il y a trois mois ! » Dans une réunion d'officiers, la veille du passage de la Sambre, un autre général tint des propos si décourageants qu'au mépris de toute discipline le commandant de Négrier les releva vivement : « — Ce n'est pas à vous, s'écria-t-il, de faire de pareilles réflexions. Le vin est tiré, il faut le boire et ne pas jeter la démoralisation parmi nous. » La confiance manquait même aux officiers généraux que leurs sentiments ou la force des circonstances avaient entraînés à se déclarer les premiers pour Napoléon et qui, compromis comme ils l'étaient, auraient eu si grand intérêt à relever le moral de leurs camarades. Mais ils étaient d'autant plus inquiets qu'ils

sentaient que leur tête serait un des enjeux de cette suprême partie[1].

La division régnait dans les états-majors. Les généraux qui, sans être de bien fervents royalistes, n'auraient pas cependant demandé mieux que d'achever tranquillement leur carrière sous les Bourbons, en voulaient aux complices du 20 mars d'avoir jeté le pays dans une aventure et provoqué une guerre effroyable. Ces derniers suspectaient les autres et les dénonçaient comme officiers sans énergie, patriotes tièdes et royalistes honteux. Il y avait enfin, plus ardentes que jamais, les compétitions, les rivalités, les jalousies pour les commandements. Si ménager de récompenses qu'ait été l'empereur à l'égard de ses vrais partisans, les autres généraux n'en craignaient pas moins que, après la première bataille, il n'y eût d'avancement que pour ceux-là. Et, de leur côté, les ralliés de la première heure s'étonnaient de voir encore dans l'armée impériale des hommes comme Soult, Durutte, Bruny, Bourmont, Dumonceau. Le général Piré réclama contre l'insuffisance de l'indemnité d'entrée en campagne. « C'est l'oubli des intérêts privés, dit-il, qui perd souvent la cause générale. » Le général Maurice Mathieu exigea sa mise à la retraite pour ne pas devenir le subordonné de son cadet Clausel. Duhesme, d'abord placé au 3e corps, fut envoyé dans la jeune garde. « Il ne peut, écrivait Davout, être mis sous les ordres de Vandamme. » Le général Bonnet accusa

1. Pion des Loches, *Mes Campagnes*, 465. Notes du colonel Baudus (comm. par M. de Montenon). Ameil à Grundler, 24 avril. Suchet à Davout, 21, 22, 25 mai. Lecourbe à Davout, 12, 16, 20 juin. Rapport de l'adjudant-commandant Gordon, 20 juin. (Arch. Guerre.) Gourgaud, *Camp. de 1815*, 67-68, Napoléon, *Mém.*, 180. Rapport à Wellington. (*Suppl. Dispatsches*, X, 55. Cf. Soult à Napoléon, 22 juin. (Arch. Guerre.)

le général Ornano de l'avoir desservi auprès de l'empereur, le provoqua et lui logea une balle dans la poitrine. Vandamme, qui avait un corps de 18,000 hommes, se plaignit au ministre de la Guerre que des généraux plus jeunes que lui eussent des commandements plus importants. Gressot écrivit à Soult que les généraux de l'armée du Rhin étaient unanimes à regretter d'être sous les ordres de Rapp, « homme d'une nullité complète ». Si l'on n'eût été au jour même de l'entrée en campagne, plus d'un général eût refusé de servir sous le prince de la Moskowa, et Vandamme, et même Gérard, passèrent avec humeur sous le commandement de Grouchy. Un officier de l'état-major de l'empereur écrivait à Davout : « On se regarde comme des Croisés qui suivent la même aventure, mais sans aucun devoir les uns à l'égard des autres[1]. »

La camaraderie et la solidarité des généraux de 1815, il y a pour en témoigner ces belles paroles

1. Cf. Ney à Napoléon, Avesnes, 1er avril. Davout à Napoléon, 13 avril, [illegible], 22 et [illegible] mai, 1er, 3 et 8 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible], [illegible], 1940 et [illegible].) Ameil à Grundler, Mézières, 20 avril. Grundler à Davout, Amiens, [illegible] avril. Rapp à Davout, Strasbourg, 15 mai. (Arch. Guerre.) D'Erlon à Davout, Lille, 11 et 25 avril. Vandamme à Davout, Mézières, 24 avril, [illegible] et 17 mai. Piré à Davout, 2 juin. Gressot à Soult, 8 juin. Note confidentielle pour Davout d'un officier de l'état-major de l'empereur, 20 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Relations de Kellermann. (Arch. Guerre.) Relation du général Delort. Notes manuscrites de Rousselin. Du Casse, *les Trois Maréchaux d'Ornano*, 10[illegible]-106. Grouchy, *Fragm. hist.*, 10 (Cf. 9), et *Relation succincte*, 23. Gérard, *Dernières Observations*, 55. Rapport de d'Artez (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 250.)

Il va sans dire que, comme à toute généralisation, on pourrait opposer à celle-ci un certain nombre de témoignages contradictoires. Gérard, Pajol, Exelmans, Vandamme, Allix, Gilly, Brayer, Michel, restèrent jusqu'au dernier jour pleins d'ardeur. Foy écrivait le 15 juin dans ses notes journalières : « Nul ne pense à mettre en doute le triomphe de la France. » Dessaix, désigné d'abord pour le commandement de l'armée des Alpes, passa, sans réclamer, simple divisionnaire dans cette armée. Travot, qui avait fait presque toute sa carrière en Vendée, ne réclama pas davantage, quand il lui fallut servir, en Vendée même, sous les ordres de Lamarque, plus jeune que lui, moins ancien de grade et sans expérience des guerres de l'Ouest.

de Cambronne devant le conseil de guerre : « J'ai refusé le grade de lieutenant-général, parce qu'il y a tant de jaloux ! Vous l'avez vu à Waterloo : nous avions un capitaine très renommé. Eh bien ! il n'a pas pu parvenir à mettre tout en ordre. On aurait dit que ma nomination était un passe-droit, que j'étais trop jeune. On m'aurait laissé dans l'embarras, et je ne voulais pas risquer de compromettre le salut de l'armée[1]. »

Au contraire des états-majors, les soldats et presque tous les officiers de troupe ont l'ardeur et la confiance. Tandis que les généraux voient la réalité, les soldats recommencent le rêve de gloire que l'invasion a interrompu, mais qu'ils ne peuvent croire achevé. L'empereur, dont les refrains des casernes et les chansons de marche ont, depuis un an, prédit le retour, n'est-il pas revenu? Aux yeux des soldats, Napoléon est invincible. S'il a été vaincu en 1812, c'est par la neige; en 1814, c'est par la trahison. Cette croyance, si propre à fortifier le moral de l'armée et que l'empereur, au reste, s'est toujours efforcé d'inspirer, a malheureusement pour contre-partie la suspicion de tout ce qui n'est pas Napoléon. On ne peut être vaincu que par la trahison, mais le soldat soupçonne la trahison partout. « N'employez pas les maréchaux pendant la campagne », écrit-on à l'empereur. Les plaintes et les dénonciations contre les officiers qui, sous l'autre règne, ont montré quelque sentiment bourbonien ou orléaniste, ou qui seulement portent la particule, affluent chez les commandants de corps d'armée, aux Tuileries, dans les bureaux de la Guerre[2].

1. *Procès de Cambronne*, 41-42.
2. Correspondance générale et Armées du Nord, du Rhin et du Jura, 25 et 28 mars, 6, 11, 12, 25, 26 avril, 2, 11, 14, 23, 24, 25 mai, 3 et 16 juin.

Aux avant-postes de l'armée du Rhin, une sentinelle tire sur un individu qui cherche à gagner la rive allemande à la nage. Le bruit se répand parmi les troupes que l'on a trouvé sur le cadavre un billet annonçant qu'il y a un complot pour faire sauter la poudrière de Strasbourg[1]. Le commandant de Condé, le colonel Taubin, s'excuse de certains retards dans l'approvisionnement de la place en disant « qu'on ne veut pas lui obéir », et, rendu fou par la dure réponse du sous-chef d'état-major du 1er corps qu' « un officier qui ne sait pas se faire obéir est indigne de commander », il se brûle la cervelle. La garnison croit que le colonel s'est tué pour éviter d'être déféré au conseil de guerre comme complice d'une conspiration[2]. Les esprits ainsi troublés par la crainte des trahisons, on conçoit quelle émotion cause dans le 1er corps d'armée la distribution de fausses cartouches. La direction d'artillerie de Lille avait délivré aux 19e et 42e régiments d'infanterie de ligne des cartouches à balles contenant, au lieu de poudre, du son, de la terre glaise et de la limaille de fer. Drouet d'Erlon fit garder à vue le directeur de l'artillerie qui lui était très suspect. « Depuis longtemps, écrivit-il dans son rapport au ministre de la guerre, j'avais des soupçons sur ses opinions. » Davout prescrivit une enquête qui, comme toutes les enquêtes, n'aboutit à

(Arch. Guerre.) Lettres à Napoléon, 3 et 9 mai, 12 juin, etc. Lettre privée d'un militaire, Laon, 12 juin. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].) Davout, *Corresp.*, [illegible]. Relation du général Delort. Souvenirs manuscrits du chef d'escadrons [illegible], aide de camp de Hullin pendant les Cent Jours et grand-père maternel de l'auteur.

1. Davout à Napoléon, 17 mai. (Arch. nat. AF. IV, [illegible].)

2. D'Erlon à Davout, Lille, 4 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Lettre du colonel Vialla de Sommières, ancien sous-chef d'état-major du 1er corps, insérée dans la *Revue de l'Empire*, III, 373. — Le colonel Taubin commandait la place de Condé par intérim, pendant l'absence du général Bonnaire, venu à Paris pour la cérémonie du Champ de Mai.

aucun résultat. On ne put découvrir ni comment, ni pourquoi, ni depuis quand ces étranges cartouches se trouvaient en magasin[1].

La discipline, qui, même dans les armées d'Austerlitz et de Wagram, était beaucoup moins forte qu'on ne se l'imagine, se relâche encore par l'effet de cette suspicion presque universelle, comme aussi des événements accomplis depuis une année. Les soldats sont peu portés à obéir à des chefs qu'ils croient capables de ragusades (c'est le mot en usage) et à respecter des généraux et des colonels qui, après les avoir fait marcher trois mois auparavant contre leur empereur, manifestent désormais le plus ardent bonapartisme. Seuls les officiers qui, pendant la période du 5 au 20 mars, ont par leurs propos ou leurs actes encouragé ou provoqué les hommes à la défection, conservent leur autorité. Et encore pas toujours ! Six officiers du 1er cuirassiers ayant été avancés d'un grade par l'empereur pour avoir entraîné le régiment sont reconnus, selon le règlement, devant le front des troupes. Les cuirassiers les accueillent par des murmures et des huées. « Nous en avons fait autant que vous, crient-ils, et nous n'avons ni avancement, ni autre récompense. » Dans plus d'un corps de troupe, on espère que tous les officiers seront remplacés par les sous-officiers. Dans plus d'une Adresse des régiments à l'empereur, on réclame la révocation du colonel. « Nous demandons, écrivent les dragons du 12e régiment, la destitution de notre colonel, dont l'ardeur pour Votre Majesté n'est pas à la

1. D'Erlon à Davout, Lille, 25 avril. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Davout, *Corresp.*, 1636. — On verra plus loin que pendant la campagne, du 15 au 18 juin, on distribua encore à certains corps des cartouches et des gargousses chargées avec du son. (Soult à Davout, Laon, 21 juin. Arch. Guerre, Armée du Nord.)

hauteur de nos sentiments. » — « Nous sommes persuadés, écrivent les officiers, sous-officiers et soldats du 75ᵉ de ligne, que l'intention de Votre Majesté n'est pas de conserver un traître à la tête d'un régiment français [1]. »

Il y a une autre raison encore à l'esprit d'indiscipline. Dupes des apparences, comme à peu près tout le monde à cette époque, les soldats s'imaginent qu'ils ont fait seuls la révolution qui a ramené l'empereur aux Tuileries [2]. Napoléon leur doit le trône ; en conséquence ils se croient tout permis au cri de : Vive l'Empereur ! Davout n'a-t-il pas déclaré que l'abandon de leurs corps par les soldats pendant les derniers événements ne doit être considéré que comme une preuve de dévouement à l'empereur ? le sage Drouot, lui-même, ne conclut-il pas à la réintégration dans les cadres de la vieille garde de sous-officiers cassés en 1814 pour avoir déserté « par chagrin du départ de Sa Majesté [3] » ? Quels exemples pour une armée !

Le 26 mars, les dragons de la garde arrivent de Tours ; ils apprennent sur les quais que l'empereur passe une revue. Il y a un an qu'ils n'ont vu leur idole ! Ils entraînent leurs officiers, enfilent le guichet du Louvre et débouchent au grand trot, tout couverts de boue, les chevaux en sueur,

1. Général Saunier à Davout, Orléans, 25 mars. D'Erlon à Davout, 1ᵉʳ avril. (Arch. Guerre.) Napoléon à Davout, 25 mars. (Arch. nat. AF. IV, 1937.) Rapport du chevalier d'Artez, avril. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 230.) Adresses à l'empereur des 25ᵉ, 39ᵉ, 75ᵉ de ligne, 11ᵉ de dragons, etc. (Arch. nat. AF. IV, 1900.)

2. C'est là une illusion des contemporains qui en a imposé à tous les historiens. La révolution du 20 mars fut non point un mouvement militaire suivi par le peuple, mais un mouvement populaire secondé par l'armée. J'ai cherché à le prouver (**1815**, I, [illegible]), et, si j'en juge par l'opinion de la plupart des critiques, je crois y avoir réussi.

3. Ordres de Davout, 23 mars. (Arch. Guerre.) Rapport de Drouot 15 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1940.)

sur la place du Carrousel, en vociférant : Vive l'empereur! Quelques jours plus tard, à une inspection à rangs ouverts, des dragons de la ligne se donnent le mot. Soudain, le premier rang fait demi-tour, et les deux rangs lèvent leurs sabres et les croisent au-dessus de l'empereur. Il courbe la tête en riant et achève son inspection sous cette voûte d'acier[1]. Le fanatisme pour Napoléon peut excuser ces manquements à la discipline, ces caprices antiréglementaires. Il y a des fautes plus graves.

Les troupes de Grouchy, en marche de Pont-Saint-Esprit sur Marseille après la capitulation de La Pallud, commettent les pires excès à Orgon, sous prétexte que, l'année précédente, quand Napoléon exilé a traversé ce bourg, les habitants l'ont voulu pendre[2]. A Aire (Pas-de-Calais), le 105e de ligne en route pour la frontière commence à démolir une maison toute neuve dont la façade est décorée de fleurs de lys; pour calmer les soldats, le commandant de place ne trouve d'autre moyen que de faire incontinent mener en prison le malheureux propriétaire. A Aix, des canonniers, offusqués de voir de jeunes royalistes se promener avec d'énormes roses blanches à la boutonnière, les dispersent à coups de sabre[3]. A Saint-Germain, les tirailleurs de la jeune garde se mutinent et refusent d'entrer dans leur caserne parce qu'il n'y a point de drapeau tricolore à la porte. Dans les théâtres, les soldats maltraitent les spectateurs qui n'applaudissent pas *la*

1. Labretonnière, *Souvenirs du Quartier Latin*, 211, 225. — Cf. pour la venue des dragons de la garde à Paris, l'ordre de Davout à Pajol, 21 mars. (Arch. Guerre.)

2. Grouchy à Le Sénécal, Aix, 15 avril. (Arch. Guerre, Armée des Alpes.) — Déjà, en juillet 1814, les habitants d'Orgon avaient été maltraités pour le même motif par un détachement d'infanterie. (**1815**, I, 47.)

3. Commandant de la place d'Aire à Drouot, 8 mai. (Arch. Guerre.) Préfet des Bouches-du-Rhône à Carnot, 25 mai. (Arch. nat. F. 7, 3774.)

Marseillaise. Dans les cafés ils battent les gens qui refusent de crier : Vive l'empereur[1] ! Entrés en Belgique, ils pillent à qui mieux mieux. « La maraude et le pillage sont dans l'armée, écrit le 17 juin à Soult le général de gendarmerie Radet. La garde elle-même en donne l'exemple. On a pillé des magasins à fourrages, volé des chevaux au piquet. On a pillé toute la nuit chez les Belges qui avaient tout donné de bon cœur et pansé nos blessés. Les hommes méconnaissent l'autorité de la gendarmerie. J'offre ma démission de Grand-Prévôt de l'armée[2]. »

Des régiments refusent le pain biscuité. Friant se plaint que les grenadiers de la garde traînent des femmes avec eux. Un voltigeur du 96e déserte en armes pour aller voir ses parents ; il rentre au bout de huit jours, et le colonel ne lui inflige qu'une légère punition disciplinaire[3]. 292 soldats des 39e et 59e de ligne déclarent qu'ils déserteront s'ils ne passent point dans la garde. Des hommes du train qui ont suivi l'empereur depuis Grenoble se font incorporer au 1er hussards, et des hussards de ce régiment se font incorporer dans la garde[4]. Le général Barrois, commandant une division de jeune garde en formation, reçoit cette singulière supplique : « Monsieur le comte, nous sommes 1.374 hommes des 1er et 2e de ligne et du 1er léger

1. Maire de Saint-Germain à Davout, 6 mai. Ordre du jour de Piré, 25 mai. (Arch. Guerre.) Corresp. des préfets et rapports de police, avril-juin. (Arch. nat. F. 7, 3740 et F. 7, 3774.)

2. Ordre du jour de Foy, Gosselies, 11 juin. (Registre de correspondance de Foy.) Ordre du jour de Vandamme, Gembloux, 18 juin. Radet à Soult, Charleroi, 16 juin, et Fleurus, 17 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

3. Drouot à Davout, Laon, 3 juin. Piré à Davout, Laon, 6 juin. Ordre du jour de Friant, Charleroi, 15 juin. Rapport de la 2e division militaire, 22 mai. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

4. Lobau à Davout, 3 et 7 avril. Davout à Lobau, 5 avril. (Arch. Guerre.)

qui avons toujours servi avec honneur. Nous croyons donc qu'il est de notre devoir de vous prévenir que nous ne voulons pas rester davantage dans nos régiments, bien que nous n'ayons pas à nous plaindre. Mais ayant servi dans la garde, nous voulons y retourner. Il serait imprudent de nous arrêter, le parti que nous avons pris étant irrévocable. Vous pouvez empêcher la faute que nous allons faire en obtenant notre rentrée à la garde. Mais nous ne voulons pas attendre plus de quatre jours. Nos colonels sont prévenus [1]. »

Il y avait des rivalités de corps qui provoquèrent des rixes et des duels. L'empereur se vit forcé d'ordonner la suppression, dans les cinq régiments de cavalerie portant le n° 1, des aiguillettes blanches que jalousaient les autres régiments [2]. Les soldats de l'île d'Elbe ayant été logés dans l'hôtel des Cent-Suisses, place du Carrousel, quelques enthousiastes avaient substitué à l'inscription de la grande porte celle de : *Quartier des Braves*. Les autres braves de l'armée, tout bonapartistes qu'ils étaient, virent là une offense. Les grognards furent plaisantés par leurs camarades de la ligne et même de la vieille garde. On échangea des coups de sabre. Il fallut effacer l'inscription [3].

Mais si l'armée est énervée par l'indiscipline, elle est animée par l'impatience de combattre, la résolution de vaincre, l'idolâtrie pour l'empereur, la haine de l'étranger. Un espion écrit de

1. Lettre citée *in extenso* dans un rapport de Drouot à Napoléon, 26 avril. (Arch. nat. AF. IV, 1940.) Cf. Reille à Drouot, 29 avril. (*Ibid.*)
2. Soult à Grouchy, 5 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)
3. Rapport du chevalier d'Artez, avril (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 250.) La Bretonnière, *Souv. du Quartier Latin*, 202. Cf. le *Journal de l'Empire*, du 23 mars, et la lettre d'Alexandre Roger insérée dans le même journal, le 15 avril.

Paris à Wellington au milieu du mois de mai : « Pour donner une juste idée de l'enthousiasme de l'armée, je n'ai besoin que de tirer un parallèle entre les époques de 92 et la présente année. Encore la balance sera en faveur de Buonaparte, car aujourd'hui ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est de la frénésie. La cause des soldats, qui n'ont rien à espérer après la chute de leur chef, est inséparable de la sienne. Aussi je ne dois pas dissimuler à Votre Excellence que, quoi qu'en disent les bourbonistes, la lutte sera sanglante et contestée à outrance. » « Les troupes, rapporte le général Hulot, étaient exaltées au plus haut point, leur ardeur était une espèce de fanatisme. » « Le moment d'entrer en campagne, écrit le 15 juin, dans ses notes journalières, le général Foy, est parfaitement choisi. Les troupes éprouvent non du patriotisme, non de l'enthousiasme, mais une véritable rage pour l'empereur et contre ses ennemis. » C'est en toute sincérité qu'un déserteur et un traître, l'adjudant-commandant Gordon, envoie ce renseignement à Clarke : « Le roi, à son retour, devra licencier l'armée et en créer une nouvelle. Les soldats sont forcenés ; leur esprit est affreux[1]. »

« L'esprit des soldats est affreux », c'est-à-dire tous les soldats demandent à être passés en revue par l'empereur. Ils reçoivent les nouvelles aigles avec des acclamations enthousiastes et des serments menaçants. Ils répondent aux cris de : Vive l'armée ! par les

1 Rapport du général Hulot sur les opérations de la 3e division du 4e corps (comm. par le baron Hulot). Rapport à Wellington, mai. (*Suppl. Dispatches*, X, [illegible]). Notes journalières du général Foy (comm. par le comte Foy). Rapport de l'adjudant-commandant Gordon, Gand, 20 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) — Cf. Rapport à Wellington, [illegible] avril (*Suppl.* X, [illegible]) : « L'enthousiasme dans l'armée est au-dessus de toute expression. » — Bassano à Caulaincourt, 18 juin. (Arch. Aff. étrangères, [illegible]) : « Notre armée est aussi bonne que dans les temps les plus prospères. »

cris de : Vive l'empereur ! Ils mettent pour les prises d'armes de petits drapeaux tricolores dans les canons de leurs fusils. Ils jurent, les sabres croisés au-dessus des flammes de punch, de vaincre ou de mourir. Ils disent en montrant le buste de l'empereur : « Il sera avec nous ! » Ils élèvent à leurs frais un monument au golfe Jouan. Ils font frapper des médailles commémoratives du retour de Napoléon. Ils abandonnent un jour, deux jours, cinq jours de solde pour les frais de la guerre. Ils quittent leurs garnisons et traversent villes et villages en criant: Vive l'empereur! et en chantant *le Père la Violette !* Ils déchirent les drapeaux blancs en lambeaux, qu'ils emploient aux plus vils usages. Ils arrêtent eux-mêmes les embaucheurs et les bourrent de coups de crosse. Ils arrachent les déserteurs des mains des gendarmes et les dégradent sans autre forme de procès. Ils veulent doubler les étapes pour être aux premières batailles. Ils déclarent qu'ils n'ont point besoin de cartouches puisqu'ils aborderont l'ennemi à la baïonnette. Ils disent « qu'ils se f... de leur peau, pourvu que l'empereur rosse les Alliés[1] ».

1. Ney à Davout, 23 et 24 mars. Colonel du 67e à Davout, 11 mai. Lettre des officiers et soldats du 56e à Vandamme, 11 juin. Brune à Davout, 11 juin. Major du 57e à Davout, Strasbourg, 1er juin. Rapp à Davout, 4 juin. Procès-verbaux de remise des aigles aux 6e, 52e et 101e, 24 juin. Général Théry à Davout, Sarrelouis, 27 mars. Colonel du 106e à Napoléon, 4 juin. Général de Civray à Brune, Antibes, 7 mai. Maire de Rouen à Davout, 24 avril. Gérard à Vandamme, Metz, 2 juin. Général Hugo à Davout, Thionville, 8 avril. Rapport de Rovigo, 17 juin. (Arch. Guerre, Corresp. générale et Armées du Nord, du Rhin et du Var.) Déposition du major vendéen E. de Marans. (Dossier de Travot, Arch. Guerre.) La Bretonnière, *Souv. du Quartier latin*, 228, 251, 252. Corresp. des Préfets et rapport de police, avril-juin. (Arch. nat. F. 7, 3774. F. 7, 3740 et F. 7, 3044a). Bulletin de Réal, 8 avril. Extrait d'une lettre du colonel Barailon, Lille, 4 mai. Napoléon à Fouché, 13 mai. Mouton-Duvernet à Davout, Lyon, 12 juin. (Arch. nat. F. 7, 3774. AF. IV*, 60, et AF. IV, 1934, 1937.) — Sur l'abandon des journées de solde, voir **1815**, I, 630.

Il y aurait aussi à citer les Adresses des régiments à l'empereur (Arch.

Impressionnable, raisonneuse, sans discipline, suspectant ses chefs, troublée par la crainte des trahisons et ainsi accessible peut-être à la panique, mais aguerrie et aimant la guerre, enfiévrée de vengeance, capable d'efforts héroïques et de furieux élans, et plus fougueuse, plus exaltée, plus ardente à combattre qu'aucune autre armée républicaine ou impériale, telle était l'armée de 1815. Jamais Napoléon n'avait eu dans la main un instrument de guerre si redoutable ni si fragile.

nat. AF. IV, 1930), si ces obligatoires assurances de dévouement pouvaient jamais être bien probantes. Celles-ci, cependant, ont un accent de passion qui paraît sincère quand on connaît les sentiments des soldats pour Napoléon. Mais toutes les protestations valent-elles ce simple fait? De vieux soldats — vétérans des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte — désignés sur leur demande pour la retraite ou un congé définitif, refusèrent de quitter le régiment lorsqu'ils surent le retour de l'empereur. Il y eut soixante hommes qui agirent ainsi au 42e et trente au 64e. (Rapports de Daumesnil, Condé, 31 mars, et de Ney, Haguenau 9 avril. Arch. nat. AF. IV, 1930 et AF. IV, 1936.)

CHAPITRE II

LES PLANS DE CAMPAGNE

I. Idée d'une invasion en Belgique dès les premiers jours d'avril.
II. Le plan de campagne des Alliés.
III. Le plan de campagne de Napoléon.
IV. Concentration de l'armée française (8-14 juin). — Arrivée de l'empereur à Beaumont. — Forces et positions des armées le 14 juin.

I

Le 25 mars 1815, alors que les souverains nouaient à Vienne une septième coalition contre la France, ils avaient, pour résister à une attaque soudaine de Napoléon en Belgique, tout au plus 80,000 soldats : 30,000 Prussiens, 14,000 Saxons, 23,000 Anglo-Hanovriens et environ 10,000 Hollando-Belges[1].

1. Lettre de Kleist au roi de Prusse, Aix-la-Chapelle, 19 mars (citée par von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 5). Wellington à Gneisenau, Bruxelles, 5 avril. (*Dispatches*, XII, 288.) Cf. C. de W. (Müffling). *Hist.*, 1-2. Etat des troupes dans les Pays-Bas, le 23 mars. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 716.)

Clausewitz (*Der Feldzug von 1815*, 16) n'évalue même les forces anglo-hollandaises qu'à 20,000 hommes ; il donne 50,000 hommes aux Prussiens et aux Saxons réunis. Damitz, I, 6, dit que les forces de Kleist auraient monté à 50 ou 60,000 hommes, si les régiments avaient été au complet.

L'état cité dans le *Supplementary Dispatches* ne porte qu'à 7,223 hommes les troupes hollando-belges stationnées en Belgique le 23 mars. Kleist écrit : « On peut à peine parler des Belges. » Et de fait, à lire van Löben Sels (44 à 69), il paraît certain que l'armée hollando-belge, encore en organisation, pouvait à peine mettre en ligne, au mois de mars, 10,000 baïonnettes et sabres. A la mi-juin, ce nombre fut porté à 29,500.

Encore les Saxons étaient-ils disposés à se mutiner[1], et devait-on craindre des défections chez les Hollando-Belges. La plupart de ceux-ci avaient servi sous Napoléon ; et à Bruxelles, dans tout le pays wallon, et particulièrement dans les provinces de Namur et de Liège soumises à la dure occupation prussienne, il y avait un parti français[2].

Stationnées depuis Trèves et Coblentz jusqu'à Courtrai et à Anvers, sur une étendue de soixante-dix lieues, les troupes alliées avaient, dès le 15 mars, commencé quelques mouvements de concentration[3] ; mais Napoléon n'en aurait pas moins pu franchir la frontière belge avec 50,000 hommes le 1er avril[4], et trois jours après entrer à Bruxelles sans coup férir. Wellington était à Vienne, Blücher était

1. Lettre du ministre de la Guerre à Kleist, Berlin, 13 mars (citée par von Ollech, 4). — On verra plus loin qu'il y eut à Liège une révolte des Saxons à la suite de laquelle le corps entier fut envoyé en Allemagne.

2. *Allgemeine Zeitung*, 27 mars. Rapp. de Vienne, s. d. (postérieur au 8 avril). Rapp. des commandants du Quesnoy, de Maubeuge, de Givet, 27 mars, 7 avril, 23 et 29 mai. Rapp. de Saint-Amant (Belge, arrivant de Gand), Paris, 15 avril et 29 mai. Rapp. d'un déserteur belge, Mézières, 29 avril. Rapp. d'un voyageur, 4 juin. (Arch. Guerre.) Rapp. d'agents, 5 mai et 3 juin. (Arch. Aff. étrangères, 1802.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 183. Cf. Wellington à Feltre (*Dispatches*, XII, 289) : « Le fait est que ces messieurs (Blücher et Wrède) ont bien mal gouverné le pays qui est tombé sous leur gouvernement. »

Napoléon (*Mém. pour servir à l'Histoire en 1815*, 52, 57, et Gourgaud, *Camp. de 1815*, 20) comptait sur le soulèvement des Belges. Ses espérances ne furent, il est vrai, aucunement réalisées. Mais il faut remarquer que, si l'empereur avait occupé Bruxelles au commencement d'avril, l'action du parti français en Belgique eût été tout autre.

3. Lettres de Kleist au roi de Prusse, Aix, 19 et 24 mars, à Pirch, 25 mars (citées par von Ollech, 5, 6, 7).

4. Napoléon (*Mém. pour servir à l'Histoire*, 52) dit : 35,000 hommes, et Clausewitz (*Der Feldzug von 1815*, 16-17) admet la possibilité d'une victoire de ces 35,000 Français sur l'armée anglo-prussienne. Mais l'empereur, s'il eût pris le parti de dégarnir, comme il le dit, les places du Nord et de faire marcher la réserve de Paris et le tiers des troupes de la 2e division militaire, aurait pu former une armée de 50,000 hommes. D'après le rapport de Davout, du 28 mars (Arch. nat. AF. IV, 1936), il y avait à cette date 77,363 soldats dans la 16e division militaire (Lille) et 10,000 à Paris. Si l'on ajoute, à ces 35,000 hommes, 4,000 hommes de la 2e division militaire (Mézières), qui en comprenait 12,340, le corps de Reille, fort au 24 mars de 15,365 hommes (Davout à Reille, 24 mars ; Arch. Guerre), et les

à Berlin. Les Français n'auraient rencontré aucune résistance, le prince d'Orange et le général Kleist. qui commandait l'armée prussienne dans les provinces rhénanes, ayant décidé d'opérer en cas d'attaque leur concentration à Tirlemont (onze lieues à l'est de Bruxelles)[1].

Ce facile succès eût-il suffi, comme se l'imaginait l'empereur, à soulever la Belgique? En tout cas, sans en imposer beaucoup aux hommes de guerre, l'occupation de Bruxelles eût produit un très grand effet en France et à l'étranger. Les généraux prussiens, le prince d'Orange, Wellington lui-même, redoutaient cette brusque attaque. « Il faut couvrir Bruxelles, écrivait Müffling au roi des Pays-Bas, pour que cette ville ne devienne pas le foyer de la Révolution. » « Il serait de la dernière importance pour Bonaparte, écrivait Wellington à Gneisenau, de nous faire rétrograder derrière Bruxelles, de chasser le roi de France et de renverser l'ordre de choses qu'a établi ici le roi des Pays-Bas. Ce serait d'un effet terrible sur l'opinion publique[2]. » Mais ce coup d'audace dont Napoléon eut l'idée, dont il jugeait l'exécution facile et certaine, il y renonça en même temps qu'il le conçut[3]. Il comprenait

7,390 hommes de la garde (situation au 21 mars; Arch. nat. AF. IV, 1940), on arrive au total de 65,204 hommes, et en retranchant les indisponibles de la 16e division militaire, de la réserve de Paris et de la garde, à celui de 50,000 environ.

1. Kleist au roi de Prusse, Aix, 24 mars, et Müffling au roi des Pays-Bas, Bruxelles, 29 mars (cit. par von Ollech, 6 et 8). — A la vérité, le prince d'Orange avait pensé, le 31 mars, à livrer bataille entre Nivelles et Braine-le-Comte, avec la coopération de l'armée prussienne. (Röder à Müffling, Ath, 31 mars, cit. par von Ollech, 9.) Mais, comme les Prussiens n'auraient pu arriver à temps, il est certain que les 30,000 Anglo-Belges, qui n'étaient même pas tous concentrés à Ath le 5 avril, se seraient repliés sans combattre au-delà de Bruxelles.

2. Müffling au roi des Pays-Bas, 30 mars (cité par von Ollech, 8). Wellington à Gneisenau, à Bruxelles, 5 avril. (*Dispatches*, XII, 288.)

3. Napoléon, *Mém. pour servir à l'Histoire*, 52-53. — Dans la *Correspondance* de Napoléon, il n'y a trace d'aucune disposition pour une invasion

trop bien qu'une victoire remportée sur le dixième seulement des forces de la coalition serait regardée par les Alliés comme une simple affaire d'avant-postes[1], et que cette victoire, eût-elle même pour conséquence le soulèvement de la Belgique, ne terminerait point la guerre. En passant la Sambre le 1er avril, il compromettrait donc l'avenir pour un succès éphémère, car l'ex-armée royale, tout en pouvant fournir sur l'heure 50,000 hommes d'excellentes troupes, n'était point en état d'entreprendre une campagne de quelque durée. Hommes, armes, chevaux, approvisionnements, tout manquait. Or l'empereur ne pouvait à la fois diriger les opérations en Belgique et réorganiser l'armée. En outre, pour former un corps de 50,000 hommes, il eût fallu prendre tous les disponibles dans les garnisons des départements du Nord, dont la population était si hostile à l'empire, et employer la réserve de Paris, destinée en cas de force majeure à agir dans l'Ouest, où remuaient les chefs vendéens, et dans le Midi, où Bordeaux, Toulouse, Marseille, reconnaissaient encore l'autorité du duc d'Angoulême qui se préparait à marcher sur Lyon[2].

Si l'état militaire de la France interdisait au capitaine d'entrer trop vite en campagne, de même la situation politique le défendait au souverain. Huit jours après être remonté sur le trône, Napoléon ne pouvait abandonner le gouvernement pour aller combattre sans une impérieuse nécessité. Il était

soudaine de la Belgique. Ces mots de Davout dans une lettre du 3 avril, à Lobau (Arch. Guerre) : « ... la possibilité d'une entrée soudaine en campagne, » ne peuvent être interprétés que dans le sens d'une campagne défensive au cas d'une attaque des Alliés. La preuve, c'est que Davout écrit le 9 avril à d'Erlon : « L'empereur ne se prépare qu'à la défensive. »

1. Clausewitz (16-17) dit que ce n'eût été « qu'un coup en l'air, sans influence sur le résultat de la campagne ».

2. Napoléon, *Mém. pour servir à l'Histoire*, 52-53. Cf. **1815**, I, 303-415.

plus urgent de réorganiser l'administration, de remplir le trésor, de pacifier le pays. Pour gagner le cœur des Français, qui désiraient tous si ardemment la paix, quel admirable expédient que d'envahir la Belgique! L'effet produit par la prise de Bruxelles n'eût-il pas été compensé par l'épouvante de voir Napoléon, à peine rentré en France, chausser ses bottes de sept lieues pour courir à de nouvelles conquêtes? L'empereur avait encore une autre raison, — et celle-là primait les autres, — de ne pas commencer la guerre avant d'avoir épuisé tous les moyens d'accommodement : comme son peuple, bien que sans doute pour moins longtemps, il voulait le maintien de la paix[1].

Plus d'un grand mois, l'empereur persista à croire la paix possible. « Si nous avons la guerre[2]... », écrivait-il encore le 30 avril à Davout, avec qui il n'avait pas à dissimuler. Toutefois, quelle que fût la ténacité de ses illusions, il n'en prenait pas moins des mesures de défense. Il avait appelé les réserves, mobilisé les gardes nationales, donné ses ordres pour la reconstitution du matériel. Mais ce fut seulement au milieu du mois de mai, quand il eut à peu près perdu toute espérance d'éviter la guerre[3], qu'il arrêta son plan de campagne[4].

1. Napoléon, *Mém. pour servir à l'Histoire*, 52-53. Cf. *Corresp.*, 21756, 21856, 21862; et **1815**, I, 435-439.

2. Napoléon, *Corresp.*, 21856. Cf. Caulaincourt à Napoléon, 25 mars; au cardinal Fesch, 8 avril. (Arch. Aff. étrangères, 672.)

3. Je dis : *à peu près perdu*, car la troisième mission de Fleury de Chaboulon à Bâle, le 29 mai, était encore une tentative pour la paix. (**1815**, I, 592, note 2.)

4. La *Correspondance* de Napoléon et celle de Davout témoignent que l'empereur arrêta son plan de campagne au plus tôt au milieu de mai. Le 9 mai, Napoléon écrit : « Vandamme doit se réunir à l'armée du Nord, sur la Sambre, où je me trouverai probablement moi-même pour agir avec de grandes masses. » (*Corresp.*, 21879.) Mais « probablement » marque un doute, et dans une autre lettre du même jour on lit : « J'attends que la nature de la guerre que l'on devra faire soit mieux déterminée. » (*Cor-*

II

Les Alliés se préparaient depuis le commencement d'avril. Il y avait plusieurs projets. Knesebecke proposait sans rire de tromper Napoléon en lui livrant un faux plan. « On fera croire à l'ennemi, disait-il, que l'on opérera par Bâle, qu'il n'a rien à craindre de l'armée anglaise qui sera occupée au siège de Dunkerque, ni de l'armée prussienne qui restera sur la défensive. On attirera ainsi Buonaparte entre la Marne et le haut Rhin contre les armées autrichienne, bavaroise et russe, tandis que les Anglais et les Prussiens s'avanceront librement vers Paris[1]. »

Schwarzenberg renouvelait l'art de la guerre en déclarant avec gravité que les Alliés ne devaient « ni trop se diviser de peur de s'affaiblir, ni marcher par trop grosses masses de peur de ne pouvoir subsister ». Il concluait qu'il fallait marcher sur Paris en trois fortes colonnes « et laisser les détails

resp., 21882.) De son côté, Davout, qui est au courant des projets de Napoléon, écrit le 9 mai à Gérard : « La nature de la guerre que l'on va faire n'est pas encore bien déterminée. » (*Corresp.* de Davout, 1684.) Le 10 mai, le maréchal paraît croire que c'est l'ennemi qui prendra l'offensive, car il mande à Vandamme : « Vous devez rendre impraticable le projet de Wellington de percer par la trouée de Chimay. » (*Corresp.*, 1682.) Enfin, deux lettres de l'empereur, du 13 et du 22 mai (*Corresp.*, [illegible], [illegible]), révèlent qu'il hésite encore sur le choix de la ligne d'opérations.

Les ordres donnés par Napoléon et Davout en mars et avril et dans les premiers jours de mai : concentration des corps d'armée sur les frontières du nord, de l'est et du sud-est, — armement des places, — mise en état de défense des Vosges et de l'Argonne, — établissement de têtes de pont sur la Sambre, — instructions « d'être prêt à tout événement » — n'impliquent point l'existence d'un plan offensif. Ce sont des dispositions purement expectatives.

1. Memorandums de Knesebeck, 18 et 24 avril. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 174-178.)

des opérations aux lumières et à l'expérience des généraux en chef[1] ».

Le plan de Gneisenau, plan redoutable, plan d'écrasement, était fondé sur l'énorme supériorité numérique des Alliés. Gneisenau disait : « Quatre grandes armées d'opérations, dont la quatrième, l'armée russe, formera la réserve, entreront simultanément en France et marcheront droit sur Paris. Quoi qu'il arrive à l'une des trois armées de première ligne, qu'elle soit battue ou non, les deux autres continueront d'avancer, en faisant des détachements sur leurs derrières pour observer les forteresses. L'armée russe, ou armée de réserve, est destinée à réparer les échecs que pourrait subir l'une des armées de première ligne. Pour cela, elle se portera directement à l'aide de l'armée en retraite ou manœuvrera sur le flanc de l'ennemi. A supposer que Napoléon batte une des armées de première ligne, les deux autres, marchant toujours en avant, gagneront du terrain et se rapprocheront de Paris, tandis que l'armée de réserve secourra l'armée battue. Si, au lieu de poursuivre l'armée battue, Napoléon se porte sur le flanc d'une autre armée de première ligne, l'armée de réserve se joindra à celle-ci de façon que la bataille tourne au désavantage de l'ennemi. Pendant ce temps, la troisième armée continuera d'avancer, et celle qui aura subi un échec se rétablira et reprendra ensuite sa marche offensive[2].»

Wellington proposait de commencer les hostilités sans attendre l'arrivée de l'armée russe et avant

1. Mémorandum de Schwarzenberg, 28 avril. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 179-181.)

2. Mémorandum envoyé à Vienne par Gneisenau. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 196-197.)

même que les trois armées eussent achevé leur concentration. « Il suffit, écrivait-il le 10 avril, de porter entre la Sambre et la Meuse 60,000 Anglo-Hollandais, 60,000 Prussiens et 140,000 Austro-Bavarois pour nous trouver en France avec des forces supérieures à celles de l'ennemi et pouvoir manœuvrer dans la direction de Paris. » Très préoccupé des intérêts de Louis XVIII, Wellington jugeait que chaque nouveau jour de trêve affermirait le pouvoir de Napoléon ; et, croyant à l'importance de la prise d'armes des royalistes dans le Midi, il pensait qu'il la fallait seconder par une très prompte action sur les frontières du Nord[1].

A Vienne, on n'était pas si pressé. On voulait faire cette guerre sans risques. On voulait, dans chaque bataille, être au moins trois contre un, et « vaincre selon les règles de la mécanique et les lois de la gravitation[2] ». Le conseil de guerre tenu le 19 avril, sous la présidence du czar, décida que, pour donner aux différentes armées le temps d'opérer leur concentration, on ouvrirait la campagne seulement le 1er juin[3]. C'était un mois de perdu, selon Wellington et Blücher, un mois de gagné, selon Knesebeck et Schwarzenberg. Ce dernier comptait même gagner encore un autre mois par les discussions du plan stratégique. En effet, le 10 juin,

1. Wellington à Clancarty, Bruxelles, 10 avril. Mémorandum de Wellington, Bruxelles, 12 avril. (*Dispatches of Wellington*, XII, [illegible] sqq., et [illegible] sqq.)
Blücher, bien que n'ayant pas les mêmes sympathies pour Louis XVIII, pensait néanmoins à l'influence que la guerre civile du Midi pourrait avoir sur la campagne. Il écrivait à sa femme le 16 avril (*Blücher in Briefen*, 138) : « Les Français vont probablement s'entre-tuer et je ne puis croire que nous aurons beaucoup à faire. »

2. Rapport du baron Gay, de retour de Vienne, Paris, 28 mai. (Arch. nat. AF. IV, 1938.)

3. Protocole de la séance du Conseil de guerre du 19 avril (cité par von Ollech, 23-24.) Wrède à Wellington, Vienne, 20 avril. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 109.)

alors que Blücher, qui avait eu cependant la distraction d'une révolte des Saxons[1], « devenait enragé » de rester inactif, et disait à ses soldats qu'il était impatient d'aller chercher sa pipe oubliée à Paris[2], Schwarzenberg faisait adopter par les souverains un plan définitif dont l'exécution devait commencer seulement du 27 juin au 1er juillet[3].

D'après ces nouvelles dispositions, six armées franchiraient simultanément les frontières de la France : l'armée des Pays-Bas (93,000 Anglais, Hanovriens, Brunswickois et Hollando-Belges[4],

1. Le 2 mai, les régiments saxons stationnés à Liège se mutinèrent à l'annonce qu'ils allaient être incorporés dans l'armée prussienne. Les soldats débandés parcoururent les rues, criant : « Vive le roi de Saxe ! Vive Napoléon ! » Il y eut avec les Prussiens des rixes sanglantes. A la tombée de la nuit, des révoltés assaillirent l'hôtel de Blücher. Sans l'arrivée d'un fort détachement prussien, le vieux maréchal eût été en danger. Le lendemain, les Prussiens réduisirent l'insurrection. On fusilla quatre officiers convaincus d'avoir fomenté le mouvement ; 2,000 soldats furent désarmés, tout le contingent saxon fut renvoyé en Allemagne et remplacé par des troupes prussiennes en marche sur l'Elbe et sur le Rhin. Le général de Borstell qui, le premier jour, avait mal exécuté les ordres de Blücher, fut remplacé par le général Pirch Ier. Blücher écrivit au roi de Saxe : « Je rétablirai l'ordre, dussé-je faire fusiller toute votre armée. »

Hardinge à Wellington, Liège, 4 mai. Blücher au roi de Saxe, 6 mai. (*Suppl. Dispatches*, X, 219-221, 256.) Blücher à sa femme, Liège, s. d. (*Blücher in Briefen*, 140-142.) Rapport de La Hauvrie, inspecteur des Forêts, Givet, 8 mai. (Arch. Guerre.) Rapport de Bruxelles, s. d. (Arch. Aff. étrangères, 1802.) Correspondance de Liège. (*Moniteur*, 9 mai.) Wellington à Blücher, 7 mai. (*Dispatches*, XII, 357.)

2. Wellington à Schwarzenberg, Bruxelles, 2 juin. (*Dispatches*, XII, 437.) Vandamme à Davout, Chimay, 7 juin (Arch. Guerre).

3. Mémorandum de Schwarzenberg, 8 juin. Schwarzenberg à Wellington, Heidelberg, 10 juin. Protocoles des conférences de Heidelberg, 9 et 10 juin. (*Supplementary Dispatches of Wellington*, X, 440-448.) — D'après le plan de Schwarzenberg, les différentes armées devaient commencer leur mouvement le 27 juin. Mais afin de marcher à la hauteur des Austro-Russes, qui allaient avoir plus de chemin à faire pour arriver dans le rayon de Paris, Wellington, d'accord avec Blücher, avait décidé que les armées anglaise et prussienne ne passeraient la frontière que le 1er juillet. (Lettre de Müffling à Blücher, Bruxelles, 14 juin, citée par von Ollech, 68.)

4. Situation du 6 juin, citée par Van Löben Sels (82-83) d'après les Archives militaires des Pays-Bas. — Cet état de situation, le seul authentique qui semble exister, porte les présents sous les armes à 91,228. Mais, d'une part, il faut défalquer de ce total les 2,151 hommes de la brigade de landwehr hanovrienne de Beaulieu, stationnée à Anvers ; et, d'autre part, il faut y ajouter les effectifs des 12 batteries de réserve, du génie, du train.

sous Wellington) entre Maubeuge et Beaumont; — l'armée prussienne (117,000 hommes[1], sous Blücher) entre Philippeville et Givet; — l'armée russe (150,000 hommes[2], sous Barclay de Tolly) par Saarlouis et Saarbruck; — l'armée du Haut-Rhin (210,000 Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois et Hessois[3], sous Schwarzenberg), l'aile droite par Sarreguemines, le gros par Bâle. Ces quatre grandes armées marcheraient concentriquement sur Paris, les Anglais par Péronne, les Prussiens par Laon,

des pontonniers, etc., portés seulement pour mémoire et que l'on doit évaluer, sur les indications de Siborne, au moins à 4,000 hommes, soit 91,200 — 2,151 = 89,049 + 4,000 = 93,049.

Il y avait en outre, stationnés à Anvers, Ostende, Gand, etc., 4 brigades de landwehr hanovrienne et quelques autres troupes qui ne devaient pas être appelées à entrer en campagne. Ces troupes de garnison sont évaluées par Siborne (I, 436) à 9,000 hommes, par le colonel Chesney (52-53) à 12,000.

1. Tableaux donnés par Plotho, *Der Krieg im Jahre 1815*, 35 sqq., et par Damitz (traduction française, I, 354 sqq.). — En 2[e] et en 3[e] lignes, les Prussiens avaient la garde royale, les corps de Kleist (plus tard de Hacke), de Louis de Hesse-Hombourg, d'York et de Tauenzien, et la landwehr du Rhin non encore organisée : ensemble 124,000 hommes, dont 70,000 seulement (la garde et les corps de Kleist et d'York) devaient successivement entrer en France.

2. Plotho et Damitz, qui le copie, évaluent l'armée russe à 167,950 hommes en additionnant les bataillons et les escadrons qu'ils portent, les premiers à 800 fusils, les seconds à 150 sabres. Or si l'on admet, ce qui paraît improbable, qu'il ne manquait point un seul homme dans les corps au départ, on ne peut croire qu'il en était de même à l'arrivée sur les bords du Rhin. Des confins de la Pologne à la frontière française, les Russes avaient dû laisser en route pour les postes d'étape et les petits dépôts et en malades, éclopés, déserteurs, environ un dixième de leur effectif. En outre, le VII[e] corps (22 régiments d'infanterie) et les II[e] et III[e] corps de cavalerie de réserve (16 régiments) étaient en retard d'une dizaine de marches. Le [illegible] juillet, ils arrivaient à peine à la Sarre. Voir Damitz, II, 182. — D'après deux rapports de Vienne, l'un du commencement d'avril (Arch. Guerre), l'autre du 28 mai (Arch. nat. AF. IV, 1938), la Russie ne devait mettre en ligne qu'une armée de 120,000 hommes et même de 80,000.

3. Selon les rapports officiels cités par Plotho (63, sqq.), l'armée du Haut-Rhin s'élevait à 254,542 hommes. Mais, suivant les renseignements donnés par Plotho lui-même, il faut défalquer de ce nombre : 1° 6,000 Bavarois laissés en garnison à Mayence, à Manheim et à Germesheim ; 2° environ 5,000 Badois qui ne devaient rejoindre l'armée que plus tard. Il faut déduire enfin le corps saxon (compté par Plotho pour 16,700 hommes), qui, à la suite de la révolte de Liège, avait été renvoyé en Allemagne, et que, en raison de ses sentiments français, les coalisés n'auraient pas fait entrer en France.

les Russes par Nancy, les Autrichiens par Langres.

A l'extrême gauche, l'armée de la Haute-Italie (38,000 Autrichiens[1] et 12,000 Piémontais[2], sous Frimont) et l'armée autrichienne de Naples (25,000[3] hommes sous Bianchi) passeraient les Alpes et se dirigeraient, l'une sur Lyon, l'autre sur la Provence, où l'escadre anglaise de la Méditerranée seconderait les opérations.

III

Par des rapports secrets de Vienne et de Bruxelles et par les journaux étrangers (la presse était déjà indiscrète[4]), Napoléon connaissait d'une façon générale les forces et les projets de l'ennemi. Deux plans de campagne se présentèrent à son esprit[5].

Le premier plan consistait à masser sous Paris les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, la garde, la réserve de cavalerie et l'armée du Rhin (ou 5e corps) ; à con-

1. Plotho (74 sqq.) évalue à 48,000 hommes l'armée autrichienne stationnée dans la haute Italie en 1815; mais de ces 48,000 hommes Frimont devait nécessairement en laisser au moins 10,000 en garnison en Lombardie.

2. Plotho, *der Krieg im Jahre 1815*, 75.

3. Mémorandum de Schwarzenberg, 6 juin. (*Suppl. Dispatches*, X, 441-444.) Schwarzenberg à Wellington, Heidelberg, 10 juin. (*Dispatches*, XII, 440.) Cette armée, qui avait combattu Murat (**1815**, I, 465-467), était réduite de 40,000 environ à 25,000 hommes, par suite des pertes qu'elle avait subies au feu et des garnisons laissées à Naples et dans les Duchés.

4. Rapports de Vienne, s. d. (postérieur au 8 avril); de Bresson de Valensole, de retour de Vienne, 15 avril. Rapport de l'espion Gottlieb, 3 juin. Rapport de gendarmerie de Givet, 4 juin, etc. etc. (Arch. Guerre.) Rapports de Dresde, 1er et 3 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936). Rapports de Vienne et de Bruxelles, s. d. (vers les 1er mai, 1er juin et 3 juin.) (Arch. Aff. étrang. 1802.) *Gazette de Bade*, 27 mai. *Journal de Francfort*, 22 mai.

5. Dans l'exposé de ces plans de campagne, je ne fais que suivre le texte même de Napoléon (*Mém. pour servir à l'Histoire en 1815*, 51-61), tout en modifiant, d'après les documents d'archives, certaines évaluations d'effectifs et de dates.

centrer sous Lyon l'armée des Alpes et le corps du Jura ; et à laisser les coalisés s'engager dans le réseau des places fortes, bien approvisionnées et défendues par environ 150,000 gardes nationaux mobilisés, militaires retraités, canonniers de la ligne, vétérans, douaniers, gendarmes et gardes nationaux urbains[1]. Les armées alliées, devant passer les frontières le 1er juillet seulement, ne pourraient arriver dans le rayon de Lyon que le 15 ou le 18 et dans le rayon de Paris que le 25[2]. A cette date du 25 juillet, les retranchements de Paris seraient achevés ; la garnison compterait 30,000 hommes de troupes, 18,000 tirailleurs fédérés et 36,000 gardes nationaux. L'armée con-

1. Cette évaluation, comme la plupart de celles données dans ce paragraphe, est forcément approximative, puisqu'il s'agit d'une répartition de troupes pour un plan qui n'a pas été adopté. Voici d'ailleurs les chiffres, exacts ceux-ci, sur lesquels je me fonde. On a vu (**1815**, II, 11, 31-32) qu'à la mi-juin 150,000 gardes nationaux mobilisés étaient arrivés aux armées, dans les places frontières et dans les dépôts, et que 15,000 avaient été mis en route pour rejoindre les points de concentration. Or j'admets qu'au 1er juillet les deux tiers de ces 150,000 gardes nationaux auraient occupé les places fortes, le troisième tiers restant dans les dépôts de l'intérieur et aux armées du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. A ces 100,000 mobilisés, j'ajoute les deux tiers des militaires retraités, des canonniers de la ligne, des canonniers vétérans et canonniers sédentaires, des douaniers, des fusiliers vétérans, etc. (la plupart déjà en garnison dans les places au 15 juin (**1815**, II, 35), plus 2,000 ou 3,000 gendarmes et 8 ou 10,000 gardes nationaux urbains.

2. Napoléon dit même que les Alliés ne seraient arrivés sous Paris que le 1er août, et il n'exagère guère. Sans doute, après Waterloo, les Prussiens et les Anglais vinrent en neuf jours seulement de la frontière belge à Paris, mais s'ils ne s'étaient avancés pour ainsi dire en pays conquis, — « la victoire leur donnait des ailes », dit Grolemann, — ils n'auraient certainement point marché à l'allure de 25 kilomètres par jour. En outre, ils auraient dû régler leur marche sur celle des Austro-Russes. C'est donc la marche des Austro-Russes qui peut donner des éléments d'évaluation. Or, bien que les armées russe et autrichienne eussent passé la frontière le 22 juin, à la nouvelle de Waterloo, — « qui les avait galvanisées, » dit Müffling, jusque-là ils n'avaient pas bougé ! », — Leurs têtes de colonnes n'avaient pas encore, le 10 juillet, dépassé Châlons (32 lieues de Paris). Si donc les Austro-Russes n'avaient franchi la frontière que le 27 juin, comme le portaient les dispositions primitives, ils n'auraient été à Châlons que le 14 juillet. En admettant qu'ils eussent fait alors 15 kilomètres par jour, ils n'auraient pu être concentrés sous Paris avant le 25 ou le 26 juillet.

centrée sous Paris aurait 200,000 soldats[1]; et il resterait environ 80,000 hommes dans les dépôts[2] et 158,000 hommes en recrutement[3].

Comme des 645,000 alliés qui entreraient en France, 75,000 manœuvreraient dans le Lyonnais et la Provence, et que, en raison de la multiplicité de ses lignes d'opérations, l'ennemi laisserait sur ses derrières 150,000[4] hommes pour assurer ses communications et assiéger ou masquer les places fortes, les quatre grandes armées n'auraient plus, en arrivant entre l'Oise et la Seine, que 420,000 combattants. A ces 420,000 hommes, Napoléon opposerait 200,000 soldats de forces mobiles et le camp retranché de Paris. Il recommencerait la campagne de 1814, mais avec 200,000 soldats au lieu de 90,000[5]

1. On a vu (**1815**, II, 35-36) qu'à la date du 15 juin il y avait, indépendamment des armées d'opérations, 13,900 soldats en route pour rejoindre ces armées ; 65,000 soldats dans les dépôts ; 8,000 aux hôpitaux ; 19,000 rappelés ayant reçu leurs feuilles de route; et 46,500 conscrits de 1815 (dont une moitié avaient fait la campagne de 1814), réunis aux chefs-lieux des départements ; en tout 152,400 hommes.

On peut donc admettre que, en six semaines, Napoléon aurait pu trouver dans cette masse de 152,400 soldats au moins 80,000 hommes dont 30,000 auraient formé la garnison de Paris et dont 50,000 auraient renforcé l'armée concentrée sous cette ville. Comme cette armée était composée de l'armée du Nord et de l'armée du Rhin, fortes ensemble au 15 juin de 147,000 hommes (**1815**, II, 34), elle eût été portée ainsi à près de 200,000 combattants.

2. 72,000 soldats sur les 152,400 sus-mentionnés et le tiers des 25,000 militaires retraités (**1815**, II, 34-35), soit 80,000 hommes environ.

3. 74,000 soldats formant le complément du contingent de 1815 et 84,000 hommes formant le complément de la levée des gardes nationales mobiles. (**1815**, II, 38-39.)

4. Napoléon, *Mém. pour servir à l'Histoire*, 55. — Le général Berthaut (*Principes de stratégie*, 26) évalue même ce nombre à 180,000. Les documents étrangers nous apprennent, en effet, que le projet des Alliés était d'observer presque toutes les places et d'en assiéger un assez grand nombre pour se faire « une base solide, *eine solide Basis* ». Cf. Mémorandums de Wellington, Bruxelles, 12 avril, et Heidelberg, 6 juin. Lettre du même à Steewart, 8 mai. (*Dispatches*, XII, 359-362 et *Suppl.* X, 440.) Grolemann à Schwarzenberg, Liège, 20 mai (cité par von Ollech, *Geschichte des Felzuges von 1815*, 50).

5. Pendant la campagne de France, Napoléon n'eut jamais plus de 90,000 hommes opérant entre l'Aisne, la Marne et l'Aube sous son commandement immédiat et sous celui de ses lieutenants Macdonald, Oudinot,

et avec Paris fortifié, défendu par 80,000 hommes et ayant pour gouverneur l'habile capitaine d'Auerstædt et d'Eckmühl, le rude défenseur de Hambourg, Davout.

Le second plan, plus hardi, plus conforme au génie de Napoléon, au tempérament français et même aux principes de la grande guerre, mais terriblement plus hasardeux, était d'attaquer l'ennemi avant que ses masses fussent réunies. Au 15 juin, l'empereur pourrait concentrer sur la frontière du Nord une armée de 125,000 hommes. Il entrerait en Belgique, y battrait tour à tour les Anglais et les Prussiens séparés, puis, après avoir reçu de nouveaux renforts des dépôts, il ferait sa jonction avec les 23,000 hommes de Rapp et se porterait contre les Austro-Russes.

Sans doute, si l'empereur n'avait eu à envisager que la question militaire, il aurait adopté le premier plan dont le succès paraissait certain[1]. Mais il n'avait plus sa liberté d'action de 1805, ni même de 1812. Il devait, lui chef d'armée, compter avec l'opinion publique. Quelle impression produirait dans le pays l'abandon sans défense de près d'un tiers du territoire, et précisément des provinces les plus patriotes, les plus dévouées à la cause impériale[2]! N'allait-il pas provoquer partout le découragement et la désaffection, porter jusqu'à

Mortier et Marmont. A Brienne, l'Empereur avait 60,000 hommes; à Champaubert, à Montmirail et à Vauchamps, 24,000; à Montereau 40,000; à Craonne 35,000; à Laon 38,000; à Arcis-sur-Aube 17,000 le premier jour et 28,000 le second. Voir **1814**, *passim*.

1. Napoléon, *Mém.*, 56-57. — Clausewitz (*Der Feldzug von 1815*, 17) et Jomini (*Précis de la Camp. de 1815*, 141) sont d'avis qu'au point de vue militaire le plan défensif eût été préférable. Davout, au contraire, pensait que le seul parti à prendre était l'offensive. (Souvenirs manuscrits communiqués par le général duc d'Auerstaedt.)

2. Gourgaud, *Camp. de 1815*, 30. Napoléon, *Mém.*, 58.

l'hostilité le mauvais vouloir de la Chambre, étendre dans l'Ouest et rallumer dans le Midi les foyers d'insurrection ? L'empereur sentait que, pour relever les cœurs, pour imposer aux mécontents et aux factieux, il faudrait, dès l'ouverture des hostilités, une victoire éclatante. D'ailleurs, s'abandonnant à ses coutumières illusions, il s'imaginait que cette victoire pourrait être assez décisive pour dissoudre la coalition. Les Belges, pensait-il, se rangeront sous les drapeaux français, et la destruction de l'armée de Wellington entraînera la chute du cabinet tory auquel succéderont des ministres partisans de la paix. S'il en va autrement, l'armée, victorieuse en Belgique des Prussiens et des Anglais, vaincra aussi en France les Russes et les Autrichiens[1]. Au pis-aller, en admettant un échec à la frontière belge, on se repliera sous Paris pour opérer selon le plan défensif[2]. L'empereur, du reste, ne se dissimulait pas qu'après une défaite en Belgique les chances de succès de son premier plan, auquel il faudrait revenir, seraient bien diminuées. On aurait perdu du monde, affaibli le moral de l'armée et du pays, provoqué les Alliés à avancer de quinze jours leur entrée en France et, forcément, négligé un peu, faute de pouvoir tout faire à la fois, l'organisation de la défense[3].

L'empereur médita longuement ces projets[4]. Quand il se fut déterminé pour l'offensive, il hésita encore quelques jours sur le point où il frapperait ses premiers coups[5]. Pour le succès de son plan,

1. Napoléon, *Mém.*, 57-58.
2. Napoléon, *Mém.*, 60. Souvenirs manuscrits de Davout, précités.
3. Napoléon, *Mém.*, 60.
4. Napoléon, *Mém.*, 59. Cf. **1815**, II, 88, note 4.
5. Il y a des traces de ces hésitations dans la *Correspondance :* 13 mai, à Davout (21900) : « Quelle est la largeur de l'Escaut du côté de Mons, de

qui était de battre l'une après l'autre les deux armées occupant la Belgique, il fallait attaquer Wellington ou Blücher avant qu'ils eussent opéré leur jonction. En prenant sa ligne d'opérations sur Bruxelles par Ath et en débouchant de Lille ou de Condé contre la droite de Wellington, Napoléon refoulerait l'armée anglaise sur l'armée prussienne et se trouverait, deux jours plus tard, devant les deux armées réunies. Si, au contraire, il se portait contre la gauche de Blücher par Givet et la vallée de la Meuse, il arriverait de même à hâter la jonction des deux armées en poussant les Prussiens sur les Anglais. Par une de ses plus belles conceptions stratégiques, l'empereur résolut de se porter hardiment au centre même des cantonnements ennemis, sur le point présumé de concentration des Anglo-Prussiens. La route de Charleroi à Bruxelles formant la ligne de contact des deux armées, c'est sur cette route que Napoléon comptait fondre, par Beaumont et Philippeville, avec la rapidité de la foudre.

IV

Les ordres de concentration furent donnés dans les premiers jours de juin. Le 1er corps se porta de Valenciennes sur Avesnes ; le 2e, d'Avesnes sur Maubeuge ; le 3e, de Rocroi sur Chimay ; le 4e, de Thionville sur Rocroi ; le 6e, de Soissons sur Avesnes ; la garde impériale, de Paris par Soissons

la Sambre du côté de Charleroi, de la Meuse du côté de Maestricht ? et combien faut-il de pontons pour faire un pont sur chacune de ces rivières ? » — 22 mai, à Soult (22033) : « Si je prenais l'offensive par la gauche... »

sur Avesnes[1]. Les communications avec la Belgique et les Provinces Rhénanes étaient interceptées ; dans les ports de mer, l'embargo fut mis sur tous les bâtiments, jusque sur les barques de pêcheurs; et, pour ne point donner l'éveil aux avant-postes ennemis, des corps francs et des divisions de gardes nationales vinrent remplacer aux frontières de l'Est et du Nord les troupes dirigées sur les points de rassemblement[2]. Quand Napoléon, qui avait quitté Paris dans la nuit, arriva à Laon le 12 juin, à midi, toutes les troupes opéraient leurs mouvements. Seul Grouchy, dont le quartier général était précisément à Laon, n'avait pas encore fait bouger ses quatre corps de cavalerie. Mandé chez l'empereur, il dit qu'il n'avait reçu aucun ordre[3]. En effet, ce fut seulement ce jour-là, 12 juin, que le major-général pensa à lui transmettre d'Avesnes les instructions de Napoléon[4]! Mais aussitôt après avoir vu l'empereur, Grouchy avait envoyé l'ordre aux quatre corps de cavalerie de se rendre à la frontière à marches forcées ; lui-même, sans perdre une heure, était parti pour Avesnes. La concentration ne fut point retardée, puisque toute la cavalerie de réserve arriva au-delà d'Avesnes le 13 dans la nuit; mais plusieurs régiments avaient dû faire vingt lieues sans débrider, mauvais entraî-

1. Napoléon, *Corresp.*, 22004, 22005, 22006, 22022. Ordre de Napoléon, 10 juin. Ordres et lettres de Soult, 5 et 6 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Rapport de Soult à Napoléon, Avesnes, 12 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1938.)

2. Ordre de l'empereur, 10 juin. La Poype à Davout, Lille, 2 juin. Ordres de Davout, 5 et 10 juin. Soult à Rouyer, 5 juin. Frère à Davout, Lille, 8 juin. Vandamme à Davout, 10 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

3. Grouchy, *Relation succincte*, 10-11. Déclaration du colonel de Blocqueville. Journal du général Bonnemains. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

4. Ordre de Soult, Avesnes, 12 juin : « L'empereur ordonne que vous mettiez en marche vos quatre corps sur Avesnes... Votre mouvement doit être terminé le 13. » (Arch. Guerre.)

nement pour des chevaux à l'ouverture d'une campagne[1]. Si, au moins, ce fâcheux incident avait éveillé l'attention de Napoléon sur la négligence de son major-général !

Le 13 juin, l'empereur vint coucher à Avesnes; le soir du 14, il porta son quartier-général à Beaumont, au centre de son armée[2]. Malgré le mauvais temps, toutes les troupes bivouaquèrent cette nuit-là afin de rester bien rassemblées[3]. Au réveil, il leur fut donné lecture, à la tête des bivouacs, de l'ordre du jour de l'empereur : «... Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux. Aujourd'hui, cependant, coalisés contre nous, les princes que nous avons laissés sur le trône en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre; eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes[4]? »

Les positions de l'armée étaient celles-ci : le 1er corps (20,731 hommes sous Drouet d'Erlon[5]), formant l'extrême gauche, entre la route d'Avesnes

1. Journal de Bonnemains. Déclaration de Blocqueville. Grouchy, *Relation succincte*, 10. — Bonnemains dit que beaucoup de chevaux étaient blessés au garrot et que tous étaient harassés.

2. Journal des Séjours de l'empereur. (Arch. nat. AFe IV, 437.)

3. Napoléon, *Corresp.*, 22049. Grouchy à Soult et à Kellermann, Bossus, 14 juin. (Arch. Guerre.)

4. Ordre à l'Armée, Avesnes, 14 juin. (*Corresp.*, 22052.) — Cette proclamation fut lue aux troupes au réveil. Ordre de d'Erlon, 14 juin. (Arch. Guerre.)

5. 1er Corps : Drouet d'Erlon :

1re division d'infanterie : Allix ; brigades Quiot et Bourgeois : 54e, 55e, 28e et 105e de ligne.

(Allix n'ayant pu rejoindre à temps, la 1re division d'infanterie fut commandée par Quiot.)

2e division d'infanterie : Donzelot ; brigades Schmitz et Aulard : 13e léger, 17e, 19e et 51e de ligne.

à Maubeuge et Solre-sur-Sambre ; — le 2e corps (25,179 hommes sous Reille[1]), entre Solre-sur-Sambre et Lecrs ; — le 3e corps (18,105 hommes sous Vandamme[2]) et le 6e corps (10,821 hommes sous Lobau[3]), entre Beaumont et la frontière ; —

3e division d'infanterie : Marcognet ; brigades Noguèz et Grenier : 21e, 46e, 25e et 45e de ligne.
4e division d'infanterie : Durutte ; brigades Pégot et Brue : 8e, 29e, 85e et 95e de ligne.
1re division de cavalerie : Jacquinot ; brigades Bruno et Gobrecht : 7e hussards, 3e chasseurs, 3e et 4e lanciers.
Artillerie : de Salle : 6 batteries, train.
Génie : Garbé : 5 compagnies.
(Situation du 1er corps au 10 juin. Arch. Guerre, carton des Situations.)

1. 2e Corps : Reille :
5e division d'infanterie : Bachelu ; brigades Husson et Campy : 2e léger, 61e, 72e et 108e de ligne.
6e division d'infanterie : prince Jérôme Bonaparte ; brigades Bauduin et Soye : 1er léger, 3e, 1er et 2e de ligne.
7e division d'infanterie : Girard ; brigades Devilliers et Piat : 11e léger, 82e de ligne, 12e léger et 4e de ligne.
8e division d'infanterie : Foy ; brigades Gauthier et B. Jamin : 92e, 93e, 100e de ligne et 4e léger.
2e division de cavalerie : Piré ; brigades Hubert et Vathiez : 1er et 6e chasseurs, 5e et 6e lanciers.
Artillerie : Pelletier : 6 batteries, train.
Génie : de Richemont : 5 compagnies.
(Situation du 2e corps au 10 juin. Arch. Guerre.)

2. 3e Corps : Vandamme :
9e division d'infanterie : Lefol ; brigades Billard et Corsin : 15e léger, 23e, 37e et 64e de ligne.
10e division d'infanterie : Habert ; brigades Gengoux et Dupeyroux : 34e, 88e, 22e et 70e de ligne, 2e régiment étranger (Suisses).
11e division d'infanterie : Berthezène ; brigades Dufour et Lagarde : 12e, 56e, 33e et 86e de ligne.
3e division de cavalerie : Domon ; brigades Dommanget et Vinot : 4e, 9e et 12e chasseurs.
Artillerie : Doguereau : 5 batteries, train.
Génie : Nempde : 3 compagnies.
(Situation du 3e corps au 10 juin. Arch. Guerre.)

3. 6e Corps : Mouton, comte de Lobau :
19e division d'infanterie : Simmer ; brigades Bellair et M. Jamin : 5e, 11e, 27e et 84e de ligne.
20e division d'infanterie : Jannin ; brigades Bony et Tromelin : 5e léger, 10e, 47e et 107e de ligne.
21e division d'infanterie : Teste ; brigades Laffite et Penne : 8e léger, 40e, 65e et 75e de ligne.
Artillerie : Noury : 4 batteries, train.
Génie : Sabatier : 3 compagnies.
(Situation du 6e corps au 10 juin. Arch. Guerre.)

le 4e corps (15,404 hommes sous Gérard[1]), entre Philippeville et Florenne ; — la réserve de cavalerie (13,144 hommes sous Grouchy[2]), à Valcourt, à Bossus et à Gayolle ; — la garde impériale (20,755 hommes[3]), en avant et en arrière de Beau-

1. 4e Corps : Gérard :

12e division d'infanterie : Pécheux ; brigades Romme et Schœffer : 30e, 96e, 63e de ligne et 6e léger.

13e division d'infanterie : Vichery ; brigades Le Capitaine et Desprez : 59e, 76e, 48e et 69e de ligne.

14e division d'infanterie : de Bourmont ; brigades Hulot et Toussaint : 9e léger, 111e, 44e et 50e de ligne.

7e division de cavalerie : Maurin ; brigades Vallin et Berruyer : 6e hussards, 7e et 8e chasseurs.

Artillerie : Baltus : 5 batteries, train.

Génie : Valazé : 4 compagnies.

(Situation du 4e corps aux 15 mai et 1er juin. Arch. Guerre.) — D'après le rapport de Davout du 22 juin sur la force des armées en campagne (Arch. nat. AF, IV, 1936), le 4e corps aurait été de 17,303 hommes. Ce n'est pas impossible, car du 1er au 15 juin ce corps avait reçu des renforts. Cependant Gérard (*Quelques Observations*, 45) dit que « son infanterie ne s'élevait pas à 12,800 hommes. »

2. Réserve de cavalerie : Grouchy :

1er corps de cavalerie : Pajol :

4e division : Soult ; brigades Saint-Laurent et Ameil : 1er, 4e et 5e hussards. 1 batterie à cheval, train.

5e division : Subervie ; brigades Alphonse de Colbert et Merlin : 1er et 2e lanciers, et 11e chasseurs. 1 batterie à cheval, train.

2e corps de cavalerie : Exelmans :

9e division : Strolz ; brigades Burthe et Vincent : 5e, 13e, 15e et 20e dragons. 1 batterie à cheval, train.

10e division : Chastel ; brigades Bonnemains et Berton : 4e, 12e, 14e et 17e dragons. 1 batterie à cheval, train.

3e corps de cavalerie : Kellermann, comte de Valmy :

11e division : Lhéritier ; brigades Picquet et Guiton : 2e et 7e dragons, 8e et 11e cuirassiers. 1 batterie à cheval, train.

12e division : Roussel d'Hurbal ; brigades Blancard et Donop : 1er et 2e carabiniers, 2e et 3e cuirassiers. 1 batterie à cheval, train.

4e corps de cavalerie : Milhaud :

13e division : Wathier de Saint-Alphonse ; brigades Dubois et Travers : 1er, 4e, 7e et 12e cuirassiers. 1 batterie à cheval, train.

14e division : Delort ; brigades Farine et Vial : 5e, 10e, 6e et 9e cuirassiers. 1 batterie à cheval, train.

(Situation des corps aux 1er et 15 juin. Situation générale de la cavalerie au 1er juin provenant du général Préval. Arch. Guerre.)

3. Garde impériale :

Vieille garde à pied : 1er, 2e, 3e et 4e grenadiers. Colonel en premier : Friant ; colonel en second : Roguet ; généraux commandant les régiments : Petit, Christiani, Porret de Morvan, Harlet.

1er, 2e, 3e, 4e chasseurs. Colonel en premier : Morand ; colonel en

mont[1]. Cette armée avait 370 bouches à feu[2]. Le terrain occupé par les bivouacs n'excédait pas huit lieues de large sur dix kilomètres de long.

En dix jours, 124,000 hommes, séparés par des distances variant entre douze et soixante-dix lieues, s'étaient réunis à la frontière, à petite portée de canon des avant-postes ennemis, sans que les Alliés eussent pris encore aucune mesure défensive. Jamais marche de concentration n'avait été mieux conçue ni, sauf quelques retards vite réparés, mieux menée à accomplissement.

Tandis que l'armée française se trouvait ainsi former une masse redoutable, les Anglo-Prussiens étaient encore disséminés sur un front de plus de trente-cinq lieues et sur une profondeur moyenne de douze. Le 14 juin, le quartier-général de Blücher était à Namur. Le Ier corps (30,800 hommes sous

second : Michel ; généraux commandant les régiments : Cambronne, Pelet, Mallet, Hanrion.

(Les 3e et 4e grenadiers et 3e et 4e chasseurs, de nouvelle formation, étaient appelés moyenne garde dans le langage courant, bien qu'ils fissent officiellement partie de la vieille garde.)

Jeune garde : 1er et 3e voltigeurs, 1er et 3e tirailleurs. Commandants en premier : Duhesme et Barrois ; commandants en second : Guy et Chartran.

Cavalerie légère : Lefebvre-Desnoëttes. Chevau-légers-lanciers : Edouard de Colbert; chasseurs à cheval : F. Lallemand.

Cavalerie de réserve : Guyot. Grenadiers à cheval : Dubois; dragons : Ornano (resté à Paris, blessé en duel); gendarmes d'élite : d'Autancourt.

Artillerie de la vieille garde, artillerie auxiliaire (jeune garde), train, sapeurs, marins de la garde : Desvaux de Saint-Maurice, Artillerie à pied. 13 batteries : Dominique Lallemand; artillerie à cheval, 3 batteries : colonel Duchand.

(Situation de la garde au 16 juin, signée d'Hériot, sous-aide-major de la garde. Arch. Guerre.)

1. Pour les emplacements : Ordre du jour, Avesnes, 13 juin. (Napoléon, *Corresp.*, 22049.) Rapport de Hulot. Ordres de Soult, Beaumont, 14 juin. Grouchy à Soult, à Pajol, à Kellermann, à Milhaud, Bossus, 14 et 15 juin. Reille à Soult, Solre-sur-Sambre, 14 juin. Ordre du général Delcambre, chef de l'état-major du 1er corps, Avesnes, 14 juin. (Arch. Guerre. Armée du Nord.)

2. Rapport de Neigre, 2 juin. (Arch. Guerre.) Rapport de Ruty, 13 juin. (Arch. nat. AF. IV, 1938.) — L'artillerie comprenait 35 batteries à pied de 8 (batteries divisionnaires) et de 12 (batteries de réserve), toutes à huit pièces, et 15 batteries à cheval, à six pièces.

Zieten[1]), qui formait la droite de l'armée prussienne, occupait Thuin, Fontaine-Lévêque, Marchienne, Charleroi, Moustiers, Fleurus, Sombreffe et Gembloux ; — le IIe corps (31,000 hommes sous Pirch Ier [2]), Namur, Héron et Hannut ; — le IIIe corps (23,900 hommes sous Thielmann[3]), Ciney, Dinant et Huy ; — le IVe corps (30,300 hommes sous Bülow[4]), Liége et Tongres[5].

Les cantonnements de l'armée de Wellington, qui avait établi son quartier général à Bruxelles, s'étendaient de la Lys et de l'Escaut à la petite rivière de la Haine. Le 2e corps (27,321 hommes sous lord Hill[6]) occupait Leuze, Ath, Audenarde,

1. Ier Corps : Zieten :
Divisions d'infanterie Steinmetz, Pirch II, Jagow et Henneckel.
Réserve de cavalerie Röder : brigades Treskow et Lützow.
12 batteries.
(Les Prussiens appelaient *brigades d'infanterie* la réunion de 3 régiments, chacun de 3 bataillons à 730 hommes. Pour éviter une fausse idée au lecteur, je donne le nom de *divisions* à ces *brigades* qui avaient en fait un effectif égal et souvent supérieur à celui des divisions françaises.)
2. IIe Corps : Pirch Ier :
Divisions d'infanterie Tippelskirch, Krafft, Brause et Langen.
Réserve de cavalerie Jürgass : brigades Thuemen, Schulenburg et Sohr.
10 batteries.
3. IIIe Corps : Thielmann :
Divisions d'infanterie Borcke, Kemphen, Lück et Stülpnagel.
Réserve de cavalerie Hobe : brigades Marwitz et Lottum.
9 batteries.
4. IVe Corps : Bülow :
Divisions d'infanterie Hacke, Ryssel, Losthin et Hiller.
Réserve de cavalerie prince Guillaume de Prusse : brigades Schwerin, Watzdorf et Sidow.
11 batteries.
5. Plotho. Annexes VIII et XI. — Pour les emplacements, Damitz, I, [illegible]. Von Ollech, 62.
6. 2e Corps : Lord Hill :
Division Clinton : brigade Adam (anglaise) ; brigade Duplat (légion germanique) ; brigade William Halkett (hanovrienne).
Division Colville : brigade Mitchell (anglaise) ; brigade Johnstone (anglaise) ; brigade Lyon (hanovrienne).
Brigade de cavalerie Estorff (hanovrienne).
Corps du prince Frédéric des Pays-Bas : division Steedmann (hollando-belge) ; brigade d'Anthing, dite Brigade Indienne (hollandaise).
6 batteries.

Gand et Alost; — le Ier corps (30,246 hommes sous le prince d'Orange[1]), Mons, Rœulx, Frasnes, Seneffe, Nivelles, Genappe, Soignies, Enghien et Braine-le-Comte; — le corps de cavalerie (9,913 hommes sous lord Uxbridge[2]) cantonnait le long de la Dender, entre Ninove et Grammont, et la réserve (25,597 hommes sous le commandement immédiat de Wellington[3]) à Bruxelles et aux environs.

Dans les positions qu'elles occupaient, il fallait trois jours à chacune des deux armées pour

1. Ier Corps : Prince d'Orange :

Division Cooke : brigades Maitland et Byng (gardes anglaises).

Division Alten : brigade Colin Halkett (anglaise); brigade Ompteda (légion germanique) ; brigade Kielmansegge (hanovrienne).

Division Perponcher : brigade Bylandt (hollando-belge); brigade prince de Saxe-Weimar (Nassau).

Division Chassé : brigade Detmers et d'Aubremé (hollando-belge).

Division de cavalerie hollando-belge Collaert : brigade Trip (carabiniers); brigades Ghigny et Van Merlen (hussards et dragons légers).

9 batteries.

2. Corps de cavalerie : Lord Uxbridge :

Brigade Somerset (life-guards, horse-guards et dragons de la garde); brigade Ponsonby (dragons royaux, *Scots Greys* et *Inniskillings dragoons*) ; brigade Dornberg (dragons légers anglais et légion germanique); brigade Vandeleur (dragons anglais); brigade Grant (hussards anglais et légion germanique); brigade Vivian (hussards anglais et légion germanique) ; brigade Arenschild (légion germanique).

3. Réserve : Lord Wellington :

Division Picton : brigades Kempt et Pack (anglaises); brigade Wincke (hanovrienne).

1 batterie.

Division Cole : brigades Lambert (anglaise) et Best (hanovrienne).

1 batterie.

Corps du duc de Brunswick : 8 bataillons, 5 escadrons, 2 batteries.

Brigade Kruse (Nassau).

Artillerie de réserve : 12 batteries.

Situation du 6 juin, citée par van Löben, 82, 84, 86, d'après les Archives militaires des Pays-Bas. Cf. 1815, II, 92.)

Il y avait en outre, comme nous l'avons déjà dit (*ibid.*), 10,000 ou 12,000 hommes de garnison hanovrienne à Furnes, Ostende, Anvers, Nieuport, etc. Mais ces troupes ne devaient point prendre part aux hostilités dans l'hypothèse de l'offensive des Alliés ni dans celle de l'offensive de Napoléon par la vallée de la Sambre.

Pour les emplacements : Wellington au prince d'Orange et à lord Uxbridge, Bruxelles, 30 avril. (*Dispatches*, XII, 337-338.) Siborne, *History of the War in 1815*, I, 25-28. Van Löben, 98-100.

se concentrer sur la ligne de contact, et le double de temps pour se concentrer sur l'aile droite anglaise ou sur l'aile gauche prussienne[1]. Cette extension outrée des cantonnements, si périlleuse en face d'un adversaire comme Napoléon et si favorable au succès du plan hardi qu'il avait conçu, a été critiquée par presque tous les écrivains militaires. Wellington a cherché à justifier ces dispositions par les difficultés de faire vivre les troupes et la nécessité de se garder sur tous les points[2]. Le vrai, c'est que, tout en admettant l'hypothèse d'une attaque de Napoléon, et bien qu'ils se fussent même concertés pour y parer éventuellement, les Alliés la croyaient plus qu'improbable. Le 15 juin, à l'heure où l'empereur avait déjà le pied sur le territoire belge, Wellington exposait tranquillement, dans une longue lettre au czar, comment il comptait prendre l'offensive à la fin du mois[3]. Quelques jours auparavant, Blücher avait écrit à sa femme : « Nous entrerons bientôt en France. Nous pourrions bien rester ici encore une année, car Bonaparte ne nous attaquera pas[4]. »

1. Clausewitz (*Der Feldzug von 1815*, 29) dit que les armées ne pouvaient être rassemblées à leur centre en moins de quatre à cinq jours. C'est une petite exagération, les faits le prouvent. Si la bataille de Ligny n'avait pas eu lieu, la concentration qui commença dans l'après-midi du 14 pour les Prussiens, et dans la nuit du 15 au 16 pour les Anglais, aurait été complètement achevée le 17 à midi entre Sombreffe et les Quatre-Bras.

2. Wellington, *Réplique à Clausewitz* (*Dispatches*, XII, 523.)

3. Wellington au czar, Bruxelles, 15 juin. (*Dispatches*, XII, 470 sq.) Cf. lettre du même à lord Lyndoch, 13 juin (*Ibid.*, 462) : « Nous sommes trop forts pour être attaqués ici. »

4. Blücher à sa femme, Namur, 3 juin. (*Blücher in Briefen*, 143.)

CHAPITRE III

LES PREMIERS COMBATS

I. Passage de la frontière belge (15 juin). — La désertion du général de Bourmont.
II. La prise de Charleroi.
III. L'entrevue de Napoléon et de Ney. — Combat de Gilly à l'aile droite.
IV. Les opérations de Ney, le 15 juin. — Combat de Gosselies. — Combat de Frasnes. — Les Quatre-Bras.

I

Le 15 juin, à trois heures et demie du matin, les avant-gardes françaises passèrent la frontière à Leers, à Cour-sur-Heure et à Thy[1]. D'après l'ordre de mouvement expédié du quartier-impérial dans la soirée de la veille, l'armée marchait sur Charleroi en trois colonnes principales : la colonne de gauche (corps de Reille et corps d'Erlon par Thuin et Marchienne) ; la colonne centrale (corps de Vandamme, corps de Lobau, garde impériale et réserve de cavalerie de Grouchy), par Ham-sur-Heure, Jamioulx et Marcinelle ; la colonne de droite (corps de Gérard), par Florenne et Gerpinnes[2].

L'empereur avait tout combiné au point de vue

1. Reille à Soult, Gosselies, 15 juin, 9 heures du soir. Notes de Pajol sur la journée du 15 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

2. Ordre de mouvement pour le 15, Beaumont, 14 juin. (Napoléon, *Corresp.*, 22053.) Soult à Vandamme, à Grouchy et à Gérard, Beaumont, 14 juin. (Registre du major-général. Bibliothèque nationale, Manuscrits, F. Fr., 4366.)

proégétique pour faire l'écoulement rapide de ces masses et pour éviter aux hommes l'énervante fatigue du piétinement sur place ; il avait tout disposé au point de vue tactique pour faciliter en cas de résistance sérieuse de l'ennemi le prompt déploiement et l'aide mutuelle des diverses colonnes. La levée des bivouacs pour les différents corps d'armée était échelonnée de demi-heure en demi-heure, les troupes les plus proches de la frontière ayant à se mettre en mouvement dès trois heures du matin, les troupes les plus éloignées à huit heures seulement. Douze régiments de cavalerie éclairaient la marche. Il était prescrit aux autres troupes à cheval de cheminer à la gauche de l'infanterie. Les sapeurs de chacun des corps d'armée devaient être réunis et marcher dans chaque corps après le premier régiment d'infanterie légère. Trois compagnies de pontonniers avec quinze pontons et quinze bateaux étaient désignées pour suivre immédiatement le corps de Vandamme ; les ambulances devaient se mettre en mouvement à la suite du quartier impérial. Il y avait ordre de brûler toute voiture qui se glisserait dans les colonnes et de ne laisser approcher, jusqu'à nouvel avis, à plus de trois lieues de l'armée les bagages et les parcs de réserve. Les généraux commandant les avant-gardes étaient tenus de régler leur marche de façon à rester toujours à la hauteur les uns des autres ; ils devaient s'éclairer dans toutes les directions, interroger les habitants sur les positions ennemies, saisir les lettres dans les bureaux de poste, se communiquer leurs renseignements et adresser de fréquents rapports à l'empereur qui serait de sa personne avec la tête de la colonne centrale.

Le gros de l'armée devait avoir passé la Sambre avant midi[1].

Cet ordre de mouvement est, avec justice, regardé comme un modèle. Jamais aux heures fortunées d'Austerlitz et de Friedland, Napoléon n'avait dicté un dispositif de marche plus étudié ni mieux conçu. Jamais son génie n'avait été plus lucide, jamais il n'avait mieux montré son application au détail, ses larges vues sur l'ensemble, sa clarté et sa maîtrise de la guerre.

Par malheur, les ordres ne furent point ponctuellement exécutés. Drouet d'Erlon prit sur lui de commencer son mouvement à quatre heures et demie[2], au lieu de lever ses bivouacs à trois heures, comme cela était prescrit. Vandamme, qui devait partir à trois heures, attendait encore à cinq les instructions du quartier-impérial : la nuit, l'officier porteur de l'ordre de mouvement s'était cassé la jambe en tombant de cheval et était resté inerte et isolé en pleine campagne. Vandamme ne fut prévenu de la marche de l'armée que par l'arrivée du corps de Lobau à l'arrière de ses bivouacs[3]. Les troupes de Gérard, enfin, qui devaient également se mettre en route à trois heures, se trouvèrent massées au point de rassemblement, à la hauteur de Florenne, à sept heures seulement[4].

Tout le 4e corps était en émoi. On venait d'apprendre que le général de Bourmont, commandant la division de tête, avait passé à l'ennemi. Cette

1. Ordre de mouvement pour le 15 juin, Beaumont, 14 juin. (Napoléon, *Corresp.*, 22053.)

2. Ordre du chef d'état-major du 1er corps, Avesnes, 14 juin. (Arch. Guerre.)

3. Lobau à Soult, Jamignon (Jamioulx), 15 juin, 8 heures du soir. Janin, *Camp. de Waterloo*, 6-7. — L'adjudant-commandant Janin était sous-chef d'état-major de Lobau.

4. Rapport de Hulot (communiqué par le baron Hulot).

désertion confirmait bien malencontreusement les craintes de trahison et les suspicions contre les chefs dont les soldats avaient l'esprit troublé depuis trois mois. Des murmures, des imprécations partaient des rangs. Un des brigadiers de Bourmont, le général Hulot, « jugeant le moment critique », harangua les deux régiments sous ses ordres ; il leur jura solennellement, l'épée à la main, « de combattre avec eux les ennemis de la France jusqu'à son dernier souffle [1] ». Gérard, à son tour, crut devoir passer devant le front des troupes et leur adresser quelques paroles ; elles répondirent par des acclamations [2]. Gérard était lui-même très ému de la désertion de son protégé Bourmont. Hulot lui en donna les détails.

Un peu après cinq heures du matin, Bourmont était monté à cheval à Florenne avec tout son état-major, le colonel Clouet, le chef d'escadrons de Villoutreys, les capitaines d'Andigné, de Trélan et Sourda et une escorte de cinq chasseurs. Les avant-postes français passés, il avait remis au brigadier de chasseurs une lettre pour Gérard, écrite à Florenne, l'avait congédié ainsi que l'escorte, et s'était lancé au galop avec ses officiers dans la direction de la frontière [3]. Il disait dans sa lettre à Gérard : « ... Je ne veux pas contribuer à établir en France un despotisme sanglant qui perdrait

1. Rapport de Hulot. (Communiqué par le baron Hulot.)

2. Rapport de Hulot. Cf. Mauduit, *les Derniers Jours de la Grande Armée*, II, 33, et la *Relation* de l'*Ambigu* de Londres, LII, 423 : « La trahison de Bourmont inspira aux soldats la crainte d'autres trahisons et les prédisposa à se rebuter facilement des échecs et des souffrances. »

3. Rapport de Hulot. Cf. Clouet, *Quelques mots sur la conduite du comte de Bourmont*, 11-22. — Dans la soirée du 14, Bourmont avait soupé avec le général Hulot, sans lui laisser rien soupçonner de sa détermination, dit Hulot ; en la lui annonçant, dit Clouet. Le témoignage de Hulot nous paraît plus sûr.

mon pays... J'aurais donné ma démission et serais allé chez moi, si j'avais pu croire qu'on m'en laissât le maître. Cela ne m'a pas paru vraisemblable et j'ai dû assurer ma liberté par d'autres voies... On ne me verra pas dans les rangs étrangers. Ils n'auront de moi aucun renseignement capable de nuire à l'armée française, composée d'hommes que j'aime et auxquels je ne cesserai de porter un vif attachement[1]. »

Deux heures après avoir écrit cette protestation qu'il n'était qu'un déserteur et non un traître, Bourmont révélait au colonel de Schutter, commandant les avant-postes prussiens de la Sambre, que les Français attaqueraient Charleroi dans l'après-midi[2]. Un peu plus tard, il dit au colonel de Reiche, aide de camp de Zieten, que l'armée française s'élevait à 120,000 hommes[3]. Enfin,

1. Bourmont à Gérard, Florenne, 11 juin, au matin. (Arch. Guerre. Dossier de Bourmont.) — La lettre de Bourmont, comme le dit Hulot, était accompagnée d'une autre lettre de Clouet à Gérard qui se trouve également au dossier de Bourmont.

C'est en vain que dans sa lettre Bourmont s'efforce d'excuser sa conduite. Il est trop prouvé (voir **1815**, II, 44) que, loin de le contraindre à prendre un commandement, l'empereur n'avait consenti à l'employer que sur les instances réitérées de Ney et de Gérard. Vraisemblablement, si ces deux officiers généraux avaient tant insisté, c'était à la demande de Bourmont lui-même. La lettre à Gérard ne prouve qu'une chose : la préméditation de Bourmont, préméditation confirmée d'ailleurs par le détail, cité plus loin, d'une cocarde blanche à son chapeau dès son entrée sur le territoire ennemi. Il n'avait pas, apparemment, trouvé cette cocarde sur la grande route. Cf. sur la conduite peu louable de Bourmont, *Les Cent Jours en Belgique* par un émigré. (*Bibliothèque universelle de Genève*, juillet-août 1857.)

2. Von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 100.

3. Rapport de Zieten, sur la hauteur près de Gilly, 15 juin, une heure et demie (cité par von Ollech, 101). Cf. von Ollech, 100 et Hooper (*Waterloo*, 68) qui rapporte, au témoignage de sir Francis Head, présent le 15 juin à l'état-major de Zieten, que Bourmont aurait livré l'ordre pour le mouvement de la journée en disant « qu'il avait exécuté sa chère intention de trahir Napoléon, *a cherished intention of betraying Napoleon.* »

Non content d'avoir parlé, Bourmont écrivait le soir, de Namur, au duc de Feltre, comme s'il voulait laisser une pièce à conviction de sa trahison : « ... Parti ce matin de Florenne, j'ai laissé le 4e corps sous les ordres du

quand vers trois heures il rencontra Blücher près de Sombreffe, il se serait sans doute empressé de répondre à toutes les questions que celui-ci lui eût posées. Mais le vieux soldat, révolté de voir un homme portant l'uniforme de général de division déserter le matin d'une bataille, daigna à peine lui parler. Un officier de l'état-major prussien ayant fait remarquer au feld-maréchal qu'il devrait se montrer moins brusque envers Bourmont, puisque celui-ci avait une cocarde blanche, Blücher, sans se soucier d'être compris par le transfuge, qui pouvait savoir l'allemand, dit tout haut : « — Qu'importe la cocarde ! J. F. sera toujours J. F.[1] ! »

II

L'ennemi n'avait pas besoin des renseignements du comte de Bourmont. Dès le 9 juin, Zieten et le général Dörnberg, qui commandait la brigade de cavalerie légère détachée en avant de Mons, étaient informés de grands mouvements de troupes vers la frontière. Le 12, le général Dörnberg avait envoyé à Wellington, qui l'avait fait transmettre à Blücher, l'avis que 100,000 Français se concentraient entre Avesnes et Philippeville. Le 13, le même Dörnberg, qui avait de nombreux espions sur la frontière, écrivit directement à Blücher qu'une attaque lui paraissait

général Gérard à Philippeville. Il aura probablement marché aujourd'hui sur Charleroi. Le reste de l'armée, c'est-à-dire trois corps et la garde, était massé vers Beaumont. Il est vraisemblable que les Anglais ou les Prussiens seront attaqués demain. » (Catalogue des autographes de Benjamin Fillon, n° [illegible].)

1. *Einerlei was das Volk für ein Zeichen ansteckt ! Hundsfott bleibt Hundsfott !* Siborne, I, 26. — Cf. von Ollech, 101, qui dit que Blücher laissa passer Bourmont sans rien lui demander.

imminente. Le 14, Pirch II annonça de Marchienne que les Français attaqueraient le lendemain. Dans la soirée, les avant-postes prussiens se rendaient parfaitement compte de la proximité de l'armée impériale. En vain on avait eu la précaution d'établir les feux de bivouac dans des plis de terrain, la lueur de ces innombrables brasiers réverbérait sur le ciel qui s'illuminait d'une grande clarté blanche [1].

Tout en croyant que Napoléon ne prendrait pas l'offensive [2], Wellington et Blücher s'étaient cependant concertés, dès le 3 mai, dans une entrevue à Tirlemont [3], en prévision de cette éventualité. Avaient-ils expressément arrêté ce jour-là, comme l'exposent nombre d'historiens, une concentration sur la ligne Sombreffe-les-Quatre-Bras ? C'est douteux, car ils ignoraient si l'armée française déboucherait par Philippeville, par Maubeuge, par Condé ou par Lille. Bien plutôt, les deux commandants en chef s'étaient entendus seulement pour une jonction en avant de Bruxelles, sans fixer le point précis ; les circonstances en décideraient [4]. Le

1. Ordre de Zieten, Charleroi, 9 juin, et lettres de Dörnberg, Zieten, Hardinge, Pirch II et Steinmetz, 9, 12, 13 et 14 juin (von Ollech, 87-88, et *Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 436, 437, 454, 455, 476).

2. Cf. **1815**, II, 107.

3. Wellington au prince d'Orange, Bruxelles, 3 mai (au matin et 9 heures du soir) ; à Hardinge, Bruxelles, 5 mai. (*Dispatches*, XII, 345 et 349.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 183.

4. Cf. Müffling, *Aus meinem Leben*, 200-201. Siborne, *History of the war in 1815*, I, 39. Damitz, *Hist. de la camp. de 1815* (traduc. fr.), I, 32. Van Löben, *Précis de la campagne de 1815*, trad. du hollandais, 96. Chesney, *Conférences sur Waterloo*, trad. de l'anglais, 119. Von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 45. Ropes, *The campaign of Waterloo*, 71, 91, 92.

Sauf le livre de Müffling, qui n'est pas, d'ailleurs, très clair sur ce point, aucun document contemporain ne précise les décisions prises à Tirlemont. Il est fort vraisemblable que, selon la judicieuse remarque de Ropes, Müffling donne comme ayant été arrêté entre Blücher et Wellington un plan de concentration conçu par lui-même après les événements et qu'imposaient d'ailleurs, en cas d'une attaque du côté de Charleroi, les positions des armées et la configuration du terrain. Mais Ropes va trop loin en disant qu'il ne fut question à Tirlemont que de plans d'offensive. Les

surlendemain de la conférence de Tirlemont, Blücher, toujours zélé pour la cause commune, avait prescrit à ses troupes, afin de les rapprocher de l'armée anglaise, un mouvement général sur leur droite. Le Ier corps se concentra à Fleurus, le IIe à Namur; le IIIe corps marcha de Trèves sur Arlon, puis sur Dinant et Huy; le IVe vint de Coblentz à Malmédy et, un peu plus tard, à Liège. Blücher porta son quartier-général de Liège à Namur[1]. Zieten, commandant le Ier corps d'armée, le plus proche des cantonnements anglais, reçut l'ordre de se tenir en étroit contact avec l'armée de Wellington. « En cas d'attaque, lui fit écrire Blücher dès le 5 mai, vous attendrez à Fleurus le développement des manœuvres de l'ennemi, et vous donnerez au duc de Wellington ainsi qu'à moi des nouvelles au plus vite[2]. » Sinon Wellington, qui sur la promesse de Blücher, à Tirlemont, de couvrir le flanc gauche de l'armée anglaise, avait échelonné ses forces de façon à protéger surtout les routes d'Ath, de Mons et de Nivelles[3], du moins Blücher était donc préparé à subir une attaque du côté de

lettres de Wellington du 30 avril au prince d'Orange, à lord Uxbridge et à lord Hill (*Dispatches*, XII, 337) témoignent que le duc pensait alors à se prémunir contre une attaque et que, comme le dit Müffling (*Aus meinem Leben*, [illegible]), il désirait qu'au cas échéant l'armée prussienne vînt prolonger sa gauche. De là, le but de l'entrevue de Tirlemont. Les ordres de Blücher du 2 mai, en vertu desquels les Prussiens commencèrent à se rassembler sur leur droite, indiquent que, le 3 mai, des mesures défensives avaient été concertées entre les deux généraux. « J'ai été très satisfait de mon entrevue avec Blücher », écrivait, le 4 mai au soir, Wellington au prince d'Orange. (*Dispatches*, XII, 355.)

1. Ordres de Blücher, Liège, 2 mai (cités par von Ollech, 45-46). Hardinge à Wellington, 2 mai. (*Supplementary Dispatches*, X, 238.) — Blücher vint à Namur du 10 au 16 mai.

2. Blücher à Zieten, Liège, 5 mai (cité par von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 42).

3. Wellington au prince d'Orange, Bruxelles, 9 et 17 mai. (*Dispatches*, XII, [illegible], [illegible].) Prince d'Orange à Wellington, Braine-le-Comte, 10 et 12 mai. (*Suppl. Dispatches*, X, [illegible], 281.)

Charleroi. Le 14 juin avant midi, le feld-maréchal, renseigné par les rapports de Pirch II et de Dörnberg, commença à prendre des dispositions pour une concentration de toute son armée à Fleurus[1].

Les avant-postes de Pirch II, qui couvraient le front du corps de Zieten, s'attendaient, dans la nuit du 14 juin, à être attaqués au point du jour. Ils reçurent les tirailleurs français à coups de fusil, puis, en danger d'être débordés, ils se retirèrent pied à pied, de position en position, jusqu'à la Sambre. Dans ces divers engagements, à Thuin, à Ham, au bois de Montigny, à la ferme de la Tombe, les Prussiens perdirent environ 500 hommes, tués, blessés ou prisonniers[2]. Toujours poussant l'ennemi, les têtes de colonnes françaises arrivèrent entre neuf et dix heures au bord de la Sambre : la division Bachelu, du corps de Reille, devant Marchienne ; la cavalerie de Pajol, devant Charleroi. Les ponts, barricadés, étaient défendus par de l'infanterie et du canon. L'attaque de Marchienne, trop longuement préparée, prit deux heures. Ce fut seulement un peu avant midi que le 2e léger enleva le pont à la baïonnette. Reille fit aussitôt déboucher le 2e corps, mais le pont étant étroit, les quatre divisions et la cavalerie n'eurent achevé leur mouvement qu'au milieu de l'après-midi. Le 1er corps, qui suivait le corps de Reille, ne commença de traverser la Sambre qu'à quatre heures et demie[3].

Pajol fut aussi retenu longtemps devant le pont

1. Ordres de Blücher et de Gneisenau, Namur, 14 juin. Blücher à Müffling, Namur, 15 juin, 9 heures du matin (cités par von Ollech, 90-91, 96).

2. Reille à Soult, Gosselies, 15 juin, 9 heures du soir. Notes de Pajol, 15 juin. (Arch. Guerre.) Damitz, I, 62-63. Wagner, IV, 11-12.

3. Reille à Soult, Gosselies, 11 juin, 9 heures du soir. Relation de Reille. D'Erlon à Soult, Marchienne, 15 juin, 4 heures et demie du soir. Notes de Pajol. (Arch. Guerre.) Damitz, I, 64. Wagner, IV, 12.

de Charleroi. Entre neuf et dix heures, le 1er hussards tenta un hurrah qui échoua sous le feu nourri des tirailleurs embusqués dans les maisons et derrière la barricade. Pour forcer cette position, il fallait de l'infanterie. Pajol se résigna à attendre le corps de Vandamme, dont il se croyait suivi à courte distance. Comme on sait, ce corps d'armée avait levé ses bivouacs quatre heures trop tard. Vers onze heures, Pajol vit arriver non point Vandamme, mais l'empereur lui-même avec les marins et les sapeurs de la garde et la jeune garde de Duhesme. Informé du retard de Vandamme, Napoléon avait envoyé l'ordre à la division Duhesme de quitter son rang dans la colonne centrale pour se porter à vive allure vers Charleroi par un chemin de traverse. Sapeurs et marins s'élancèrent sur le pont et déblayèrent la barricade, ouvrant le passage aux escadrons de Pajol. Les Prussiens s'étaient déjà retirés. Les cavaliers, gravissant au grand trot la rue escarpée et sinueuse qui traverse Charleroi du sud au nord, les poursuivirent jusqu'à la bifurcation des deux routes. Pajol détacha le 1er hussards sur la route de Bruxelles pour éclairer la gauche et s'engagea avec le gros de sa cavalerie sur la route de Fleurus par laquelle les Prussiens débusqués de Charleroi opéraient leur retraite [1].

III

Il était un peu plus de midi [2]. L'empereur, acclamé

1. Notes de Pajol sur la journée du 15 juin. (Arch. Guerre.) Gourgaud, 44. Napoléon, *Mém.*, 79. Damitz, I, 63-46. Journal manuscrit de Gourgaud. (Papiers du général G.)

2. Les notes de Pajol et le *Bulletin de l'armée* (*Moniteur*, 18 juin) concordent sur l'heure où Pajol, que l'empereur suivait de près, traversa Charleroi : midi. Les documents allemands disent : 11 heures et demie.

par les habitants[1], traversa Charleroi. Il s'arrêta au pied des glacis éboulés, à quelque cent mètres en deçà de l'embranchement des routes de Bruxelles et de Fleurus, près d'une petite guinguette appelée la Belle-Vue. De là, on dominait toute la vallée de la Sambre. Il descendit de cheval, se fit apporter une chaise de la Belle-Vue et s'assit au bord de la route. Les troupes défilaient. En l'apercevant, cavaliers et fantassins poussaient des vivats qui couvraient les roulements des tambours et les éclats des trompettes. L'enthousiasme tenait de la frénésie ; des soldats sortaient des rangs « pour embrasser le cheval de leur empereur[2] ». Selon un témoin, Napoléon s'assoupit bientôt, et le bruit des acclamations ne put le tirer de son sommeil[3]. Le fait ne paraît pas invraisemblable si l'on se rappelle qu'à Paris, aux mois d'avril et de mai 1815, l'empereur était pris souvent de ces somnolences subites[4], et si l'on réfléchit que ce jour-là, à midi, il était resté déjà sept ou huit heures à cheval.

Gourgaud, qui avait accompagné le 1er hussards sur la route de Bruxelles, revint, vers deux heures, annoncer que les Prussiens se montraient en forces à Gosselies. L'empereur le dépêcha aussitôt à Marchienne, avec l'ordre pour le général Reille de marcher sur Gosselies. Inquiet néanmoins pour

1. Napoléon, *Corresp.*, 22055. Récit de l'*Ambigû*, de Londres, LII, 422. Traditions locales. — A Charleroi, les Prussiens s'étaient rendus odieux.

2. Merode-Westerloo, *Mém.*, I, 348. Notes manuscrites du colonel Baudus (comm. par M. de Montenon). Traditions locales.

La Belle-Vue a été démolie il y a une quinzaine d'années. Elle se trouvait à la gauche de la route, à environ 150 mètres au sud du point où est aujourd'hui le passage à niveau du Grand-Central-Belge.

3. Notes précitées du colonel Baudus. — Baudus était alors commandant, attaché à l'état-major de Soult.

4. **1815**, I, 614.

sa gauche, jusqu'à l'exécution de ce mouvement, il fit établir sur la route de Bruxelles, à deux kilomètres de Charleroi, un des régiments de jeune garde de Duhesme et une batterie à cheval. Peu après, il donna l'ordre à Lefebvre-Desnoëttes de se porter au soutien du 1er hussards avec la cavalerie légère de la garde (lanciers et chasseurs), et il dicta à Soult une lettre pour d'Erlon, enjoignant à celui-ci de marcher sur Gosselies pour seconder Reille[1]. Cette lettre venait d'être expédiée, — il était un peu plus de trois heures, — quand survint le maréchal Ney[2].

Arrivé le 13 juin à Avesnes, en poste, sans ses chevaux et avec un seul aide de camp, Ney n'avait

1. Journal manuscrit de Gourgaud. Notes de Pajol. (Arch. Guerre.) Soult à d'Erlon, en avant de Charleroi, 15 juin, 3 heures. (Registre du major-général.) Cf. Napoléon, *Mém.*, 80-81. Gourgaud, *Camp. de 1815*, 45-46.

2. La question, très importante, de l'heure où Ney rejoignit l'empereur, a suscité des discussions innombrables. Heymès (*Relation*, 5) dit : 7 heures. Pajol (Notes sur la journée du 15 juin, Arch. Guerre) dit : midi. Gamot (Lettre rectificative, *Annales militaires*, octobre 1818) dit : dans l'après-midi. Tous les historiens disent : de 4 à 5 heures.

De l'ensemble et de la concordance des témoignages cités ci-après, il est hors de doute que l'entrevue de Ney et de l'empereur eut lieu entre 3 heures et 3 heures et quart au plus tard :

1° Gourgaud (Journal manuscrit) dit que Ney prit le commandement avant l'attaque de Gosselies ;

2° Gourgaud (*Camp. de 1815*, 46) dit que Ney arriva au moment où Reille se portait de Marchienne sur Gosselies ;

3° Reille (*Relation*, Arch. Guerre) dit que Ney vint prendre le commandement du 2e corps quand ce corps d'armée marchait sur Gosselies ;

4° Ney lui-même (lettre au duc d'Otrante, 26 juin, *Journal de l'Empire*, du 29 juin) dit qu'il arriva à Charleroi au moment où l'ennemi se repliait sur Gosselies et que bientôt après il poussa l'ennemi et l'obligea d'évacuer Gosselies.

Or, de la guinguette de la Belle-Vue, point où Ney rencontra l'empereur, jusqu'à Gosselies, il y a 6 kilomètres ; et, d'après le témoignage des auteurs allemands et hollandais (Damitz, 67, Reiche, II, 416, von Ollech, 101, Treuenfeld, 103 et 128, van Löben, 124. Cf. Clausewitz, 30, Plotho, 30, Wagner, IV, 14, etc.), les Français attaquèrent Gosselies à 4 heures au plus tard.

Un mot encore pour prouver le peu de véracité d'Heymès. A l'entendre, Ney dut quitter Beaumont vers 11 heures. Si donc il n'était arrivé à Charleroi qu'à 7, il aurait mis huit heures pour faire 26 kilomètres? lui, un cavalier, avec un cheval tout frais, lui Ney, quand le canon grondait!

trouvé, le lendemain, qu'une carriole de paysans pour aller à Beaumont. Là, dans la matinée du 15, il avait acheté deux chevaux au maréchal Mortier, rendu impotent par une sciatique soudaine, et avait piqué sur Charleroi en longeant les colonnes. Les soldats le reconnaissaient ; ils paraissaient heureux de le revoir. « Ça va marcher ! criaient-ils, voilà le rougeaud[1]. »

L'empereur, qui voulait aussi que « ça marchât », dit au maréchal : « — Bonjour, Ney. Je suis bien aise de vous voir. Vous allez prendre le commandement des 1er et 2e corps d'armée. Je vous donne aussi la cavalerie légère de ma garde, mais ne vous en servez pas. Demain vous serez rejoint par les cuirassiers de Kellermann. Allez, poussez l'ennemi sur la route de Bruxelles et prenez position aux Quatre-Bras[2]. »

Sur le terrain, en présence de l'ennemi, le beau plan stratégique conçu à Paris par Napoléon se précise et se développe. Il comptait seulement, dans

1. Lettre de Ney au duc d'Otrante, 26 juin. Heymès, *Relation*, 6). — On a vu (1815, II, p. 54) que Ney fut appelé à l'armée seulement le 11 juin, l'empereur ne s'étant déterminé qu'au dernier moment à lui donner un commandement.

2. Ce sont les paroles mêmes d'Heymès (*Relation*, 6-7), — sauf les derniers mots relatifs aux Quatre-Bras que l'aide de camp de Ney, dans une brochure écrite uniquement pour la justification du maréchal, a naturellement *oublié* de mentionner. Mais Gourgaud (*Camp. de 1815*, 46) et Napoléon (*Mém.*, 81) disent positivement que Ney reçut le 15 juin l'ordre de marcher aux Quatre-Bras. Et il y a, pour confirmer les dictées de Sainte-Hélène sur ce point, deux témoignages décisifs :

1° Grouchy (*Observations sur la camp. de 1815*, édition de Philadelphie, 1818, p. 32) dit que l'empereur, en sa présence, blâma la conduite de Ney « qui avait suspendu le mouvement de ses troupes au lieu d'exécuter les ordres qui lui prescrivaient de se porter aux Quatre-Bras ».

2° Le Bulletin de l'Armée, rédigé à Charleroi dans la soirée du 15 (*Moniteur* du 18 juin), porte :

« L'empereur a donné le commandement de la gauche au prince de la Moskowa, qui a eu ce soir son quartier général aux Quatre-Chemins (Quatre-Bras), sur la route de Bruxelles. »

Ce dernier document, qui est péremptoire, clôt toute discussion.

cette première journée, se porter sur le point de jonction présumé des deux armées alliées de façon à les y devancer. Maintenant, puisque ses adversaires lui en laissent le temps, il va étendre son champ d'action et les mettre dans l'impossibilité de se réunir. Le gros des Anglais venant de Bruxelles et le gros des Prussiens venant de Namur, les deux armées doivent nécessairement opérer leur jonction par la chaussée de Namur à Nivelles qui passe à Sombreffe et croise aux Quatre-Bras la route de Charleroi à Bruxelles. L'empereur veut donc porter son aile gauche aux Quatre-Bras et son aile droite à Sombreffe[1]. Lui-même s'établira à Fleurus, sommet du triangle formé par ces trois points, prêt à fondre, le lendemain, avec sa réserve sur celle des armées ennemies qui s'approchera la première. Si toutes deux se dérobent, il gagnera Bruxelles sans tirer un coup de canon.

Grouchy arriva comme l'empereur achevait de donner ses instructions au maréchal Ney, qui partit sur-le-champ. Grouchy était parvenu une heure auparavant, avec les dragons d'Exelmans, au pont

1. Grouchy dit positivement et à plusieurs reprises (*Relation succincte*, 12, et Appendices, IV, 32 et VII, 12 : déclaration de l'aide de camp Bella, et Notes sur les lettres de Jomini) que Napoléon lui donna non seulement verbalement, mais par écrit, l'ordre de poursuivre l'ennemi au-delà de Fleurus et de Sombreffe, et même de pousser des partis sur Gembloux. Cette assertion est confirmée par la lettre de Grouchy à Napoléon, Fleurus, 16 juin, 5 heures du matin (Arch. Guerre) : « Je réunis en ce moment mes troupes pour effectuer le mouvement que vous avez ordonné sur Sombreffe. »

Donc, malgré les dénégations de Napoléon dans la quinzième de ses *Notes sur l'art de la guerre*, du général Rogniat, il est certain que son objectif était d'occuper Sombreffe le soir du 15 juin.

« Si l'on avait occupé Sombreffe, dit l'empereur dans cette note dictée à Sainte-Hélène, cela aurait fait manquer toutes les manœuvres, car la bataille de Ligny n'eût pas eu lieu. » Or, ainsi que je le démontrerai plus loin par les lettres mêmes de l'empereur, cette bataille était absolument hors de ses prévisions le soir du 15 et même le matin du 16. Par conséquent, il ne pouvait vouloir manœuvrer, comme il l'a prétendu à Sainte-Hélène, pour amener une concentration des Prussiens sur ce point.

de Charleroi où défilait encore la jeune garde; impatient de rejoindre son 1er corps de cavalerie, qu'il supposait engagé, il avait devancé la colonne et s'était porté à Gilly en un temps de galop. Après avoir reconnu cette position, il venait demander des ordres à l'empereur. Celui-ci monta aussitôt à cheval, voulant se rendre compte par lui-même. Il était trois heures passées, les dragons d'Exelmans avaient fini de déboucher à la suite de la garde, et la tête de colonne de Vandamme entrait dans Charleroi[1].

Le général Pirch II avait établi sa division en arrière de Gilly, le front couvert par le ruisseau boueux du Grand-Rieux. Quatre bataillons et une batterie occupaient les pentes des hauteurs boisées qui dominent le vallon depuis l'abbaye de Soleillemont jusqu'à Chatelineau : trois autres bataillons se tenaient en réserve près de Lambusart; un régiment de dragons observait la Sambre, de Chatelet à Farciennes[2]. Trompé par l'extension de cette ligne de bataille, extension qui avait précisément pour but d'imposer aux Français, Grouchy évaluait les forces de l'ennemi à une vingtaine de mille hommes[3]. L'empereur jugea au premier coup d'œil qu'il y en avait tout au plus dix mille. Il arrêta avec Grouchy, investi verbalement du commandement de l'aile droite[4], les dispositions d'attaque. Une des divisions

1. Grouchy, *Observat. sur la Camp. de 1815*, 61. Cf. *Relation succincte*, 11, où Grouchy dit que les dragons débouchèrent avant le corps de Vandamme, et le *Bulletin de l'Armée* (*Moniteur*, 18 juin) où on lit que le corps de Vandamme déboucha à 3 heures.

2. Wagner, IV, 13. Damitz, I, 69-70. Von Ollech, 103.

3. Grouchy, *Relation succincte*, 11.

4. Grouchy, *Relation succ.*, 13, et Appendice IV, 31 : déclarat. de l'aide de camp Bella. — De même que Napoléon avait donné à Ney le commandement de l'aile gauche, il donnait à Grouchy celui de l'aile droite. Mais les ordres écrits confirmatifs ne furent adressés aux deux maréchaux que le matin du 16. (Napoléon, *Corresp.*, 22058, 22059. Soult à Ney et à Grouchy, Charleroi, 16 juin. Registre d'ordres du major-général.)

de Vandamme, secondée par la cavalerie de Pajol, aborderait l'ennemi de front, tandis que Grouchy le prendrait de flanc, en passant à gué le ruisseau, près du moulin Delhatte, avec les dragons d'Exelmans. On poursuivrait alors les Prussiens jusqu'à Sombreffe où l'on prendrait position[1].

Ces ordres donnés, l'empereur regagna Charleroi afin de presser la marche du corps de Vandamme[2]. Il eût mieux valu qu'il restât à Gilly. En son absence, Vandamme et Grouchy mirent deux heures à combiner leur attaque. Vers cinq heures et demie, l'empereur, surpris de ne point entendre le canon, revint sur le terrain et enjoignit à Vandamme de donner tête baissée contre l'ennemi[3].

Après une courte canonnade qui éteignit le feu des pièces de Pirch, trois colonnes, de deux bataillons chacune, s'élancèrent baïonnettes croisées. Les Prussiens postés en première ligne n'attendirent pas le choc. Sur l'ordre de Zieten, Pirch les mit aussitôt en retraite. Irrité de voir ces bataillons se retirer sans pertes, l'empereur ordonne à l'un de ses aides de camp, le général Letort, « de charger, d'écraser l'infanterie prussienne » avec ses escadrons de service. Letort ne prend pas le temps de réunir les quatre escadrons. Il part avec les seuls dragons; les autres suivront quand ils seront prêts! Il franchit le ruisseau au nord de la

1. Grouchy, *Relation succincte*, 11-12; *Observations*, 61. Notes de Pajol. (Arch. Guerre.) Cf. Gourgaud, 52-53. Napoléon, *Mém.*, 69.

2. Grouchy, *Relat. succincte*, 11. Cf. Notes de Pajol. (Arch. Guerre.)

3. Gourgaud, 48. Napoléon, *Mém.*, 83. Journal manuscrit de Gourgaud, Damitz, II, 70-71. Notes du colonel Simon-Lorière sur les journées des 15 et 16 juin. (Arch. Guerre.) — Grouchy (*Relation succ.*, 11 et 12, et Appendice IV, 31) ne veut pas reconnaître que lui et Vandamme aient perdu du temps. Il prétend même que Vandamme attaqua prématurément, sans attendre ses ordres. Or ce fut l'empereur lui-même qui donna l'ordre à Vandamme d'attaquer. Grouchy, étant à la droite, ne pouvait savoir exactement ce qui se passait au centre.

route, dans la partie la moins encaissée du ravin, retraverse la route de Sart-Allet devant les colonnes de Vandamme et fond sur les Prussiens en retraite. Des quatre bataillons ennemis, deux parvinrent à gagner les bois de Soleillemont. Les deux autres, formés en carrés, furent enfoncés et sabrés ; leurs débris se sauvèrent dans les bois, dont une compagnie du 1er régiment de la Prusse occidentale occupait la lisière. En les poursuivant, Letort reçut une balle dans le ventre et tomba mortellement blessé à bas de son cheval. Les dragons adoraient ce chef doux et intrépide ; ils vengèrent sa mort en massacrant tout ce qu'ils trouvèrent à portée de leurs longues épées[1].

Pendant ce combat, les dragons d'Exelmans, brigades Burthe et Vincent en tête, débouchaient au-dessus de Chatelineau, culbutaient le régiment de dragons du colonel Moïsky, chassaient un bataillon du bois de Pironchamp et le rejetaient sur Lambusart. Toutes les troupes de Pirch s'étant ralliées là, l'ennemi fit tête. Attaqué simultanément par les dragons d'Exelmans et par la cavalerie légère de Pajol, qui avait dépassé les colonnes de Vandamme, il se replia au-delà de Fleurus[2]. Grouchy avait conduit en personne l'attaque de droite. Bien que le jour déclinât, il voulait emporter Fleurus, occupé seulement par deux bataillons[3], et pousser les Prussiens jusqu'à Sombreffe, selon les ordres de l'empereur. Mais Vandamme, qui avait déjà com-

1. Lettre de Kimann, chef d'escadrons aux dragons de la garde, au bivouac, 17 juin. (Papiers du général G.) Journal manuscrit de Gourgaud. Bulletin de l'Armée. (*Moniteur*, 18 juin.) Gourgaud, *Camp. de 1815*, 49-50. Napoléon, *Mém.* 83. Damitz, 71. Wagner, IV, 15.

2. Grouchy à Napoléon, Campinaire, 15 juin, 10 heures du soir. Cf. Exelmans à Soult, 16 juin, et Pajol à Grouchy, Lambusart, 15 juin, 10 heures du soir. (Arch. Guerre.)

3. Wagner, IV, 16.

mencé d'établir ses bivouacs entre Winage et les bois de Soleillemont, refusa formellement d'aller plus loin, disant que ses troupes étaient trop fatiguées, et que d'ailleurs « il n'avait point d'ordres à recevoir du commandant de la cavalerie[1] ». Grouchy, ne pouvant attaquer Fleurus sans infanterie, s'arrêta à deux portées de canon de ce village. Les corps d'Exelmans et de Pajol bivouaquèrent en première ligne, couvrant l'infanterie de Vandamme, entre Lambusart et Campinaire[2].

IV

L'aile gauche n'avança pas non plus aussi loin que Napoléon l'aurait voulu. Le 1er hussards, envoyé de Charleroi sur la route de Bruxelles[3], avait rencontré vers une heure et demie, au-delà de Jumet, la cavalerie de Lutzow et les tirailleurs du 29e régiment qui couvraient la concentration à Gosselies de la division Steinmetz. On s'observa assez longtemps, puis les deux cavaleries s'engagèrent. Les uhlans ramenaient vivement les hussards, lorsqu'ils furent chargés et repoussés à leur tour par les lanciers de Piré, avant-garde du corps de

1. Grouchy, *Relation succincte*, 12, 13, et Appendice IV, 32 : déclaration de Bella. Cf. Pajol à Grouchy, Lambusart, 15 juin, 10 heures du soir. (Arch. Guerre.) Journal manuscrit de Gourgaud. — Gourgaud rapporte qu'après une longue et vive discussion Vandamme consentit à donner un bataillon. Mais trop de temps était perdu. Il faisait nuit noire.

Il faut remarquer que, le 15 juin, Vandamme ignorait qu'il fût sous les ordres de Grouchy, l'empereur ayant négligé de l'en informer, et Grouchy n'étant investi que verbalement du commandement de l'aile droite. Voir à ce sujet **1815**, II, 122, note 4.

2. Grouchy à Napoléon, Campinaire, 15 juin, 10 heures du soir. Pajol à Grouchy, Lambusart, 10 heures du soir. Vandamme à Napoléon, La Cense de Fontenelle, 10 heures du soir. (Arch. Guerre. Armée du Nord.)

3. **1815**, II, 117.

Reille[1]. Reille pressa la marche de son infanterie, parvint sur les trois heures à portée de canon de Gosselies et fit ouvrir le feu contre ce village. Au moment où les colonnes d'attaque commençaient leur mouvement, arriva le maréchal Ney[2] avec la cavalerie légère de la garde qu'il avait rejointe en route. Gosselies, défendu par le 29e régiment prussien, fut occupé après un léger combat. L'affaire n'était cependant point terminée. La plus grosse fraction de la division Steinmetz se trouvait encore en marche à l'ouest de Gosselies ; par l'occupation de ce village, la route directe sur Heppignies et Fleurus lui était coupée. Sans hésiter, Steinmetz poussa quelques bataillons contre les Français qui commençaient à déboucher de Gosselies, les y refoula et, sous la protection d'un fort détachement tenant les maisons au nord du bourg, il continua sa retraite sur Heppignies[3].

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Damitz, I, 66-67. Cf. Rapport de Zieten, 11 juin, 1 heure 1/2 (cité par von Ollech, 100) et Soult à d'Erlon, Charleroi, 15 juin. (Registre du major-général.)

On a vu (**1815**, II, 119) que Gourgaud avait porté à Reille l'ordre de marcher de Marchienne sur Gosselies. Quand Reille reçut cet ordre, il s'était déjà de lui-même mis en marche sur Jumet.

2. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) « Les divisions marchèrent sur le bois de Lombuc et Gosselies, dit Reille. C'est dans ce moment que le maréchal Ney vint prendre le commandement. » — On n'est pas plus précis. — Cf. Journal manuscrit de Gourgaud. (Papiers du général G.)

3. Relation de Reille. Journal manuscrit de Gourgaud. Cf. Wagner, IV, 14. Plotho, 30. Clausewitz, 30. Damitz, 68. Hoffmann, 28. Reiche, Réponse à Hoffmann. Von Ollech, 101. — D'après Plotho et Hoffmann, Steinmetz aurait repris et réoccupé complètement Gosselies. Mais Clausewitz et Reiche disent que sa division se fit jour à la baïonnette et continua sa retraite. Steinmetz lui-même, dans son rapport officiel (cité dans le *Militär Wochenblatt*, 1847), dit : « Je gagnai Gosselies et continuai ma retraite jusqu'à Heppignies. » — Il n'est pas question là d'une nouvelle occupation de Gosselies.

Steinmetz fut à peine poursuivi. C'est seulement à 8 heures du soir que, sur l'ordre de l'empereur de porter des forces dans la direction de Fleurus, la division Girard marcha par Ransart sur Wangenies et eut un nouvel engagement avec les Prussiens. (Reille à Soult. Gosselies, 15 juin. (Arch. Guerre.) Cf. Damitz, 68. Girard à Reille, Wangenies, 15 juin, 11 heures du soir. (Papiers du général G.)

La route de Bruxelles était libre, et l'on avait encore près de quatre heures de jour. Mais le maréchal Ney jugea sans doute que, malgré l'ordre formel de l'empereur de pousser l'ennemi, il s'était déjà trop avancé par rapport à l'aile droite de l'armée. Au lieu de continuer sa marche avec toutes ses troupes, il établit les divisions Girard, Foy et Jérôme autour de Gosselies, dirigea sur Mellet la division Bachelu et la cavalerie légère de Piré et détacha seulement vers les Quatre-Bras les lanciers et les chasseurs de la garde[1].

Arrivés vers cinq heures et demie en vue de Frasnes[2], les lanciers de la garde furent reçus à coups de canon. Le village était occupé par un bataillon de Nassau et une batterie à cheval commandés par le major Normann. Cet officier, laissé sans aucune instruction, mais entendant la canonnade de Gosselies, avait pris aussitôt des dispositions pour défendre bravement son poste. Lefebvre-Desnoëttes fit incontinent demander quelque infanterie. Un bataillon du 2e léger, tête de colonne de la division Bachelu, parvenu à la hauteur de Mellet, continua

1. Notes du chef d'escadrons de Stuers, des lanciers rouges (comm. par M. de Stuers). — La relation de Reille (Arch. Guerre, cf. Reille à Soult, Gosselies, 15 juin, 9 heures du soir) porte expressément que, après l'attaque de Gosselies, tout le 2e corps s'établit : trois divisions autour de Gosselies, deux divisions dont celle de Piré à Mellet, et que seule la cavalerie de la garde fut détachée sur la route de Bruxelles. Les pages 2 et 3 de la *Relation* d'Heymès sont un tissu d'erreurs volontaires.

On remarquera aussi que, au mépris des ordres de l'empereur de ne pas employer la cavalerie de la garde, Ney envoya précisément ce corps d'élite à l'avant-garde, alors qu'il avait Piré sous la main.

2. Le prince d'Orange (Rapport au roi des Pays-Bas, Nivelles, 17 juin, 2 heures du matin. (Papiers du général G.)) dit que l'attaque de Frasnes commença vers 5 heures. Le prince Bernard de Saxe-Weimar dans son rapport du 15 juin, Quatre-Bras, 9 heures du soir (cité par van Löben, 104-105) dit : à 6 heures et demie. Cette différence dans l'indication de l'heure provient sans doute de ce que le prince d'Orange entend par le commencement de l'attaque le moment où les lanciers arrivèrent devant Frasnes, et le prince Bernard, l'instant où le bataillon d'infanterie, qu'il avait fallu attendre près d'une heure, aborda le village.

sa route vers Frasnes en accélérant le pas. Les tirailleurs ouvrirent le feu contre les Nassaviens. En attendant ce renfort, Lefebvre-Desnoëttes avait dirigé une partie des lanciers sur la droite de Frasnes, de façon à tourner l'ennemi[1]. L'escadron de l'île d'Elbe (Polonais), commandé par le général Edouard de Colbert en personne, poussa jusqu'aux Quatre-Bras qui n'étaient pas occupés. Mais Colbert se trouva là sans soutien, fort loin du gros de sa division; il revint près de Frasnes[2]. Dans l'intervalle, le bataillon du major Normann s'était replié sur la route en maintenant toujours les Français à petite portée de canon. Il prit position sur la lisière du bois de Bossu, à deux kilomètres en avant des Quatre-Bras, où arrivait au même instant le prince Bernard de Saxe-Weimar avec quatre bataillons de Nassau[3]. Prévenu fortuitement à Genappe du passage de la Sambre par les Français, ce jeune prince avait, de son chef, mis ses troupes en marche pour aller occuper cet important point stratégique[4].

1. Rapports précités du prince d'Orange et du prince de Saxe-Weimar. Van Löben, 132-134. Notes du chef d'escadrons de Stuers, des lanciers de la garde (comm. par M. de Stuers). Cf. la lettre de Ney à Soult, Gosselies, 16 juin, 7 heures du matin (Papiers du général G.) où est mentionnée la présence à Frasnes du bataillon détaché de la division Bachelu.

2. Colbert au duc d'Elchingen, 15 mai 1829. — Cette lettre, dont une copie m'a été communiquée par M. le général de Colbert, fut adressée au duc d'Elchingen, qui réunissait tous les témoignages des officiers sous les ordres de son père dans les journées des 15 et 16 juin, afin de les insérer dans sa brochure: *Documents inédits, etc.* Mais le duc d'Elchingen n'a pas publié cette lettre, on comprend pourquoi. Cette reconnaissance est mentionnée aussi par le colonel Lemonnier, aide de camp de Foy. (*Campagnes*, 236.) Il est hors de doute que Colbert poussa jusqu'aux Quatre-Bras; mais ce général est mal servi par sa mémoire, en disant qu'il y vint vers 4 heures. Il put y arriver au plus tôt vers 6 heures, c'est-à-dire une heure avant que le prince de Saxe-Weimar n'y arrivât lui-même de Genappe.

3. Rapports précités du prince d'Orange et du prince de Saxe-Weimar. Van Löben, 134. Cf. 130-132. Notes de Stuers. — Dans son rapport, le prince Bernard dit qu'il concentra sa brigade aux Quatre-Bras quand déjà le bataillon de Normann avait pris position au bois de Bossu.

4. Van Löben (130-132 dit expressément que le prince Bernard s'était mis

Au bruit du canon, le maréchal Ney rejoignit son avant-garde. Il reconnut la position. Bien que les Nassaviens fussent seulement 4,500 avec six bouches à feu[1], c'était assez pour défendre les Quatre-Bras contre les 1,700 lanciers et chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes[2] soutenus par un seul bataillon. Ney se contenta de faire exécuter quelques charges assez molles contre les fantassins de Nassau, en position devant les Quatre-Bras, et de diriger à l'est de ce point, du côté de Sart-Dame-Aveline, une reconnaissance qui ne s'approcha même pas à portée de fusil des petits-postes ennemis[3]. Puis, un peu avant huit heures, il rallia à Frasnes, où elle s'établit, la division Lefebvre-Desnoëttes, et revint à Gosselies pour y passer la nuit[4].

L'aide de camp de Ney pendant cette campagne, le colonel Heymès, a donné, comme explication de la conduite du maréchal, « qu'il n'y avait pas une chance sur dix » de s'emparer des Quatre-Bras[5]. En effet, quand Ney arriva en vue des Quatre-Bras, non point à dix heures du soir comme le prétend

en mouvement, de son chef, pour se rendre aux Quatre-Bras avant d'en avoir reçu l'ordre expédié, vers 4 heures, de Nivelles, par le général Perponcher, lequel ordre avait été transmis d'abord à Houtain-le-Val. La remarque de Chesney (*Waterloo*, 128) est donc complètement erronée.

1. 1er, 2e et 3e bataillons de Nassau; 1er et 2e bataillons d'Orange-Nassau; une compagnie de chasseurs à pied; une batterie à cheval. En tout 4,500 hommes environ. — L'état de situation du 12 juin (cité par van Löben, 69) ne porte cette brigade qu'à 3,211 hommes; mais le 2e bataillon d'Orange-Nassau et la compagnie de chasseurs n'y sont point mentionnés.

2. La division Lefebvre-Desnoëttes comptait 2,067 hommes (Situation au 15 juin, signée d'Hériot. Arch. Guerre), mais deux escadrons de service étaient restés près de l'empereur.

3. Notes du chef d'escadrons de Stuers et lettre de Colbert (précitées). Rapport du prince de Saxe-Weimar, Quatre-Bras, 9 heures du soir.

D'après ce rapport, tout était fini dès 8 heures, et le prince ne craignait plus aucune attaque dans la soirée. — Le prince d'Orange dit de même dans son rapport au roi des Pays-Bas : « L'escarmouche cessa à 8 heures. »

4. Situation de Reille. (Arch. Guerre.) Notes de Stuers. Cf. Lettre de Ney au duc d'Otrante, 26 juin. (*Journal de l'Empire*, du 29 juin.)

5. Heymès, *Relation*, 9.

Heymès, mais à sept heures au plus tard comme on vient de le voir, il pouvait difficilement songer à enlever cette position avec deux régiments de cavalerie et un bataillon. Mais si dès cinq heures de l'après-midi, étant à Gosselies, il avait mis en marche sur la route de Bruxelles le quart seulement des troupes que l'empereur lui avait confiées, soit deux divisions de cavalerie, deux d'infanterie et quatre batteries[1], avant neuf heures il eût exterminé aux Quatre-Bras avec ces 14,000 hommes les 4,500 fantassins du prince Bernard de Saxe dont la plupart n'avaient que dix cartouches[2]. En arrêtant le corps de Reille autour de Gosselies, Ney, pour la première fois de sa vie, avait cédé à la prudence. Il avait renoncé à occuper les Quatre-Bras, sinon par un poste de cavalerie au cas où ce point ne serait pas défendu. Il avait jugé que ce serait compromettre son corps d'armée que de le porter en flèche, à quatre lieues de l'aile droite, dans une position où l'on pouvait se trouver aux prises avec toutes les forces de Wellington. Des stratégistes ont déclaré que Ney agit selon les vrais principes de l'art de la guerre. C'est bien possible. Mais si le prince Bernard de Saxe-Weimar avait entendu ces principes-là, il n'aurait pas obéi à l'inspiration de marcher aux Quatre-Bras avec quatre bataillons, au risque d'y être écrasé par toute l'armée française.

1. Dans ce cas, les deux autres divisions du corps de Reille se fussent portées à Mellet et elles eussent eté remplacées à Gosselies par les deux premières divisions du corps de d'Erlon. On a prétendu que d'Erlon était très en arrière. C'est une erreur. Ses troupes serraient sur le 2e corps, mais voyant que ce corps s'était arrêté à Gosselies, il ne poussa pas plus loin que Jumet (2 kil. de Gosselies) où il prit gîte dans cette nuit du 15 au 16. (D'Erlon à Soult, Marchienne, 16 juin, 4 heures et demie du soir et 9 heures du soir. Arch. Guerre.)

2. Rapport du prince de Saxe-Weimar, Quatre-Bras, 9 heures du soir (cité par van Löben, 134).

LIVRE II

LIGNY ET LES QUATRE-BRAS

CHAPITRE I

LA MATINÉE DU 16 JUIN

I. Les projets et les ordres de Napoléon (de cinq heures à huit heures).
II. Départ de Napoléon pour Fleurus (neuf heures et demie).
III. Concentration de l'armée prussienne au nord du ruisseau de Ligny. — Immobilité de l'armée anglaise dans la journée du 15 juin. — Le bal de la duchesse de Richmond (nuit du 15 au 16 juin).
IV. Arrivée de Wellington aux Quatre-Bras (16 juin, dix heures). — L'entrevue de Wellington et de Blücher au moulin de Bussy, près Ligny (une heure après midi).

I

L'occupation de Sombreffe et des Quatre-Bras dans la soirée du 15 juin ne s'imposait que comme complément de la belle opération stratégique conçue par Napoléon. Que Grouchy et Ney n'eussent pas pris possession de ces deux points, c'étaient seulement des contre-temps. Le but essentiel du mouvement de l'armée française, qui était de se porter, dès le premier jour, sur la ligne de contact des Anglais et des Prussiens, n'en était pas moins atteint. Presque sans coup férir et malgré des retards dans la marche de plusieurs colonnes, l'empereur

avait passé la Sambre, fait sept lieues sur le territoire ennemi et établi son armée au centre des cantonnements des Alliés. Il avait 124,000 hommes bivouaqués dans un triangle de trois lieues de côtés[1].

L'ennemi paraissait en désarroi. De toute la journée, on n'avait pas aperçu un uniforme anglais. Les Prussiens n'avaient montré de masses nulle part; ils avaient faiblement disputé les passages de la

1. Positions de l'armée française dans la nuit du 15 au 16 juin:

AILE DROITE : GROUCHY

Quartier-général de Grouchy à Campinaire.

Corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans entre Lambusart et Campinaire.

Cuirassiers de Milhaud sur la rive droite de la Sambre.

3e corps (Vandamme) : La droite en avant de Winage, la gauche dans le bois de Soleillemont (ou bois de Fleurus).

4e corps (Gérard) : Division Hulot à Chatelineau. Divisions Pécheux, Vichery et Berthezène à Châtelet. Cavalerie de Maurin à Roussieux.

(Grouchy à Soult, Campinaire, 16 juin, 3 heures du matin. Vandamme à Soult, La Cens de Fontenelles, 15 juin, 10 heures du soir. Soult à Delort, Charleroi, 15 juin (au soir). Gérard à Soult, Chatelet, 15 juin (au soir). (Arch. Guerre.)

AILE GAUCHE : NEY

Quartier-général de Ney à Gosselies.

Division de cavalerie de la garde de Lefebvre-Desnoëttes à Frasnes.

2e corps (Reille) : Division Bachelu à Mellet. Divisions Foy et Jérôme Bonaparte à Gosselies. Division Girard à Wangenies. Cavalerie de Piré à Heppignies.

1er corps (d'Erlon) : Division Durutte et Douzelot entre Jumet et Gosselies. Division Marcognet à Marchienne. Division Allix à Thuin. Cavalerie de Jacquinot : 1re brigade à Jumet; 2e brigade à Sobray.

Cuirassiers de Kellermann encore à l'aile droite, au nord de Chatelineau.

(Lefebvre-Desnoëttes à Ney, Frasnes, 16 juin, 5 heures et demie du matin. Ney à Soult, Gosselies, 16 juin, 7 heures du matin. Girard à Reille, Wangenies, 15 juin, 11 heures du soir. (Papiers du général G.) Relation de Reille. D'Erlon à Soult, Marchienne, 15 juin, 4 heures du soir, et Jumet, 15 juin (au soir). (Arch. Guerre.)

RÉSERVE : L'EMPEREUR

Quartier-impérial à Charleroi.

Jeune garde à Gilly.

Vieille garde à pied et division de cavalerie de la garde de Guyot, entre Gilly et Charleroi.

Grand parc en arrière de Charleroi.

6e corps (Lobau) sur la rive droite de la Sambre.

(Gourgaud, *Camp. de 1815*, 51, Lobau à Soult, sur la hauteur en avant de Jamioulx, 15 juin, 8 heures du soir. (Arch. Guerre.) Relation manuscrite du général Petit. (Collection Morrisson, de Londres. (Notes du capitaine de Stuers des chasseurs à pied de la garde (comm. par M. de Stuers).

Sambre, et leur défense peu opiniâtre, quoique habile et vaillante, de Gilly et de Gosselies, semblait avoir eu pour objet bien plutôt de protéger une retraite que de couvrir une concentration.

Quand l'empereur, rentré à la nuit à Charleroi[1], eut pris connaissance des rapports de Grouchy et de Ney[2], il s'imagina donc que les Alliés, déconcertés par son agression imprévue, se repliaient sur leurs bases d'opérations, les Prussiens vers Liège et Maëstricht, les Anglo-Belges vers Ostende et Anvers. La direction de retraite des avant-postes prussiens, de Thuin sur Marchienne, de Fontaine-L'Evêque et de Marchienne sur Gosselies, de Charleroi et de Gosselies sur Fleurus, était de nature à confirmer cette présomption. Si les Prussiens avaient manœuvré dans le dessein de se réunir aux Anglais, ils se seraient retirés vers le nord : ils avaient battu en retraite vers le nord-est, découvrant la route de Bruxelles. La résolution que Napoléon, jugeant sur les apparences, prêtait à Blücher et à Wellington, lui assurait la victoire. Plus les armées alliées s'éloigneraient l'une de l'autre, plus il deviendrait facile de les battre.

1. L'empereur avait quitté le champ de bataille vers 8 heures, quand il avait vu l'ennemi en pleine retraite. Rentré à Charleroi, dans l'hôtel d'un maître de forges nommé Puissant, où était établi le quartier-impérial, il s'était jeté sur son lit pour quelques instants, en attendant les rapports. (Napoléon, *Corresp.*, [illegible]. Cf. Gourgaud, 50.) — L'hôtel de Puissant existe encore avec sa décoration intérieure de style Empire. Il est situé sur la rive droite de la Sambre.

2. Gourgaud, *Camp. de 1815*, 50. Journal manuscrit de Gourgaud. (Papiers du général G.)

Le rapport de Grouchy, Campinaire, 10 heures du soir (Arch. Guerre) dut être transmis au quartier impérial vers 11 heures. Quant à celui de Ney, écrit à Frasnes, ou plus vraisemblablement à Gosselies entre 9 et 10 heures, il dut arriver vers minuit. — On pouvait douter que Ney eût envoyé un rapport le soir du 15 juin, car il n'y en avait aucun témoignage. Mais une lettre de Ney du 16 juin, 7 heures du matin, qui se trouve dans les papiers du général G., porte : « Le 1er corps est à Julmet (*sic*). Mon rapport d'hier en fait mention. » Il n'y a donc plus aucun doute.

Autre chose était d'attaquer les Anglais quand les Prussiens se trouvaient à une marche de ceux-ci, et autre chose si Wellington et Blücher étaient séparés par quinze ou vingt lieues.

L'empereur arrête son plan dans la matinée du 16 juin, vraisemblablement à six heures, peut-être plus tôt[1]. Avec Grouchy et l'aile droite[2], il se portera sur Sombreffe et Gembloux. Si un corps prussien se trouve encore dans l'une ou l'autre de ces positions, il l'attaquera. Le terrain ainsi reconnu ou déblayé à l'est, il rappellera la réserve, provisoirement postée à Fleurus, et rejoindra avec elle Ney et l'aile gauche aux Quatre-Bras. De là, il marchera sur Bruxelles par une étape de nuit. Il compte que la tête de colonne pourra arriver à Bruxelles le 17 juin, à sept heures du matin[3].

1. Voir plus loin, note 1 de la page 136.

2. Sur la résolution prise, dès l'après-midi du 15, de diviser l'armée en trois grandes masses et sur la répartition des troupes, voir **1815**, II (122 et la note 4).

3. Les intentions de l'empereur sont nettement exprimées dans ses lettres à Ney et à Grouchy (Charleroi, de 7 heures et demie à 8 heures et demie du matin. *Corresp.*, 22059, 22060), et pleinement confirmées, pour les détails d'exécution, par les ordres du major-général à Ney, à Grouchy, à Drouot, à Lobau, à Gérard et à Vandamme. (Charleroi, de 6 heures et demie à 8 heures du matin. Registre de Soult, Bibliothèque nationale, Mss. 4366.) — Dans les relations de Sainte-Hélène, il n'est naturellement pas question de ce plan. Napoléon le jugeait, après coup, trop chimérique pour le mentionner. Il ne voulait pas montrer jusqu'à quel point il s'était trompé sur les desseins de l'ennemi. Mais entre des relations rédigées plusieurs années après les événements et des ordres de mouvement écrits le jour même, la critique ne saurait hésiter. C'est dans les lettres de Napoléon, et non dans ses autres écrits, qu'il faut chercher sa vraie pensée. Or, des lettres précitées, il ressort manifestement que le matin du 16 juin :

1° L'empereur croit les Prussiens en pleine retraite et ne s'attend pas à en trouver sur la ligne Saint-Amand-Ligny : « Rendez-vous à Sombreffe, écrit-il à Grouchy. Gérard a l'ordre de se rendre à Sombreffe *sans passer par Fleurus.* » — Il doute même d'en trouver à Sombreffe. « J'attaquerai l'ennemi *si je le rencontre*, écrit-il à Ney, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. » « *Si l'ennemi est à Sombreffe*, écrit-il à Grouchy, je veux l'attaquer. »

2° L'empereur n'est pas même certain que les Prussiens occupent encore Gembloux, du moins en forces. Dans cette phrase de sa lettre à Grouchy: « Si l'ennemi est à Sombreffe, je veux l'attaquer, je veux même l'attaquer

Les ordres pour l'exécution de ce double mouvement furent envoyés par le major-général entre sept et huit heures du matin : ordre à Kellermann de se diriger sur Gosselies pour y être à la disposition du maréchal Ney ; ordre à Drouot de mettre la garde en marche vers Fleurus ; ordre à Lobau de faire avancer le 6° corps à mi-chemin de Charleroi et

à Gembloux », le second membre de la phrase (ce qui suit le donne à penser) est conditionnel comme le premier : « Je veux même l'attaquer à Gembloux, *si je l'y trouve.* » L'empereur continue : « ... mon intention étant, quand j'aurai connu ces deux positions, d'aller opérer avec mon aile gauche. »

S'il prévoyait une bataille sérieuse à Sombreffe ou à Gembloux, il ne projetterait pas de partir dans la soirée pour marcher de nuit avec Ney sur Bruxelles.

3° L'empereur présume également les Anglais en retraite. Tout en sachant que Ney n'a pas occupé les Quatre-Bras la veille, il n'en croit pas moins cette position évacuée par les Anglo-Néerlandais. Autrement, il n'écrirait pas à Ney et ne lui ferait pas écrire par le major-général : « Prenez position aux Quatre-Bras, établissez une division à Genappe, et faites une reconnaissance sur Nivelles, d'où probablement l'ennemi s'est retiré. » Genappe est à 5 kilomètres au-delà des Quatre-Bras, et Nivelles à 10 kilomètres à l'ouest de ce point. Il est donc bien clair que Ney doit non pas attaquer le carrefour des Quatre-Bras, que Napoléon croit évacué par l'ennemi, mais y prendre une position d'attente.

4° L'empereur compte s'assurer que les Prussiens sont en retraite jusqu'au-delà de Gembloux et repousser leur arrière-garde s'il la rencontre. Ensuite, il rejoindra les deux corps de Ney aux Quatre-Bras, avec sa garde et le 6° corps, et marchera cette nuit même sur Bruxelles. Il écrit à Grouchy : « Mon intention est d'opérer cette nuit avec mon aile gauche... Ne disposez de la division Girard qu'en cas de nécessité absolue, parce qu'elle doit marcher toute la nuit. » Il écrit à Ney : « Mon intention est que vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles où je désirerais arriver demain matin... Vous sentez assez l'importance attachée à la prise de Bruxelles... *Je désire que vos dispositions soient bien faites pour qu'au premier ordre vos huit divisions puissent marcher rapidement et sans obstacle sur Bruxelles.* »

5° Le plan de Napoléon est d'ailleurs subordonné aux circonstances. Il écrit à Grouchy : « Plus vite je prendrai mon parti (c'est-à-dire je pourrai prendre mon parti), et mieux cela vaudra pour la suite des opérations. » Il écrit à Ney : « Là (à Gembloux), d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti, peut-être à trois heures, peut-être ce soir... Vous vous mettriez en marche ce soir même, si je prenais mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour et marcher ce soir sur Bruxelles... Il est possible que je me déciderai à marcher ce soir sur Bruxelles avec la garde. » — Les circonstances qui peuvent traverser le plan de l'empereur, c'est la présence à Sombreffe ou à Gembloux de toute l'armée ou d'une grande partie de l'armée prussienne. S'il n'a eu à combattre qu'un corps isolé, il n'en marchera pas moins le soir même sur Bruxelles.

de Fleurus ; ordres à Vandamme et à Gérard de marcher sur Sombreffe avec les 3e et 4e corps, et de suivre désormais les instructions du maréchal Grouchy, commandant de l'aile droite. Soult écrivit à Ney de prendre position aux Quatre-Bras avec six divisions d'infanterie et les cuirassiers de Kellermann et de porter ses deux autres divisions d'infanterie, l'une à Genappe (cinq kilomètres au-delà des Quatre-Bras) avec la cavalerie de Piré, l'autre à Marbais avec la cavalerie de Lefebvre-Desnoëttes, pour appuyer éventuellement les mouvements de l'aile droite. Ney devait enfin pousser des reconnaissances le plus loin possible sur les routes de Nivelles et de Bruxelles. Quant à Grouchy, il reçut l'ordre d'aller s'établir à Sombreffe, et d'envoyer de là une avant-garde à Gembloux et des reconnaissances dans toutes les directions[1].

1. Registre de correspondance du major-général. (Bibliothèque nationale, Mss. F. Fr. 4366.)

Ces ordres datés de Charleroi ne portent point d'indication horaire, mais ils furent écrits et expédiés avant 8 heures du matin, puisque nous savons que les lettres de Napoléon à Ney et à Grouchy (*Corresp.*, 22058, 22059), qui portent toutes deux ces mots : « Le major-général a dû vous faire connaître mes intentions », partirent au plus tard entre 8 et 9 heures. (Lettre de Flahaut au duc d'Elchingen. *Doc. inédits*, 63.)

Les lettres à Ney et à Grouchy étant transcrites sur le registre de Soult après les ordres à Kellermann, Drouot, Vandamme, Gérard, etc., il y a présomption que ces ordres avaient été rédigés et expédiés avant les lettres, soit vers 7 heures, peut-être même vers 6 heures du matin. Il faut remarquer que ces divers ordres et lettres forment un total de près de trois cents lignes. Une pareille correspondance demande du temps à minuter et à faire copier. Très vraisemblablement, l'empereur avait donc donné ses instructions à Soult vers 6 heures du matin, sinon plus tôt.

En outre, dès 4 heures, Napoléon avait envoyé son officier d'ordonnance Bussy à Frasnes pour avoir des nouvelles (Lettre de Bussy à Napoléon, Frasnes, 16 juin, 6 heures du matin, papiers du général G.) ; et dès 5 heures, Soult, d'après les ordres de l'empereur, avait écrit à Ney pour lui demander la position exacte des corps de Reille et d'Erlon. (Registre du major-général, et lettre de Ney à Soult, Gosselies, 7 heures du matin. Papiers du général G.)

II

On s'occupait au quartier-impérial de l'expédition de ces ordres, lorsque l'empereur reçut un billet de Grouchy, portant que de fortes colonnes ennemies, qui paraissaient déboucher de la route de Namur, se dirigeaient vers Brye et Saint-Amand[1]. Tout en croyant les Prussiens en retraite, Napoléon avait admis l'hypothèse d'une rencontre avec eux à Sombreffe[2], mais il n'avait nullement pensé qu'ils viendraient prendre position aux débouchés de Fleurus. Ce mouvement indiquait que, loin de replier ses troupes et de s'éloigner de l'armée anglaise, comme la direction de retraite de ses avant-postes l'avait pu faire croire la veille, Blücher manœuvrait en vue d'une bataille, pour le jour même, en liaison avec Wellington. Au lieu d'une arrière-garde ou d'un corps isolé à débusquer de Sombreffe ou de Gembloux, on allait avoir à combattre, au nord de Fleurus, l'armée prussienne tout entière; et, Blücher et Wellington devant apparemment opérer de concert, on rencontrerait les Anglais en forces sur la route de Bruxelles.

C'était le renversement du plan conçu par l'empereur. Il ne pouvait battre dans la journée l'armée de Blücher à droite, culbuter dans la soirée l'armée de Wellington à gauche, et marcher dans la nuit sur Bruxelles. Napoléon, cependant, ne fut point décon-

1. Grouchy à Napoléon, bivouac près de Fleurus, 16 juin, 5 heures du matin. (Arch. Guerre.) — Pajol, qui, dans ses notes, fait mention de cette lettre, dit qu'elle a dû arriver au quartier-impérial à 6 heures et demie. A 8 heures, Grouchy écrivait de nouveau à l'empereur que le général Girard, en position à Wangenies, voyait les Prussiens se porter en forces vers les hauteurs environnant le moulin de Brye. (Arch. Guerre, 16 juin.)

2. 1815, II, 133-134, et note 4 de la page 134.

certé. Chez lui, les présomptions se changeaient vite en certitudes. Quand il avait supposé une chose, cette chose devait être telle qu'il l'avait supposée. La Fortune avait si souvent donné raison à ses prévisions ! Le matin du 16 juin, il croyait Blücher en retraite et la route de Bruxelles libre; donc, Blücher était en retraite, et la route de Bruxelles était libre. Les mouvements signalés par Grouchy ne pouvaient être que des démonstrations en vue de donner le change. On aurait bon marché de ces quelques régiments prussiens, simple rideau destiné à masquer la retraite du gros de leur armée [1]. Il semblait d'ailleurs que ce fût l'opinion de Grouchy lui-même, car dans la lettre où il mentionnait l'apparition de colonnes ennemies vers Saint-Amand, il annonçait qu'il réunissait ses troupes pour marcher sur Sombreffe, selon les ordres de la veille [2]. Si

1. Les lettres de l'empereur à Ney et à Grouchy (*Corresp.*, 22058, 22059) écrites (comme on l'a vu ci-dessus, p. 136, note 1) vers 8 heures du matin, c'est-à-dire environ deux heures après la réception du rapport de Grouchy, prouvent que Napoléon n'avait attaché aucune importance aux renseignements transmis par celui-ci. S'il croyait l'armée prussienne concentrée aux débouchés de Fleurus, il n'écrirait pas à Ney: « Je porte le maréchal Grouchy sur Sombreffe. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti »; et il n'écrirait pas à Grouchy: « Rendez-vous à Sombreffe... Si l'ennemi est à Sombreffe, je veux l'attaquer. Je veux même l'attaquer à Gembloux. »

2. « Je réunis en ce moment mes troupes pour effectuer le mouvement que vous avez ordonné sur Sombreffe. (Grouchy à Napoléon, au bivouac près Fleurus, 16 juin, 5 heures du matin. (Arch. Guerre.)

Grouchy, comme on sait, avait reçu la veille, au moment de l'attaque de Gilly, l'ordre d'occuper Sombreffe le soir même. Il avait dû s'arrêter devant Fleurus, par suite du refus de Vandamme de le seconder, et aussi à cause de l'heure avancée. (**1815**, II, 121, 125 et les notes.) Le matin du 16, il se préparait donc à effectuer le mouvement que les circonstances l'avaient empêché d'opérer le soir du 15. Mais, voyant grossir les forces de l'ennemi, il hésita et crut devoir attendre de nouvelles instructions. Quand les ordres confirmatifs de Soult et de Napoléon lui parvinrent, vers 9 heures ou 9 heures et demie, il était déconcerté par le déploiement des Prussiens, si bien qu'il se contenta d'occuper Fleurus. Il n'en avait pas moins pris ses mesures de grand matin pour exécuter les ordres de l'empereur, ce que, on le verra plus loin, n'avait pas fait le marechal Ney.

dès cinq heures du matin, Grouchy avait présumé que l'armée de Blücher tout entière se concentrait à l'ouest de Sombreffe, il ne se serait pas préparé à un mouvement sur ce village, au risque de subir une désastreuse attaque de flanc.

L'empereur ne modifia donc pas ses ordres. Loin d'y rien changer, il écrivit vers huit heures à Ney et à Grouchy pour les réitérer et en hâter l'exécution. Sachant ses aides de camp mieux montés que les officiers du major-général, il confia l'une de ces lettres à Flahaut, l'autre à La Bédoyère ; il espérait que de cette façon ses deux lieutenants recevraient ses instructions itératives avant celles mêmes qui venaient de leur être expédiées par Soult. Dans ces duplicata, l'empereur s'étendait davantage sur quelques détails d'exécution et il révélait, ce dont Soult s'était abstenu, que le but du double mouvement sur Sombreffe et les Quatre-Bras était une marche de nuit vers Bruxelles[1].

Entre neuf et dix heures du matin[2], comme Napoléon allait partir pour Fleurus, un officier de lanciers arriva de l'aile gauche ; il dit que « l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras[3] ». Dans la crainte que la présence de ces prétendues masses ne fît, comme la veille, hésiter Ney à aller

1. Napoléon, *Corresp.*, 22058, 22059. Cf. Soult à Ney et à Grouchy, Charleroi, 16 juin. (Registre du major-général.)

2. La lettre de Soult, relative à cet officier de lanciers (à Ney, Charleroi, 16 juin), porte : « L'empereur va se rendre à Fleurus. » D'autre part, Grouchy (*Relation succincte*, 15) témoigne que Napoléon arriva à Fleurus entre 10 heures et demie et 11 heures. Comme il y a 12 kilomètres de Fleurus au bas de Charleroi, où se trouvait le quartier impérial (la maison Puissant), l'empereur dut certainement quitter cette ville avant 10 heures.

3. Soult à Ney, Charleroi, 16 juin. (Registre du major-général.)

On a beaucoup discuté pour savoir qui avait envoyé cet officier de lanciers. C'est évidemment le général Reille, car il dit dans sa Relation (Arch. Guerre) : « Vers 9 heures, je reçus un rapport du général Girard, m'informant qu'il voyait de Wangenies des masses prussiennes au-delà de Fleurus. Ce renseignement fut transmis tout de suite à l'empereur. »

de l'avant, l'empereur crut nécessaire de le rassurer et de lui renouveler encore une fois ses ordres. Il lui fit incontinent écrire par le major-général : « Blücher étant hier à Namur, il n'est pas vraisemblable qu'il ait dirigé des troupes vers les Quatre-Bras. Ainsi vous n'avez affaire qu'à ce qui vient de Bruxelles. Réunissez les corps des comtes Reille et d'Erlon et celui du comte de Valmy ; avec ces forces vous devez battre et détruire tous les corps ennemis qui peuvent se présenter [1]. » A toute éventualité, cependant, l'empereur prescrivit à Lobau de rester provisoirement à Charleroi de façon à porter, si besoin était, le 6e corps au secours de Ney. D'après ses ordres, l'adjudant-commandant Janin, sous-chef d'état-major de Lobau, fut envoyé à Frasnes pour juger de l'état des choses [2].

L'empereur arriva à Fleurus un peu avant onze heures. Il y trouva Grouchy — non sans quelque étonnement, car il le supposait déjà en marche sur Sombreffe [3]. Le maréchal n'eut point de peine à lui faire comprendre qu'en présence des masses ennemies qui prenaient position au nord de Fleurus, il avait dû se borner à occuper ce village, évacué au petit jour par les Prussiens [4]. Napoléon parcourut la ligne des avant-postes. A la pointe de Fleurus s'élève un moulin de briques, en forme de tour, qui domine toute la plaine. Il ordonna à des sapeurs de pratiquer, au moyen d'une brèche dans le toit tournant, une sorte de *loggia* où il monta pour observer les positions ennemies [5].

1. Soult à Ney. Charleroi, 16 juin. (Registre du major-général.)

2. Lobau à Napoléon, Charleroi, 16 juin. (Arch. Guerre.) Janin, *Campagne de Waterloo*, 19.

3. Voir **1815**, II, 134, 136, 138 et les notes.

4. Grouchy, *Relation succincte*, 14. Cf. Damitz, I, 74 et 84.

5. Grouchy, *Relation succincte*, 15. Déclaration du colonel de Blocqueville. (Arch. Guerre, à la date du 18 juin.) Gourgaud, 54. Traditions locales.

III

Blücher, accouru de Namur à la première alerte, était arrivé à Sombreffe le 15 juin dès quatre heures de l'après-midi [1]. Il se flattait d'avoir le 16, de bon matin, ses quatre corps d'armée derrière le ruisseau de Ligny [2], position qui lui avait été signalée deux mois auparavant par le major von Gröben, et où il avait dès alors résolu de livrer bataille si les Français passaient la Sambre à Charleroi [3]. Il était plein d'ardeur, il se croyait invincible. « Avec mes 120,000 Prussiens, avait-il écrit à sa femme, je me chargerais de prendre Tripoli, Tunis et Alger, s'il n'y avait pas à passer l'eau [4] ! » Mais à cause de l'extension démesurée de ses cantonnements, le feld-maréchal éprouva des mécomptes. Le 16, à onze heures du matin, il n'avait encore en ligne que le corps de Zieten, réduit à 28,000 hommes par les pertes de la veille. Le corps de Pirch Ier (31,000 hommes) arriva à Sombreffe seulement à midi, suivi à quelque distance par le corps de Thielmann (24,000 hommes) [5]. Quant au IVe corps, on avait reçu dans la nuit au quartier-général une lettre de Bülow, annonçant qu'il ne pourrait être rassemblé à Hannut (42 kilomètres de Sombreffe) qu'au milieu de la journée [6]. C'étaient

1. Damitz, I, 80. Cf. Blücher à Müffling, Namur, 15 juin, midi (cité par von Ollech, 99).

2. « Demain, au point du jour, mon armée sera concentrée ici. » Blücher à Schwarzenberg, Sombreffe, 15 juin, 10 heures et demie du soir. (Cité par von Ollech, 103.) Cf. les ordres de concentration des 14 et 15 juin.

3. Wagner, IV, 20. Damitz, I, 87, note.

4. Blücher à sa femme, Namur, 3 juin. (*Blücher in Briefen*, 143.)

5. Damitz, I, 89. Cf. von Ollech, 104-105.

6. Bülow à Blücher, Liège, 15 juin. (Cité par von Ollech, 106-107.) — Le retard de Bülow a été presque autant commenté par les Allemands que

30,000 baïonnettes qui allaient manquer à Blücher. Il était déterminé à accepter quand même la bataille, comptant d'ailleurs sur la coopération plus ou moins prompte, plus ou moins active, de l'armée anglo-néerlandaise [1]. Les deux généraux en chef n'avaient-ils pas convenu le 3 mai, à Tirlemont, de se porter mutuellement appui si Napoléon prenait l'offensive [2], et Wellington ne venait-il pas de dire (le 13 juin, dans la soirée) au colonel de Pfüell, envoyé par Blücher : « Mon armée sera concentrée à Nivelles ou aux Quatre-Bras, selon les circonstances, vingt-deux heures après le premier coup de canon [3]. »

Il y avait un peu de diplomatie dans les promesses de Wellington. La retraite de Blücher sur Liège eût laissé l'armée anglaise seule devant Napoléon et l'eût mise dans l'alternative d'accepter la bataille avec une grande infériorité de forces ou de se replier sur sa base d'opérations en découvrant

ceux de Ney et de Grouchy l'ont été par les Français. Voir von Ollech, 90-91, 99, 106-107.

1. Clausewitz, Wagner, Damitz, Delbrück prétendent que Blücher ne se décida à accepter la bataille que le 16 juin à 2 heures après midi, quand il eut reçu de Wellington la promesse formelle du concours des Anglais. C'est une façon de justifier la témérité de Blücher et d'excuser sa défaite. Comme on le verra plus loin, la promesse verbale de Wellington fut non point formelle, mais purement conditionnelle. Ensuite, les documents originaux témoignent que, bien avant son entrevue avec Wellington, Blücher était résolu à tenir dans la position de Sombreffe. Les ordres des 14 et 15 juin (cités par von Ollech, 90-92, 97-99, 104-107) sont conçus en vue d'une action sur ce point. Le 15 juin à midi, Blücher écrit à Müffling : « J'ai l'intention d'accepter la bataille demain. » Le soir, il écrit au roi de Prusse : « Je concentrerai mon armée demain matin... Je suis sans nouvelles du duc de Wellington. En tous cas, demain sera le jour décisif. » (Cité par von Ollech, 99-106.) Enfin, les dispositions du 16 au matin, prises avant la réception de tout avis de Wellington, confirment manifestement l'intention de Blücher de livrer bataille.

Mais ce n'est pas à dire, pour cela, que Blücher, malgré les défiances, très justifiées d'ailleurs, de Gneisenau contre Wellington (Müffling, *Aus meinem Leben*, 184, sq.) ne comptât pas sur le concours de l'armée anglaise.

2. **1815**, II, 114 et la note 4.

3. Von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 89-90.

Bruxelles. Il fallait donc que Blucher restât en position, et, pour cela, il semblait nécessaire à Wellington de lui promettre son appui. Cet appui d'ailleurs, il espérait bien pouvoir le donner[1], mais en vrai Anglais, à son heure, à son aise et sans risquer de compromettre pour la cause commune quoi que ce fût de la sûreté de son armée. Or le mouvement offensif des Français vers Charleroi n'était-il pas une simple démonstration destinée à attirer de ce côté les masses anglo-prussiennes? L'empereur n'allait-il pas au même moment se porter sur Bruxelles avec le gros de son armée, soit par Maubeuge, Mons et Hal, soit par Lille, Tournay et Ath? Wellington le craignait, et de peur d'être entraîné à une fausse manœuvre, il ne voulait faire bouger ni un homme ni un canon avant d'être absolument certain du point précis où Napoléon dirigerait sa principale attaque[2].

En vain, les 12, 13 et 14 juin, de nombreux avis de la concentration de l'armée française sur la frontière étaient arrivés au quartier-général de Bruxelles[3]; en vain le 15, dès huit heures du matin, Wellington avait appris par une lettre de Zieten que les avant-postes prussiens avaient été attaqués au point du jour[4]. Ce jour-là, à trois heures de l'après-midi, il n'avait encore donné aucun ordre. Müffling,

1. « Wellington, dit expressément Müffling (130), désirait que les Prussiens et les Anglais se réunissent si Napoléon attaquait, afin que, au pis aller, Bruxelles ne pût tomber entre les mains des Français qu'après une première bataille. » Cf. Clausewitz, 31.

2. Cf. Wellington, *Memorandum* (*Suppl. Dispatches*, X, 513.) Müffling, [illegible], [illegible]. Cf. Clausewitz, 31, Siborne, I, 71. Kennedy, 171, et la lettre de Paris, reçue le 8 juin par Wellington, où il est dit que Napoléon fera une fausse attaque sur la Sambre. (Citée par von Ollech, 73.)

3. Lettres de Dörnberg, de Rowan, d'Uxbridge, du prince d'Orange, de Hardinge. (*Suppl. Dispatches*, X, 431, 465, 471, 476, 478.)

4. Von Ollech, 95. — Wellington a prétendu dans son *Memorandum* qu'il n'avait reçu qu'à 3 heures après midi la lettre de Zieten, lui annonçant

commissaire prussien près le quartier-général anglais, ayant reçu alors personnellement une lettre de Zieten confirmant les premiers renseignements, s'empressa de la communiquer au duc. « — Si tout est comme le croit Zieten, lui dit Wellington, je me concentrerai sur mon aile gauche de façon à agir de concert avec l'armée prussienne ; mais si une partie des forces ennemies marche sur Mons, je serai obligé de me concentrer sur mon centre. Il me faut donc attendre, avant de prendre un parti, des nouvelles de mes avant-postes de Mons. Toutefois, comme la destination de mes troupes reste incertaine, et que leur départ est certain, je vais donner des ordres pour qu'elles se tiennent prêtes à marcher[1]. »

D'après ces ordres, expédiés seulement le 15 juin entre six et sept heures du soir[2], les troupes devaient simplement se rassembler par divisions, à Ninove, à Ath, à Grammont, à Bruxelles, à Braine-le-Comte et à Nivelles, et se tenir prêtes à marcher le lendemain au point du jour[3]. Ainsi, alors que l'aile gauche française avait dépassé Gosselies, et que l'aile droite arrivait en vue de Fleurus, Wellington, au lieu de diriger ses troupes sur le point menacé, se contentait de les réunir par divisions isolées dans un parallélogramme de dix lieues sur neuf. Il fallait, en vérité, qu'il fût halluciné et paralysé par la vision de Napoléon attaquant en personne sur tous les points à la fois.

l'attaque des Français ; mais cette assertion est démentie par les termes de la lettre de Wellington à Clarke, 15 juin, 8 heures du soir. « ... Je n'ai rien reçu, depuis 8 heures du matin, de Charleroi. » (*Dispatches*, XII, 473.)

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 198. Cf. Wellington au duc de Berry et à Clarke. Bruxelles, 15 juin, 9 heures et demie du soir. (*Dispatches*, XII, 473.

2. Müffling, 198. Cf. van Löben Sels, 127.

3. Ordre de mouvement, Bruxelles, 15 juin. (Wellington, *Dispatches*, XII, 472.)

Dès midi, Blücher avait écrit à Müffling pour lui annoncer que la division Pirch se repliait sur la rive gauche de la Sambre, et qu'il allait concentrer l'armée à Sombreffe où il comptait accepter la bataille. « J'attends, ajoutait-il, de promptes nouvelles de la concentration du duc de Wellington. » Cette lettre, arrivée vers sept heures du soir, et mise aussitôt sous les yeux de Wellington, ne le persuada pas plus que ne l'avaient fait les deux dépêches de Zieten. « — Les dispositions du feld-maréchal sont fort bonnes, dit-il, mais je ne puis me résoudre à rien avant de savoir ce qui se passe du côté de Mons[1]. » Il allait enfin avoir la certitude que tout y était tranquille. Une lettre du général Dörnberg, qu'il reçut entre neuf et dix heures, le renseigna à cet égard[2]. Il se détermina alors, non point, comme le prétendent ses apologistes, à un mouvement de toute l'armée sur les Quatre-Bras, mais à une concentration partielle vers Nivelles[3].

Après avoir donné ces ordres qui, en raison de l'heure avancée et de l'étendue des cantonnements, ne pouvaient avoir un commencement d'exécution avant le point du jour[4], Wellington dit à Müffling :

1. Müffling, 198. — La lettre de Blücher, ou plutôt la lettre dictée par Blücher à Gneisenau, est citée par von Ollech, 100.

2. Müffling, [illegible]. Lettres de Dörnberg, de Berkeley, de Behr, 15 juin. (*Suppl. Dispatches*, X, [illegible].)

3. D'après cet ordre (Bruxelles, 15 juin, 10 heures du soir, *Dispatches*, XII, [illegible]), la division Alten devait se porter à Nivelles, la division Cooke à Braine-le-Comte, les divisions Clinton et Colville à Enghien. Il n'était pas question des deux divisions belges qui, en conséquence, devaient continuer leur mouvement sur Nivelles, selon l'ordre précédent.

4. Ce fut là le dernier ordre donné dans la nuit du 15 au 16, sauf, vers minuit, l'ordre à la division Picton et au corps de Brunswick de se porter à [illegible] heures du matin à Waterloo, point intermédiaire entre Bruxelles et Nivelles. Au bal de la duchesse de Richmond, où Wellington donna vers minuit des ordres verbaux aux officiers généraux, il ne parla que d'une concentration à Nivelles. (Lettre du général Vivian. *Waterloo*

« — Mes troupes vont se mettre en marche. Mais ici les partisans de Napoléon commencent à lever la tête. Il faut rassurer nos amis. Allons donc nous faire voir au bal de la duchesse de Richmond, et nous monterons à cheval à cinq heures du matin [1]. »

A Bruxelles, où cependant il y avait des fêtes tous les soirs, on parlait de ce bal, annoncé depuis longtemps, presque autant que de la prochaine entrée en campagne. On savait que la duchesse de Richmond avait fait de grands préparatifs, qu'elle avait aménagé en *hall* somptueux un vaste hangar contigu à sa maison de plaisance, que l'on danserait au son de la musique militaire, que l'on avait convié à la soirée l'élite de l'état-major anglais et de la société comospolite de Bruxelles, diplomates russes et allemands, pairs d'Angleterre, émigrés français. On multipliait démarches, prières, intrigues pour obtenir des invitations. La duchesse de Richmond recevait avec sa fille aînée, plus tard lady de Ros, alors âgée de dix-sept ans [2]. Il n'y avait guère plus de deux cents invités : le prince d'Orange, le prince Frédéric des Pays-Bas, le duc de Brunswick, le prince de Nassau, lord

Letters, 151.) Ce fut seulement en quittant Bruxelles, vers 6 heures du matin, qu'il donna des ordres pour une marche partielle vers les Quatre-Bras. (Dispositions de l'armée anglaise, 16 juin, 7 heures du matin. (*Suppl. Dispatches*, X, 496.) Il avait été prévenu vers 1 heure, au bal de la duchesse de Richmond, par une dépêche de Constant Rebecque au prince d'Orange (Braine-le-Comte, 15 juin, 10 heures du soir, citée par van Löben, 176), que les Français s'étaient montrés aux Quatre-Bras. Encore, en passant à Waterloo, vers 8 heures du matin, Wellington toujours indécis prescrivit-il à la division Picton de s'arrêter jusqu'à nouvel ordre. (Siborne, I, 182.)

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 199. Cf. Colonel Frazer, *Letters*, 535.

2. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Cotton, *Woice of Waterloo*, 14-15. Fraser, *Word on Wellington*, 283, 285, 301. Lettre du général Vivian (*Waterloo Letters*, 151.) Cf. la lettre du capitaine Bowles (citée par Malmesbury, *Letters*, II, 445) où il y a d'ailleurs deux grosses inexactitudes. Voir aussi sur le bal de la duchesse de Richmond : lord Byron, *Childe Harold;* Thackeray, *Vanity Fair;* William Pitt Lennox, *Percy Hamilton*.

Wellington, le bourgmestre de Bruxelles, les princes Auguste et Pierre d'Arenberg, le duc et la duchesse de Beaufort et leur fille, le duc et la duchesse d'Ursel, le comte et la comtesse de Mercy-Argenteau, le comte de La Tour-Dupin, ministre de France à La Haye, et la comtesse de La Tour-Dupin, le marquis et la marquise d'Assche, le comte de La Rochefoucauld, la comtesse douairière d'Oultremont et Mesdemoiselles d'Oultremont, lady Fitz-Roy Somerset, le comte du Cayla (sans sa femme), sir Charles Stuart, lord et lady Seymour et leur fille, le comte Pozzo di Borgo et le baron de Vincent, ambassadeurs de Russie et d'Autriche près Sa Majesté le roi de France à Gand, le général Alava, commissaire espagnol attaché à l'état-major de Wellington, le général de Müffling, lord Uxbridge, commandant en chef la cavalerie britannique, lord Saltoun, colonel aux gardes à pied, lord Somerset, commandant la brigade des gardes à cheval, lord Hill, commandant le 2e corps anglais, les généraux Clinton, Ponsonby, Picton, Vivian, Byng, Pack, Cooke, Kempt, Maitland et un grand nombre de colonels, de majors et de jeunes capitaines, lieutenants et enseignes[1]. Lorsque, vers minuit, Wellington entra chez la duchesse de Richmond, le bal était au moment le plus animé[2]. Heureux de vivre, les belles jeunes filles et les beaux officiers s'enivraient de bruit et de mouvement. Mais, comme dans les danses macabres des vieilles fresques, la Mort menait la ronde.

On ignorait encore le passage de la Sambre par

1. Liste des invitations, communiquée par lady de Ros à sir William Fraser et reproduite dans son *Words on Wellington*, [illegible].
2. Müffling, [illegible].

l'armée française. Wellington apprit au duc de Brunswick que Bonaparte était entré en Belgique et qu'il pourrait bien y avoir bataille dans la journée. Brunswick, par une sorte de pressentiment, sentit le frisson de la mort. Il pâlit et se leva d'un bond, laissant dans ce brusque mouvement tomber sur le plancher le petit prince de Ligne qu'il avait sur ses genoux. Wellington prit à part tous les officiers généraux et leur donna verbalement les ordres de marche qui venaient de leur être envoyés par écrit. Ils ne tardèrent pas à quitter le bal. Prévenu vers une heure, en pleine fête, par une dépêche de Constant Rebecque, que les Français s'étaient montrés aux Quatre-Bras, le prince d'Orange partit pour Genappe. Peu à peu, le bruit se répandit que l'armée allait se mettre en route. Mais les jeunes officiers ne pouvaient s'arracher à cette nuit de plaisir, « sur laquelle, dit lord Byron, allait se lever une si sanglante aurore ». C'est seulement quand ils entendirent les trompettes et les bugles sonner l'assemblée, qu'ils allèrent, tout courant, en bas de soie et en souliers à boucle, rejoindre leurs compagnies. La duchesse de Richmond, profondément émue, aurait voulu arrêter le bal, mais les jeunes filles et les quelques jeunes gens qui n'appartenaient pas à l'armée continuèrent à danser jusqu'au jour.

Wellington prit congé à trois heures seulement, après avoir soupé. La duchesse fit réveiller sa plus jeune fille, un vrai *baby* de Reynolds, qui vint de ses petites mains roses rattacher l'épée du général en chef[1].

1. Lettres de lady de Ros, citées par Fraser, 284, 300, 301, 305. Müffling, 199. Lettres précitées de Hervey, du capitaine Bowles et du général Vivian.

IV

Au bal, remarque Müffling, Wellington était très gai. Il n'y avait pas de quoi! Tout le jour, il s'était obstiné à laisser ses troupes dispersées dans leurs cantonnements à quatre, huit, dix, quinze lieues les unes des autres; et les ordres de la soirée, par lesquels il se flattait de réparer victorieusement sa lourde faute, étaient pitoyables. Son dernier dispositif ne tendait à rien moins qu'à découvrir la route de Charleroi à Bruxelles pour protéger celle de Mons, qui n'était pas menacée. Si les ordres de Wellington avaient été exécutés, une trouée large de quatre lieues eût été ouverte entre Nivelles et la Basse Dyle, trouée par laquelle Ney aurait pu s'avancer jusqu'à mi-chemin de Bruxelles sans tirer un coup de fusil, ou encore, comme l'a dit Gneisenau, « se rabattre sur les derrières de l'armée prussienne et causer sa destruction complète[1] ».

Heureusement pour les Alliés, plusieurs des subordonnés de Wellington avaient pris sur eux d'agir sans attendre ses ordres, et d'autres avaient intelligemment désobéi à ceux qu'après tant de temps perdu il s'était décidé à donner. Dans la journée de la veille, le major Normann avait défendu Frasnes, le prince de Saxe-Weimar s'était porté de Genappe aux Quatre-Bras avec sa brigade[2], le général Chassé avait concentré sa division à Fay[3].

1. Gneisenau au roi de Prusse, 12 juin 1817. (Cité par van Löben, 225.) Cf. van Löben, 177, note 2. Chesney, 109.
2. 1815. II, 127, 128.
3. Van Löben, 125.

Un peu plus tard, Constant Rebecque, chef d'état-major du prince d'Orange, prescrivit, en l'absence de celui-ci, au général Collaert de rassembler la cavalerie derrière la Haine, et à Perponcher de se préparer à marcher sur les Quatre-Bras. A onze heures du soir, enfin, le même Rebecque ne pouvant éviter de transmettre aux divisionnaires l'ordre de Wellington de concentrer tout le corps néerlandais à Nivelles, c'est-à-dire de découvrir la route de Bruxelles, leur fit tenir en même temps des instructions verbales qui les laissaient libres de ne se point conformer à cet ordre. « On ne peut connaître à Bruxelles, disait-il, l'exacte situation des choses. » Perponcher n'hésita pas. Au lieu de maintenir à Nivelles la brigade Bylandt et d'y rappeler la brigade Saxe-Weimar, ainsi que le prescrivait Wellington, il marcha avec Bylandt sur les Quatre-Bras au secours du prince Bernard [1].

Ah ! si Napoléon avait eu comme chef d'état-major un simple Constant Rebecque, et comme lieutenants seulement des Perponcher et des Bernard de Saxe-Weimar ! Et quelle belle occasion, d'autre part, pour les professeurs de stratégie comme Charras, de dénoncer la funeste indécision, la torpeur d'esprit, l'affaiblissement moral de l'empereur si, la veille d'une bataille, Napoléon était resté dix heures sans concentrer ses troupes, avait ensuite prescrit un mouvement dans une direction opposée à celle de l'ennemi et avait enfin passé la nuit à parader au bal !

Mais à la guerre comme au jeu rien ne prévaut contre la Fortune. Lorsque Wellington, parti de

1. Ordres et lettres de Constant Rebecque, Braine-le-Comte, 15 juin. (Cités par van Löben, 128, 129, 175-178.) Cf. la lettre précitée de Gneisenau au roi de Prusse.

Bruxelles à six heures du matin, arriva vers dix heures aux Quatre-Bras, il y trouva la division Perponcher, quand il aurait dû y trouver l'avant-garde du maréchal Ney. Sa Grâce, paraissant oublier que l'on avait agi à l'encontre de ses ordres, daigna féliciter sur les dispositions prises le général Perponcher, et aussi le prince d'Orange, qui n'y était pour rien[1]. Puis, après s'être avancé assez proche de Frasnes pour bien observer les avant-postes français[2], il dépêcha l'ordre à la division Picton et au corps de Brunswick, arrêtés à Waterloo[3], de reprendre leur marche[4], et il écrivit à Blücher que les Quatre-Bras étaient occupés par une division du prince d'Orange et que l'armée anglaise se dirigeait sur ce point. La lettre se terminait ainsi : « Je ne vois pas beaucoup de l'ennemi en face de nous, et j'attends des nouvelles de Votre Excellence pour décider des opérations[5]. »

1. Van Löben, 162, 187. — Le prince d'Orange, absent de son quartier-général de Braine-le-Comte pendant toute la journée et la nuit du 15 juin, n'avait donné aucun ordre. (Berkeley à Somerset, Braine-le-Comte, 15 juin, 2 heures après midi, *Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 480, et Constant Rebecque au prince d'Orange, Braine-le-Comte, 10 heures du soir, cité par van Löben, 176.) Toutes les dispositions avaient été prises par Constant Rebecque, le prince de Saxe-Weimar et Perponcher.

2. Wellington vint vraisemblablement jusque sur le mamelon qui s'élève au sud-est de la ferme du Grand-Pierrepont, point coté 162 sur la carte de l'état-major belge.

3. Wellington avait arrêté Picton à Waterloo, à l'embranchement des routes de Nivelles et de Charleroi, doutant encore, bien que son opinion dût être trois fois faite, s'il aurait à diriger ses troupes sur Nivelles ou sur les Quatre-Bras. (Siborne, I, 182.)

4. Wellington, *Memorandum* (*Suppl. Dispatches*, X, 513.) — Clausewitz se trompe en disant que cet ordre ne fut expédié que passé 1 heure. S'il en eût été ainsi, Picton n'aurait pu atteindre les Quatre-Bras à 3 heures. Mais Wellington eut d'ailleurs le tort, après être arrivé aux Quatre-Bras, de n'y point appeler aussi la division Chassé et la cavalerie de Collaert. Celle-ci fut immobilisée à Nivelles pendant toute la journée, sauf les 6e hussards et 5e dragons, qui furent amenés par un aide de camp du prince d'Orange (Van Löben, 183, 196.)

5. Wellington à Blücher, sur la hauteur en arrière (au nord) de Frasnes, 16 juin, 10 heures et demie matin. (Citée par von Ollech, 125.)

Wellington ne tarda pas à se raviser. Croyant à tort ou à raison n'avoir pas avant plusieurs heures à subir d'attaque aux Quatre-Bras, il réfléchit qu'au lieu d'attendre des nouvelles qu'il ne saurait contrôler il ferait mieux d'aller voir les choses par lui-même et de se concerter verbalement avec Blücher. Vers une heure, il joignit le feld-maréchal sur les hauteurs de Brye[1]. On monta dans le moulin de Bussy[2], situé en avant de ce village; l'on embrassait de là tout le terrain, mieux encore que du moulin de Fleurus où Napoléon avait établi son observatoire[3]. On voyait déboucher les colonnes françaises ; avec les lorgnettes on reconnaissait l'empereur au milieu de son état-major. Il semblait évident que l'on allait avoir à combattre l'armée impériale tout entière, le détachement qui occupait Frasnes n'en étant qu'une fraction négligeable[4].

« — Que voulez-vous que je fasse? » dit brusquement Wellington en français. (Il ignorait la langue allemande.) Gneisenau proposa que le duc dirigeât sans tarder toutes ses troupes en arrière de Brye, comme réserve à l'armée prussienne. Ce plan, fondé sur une fausse appréciation de la répartition des forces de Napoléon, fut combattu par Müffling. Il dit en substance que les Anglais devaient manœuvrer de façon à déborder la gauche française. « — C'est ça, s'écria Wellington. Je culbuterai ce que j'ai devant moi à Frasnes et je marcherai sur Gosselies. » Gneisenau objecta que ce mouvement serait

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 199, 202. Clausewitz, 67.

2. Ce moulin, appelé aussi le moulin de Winter, a été démoli en 1895. Je ne l'ai point retrouvé à ma seconde excursion à Ligny.

3. Cf. **1815**, II, 140. — Les altitudes sont identiques : 157 mètres environ ; mais c'est une question de configuration de terrain. En outre, le moulin de Bussy était un peu plus au centre des positions que le moulin de Fleurus, qui en est à l'extrémité ouest.

4. Müffling, 202. Damitz, I, 92. Cf. Chesney, 145.

excentrique et d'un résultat douteux, tandis que la concentration à Brye aurait un succès sûr et décisif. La discussion se prolongeant, Wellington dit pour en finir : « — Eh bien ! je viendrai si je ne suis pas attaqué moi-même. » Sur ces paroles, qui n'avaient rien d'un engagement formel, le duc repartit pour les Quatre-Bras, tandis que Blücher prenait ses dernières dispositions tactiques[1].

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 202-203. C. de W. (Müffling), 10. Cf. Damitz, Clausewitz, 67, et le récit de Dörnberg, témoin de l'entrevue, cité par von Ollech, 127. — Von Ollech conclut, d'après le témoignage de Müffling, et contrairement à l'opinion de Clausewitz, reprise par Charras, que la promesse de Wellington était purement conditionnelle.

CHAPITRE II

LA BATAILLE DE LIGNY

I. Le champ de bataille. — Les dispositions de Blücher et de Napoléon.
II. De trois heures à quatre heures : Attaques de Saint-Amand par Vandamme et de Ligny par Gérard.
III. De quatre heures à sept heures et demie : Contre-attaque de Blücher. — Apparition d'une colonne reconnue ennemie sur le flanc de l'armée française. — Démonstration de Grouchy contre la gauche prussienne. — Lutte acharnée à Saint-Amand et à Ligny.
IV. De sept heures et demie à neuf heures et demie : Assaut final. — Prise de Ligny. — Combats sur les coteaux. — Retraite des Prussiens.

I

Face à la colline de Fleurus, s'élève en pente douce, au-delà d'une plaine ondulée, une ligne de hauteurs d'un très faible relief où sont situés, à l'ouest, le village de Brye, à l'est le village de Tongrinne, au centre et un peu en recul, le bourg de Sombreffe. Ces positions sont en elles-mêmes d'un accès facile. Mais à leur pied serpente dans des bas-fonds le ruisseau de la Ligne[1], large de quatre à cinq mètres, encaissé dans des berges verticales de trois à quatre pieds, bordé de saules, d'aulnes, de buissons de ronces. Ce ruisseau et le terrain raviné par où l'on y descend forment une pro-

1. De Wagnelée à Saint-Amand où il reçoit deux petits affluents, ce ruisseau est nommé le Grand-Ry; de Saint-Amand au-delà de Tongrinne, on l'appelle la Ligne ou le Ligny.

fonde tranchée que flanquent à la droite les villages de Wagnelée, les hameaux de la Haye et du Petit-Saint-Amand et le village de Saint-Amand; à la gauche, le hameau de Potriaux et de Tongrinelle, et les villages de Tongrinne, de Boignée et de Balâtre. Au centre, il y a le village de Ligny avec ses deux grandes fermes, son vieux château[1] et son église entourée d'un cimetière en contre-haut et clos de murs. Le front de la position se trouve ainsi constitué par un fossé continu et dix bastions, les uns en avant de ce fossé comme le Petit-Saint-Amand, la Haye, le Grand-Saint-Amand, Tongrinelle, Boignée, Balâtre, les autres en arrière comme Potriaux et Tongrinne. Le neuvième et le plus important, Ligny, est traversé dans toute sa longueur par le ruisseau.

Du moulin de Fleurus, observatoire de Napoléon, les positions prussiennes paraissaient moins fortes qu'elles ne l'étaient en réalité. L'empereur ne pouvait se rendre exactement compte du vallonnement. Les fonds ravinés où court le ruisseau de la Ligne échappaient à sa vue. Il lui semblait avoir devant lui une vaste plaine couverte de blés, légèrement déclive au centre et se relevant en pente douce jusqu'à l'extrême horizon, — un vrai paysage de Beauce. Il fit chercher le géomètre du bourg, un certain Simon, qui le renseigna du mieux qu'il put[2].

A midi, les quatre divisions de Zieten étaient encore seules en ligne avec la cavalerie de Röder; les corps de Pirch Ier et de Thielmann commen-

1. Le château des comtes de Looz, démoli aujourd'hui, était déjà à moitié en ruines en 1815.

2. Traditions locales. — L'empereur reconnut alors que la position était « très forte ». (Gourgaud, 55.)

çaient à peine de se masser derrière Sombreffe et Tongrinne[1]. L'empereur estima justement qu'il n'avait en face de lui qu'un corps d'armée[2]. Il ne se méprit pas pour cela sur les intentions de Blücher. « — Le vieux renard ne débuche pas », dit-il. Il conjectura que le feld-maréchal avait pris une position d'attente où il espérait imposer assez longtemps aux Français pour donner à ses autres corps d'armée et, selon toute prévision, à l'armée de Wellington, le temps de le rejoindre[3]. Si Blücher, en effet, avait eu pour objectif de défendre avec ses seules forces ses lignes de communication, il eût pris position perpendiculairement à la route de Fleurus. L'extension de sa droite vers Wagnelée révélait un plan de réunion avec l'armée anglaise en marche de Bruxelles.

Résolu à attaquer sur-le-champ, l'empereur fut

1. Wagner, IV, 21. Damitz, I, 85, 90. Von Ollech, 120.

2. « L'empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni *un corps de troupes* entre Sombreffe et Brye et qu'à 2 heures et demie le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps l'attaquera. L'intention de S. M. est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous et qu'après l'avoir vigoureusement pressé vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le *corps* dont je viens de vous parler. » Soult à Ney, en avant de Fleurus, 16 juin, 2 heures. (Registre du major-général.)

Cette lettre, datée de 2 heures, dut avoir été dictée en substance par l'empereur un peu auparavant. Or, à ce moment-là, Napoléon avait toute raison de n'estimer encore les forces prussiennes qu'à un corps d'armée, car les IIe et IIIe corps quittèrent seulement vers 2 heures Sombreffe et Tongrinne pour se porter sur leurs positions. (Damitz, I, 100-101.)

Dans les récits de Sainte-Hélène (Gourgaud, 55, Napoléon, 90), il est dit à tort que Napoléon évalua les Prussiens à 80,000 hommes. Ces récits, très rapides, passent bien des détails et ne tiennent nul compte des heures. Oui, l'empereur évalua les Prussiens à 80,000 hommes, mais à 3 heures seulement, quand les IIe et IIIe corps furent entrés en ligne. Aussi lit-on dans une lettre subséquente de Soult à Ney, celle-ci datée de 3 heures un quart : « Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ de manière à envelopper la droite de l'ennemi et à tomber à bras raccourcis sur ses derrières. *Cette armée* est perdue, si vous agissez vigoureusement... » Là, il n'est plus question d'un *corps de troupes*, il est question d'une *armée*.

3. Cf. Gourgaud, 55. Damitz, I, 98. Napoléon, *Mém.*, 91. — Napoléon va jusqu'à dire : « Il est évident que Blücher ne s'attendait pas à être attaqué ce jour-là ! »

très déconcerté d'apprendre que le corps de Gérard n'était point même en vue[1]. Il attendit. Sans doute, il croyait alors qu'un seul corps ennemi lui était opposé, et il avait dans la main le corps de Vandamme, les 1er et 2e corps de cavalerie, et, en seconde ligne, derrière Fleurus, la garde impériale. Mais il appréhendait, non sans raison, que ne survint, au cours de l'action, la masse de l'armée prussienne qui, très vraisemblablement, devait être en marche vers Sombreffe.

Un peu après midi, Gérard, qui avait devancé son corps d'armée, arriva sur la ligne des avant-postes avec une petite escorte. En cherchant l'empereur, il s'approcha à portée de carabine d'un poste de cavalerie ennemie. Les Prussiens chargèrent. Gérard, jeté à bas de son cheval, se trouva en grand danger d'être fait prisonnier ; il fut sauvé par l'un de ses aides de camp. Ayant rejoint l'empereur au moulin, il crut devoir dire quelques mots sur la désertion de Bourmont, qui n'avait obtenu un commandement qu'à ses pressantes sollicitations. Napoléon l'interrompit : « — Je vous l'avais bien dit, général, qui est bleu est bleu et qui est blanc est toujours blanc[2] ! »

A une heure seulement, déboucha la tête de colonne de Gérard[3]. L'ordre de mouvement avait été envoyé avant huit heures[4] ; et du Châtelet à Fleurus il y a dix kilomètres. Mais par suite de la

1. Grouchy, *Observations*, 43. *Relation succincte*, 15. Déclaration du colonel de Blocqueville. (Arch. Guerre, à la date du 18 juin.)

2. Déclaration du colonel de Blocqueville. — Gourgaud (*Campagne de 1815*, 41) rapporte que ces paroles furent dites le 15 juin, à Charleroi, au maréchal Ney, autre protecteur de Bourmont. Il est très possible que Napoléon ait dit ce mot à Ney et qu'il l'ait répété à Gérard.

3. Gérard, *Quelques Observations*, 45. Déclaration du colonel de Blocqueville.

4. 1815, II, 136 et la note.

non-exécution, dans l'après-midi de la veille, des instructions de l'empereur prescrivant d'établir le 4e corps sur la rive gauche de la Sambre, Gérard avait eu le matin à faire passer cette rivière sur un seul pont à la plus grosse fraction de ses troupes. De là, ce long retard dans la marche du 4e corps[1].

Il semble que l'empereur avait pensé d'abord à attaquer par Wagnelée et Saint-Amand afin de rejeter les Prussiens sur Sombreffe[2]. Mais la position en l'air de leur droite lui suggéra l'idée de les envelopper au lieu de les refouler. Pour cela, il modifia ses ordres antérieurs à Ney. D'après les instructions envoyées le matin, le maréchal devait s'établir aux Quatre-Bras et au delà, en attendant l'ordre de marcher sur Bruxelles[3]. A

1. D'après le premier ordre de marche du 14 juin, Gérard devait se porter de Philippeville sur Charleroi, mais le 15, à 3 heures et demie, Soult lui avait écrit de passer la Sambre à Châtelet et de se porter en avant dans la direction de Lambusart. (Registre du major-général.) Au lieu de faire passer la Sambre à son corps d'armée tout entier, Gérard porta la seule division Hulot à Chatelineau et établit les trois autres sur la rive droite de la Sambre. (Gérard à Soult, Châtelet, 15 juin, au soir. Arch. Guerre.)

Gérard (*Quelques Observations*, 48) prétend que l'ordre de Soult, du 16 juin, ne lui arriva qu'à 9 heures et demie, ce qui paraît au moins singulier, puisque cet ordre fut écrit au plus tard entre 7 et 8 heures, et qu'il n'y a que 6 kilomètres de Charleroi à Châtelet. Il ajoute que, très impatient de marcher en avant ce matin-là, il dit à Exelmans, « dont les troupes étaient cantonnées auprès des siennes et qui était venu causer avec lui, qu'il augurait mal de tous ces retards ».

Comment Exelmans, qui était avec ses dragons à Lambusart, à 2 lieues de Châtelet, et en présence de l'ennemi, était-il venu faire un bout de causette avec Gérard ?

Comment Gérard, si pressé d'agir, n'avait-il pas, dès 5 heures du matin, exécuté les ordres de l'empereur qu'il avait, pour une cause ou pour une autre, négligé d'exécuter la veille ? Pourquoi n'avait-il pas fait passer la Sambre à ses trois divisions et ne les avait-il pas réunies à Chatelineau à la division Hulot? Là, dix minutes après en avoir reçu l'ordre, il aurait pu mettre tout son monde en marche.

2. Le premier ordre de bataille des troupes françaises, perpendiculaire à la route de Fleurus en est une forte présomption. Voir à ce sujet Damitz, I, 99-100.

3. Lettres de Napoléon et de Soult, précitées, **1815**, II, 134, 135.

deux heures, il lui fit écrire par Soult : « L'empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni un corps de troupes entre Sombreffe et Brye, et qu'à deux heures et demie le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps l'attaquera. L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous et qu'après l'avoir vigoureusement pressé vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler[1]. »

Le corps de Vandamme, celui de Gérard et la cavalerie de Grouchy étaient déployés en avant de Fleurus, perpendiculairement à la route. L'empereur ordonna un changement de front la droite en avant. Par cette manœuvre, Vandamme se rapprocha de Saint-Amand, Gérard s'avança à environ 1,000 mètres de Ligny, parallèlement à la route, Grouchy se posta en potence face à Boignée. La garde et les cuirassiers de Milhaud, laissés jusqu'à deux heures derrière Fleurus, vinrent se former en seconde ligne[2].

Du moulin de Bussy où il se trouvait encore à deux heures avec Wellington, Blücher avait fort bien vu le mouvement se dessiner. Il s'empressa de compléter son ordre de bataille. Le corps de Zieten, dont seuls quelques détachements occupaient jusqu'alors

1. Soult à Ney, 16 juin, 2 heures. (Registre du major-général.)
Napoléon, qui continue dans ses *Mémoires* à confondre les ordres et les heures, parle de cette lettre comme envoyée à 10 heures et demie (avant, par conséquent, qu'il ne fût arrivé à Fleurus !) et comme prescrivant à Ney de porter sur Brye non point toutes ses troupes, mais un détachement. Napoléon raconte aussi (90-91) qu'il reçut un officier de la gauche qui lui dit que Ney hésitait à marcher dans la crainte d'être tourné par les Anglo-Prussiens dont la jonction, assurait-on, s'était déjà opérée à Fleurus. C'est une confusion avec le rapport de l'officier de lanciers envoyé par Reille dont j'ai parlé précédemment (**1815**, II, 130). Gourgaud (56-57) n'est pas moins inexact.

2. Gourgaud, 54, 56. Napoléon, *Mém.*, 93.

le front de défense, prit ainsi position : quatre bataillons de la division Steinmetz à La Haye et au Hameau (ou Petit-Saint-Amand), les six autres en soutien ; trois bataillons de la division Jagow à Saint-Amand, les sept autres sous le moulin de Bussy; la division Henckel à Ligny, avec deux bataillons un peu en arrière; la division Pirch II échelonnée entre Brye et le moulin de Bussy. La cavalerie de Röder se massa dans un pli de terrain, au nord du chemin de Ligny à Sombreffe, sauf le 1er hussards de Silésie qui fut détaché avec une batterie légère à l'extrême droite, sur la Voie romaine, pour éclairer le flanc de l'armée. L'artillerie s'établit entre les villages, sur les pentes inférieures des coteaux. Saint-Amand, La Haye, Ligny avaient été fortifiés à la hâte; mais on n'avait coupé aucun des ponts de la Ligne, Blücher voulant conserver ces débouchés pour le cas où il passerait à l'offensive.

Derrière cette première ligne, le corps de Pirch Ier (divisions Tippelskirch, Krafft, Brause et Langen et cavalerie de Jürgass) se tenait en réserve au nord de Brye, le long de la route de Nivelles. Le corps de Thielmann, qui formait la gauche prussienne, avait les divisions Luck et Kempher à Potriaux, à Tongrinne, à Tongrinelle et à Balâtre, les divisions Borcke et Stülpnagel et la cavalerie de Hobe en réserve à Sombreffe et derrière Tongrinne[1].

Ce vaste déploiement n'échappa point non plus au regard vigilant de Napoléon. Jusque passé deux heures, tant que ses propres manœuvres n'avaient pas encore obligé Blücher à démasquer la totalité

1. Rapport de Gneisenau. Damitz, I, 90, 95-96, 100-101. Wagner, IV, 23-25. Von Ollech, 143-145. Notes du colonel Simon-Lorière. (Arch. Guerre.)

de ses forces, l'empereur avait cru n'avoir à combattre qu'une trentaine de mille hommes[1]. L'extension du front ennemi, les masses qu'il voit en mouvement lui révèlent maintenant la présence d'une armée. Heureuse fortune! L'affaire sera rude, mais il va en finir en une seule journée avec Blücher. Il le tient! car, dans quelques heures, Ney, prenant à revers la position de Brye, sonnera à coups de canon le glas de l'armée prussienne. « — Il se peut que, dans trois heures, le sort de la guerre soit décidé, dit l'empereur à Gérard. Si Ney exécute bien ses ordres, il n'échappera pas un canon de cette armée[2]! » A trois heures un quart, un second ordre plus pressant, plus impératif que le précédent fut envoyé à Ney: « Je vous ai écrit il y a une heure, disait Soult, que l'empereur devait attaquer l'ennemi dans la position qu'il a prise entre les villages de Saint-Amand et Brye. En ce moment, l'engagement est très prononcé. Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ de manière à envelopper la droite de l'ennemi et à tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement. Le sort de la France est dans vos mains. Ainsi, n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Saint-Amand et de Brye[3]. »

Au moment où Soult expédiait cet ordre, Napoléon reçut une lettre de Lobau, l'informant que d'après le rapport du colonel Janin, Ney avait aux Quatre-Bras environ 20,000 ennemis devant lui[4].

1. Voir **1815**, II, 156 et la note 2.
2. Napoléon, *Mém.*, 93-94. Cf. Gourgaud, 57.
3. Soult à Ney, en avant de Fleurus, 16 juin, 3 heures un quart. (Registre du major général. Biblioth. Nationale, Mss., F. Fr. 4366.)
4. Lobau à Napoléon, en avant de Charleroi, 16 juin. (Arch. Guerre.

L'empereur réfléchit que ces 20,000 hommes pourraient faire une défense assez tenace pour empêcher le prince de la Moskowa d'opérer à temps le mouvement contre l'armée prussienne. Sa belle combinaison tactique risquait d'avorter. Il ne se flattait pas, comme on l'en a blâmé à tort, de gagner deux batailles le même jour. L'important pour lui, ce n'était point de remporter une demi-victoire sur Blücher et une demi-victoire sur Wellington ; c'était de contenir les Anglais et d'exterminer les Prussiens. L'empereur pensa que pour contenir les Anglais il suffirait à Ney du seul corps de Reille, et que pour tourner la droite de Blücher il suffirait du seul corps de d'Erlon. Il résolut de faire exécuter par ce général le mouvement précédemment prescrit à Ney et dont il attendait de si grands résultats. Il n'y avait point un instant à perdre. Il envoya directement au comte d'Erlon l'ordre de se porter avec son corps d'armée en arrière de la droite de l'armée prussienne. Le colonel de Forbin-Janson, chargé de lui transmettre cet ordre, devait aussi le communiquer au maréchal Ney[1].

Armée du Nord.) — Cette lettre n'a pas d'indication horaire ; mais, d'après ce qui y est rapporté de l'état des affaires au moment où Janin quitta Frasnes, celui-ci dut en partir vers midi et demi. Au train moyen de 10 kilomètres à l'heure, il dut être de retour à Charleroi (à la fourche des routes de Bruxelles et de Fleurus) vers 2 heures. C'est donc vers 2 heures que Lobau envoya sa lettre à l'empereur, laquelle dut arriver à Fleurus, entre 3 heures et quart et 3 heures et demie.

Sur la mission de Janin, voir **1815**, II, 140. — Quand Janin quitta Frasnes, il n'y avait pas 20,000 ennemis aux Quatre-Bras. Il y en avait 7,000 à peine. Mais la grande extension du front des Hollandais avait trompé cet officier.

1. « ... Le colonel de Forbin-Janson avait reçu l'importante mission de porter l'ordre qui devait faire marcher le 1er corps en arrière de la droite de l'armée prussienne... Au moment où l'affaire était fortement engagée sur toute la ligne, l'empereur demanda au maréchal Soult un officier éprouvé pour porter au maréchal Ney le duplicata de l'ordre concernant le comte d'Erlon. Le major-général m'ayant fait appeler, l'empereur me dit : « J'ai

En même temps, l'empereur, voulant avoir toutes ses forces dans la main, fit écrire à Lobau, maintenu provisoirement à Charleroi, de marcher sur Fleurus[1].

II

La bataille était engagée. Vers trois heures, trois coups de canon tirés à intervalles égaux par une batterie de la garde ont donné le signal de l'attaque[2]. Sans daigner préparer l'assaut par son artillerie, Vandamme lance contre Saint-Amand la division Lefol. Sur l'air : *La Victoire en chantant*, joué par la musique du 23ᵉ, la division s'avance, formée en trois colonnes, précédées chacune d'un essaim de tirailleurs. Devant le front ennemi, le terrain, dépourvu de tout arbre, de toute haie, forme une nappe de blés mûrissants, hauts déjà de quatre à cinq pieds. La marche y est lente et pénible, et si les épis cachent à peu près les

envoyé au comte d'Erlon l'ordre de se diriger avec tout son corps d'armée en arrière de la droite de l'armée prussienne. Vous allez porter à Ney le duplicata de cet ordre, qui a dû lui être communiqué. Vous lui direz que, quelle que soit la situation où il se trouve, il faut absolument que cet ordre soit exécuté; que je n'attache pas une grande importance à ce qui se passera aujourd'hui de son côté; que l'affaire est toute où je suis, car je veux en finir avec l'armée prussienne. Quant à lui, il doit, s'il ne peut faire mieux, se borner à contenir l'armée anglaise. » (Notes manuscrites du colonel Baudus, communiquées par M. de Montenon, son petit-fils. — Ces notes n'ont été reproduites que partiellement, dans les *Études sur Napoléon* du colonel Baudus.)

L'existence de cet ordre, implicitement nié par Napoléon, mais que la lettre de Soult à Ney du 17 juin suffirait seule à prouver, est affirmée par l'unanimité des témoignages. On les trouvera cités plus loin, aux pages [illegible] où j'étudie cette question si controversée.

1. Soult à Lobau, en avant de Fleurus, 16 juin, 3 heures et quart. (Registre du major-général.)

2. Pontécoulant, *Souvenirs militaires*, 92. — Gneisenau, Wagner, Napoléon, Gourgaud disent également : 3 heures.

tirailleurs, les colonnes sont parfaitement visibles. C'est sur elles que les batteries dirigent leur tir; des boulets enlèvent des files de huit hommes. Les Prussiens, eux, sont à couvert, embusqués dans les maisons et derrière les remblais de terre et les haies vives qui enclosent les vergers. A cinquante mètres du village, les soldats de Lefol bondissent jusqu'aux premières clôtures. Les décharges à bout portant n'arrêtent point leur élan; en moins d'un quart d'heure de furieux combat, l'ennemi est chassé des vergers, des maisons, du cimetière, de l'église. Mais les Prussiens de Jagow se rallient sur la rive gauche du ruisseau, et bientôt, soutenus par quatre bataillons de Steinmetz, ils se disposent à une contre-attaque. La batterie divisionnaire de Steinmetz tourne son feu contre Saint-Amand, où commencent plusieurs incendies, et le 24ᵉ régiment passe le ruisseau à La Haye pour prendre les Français en flanc. Vandamme fait déployer la division Berthezène à la gauche de Lefol, et, d'après les instructions antérieures de l'empereur il donne l'ordre à la division Girard, en position au nord de Wangenies, d'attaquer le Hameau et La Haye[1].

Pendant que Lefol a abordé Saint-Amand, la division Pécheux, du corps de Gérard, s'est portée contre Ligny en trois colonnes d'attaque, sous le feu des batteries prussiennes. La colonne de gauche et la colonne du centre enlèvent les haies et les clôtures des abords du village, puis elles se replient, décimées par la mousqueterie très drue et très rapide qui part du vieux château et des

1. Lefol, *Souvenirs*, 61-62. Rapport de Gneisenau. Damitz, I, 102-104. Wagner. IV, 28-29. Gourgaud, 58. Napoléon, *Mém.*, 95. Von Ollech, 148-149.
La division Girard, détachée la veille au soir du corps de Ney (**1815**, II, 126), se trouvait former l'extrême gauche de l'armée combattant à Ligny.

premières maisons. Le 30[e] de ligne, colonne de droite, pousse plus avant. Il s'engage dans le chemin creux que couronne la ferme de la Tour, bâtiment à murailles de forteresse d'où grêlent les balles; il pénètre jusque sur la place de l'église. Là, le régiment, littéralement entouré d'ennemis embusqués dans les maisons, dans le cimetière, derrière les haies de saules du ruisseau, se trouve au centre d'un quadrilatère de feux. En un instant, toute la tête de colonne est foudroyée; vingt officiers et près de cinq cents hommes tombent tués ou blessés. Les survivants se retirent en désordre et vont se rallier dans leur position primitive[1].

Deux nouvelles attaques ne réussissent pas mieux. Des batteries de 12 de la garde viennent renforcer l'artillerie de Gérard, qui n'a fait jusqu'alors que contre-battre l'artillerie ennemie. Elles ouvrent le feu sur Ligny. Les boulets effondrent les maisons, ricochent dans les rues; les toitures de chaumes s'enflamment et croulent, allumant l'incendie sur dix points différents. Pour la quatrième fois, la division Pécheux, maintenant secondée par une brigade de la division Vichery, marche aux Prussiens. Dans un ardent combat, succession d'assauts contre chaque maison, les Français s'emparent de presque toute la partie haute du village[2].

Ligny se compose de deux rues parallèles à la Ligne et séparées par ce ruisseau : la rue d'En-Haut au sud, la rue d'En-Bas au nord. Entre les deux rues se trouvent quelques chaumières éparses, la place

1. *Journal du capitaine François, du 30[e] de ligne.* (*Revue Armoricaine*, 1826.) Cf. Damitz, 110. Wagner, IV, 36. — « A trois heures et quart, le 4[e] corps aborda le village de Ligny. » Napoléon, *Mém.*, 91.

2. Journal du capitaine François. Rapport de Gneisenau. Damitz, 110-111. Wagner, IV, 36-37. Gourgaud, 58. Gérard, *Quelques Observations*, 54. Relation de Simon-Lorière. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

de l'église et une vaste prairie communale qui descend en glacis jusqu'à la Ligne. Débusqués de la ferme de la Tour et de la rue d'En-Haut, les Prussiens reprennent position dans le cimetière, dans l'église, dans les maisons de la place. Les soldats de Pécheux s'avancent vaillamment sous les feux croisés. Les uns se ruent dans les maisons, les autres escaladent les talus du cimetière. A ce moment, un gros d'ennemis qui s'est rallié à l'abri de l'église charge les Français désunis par ces assauts multiples. C'est sur la petite place, trop étroite pour le nombre des combattants, une poussée terrible, un corps-à-corps sans quartier, un abominable carnage. On se fusille à bout portant, on frappe à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de poing. « Les hommes s'égorgeaient, dit un officier prussien, comme s'ils avaient été animés d'une haine personnelle. Il semblait que chacun vît dans celui qui lui était opposé un mortel ennemi, et qu'il se réjouît de trouver l'occasion de se venger. Personne ne songeait à fuir ni à demander quartier[1]. »

Les Prussiens finissent par plier. Ils abandonnent les maisons, l'église, le cimetière et se retirent en mauvais arroi par les deux ponts de la Ligne. On les poursuit la baïonnette aux reins. Plus d'un est précipité dans le lit bourbeux du ruisseau. Sur la rive gauche, cependant, l'ennemi, renforcé par les deux derniers bataillons de la division Henckel, se reforme et fait tête. Des Prussiens tirent des haies et des touffes de saules qui bordent le ruisseau, tandis que d'autres tirent, par-dessus leurs camarades, des maisons de la rue d'En-Bas et

1. Damitz, I, 112-113. Lettre du général Romme à Gourgaud, Paris, 27 mai 1823. (Papiers du général G.) Lettre du quartier-impérial de Fleurus, 17 juin. (Arch Aff. étrangères, 1802.)

des meurtrières pratiquées dans les murs de la grosse ferme de la rive gauche. Malgré ce terrible feu en étages, des soldats du 30ᵉ et du 96ᵉ franchissent les ponts et repoussent les tirailleurs contre les maisons. Mais Jagow amène quatre bataillons au secours de Henckel. Les Prussiens rejettent les assaillants sur la rive droite ; ils tentent même de repasser les deux ponts. C'est au tour des Français de défendre le ruisseau. On se fusille d'un bord à l'autre, à quatre mètres, à travers la fumée. Il fait un temps d'orage dont la chaleur suffocante ajoute encore à celle des coups de feu et des incendies allumés par les obus. Ligny est une fournaise. Dans les bruits du combat, on entend les cris horribles de blessés qui brûlent vifs sous les décombres en flammes[1].

Grouchy, de son côté, a commencé son attaque contre la gauche prussienne. Sa cavalerie a chassé de Boignée les postes ennemis, et la division Hulot, du corps de Gérard, passée sous son commandement immédiat, menace Tongrinelle et tiraille devant Potriaux avec les Prussiens de Luck[2].

Sur tous les points, de nouvelles batteries entrent en action, la fusillade se précipite. Depuis La Haye jusqu'à Tongrinelle, on combat sur les deux rives de la Ligne d'où s'élève, comme d'un fleuve infernal, un rideau de feu et de fumée.

1. Lettre précitée du général Romme à Gourgaud. Damitz, I, 112-113. Wagner, 37-38. *Relation de la dernière campagne de Bonaparte*, 51. Lefol, Souvenirs, 58. Cf. le Rapport officiel de Gneisenau : « Ce combat peut être considéré comme un des plus acharnés dont l'histoire fasse mention. »

2. Ordre de Napoléon à Grouchy, 16 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Rapport du général Hulot. Grouchy, *Relat. succincte*, 16. — Wagner (IV, 41) dit que l'action ne commença qu'à 6 heures à Sombreffe et à Balâtre ; c'est vrai, mais elle commença beaucoup plus tôt à Boignée, à Tongrinelle et à Potriaux.

III

Sur les quatre heures, l'action s'est encore étendue à l'ouest. Girard a lancé sa division contre le Hameau et La Haye. L'assaut est si prompt, si résolu, si ardent, que les Prussiens terrifiés lâchent pied presque sans coup férir[1]. Blücher, solide à son centre, intact à sa gauche, voit sa droite débordée. Il veut la dégager par une vigoureuse contre-attaque. Il lui faut à tout prix se donner de l'air de ce côté, car c'est par là qu'il compte déboucher plus tard avec les Anglais, dont il attend toujours le concours. Le feld-maréchal n'hésite point à dégarnir sa réserve. La division Pirch II, la seule du corps de Zieten qui ne soit pas encore au feu, marchera de Brye contre La Haye et Saint-Amand, tandis que la cavalerie de Jürgass, du corps de Pirch Ier, et la division Tippelskirch, du même corps, en tout 47 escadrons[2] et 9 bataillons, se porteront sur Wagnelée, d'où elles fondront sur le flanc des Français[3].

Formée en colonnes de bataillon, l'infanterie de Pirch II aborde à la baïonnette les soldats de Girard qui sont déjà sortis de La Haye pour tourner Saint-Amand, où les Prussiens de Steinmetz sont rentrés en forces et réoccupent plusieurs points. La division Girard plie sous l'attaque de ces troupes fraîches, se retire dans La Haye, et, après une lutte opiniâtre, abandonne la moitié de ce hameau. Avec un chef

1. Damitz, I, 104-105. Cf. Wagner, IV, 29.
2. Les brigades Thuemen, Schulenburg et Sohr, du corps de Pirch, et la brigade Marwitz, détachée du corps de Thielmann.
3. Wagner, IV, 29-30. Von Ollech, 154. Damitz, I, 104-105. Cf. le rapport de Gneisenau.

comme Girard, ce n'est pas pour longtemps. Il reforme dans la rue que balayent balles et boulets ses bataillons décimés et les précipite de nouveau contre l'ennemi. Lui-même les conduit, l'épée au clair. Il tombe blessé à mort, mais il voit ses soldats rejeter pour la seconde fois les Prussiens hors de La Haye, sur la rive gauche du ruisseau[1].

Le mouvement de flanc tenté par Jagow et Tippelskirch réussit moins encore que la contre-attaque de Pirch II. La division Habert et la cavalerie de Domon, que Vandamme avait jusqu'alors tenues en réserve, s'étaient déployées face à Wagnelée avec deux bataillons en tirailleurs dans les blés. La tête de colonne de Tippelskirch, avançant en ordre de marche, sans s'éclairer, fut surprise par la fusillade très nourrie et bien ajustée qui partit des blés. Elle se replia en désarroi, jetant la confusion parmi les bataillons qu'elle précédait et où se trouvaient beaucoup de recrues. Sans hésiter, Habert fit charger à la baïonnette ces troupes désunies et les refoula dans Wagnelée. Disséminée maladroitement et intimidée par les évolutions des chasseurs à cheval du général Domon, la cavalerie de Jürgass prit à peine part à l'action[2].

Pendant ces combats, Blücher était descendu du moulin de Bussy pour diriger lui-même la suite de la manœuvre dont il se promettait un si beau résultat. Il arriva à petite portée de canon de La Haye, juste au moment où la division Pirch II en était chassée par l'effort mortel de l'intrépide Girard. Sans même laisser aux hommes le temps

1. Damitz, I, 104-105. Wagner, IV, 30. Napoléon, *Mém.*, 95. *Relation de l'Ambigu*, de Londres, tome LIII.
2. Damitz, I, 106-107. Wagner, IV, 32.

de reprendre haleine, Blücher ordonne à Pirch II de les ramener au feu et de réoccuper La Haye coûte que coûte. Ranimés par la présence du vieux *Vorwärtz*, les soldats poussent des hourrahs ! franchissent le ruisseau, pénètrent dans La Haye, baïonnettes croisées[1]. La division Girard, réduite de 5,000 à 2,500 hommes, son chef blessé à mort, ses deux brigadiers hors de combat (c'est le colonel Matis, du 82e de ligne, qui a pris le commandement), résiste désespérément. Forcée de céder au nombre, elle se retire de maison en maison, de verger en verger, de haie en haie jusqu'au Hameau où elle se masse et attend l'assaut. L'ennemi va lui laisser quelque répit, car les Français ont rejeté Tippelskirch dans Wagnelée, ils tiennent ferme à Saint-Amand, et ils occupent la moitié de Ligny. Blücher doit relever devant Saint-Amand la division Steinmetz qui a perdu la moitié de son effectif, envoyer des renforts à Henckel dans Ligny, donner le temps à Tippelskirch de se rallier à Wagnelée, et, en vue de la nouvelle manœuvre qu'il médite, porter au sud de Brye le corps de Pirch Ier[2].

L'empereur lui aussi prend ses dispositions pour le grand mouvement qui est son objectif depuis le début de la bataille. Il est cinq heures et demie ; il a écrit à Ney à deux heures : à six, il entendra le canon du maréchal tonner sur les derrières de l'armée prussienne. Alors, il lancera ses réserves, encore intactes, contre le centre ennemi, l'enfoncera, lui coupera la retraite vers Sombreffe, et le poussera l'épée dans les reins sous le fer et le feu de Vandamme et de Ney. Des soixante mille

1. Rapport de Gneisenau. Damitz, I, 106-107. Wagner, 31, 33.
2. Damitz, I, 108. Cf. 116 et 120. Wagner, IV, 33

Prussiens de Zieten et de Pirch, pas un n'échappera[1].

La garde à pied et à cheval et les cuirassiers de Milhaud commencent déjà à se former pour l'attaque quand arrive un aide de camp de Vandamme, porteur d'une grave nouvelle. On signale à une lieue sur la gauche une colonne ennemie de vingt à trente mille hommes, paraissant se diriger vers Fleurus dans l'intention de tourner l'armée. Vandamme ajoute que les troupes de Girard, ayant reconnu ce corps comme ennemi, ont abandonné La Haye, et que lui-même va être contraint d'évacuer Saint-Amand et de battre en retraite, si la réserve n'arrive pas pour arrêter cette colonne[2].

Napoléon est troublé. Il a d'abord l'idée, comme Vandamme l'a eue aussi un instant, que la colonne est la division française qui, d'après ses ordres de huit heures du matin, a dû être portée par Ney à Marbais. Mais une division n'a pas vingt ou trente mille hommes, et des troupes qui se montrent au sud de Villers-Perwin ne peuvent déboucher de Marbais[3]. Est-ce donc Ney qui survient avec toutes ses forces, selon les nouvelles instructions envoyées à deux heures et renouvelées à trois ? ou est-ce d'Erlon qui arrive avec le 1er corps, conformément à la dépêche expédiée à trois heures et demie ? Mais d'Erlon a comme Ney l'ordre de se rabattre par les hauteurs de Saint-Amand sur les derrières de l'ennemi et non de venir à Fleurus. Marcher sur

1. Napoléon, *Mém.*, 93. Gourgaud, 59. *Cf.* Soult à Ney, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.)

2. Napoléon, *Mém.*, 95. Gourgaud, 59. *Cf.* Lefol, *Souvenirs*, 63 : « — Il y eut une espèce de panique occasionnée par la fausse nouvelle qu'une colonne ennemie venait de surprendre notre gauche. » *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e, corps d'Erlon), 276 : « Nous arrivâmes en vue de Saint-Amand vers les cinq ou six heures. »

3. Napoléon, *Mém.*, 95.

Fleurus, c'est faire échouer le plan de l'empereur. Ni le maréchal Ney ni le comte d'Erlon n'ont pu tomber dans une pareille méprise! D'ailleurs, Vandamme dit positivement que la colonne a été reconnue comme ennemie[1]. On est donc en présence d'un corps anglais qui aura passé à la droite de Ney, ou d'un corps prussien qui vient d'opérer par la Voie romaine et Villers-Perwin un vaste mouvement tournant[2]. L'empereur s'empresse d'envoyer un de ses aides de camp pour reconnaître la force et les intentions de la colonne ennemie. En attendant, il suspend le mouvement de la garde contre Ligny et lui fait reprendre sa première position devant le moulin de Fleurus, par régiments déployés. La division de jeune garde, de Duhesme, et les 2e, 3e et 4e chasseurs à pied de la garde, détachés de cette réserve, se portent au pas accéléré au soutien de Vandamme[3].

Il est grand temps qu'arrivent ces renforts. A peine remis d'une panique causée par l'approche de la colonne ennemie, sauve-qui-peut que le général Lefol n'a pu arrêter qu'en tournant ses propres canons contre les fuyards[4], le corps de Vandamme va avoir à subir une attaque d'ensemble de presque toute la droite prussienne. Un peu avant six heures, les batteries de réserve entrent en ligne et préparent l'assaut. Tippelskirch débouche de Wagnelée sur le Hameau, sa droite appuyée par les nombreux

1. Napoléon, *Mém.*, 96. — D'après une tradition rapportée par Piérart (*le Drame de Waterloo*, 134), l'alerte de Vandamme est imputable à la pusillanimité de l'aide de camp envoyé par lui pour reconnaître la colonne. Cet officier craignit de s'en approcher à portée des balles et, sans remplir sa mission, revint dire que c'était l'ennemi.

2. Napoléon, *Mém.*, 96.

3. Napoléon, *Mém.*, 96-97. Gourgaud, 59. Relation du général Petit. (Collection Morrisson, de Londres.)

4. Lefol, *Souvenirs*, 63-64.

escadrons de Jurgass. Les tirailleurs du 1[er] poméranien font un feu si vif et si nourri qu'en quelques instants ils épuisent leurs gibernes; les hussards qui les flanquent leur apportent leurs propres cartouches. La division Pirch II, que secondent les troupes fraîches de la division Brause et d'une fraction de la division Krafft, assaillent Saint-Amand sur trois points. Les Français plient. Les débris de la division Girard abandonnent le Hameau; Lefol et Berthezène cèdent tout le nord de Saint-Amand; Habert recule jusqu'à sa première position, à la gauche de ce village. Du moulin de Bussy où il est retourné, Blücher voit le succès de ses troupes. Il peut se croire déjà maître du chemin de Fleurus et bientôt libre d'aller attaquer de flanc la réserve française, manœuvre qu'il médite depuis longtemps[1].

Mais la jeune garde de Duhesme s'avance au pas de charge. Elle dépasse la division Habert et aborde avec un entrain superbe les Prussiens de Tippelskirch. Ceux-ci, fort maltraités, se retirent partie dans Wagnelée, partie dans le Hameau. Contenue par les chasseurs de Domon et les lanciers d'Alphonse de Colbert, que l'empereur vient de porter de la droite à la gauche du champ de bataille, la cavalerie de Jurgass peut seulement protéger la retraite de Tippelskirch sans rien tenter contre la jeune garde. L'inlassable division Girard, dont les quatre intrépides régiments, les 11[e] et 12[e] légers et 4[e] et 82[e] de ligne méritent bien d'être cités, fond encore sur le Hameau, d'où elle chasse les Prussiens pour la troisième fois. Lefol et Berthezène refoulent Pirch II hors de Saint-Amand.

1. Wagner, IV, 33-34. *Cf.* Rapport de Gneisenau. Damitz, I, 117-121.

Les Français sont de nouveau maîtres de tout le terrain jusqu'aux premières maisons de La Haye[1]. « Quels soldats ! écrit un royaliste émigré, présent à la bataille. Ce n'étaient plus les faibles débris d'Arcis-sur-Aube. C'était, selon le point de vue, une légion de héros ou de démons[2]. »

A l'aile droite, la cavalerie de Grouchy occupe Tongrinelle, et l'infanterie de Hulot attaque vigoureusement Potriaux[3]. Dans la fournaise de Ligny, les bataillons de braves fondent comme l'or au creuset. Gérard s'y est jeté avec sa dernière réserve, la deuxième brigade de Vichery. Blücher y a fait relever la division Henckel par la plus grosse fraction de la division Krafft. On combat toujours avec la même rage, Prussiens et Français passant et repassant tour à tour le ruisseau, pour la possession de l'église, du cimetière, de la ferme d'En-Bas et du château des comtes de Looz, où malgré l'incendie qui les gagne tiennent intrépidement deux compagnies de tirailleurs silésiens. Des soldats tombent d'épuisement. Krafft n'a plus l'espoir de résister longtemps. Il fait dire à Gneisenau que lui et Jagow vont être cernés dans Ligny. « — Tenez encore une demi-heure, répond Gneisenau, l'armée anglaise approche[4]. » Illusion ou mensonge ! car Blücher va recevoir ou a déjà reçu une dépêche de Müffling, l'informant que Wellington, aux prises

1. Damitz, I, 119-120. Wagner, IV, 33.

2. *Souvenirs de 1815, les Cent Jours en Belgique.* (*Bibliothèque universelle de Genève*, juillet 1887.) — L'auteur de ces souvenirs ajoute : « Revenus des déserts de la Russie ou des pontons de l'Angleterre, animés par le souvenir de leurs anciens triomphes, la colère de leurs défaites récentes, jaloux surtout de cacher sous beaucoup de gloire leur défection au gouvernement royal, les soldats français s'élevaient au-dessus d'eux-mêmes. »

3. Relation du général Hulot. Cf. Damitz, I, 124.

4. Rapport de Gneisenau. Von Ollech, 151-152. Gourgaud, 58-59. Damitz, I, 122, 129, 131. Cf. 111-112. Wagner, IV, 38-39.

avec tout un corps d'armée, ne pourra pas même lui envoyer un seul escadron[1].

Rien n'abat l'âme intrépide de Blücher. Si la lettre de Müffling contient « une nouvelle désagréable », selon l'expression modérée de Grolemann, elle lui apprend du moins que Napoléon n'a pas toute son armée avec lui, comme il le croyait, et lui donne l'assurance de n'être point pris à revers, puisque Wellington contient le corps français détaché sur la route de Bruxelles. Il reçoit simultanément un avis de Pirch II et un avis de Thielmann, annonçant que l'attaque des Français semble mollir vers La Haye et vers Potriaux. Après s'être porté en avant, la vieille garde a repris sa première position. Cette contre-marche, qui a été vue du moulin de Bussy, semble indiquer au moins de l'hésitation chez l'empereur. C'est le moment d'agir si l'on ne veut laisser échapper la victoire. Blücher y a encore foi. Il se cramponne à l'idée de gagner la bataille à lui tout seul, en rejetant la gauche française sur le centre. Pour cela, il suffit que ses lieutenants conservent Ligny. Lui se chargera du reste. Il fait avancer ses dernières réserves, sauf deux bataillons qu'il poste à Brye et près du moulin. Il envoie à Ligny, pour renforcer Jagow et Krafft, une fraction de la division Langen, et mande à Thielmann d'y porter aussi la division Stülpnagel. Puis, prenant avec soi les derniers bataillons de Langen et les débris de la division Steinmetz, qui s'est retirée en seconde ligne vers cinq heures du soir, l'ardent vieillard (il avait soixante-treize ans) les conduit vers Saint-Amand[2].

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 206. Damitz, I, 126.
2. Wagner, IV, 39. Damitz, I, 126-127.

Chemin faisant, il rallie tout ce qu'il rencontre de troupes qui quittent le feu : là une compagnie, ici une section, plus loin un groupe de fuyards. Avec ces sept ou huit bataillons, il rejoint les divisions épuisées de Brause, de Pirch II et de Tippelskirch, et ordonne une nouvelle attaque. « — Mes hommes ont brûlé toutes leurs cartouches et vidé les gibernes des morts, lui dit Pirch ; ils n'ont plus un seul coup à tirer. » « — A la baïonnette ! » lui crie Blücher. Et brandissant son sabre, poussant en avant son magnifique cheval blanc, don du Prince Régent d'Angleterre, il entraîne ses soldats électrisés. Suprême effort de braves à bout de forces ! Ils reprennent le Hameau, mais leur flot se brise contre la digue d'acier des 2e, 3e et 4e chasseurs de la garde, déployés par régiments à la gauche de Saint-Amand [1].

Les Prussiens sont rentrés en désarroi dans La Haye. Blücher espère du moins coucher sur ses positions. Il croit la bataille finie, car la nuit vient [2]. Ce n'est pas la nuit. A sept heures et demie, au solstice de juin, le soleil brille encore à l'horizon. C'est l'orage. De grands nuages noirs courent et s'amoncellent dans le ciel, couvrant d'une voûte d'ombre tout le champ de bataille. La pluie commence à tomber à grosses gouttes. Il tonne coup sur coup, avec violence, mais les grondements du tonnerre sont bientôt dominés par le fracas de l'effroyable canonnade qui retentit soudain vers Ligny [3].

1. Von Ollech, 154. Damitz, I, 127. (Cf. 131 et 141.) Wagner, IV, 33-34.
2. Damitz, 132. Rapport officiel de Gneisenau. Cf. Wagner, 43.
3. Damitz, I, 132 et note. Wagner, IV, 43. Cf. von Ollech, 154, et Mauduit, II, 86-87.

IV

Vers six heures et demie[1], l'aide de camp envoyé pour reconnaître la force de la colonne ennemie qui débouchait des bois de Villers-Perwin sur le flanc de Vandamme[2], avait rapporté à l'empereur que cette colonne prétendue anglaise était le corps du comte d'Erlon[3]. Napoléon aurait pu s'en douter. Une fausse manœuvre, une confusion dans les ordres, une marche de travers ne sont point choses si rares à la guerre qu'il ne dût en admettre l'hypothèse. Déconcerté jusqu'au trouble par la direction menaçante de cette colonne, il n'avait point pensé au corps de d'Erlon, que lui-même, cependant, venait d'appeler sur le champ de bataille. Si sa présence d'esprit habituelle ne lui eût fait défaut, le mouvement manqué était encore exécutable. Il suffisait d'envoyer par l'aide de camp chargé de reconnaître la colonne l'ordre pressant à d'Erlon de manœuvrer pour tourner la droite prussienne. Napoléon n'y avait point songé. Et quand l'aide de camp revint près de lui, il jugea avec raison que le mouvement serait désormais trop tardif. Pour opérer cette marche enveloppante, il aurait fallu deux heures[4]. L'empereur, au reste, savait vrai-

1. Gourgaud, 59. Napoléon, *Mém.*, 97.
2. **1815**, II, 172.
3. Napoléon, *Mém.*, 97. Gourgaud, 59.
4. Le 1er corps aurait dû remonter droit au nord, en passant à 2 kilomètres à l'ouest de Wagnelée, pendant l'espace de 3,500 mètres, et tourner ensuite à l'est pour se rabattre sur Brye. Ce trajet de 6 kilomètres à travers champs demandait près d'une heure et demie; il fallait en outre une demi-heure pour que l'ordre d'opérer le mouvement parvînt de Fleurus au point où se trouvait le comte d'Erlon. — Clausewitz, plus judicieux et plus juste que Charras, reconnaît qu'il était alors trop tard pour ordonner une marche tournante sur Brye. (*Der Krieg von 1815*, 94.)

semblablement par l'aide de camp que le 1er corps s'éloignait[1]. Ney, en péril, l'avait-il rappelé, ou d'Erlon, ayant reconnu qu'il avait pris une fausse direction, se portait-il à l'ouest de Wagnelée pour manœuvrer, selon l'ordre porté par Forbin-Janson, en arrière des lignes prussiennes?

L'empereur prit vite son parti. Si par suite d'ordres mal compris ou mal exécutés, il lui semblait bien ne devoir plus compter sur la coopération d'une fraction de son aile gauche, du moins il était délivré de l'inquiétude où l'avait mis la présence sur son flanc de la colonne prétendue ennemie. Il redevenait libre d'agir. La victoire décisive qu'il rêvait depuis l'après-midi lui échappait, mais il pouvait tout de même gagner la bataille et rejeter Blücher loin de Wellington. Il donna ses ordres pour le dernier assaut[2].

Les batteries de réserve ouvrent le feu contre les coteaux qui dominent Ligny, la vieille garde se ploie en colonnes par division, les escadrons de service, la 2e division de cavalerie de la garde et les cuirassiers de Milhaud se forment pour l'attaque, le corps de Lobau débouche de Fleurus. La canonnade s'arrête, la charge bat, toute cette masse s'ébranle sous la chaude pluie d'orage aux cris de Vive l'Empereur! La première colonne de la garde (2e, 3e et 4e grenadiers) pénètre à l'ouest de Ligny; la deuxième (1er chasseurs et 1er grenadiers) aborde ce village à l'est. Entraînés par Gérard, les soldats de Pécheux et de Vichery franchissent le ruisseau de

1. Napoléon n'en a rien dit (il a laissé à dessein dans le mystère tout ce qui concerne le mouvement de d'Erlon); mais c'est très vraisemblable, car, ainsi qu'on le verra plus loin (214), Delcambre, envoyé par Ney, et l'aide de camp de l'empereur arrivèrent presque en même temps près du comte d'Erlon.

2. Napoléon, *Mém.*, 97. Gourgaud, 59.

la Ligne et arrachent enfin aux Prussiens la ferme d'En-Bas et toutes les maisons de la rive gauche. Les débris des divisions Jagow et Kraft et les bataillons de Langen tentent de se reformer sur les premières pentes, au-dessus du ravin. Mais Pécheux s'élance du milieu de Ligny suivi par Vichery et la première colonne de la garde ; de la droite du village, débouchent le 1er grenadiers et le 1er chasseurs, suivis par les cuirassiers de Milhaud ; de la gauche, avec l'empereur, s'avancent les escadrons de service et la grosse cavalerie de la garde. Les Prussiens lâchent pied sur tous les points. Pour marquer la rapidité et l'impression de cette irrésistible attaque, Soult écrivit à Davout : « Cela a été comme un effet de théâtre[1]. »

Blücher arrive de La Haye au grand galop. La pluie a cessé, le vent chasse le reste des nuages[2]. Aux derniers rayons du soleil qui reparait un instant au-dessus des coteaux de Brye, il voit ses troupes en pleine retraite, et, sur la large brèche faite à son front de bataille, les bonnets à poils de la vieille garde, les grenadiers à cheval hauts comme des tours, les dragons évoluant pour charger et, dans un étincellement, les trois mille cuirassiers de Milhaud.

Le vieux Blücher, selon le mot du major de Groleman, « ne se regarde jamais comme vaincu tant qu'il peut continuer le combat ». Pour arrêter les

1. Lettre du quartier-impérial de Fleurus, 17 juin. (Arch. Aff. étrangères, [illegible].) Relation précitée du général Petit. Relation du commandant Doering, du 1er régiment de chasseurs. (Comm. par M. de Stuers.) Rapport de Gneisenau au roi de Prusse, Wavre, 17 juin. (Cité par von Ollech, [illegible].) Rapport officiel de Gneisenau. Wagner, IV, [illegible]. Soult à Joseph, en avant de Fleurus, 16 juin, 8 heures et demie du soir, et à Davout, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.)

2. Damitz parle à deux reprises (I, [illegible]) de la clarté succédant pour quelques instants à l'obscurité quasi complète causée par l'orage.

Français, il compte sur la cavalerie de Röder, en réserve entre Brye et Sombreffe, sur les débris de la division Henckel qui, à six heures, a été relevée dans Ligny, et sur les divisions Stülpnagel et Borcke que Thielmann a dû détacher de son corps d'armée. Mais, en raison d'ordres mal interprétés, Henckel se trouve déjà près de Sombreffe et Stülpnagel est encore loin de Ligny. Quant aux troupes de Borcke, Thielmann ne peut se dégarnir de cette dernière réserve ; il est trop vivement pressé sur son front par Grouchy: la division Hulot a enlevé Potriaux et menace Sombreffe, les dragons d'Exelmans (brigade Burthe) ont culbuté la cavalerie de Lottum, lui ont pris ses canons et s'avancent vers la route de Namur[1]. Il ne reste plus de disponibles que les 32 escadrons de Röder. Blücher court à eux et commande de charger. Lutzow, le célèbre chef de partisans de la guerre de 1813, fonce avec le 6e uhlans sur un carré qu'il croit formé de gardes nationaux mobilisés, à cause de la disparité des uniformes[2]. C'est le 4e grenadiers de la garde. Les uhlans reçoivent un feu de file à petite portée qui couche par terre 83 hommes. Lutzow, renversé avec son cheval, est fait prisonnier. Une charge du 1er dragons et du 2e landwehr de la Courmache, une autre des uhlans de Brandebourg et des dragons de la Reine, une quatrième de tous les escadrons ensemble, ne réussissent pas mieux. Les unes sont repoussées par la vieille garde qui a relevé en première ligne les divisions de Gérard, les autres sont sévèrement ramenées par les dragons

1. Damitz, I, 128-129, 133-134. Rapport du général Hulot. (Communiqué par le baron Hulot.) Wagner, IV, 42.

2. Relation précitée du commandant Duuring. — Le 4e grenadiers, de nouvelle formation, avait été habillé tant bien que mal. Beaucoup d'hommes avaient des shakos au lieu de bonnets à poils.

de la garde et les cuirassiers de Milhaud[1]. Jusqu'à la nuit close, escadrons prussiens et escadrons français tourbillonnent et s'entre-choquent sur les pentes des coteaux, devant les carrés de la garde qui avancent lentement mais sûrement vers le moulin de Bussy.

Atteint d'un coup de feu, le cheval de Blücher s'abat sur son cavalier. L'aide de camp Nostiz, qui charge aux côtés du feld-maréchal, le voit tomber et met pied à terre pour le secourir. Ils se trouvent au milieu des cuirassiers du 9e régiment qui culbutent les Prussiens et qui, dans l'obscurité, passent sans distinguer ces deux officiers. Peu d'instants après, les cuirassiers ramenés à leur tour repassent près d'eux, presque sur eux, sans les apercevoir davantage. Nostiz hèle des dragons prussiens. On dégage Blücher, tout meurtri et à demi-évanoui, de dessous son cheval, on le place sur un cheval de sous-officier, on l'emmène loin du champ de bataille dans le torrent des fuyards[2]. Ils sont innombrables. Le lendemain, on arrêta 8,000 d'entre eux à Liège et à Aix-la-Chapelle[3].

1. Rapport de Gneisenau, Wavre, 17 juin (cité par von Ollech, 163-164). Relations du général Petit et de Duuring. Damitz, I, 133-135. Rapport de Kinsmann, capitaine aux dragons de la garde, 17 juin. (Papiers du général G.) Wagner, IV, 44.

2. Blücher à sa femme. Wavre, 17 juin. (*Blücher in Briefen*, 146.) Rapport officiel de Gneisenau. Damitz, I, 134-135. Wagner, IV, 44. Relation du général Delort. (Papiers du général G.) Cf. von Ollech, 155, 157.

3. Damitz, II, 211. — Cet aveu de Damitz dément l'assertion du rapport officiel de Gneisenau et les récits de la plupart des historiens allemands, de Damitz lui-même, que la retraite s'opéra sur tous les points dans un ordre parfait. 8,000 ou 10,000 fuyards sur un champ de bataille indiquent, il me semble, une certaine confusion. L'officier émigré, dont la *Bibliothèque universelle de Genève* a publié, en juillet 1857, *les Souvenirs de 1815*, témoigne aussi que la majeure partie des Prussiens étaient en très grand désordre, et qu'il y avait partout des masses de fuyards. — La vérité, c'est qu'il y eut sauve-qui-peut au centre, grande confusion à la gauche et très fière retraite à l'aile droite. Gneisenau, d'ailleurs, dans son rapport confidentiel (Wavre, 17 juin), et von Ollech, 157, ne cachent pas qu'il se produisit un grand désordre à la fin de la bataille.

Le centre prussien était enfoncé et rompu. Hormis quelques bataillons qui se replièrent en ordre et résistèrent intrépidement aux cuirassiers de Delort, non soutenus malheureusement par la deuxième division du corps de Milhaud[1], toute l'infanterie fuyait en débandade. C'est grâce aux charges désespérées de la cavalerie de Röder, qui ralentirent la marche des Français, que Krafft, Langen et Jagow sauvèrent une partie de leur artillerie[2] et purent rallier les débris de leurs divisions entre Sombreffe et la Voie romaine. Mais, s'il y avait trouée au centre, l'ennemi conservait ses positions aux deux ailes. Zieten et Thielmann ne commencèrent à battre en retraite que lorsqu'ils eurent appris l'abandon de Ligny. Les Prussiens, massés autour de La Haye, gagnèrent à pas comptés les derniers sommets des coteaux, arrêtant par des retours offensifs l'infanterie de Vandamme quand elle les serrait de trop près; leur arrière-garde se maintint à Brye jusqu'au lever du jour. Thielmann replia son corps en arrière de Sombreffe qu'il continua d'occuper pendant la nuit par un fort détachement. A neuf heures et demie, on tiraillait encore sur la ligne Brye-Sombreffe[3].

1. Relation du général Delort. (Papiers du général G.) — L'assertion de Delort est confirmée par une lettre adressée du quartier-impérial de Fleurus, 17 juin, 9 heures du matin (Arch. Aff. étrangères, 1802) : « ... Si Delort avait été un peu soutenu, il prenait en un quart d'heure 50 pièces de canon. »

2. Selon Soult (lettre à Davout, 17 juin. Registre du major-général), les Français prirent 40 canons et firent plusieurs milliers de prisonniers. D'après Gneisenau (rapport du 17 juin, cité par von Ollech), l'armée prussienne perdit seulement 16 pièces et, sauf les blessés, laissa très peu de prisonniers. Grouchy (*Relat. succincte*, 17) dit de même : une quinzaine de canons, quelques drapeaux et un petit nombre de prisonniers. Wagner (IV, 44) avoue 27 canons perdus, ce qui parait le chiffre exact.

3. Rapport de Gneisenau, Wavre, 17 juin. (Cité par von Ollech, 163-164.) Rapport officiel de Gneisenau. Damitz, I, 139-142, 146. Wagner, IV, 35, 47.

L'empereur rentra vers onze heures à Fleurus, où les 2e, 3e et 4e chasseurs de la garde furent rappelés de Saint-Amand[1]. Sauf ces trois régiments et les batteries de réserve, toute l'armée bivouaqua sur la rive gauche du ruisseau : le corps de Lobau, qui n'avait pas pris part à l'action, en première ligne, près du moulin de Bussy; le corps de Vandamme en avant de La Haye; le corps de Gérard, la vieille garde et la cavalerie de la garde, devant Ligny; les cuirassiers de Milhaud à la droite de ce village; la division Hulot et la cavalerie de Grouchy entre Tongrinne, Potriaux et Sombreffe. Face à Brye et face à Sombreffe, les grand'gardes françaises se trouvaient à petite portée de fusil des

Voici comment, d'après la comparaison des documents allemands et français, peut être fixé l'horaire de la bataille :

De 1 heure à 2 heures : concentration, mouvements préparatoires, combats d'avant-postes.

De 2 heures à 4 heures : Prise de Saint-Amand par la division Lefol. — Attaques infructueuses de la division Pécheux sur Ligny. — Démonstrations de Grouchy sur Tongrinelle et Boignée.

De 4 à 5 heures : La division Girard s'empare du Hameau et de La Haye. — Contre-attaque des Prussiens sur ces positions. — Girard est tué en reprenant La Haye. — Attaque de Tippelskirch repoussée par Habert. — La division Pécheux, soutenue par deux régiments de Vichery, occupe la partie haute de Ligny.

De 5 heures à 6 heures : Reprise de La Haye par Pirch II. — Napoléon prépare l'assaut final. — La colonne prétendue ennemie (corps de d'Erlon) est signalée. — Napoléon arrête son mouvement et envoie la jeune garde avec trois régiments de chasseurs de la vieille garde pour renforcer Vandamme. — Gérard jette sa dernière réserve dans Ligny.

De 6 heures à 7 heures et demie : Reprise du Hameau par l'ennemi. — Recul des troupes de Vandamme. — Entrée en ligne de la jeune garde. — Reprise du Hameau par les débris de la division Girard. — Grouchy occupe Tongrinelle et attaque Potriaux. — Dernière contre-attaque de Blücher sur Saint-Amand. — Les Prussiens sont repoussés par les chasseurs à pied de la garde et les troupes de Vandamme. — Le combat continue dans Ligny en flammes. — Grouchy s'empare de Potriaux et refoule la cavalerie de Lottum. — Napoléon prépare de nouveau l'assaut contre le centre ennemi.

De 7 heures et demie à 9 heures et demie : Prise de Ligny. — Combats au nord de Ligny. — Retraite des Prussiens.

1. Soult à Davout, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.) Notes du capitaine de Stuers du 2e chasseurs à pied (comm. par M. de Stuers). — Le quartier-impérial fut établi au château du baron de Zualart, tout près du moulin qui avait servi d'observatoire à l'empereur.

grand'gardes prussiennes. On se sentait si près de l'ennemi que, bien qu'en seconde ligne, les grenadiers de la garde bivouaquèrent sans feu, par bataillons en carrés[1].

Pendant la nuit, on commença à relever les blessés, mais les ambulances, trop peu nombreuses et mal organisées, ne pouvaient suffire à la tâche[2]. 12,000 Prussiens[3] et 8,500 Français[4] gisaient blessés ou morts dans la plaine et dans les villages transformés en charniers.

1. Relation du général Petit. (Collection Morrisson, de Londres.) Lettre précitée de Kimann, des dragons de la garde. Lefol, *Souvenirs*, 66-67. Relation de Hulot.

2. Soult à Davout, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.) Lefol, *Souvenirs*, 69.

3. Wagner, IV, 47 : 11,706 soldats et 372 officiers. — Gneisenau dans son rapport au roi de Prusse. Wavre, 17 juin (cité par von Ollech 163-164) dit : 15,000 hommes, mais il doit compter les prisonniers.

4. Gourgaud (170) donne par corps d'armée le chiffre des tués et blessés, et le total ne s'en élève qu'à 6,800. Mais il y a manifestement des inexactitudes dans ce tableau. Ainsi, les pertes pour le corps de Gérard ne sont portées qu'à 2,170 hommes, et un état cité par Gérard dans une lettre à Simon-Lorière (23 février 1820, Arch. Guerre) les élève à 3,686. C'est déjà une différence de 1,516 hommes. La garde et la jeune garde, qui furent engagées sérieusement toutes deux, n'auraient eu, selon Gourgaud, que 100 hommes hors de combat. Il faut évaluer leurs pertes au moins au triple.

CHAPITRE III

LA BATAILLE DES QUATRE-BRAS

I. Inaction du maréchal Ney dans la matinée du 16 juin. — Ordres réitérés de l'empereur.

II. Attaque des Quatre-Bras par le corps de Reille (deux heures après-midi). — Retour de Wellington aux Quatre-Bras et arrivée des premiers renforts anglais (trois heures). — Mort du duc de Brunswick (quatre heures et demie).

III. Le faux mouvement du comte d'Erlon.

IV. La charge des cuirassiers de Kellermann (six heures). — Offensive de Wellington (sept heures). — Les Français repoussés dans leurs premières positions (de huit à neuf heures).

I

Au cours de cette journée, l'empereur avait envoyé neuf dépêches au maréchal Ney[1]. Mais, comme il l'a dit à Sainte-Hélène, « Ney n'était plus le même homme[2] ». Le plus ardent des lieutenants de Napoléon, celui qui dans tant de batailles, nommément à Iéna et à Craonne, avait abordé l'ennemi avant l'heure fixée, était devenu circonspect et temporisateur jusqu'à l'inertie.

La veille, pris de scrupules stratégiques, le

1. 1° Lettre de Soult, 5 heures ; — 2° du même, 7 ou 8 heures ; — 3° de Napoléon, 8 heures et demie ; — 4° de Soult, 10 heures ; — 5° du même, 2 heures ; — 6° du même, 3 heures un quart ; — 7° duplicata de cette dernière lettre, 3 heures et demie ; — 8° ordre porté par le colonel de Forbin-Janson, 3 heures et demie ; — 9° ordre verbal porté par le commandant Baudus, 5 heures.

2. Gourgaud, 67-68. Napoléon, *Mém.*, 180, 181. *Cf.* Relation du général Delort (Papiers du général G.) et relation du général Kellermann. (Arch. Guerre.)

maréchal n'avait dirigé vers les Quatre-Bras qu'un détachement trop faible pour enlever cette position. Le matin du 16 juin, il ne fit rien qui pût regagner le temps perdu. En admettant que pour attaquer il crût devoir attendre de nouvelles instructions de l'empereur[1], au moins aurait-il dû se disposer à agir au premier ordre. Ses troupes étaient échelonnées de Frasnes à Thuin sur une ligne de sept lieues. Au point du jour, il aurait dû masser à

1. Grouchy, lui, avait pris ses dispositions, même sans nouveaux ordres, pour marcher de bon matin sur Sombreffe, selon les instructions que, la veille, il avait reçues de l'empereur. (**1815**, II, 138.) Ney aurait pu agir de même.

On a objecté que Ney avait revu l'empereur dans la nuit, au quartier-impérial de Charleroi, et que celui-ci lui avait sans doute prescrit d'attendre de nouveaux ordres.

Mais le colonel Heymès, dont le témoignage est suspect et dont la brochure fourmille d'erreurs, est seul parmi les contemporains à mentionner la visite du maréchal à Napoléon. D'autre part, cette excursion nocturne de Ney à Charleroi me paraît au moins douteuse, pour plusieurs raisons :

1° Le maréchal ayant adressé un rapport à l'empereur vers 9 heures n'avait nul besoin d'aller, deux heures plus tard, lui faire verbalement un nouveau rapport ;

2° Dans la nuit et en présence de l'ennemi, Ney eût agi contre tous les règlements militaires, s'il eût quitté son corps d'armée pour aller se promener à 2 lieues en arrière ;

3° De Beaumont à Charleroi, de Charleroi au-delà de Frasnes et de Frasnes à Gosselies, Ney avait fait 13 lieues à cheval. Il est peu probable qu'il en ait fait encore 4 (aller et retour), en pleine nuit, sans aucune nécessité puisqu'il avait envoyé un rapport à l'empereur.

Autres questions : Pourquoi dans les lettres de l'empereur du 16 juin n'y a-t-il aucun blâme contre Ney de n'avoir pas occupé les Quatre-Bras le 15 ? Vraisemblablement parce que, dans son rapport, Ney avait allégué la nuit, la fatigue des troupes, etc., et avait ajouté qu'on pourrait s'emparer des Quatre-Bras d'un moment à l'autre, sans difficulté, cette position étant très faiblement occupée.

Pourquoi dès la nuit, au reçu du rapport, l'empereur n'écrivit-il pas à Ney de marcher sur les Quatre-Bras de bonne heure, au lieu d'attendre le lendemain pour lui en envoyer l'ordre ? Sans doute parce que, d'après le rapport même de Ney, il croyait cette position faiblement occupée ou déjà même évacuée par l'ennemi, et jugeait en conséquence que déjà on en était virtuellement maître. Dans les premiers ordres du 16 juin à Ney, l'occupation, et même l'occupation sans combat, des Quatre-Bras ne semble pas faire question pour Napoléon. Ney lui-même, comme on va le voir, crut toute la matinée ne rencontrer aux Quatre-Bras qu'une résistance insignifiante. *A fortiori*, il en avait jugé ainsi dans la nuit, et il avait rédigé son rapport en ce sens.

Frasnes les divisions Bacheln, Jérôme Bonaparte et Foy et toute la cavalerie, et appeler à Gosselies le corps de d'Erlon. Ce mouvement pouvait être achevé avant neuf heures du matin, sauf pour la division Allix qui n'aurait rejoint que deux heures plus tard. Ainsi, dès neuf heures, Ney se serait trouvé en mesure d'attaquer les Quatre-Bras, au premier ordre, avec 19,000 baïonnettes, 3,500 sabres, 64 bouches à feu et une réserve de 20,500 hommes[1]. Mais le maréchal ne prit aucune disposition préparatoire. Il laissa ses divisions éparpillées, ses soldats au bivouac, et attendit, inerte, les ordres de l'empereur.

Vers six heures et demie, le maréchal reçut une première lettre de Soult. Ce n'était pas, à la vérité, un ordre de marche, mais c'était un avertissement que ses troupes allaient avoir à marcher. Soult lui annonçait la prochaine arrivée à Gosselies des cuirassiers de Kellermann et lui demandait si le 1er corps avait opéré son mouvement dans cette direction[2]? Il était donc toujours question pour Ney de pousser droit devant lui sur la route de Bruxelles. Si l'empereur avait voulu rappeler le maréchal à sa gauche, apparemment il ne lui aurait pas envoyé un renfort de huit régiments de grosse cavalerie. Ney, cependant, ne sort pas de son apathie. Il se contente d'adresser à Soult les renseignements demandés[3]. Puis, vers sept heures, il part pour Frasnes sans même prescrire à Reille de faire prendre les armes aux troupes[4]. Il se

1. Pour ces effectifs, voir **1815**, II, 101-102.
2. Soult à Ney, Charleroi, 16 juin. (Registre du major-général.) — Cette lettre ne porte pas d'indication horaire, mais nous savons que Ney la reçut vers 6 heures et demie, puisque la réponse qu'il y fit est datée de 7 heures.
3. Ney à Soult, Gosselies, 16 juin, 7 heures. (Papiers du général G.)
4. Les troupes n'avaient pas encore pris les armes à 10 heures du matin,

borne à lui dire : « — S'il arrive en mon absence des ordres de l'empereur, vous les exécuterez sur-le-champ et les communiquerez au comte d'Erlon[1]. »

A Frasnes, Ney demeure inactif et insouciant comme à Gosselies. Il ne pense pas à examiner de près les positions ennemies, à pousser vers les Quatre-Bras une reconnaissance offensive qui contraigne l'adversaire à se démasquer. On dirait même qu'il néglige d'interroger ses généraux, ses commandants d'avant-postes, ou qu'il n'écoute point ce qu'on lui rapporte. Lefebvre-Desnoëttes, ou Colbert, lui rend certainement compte que les Néerlandais paraissent avoir reçu des renforts; que depuis le matin ils ont étendu et avancé leur front; qu'à six heures leurs tirailleurs ont replié les avant-postes français sur la lisière du bois de la Hutte[2]. Après cette escarmouche, il est vrai, le feu a dégénéré en tiraillerie, mais l'ensemble des dispositions de l'ennemi fait néanmoins présumer son intention de tenir aux Quatre-Bras. Ney n'en croit rien. Ce ne sont que vaines démonstrations pour imposer aux Français et préparer une retraite. Tout au plus, « on aura affaire à cette poignée d'Allemands qui ont été sabrés hier[3] ».

Le maréchal en est si convaincu que, vers onze

puisque, dans sa lettre de 10 heures et quart à Ney (Arch. Guerre), Reille dit : « ... J'aurais commencé mon mouvement sur Frasnes aussitôt que mes divisions auraient été sous les armes. »

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.)

2. Rapport du prince d'Orange, 17 juin. (Papiers du général G.) Van Löben, 184-186.

3. Colonel Répecaud, *Napoléon à Ligny et Ney aux Quatre-Bras*, 17. Répécaud a entendu ces paroles de la bouche de Ney, non pas même à 10 ou 11 heures, mais, ce qui est plus surprenant encore, vers 2 heures au moment de l'attaque.

heures, quand Flahaut lui apporte la lettre de l'empereur qui prescrit de prendre position aux Quatre-Bras et en avant des Quatre-Bras[1], il dicte sans hésiter cet ordre : « Le 2e corps se mettra tout de suite en marche pour aller prendre position : la 5e division en arrière de Genappe sur les hauteurs ; le 9e division en seconde ligne, à droite et à gauche de Bauterlez ; les 6e et 7e divisions à l'embranchement des Quatre-Bras. Les trois premières divisions du comte d'Erlon prendront position à Frasnes. La division de droite s'établira à Marbais avec la 2e division de cavalerie. La 1re division de cavalerie couvrira notre marche et nous éclairera sur Bruxelles et sur nos flancs. Les deux divisions du comte de Valmy s'établiront à Frasnes et à Liberchies. La division de la cavalerie de la garde restera dans sa position actuelle de Frasnes[2]. » Ce n'est pas là un dispositif de combat; c'est un simple ordre de marche. La pensée de Ney s'y révèle clairement. Il compte occuper les Quatre-Bras sans coup férir, au pis-aller après une très courte résistance[3]. Ses instructions sont la transcription même des ordres

1. Napoléon, *Corresp.*, 22058.

Nous savons par la lettre de Flahaut au duc d'Elchingen (*Docum. inédits*, 63) qu'il partit de Charleroi à 9 heures au plus tard, et par la lettre de Reille à Ney (16 juin, 10 heures et quart, Arch. Guerre) qu'il arriva à Gosselies vers 10 heures. Or, Gosselies étant, à 500 mètres près, à mi-chemin de Charleroi (maison Puissant) à Frasnes, Flahaut dut arriver à Frasnes vers 11 heures, comme le dit d'ailleurs Heymès (17). — Remarquons en passant que Flahaut ne se pressait guère; il faisait tranquillement sur un cheval frais ses deux petites lieues à l'heure !

2. Ordre de Ney, Frasnes, 16 juin (entre 11 heures et 11 heures et demie). Arch. Guerre, Armée du Nord. — Dans cet ordre, Ney dispose de la 7e division (Girard), car il ignore encore que l'empereur va s'en servir à l'aile droite. Il fait confusion entre la 1re division de cavalerie et la 2e. C'est la 2e (Piré, du corps de Reille) qui évidemment doit éclairer Reille, et la 1re (Jacquinot, du corps de d'Erlon) qui doit marcher avec d'Erlon. D'ailleurs, c'est ainsi que les choses se passèrent.

3. La conclusion qui ressort de la lecture de cet ordre est confirmée par le témoignage précité du colonel Répécaud. Répécaud dit plus loin : « Le maréchal supposait que la position était faiblement occupée. »

de l'empereur[1]. Comme Napoléon, il s'imagine que la route de Bruxelles est libre. Mais lui est sur le terrain!

Pour comble, Ney, qui sert mal l'empereur, est mal servi par Reille. Il a enjoint à ce général d'exécuter sur-le-champ les ordres qu'il pourrait recevoir de Napoléon[2]. Or, quand Flahaut passe à dix heures à Gosselies et communique à Reille les instructions dont il est porteur, celui-ci, troublé par un rapport du général Girard, croit devoir attendre pour mettre ses troupes en marche un ordre positif de Ney. « Le général Flahaut, écrit-il au maréchal, m'a fait part des ordres qu'il vous portait. J'aurais commencé mon mouvement sur Frasnes aussitôt que mes divisions auraient été sous les armes, mais d'après un rapport du général Girard, qui signale deux masses ennemies, de six bataillons chacune, venant par la route de Namur et dont la tête est à Saint-Amand, je tiendrai mes troupes prêtes à marcher en attendant vos ordres. Comme ils pourront me parvenir très vite, il n'y aura que très peu de temps de perdu[3]. »

1. « ... Une division à 2 lieues en avant des Quatre-Chemins, s'il n'y a pas d'inconvénient; 6 divisions autour des Quatre-Chemins; 1 division à Marbais. » Napoléon, *Corresp.*, 22058. Cf. la lettre de Soult, à peu près identique (Registre du major-général) et que Ney dut recevoir quelques instants après celle de l'empereur.

2. Relation de Reille. (Arch. Guerre.)

3. Reille à Ney, Gosselies, 16 juin, 10 heures et quart. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Jomini, tout en constatant (p. 274) que « cet incident fut un malheur », dit (p. 283) : « Reille obéit à un raisonnement logique fondé sur les lois de la grande tactique, car il devait supposer que l'aile gauche serait appelée là où se montrerait l'ennemi et que ce serait un malheur si, après les renseignements de Girard, il s'engageait sur la route de Genappe quand il faudrait se rabattre sur Brye. » — Ce système de défense ne tient pas debout : 1° Si les généraux en sous-ordre obéissaient « aux lois de la grande tactique » au lieu d'obéir aux ordres qu'ils reçoivent, ce serait dans les armées une singulière confusion; 2° En s'engageant sur la route de Genappe, Reille ne risquait qu'une chose, c'était précisément de se rapprocher de Brye; 3° Dans sa lettre, Napoléon disait bien qu'il pourrait appeler à lui

Ce « très peu de temps de perdu », c'était un retard de deux heures. Reille ne mit ses troupes en marche qu'à la réception de l'ordre de Ney, c'est-à-dire au plus tôt vers midi. Sa tête de colonne n'arriva guère à Frasnes avant une heure et demie[1]. En vain, dans l'intervalle, Ney avait reçu une nouvelle lettre du major-général réitérant les premières instructions[2]. Avec un seul bataillon et les lanciers et chasseurs à cheval de la garde, il était contraint d'attendre l'infanterie de Reille pour commencer l'attaque. D'ailleurs, il pensait avoir tout le temps de s'établir aux Quatre-Bras, car il continuait de croire que l'ennemi peu nombreux n'y ferait pas grande résistance[3].

Le prince d'Orange, il est vrai, n'avait encore que la division Perponcher : 7,800 baïonnettes et 14 bouches à feu[4]. Mais pénétré de l'importance stratégique des Quatre-Bras, il était déterminé à

une division de l'aile gauche, mais cette division devait déboucher de Marbais et non de Gosselies. Or, à Frasnes, où Reille aurait dû se diriger tout de suite, il se serait trouvé plus près de Marbais qu'il n'en était à Gosselies. Il faut cependant lire attentivement les documents avant de porter un jugement !

Ce qui paralysa Reille, ce fut la crainte pour lui-même des masses prussiennes signalées par Girard comme débouchant de la route de Namur. Craintes chimériques et raisonnement mal fondé. Reille sachant par la lettre de l'empereur qui venait de lui être communiquée que celui-ci marchait sur Sombreffe par Fleurus, il était évident que les Prussiens avaient pour objectif non point lui, Reille, mais Napoléon.

1. Il y a 2 lieues de Frasnes à Gosselies, et l'ordre de Ney fut envoyé à 11 heures et quart au plus tôt. — Reille dans sa Relation dit que ses divisions de tête commencèrent l'attaque vers 2 heures. Foy dans son rapport du 17 (Reg. de Corresp.) dit aussi que sa division fut formée en avant de Frasnes à 2 heures.

2. Sur cette lettre, motivée par le rapport d'un officier de lanciers et envoyée par Soult vers 10 heures, voir 1815, II, 139-140.

3. Heymès, 17. — Comme je l'ai déjà fait remarquer, cette assertion est absolument confirmée par l'ordre de marche de Ney précité.

4. Brigades Bylandt et Saxe-Weimar. Situation du 17 juin, citée par van Löben, [illegible]. Cf. ma note 1 de la page [illegible]. — A midi, Perponcher n'avait même que 7,000 hommes, car le 7e bataillon de ligne n'arriva de Nivelles qu'entre 2 heures et 2 heures et demie. (Van Löben, [illegible].)

tenir coûte que coûte jusqu'à l'arrivée de l'armée anglaise.

La position était favorable à la défense. Le hameau des Quatre-Bras, groupe de trois grosses fermes et de deux maisons situées au croisement des routes de Charleroi à Bruxelles et de Namur à Nivelles, domine alentour les ondulations multiples du terrain. A l'est, la route de Namur, en remblai, forme un retranchement naturel en avant duquel s'élève, comme une redoute, la ferme de Piraumont. Au sud-ouest, l'accès des Quatre-Bras est protégé par la ferme de Pierrepont et le bois-taillis de Bossu qui s'étend, l'espace de 2,000 mètres, à la gauche de la route de Charleroi[1]. Enfin, dans un fond, à un quart de lieue au sud du hameau, la grosse ferme de Gémioncourt, construite tout près de la route, constitue un autre ouvrage avancé.

Bien qu'une division de moins de 8,000 hommes fût insuffisante pour garnir ce front de plus de trois kilomètres et en occuper solidement toutes les positions, Perponcher, afin d'imposer aux Français et de retarder d'autant l'attaque même des Quatre-Bras, ne craignit pas de disséminer son monde. Deux bataillons avec trois pièces de canon restèrent en réserve aux Quatre-Bras et sur la route de Namur; les autres furent répartis ainsi : à la gauche, un bataillon avec cinq pièces en avant de Gémioncourt et un autre occupant cette ferme; à la droite, quatre bataillons et la batterie à cheval sur la lisière orientale du bois de Bossu et en avant de Pierrepont[2].

1. Ce bois a été défriché ainsi que le bois de la Hutte qui s'étendait à 1,200 mètres à la droite de la route, entre Frasnes et Villers-Perwin.
2. Van Löben, 185-188.

II

Vers une heure et demie, Reille, qui marchait avec la tête de colonne de la division Bachelu, rejoignit Ney. « — Il n'y a presque personne dans le bois de Bossu, dit le maréchal, il faut enlever ça tout de suite. » Reille était ce jour-là d'humeur peu entreprenante ; il répondit : « — Ce pourrait bien être une bataille d'Espagne, où les Anglais se montreront seulement quand il sera temps. Il est prudent d'attendre pour attaquer que toutes nos troupes soient massées ici. » Ney impatienté répliqua : « — Allons donc ! Il suffira des seules compagnies de voltigeurs ! » Néanmoins la remarque de Reille l'avait fait réfléchir ; il différa l'attaque jusqu'à l'arrivée de la seconde brigade de Bachelu et de la division Foy[1].

A deux heures, ces troupes débouchant de Frasnes se formèrent en colonnes par bataillon, Bachelu à la droite de la route, Foy sur la route et à la gauche de la route ; les chasseurs de Piré flanquaient la droite de la division Bachelu, les lanciers se tenaient en arrière de l'intervalle des deux divisions. En seconde ligne, étaient la cavalerie de la garde, en colonne sur la chaussée, et la 1re brigade des cuirassiers de Kellermann, déployée à la gauche. La division Jérôme Bonaparte cheminait encore entre Gosselies et Frasnes, et les trois

1. Notes journalières de Foy, Frasnes, 17 juin (comm. par le comte Foy). Cf. Relat. de Reille (Arch. Guerre) et les paroles de Ney au colonel Répécaud, citées précédemment.

Reille faisait allusion à la tactique ordinaire des Anglais dans les guerres d'Espagne, où Wellington ne démasquait ses forces qu'au moment de l'attaque décisive de l'ennemi.

autres brigades de Kellermann avaient pris position à Liberchies selon les ordres de Ney[1].

Le maréchal ne voulut pas retarder davantage son attaque; mais, troublé par les paroles de Reille, il jugea que les troupes qu'il avait sous la main seraient insuffisantes pour aborder la position de front. Il résolut de porter son effort contre la gauche ennemie[2]. (Il pouvait espérer que les défenseurs de Pierrepont et du bois de Bossu se replieraient dès qu'ils se verraient débordés, mais le prince Bernard, ayant une ligne de retraite sur Houtain-le-Val, n'avait pas à craindre d'être coupé des Quatre-Bras.) Après une courte canonnade, le maréchal lança dans la direction de Piraumont la division Bachelu, la cavalerie de Piré et la brigade Jamin de la division Foy. La seconde brigade de Foy (général Gauthier) resta provisoirement en réserve. La division Bachelu et la cavalerie de Piré s'avancèrent entre le bois de la Hutte et la chaussée vers Piraumont. Les Néerlandais postés en première ligne n'étaient pas en nombre pour soutenir cette attaque. Bachelu refoula sans peine le 27e chasseurs jusqu'à Piraumont. Parvenu à la hauteur de la ferme Lairalle, la brigade Jamin, conduite par Foy, fit tête de colonne à gauche, refoula le 2e bataillon de Nassau, et débusqua de Gémioncourt le 5e bataillon de milice dont les débris se reformèrent à l'ouest de la route et se mirent en retraite vers le bois de

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Rapport de Foy, Frasnes, 17 juin. (Registre de corresp. de Foy.) Cf. Siborne, I, 100 : « Vers 2 heures, Ney prit ses dispositions d'attaque. » Voir aussi l'ordre précité de Ney et la Relation de Kellermann (Arch. Guerre), lequel confond d'ailleurs Frasnes et Liberchies.

2. Lettre de Foy à Guilleminot, 20 octobre 1815. (Registre de corresp. de Foy, communiqué par le comte Foy.)

Bossu. Ney les fit alors charger par les lanciers de Piré qui les culbutèrent. Le prince d'Orange, serré de près, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval ; un de ses aides de camp fut blessé et fait prisonnier. Sauf à la droite, où les quatre bataillons du prince Bernard de Saxe-Weimar n'avaient pas encore été inquiétés, on était maître des positions avancées de l'ennemi[1].

Il était environ trois heures. Wellington, revenu du moulin de Bussy[2], jugea la situation critique, presque désespérée[3]. Quelques instants encore, on allait être forcé aux Quatre-Bras par Foy, déjà en marche pour attaquer ce hameau au sud, et par Bachelu, bientôt en situation de l'attaquer à l'est. Des renforts arrivèrent : la brigade van Merlen (hussards hollandais et dragons belges) par la route de Nivelles ; la division Picton (huit bataillons anglais et quatre hanovriens) par la route de Bruxelles[4]. Wellington était surtout inquiet pour la gauche de sa ligne, à peu près dégarnie et que menaçait Bachelu, maître de la ferme de Piraumont

1. Relation de Reille. Rapport de Foy. (Registre de correspondance.) Van Löben, 190-196. Siborne, I, 101-102.

Ney aurait pu mieux répartir ses forces. La division Bachelu et la cavalerie de Piré eussent parfaitement suffi à attaquer Gémioncourt et Piraumont, laissant disponible la première brigade de Foy pour marcher vers le bois, et la seconde pour former réserve.

2. Une note du *Supplément à la Corresp. de Wellington* (X, 525) fixe le retour du duc à 3 heures. Müffling (C. de W., 11) dit également : « Vers les 3 heures. » Van Löben, Damitz, Siborne, Chesney s'accordent sur ce point.

3. Müffling, *Aus meinem Leben*, 205. *Cf.* Wellington à lady Webster, Waterloo, 18 juin, 3 heures du matin (*Suppl. Dispatches*, X, 501.)

4. Le rapport de Wellington (*Dispatches*, XII, 478) dit que la division Picton déboucha à 2 heures et demie. C'est inexact, car nous savons que Wellington ne revint pas de Brye avant 3 heures, et, d'après le témoignage de Müffling, *Aus meinem Leben* 205 (cf. C. de W., 11), on ne peut douter que le retour du duc n'ait précédé l'arrivée de Picton. Siborne (I, 105) dit de son côté : « Wellington revint un peu avant l'arrivée de Picton. » Quant à la brigade van Merlen, van Löben, qui a écrit d'après les Archives hollandaises, dit (196-197) qu'elle atteignit les Quatre-Bras en même temps que la division Picton.

et de ses dépendances. La division Picton, par un prompt mouvement « vers la gauche, en avant en bataille », se porta sur la route de Namur ; les brigades Kempt et Pack, en première ligne, à genou dans les blés, la brigade hanovrienne en seconde ligne, abritée par le talus de la route[1].

Pendant le déploiement des Anglais, le prince d'Orange lança successivement ses hussards et ses dragons contre la colonne de Foy dont les tirailleurs approchaient des Quatre-Bras. Avant d'avoir pu aborder cette infanterie, les escadrons ennemis furent rompus tour à tour par les lanciers de Piré qui les ramenèrent à vive allure au-delà du carrefour. Wellington fut bousculé et entraîné dans la déroute jusque sur la chaussée de Bruxelles. En se rabattant par leur droite vers Gémioncourt, les lanciers de Piré culbutèrent encore un bataillon de milice et prirent huit canons[2].

L'action s'engageait aussi au sud du bois de Bossu. A trois heures, la division du prince Jérôme avait débouché de Frasnes, et Ney l'avait aussitôt portée contre la ferme de Pierrepont, tandis que la brigade Gauthier rejoignait le général Foy. Délogé de Pierrepont, l'ennemi se replia dans le bois où les tirailleurs pénétrèrent à sa suite. Ils y avancèrent très lentement ; outre que ce bois était bien défendu, le taillis en était si dru qu'il fallait dans certains fourrés se frayer passage à coups de sabre[3].

A ce moment du combat, un peu avant quatre

1. Lettres d'officiers des brigades Kempt et Pack. (*Waterloo Letters*, 353, 358, 373, 377.) Siborne, I, 102.

2. Siborne, I, 104-105. Damitz, I, 197. Cf. Van Löben, 197-198, qui dit que ces pièces furent reprises plus tard.

3. Relation de Reille. Rapport de Foy. *Mém. du roi Jérôme*, VII, 67. Lettre du prince de Saxe-Veimar, Waterloo, 19 juin. Van Löben, 204.

heures, le maréchal reçut la lettre de Soult, de deux heures, lui ordonnant de pousser vigoureusement l'ennemi et de se rabattre sur le corps prussien en position à Brye de façon à l'envelopper[1]. Éclairé désormais sur les projets de l'empereur et sur l'importance de l'occupation des Quatre-Bras, Ney fit un mouvement général en avant. Bachelu se porta de Piraumont vers l'aile gauche ennemie, Foy marcha des fonds de Gémioncourt vers les Quatre-Bras, une colonne sur la route, une autre à la droite de la route ; Jérôme jeta la brigade Soye dans le bois de Bossu et s'avança avec la brigade Bauduin entre la route et le bois, à la rencontre du corps de Brunswick, nouveau renfort arrivé à Wellington. Sous cette attaque d'ensemble très vivement menée, les Alliés plièrent à leur droite et au centre. La brigade Soye s'empara de presque tout le bois de Bossu et en rejeta les défenseurs sur Houtain-le-Val, sauf un bataillon qui se maintint à la corne nord, près des Quatre-Bras. La division Foy et la brigade Bauduin, qui marchait à sa gauche, refoulèrent les bataillons noirs de Brunswick. Une charge de la cavalerie brunswickoise, conduite par le duc en personne, se brisa sur les baïonnettes du 1er léger. Frédéric-Guillaume reçut une balle en plein ventre; transporté dans une maison des Quatre-Bras, il y mourut le soir[2]. Son père, l'auteur du manifeste de 1792, avait été blessé mortellement à Auerstædt. C'étaient deux ardents ennemis de la France.

1 · 1815, II, 159.
Du moulin de Fleurus à la hauteur de Pierrepont (point où devait se trouver Ney sur la route de Bruxelles) par Ransart et Gosselies, il y a 20 kilomètres 500 mètres, sur un bon chemin dont les pentes sont douces. On peut donc admettre que, sans presser son cheval, l'officier porteur de l'ordre dut aller d'un train de 10 ou 11 kilomètres à l'heure. — Dans les *Documents inédits* (51), le duc d'Elchingen fixe à 4 heures l'arrivée de cette lettre.

2. Van Löben, 203-206. Relation de Reille. *Mémoires du roi Jérôme*, VII, 59-75,

A la droite, la colonne de Bachelu avait traversé le petit vallon qui sépare les hauteurs de Gémioncourt de celles que couronne la route de Namur; elle gravissait cette pente quand elle subit, presque à bout portant, le feu de la première ligne de Picton, embusquée dans les blés. La colonne s'arrêta, oscilla. Picton voyant l'hésitation des Français les fit charger à la baïonnette par la brigade Kempt qui les repoussa sans reprendre haleine jusque près de Piraumont. Là, cependant, mitraillés par les batteries de Bachelu et fusillés par le 108e de ligne resté en réserve, les bataillons anglais durent s'arrêter à leur tour et regagner au plus vite leurs premières positions. Dans leur retraite, ils soutinrent les charges des 1er et 6e chasseurs (division Piré). Les tirailleurs furent sabrés, mais les bataillons, rapidement ployés en carrés, ne se laissèrent point entamer. Le carré du 28e, abordé sur deux faces, semblait près de se rompre. Picton ranima ses soldats en criant: « — 28e, rappelez-vous l'Egypte[1]! »

Les 42e (highlanders) et 44e, qui formaient la droite de Pack, furent moins heureux. Les lanciers de Piré, galopant à la poursuite des Brunswickois, aperçurent les habits rouges en bataille à l'angle des deux routes; ils piquèrent droit sur eux et les rompirent sans toutefois les culbuter. Baïonnettes contre

Müffling, *Aus meinem Leben*, 10. Damitz, 198-199. Siborne, 109-117. — D'après une tradition rapportée dans les *Mémoires de Jérôme*, Brunswick aurait été blessé pendant qu'il haranguait la tête de colonne du 1er léger, pour l'engager à abandonner la cause de l'empereur. Le fait paraît peu probable, étant donnée surtout la haine que le duc de Brunswick avait vouée à tous les Français.

1. Relation de Reille (Arch. Guerre.) Lettres d'officiers des brigades Kempt et Pack. (*Waterloo Letters*, 348, 353-354, 358, 373-374.) Siborne, I, 111-112.

Ces mots: « Rappelez-vous l'Égypte! » étaient une allusion à la bataille de Ramanieh (21 mars 1801), où le 28e anglais résista aux charges désespérées de la cavalerie du général Roize.

lances, une furieuse mêlée s'engagea; le drapeau du 44e fut pris et repris. Le colonel de Galbois avec le 6e lanciers perça jusqu'à la route de Namur, où il mit en pièces un bataillon hanovrien[1].

III

Pour seconder son attaque, Ney comptait sur les 20,000 hommes du comte d'Erlon qui ne pouvaient tarder à déboucher de Frasnes. Mais par un enchaînement de fatalités ou plutôt par la conséquence logique de retards dans les dispositions préparatoires, d'ordres mal compris et mal exécutés, de contre-ordres inopportuns, ce corps d'armée tout entier allait lui manquer comme il avait manqué à Napoléon.

Le matin, d'Erlon avait concentré ses cinq divisions à Jumet (une demi-lieue en arrière de Gosselies) où il était de sa personne depuis la soirée de la veille avec les divisions Durutte et Donzelot[2]. Le corps de Reille sur lequel il devait serrer ne bougeant pas de Gosselies, il attendit des instructions. Un peu avant onze heures, il reçut l'avis de Reille de se préparer à suivre le mouvement du 2e corps; Reille l'informait d'ailleurs que lui-

1. Lettres d'officiers de la brigade Pack. (*Waterloo Letters*, 376-379, 381.) Siborne, 117-122. *Cf.* Damitz, I, 137-138. — Le 42e eut en un instant son colonel tué et 284 hommes hors de combat. Galbois reçut une balle en pleine poitrine; il resta à cheval et combattit le surlendemain à Waterloo.

2. D'Erlon à Soult, Jumet, 15 juin. (Arch. Guerre.) *Cf.* l'ordre de Delcambre (Marchienne, 17 juin, 3 heures du matin) de mettre immédiatement en marche la division Marcognet, « de façon qu'elle soit rendue à Gosselies au plus tard à 6 heures du matin ». (Arch. Guerre.) — Des ordres analogues furent certainement envoyés à la division Allix, qui se trouvait encore à Thuin, et à la deuxième brigade de Jacquinot arrêtée à Solbray. Ainsi, il n'est pas douteux que tout le 1er corps fut concentré autour de Jumet dans la matinée du 16 juin.

même resterait dans sa position jusqu'à nouvel ordre[1]. D'Erlon ne pouvait qu'en faire autant. Vers midi et quart, l'ordre de Ney de se porter à Frasnes lui fut transmis, soit directement, soit par l'intermédiaire de Reille[2]; mais pour se mettre en marche, il dut attendre l'écoulement de tout le 2e corps qui précédait le sien. La division Jérôme n'ayant guère quitté ses bivouacs, au sud du bois de Lombuc, avant une heure[3], la tête de colonne du 1er corps ne put arriver à Gosselies qu'entre une heure et demie et deux heures. Là, d'Erlon arrêta ses troupes jusqu'au retour d'une forte reconnaissance qu'il avait envoyée de Jumet sur Chapelle-Herlaymont où la présence d'un corps anglo-belge, menaçant sa gauche, lui était faussement signalée par des paysans[4]. Malgré l'ordre de Ney, de onze heures, rédigé d'après les instructions de l'empereur, de huit heures[5], il négligea ou différa de porter à Marbais une de ses divisions. Il comptait probablement détacher cette division vers ce village dès qu'il aurait atteint Frasnes[6]. On ne se remit en marche que sur les trois heures.

Entre quatre heures et quatre heures et quart, la moitié de la colonne avait dépassé la Voie romaine quand d'Erlon fut rejoint par le colonel

1. Reille à Ney, Gosselies, 16 juin, dix heures et quart. (Arch. Guerre.)
2. D'Erlon au duc d'Elchingen, 9 février 1829. (*Docum. inédits*, 64.)
3. On a vu que la tête de colonne de Reille, mise en route vers midi, n'arriva à Frasnes que vers 1 heure et demie, et que la division Jérôme n'y arriva que vers 3 heures. Il y a 2 lieues de Gosselies à Frasnes.
4. Lettre de d'Erlon à Soult, Gosselies, 16 juin [sans indication horaire, — entre 1 heure et 3 heures —]. (Papiers du général G.)
5. **1815**, II, 136 et 189.
6. Sur quel témoignage Thiers (XX, 123) nous conte-t-il que d'Erlon avait dirigé la division Durutte sur Marbais *dès* 11 *heures du matin*, mais qu'elle fut rappelée *une heure après* par Ney aux Quatre-Bras ? Il n'y a pas un mot de cela dans la Relation de Durutte ni nulle part ailleurs.

de Forbin-Janson, de l'état-major impérial[1]. Forbin-Janson était parti de Fleurus un quart d'heure après l'officier chargé de la dépêche de Soult[2], mais en prenant la traverse de Mellet il avait gagné près d'une heure sur celui-ci[3]. Il portait un ordre de l'empereur prescrivant au comte d'Erlon de diriger le 1er corps sur les hauteurs de Saint-Amand pour fondre sur Ligny[4].

1. Cf. Extrait des Souvenirs du général De Salle, commandant l'artillerie du 1er corps (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1895), les notes manuscrites du colonel Baudus, la relation de Durutte et notre note 4 de la présente page.

2. Voir **1815**, II, 162.

3. De Fleurus au croisement de la route de Bruxelles et de la Voie romaine, il y a 13 kilomètres et demi par Ransart et Gosselies ; par la traverse de Mellet, il n'y a que 8 kilomètres.

L'officier porteur de l'ordre de Soult prit évidemment par Gosselies, car Gamot (*Réfut.*, 16-17) dit que Ney ne reçut cet ordre qu'après avoir été informé du mouvement de d'Erlon, et Kellermann dit que cet ordre ne parvint pas au maréchal avant 5 heures et demie. Or Forbin-Janson, bien que parti une demi-heure après l'autre officier, mais ayant pris la traverse, arriva près de d'Erlon plus d'une heure avant que l'officier ne rejoignît Ney.

Une autre preuve, c'est que si Forbin-Janson avait suivi l'itinéraire Ransart-Gosselies, il aurait pu communiquer à d'Erlon l'ordre de l'empereur au plus tôt avant 4 heures trois quarts, auquel cas le 1er corps n'aurait pu être vu vers 5 heures, à une lieue à vol d'oiseau de Saint-Amand, par le général Vandamme.

4. *Souvenirs* précités du général De Salle, commandant l'artillerie du 1er corps :

« Pendant que nous serrions lentement sur le 2e corps, arriva, par un sous-officier de la garde, une lettre de l'empereur ainsi conçue :

« Monsieur le comte d'Erlon, l'ennemi tombe tête baissée dans le piège que je lui ai tendu. Portez-vous sur-le-champ avec toutes vos forces à la hauteur de Ligny et fondez sur Saint-Amand. Monsieur le comte d'Erlon, vous allez sauver la France et vous couvrir de gloire.

Napoléon. »

De Salle ajoute : « N'ayant pas la carte de Belgique sous les yeux, il est possible que je transpose les noms des villages. Je crois même que c'était Saint-Amand pour tomber sur Ligny. A cela près, je suis certain de ne pas me tromper. »

Ces derniers mots indiquent que De Salle a reconstitué cette lettre de mémoire. Est-ce donc bien le texte exact ? En tout cas, il y a confusion dans la phrase : « Portez-vous à la hauteur de Ligny pour fondre sur Saint-Amand. » L'empereur, dont le plan était de faire attaquer les Prussiens en arrière de leur droite (voir les lettres précitées de Soult à Ney), avait évidemment écrit non point : « Portez-vous *à la hauteur* de Ligny », mais : « Portez-vous *sur la hauteur* de Ligny », ou plutôt il avait écrit, comme l'a rectifié De Salle : « Portez-vous sur la hauteur de Saint-Amand et fondez sur Ligny. » (Voir la lettre de Soult à Ney.) Sauf cette

Ardent à seconder les vues de l'empereur, le général d'Erlon ordonna aussitôt de faire tête de

confusion dans la citation de De Salle, — confusion que dut faire aussi d'Erlon et qui explique son faux mouvement, — si ce n'est pas le texte même de l'ordre, c'en est du moins le sens.

Le témoignage du général De Salle, que l'ordre de l'empereur fut adressé directement à d'Erlon, est confirmé par onze autres témoignages. Je les cite dans l'ordre de date :

1° Soult à Ney, Fleurus, 17 juin 1815 (Registre du major-général) : « Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'empereur a prescrit, l'armée prussienne était totalement détruite. »

2° Soult à Davout, Fleurus, 17 juin (Arch. Guerre) : « Le comte d'Erlon a eu de fausses directions, car, s'il eût exécuté l'ordre de mouvement que l'empereur lui a donné, l'armée prussienne était entièrement perdue. »

3° Cahier de notes journalières du général Foy (comm. par le comte Foy). Note datée de Genappe, 18 juin 1815, au matin : « L'empereur a fait des reproches au comte d'Erlon, de ce que son corps ne s'est pas porté entier sur Marbais dans la journée du 16. »

4° *Lettre du maréchal Ney au duc d'Otrante*. Paris, 26 juin 1815 (*Journal de l'Empire*, 29 juin) : « J'allais faire avancer le 1er corps quand j'appris que l'empereur en avait disposé. »

5° Notes du colonel Simon-Lorière, sous-chef d'état-major de Gérard (Arch. Guerre) : « Des ordres furent donnés au 1er corps, de se porter sur Brye. »

6° Gamot, beau-frère de Ney, *Réfutation en ce qui concerne le maréchal Ney* (1819), p. 16 : « Le maréchal savait déjà par le colonel Laurent (porteur de l'ordre au crayon) qu'il ne devait plus compter sur le comte d'Erlon ; » — p. 19 : « Le mouvement du comte d'Erlon a eu lieu par la volonté positive de Napoléon. J'en ai le témoignage de celui qui l'a porté, le colonel Laurent. »

7° Fleury de Chaboulon, présent à Ligny comme attaché au cabinet de l'empereur, *Mémoires sur les Cent Jours* (1820), II, 157 : « L'empereur avait ordonné directement au comte d'Erlon de venir le rejoindre avec le 1er corps. »

8° Colonel Baudus, de l'état-major de Soult (notes communiquées par son petit-fils, M. de Montenon) : « ... Au moment où l'affaire était fortement engagée sur toute la ligne, l'empereur me dit : « J'ai envoyé ordre au comte d'Erlon de se diriger, avec tout son corps d'armée, en arrière de la droite de l'armée prussienne. Vous allez porter au maréchal Ney le duplicata de cet ordre qui a dû lui être communiqué. Vous lui direz que, quelle que soit la situation où il se trouve, il faut absolument que cet ordre soit exécuté... » J'arrivai près du maréchal. Il était fort exalté, car, lorsqu'il avait voulu faire avancer d'Erlon, ce général ayant reçu directement l'ordre de l'empereur s'était mis en marche pour s'y conformer. »

9° Relation du général Durutte, divisionnaire de d'Erlon (écrite avant 1827, année de la mort du général, et publiée dans *la Sentinelle de l'Armée*, 8 mars 1838) : « L'empereur fit donner l'ordre au comte d'Erlon d'attaquer la gauche (la droite) des Prussiens et de tâcher de s'emparer de Brye. Le 1er corps passa près de Villers-Perwin pour exécuter ce mouvement. »

10° Colonel Heymès, aide de camp de Ney, *Relation de la Camp. de 1815* (1829), p. 14 : « Le colonel Laurent, envoyé du grand quartier-impérial, vint informer le maréchal Ney que le 1er corps, par un ordre de l'empe-

colonne à droite[1]. Malheureusement, il avait mal lu

reur qu'il avait transmis au général d'Erlon, se portait dans la direction de Saint-Amand.

11° Pétiet, de l'état-major de Soult, *Souvenirs militaires* (1844), p. 190 : « L'empereur envoie en toute hâte chercher le 1er corps, et le maréchal Ney ne l'apprend que lorsqu'il est en marche. »

A la vérité, d'Erlon rapporte les choses un peu différemment. Dans sa lettre au duc d'Elchingen (*Documents inédits*, 64), il dit : « Je pris l'avance sur ma colonne et arrivai à Frasnes. J'y fus rejoint par le général La Bédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney et qui enjoignait à ce maréchal de diriger son corps d'armée sur Ligny. La Bédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route. »

Et dans sa *Vie militaire* (96) d'Erlon a écrit : « L'empereur envoya un officier au maréchal Ney pour lui dire de diriger le 1er corps sur Ligny, afin de tourner l'aile droite prussienne. Cet officier rencontra la tête du 1er corps, et avant d'avoir transmis les ordres à Ney, fit prendre à cette colonne la direction de Ligny. Vers les quatre heures, m'étant porté en avant, sans aucune connaissance de la nouvelle direction que venait de prendre mon corps d'armée, et l'ayant ensuite appris indirectement, je m'empressai de le rejoindre. »

On voit qu'entre ces deux récits de d'Erlon il y a contradiction flagrante dans les détails ; mais ils concordent sur deux points : le premier, que le 1er corps fut dirigé sur Ligny à l'insu de d'Erlon ; le second, que l'ordre de l'empereur était adressé à Ney et non à d'Erlon, et que c'est par un excès de zèle de l'officier chargé de le transmettre qu'il fut d'abord communiqué au 1er corps.

Tous les témoignages précités démentent ces deux assertions également intéressées. Il est visible que d'Erlon s'efforce de dégager sa responsabilité. Le mouvement qui paralysa si fatalement le 1er corps comprend une marche et une contre-marche. D'Erlon veut démontrer qu'il n'est pas responsable de la marche, puisque ses généraux se dirigèrent vers la droite sans lui en référer. Il plaide aussi non coupable pour avoir exécuté la contre-marche prescrite par Ney, puisque l'ordre ayant été adressé non à lui, d'Erlon, mais à Ney, l'empereur l'avait par cela même implicitement laissé sous le commandement du maréchal auquel il devait en conséquence continuer d'obéir. Là, il semble, est le double motif des témoignages embarrassés et inexacts du comte d'Erlon.

Reste à savoir pourquoi l'empereur a nié ou plutôt passé sous silence, dans les dictées de Sainte-Hélène, l'envoi de l'ordre à d'Erlon (ordre dont l'existence, on l'a vu, est prouvée, sans parler des dix autres témoignages, par deux lettres de Soult du 17 juin). Gourgaud, c'est-à-dire Napoléon, dit (p. 69) : « Napoléon ne put se rendre raison d'un pareil mouvement » ; et (p. 77) : « Les mouvements du 1er corps sont difficiles à expliquer. » — Comment ? difficiles à expliquer ! Mais le lendemain de la bataille, l'empereur ne put pas ne point en demander et en obtenir l'explication. Baudus, Ney, d'Erlon lui-même, étaient là pour le renseigner. Sans doute l'empereur n'a pas voulu reconnaître qu'il avait manqué de coup d'œil et de réflexion sur le champ de bataille de Ligny, quand déconcerté jusqu'au trouble par la fausse direction du corps de d'Erlon, que lui-même venait d'appeler, il l'avait pris pour un corps ennemi.

1. Relations précitées de De Salle et de Durutte. Cf. notes de Baudus.

cet ordre, griffonné au crayon et que Forbin-Janson, officier de faveur, sans aucune idée des combinaisons de la guerre, ne put lui expliquer[1]. L'ordre portait : *sur la hauteur de Saint-Amand;* d'Erlon avait lu ou compris : *à la hauteur de Saint-Amand*[2]. En conséquence, au lieu de prendre la direction Brye-Ligny pour attaquer les Prussiens à revers, il prit la direction Saint-Amand-Fleurus[3] de façon à prolonger la gauche de l'empereur. Ce mouvement allait précisément à l'encontre des instructions de Napoléon. Aussi peut-on s'expliquer en une certaine mesure que l'empereur, informé qu'une colonne s'avançait, menaçant son flanc gauche, n'ait pas pensé à d'Erlon, qu'il n'attendait nullement sur ce point, et qu'il ait pris cette colonne, comme Vandamme l'avait fait lui-même, pour un corps anglais ou prussien[4].

C'était une inconséquence de l'empereur d'avoir confié un ordre d'une telle importance à un officier d'état-major aussi inexpérimenté que le comte de

1. Notes de Baudus. — Gamot et Heymès disent que cet officier était le colonel Laurent ; — De Salle dit : un maréchal des logis de la garde; — D'Erlon (première relation) : le général La Bédoyère (ce qui est impossible, car nous savons par Petiet (*Souv. mil.*, 198) qu'à 5 heures La Bédoyère était près de l'empereur). Deuxième relation : un officier de l'état-major impérial.

Les notes de Baudus, si détaillées et si précises sur ce point, ne laissent aucun doute que c'était Forbin-Janson.

2. Voir l'ordre cité d'après De Salle, **1815**, II, 201, note 4.

3. Des relations de Durutte et de De Salle et de l'avis envoyé par Vandamme à Napoléon vers 5 heures et quart, « qu'on voyait une colonne ennemie à une lieue sur la gauche, débouchant des bois et ayant l'air de se porter sur Fleurus », on doit inférer que la colonne de d'Erlon prit à travers champs entre Villers-Perwin et la Voie romaine, rejoignit la Voie romaine près du chemin qui longe le moulin de Chassart et s'engagea ensuite sur ce chemin dans la direction de Fleurus. De l'embranchement de ce chemin avec la Voie romaine, au point, devant Saint-Amand, où se trouvait Vandamme, il y a juste une lieue à vol d'oiseau. Les bois d'où la colonne semblait déboucher étaient les bois de Villers-Perwin, aujourd'hui défrichés.

4. **1815**, II, 171-172, 177.

Forbin-Janson. Jusqu'à l'année 1814, où il leva dans la Nièvre un corps de partisans qui fut à peine engagé en de petites escarmouches, Forbin-Janson n'avait point servi. En 1815, l'empereur l'introduisit dans l'armée avec le grade de colonel et l'attacha à son état-major. Il n'avait nulle connaissance du service d'aide de camp. Non seulement il ne sut donner aucune explication à d'Erlon sur le mouvement prescrit, mais quand il lui eut transmis l'ordre, soit qu'il eût mal compris ou oublié la recommandation subsidiaire de l'empereur, soit pour toute autre cause, au lieu d'aller communiquer cet ordre au maréchal Ney, il rejoignit à vive allure, comme il avait eu du moins le mérite de venir, l'état-major impérial[1].

Le prince de la Moskowa n'apprit le mouvement de d'Erlon que par le général Delcambre, chef d'état-major du 1er corps. Tandis qu'il cheminait sur la Voie romaine avec ses troupes, d'Erlon, pris de scrupules, avait dépêché cet officier au maréchal pour l'informer de sa marche vers l'autre champ de bataille[2]. Ney s'emporta[3]. Sa colère s'accrut encore, quand peu d'instants après arriva l'officier porteur de l'ordre de Soult, daté de trois heures et quart : « Vous devez manœuvrer sur-le-champ de manière à envelopper la droite de

1. Notes manuscrites de Baudus (comm. par M. de Montenon).

2. Notes manuscrites de Baudus. Lettre de d'Erlon au duc d'Elchingen (*Docum. inéd.*) et d'Erlon, *Vie militaire*, 96. Cf. La *lettre de Ney au duc d'Otrante*, 26 juin : « J'appris que l'empereur avait disposé du 1er corps sans m'en prévenir. » — On ne peut croire Gamot, très confus (16), et Heymès, presque toujours inexact (14), quand ils disent que Ney fut averti par le colonel Laurent de l'état-major impérial ; ou il faudrait admettre que Laurent était chargé d'un duplicata. Comme on l'a vu, la dépêche originale au crayon fut portée par Forbin-Janson, qui négligea de la transmettre à Ney.

3. Une heure plus tard, dit Baudus (notes précitées), Ney était encore dans la plus violente exaspération.

l'ennemi et à tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement. Le sort de la France est dans vos mains. Ainsi n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'empereur vous ordonne et dirigez-vous sur les hauteurs de Saint-Amand et de Brye[1]. » Voyant grossir les masses ennemies (la tête de colonne de la division Alten débouchait des Quatre-Bras)[2], Ney comprenait de plus en plus qu'il lui faudrait leur opposer toutes ses forces. En outre, au moment même où la lettre de l'empereur lui suggérait la belle manœuvre par laquelle l'armée prussienne pouvait être exterminée, il reconnaissait l'impossibilité de l'opérer. Ney se trouvait sous le feu d'une batterie ; les projectiles battaient la terre et ricochaient autour de lui. On l'entendit s'écrier : « — Ah ! ces boulets anglais, je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le ventre[3] ! »

1. De la *Réfutation* de Gamot (16-117), il ressort que la dépêche de Soult de 3 heures et quart parvint à Ney, quand celui-ci savait déjà le mouvement du 1er corps. Delcambre dut rejoindre Ney vers cinq heures et l'officier de Soult arriver quelques minutes plus tard.

Gamot fait d'ailleurs confusion en disant que la dépêche de Soult fut apportée par Forbin-Janson. Forbin Janson était porteur, non de la dépêche de Soult, mais de l'ordre au crayon de l'empereur, et après avoir communiqué cet ordre à d'Erlon il était revenu directement à Fleurus. Ce qui explique la confusion de Gamot, c'est que l'on vit Forbin-Janson près de Ney, sur le champ de bataille des Quatre-Bras, mais bien après la charge des cuirassiers. De retour à Fleurus, vers 5 heures, il avait de nouveau été envoyé à Ney par l'empereur, peu satisfait de la façon dont il avait rempli sa mission, avec un duplicata ou plutôt un triplicata de l'ordre au crayon. L'empereur lui avait même fait donner un cheval frais, le sien étant à moitié fourbu par le premier trajet. Dans ses notes manuscrites, Baudus donne sur tous ces points les détails les plus précis.

2. Lettres d'officiers de la brigade Halkett (*Waterloo Letters*, 320-323, 326, 333, 334), etc. Lettre d'Alten au duc de Cambridge, Bruxelles, 20 juin. (Papiers du général G.) — La brigade anglaise Colin Halkett s'avança en colonnes de compagnie dans la direction de Gémioncourt, tandis que la brigade hanovrienne de Kielmansegge vint prolonger la gauche de Picton, face à Piraumont.

3. Pontécoulant, 121. Fleury de Chaboulon, II, 157. — Baudus (notes

Exaspéré, aveuglé par la colère, Ney ne réfléchit pas que le 1er corps ne pourrait plus arriver en temps utile à Frasnes, et que l'y rappeler c'était traverser les plans de Napoléon et contrevenir de la façon la plus grave à sa volonté[1]. Il renvoya le général Delcambre avec l'ordre impératif pour d'Erlon de ramener les troupes à l'aile gauche[2].

IV

Et cependant ces mots de la lettre de Napoléon : « Le sort de la France est dans vos mains, » troublaient et fascinaient le maréchal. Ce mouvement, qu'il prescrivait à d'Erlon d'interrompre, il n'abandonnait pas tout à fait l'idée de l'exécuter lui-même. Peut-être par un effort désespéré pourrait-il encore, malgré la disproportion des forces, rejeter les Anglais au-delà des Quatre-Bras, et, une fois maître de ce point, opérer contre l'armée prussienne avec l'aide de d'Erlon, revenu sur ses pas, la manœuvre décisive qu'attendait

manuscrites) rapporte que, une heure plus tard, Ney s'écria plusieurs fois en sa présence : « Comment, il n'y aura pas une balle ou un boulet pour moi ! »

1. Jomini allègue pour la défense de Ney, sans pourtant l'excuser tout à fait, que n'ayant que le seul corps de Reille, le maréchal pouvait craindre de ne pouvoir couvrir jusqu'au soir la tête de la route de Charleroi, ligne de retraite de toute l'armée. C'est bien dit, mais puisque tout de même d'Erlon ne pouvait revenir à temps !

Le duc d'Elchingen (*Docum. inéd.*, 62) a fait remarquer que d'Erlon, s'étant engagé dans une fausse direction, le mouvement ne pouvait avoir les grands résultats qu'en attendait l'empereur. Mais il est peu probable que Ney sût dès lors que le 1er corps faisait fausse route, et, s'il le savait, il devait faire indiquer à d'Erlon par Delcambre la vraie direction, au lieu de le rappeler à Frasnes.

2. D'Erlon, lettre au duc d'Elchingen (*Docum. inéd.*, 64), et *Vie militaire*, 96. Relations de Durutte et de De Salle.

Ney (dans sa *Lettre au duc d'Otrante*) et ses apologistes Heymès et Gamot se gardent bien de parler de cet ordre.

l'empereur? Toutes les troupes avaient été engagées, sauf les cuirassiers de Kellermann et la cavalerie de la garde. Il fit appeler Kellermann :

« — Mon cher général, lui dit-il d'une voix précipitée, il s'agit du salut de la France ! Il faut un effort extraordinaire. Prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu des Anglais. Ecrasez-les, passez-leur sur le ventre ! »

L'intrépide Kellermann n'avait jamais discuté un ordre de charger. Il crut cependant devoir représenter à Ney qu'on pouvait évaluer les Anglo-Hollandais à plus de 25,000 hommes, et qu'il n'avait avec lui qu'une seule brigade de cuirassiers, ses trois autres brigades étant restées en arrière, d'après les ordres mêmes du maréchal.

« — Qu'importe ! s'écria Ney. Chargez avec ce que vous avez. Passez-leur sur le ventre. Je vous fais suivre par toute la cavalerie ici présente... Partez !... Mais partez donc[1] ! »

Kellermann n'avait plus qu'à obéir. Il rejoignit la brigade Guiton (8e et 11e cuirassiers), la forma en colonne par escadron, chaque escadron à distance double de son front, et l'amena au grand trot jusqu'au sommet du rideau qui s'élève entre Gémioncourt et les Quatre-Bras. Là, il cria le commandement, aussitôt répété de la tête à la queue de la colonne : *Pour charger... au galop ! — En avant... Marche !* « Je me hâtai, dit-il dans son rapport à Ney, afin de ne pas donner à mes hommes le temps de se reconnaître ni d'envisager toute l'étendue du danger. »

Les trompettes sonnent la charge. Dans une

1. Relation de Kellermann. (Arch. Guerre.) — Sur les trois brigades postées à Liberchies, voir l'ordre de Ney, Frasnes, 16 juin, 11 heures et quart ou 11 heures et demie. (Arch. Guerre.)

irradiation d'acier et un jaillissement de mottes de terre que font sauter les sabots des chevaux, les cuirassiers dévalent en avalanche. A chaque foulée, l'allure s'accélère. Le sol tremble et poudroie. Les hommes du premier rang, penchés sur l'encolure, tiennent la pointe tendue, les autres brandissent leurs lattes étincelantes. Kellermann, l'épée au clair, charge à vingt pas en avant de l'escadron de tête.

Dans le vallon, les quatre bataillons de la brigade fraîche de Colin Halkett sont rangés en bataille ou formés en carrés. Immobiles, résolus, effrayants de calme, les Anglais attendent, réservant leur feu. Le 69e régiment, posté en première ligne, entre le bois de Bossu et la route, tire seulement à trente pas. Les cuirassiers passent à travers les balles et la fumée comme l'éclair dans la nuée. Ils abordent le 69e, l'enfoncent et l'écrasent et prennent son drapeau. Ils chargent ensuite le carré du 30e, culbutent le 33e. Puis, sans laisser souffler leurs chevaux, ils gravissent la contre-pente, sabrent en passant les canonniers d'une batterie, rompent un carré de Brunswick et pénètrent jusqu'aux Quatre-Bras[1].

La première et la seconde lignes de l'ennemi

1. Rapport de Kellermann à Ney, près Frasnes, 16 juin, 10 heures du soir. Relation de Kellermann. Kellermann à Grouchy, 16 juin (au soir). Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Woodberry, *Journal*, 310. Lettres d'officiers de la brigade Halkett. (*Waterloo Letters*, 318-319, 3[illegible], 3[illegible], 3[illegible], 3[illegible].) Cf. les *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 277, où il est dit que le lendemain de la bataille un des carrés restait visiblement tracé sur le sol par les cadavres.

La plupart des auteurs anglais nient que la charge ait été poussée jusqu'aux Quatre-Bras, mais le témoignage de Kellermann est confirmé par le capitaine d'artillerie Mercer. Il rapporte (*Journal of the Waterloo Campaign*, I, [illegible]) qu'arrivé dans la nuit du 16 au 17 il vit des cadavres de cuirassiers « juste en face la grande ferme des Quatre-Bras, sur la route qui borde cette ferme ».

sont percées, une brèche sanglante y est ouverte. Malheureusement, les cuirassiers ne sont pas soutenus. Brusqué par Ney qui a semblé douter de sa résolution, Kellermann a fourni sa charge trop tôt. L'esprit toujours troublé par sa colère contre d'Erlon, le maréchal a mal coordonné cette suprême attaque, il a tardé à envoyer des ordres, il a oublié la cavalerie de la garde en réserve près de Frasnes[1]. Les colonnes d'infanterie, les lanciers et les chasseurs de Piré commencent seulement à s'ébranler[2], tandis que les deux régiments de cuirassiers, réduits à 500 hommes, désunis par l'impétuosité même de la charge, et leurs chevaux hors d'haleine, se trouvent seuls au milieu de l'armée de Wellington. Ils sont au sommet d'un triangle de feux, fusillés du bois de Bossu par les Hollandais, des remblais de la route de Namur par les Anglais, des maisons des Quatre-Bras par les

1. Le duc d'Elchingen dit (*Doc. inéd.*, 35) que Ney avait l'ordre de l'empereur de ne pas se servir de cette division. En admettant que l'ordre verbal du 15 fût tel (l'ordre écrit du 16 prescrit seulement de *ménager* la garde et d'employer *de préférence* la cavalerie de la ligne), Ney y avait absolument contrevenu. Le 15, c'est la cavalerie de Lefebvre-Desnoëttes *de préférence* à celle de Piré, qui était pourtant disponible, qu'il avait dirigée sur Frasnes et jetée, sans nul scrupule de la ménager, contre les bataillons de Nassau. (**1815**, II, 127-129.) — Il n'est même pas bien certain que cette division n'ait pas été engagée partiellement le 16 aux Quatre-Bras, au début du combat. Damitz (I, 197) lui attribue la charge de 3 heures contre le 5e bataillon de milice. A la vérité, Colbert (lettre communiquée par le général de Colbert) dit que la division de la garde est restée en réserve le 16, mais nous savons qu'il a été cependant blessé d'une balle ; et dans ses notes (comm. par M. de Stuers), le chef d'escadrons de Stuers, des lanciers rouges, sans bien préciser le rôle de sa division pendant cette journée, rapporte qu'elle y a eu 50 hommes hors de combat. La question reste donc douteuse.

En tout cas, mieux valait employer cette division que de la placer dans une position où sans aucune utilité elle perdit 50 hommes. Il eût mieux valu encore l'envoyer dès midi à Liberchies et appeler à Frasnes les trois brigades de Kellermann.

2. Kellermann le dit formellement, non seulement dans sa relation, mais dans son rapport à Ney, daté de 10 heures du soir. C'est donc une grave erreur de Charras et d'autres que de représenter comme simultanées la charge des cuirassiers et celle des lanciers et chasseurs.

tirailleurs de Brunswick, et mitraillés de la route de Bruxelles par les batteries du major Kulmann. Le comte de Valmy culbute sous son cheval tué[1]. C'est le signal de la débandade. En vain il se relève et veut reformer ses escadrons, les cuirassiers n'écoutent plus ses commandements. Ils tournent bride, enfoncent leurs éperons dans le ventre des chevaux, et, par petits groupes, en désordre, mais toujours la pointe menaçante, ils retraversent sous une grêle de balles les deux lignes ennemies, rapportant comme trophée le drapeau du 69e anglais[2].

Ces cavaliers, affolés et lancés à une allure vertigineuse, bousculent et entraînent dans leur fuite plusieurs bataillons de la division Foy et de la brigade Bauduin. Bachelu, qui s'avance de Piraumont, voit de loin la déroute et arrête aussi son mouvement. Seule, la cavalerie de Piré pousse encore à l'ennemi. En un temps de galop, elle est sur les bataillons de Kempt. Les carrés anglais lui opposent leurs baïonnettes et leurs feux flanquants. C'est sans effet que lanciers et chasseurs multiplient les charges[3].

A ce moment, le commandant Baudus, envoyé par l'empereur, rejoignit le maréchal Ney, qui, ayant eu deux chevaux tués, se tenait à pied « au point le plus exposé ». Baudus lui transmit les pa-

1. Le général Guiton et le colonel Garavaque furent également démontés. — Quand ils avaient affaire à la cavalerie cuirassée, les Anglais tiraient de préférence aux chevaux. Lettre du sergent Mac Ewen, du 42e highlanders. (*Waterloo Letters*, 378.)

2. Rapport de Kellermann, 16 juin. Kellermann à Grouchy, 17 juin. Relation de Kellermann. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Woodberry, *Journal*, 310. Siborne, I, 144. Lettres d'officiers des brigades Kempt et Pack. (*Waterloo Letters*, 355, 378, 386.)

3. *Mém. du roi Jérôme*, VII, 78-79. Siborne, I, 148-150. Lettres d'officiers de la brigade Kempt. (*Waterloo Letters*, 344, 356, 359.)

roles de Napoléon : « Il faut absolument que l'ordre donné au comte d'Erlon soit exécuté, quelle que soit la situation où se trouve le maréchal Ney. Je n'attache pas grande importance à ce qui se passera aujourd'hui de son côté. L'affaire est toute où je suis, car je veux en finir avec l'armée prussienne. Quant au prince de la Moskowa, il doit, s'il ne peut faire mieux, se borner à contenir l'armée anglaise [1]. » Ney, fou de colère, la face pourpre, brandissait son épée comme un fou [2]. Il écouta à peine les paroles de Baudus, et s'écria qu'il venait d'envoyer à d'Erlon l'ordre de regagner Frasnes. Baudus s'efforça en vain de le faire revenir sur cette détermination. Le maréchal le quitta brusquement pour se jeter au milieu de son infanterie en déroute. Il la rallia vite et la mena contre la brigade Pack, qui s'avançait offensivement [3].

De six à sept heures, Wellington a reçu de nouveaux renforts: l'artillerie de Brunswick, les brigades de gardes anglaises Maitland et Byng, les Nassaviens de Kruse [4]. A son tour d'attaquer, — d'attaquer à coup sûr, comme il l'aime faire. Maitland et Byng s'engagent dans le bois de Bossu; Halkett et Pack, soutenus par les corps de Brunswick et

1. Notes manuscrites du colonel Baudus (comm. par M. de Montenon). — Ces notes, qui, comme nous l'avons dit, n'ont été reproduites que partiellement dans les *Etudes sur Napoléon* du colonel Baudus, sont tellement circonstanciées, tellement précises que, bien qu'elles soient en contradiction sur quelques points avec d'autres récits qui, d'ailleurs, sur les détails et sur les noms, sont loin de concorder entre eux, on ne peut douter de leur véracité. C'est à juste titre que Baudus a pu écrire : « Personne ne connaît mieux que moi les circonstances qui firent que le 1er corps d'armée ne fut utile dans la journée du 15 ni au maréchal Ney ni à l'empereur. »

2. Notes de Baudus. Lettre du général F... (comm. par M. X...).

3. Notes de Baudus. Cf. lettre du major du 92e higlanders. (*Waterloo Letters*, 387.) Siborne, I, 148-149.

4. Lettres d'officiers des brigades Maitland et Byng. (*Waterloo Letters*, 241, 252, 258.) Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington. (*Nineteenth Century*, mars 1893). Rapport d'Alten au duc de Cambridge, Bruxelles, 20 juin. (Papiers du général G.) Siborne, I, 152.

de Nassau marchent à la droite et à la gauche de la route dans la direction de Gémioncourt; les Anglais de Kempt et les Hanovriens de Kielmansegge convergent vers Piraumont. Les Français ne cèdent le terrain conquis que pied à pied et sous des attaques réitérées. Il faut plus d'une heure pour refouler Jérôme hors du bois de Bossu. Foy, repoussé de position en position jusqu'à Gémioncourt, tient longtemps encore autour de cette ferme. Bachelu n'abandonne Piraumont qu'après un vif combat. Passé huit heures, un bataillon de Maitland ayant débouché de la corne sud-ouest du bois pour reprendre Pierrepont, la batterie divisionnaire de Foy l'arrête par son feu, puis les infatigables lanciers de Piré le chargent, le mettent en désordre et le poursuivent jusqu'au ruisseau de Gémioncourt; il échappe en rentrant sous bois. En même temps, les cuirassiers culbutent le 7e bataillon belge au nord-ouest de Pierrepont[1]. Partout les amas de morts et la foule des blessés témoignent de la fureur de la lutte : 4,300 Français[2] et 4,700 Anglo-Néerlandais[3].

A neuf heures, la bataille perdue ou plutôt terminée sans résultat, car les deux armées avaient repris les positions qu'elles occupaient le matin[4], le 1er corps déboucha de Frasnes[5].

1. Lettres d'officiers des brigades Maitland, Byng, Halkett et Pack. (*Waterloo Letters*, 241-242, 254, 270, 319, 387, 388, etc.) Siborne, I, 154-158. *Mém. du roi Jérôme*, 79. Relation de Reille (Arch. Guerre.) *Souvenirs d'un vieux soldat belge*, 82. Van Löben, 206.

2. Relation de Reille. (Arch. Guerre.)

3. Anglo-Hanovriens : 2,311. (Wellington, *Dispatches*, XII, 486.) — Brunswick, Kruse et van Merlen environ 1,100. (États cités par Charras, I, 232.) — Perponcher : 667. (Van Löben, 207.)

4. A la différence pourtant que l'ennemi s'établit en forces sur les positions où il n'avait le matin que des détachements, et aussi que les Français conservèrent la ferme du Grand-Pierrepont prise aux Nassaviens au début du combat. Voir le plan de la bataille à 9 heures du soir dans les *Letters of Waterloo*.

5. Relation de Reille (Arch. Guerre) et lettre de d'Erlon au duc d'Elchingen. (*Docum. inédits*, 65.)

Rejoint vers six heures, à une grande portée de canon de Saint-Amand, par le général Delcambre[1], d'Erlon avait hésité entre les premières instructions de l'empereur et l'ordre impératif de Ney[2]. Malgré l'avis des généraux de Salle et Garbé, et au grand mécontentement des soldats qui voyaient les Prussiens et brûlaient de les aborder[3], il s'était enfin déterminé à une contre-marche. « Je jugeai, dit-il,

1. Lettre de d'Erlon au duc d'Elchingen. Relation deDurutte. (*Sentinelle de l'Armée*, 1838.) *Souvenirs* du général De Salle. (*Nouvelle Revue*. Cf. **1815**, 1895.)

Le 1er corps devait se trouver à environ 2,000 mètres à l'est de Saint-Amand et à 1,500 mètres au sud-ouest de Wagnelée. Ce point est bien dans la direction prise par d'Erlon, qui marchait, selon l'avis de Vandamme à l'empereur, des bois de Villers-Perwin sur Fleurus; et la distance qui le séparait de Fleurus (3 kilomètres environ) peut expliquer comment l'officier envoyé par l'empereur mit une heure pour faire le trajet, reconnaître la colonne, parler à d'Erlon ou au commandant de l'avant-garde et revenir près de Napoléon.

Nous savons en outre par Damitz (I, 139) que la cavalerie du 1er corps s'avança un peu plus tard entre Wagnelée et Mellet. Il semble donc qu'elle venait du point indiqué. Ce point est distant de Gémioncourt de 11 kilomètres. — Parti de Gémioncourt vers 5 heures et quart, Delcambre dut rejoindre d'Erlon vers 6 heures.

2. De Salle, *Souvenirs*. Relation de Durutte. — Durutte parle « d'*instances* de la droite qui embarrassèrent d'Erlon ». Ces instances étaient-elles les conseils et les prières de l'officier qui, dépêché par l'empereur en reconnaissance et fort surpris d'ailleurs de rencontrer le 1er corps au lieu d'une colonne anglaise, pressait d'Erlon d'agir contre l'armée prussienne? Cela est très vraisemblable. En tout cas, ce n'étaient pas de nouvelles instructions de l'empereur, car lui ne faisait pas d'instances: il donnait des ordres; et si d'Erlon eût reçu alors un ordre de Napoléon, il y eût assurément obéi. Mais l'empereur ne lui en envoya pas, par la raison que la colonne s'approchant de son flanc lui était signalée comme ennemie et qu'il n'avait pas pensé que ce pût être le 1er corps.

3. De Salle, *Souvenirs*. (*Nouvelle Revue*, 1895.) *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 277.

D'après une tradition tenue pour véridique par plusieurs historiens, les bataillons les plus avancés du corps de Drouet d'Erlon pouvaient même distinguer (à la lorgnette, sans doute), les numéros des sacs des Prussiens. La division Tippelskirch débouchait alors de Wagnelée pour se porter contre le Hameau et la Haye. Cela explique comment du point où se trouvait la tête de colonne de Durutte, à 300 ou 400 mètres au sud du moulin Chassart, on voyait les Prussiens de dos. On a toutefois fait une erreur en parlant des numéros des sacs. Dans l'armée prussienne, les sacs n'étaient pas numérotés, mais la couleur en était différente pour les bataillons de chaque régiment, de façon que, même à une certaine distance, les chefs de corps pussent reconnaître leurs bataillons. C'est donc de la couleur des sacs et non des numéros qu'on a voulu parler.

que pour me rappeler malgré la volonté de Napoléon, le maréchal devait être dans un extrême péril[1]. » Mais d'Erlon ne réfléchit point que, se trouvant à trois kilomètres de Fleurus et à trois lieues des Quatre-Bras, il était à même d'aider très efficacement l'empereur, tandis qu'il ne pourrait arriver à temps pour secourir Ney. En effet, quand il atteignit Frasnes, à la nuit tombante, avec ses troupes « irritées et honteuses de n'avoir rien fait dans cette journée[2] », le maréchal n'avait plus besoin d'elles.

Le comte d'Erlon ne ramenait que trois divisions. L'idée lui étant venue au début de la contre-marche qu'il fallait combler le vide entre l'aile droite et l'aile gauche, il avait laissé Durutte en vue de Wagnelée avec la 4e division d'infanterie et la cavalerie de Jacquinot. Durutte n'ayant pu obtenir d'ordres précis de d'Erlon, sauf la recommandation « d'être prudent », se porta lentement entre Villers-Perwin et Wagnelée. Au nord-ouest de ce dernier point, Jacquinot escarmoucha vers huit heures avec la cavalerie du général de Marwitz, qui couvrait la droite de Blücher. Un peu plus tard, Durutte se rabattit sur Wagnelée qu'il occupa après en avoir débusqué une faible arrière-garde. Ces pointes contre le flanc des Prussiens ne furent poussées ni assez à temps ni assez à fond pour contrarier en quoi que ce fût la retraite de l'armée vaincue[3]. A Wagnelée, cependant, Durutte avait très bien vu les Prussiens se replier du Hameau et de la Haye

1. Lettre de d'Erlon au duc d'Elchingen. (*Documents inédits*, 64.)
2. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 277.
3. Relation de Durutte. — Le récit de Durutte, un peu confus, est éclairé par le livre de Damitz, I, 141, 142. Wagner (IV, 35) confirme les renseignements de Damitz. Durutte prétend qu'il poussa deux bataillons sur Brye. C'est inexact. On verra plus loin que les Prussiens occupèrent Brye toute la nuit.

sur les hauteurs de Brye. Impassible, il les laissa défiler à portée de son canon. Il était paralysé par les instructions de d'Erlon, qui lui avait recommandé la prudence. Un des brigadiers de Durutte, le général Brue, irrité de cette inaction, s'écria : « — Il est inouï que l'on assiste l'arme au bras à la retraite d'une armée battue, quand tout indique qu'il ne faudrait que l'attaquer pour la détruire. » « — Il est fort heureux, répondit Durutte, que vous ne soyez pas responsable. » « — Plût à Dieu que je le fusse ! répliqua Brue. Nous serions déjà aux prises[1]. »

1. Lettre du général Brue au capitaine Chapuis. Toulouse, 3 novembre 1837. Citée dans le *Journal des Sciences militaires*, 2e trimestre de 1863.)

CHAPITRE IV

LA RETRAITE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

I. Les premiers projets de Napoléon pour la journée du 17 juin.
II. Les ordres de l'empereur à Grouchy (entre onze heures et onze heures et demie).
III. Retraite de l'armée prussienne sur Wavre.
IV. Mouvements de Pajol vers Namur et d'Exelmans sur Gembloux à la poursuite de colonnes prussiennes.
V. Marche de l'armée de Grouchy. — Bivouac à Gembloux. — Lettre de Grouchy à l'empereur (dix heures du soir).

I

Le soir de la bataille de Ligny, l'empereur n'avait pas cru pouvoir poursuivre l'ennemi plus loin que la ligne Brye-Sombreffe. L'armée prussienne, dont l'aile droite et l'aile gauche se repliaient en assez bon ordre et qui continuait d'occuper ces deux villages par des détachements, semblait encore capable d'une sérieuse résistance. Il y avait à craindre la venue d'un corps de réserve débouchant par la route de Namur. Enfin Napoléon était sans nouvelles de son aile gauche. De toute la journée, le prince de la Moskowa ne lui avait pas envoyé une seule dépêche [1]. L'empereur savait

1. Non seulement Ney n'envoya aucune nouvelle à l'empereur dans l'après-midi du 16 juin, mais quand, à 6 heures du soir, l'aide de camp de Soult, le commandant Baudus, ayant rempli sa mission, voulut retourner près de Napoléon pour lui en rendre compte, il le retint sous prétexte qu'il avait besoin d'officiers d'état-major. Baudus ne revint à Fleurus que vers 2 heures du matin et peut-être même plus tard. (Notes de Baudus, comm. par M. de Montenon.)

Il faut rejeter cette assertion de Gourgaud (*Camp. de 1815*, 72) : « A

par des avis indirects qu'il y avait eu combat aux Quatre-Bras. Mais le maréchal Ney avait-il été vainqueur? Les présomptions étaient plutôt qu'il avait été contenu, sinon repoussé, puisque les ordres prescrivant un mouvement sur les derrières de l'armée prussienne n'avaient point été exécutés. C'étaient beaucoup de raisons pour ne point risquer l'aventure d'une poursuite de nuit[1].

L'empereur se contenta donc de prescrire à Grouchy qui, d'après ses instructions, était venu aux ordres à Fleurus vers onze heures, de faire suivre l'ennemi à la pointe du jour par les corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans[2].

11 heures du soir, l'empereur reçut à Fleurus le rapport de ce qui s'était passé aux Quatre-Bras. L'empereur expédia sur-le-champ au maréchal Ney l'ordre de poursuivre au point du jour l'armée anglaise, aussitôt qu'elle commencerait la retraite nécessitée par la perte de la bataille de Ligny. »

Tout cela est inexact : 1° L'envoi d'un rapport de Ney le soir du 16 est contredit par cette lettre, datée du 17, au matin, du quartier-impérial de Fleurus, et envoyée au Ministère des Affaires étrangères à Paris : « On n'a pas le rapport du maréchal Ney. » (Arch. Affaires étrangères, 1802.) 2° L'envoi, dans la nuit, à Ney, d'un ordre d'attaque pour la matinée du 17 est contredit par cette lettre de Soult, datée de Fleurus, 17 juin, au matin (Registre du major-général) : « Le général Flahaut, qui arrive à l'instant, fait connaître que : *vous êtes dans l'incertitude sur les résultats* de la journée d'hier. *Je crois cependant* vous avoir prévenu de la victoire. » — Si l'ordre d'attaquer les Anglais le 17 avait été envoyé à Ney dans la nuit, ce maréchal n'aurait pas été *dans l'incertitude* sur les résultats de la bataille de Ligny, comme le disait Flahaut. D'autre part, ces paroles de Soult : « *Je crois* cependant vous avoir prévenu, » sont plutôt l'excuse d'une négligence que l'énoncé d'un fait. Ainsi Ney ne reçut, dans la nuit du 16 au 17, aucun avis et, encore moins, aucun ordre. Egale incurie partout! Ney néglige d'envoyer son rapport sur ses opérations, et Soult oublie d'informer Ney de la victoire remportée à Ligny.

1. Clausewitz (*der Feldzug von 1815*, 95) approuve l'empereur en cette circonstance.

2. Des deux récits de Grouchy (*Observat.*, 10, et *Relat. succincte*, 17) il résulte : 1° que Grouchy vit l'empereur à Fleurus à 11 heures du soir, le 16; 2° que l'empereur lui enjoignit de faire suivre l'ennemi par la cavalerie la nuit même ou le lendemain de très grand matin. — C'est donc à tort que Charras accuse Napoléon d'avoir négligé de donner ces ordres.

Selon Jomini (185, 188), qui d'ailleurs fait erreur en disant que ces ordres à Grouchy furent donnés seulement le 17 au matin, l'empereur aurait également prescrit au général de Monthyon, chef de l'état-major-général, de faire poursuivre l'ennemi dans la direction de Tilly et de Mont-Saint-Guibert. La chose est possible, car si Napoléon avait pensé à faire explorer

Le 17 juin, vers sept heures du matin, Flahaut revint de Frasnes et fit à l'empereur, qui déjeunait, le récit de la bataille des Quatre-Bras [1]. A peu près à la même heure, on reçut au quartier-impérial une dépêche de Pajol, datée de Balâtre, quatre heures du matin, et portant qu'il suivait l'ennemi qui était en pleine retraite vers Liège et Namur. Pajol ajoutait qu'il avait déjà fait beaucoup de prisonniers [2].

Ainsi, entre sept et huit heures au plus tard, l'empereur était renseigné sur les Prussiens comme sur les Anglais. Les premiers se repliaient vers Liège et Namur; les seconds tenaient encore leurs positions des Quatre-Bras. Ces renseignements étaient-ils cependant suffisamment complets et précis? Etait-ce la masse de l'armée prussienne ou un corps isolé qui battait en retraite vers Namur? Etait-ce une arrière-garde qui occupait les Quatre-Bras ou toute l'armée de Wellington? Napoléon ne jugea pas qu'il fût assez bien informé pour prendre un parti. Grouchy était venu aux ordres; il lui fit dire de l'attendre pour l'accompagner sur

le terrain à sa droite, il avait dû penser aussi à le faire explorer devant le centre et devant la gauche. Mais Monthyon négligea d'assurer l'exécution de ses ordres. Les documents prussiens témoignent qu'aucune reconnaissance n'eut lieu dans la matinée du 17 vers Tilly et Mont-Saint-Guibert.

1. Note de Flahaut (dans *le Général Flahaut*, par F. Masson, 23). Cf. Soult à Ney, Fleurus, 17 juin (Registre du major-général) : « Le général Flahaut, qui arrive à l'instant... » — Cette lettre n'a pas d'indication horaire ; mais il y est dit : « L'empereur se rend au moulin de Brye. » Or nous savons par Grouchy (*Observ.*, 10, et *Relat. succ.*, 18), et par une lettre datée du quartier-impérial de Fleurus, 9 heures du matin, 17 juin (Arch. Affaires étrangères, 1802), que Napoléon quitta Fleurus entre 8 et 9 heures. La lettre de Soult fut donc écrite vers 8 heures du matin, et l'assertion de Flahaut, que lui, Flahaut, quitta Frasnes à 1 heure du matin est inexacte. Il en partit seulement vers 4 heures et arriva à Fleurus vers 6 heures.

2. Dépêche de Pajol, en avant de Balâtre, 17 juin, 4 heures du matin. (Papiers du général G.) — Cette dépêche, adressée à Grouchy, avait été envoyée ou apportée par lui au quartier-impérial. J'ai des raisons certaines pour l'affirmer.

le champ de bataille de Ligny où il se disposait à aller voir les troupes[1]. En même temps, il fit écrire à Ney par Soult : « ... L'empereur se rend au moulin de Brye où passe la grande route qui conduit de Namur aux Quatre-Bras. Il n'est donc pas possible que l'armée anglaise puisse agir devant vous. Si cela était, l'empereur marcherait directement sur elle par la route des Quatre-Bras, tandis que vous l'attaqueriez de front, et cette armée serait en un instant détruite. Ainsi instruisez Sa Majesté de ce qui se passe devant vous... L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position aux Quatre-Bras ; mais si, par impossible, cela ne peut avoir lieu, rendez compte sur-le-champ, avec détails, et l'empereur s'y portera ainsi que je vous l'ai dit. Si, au contraire, il n'y a qu'une arrière-garde, attaquez-la et prenez position. La journée d'aujourd'hui est nécessaire pour terminer cette opération et pour compléter les munitions, rallier les militaires isolés et faire rentrer les détachements[2]. »

Les projets de l'empereur se bornent donc, pour la journée du 17, à l'occupation des Quatre-Bras par Ney et au ravitaillement de l'armée. Sans doute, si Wellington est resté en l'air aux Quatre-Bras, il profitera de ce coup de fortune pour marcher contre les Anglais et les exterminer ; mais il doute fort que son circonspect adversaire ait commis une pareille faute. Ney débusquera sans peine des Quatre-Bras l'arrière-garde qui s'y maintient encore, et l'armée française restera tout le jour immobile dans ses bivouacs.

1. Grouchy, *Observations*, 10 ; *Relation succincte*, 18.

2. Soult à Ney, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.) — On vient de voir que cette lettre, qui ne porte pas d'indication horaire, fut écrite vers 8 heures du matin

On pourrait employer mieux un lendemain de victoire. Aussi Napoléon ne persiste pas longtemps dans l'idée de laisser tant de repos à ses troupes, un tel répit à l'ennemi. C'était son intention à huit heures, comme en témoigne la lettre de Soult au maréchal Ney; mais à huit heures et demie, avant de monter en voiture, il médite d'autres projets. Il envoie à Lobau l'ordre de porter au soutien de Pajol sur la route de Namur la division d'infanterie Teste avec sa batterie[1]; il fait diriger vers les Quatre-Bras une reconnaissance de cavalerie, pour s'assurer si les Anglais occupent encore en forces cette position[2]. Il quitte le château de Fleurus, bien décidé à n'y plus rentrer. Déjà, dans l'entourage impérial, on dit que l'on va suivre les Prussiens vers Namur et les Anglais vers Bruxelles[3].

1. « Je vais me mettre en marche avec la division Teste, que Sa Majesté vient de m'envoyer. » Pajol à Grouchy, en avant du Mazy, 17 juin, midi. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Du point où était bivouaqué Teste le matin du 17, entre Brye et Sombreffe, au Mazy où il était arrivé avant midi, il y a 2 lieues. Teste avait donc reçu l'ordre de mouvement au plus tard vers 9 heures, et cet ordre avait nécessairement été expédié de Fleurus avant 9 heures. Une lettre datée du quartier-impérial de Fleurus, 19 juin, 9 heures du matin (Arch. Aff. étrangères, 1802), porte d'ailleurs : « Lobau (on veut dire : une des divisions de Lobau) suit l'ennemi qui fuit. »

2. Grouchy, *Observat.*, 11-12 ; *Relat. succ.*, I, 19. Gourgaud, 73, 74.

3. « Quartier-général de Fleurus, 17 juin. — Il est 9 heures du matin. Nous montons à cheval pour suivre l'ennemi sur Namur et Bruxelles. Hier toute la maison de l'empereur est venue avec nous au feu... Si le général Delort avait été un peu soutenu, il prenait en un quart d'heure cinquante pièces de canon. Mais tout cela se fera aujourd'hui. » (Arch. Aff. étrangères, 1802.)

Cette lettre, ou plutôt cette note sans suscription ni signature, mais qui a tous les caractères d'authenticité, fut écrite vraisemblablement au duc de Vicence soit par le général Fouler, écuyer de l'empereur (il y a d'autres lettres de Fouler analogues), soit par un officier de l'état-major impérial, soit encore par un attaché au cabinet de Bassano. Elle démontre que, dès avant son départ de Fleurus, Napoléon avait conçu la double manœuvre qui fut opérée dans la journée. Cela est confirmé par la lettre de Soult à Davout, Fleurus, 17 juin (Registre du major-général) : « ... L'empereur remonte à cheval pour suivre les succès de la bataille de Ligny. » Cette lettre fut écrite un peu après le départ de l'empereur, c'est-à-dire entre 9 et 10 heures. Nous savons par les notes de Baudus, aide de camp de

L'empereur, en effet, a conçu cette double manœuvre, mais il n'en a pas encore déterminé le mode d'exécution. Il veut de nouveaux renseignements. Il va les attendre sur le champ de bataille de la veille, au milieu de ses soldats à qui il sait qu'il ne peut jamais trop se montrer.

Un peu avant neuf heures, l'empereur monta en voiture[1]. Sa lourde berline cheminait à travers les sillons trop lentement et avec de rudes cahots. Il la quitta, « si fatigué qu'il fût », dit Grouchy, et prit son cheval. Il parcourut Ligny, Saint-Amand, les abords de La Haye. Des blessés prussiens en grand nombre étaient restés pêle-mêle avec les cadavres. L'empereur leur parla, leur fit distribuer de l'eau-de-vie, quelque argent, et donna devant eux les ordres les plus précis pour qu'ils fussent relevés sans retard et pansés avec les mêmes soins que les Français. Un officier supérieur prussien gisait, horriblement mutilé, à la place même où il était tombé la veille. L'empereur appela un paysan qui se trouvait à quelques pas et lui dit d'un ton grave : « — Crois-tu à l'enfer ? » Le Belge, terriblement intimidé, balbutia un oui. « — Eh bien ! si tu ne veux pas aller en enfer, prends soin de ce blessé que je te confie ; autrement, Dieu te fera brûler ; il veut qu'on soit charitable. » La recommandation, conclut un des témoins de cette scène, n'était

Soult (communiquées par M. de Montenon), que le major-général n'accompagna pas l'empereur dans sa visite au champ de bataille, et le rejoignit plus tard au moulin de Bussy.

1. Note précitée. (Arch. Aff., 1802.) Grouchy, *Observ.*, 10 ; *Relat. succ.*, 18. Lettre du général Baudrand citée par Grouchy, App. VIII, 63. — D'après les traditions locales, Napoléon aurait quitté le château à 8 heures. — — Le général von Gröben, en observation à Tilly, écrivit à midi à Gneisenau : « ... L'armée française faisait la soupe. Peu après 9 heures, une grande suite devint visible. Les soldats se levèrent et on entendit des cris de : Vive l'empereur ! » (Rapport cité par von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 168-169.)

pas inutile, car autant les Belges mettaient d'empressement à soigner nos blessés, autant ils montraient de répulsion à secourir les Prussiens qui s'étaient fait haïr[1].

Arrivé à la hauteur du moulin de Bussy, l'empereur passa devant le front des troupes rangées sans armes à la tête des bivouacs. Il s'arrêtait pour féliciter les chefs de corps, les officiers, les soldats. Ces derniers poussaient à sa vue des acclamations si retentissantes qu'elles furent entendues à plus de trois kilomètres par le major von Gröben en observation devant Tilly[2]. Cette tournée achevée, l'empereur mit pied à terre et s'entretint assez longuement avec Grouchy et plusieurs généraux de l'état de l'opinion à Paris, du Corps législatif, de Fouché, des Jacobins. Quelques-uns de ses auditeurs admiraient la liberté d'esprit qu'il conservait en des circonstances si graves ; d'autres étaient un peu inquiets de le voir perdre son temps à parler politique, égarant sa pensée sur des objets étrangers à ceux qui semblaient devoir l'occuper exclusivement. Grouchy n'osait cependant pas pressentir l'empereur sur les opérations projetées pour la journée. Déjà, au départ de Fleurus, il lui avait demandé des ordres, et Napoléon avait répondu avec humeur : « — Je vous les donnerai quand je le jugerai convenable[3]. »

II

L'empereur n'est pas si absorbé par les menées

1. Grouchy, *Observ.*, 11 ; *Relat. succ.*, 18. Lefol, *Souvenirs*, 69. Notes précises de Baudus.
2. Grouchy, *Observ.*, 11 ; *Relat. succ.*, 18. Rapport de von Gröben, Tilly, 17 juin, citée par von Ollech, [illegible].
3. Grouchy, *Observ.*, 11 ; *Relat. succ.*, 18.

des libéraux de la Chambre qu'il en oublie l'ennemi. Il a reçu de nouveaux renseignements. C'est d'abord une lettre de Ney, portant que les Anglais, en position en avant des Quatre-Bras, tiennent le bois de Bossu, Gémioncourt, Piraumont, et montrent huit régiments d'infanterie et deux mille chevaux [1]. Ces masses, l'empereur ne saurait en douter, sont non une arrière-garde, mais la première ligne de Wellington, présent avec son armée. Peu après, entre dix et onze heures, l'officier commandant la reconnaissance envoyée vers les Quatre-Bras rapporte que les Anglais occupent encore ce point, leur gauche couverte par de la cavalerie avec laquelle il a eu un engagement [2]. Il arrive aussi des informations sur la retraite des Prussiens. Une dépêche de Pajol apprend qu'il s'est emparé, en avant du Mazy, sur la route de Namur, de huit pièces de canon et de nombreuses voitures [3]; une dépêche d'Exelmans fait connaître qu'il marche avec ses deux divisions de dragons et ses batteries à cheval sur Gembloux, « où l'ennemi s'est massé [4] ».

1. Ney à Soult, Frasnes, 17 juin, 6 heures et demie du matin. (Papiers du général G.) — Cette dépêche ne parvint à Soult, à Fleurus, qu'après le départ de l'empereur. Soult la lui fit transmettre sur le champ de bataille de Ligny.

2. Gourgaud, 73-74. Grouchy, *Observat.*, 11-12 ; *Relat. succ.*, 19. — Selon Gourgaud, cette reconnaissance rentra à 10 heures; selon Grouchy, à midi seulement. C'est, de la part de Grouchy, une inexactitude voulue. Comme on le verra plus loin, le maréchal, à midi, avait quitté l'empereur depuis au moins une demi-heure.

3. De la lettre de Pajol à Grouchy, le Mazy, 17 juin, midi (Arch. Guerre), il résulte qu'il avait envoyé au maréchal : 1° à 3 heures, un aide de camp pour lui annoncer qu'il se mettait à la poursuite de l'ennemi ; 2° du Mazy entre 6 et 7 heures, une dépêche portant qu'il s'était emparé sur la route de Namur de voitures et de 8 pièces. En outre, il lui avait écrit de Balâtre, à 4 heures, pour annoncer qu'il avait déjà fait des prisonniers. (Cette lettre de Balâtre est dans les papiers du général G.)

C'est de la dépêche du Mazy (entre 6 et 7 heures) qu'il est question ici.

4. « J'ai eu l'honneur de vous informer ce matin du mouvement que j'ai fait sur Gembloux pour y suivre l'ennemi qui y est massé... » Exelmans à Grouchy, le 17 juin. (Arch. Guerre.) — Il ressort de cette dépêche, qui fut

Il était à peu près onze heures. L'empereur prit enfin ses dispositions définitives. Il prescrivit à Lobau de porter le 6e corps[1] à Marbais afin de seconder l'attaque du maréchal Ney sur les Quatre-Bras en débordant le flanc gauche des Anglais. Drouot reçut l'ordre de faire suivre le mouvement par toute la garde[2].

L'empereur dit alors au maréchal Grouchy : « — Pendant que je vais marcher aux Anglais, vous allez vous mettre à la poursuite des Prussiens. Vous aurez sous vos ordres les corps de Vandamme et de Gérard, la division Teste, les corps de cavalerie de Pajol, d'Exelmans et de Milhaud[3]. »

Dès le premier instant, Grouchy sentit le poids plus que l'honneur de cette mission. Au cours de

écrite devant Gembloux entre midi et 2 heures, que, dans la matinée, Exelmans avait informé Grouchy du mouvement qu'il avait opéré entre 5 et 9 heures du matin. *Cf.*, sur ce point, général Berton, *Précis des Batailles de Fleurus et de Waterloo*, 47, et Journal du général Bonnemains. (Arch. Guerre.)

1. Le 6e corps ne comprenait plus que les divisions Simmer et Jannin, la division Teste ayant été, le matin, détachée avec Pajol.

2. Gourgaud, 75. *Cf.* la lettre de Soult à Ney, en avant de Ligny, 17 juin midi (publiée par le duc d'Elchingen, *Docum. inédits*, 44) : « L'empereur vient de faire prendre position en avant de Marbais à un corps d'infanterie et à la garde pour seconder vos opérations. » et le rapport de von Gröben, de Tilly, 17 juin, midi (cité par von Ollech, 158) : « Une grande quantité de troupes (le 6e corps) se met en mouvement vers Marbais. De nouvelles quantités de troupes (la garde) suivent plus tard dans la même direction. » — Gourgaud dit que le mouvement de Lobau commença à 10 heures. Je crois que ce fut à 11 heures.

3. Je donne ici l'esprit, et non la lettre, des paroles de l'empereur qui ont été rapportées de dix façons différentes.

Dans le premier en date de ses écrits (*Observ.*, 12), Grouchy dit simplement : « L'empereur me donna l'ordre de me mettre à la poursuite du maréchal Blücher. » — Dans ses *Fragm. histor.* (4) et dans sa *Relat. succincte* (19 et Appendice I, 17), il rapporte en ces termes l'ordre verbal de l'empereur : « Mettez-vous à la poursuite des Prussiens. Complétez leur défaite en les attaquant dès que vous les aurez joints, et ne les perdez jamais de vue. Je vais me réunir au maréchal Ney pour attaquer les Anglais, s'ils tiennent de ce côté-ci de la forêt de Soignes. Vous correspondrez avec moi par la route pavée (route de Namur aux Quatre-Bras). » — Grouchy dans le même ouvrage (Appendices IV, 4, et VII, 62) cite aussi ce témoignage du colonel de Blocqueville : « L'empereur donna l'ordre au maréchal Grouchy de poursuivre l'ennemi vers Gembloux et Wavres. » et ce témoignage du général Baudrand : « L'empereur dit : Vous allez prendre

sa longue carrière, il n'avait jamais exercé un si grand commandement. C'était comme général de cavalerie qu'il avait accompli ses beaux faits d'armes et conquis sa renommée. Il avait le coup d'œil du champ de bataille, la vision lucide et prompte des points faibles, la conception des mouvements soudains et décisifs. Mais il était l'homme d'une seule heure, d'une seule manœuvre, d'un seul effort. Tacticien, mais tacticien momentané, local et spécial, il n'était point fait pour la conduite et les responsabilités des opérations stratégiques. Le pis, c'est qu'il avait conscience de son infériorité comme commandant d'armée agissant isolément. Ce sentiment allait le paralyser. En outre, il savait ou il soupçonnait que Gérard et surtout Vandamme, dont il connaissait le caractère intraitable, étaient mécontents de se trouver sous ses ordres. Quelle autorité aurait-il sur des lieutenants qui manquaient de confiance en lui? Maréchal de France, Grouchy ne pouvait cependant, ni même ne voulait, par respect pour soi-même, décliner la mission dont il augurait déjà les difficultés et les périls. Un refus

les 3e et 4e corps d'armée, une division du 6e, la cavalerie, etc., et vous entrerez ce soir dans Namur. »

Autres versions, naturellement, dans les relations de Sainte-Hélène. Gourgaud (75) dit : « L'empereur donna l'ordre de poursuivre vivement les Prussiens, de culbuter leur arrière-garde, de ne point les perdre de vue et de déborder leur aile droite, de façon à être toujours en communication avec le reste de l'armée. » Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire* (107), Napoléon a écrit : « Grouchy devait suivre Blücher l'épée dans les reins pour l'empêcher de se rallier. Il avait l'ordre positif de se tenir toujours entre la route de Charleroi et Blücher afin d'être constamment en communication et en mesure de se réunir à l'armée. Si l'ennemi se retirait sur la Meuse, il devait le faire observer par la cavalerie de Pajol et occuper Wavre avec le gros de ses troupes. »

Toute discussion sur la teneur de cet ordre verbal est absolument oiseuse, puisque, un quart d'heure ou une demi-heure, au plus tard, après l'avoir donné, l'empereur envoya à Grouchy un ordre écrit cité plus loin. C'est dans cet écrit, et non dans des paroles plus ou moins inexactement rapportées, que l'on trouve la véritable pensée de Napoléon.

était au fond de sa pensée ; il n'osa pas le formuler[1]

Si, comme il le prétend, il fit observer à l'empereur que les Prussiens, ayant commencé leur retraite dans la nuit ou à la pointe du jour, il allait être bien difficile de retrouver leurs traces et de s'opposer à leurs desseins[2], Napoléon ne dut pas

1. Des différents récits de Grouchy (*Observat.*, 12 ; *Remarques*, 19 ; *Relation succincte*, 19-20, 24), il ressort que le maréchal ne reçut point sans embarras ni sans déplaisir la mission de poursuivre les Prussiens. Ce sentiment m'a été confirmé par M. G. de Molinari, ancien rédacteur en chef du *Journal des Débats*, qui a connu Grouchy en 1842. Le maréchal ne cachait pas dans la conversation, qu'il était regrettable que l'empereur lui eût confié ce commandement, pour lequel il ne se sentait point fait. Edgar Quinet (*Camp. de 1815*, 198) a pour ainsi dire mis en scène cet état d'esprit du maréchal Grouchy : « Grouchy s'élança aux pieds de l'empereur et lui dit : « Sire, prenez-moi avec vous et donnez ce commandement au maréchal Ney. » — C'était bien en effet le secret désir de Grouchy, mais il n'y a pas apparence qu'il l'ait exprimé. Imagine-t-on Ney rappelé des Quatre-Bras où il est supposé aux prises avec les Anglais ? les deux fractions de l'armée changeant de nouveau de chef ? la poursuite des Prussiens retardée de trois heures encore ? Tout cela pour donner le temps à Ney de venir à Ligny prendre le commandement ! C'est une absurdité.

2. Grouchy, *Observ.*, 12-13 ; *Relat. succ.*, 19-20.

A en croire Grouchy, il aurait dit en outre que les troupes seraient très lentes à se mettre en mouvement : « qu'elles n'avaient pas été prévenues qu'elles marcheraient ce jour-là ; qu'il y avait des escouades à la corvée de vivres ; que l'infanterie avait démonté ses fusils pour les nettoyer ; que la cavalerie (la division Maurin) avait ses chevaux dessellés ».

Je doute fort que Grouchy ait osé, devant l'empereur, émettre de si pitoyables objections. Comment des soldats, qui n'avaient pas bougé depuis le réveil, avaient-ils commencé, seulement à 10 heures, à nettoyer leurs armes ? D'ailleurs, il ne fallait pas tant de temps pour remonter les fusils. Quant à la cavalerie dont les chevaux étaient dessellés, il suffisait de cinq minutes pour les resseller.

Je doute aussi que le maréchal ait conseillé à Napoléon de le garder près de lui « pour couvrir son flanc droit » (comme il l'assure, *Relat. succ.*, 20), « en marchant par la rive gauche de la Dyle pour empêcher la jonction des Anglais et des Prussiens » (comme l'aide de camp Baltz, questionné en 1841 par Grouchy, prétend que le maréchal le lui a dit dans la soirée du 17 juin, Append. IV, 47). Ce sont là des assertions après coup. Grouchy ne pouvait conseiller à l'empereur de l'employer à couvrir le flanc droit de l'armée, puisque Napoléon le chargeait précisément de cette opération. Mais il fallait pour cela retrouver les Prussiens. Grouchy le reconnaît (*Observ.*, 14). Napoléon lui dit : « C'est à vous de découvrir la route prise par Blücher. » Grouchy dit encore (*Fragm. histor.*, 31) : « Quand je quittai l'empereur, *il était incertain si ce serait sur Bruxelles ou sur Namur* que je devrai me porter. » Ainsi, de l'aveu de Grouchy lui-même, il n'était nullement lié par les instructions de l'empereur. Comment donc, si, comme le prétend le maréchal, il avait eu dès midi l'idée de

manquer de lui répliquer quelque chose comme ceci : « Pajol[1] est en marche à la suite de l'ennemi depuis trois heures du matin; il lui a pris, dès cinq ou six heures sur la route de Namur, des hommes, des bagages et du canon. Exelmans[2], qui a suivi un corps d'infanterie prussienne massé à Gembloux, a certainement maintenant retrouvé le contact. Donc, si les têtes de colonnes de Blücher peuvent avoir huit ou dix heures d'avance sur vous, votre cavalerie talonne les arrière-gardes. » Il est même très possible que l'empereur ait ajouté, comme l'affirme Grouchy : « — Toutes les probabilités me portent à croire que c'est sur la Meuse que Blücher effectue sa retraite. Ainsi dirigez-vous de ce côté[3]. » Les rapports de Pajol et d'Exelmans semblaient, en effet, confirmer la présomption que selon les principes de la stratégie les Prussiens se repliaient sur leur base d'opérations.

Grouchy parti pour donner ses ordres, l'empereur réfléchit qu'il fallait plus de cavalerie avec la fraction principale de l'armée. Il se détermina à reprendre à son lieutenant la division Domon, du corps de Vandamme, et le corps de cuirassiers de

marcher par la rive gauche de la Dyle, ne le fit-il pas le lendemain de grand matin, quand tous les renseignements recueillis l'engageaient à le faire ?

On remarquera enfin que dans les déclarations du général Baudrand et du colonel de Blocqueville, présents à cet entretien (déclarations citées par Grouchy en ses volumineux appendices), il n'est point dit que Grouchy ait fait la moindre objection à Napoléon.

1. Pajol, comme je l'ai dit, p. 224, note 3, avait envoyé trois dépêches à Grouchy avant 7 heures du matin. — Les huit canons prussiens étaient arrivés au quartier-impérial avant 8 heures et demie. (Grouchy, *Relat. succ.*, 17.)

2. Exelmans avait écrit de Sombreffe, vers 8 heures, qu'il marchait sur Gembloux, et, dès 9 heures, la brigade Berton se trouvait en position devant ce village, en face du corps de Thielmann. (Exelmans à Grouchy, Gembloux, 17 juin, et Journal du général Bonnemain. Arch. Guerre.) Berton, *Précis*, 47.

3. Grouchy, *Relat. succ.*, 19, et Appendice I, 18.

Milhaud. En l'absence du major-général, qui était encore au quartier-impérial de Fleurus [1], il dicta à Bertrand un ordre pour Grouchy, enjoignant à celui-ci de diriger sans retard sur Marbais ces trois divisions de cavalerie [2].

Peu d'instants après (il pouvait être onze heures et demie ou onze heures trois quarts), l'empereur crut devoir développer et préciser par écrit les instructions verbales qu'il venait de donner au maréchal Grouchy [3]. Soult n'était pas encore arrivé. Bertrand prit de nouveau la plume et écrivit sous la dictée de l'empereur : « Rendez-vous à Gembloux avec les corps de cavalerie des généraux Pajol et Exelmans, la cavalerie légère du 4ᵉ corps, la division Teste et les 3ᵉ et 4ᵉ corps d'infanterie. Vous vous ferez éclairer dans la direction de Namur et de Maëstricht, et vous poursuivrez l'ennemi. Eclairez sa marche et instruisez-moi de ses mouvements de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut

1. Notes manuscrites du colonel Baudus : « Le major-général, qui n'avait pas fini d'expédier les ordres lorsque Napoléon monta à cheval (pour aller à Ligny), resta encore assez longtemps à Fleurus, et n'arriva sur le champ de bataille qu'au moment où la tête des colonnes du maréchal Grouchy allait s'engager dans la direction qui leur avait été donnée. »

2. Ordre à Grouchy, Ligny, 17 juin, « dicté par l'empereur au Grand-Maréchal en l'absence du major-général. » (Arch. Guerre.)

3. Des historiens assurent que c'est la réception d'un rapport du général Berton qui engagea Napoléon à donner de nouvelles instructions à Grouchy, et ils citent comme unique référence la brochure de ce général. Or, dans son *Précis des Batailles de Fleurus et de Waterloo*, Berton dit (p. 47) : « J'appris là (près de l'Orneau) que l'armée prussienne se retirait par Wavres, et qu'il y avait encore beaucoup de monde à Gembloux. *J'en rendis compte*, et je reçus l'ordre de me porter de suite sur Gembloux. J'étais devant cette ville à 9 heures du matin. » *Il en rendit compte*, non point à Napoléon, mais à Exelmans, et c'est à la suite de ce rapport qu'Exelmans porta tous ses dragons à Gembloux et informa Grouchy du mouvement, au moment de l'opérer. (Lettre précitée d'Exelmans à Grouchy.) Grouchy à son tour en instruisit Napoléon, mais entre 9 et 10 heures du matin. L'empereur ne reçut donc aucun rapport de Berton. Jamais un simple général de brigade n'envoyait directement des rapports à l'empereur, à moins qu'il n'eût été chargé par lui d'une mission déterminée.

faire. Je porte mon quartier-général aux Quatre-Chemins, où ce matin étaient encore les Anglais. Notre communication sera donc directe par la route pavée de Namur. Si l'ennemi a évacué Namur, écrivez au général commandant la 2e division militaire à Charlemont de faire occuper cette ville par quelques bataillons de garde nationale. Il est important de pénétrer ce que veulent faire Blücher et Wellington et s'ils se proposent de réunir leurs armées pour couvrir Bruxelles et Liège en tentant le sort d'une bataille. Dans tous les cas, tenez constamment vos deux corps d'infanterie réunis dans une lieue de terrain, ayant plusieurs débouchés de retraite ; placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier-général[1]. »

1. Au maréchal Grouchy, Ligny, 17 juin, « dicté par l'empereur au Grand-Maréchal en l'absence du major-général ». (Arch. Guerre. Armée du Nord.)

Cette lettre, non plus que la précédente, écrite également par Bertrand, ne portent pas d'indication horaire ; mais il est aisé de démontrer qu'elles furent écrites l'une et l'autre *entre onze heures et demie et midi*, c'est-à-dire entre le moment où Grouchy quitta Napoléon après avoir reçu l'ordre verbal et le moment où Soult rejoignit l'empereur en avant de Ligny.

1° Dans sa réponse aux propres questions de Grouchy l'aide de camp Bella dit (*Relat. succ.*, Appendice IV, 41) : « L'empereur vous fit écrire, *peu de temps après que vous l'aviez quitté*, de marcher vers Gembloux. Cette lettre était de la main du général Bertrand. »

2° La mention portée sur les deux lettres écrites par Bertrand : *en l'absence du major-général*, prouve que si Napoléon les a, par dérogation, dictées au Grand-Maréchal, c'est faute de pouvoir les faire écrire par Soult, qui ne l'avait pas encore rejoint. Le colonel Baudus, aide de camp de Soult (notes manuscrites, comm. par de Montenon), dit en effet : « Le major-général, qui n'avait pas fini d'expédier les ordres lorsque Napoléon monta à cheval, resta encore assez longtemps à Fleurus. »

Reste à fixer l'heure à laquelle Grouchy quitta l'empereur et l'heure à laquelle Soult rejoignit celui-ci :

Le rapport du major prussien von Gröben, adressé vers midi de Tilly à Wavres (cité par von Ollech, 169) porte : « Une quantité de troupes est en mouvement sur la route de Fleurus dans la direction de Gembloux. » (Ces troupes sont celles de Grouchy.) — Le général Rogniat, commandant le génie de l'armée, dit (*Réponse aux notes critiques de Napoléon*, 270) : « L'armée quitta le champ de bataille de Ligny en deux colonnes, entre 11 heures et midi. Je puis l'attester comme témoin oculaire. » — Baudus (notes

D'après cette lettre, le maréchal Grouchy devait : 1° concentrer toutes ses forces à Gembloux, point intermédiaire entre Namur, Liège et Wavre; 2° s'éclairer vers Namur et Maëstricht, directions de retraite de l'ennemi probables mais non certaines; 3° se mettre sur les traces des Prussiens et pénétrer leurs desseins en les poursuivant; 4° savoir si Blücher avait pour objectif de se réunir aux Anglais. — Sans doute, l'empereur ne traçait pas à son lieutenant, autant qu'il l'aurait fallu, la conduite à tenir dans toutes les éventualités; mais il ne pouvait douter que Grouchy, qui par sa position même, sur le flanc de l'armée, était manifestement destiné à la couvrir contre un retour offensif, ne manœuvrât de façon à s'en faire le bouclier.

Napoléon avait pourvu à Blücher. Restait Wellington. Il fit écrire à Ney par Soult, qui venait de rejoindre l'état-major impérial, qu'il eût à atta-

[illegible] dit que, lorsque Soult se rendit de Fleurus à Ligny (où il arriva un peu avant midi, comme je le démontre plus loin), il vit les colonnes de Grouchy en marche.

Donc Grouchy avait reçu l'ordre verbal et quitté l'empereur pour exécuter cet ordre, *entre onze heures et onze heures et demie.*

D'autre part, il est évident que Soult rejoignit Napoléon au moulin de Bussy un peu *avant midi*, puisque l'ordre qu'il écrivit d'après les instructions de l'empereur au maréchal Ney porte : en avant de Ligny, 17 juin, midi. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

J'ajouterai, à titre de simple curiosité, que la lettre de Bertrand à Grouchy précisant les ordres verbaux, laquelle, je le répète, n'a point d'indication d'heure dans la copie des Archives de la Guerre, porte, dans la *Relation succincte* de Grouchy : « Vers 3 heures. » C'est là une interpolation des plus compromettantes.

On sait d'ailleurs que Grouchy ne *retrouva* cette lettre si importante et si décisive et ne la publia (en 1843) qu'après qu'elle eût été produite au jour par Pascallet dans sa *Notice biographique sur le maréchal Grouchy.* (Paris, 1842.) En 1819, Grouchy écrivait imperturbablement : « Telles sont, mot pour mot, les seules dispositions (les ordres verbaux) qui m'aient été communiquées, les seuls ordres que j'aie reçus! » (*Observ.*, 13.) Il assure (p. [illegible]) : « Si je ne publie pas les ordres que j'ai reçus, c'est qu'ils ne me furent transmis que verbalement. » En vérité, on ne saurait manquer de mémoire avec plus d'à-propos!

quer les Anglais sur-le-champ, et que lui-même allait le seconder[1]. Il était midi. Les têtes de colonnes devaient avoir atteint Marbais. L'empereur remonta à cheval et prit la route des Quatre-Bras, où marchaient, ardents à combattre, les soldats de Lobau, toute la garde, les divisions Domon et Subervie et les cuirassiers de Milhaud.

III

Napoléon, Soult, Grouchy, tout l'état-major pensaient que les Prussiens faisaient retraite vers la Meuse; c'était vers la Dyle. La veille, à la nuit close, tandis que leurs troupes se ralliaient entre la route de Namur et la Voie romaine, Zieten, Pirch Ier, et d'autres généraux, ne recevant plus aucun ordre, étaient accourus à Brye; ils croyaient y trouver Blücher. En ce moment, les dragons, qui avaient ramassé le feld-maréchal sur le champ de bataille, l'amenaient tout meurtri de sa chute et à demi évanoui dans une chaumière de Mellery. Son état-major n'avait aucune nouvelle de lui ; on ignorait s'il était prisonnier ou libre, mort ou vivant. La

1. Soult à Ney, en avant de Ligny, 17 juin, à midi (cité par le duc d'Elchingen, *Docum. inédits*, 44) : « L'empereur vient de faire prendre position à Marbais à un corps d'infanterie et à la garde impériale. Sa Majesté me charge de vous dire que son intention est que vous attaquiez les ennemis aux Quatre-Bras pour les chasser de leur position, et que le corps qui est à Marbais secondera vos opérations. Sa Majesté va se rendre à Marbais, où elle attend vos rapports avec impatience. »

Cette fois, l'ordre est formel. Il ne s'agit plus pour Ney, comme il était prescrit dans la lettre de Soult, de 8 heures du matin, *de prendre position aux Quatre-Bras, s'il n'y a qu'une arrière-garde et d'attendre, en prévenant l'empereur, si l'armée anglaise est là tout entière.* Maintenant, quoi qu'il ait devant lui, Ney doit attaquer.

Comme on voit, cette lettre à Ney, datée de *Ligny, midi*, est écrite par Soult. Ce n'est plus Bertrand qui tient la plume, comme pour les deux ordres à Grouchy.

consternation régnait; tous les regards se fixaient, anxieux, sur Gneisenau, à qui, Blücher absent, appartenait le commandement en raison de son ancienneté de grade. Quel parti allait-il prendre? Voudrait-il abandonner ses lignes de communications sur Namur pour tenter de nouveau de se réunir aux Anglais par une marche parallèle? Se résignerait-il, pour se replier sur sa base d'opérations, à laisser Wellington seul contre l'armée française et à bouleverser le plan de campagne arrêté depuis deux mois? Gneisenau se tenait à cheval au milieu du chemin qui rejoint au nord de Brye la route de Namur; à la clarté de la lune, il consultait malaisément sa carte. Après un court examen, il dit : « — En retraite sur Tilly et Wavre [1]. »

Quelques jours plus tard, Wellington écrivit emphatiquement au roi des Pays-Bas : « Ce fut le moment décisif du siècle [2]. » De même, les historiens militaires allemands ont exalté la retraite sur Wavre à l'égal des plus belles conceptions stratégiques. Il faut en rabattre. Cette détermination marque chez Gneisenau la fermeté dans les revers et l'intelligence des nécessités de la guerre; mais quand il prescrivit ce mouvement, il n'en prévoyait certainement pas les immenses conséquences. Il n'avait pas dès alors le projet de rejoindre l'armée anglaise pour couvrir Bruxelles. S'il pensait qu'à Wavre les Prussiens pourraient se retrouver en rapport d'opérations avec les Anglais, il n'était

1. Rapport de Gneisenau au roi de Prusse. Wavre, 17 juin, 2 heures. (Cité par von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 162, sqq.) Wagner, *Plans der Schlachten*, IV, 46. Damitz, *Camp. de 1815*, I, 143. Von Ollech, 155-157. Delbrück, *Das Leben des Grafen von Gneisenau*, II, 191.

2. Rapport de Wellington au roi des Pays-Bas (19 et 20 juin) dont la copie fut envoyée le 24 juin au roi de Würtemberg. (Cité par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten 1814 und 1815*, 371.)

nullement assuré que se présenterait cette circonstance, qui était subordonnée à la ligne de retraite que choisirait Wellington et à d'autres éventualités encore. Il ne comptait pas, en tout cas, reprendre l'offensive trente-six heures après sa défaite[1]. C'est surtout comme position d'attente, comme point de concentration, qu'il indiqua Wavre, dont la Dyle rendait la défense facile. Le mouvement n'était pas si audacieux que les Allemands l'ont prétendu. Si Gneisenau abandonnait ses lignes de communications sur Namur et Liège, il allait s'en ouvrir de nouvelles par Tirlemont et Louvain sur Maëstricht, Cologne, Wezel, Munster, Aix-la-Chapelle. Dès la matinée du 17 juin, on envoya des estafettes dans ces diverses places pour en faire venir des munitions, et l'ordre fut transmis à Liège de diriger le parc de siège sur Maëstricht[2]. Gneisenau n'avait donc point « rompu les ponts derrière lui », comme le dit le général von Ollech, ou plutôt il les avait rompus, mais avec la certitude d'en établir d'autres le lendemain.

Les corps de Zieten et de Pirch Ier vinrent bivouaquer entre Tilly, Mellery et Gentinnes ; trois bataillons de Jagow restèrent en grand'garde à Brye, sous le commandement du quartier-maître général Grolemann. L'avis de la retraite sur Wavre fut envoyé à Thielmann, qui avait replié ses troupes au nord de Sombreffe, tout en continuant d'occuper cette position par un fort détachement, et à Bülow

1. Même après que Wellington eut pris position à Waterloo et eut demandé à Blücher de le seconder, Gneisenau, comme on le verra (page 274). hésita beaucoup à engager l'armee prussienne dans cette nouvelle opération. — Dans son rapport du 17 juin (précité), Gneisenau ne dit nullement qu'il a prescrit, *le 16 au soir*, la retraite sur Wavre en vue d'une jonction immédiate avec les Anglais Il dit que c'est Wellington qui, *le 17 au matin*, lui a demandé de faire ce mouvement.

2. Damitz, I, 210.

qui, sachant déjà la bataille perdue, avait arrêté son corps d'armée sur la Voie romaine, la tête à Baudeset. En arrivant à Mellery, Gneisenau y retrouva Blücher. Il était couché sur de la paille dans une chaumière écartée, prenant de temps à autre quelques gorgées de lait[1].

Le 17, au point du jour, toute l'armée décampa. Les corps de Zieten et de Pirch, que venaient de rallier les trois bataillons de grand'garde à Brye, gagnèrent Wavre par Gentinnes, Villeroux et Mont-Saint-Guibert; le colonel de Sohr fut laissé provisoirement derrière Tilly avec deux régiments de cavalerie. Arrivé devant Wavre entre onze heures et midi, Zieten fit passer ses troupes sur la rive gauche de la Dyle et les établit à Bierges et alentour. Pirch arrêta les siennes sur la rive droite; elles bivouaquèrent entre Aisemont et Sainte-Anne[2].

De Sombreffe, Thielmann se porta d'abord à Gembloux; jugeant ses troupes très fatiguées, il prit position un peu au-delà de ce village et, fort imprudemment, resta immobile depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Il reprit enfin sa marche, passa par Corbais, traversa seulement à huit heures le pont de Wavre et vint camper à la Bavette (une demi-lieue au nord de Wavre). La cavalerie de Lottum et la division Borke, qui formaient l'arrière-garde de ce corps, n'arrivèrent même en vue de Wavre que longtemps après minuit; elles durent bivouaquer sur la rive droite de la Dyle[3].

1. Rapport de Gneisenau, Wavre, 17 juin, 2 heures (précité). Wagner, IV, 61. Damitz, I, 182, 145-147, II, 208-209. Von Ollech, 157.

2. Rapport de Gneisenau. Wavre, 17 juin, 2 heures. Wagner, IV, 46, 54, 55. Damitz, II, 207, 208. Von Ollech, 156-157.

3. Wagner, IV, 48, 50. Damitz, II, 207-208. Von Ollech, 157. — Damitz blâme justement Thielmann pour sa trop longue halte à Gembloux, tout en disant

Bülow, dont les troupes étaient en colonne sur la Voie romaine, avait ordre de s'établir à Dion-le-Mont (une lieue au sud-est de Wavre). Il marcha assez lentement. A dix heures du soir, son mouvement n'était pas encore achevé [1].

IV

La retraite de la grand'garde prussienne établie à Brye, et par conséquent des corps de Pirch et de Zieten, échappa absolument à l'attention des vedettes en position devant le moulin de Bussy. De toute la matinée, les petits-postes de cavalerie ne firent aucun mouvement, pas une reconnaissance, pas même une patrouille [2]. A la droite française, vers Tongrinne, les hussards de Pajol se montrèrent plus vigilants. Dès deux heures et demie du matin, ils avertirent leur général que l'ennemi quittait ses positions. Pajol fit aussitôt monter à cheval les deux régiments qu'il avait conservés

que ce général savait que Bülow, en marche à une lieue de lui, de Baudeset sur Dion-le-Mont, le soutiendrait s'il était attaqué. Mais il ne s'agissait pas pour Thielmann ni pour Bülow, de risquer à Gembloux une action où ils pourraient avoir à combattre toute l'armée française; il s'agissait de se concentrer au plus vite à Wavre en dissimulant aux Français leur direction de retraite.

1. Rapport de Bülow à Blücher, Dion-le-Mont, 17 juin, 10 heures du soir. (Cité par von Ollech, 167-168.) Damitz, II, 209-210. — D'après les renseignements recueillis par Grouchy et consignés par lui (Arch. Guerre, Armée du Nord, 18 juin), Bülow prit par Walhain et Corroy. C'est d'ailleurs le chemin le plus direct de Baudeset à Dion-le-Mont, et en outre, si Bülow eût passé à Corbais, il eût entravé la marche de Thielmann, qui, lui, devait forcément traverser ce village. Selon les rapports des habitants (Grouchy à Napoléon; Gembloux, 17 juin, et Walhain, 18 juin, Arch. Guerre), les corps de Thielmann et de Bülow marchèrent en plusieurs colonnes, car il passa des Prussiens à peu près dans tous les villages, sur une largeur de 10 à 12 kilomètres.

2. Rapport de von Gröben à Gneisenau, Tilly, 17 juin, vers midi. (Cité par von Ollech, 169-379.)

sous son commandement immédiat[1] et s'élança à la poursuite des Prussiens sur la route de Namur. C'était malheureusement une fausse direction. Il croyait être sur les traces du corps de Thielmann ; il suivait des traînards, un convoi de parc, une batterie égarée[2]. Au-delà du Mazy, vers cinq ou six heures du matin, il atteignit cette colonne, sabra un escadron du 7e uhlans qui s'y était joint, prit les canons et les voitures. Il ne poussa guère plus loin que les Isnes sur la route de Namur, n'y voyant plus rien. Fort incertain de ce qu'il devait faire, il envoya des reconnaissances dans diverses directions et s'arrêta de sa personne à la croisée de la grande route et du chemin de Saint-Denis. A midi seulement, informé par de faux rapports que l'ennemi battait en retraite non sur Namur, mais sur Saint-Denis pour gagner la route de Louvain, il se dirigea de ce côté. Grâce à l'arrivée du 1er hussards, qui avait rejoint vers neuf heures, et de la division Teste, que venait de lui envoyer l'empereur, ses forces s'élevaient alors à trois régiments de cavalerie, quatre régiments d'infanterie et deux batteries[3].

La brigade de dragons de Berton, du corps d'Exelmans, s'était mise en mouvement peu après que l'arrière-garde de Thielmann avait évacué Sombreffe. Mais au lieu d'entrer dans ce village et de prendre

1. Le 1er hussards (division Soult) n'avait pas encore rallié, et la division Subervie avait été détachée à la gauche.

2. La veille, vers la fin de la bataille, la batterie à cheval n° 14 (corps de Pirch) ayant épuisé ses munitions, s'était repliée à l'est de Sombreffe, près d'une colonne du grand parc qui, venue de Namur, s'était arrêtée là. Avant le lever du soleil, batterie et colonne, vraisemblablement dans la crainte de ne pouvoir gagner Sombreffe, avaient pris la direction de Namur ; en route elles avaient été rejointes par un escadron isolé du 7e uhlans. Damitz, II, [illegible]. Cf. Wagner, IV, 56, et von Ollech, 172.

3. Pajol à Grouchy, en avant du Mazy, 17 juin, midi. (Arch. Guerre.) Cf. Pajol, *le Général Comte Pajol*, III, 212-213, 218, et Damitz, II, 216.

la route de Gembloux, Berton s'engagea à la suite de Pajol, sur la route de Namur. D'ailleurs, il ne dépassa pas le ruisseau de l'Orneau, des paysans lui ayant dit que l'armée prussienne battait en retraite par Gembloux et qu'il y avait encore là beaucoup de troupes. Berton s'empressa de transmettre cet avis au général Exelmans et attendit de nouvelles instructions. Il aurait dû le communiquer aussi à Pajol, qui se trouvait à 1,500 mètres en avant de lui. L'ordre de se porter sur Gembloux parvint assez vite à Berton. Il reprit sa marche et arriva devant le village à neuf heures. Des vedettes prussiennes se tenaient sur la rive gauche de l'Orneau; au-delà de Gembloux, on apercevait des masses ennemies au repos[1].

Bientôt Exelmans, amenant ses trois autres brigades de cavalerie, rejoignit Berton. Il estima assez judicieusement à 20,000 hommes les Prussiens bivouaqués derrière Gembloux. Il avait plus de 3,000 dragons et deux batteries à cheval; et Pajol se trouvait à six kilomètres sur la droite avec 1,400 hussards, 3,000 fantassins et deux batteries. Exelmans ne pensa point à l'avertir que les Prussiens occupaient Gembloux, avis qui eût épargné à son camarade une marche excentrique de vingt kilomètres (aller et retour) dans la direction de

1. Berton, *Précis*, 47. — Berton insinue que s'il suivit Pajol sur la route de Namur, ce fut d'après les ordres d'Exelmans ou du général de division Strols, et non suivant sa propre inspiration. Il prétend aussi que les paysans lui dirent que les Prussiens se repliaient par Gembloux *sur Wavre*, et qu'il avertit Exelmans de cette direction de retraite. C'est là une addition plus ou moins involontaire. Si Exelmans avait su, à 8 heures du matin, que la direction de retraite était Wavre, peut-on admettre qu'il n'en eût pas prévenu Grouchy dans la première lettre qu'il lui envoya à cette heure-là, ni dans la seconde écrite l'après-midi, ni enfin au cours de la conversation avec Bella, aide de camp du maréchal. (Lettre d'Exelmans à Grouchy, 17 juin, Arch. Guerre, et Grouchy, *Relat. succ.*, App. III, 22.)

Leez[1]. Il ne fit aucune démonstration pour contraindre les Prussiens à démasquer leurs projets. Il ne tira pas un coup de canon sur ces masses, pas même un coup de fusil contre les vedettes. Il se borna à observer l'ennemi[2] — très distraitement, comme on verra plus loin. Enfin, négligence en vérité impardonnable, il omit de prévenir tout de suite Grouchy, ou l'empereur, qu'il était en présence d'un des corps de Blücher[3].

Malgré ces fautes, les choses n'étaient point gravement compromises. A midi, au moment où l'empereur réitérait par écrit à Grouchy l'ordre de poursuivre les Prussiens, leur armée se trouvait divisée. Les corps de Zieten et de Pirch étaient concentrés à Wavre, le corps de Bülow, en marche de Baudeset, n'avait pas encore dépassé Walhain[4], le corps de Thielmann faisait halte près de Gembloux, à portée du canon d'Exelmans. L'inattention des vedettes

1. Si Pajol avait reçu cet avis, vraisemblablement il se serait porté à la droite d'Exelmans, sur la rive droite de l'Orneau, menaçant le flanc de Thielmann.

2. Exelmans à Grouchy, 17 juin. (Devant Gembloux, de midi à 2 heures.) Journal du général Bonnemains. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Berton, *Précis*, 48.

3. Selon la lettre précitée d'Exelmans, laquelle ne porte point d'indication horaire, il avertit Grouchy, vers 8 heures, qu'il se portait à Gembloux pour y suivre l'ennemi. Mais après avoir donné cet avis il n'envoya plus aucune nouvelle, sinon dans cette lettre même qui fut écrite entre midi et 2 heures, et que Grouchy dit avoir reçue seulement vers 4 heures. (*Relat. succ.*, Appendice III, 22.)

Or les renseignements de 8 heures étaient insuffisants pour déterminer l'empereur, car ils le laissaient dans le doute si l'ennemi serait encore à Gembloux quand Exelmans y arriverait. Si, au contraire, à 9 heures et demie, Exelmans eût envoyé une seconde dépêche portant qu'il avait devant lui, à Gembloux, un corps prussien de 20,000 hommes au bivouac, cet avis eût très vraisemblablement engagé Napoléon à prendre ses dispositions une heure plus tôt.

4. Les renseignements recueillis par Grouchy à Walhain (Arch. Guerre, Armée du Nord, 18 juin) portent que le passage à Walhain du corps Bülow a été le 17, à 3 heures après-midi. Ces renseignements concordent avec les documents allemands, d'après lesquels la tête de colonne de Bulow n'atteignit pas Dion-le-Mont avant 8 heures du soir.

françaises, l'insouciance des officiers commandant les grand'gardes, le temps perdu dans la matinée, les fausses indications sur la ligne de retraite des Prussiens, tout pouvait être réparé si Exelmans était vigilant et actif et si Grouchy hâtait sa marche et comprenait bien sa mission.

V

En quittant l'empereur, vers onze heures et demie[1], près du moulin de Bussy, Grouchy envoya par le colonel de Blocqueville l'ordre au général Vandamme, à Saint-Amand, de porter promptement le 3e corps au *Point-du-Jour*, intersection des routes de Namur et de Gembloux. En même temps, il dépêcha à Exelmans vers Gembloux un autre aide de camp, le capitaine Bella, pour avoir des nouvelles[2]. Il se rendit ensuite à Ligny, voulant donner lui-même ses instructions à Gérard. Chemin faisant, il croisa le maréchal Soult qui allait rejoindre l'état-major impérial. Il eut avec lui un court entretien qui porta seulement sur les divisions de cavalerie que, d'après le premier ordre de Bertrand, qu'il venait de recevoir, il devait détacher de son armée et diriger sur Marbais[3]. Quand il se fut éloigné, Soult dit à l'un de ses aides de camp : « — C'est une faute de distraire une force aussi considérable de l'armée qui va marcher contre les Anglais. Dans l'état où leur défaite a mis les Prussiens, un faible corps d'infanterie, avec

1. Voir **1815**, II, note de la page 230.
2. Grouchy, *Observ.*, 13. Déclarations de Blocqueville et de Bella. (*Relation succ.*, Appendice IV, 4, 40-41.)
3. Grouchy, *Observ.*, 13. Cf. notes manuscrites de Baudus. (Comm par M. de Montenon.)

la cavalerie d'Exelmans et de Pajol, suffirait pour les suivre et les observer[1]. » Soult, qui d'ailleurs s'abusait sur le désarroi de l'armée prussienne, blâmait la trop grande force du détachement mis sous les ordres de Grouchy, mais il ne critiquait pas la direction donnée à la poursuite de l'ennemi.

A Ligny, Grouchy trouva Gérard de méchante humeur. Il était, paraît-il, fort dépité de n'avoir pas reçu le bâton de maréchal à la suite de la bataille, et sans doute assez mécontent de se voir détaché sous les ordres de Grouchy[2]. Conformément à la seconde dépêche de Bertrand, qui lui était parvenue, le maréchal donna l'ordre à Gérard de suivre le 3e corps sur Gembloux[3]. Il ne semble pas, quoi qu'en dise Grouchy, que l'irritation de Gérard ait entraîné ce dernier à différer dans une mauvaise intention le mouvement prescrit[4]. Pour mettre ses troupes en marche, il était bien forcé d'attendre que tout le corps de Vandamme eût achevé de défiler. Or l'écoulement d'un corps d'armée de trois divisions d'infanterie avec artillerie,

1. Notes manuscrites de Baudus. Cf. général Petiet, *Souvenirs*, 202.
2. Grouchy, *Relat. succ.*, 22-23. Cf. *Fragm. histor.*, 9, 10.
3. Grouchy, *Relat. succ.*, 22. Gérard, *Dernières Observ.*, 36. — Gérard dit qu'il était alors environ 1 heure. Il était certainement moins que cela, Grouchy ayant quitté l'empereur vers 11 heures et demie et ayant causé un peu de temps avec Soult.

Grouchy s'attribue l'idée du mouvement de Gembloux, alors qu'il l'ordonna, cela est évident, pour se conformer aux instructions de la seconde lettre de Bertrand. La preuve, c'est qu'en quittant l'empereur Grouchy envoya l'ordre à Vandamme de se porter au *Point-du-Jour*, et qu'une demi-heure plus tard, après avoir reçu la lettre en question, il ordonna à Gérard d'aller à *Gembloux*.

4. « J'étais indigné. Au lieu de demander ses chevaux, Gérard avait ordonné de lui préparer à dîner. » Grouchy, *Relat. succ.*, 23. Cf. 21-22.

En vérité, Gérard avait bien le temps de dîner, puisqu'avant de monter à cheval il lui fallait attendre que le 3e corps fût arrivé à la hauteur de Saint-Amand et que tout l'écoulement en fût achevé. Le général Hulot (Rapport communiqué par le baron Hulot) dit que le 4e corps reçut vers 1 heure l'ordre de se préparer à marcher et qu'il commença son mouvement dès que le 3e corps eut déblayé la route.

génie et train, durait au moins une heure à cette époque où les distances entre les divers éléments de la colonne étaient cependant moindres qu'aujourd'hui. S'il y eut des retards dans le départ du 4e corps, la faute en incombe à Grouchy lui-même. Les 3e et 4e corps devant suivre la même route, et le corps de Vandamme se trouvant à Saint-Amand-la-Haye, à 2,000 mètres à vol d'oiseau sur la gauche de Ligny où était bivouaqué le corps de Gérard, c'est Gérard et non Vandamme que Grouchy aurait dû mettre d'abord en marche. On eût gagné ainsi plus d'une heure. On a dit que Grouchy voulait ménager l'amour-propre de Vandamme, dont il redoutait le mauvais caractère. Belle raison! Il fallait que Grouchy se sentît bien peu d'autorité! La veille et l'avant-veille, à l'aile gauche, le 2e corps avait formé tête de colonne au lieu du 1er corps; et dans la garde on marchait toujours la gauche en tête, sans que les grenadiers en fussent humiliés.

Le corps de Vandamme chemina avec une lenteur vraiment incroyable. De Saint-Amand au *Point-du-Jour*, par Ligny et Sombreffe, il y a 6,300 mètres. Or la tête de colonne du 3e corps, qui avait levé ses bivouacs de Saint-Amand avant midi, atteignit le *Point-du-Jour* au plus tôt à trois heures. On avait donc marché à l'allure de deux kilomètres à l'heure[1].

1. Tout document manquant pour expliquer la lenteur extraordinaire de cette marche, je ne chercherai pas à le faire. Je me bornerai à établir que Vandamme, parti avant midi de Saint-Amand, n'arriva au *Point-du-Jour* que passé 3 heures.

Il est prouvé qu'il leva ses bivouacs avant midi : 1° par le rapport de von Gröben, adressé vers midi de Tilly à Wavre (cité par von Ollech, 160) : « Une quantité de troupes est en mouvement sur la route de Fleurus dans la direction de Gembloux. » — 2° Par les *Notes critiques* (270) de Rogniat, commandant en chef le génie : « L'armée quitta le champ de bataille en deux colonnes entre 11 heures et midi. » — 3° Par les *Souvenirs* manuscrits de Baudus, qui rapporte que, lorsque Soult se rendit de

Grouchy arriva au *Point-du-Jour* à peu près en même temps que la tête de colonne de Vandamme[1]. Ce qu'il avait fait depuis l'instant où il avait quitté Gérard à Ligny, distant du *Point-du-Jour* de moins d'une lieue, on ne peut se l'expliquer. En tout cas, il n'avait pas songé à envoyer quelques escadrons en reconnaissance vers Gentinnes[2]. L'empereur lui avait pourtant dit : « C'est à vous de retrouver les traces de l'ennemi[3]. »

Au *Point-du-Jour*, ou à Sombreffe, l'aide de camp Bella, de retour de sa mission près d'Exelmans, rejoignit Grouchy[4]; Exelmans lui avait remis à Gembloux, entre une heure et deux heures, une lettre pour le maréchal, portant qu'il observait l'armée ennemie massée sur la rive gauche de l'Orneau, et qu'il suivrait les Prussiens dès qu'ils se mettraient en marche[5]. Cet avis si important, il fallait se hâter d'en profiter. Grouchy devait courir au triple galop à Gembloux, voir de ses yeux ce qui se passait et diriger, en personne, lui si bon manœuvrier de cavalerie, les mouvements des quatre brigades de dragons. Il se contenta de s'y acheminer au petit

l'heure au moulin de Bussy (où il arriva avant midi, je l'ai démontré précédemment), il vit les colonnes de Grouchy en marche. — 4° Par Berthezène, divisionnaire de Vandamme, qui dit dans ses *Souvenirs* (II, [illegible]) que la petite armée de Grouchy se mit en marche vers midi.

D'autre part, le général Hulot (Rapport précité) dit que « la queue du 3e corps avait dépassé Ligny à 3 heures ». En calculant une heure et quart pour l'écoulement de ce corps d'armée, il est présumable que si la queue avait dépassé Ligny à 3 heures, la tête y était arrivée à 1 heure trois quarts. De Ligny au *Point-du-Jour*, il y a une lieue. Donc en admettant même que le corps de Vandamme ait marché beaucoup plus vite à partir de Ligny qu'il ne l'avait fait jusque-là, la tête de la colonne put arriver au *Point-du-Jour* au plus tôt à 3 heures.

1. Grouchy, *Relat. succ.*, 23.

2. La division Vallin, du corps Gérard, était disponible pour cette opération.

3. Grouchy, *Observ.*, 12.

4. Grouchy, *Relat. succ.*, [illegible]. Déclaration de Bella. (Appendice IV, 60).

5. Exelmans à Grouchy, Gembloux, 17 juin. (Arch. Guerre.)

On a vu (**1815**, II, [illegible]) que la lettre d'Exelmans fut écrite au plus tard à 7 heures, c'est-à-dire avant que Thielmann eût repris sa marche.

pas avec tout le corps de Vandamme que suivait le corps de Gérard[1]. Les troupes continuaient à marcher très lentement. Il y a sept kilomètres du *Point-du-Jour* à Gembloux. Vandamme y arriva seulement à sept heures[2], Gérard à neuf[3]. Nonobstant la marche traînante de ces corps d'armée, ils auraient pu atteindre Gembloux deux heures plus tôt et simultanément, si Grouchy leur eût prescrit de se porter sur ce village en deux colonnes. Gérard aurait pris le chemin du *Point-du-Jour*, Vandamme aurait gagné la Voie romaine au-dessus de Sombreffe.

Le corps de Thielmann était parti depuis longtemps, et Exelmans, dont les vedettes n'étaient séparées de celles de l'ennemi que par le ruisseau de l'Orneau[4], avait laissé filer les Prussiens sur sa gauche sans s'apercevoir à temps de leur retraite[5]. A deux heures, Thielmann avait levé ses bivouacs du nord de Gembloux ; à trois heures seulement, Exelmans entra dans le village avec les dragons[6].

1. « J'arrive ici avec les corps de Vandamme et de Gérard. » Grouchy à Exelmans. Gembloux, 17 juin, 7 heures du soir. (Arch. Guerre.) — Dans ses diverses relations, Grouchy prétend qu'il se rendit à Gembloux au galop, devançant la colonne d'infanterie. Sa lettre à Exelmans prouve que cette assertion est inexacte.

2. Lettre de Grouchy précitée. — Arrivée au *Point-du-Jour* vers 3 heures, l'infanterie de Vandamme ne put mettre quatre heures à parcourir sept kilomètres. Vraisemblablement, elle avait fait une assez longue halte au *Point-du-Jour*.

3. Rapport de Hulot (comm. par le baron Hulot).

4. Berton, *Précis*, 47-48. Cf. la lettre précitée d'Exelmans.

5. Assurément, Exelmans n'eût pu, avec ses 3,300 dragons et même avec le concours des 4,500 fantassins et cavaliers de Pajol (s'il eût pensé à prévenir celui-ci dès midi), couper la route, vers Ernage ou Walhain, aux 20,000 hommes de Thielmann. Thielmann l'eût contenu avec son arrière-garde et aurait continué sa marche sur Wavre. Mais, en suivant de près les Prussiens sans s'engager à fond, Exelmans aurait su, dès 3 heures, qu'ils se repliaient sur Wavre, et ces renseignements transmis à Grouchy auraient contraint le maréchal à manœuvrer autrement qu'il ne fit.

6. Berton, 48-49. Cf. Wagner, IV, 35. Damitz, II, 208. Journal de la brigade Bonnemains. (Arch. Guerre, à la date du 3 juin.)

Les Prussiens n'étaient pas encore bien loin. Il aurait pu reprendre le contact qu'il avait perdu par sa faute. Il ne sut pas réparer son très coupable manque de vigilance. Au lieu de pousser des partis dans toutes les directions et de suivre avec le gros de ses forces celui qui aurait retrouvé les traces de l'ennemi, il alla simplement prendre position à Sauvenière, à une petite lieue au nord de Gembloux, satisfait d'avoir capturé près de là un parc de quatre cents bœufs [1].

Pendant cet après-midi, Grouchy avait montré peu d'activité; l'inertie d'Exelmans le paralysa tout à fait. Il remit au lendemain la poursuite des Prussiens. Le corps de Vandamme avait fait seulement treize kilomètres et le corps de Gérard à peine dix. Or, bien qu'on eût encore près de deux heures de jour, Grouchy arrêta ses troupes. Il fit bivouaquer l'infanterie de Vandamme autour de Gembloux et celle de Gérard en arrière de ce village [2]. Le maréchal a allégué comme excuses le mauvais état des chemins et la pluie qui tombait à torrents [3]. Mais du côté de Wavre et de Dion-le-Mont, les chemins n'étaient pas meilleurs, et les Prussiens marchaient sous la pluie battante.

Exelmans, cependant, s'était déterminé vers six

1. Berton, 49. Cf. Grouchy à Napoléon, Gembloux, 17 juin, 10 heures et quart. (Arch. Guerre.)

2. Grouchy (*Relat. succ.*, 24) prétend que Vandamme établit son corps d'armée à une lieue et demie au-delà de Gembloux. C'est encore une erreur de mémoire. Lefol (*Souv.*, 75), dont le témoignage concorde avec celui de Vandamme (Lettre à Grouchy, Gembloux, 17 juin, et ordre du jour, Gembloux, 18 juin. Arch. Guerre), dit expressément que les troupes du 3e corps bivouaquèrent autour de Gembloux, sauf les états-majors, qui logèrent dans ce village. — La position des bivouacs de Gérard est indiquée dans le rapport de Hulot (comm. par le baron Hulot).

3. Grouchy, *Relat. succ.*, 24. — Le maréchal invoque aussi l'obscurité de la nuit, oubliant que le corps de Vandamme s'arrêta à Gembloux à 7 heures du soir, et qu'à cette époque de l'année, même par une forte pluie, il fait assez clair pour marcher jusqu'à 8 heures et demie.

heures à envoyer à la découverte la brigade Bonnemains sur Sart-à-Walhain et le 15e dragons sur Perwez [1]. Bonnemains dépassa Sart-à-Walhain et jeta des partis vers Nil-Saint-Vincent et Tourinnes. Ce dernier village était encore occupé par une arrière-garde prussienne. Après avoir observé pendant près d'une heure cette infanterie, qui ne bougeait pas, les dragons rétrogradèrent ; ils s'établirent au bivouac à Ernage. Là, vers dix heures, un paysan vint rapporter à Bonnemains que l'ennemi avait évacué Tourinnes, se dirigeant vers Wavre. Bonnemains en rendit compte. De retour de Perwez, le colonel du 15e dragons fit savoir aussi que les troupes prussiennes en retraite marchaient sur Wavre [2].

Ces rapports ne parvinrent à Grouchy que fort avant dans la nuit. Mais, dès six heures, il savait par une lettre de Pajol que la colonne ennemie, qui avait semblé d'abord se diriger sur Namur, marchait vers Louvain [3]. Et, entre sept et huit heures, il avait lui-même recueilli à Gembloux des renseignements importants. Si ces informations ne concordaient pas toutes, si, selon

1. Journal de Bonnemains. (Arch. Guerre.) Berton, *Précis*, 49. — Grouchy dit dans sa lettre à Napoléon (Gembloux, 17 juin, 10 heures du soir) qu'Exelmans envoya ces reconnaissances sur son ordre. Cela n'est pas certain, car : 1° il n'est rien prescrit de pareil dans la lettre de Grouchy à Exelmans (Gembloux, 7 heures du soir) ; — 2° nous savons par la lettre de Bonnemains à Exelmans (Ernage, 10 heures du soir) que Bonnemains qui avait poussé jusqu'à Tourinnes et qui était resté environ une heure devant ce village, était déjà en marche rétrograde dès 8 heures du soir. Comme de Sauvenière à Tourinnes il y a près de 2 lieues, Bonnemains avait dû certainement partir de Sauvenière avant 7 heures, soit avant l'arrivée de Grouchy à Gembloux.

2. Bonnemains à Chastel, Ernage, 17 juin, 10 heures et quart du soir. (Arch. Guerre.) Journal de la brigade Bonnemains. Berton, *Précis*, 49.

3. Pajol à Grouchy, en avant du Mazy, 17 juin, midi. (Arch. Guerre.) — Grouchy (*Relat. succ.*, 24) constate qu'il reçut cette lettre avant d'arriver à Gembloux.

quelques-unes, les Prussiens s'acheminaient par Perwez sur Liège ou Maëstricht, selon la plupart ils se dirigeaient sur Wavre pour rejoindre Wellington vers Bruxelles[1].

De la dépêche de Pajol et de l'ensemble des renseignements donnés par les habitants de Gembloux il résultait donc : en premier lieu, que l'ennemi ne battait pas en retraite sur Namur, comme on l'avait cru le matin ; en second lieu, qu'il marchait soit sur Louvain, Maëstricht ou Liège, soit sur Wavre, mais bien plus vraisemblablement sur ce point, et avec le dessein de se réunir à l'armée anglaise.

Dans ces circonstances, il fallait en tout cas se diriger sur Wavre, car si les Prussiens se repliaient vers Liège, Maëstricht ou Louvain, ils se mettaient eux-mêmes hors de cause pour deux jours au moins, tandis que, s'ils se ralliaient à Wavre en vue d'une jonction avec l'armée de Wellington, il y avait danger imminent pour l'empereur. Donc Grouchy devait et pouvait[2], dès huit heures du

1. Renseignement recueilli à Gembloux, 17 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Ce « renseignement » est reproduit ainsi que deux autres de même nature dans le livre de Grouchy, *Relat. succ.*, Appendice II, 21-22. Là, comme dans la copie des Archives de la Guerre, ce « renseignement » porte : *Troisième renseignement recueilli à Gembloux*. En réalité, il devrait porter : *Premier renseignement recueilli à Gembloux*). Il est manifeste que ce « renseignement » de Gembloux est antérieur aux deux autres de Sart-à-Walhain où il est dit : « Nuit, 17 juin ». De plus, Grouchy (*Relat. succ.*, 25, 27, 33) dit expressément que les premiers renseignements furent recueillis à Gembloux vers 7 heures du soir, le 17 ; les seconds, à Sart-à-Walhain, dans la nuit ; et les troisièmes à Sart-à-Walhain, le 18, vers 10 heures du matin. Enfin les trois lettres de Grouchy à l'empereur, 17 juin, 10 heures du soir, 18 juin, 6 heures, et 18 juin, 11 heures du matin (*Relat. succ.*, Appendice II, 5-6), reproduisent en partie et successivement ces trois renseignements. Il est aisé de reconnaître par là que le « renseignement » qui porte faussement le n° 3 fut le premier reçu, celui qui porte le n° 1 le second, et celui qui porte le n° 2 le troisième.

2. Grouchy pouvait faire exécuter ce mouvement sans excéder les forces de ses troupes, ni lasser leur patience. Seuls les dragons d'Exelmans auraient eu à quitter leur cantonnement ; le corps de Vandamme commen-

soir, porter la cavalerie d'Exelmans à Walhain et à Sart-à-Walhain, le corps de Vandamme à Ernage et le corps de Gérard à Saint-Géry. Non seulement, par ce mouvement, il eût établi son armée dès le soir même à une lieue plus près de Wavre, mais en faisant doubler incontinent le 4e corps sur le 3e pour le porter à Saint-Géry, il se fût donné la faculté de marcher le lendemain, sans perte de temps, en deux colonnes parallèles. De plus, à Saint-Géry, le 4e corps se serait trouvé tout placé pour gagner rapidement Mont-Saint-Guibert et les ponts de Mousty et d'Ottignies si Grouchy, au soleil levant, avait cru devoir se diriger sur Wavre par la rive gauche de la Dyle.

Grouchy ne comprit pas que Wavre était son objectif immédiat et qu'il devait sacrifier l'espoir douteux d'atteindre les Prussiens, s'ils battaient en retraite vers Liège, à la nécessité de couvrir le flanc de l'armée impériale s'ils manœuvraient pour rejoindre les Anglais. A dix heures du soir, il écrivit à l'empereur : « ... Il paraît, d'après tous les rapports, qu'arrivés à Sauvenière les Prussiens se sont divisés en deux colonnes : l'une a dû prendre la route de Wavre, l'autre colonne paraît s'être dirigée sur Perwez. On peut peut-être en inférer qu'une portion va rejoindre Wellington et que le centre, qui est l'armée de Blücher, se retire sur Liège, une autre colonne avec de l'artillerie ayant fait sa retraite sur Namur. Le général Exelmans a l'ordre de pousser ce soir six escadrons sur Sart-à-Walhain et trois escadrons sur Perwez. D'après leurs rapports, si la masse des

çait à peine à s'établir au bivouac, et le corps de Gérard était encore en marche. Avant d'arriver à Gembloux, Gérard aurait fait tête de colonne à gauche pour prendre le chemin qui mène à Saint-Géry.

Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction, afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington. Si, au contraire, mes renseignements prouvent que la principale force prussienne a marché sur Perwez, je me dirigerai par cette ville à la poursuite de l'ennemi[1]. »

Bien que Grouchy dise dans cette lettre qu'il se prépare, selon les nouvelles de la nuit, à marcher soit sur Wavre, soit vers Liège, il ne prend aucune disposition en vue du premier de ces mouvements. Ses ordres pour le lendemain — ordres à Exelmans et à Vandamme de se porter à Sart-à-Walhain; ordre à Pajol de se diriger du Mazy sur Grand-Leez; ordre à Gérard de suivre le 3ᵉ corps à

1. Grouchy à Napoléon, Gembloux, 17 juin, 10 heures du soir. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Dans sa *Relation succincte* (Appendice II, 3-4), Grouchy cite cette lettre, mais avec une rédaction un peu différente. Au lieu de : « ... Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction afin *qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington,* » on lit : « ... je les suivrai dans cette direction *et les attaquerai dès que je les aurai joints.* » Le marquis de Grouchy (*Mém. de Grouchy*, IV, 58-59 et 263-264) a cité aussi la lettre de 10 heures du soir avec cette seconde rédaction, en ajoutant qu'il en a l'original sous les yeux. Il veut dire sans doute la *minute*; car l'original d'une lettre reste généralement dans les mains de celui qui a reçu la lettre. La copie des Archives de la Guerre porte cependant en marge : *d'après la minute*, et Gérard a cité cette lettre (*Dernières Observations*, 15-16) dans la première rédaction avec cette mention : « Certifié conforme à l'original qui nous a été remis par l'empereur Napoléon et qui est entre nos mains : (Signé) général Gourgaud. » Enfin il m'a été communiqué une autre copie, provenant des papiers de Sainte-Hélène, qui est conforme à la copie des Archives de la Guerre.

On a beaucoup discuté sur les deux rédactions de cette lettre. Je crois bien que c'est le texte de la copie des Archives de la Guerre, qui est authentique. Mais pour moi la question est de peu d'importance. Dans l'un et l'autre textes, Grouchy commence par parler d'un mouvement possible des Prussiens par Wavre pour rejoindre Wellington. Qu'il dise ensuite : « *Je les suivrai afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et de les séparer de Wellington,* » ou : « *Je les suivrai et les attaquerai dès que je les aurai joints,* » c'est le même sens. Grouchy n'en annonce pas moins qu'il attaquera les Prussiens en marche; et l'empereur, au reçu de la lettre, n'en aura pas moins l'assurance que Grouchy manœuvrera pour s'opposer à un mouvement de flanc des Prussiens.

Sart-à-Walhain et d'envoyer sa cavalerie à Grand-Leez, « l'ennemi se retirant sur Perwez[1] » — témoignent que, oubliant Wellington et négligeant Wavre, c'est dans la direction de Liège qu'il s'obstine à chercher l'ennemi.

1. Ordres de Grouchy à Exelmans, à Vandamme, à Pajol et à Gérard. Gembloux, 17 juin, au soir et 10 heures du soir. (Arch. Guerre.)
Il est à remarquer que, dans ces divers ordres, il est question plusieurs fois de Perwez, et pas une seule fois de Wavre.

CHAPITRE V

LA RETRAITE DE L'ARMÉE ANGLAISE

I. Échange de dépêches entre Blücher et Wellington (matinée du 17 juin). — Retraite des Anglais (dix heures).
II. Arrivée de Napoléon aux Quatre-Bras encore occupés par la cavalerie anglaise (deux heures).
III. Vive poursuite de l'arrière-garde anglaise par Napoléon en personne. — Combat de Genappe. — Canonnade à Mont-Saint-Jean (sept heures).
IV. La nuit au bivouac.
V. Incertitudes de Napoléon. — Lettre de Blücher à Wellington. — Ordres de Napoléon (nuit du 17 au 18 juin).

I

Du côté des Quatre-Bras, Français et Anglais restèrent immobiles sur leurs positions pendant la matinée du 17 juin[1]. Ney ne sut que passé neuf heures le résultat de la bataille de Ligny[2]. Quant à Wellington, il était demeuré toute la nuit sans nouvelles de ses alliés. Le dernier message qu'il eût, la veille, reçu de Blücher portait que le feld-maréchal avait repris l'offensive et « que tout allait bien[3] ». Un peu plus tard, Gneisenau lui avait bien dépêché un officier pour l'informer

1. Rapport de Ney à Soult, Frasnes, 6 heures et demie du matin. (Papiers du général G.) Rapport de d'Erlon à Ney, 17 juin au matin. (Arch. Guerre.) — De 3 heures du matin à 2 heures après midi, il y eut seulement quelques coups de feu échangés entre les avant-postes. Lettre du colonel Taylor, du 10e hussards. (*Waterloo Letters*, 162.)

2. Par la lettre du maréchal Soult écrite entre 7 et 8 heures du matin. (Voir 1815, II, 229.)

3. Cette dépêche était arrivée vers 8 heures du soir. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Cf. Damitz, II 206.

de la retraite; mais cet officier, blessé grièvement en route par des tirailleurs français, n'avait pu remplir sa mission[1]. Wellington crut que l'action, restée indécise à Ligny, reprendrait le lendemain sur toute la ligne[2]; il fit bivouaquer ses troupes aux Quatre-Bras et y appela des renforts. La cavalerie de lord Uxbridge arriva dans la soirée et dans la nuit; le 17, dans la matinée, la brigade Ompteda, les divisions Clinton et Colville et la réserve d'artillerie se mirent en marche pour rejoindre[3]. Wellington, qui était allé coucher à Genappe, revint de bon matin aux Quatre-Bras. Anxieux d'avoir des nouvelles de Blücher, car le bruit avait couru à Genappe que les Prussiens étaient battus[4], il envoya sur sa gauche son aide de camp, le colonel Gordon, avec un détachement du 10e hussards. Gordon, évitant les vedettes françaises de Marbais, poussa jusqu'à Tilly, où il eut la bonne fortune de trouver encore le général Zieten avec l'arrière-garde du Ier corps. Il apprit de lui que l'armée prussienne battait en retraite sur Wavre. De retour aux Quatre-Bras à sept heures et demie, il transmit ce renseignement à Wellington, qui, pour tromper son impatience, se promenait à grands pas sur la route de Charleroi en avant des Quatre-Bras[5].

1. Lettre précitée de Hervey. Müffling, *Aus meinem Leben*, 206-207. Damitz, II, 206, 212.

2. Lettre précitée de Hervey. Müffling, *Aus meinem Leben*, 206. Rapport du Prince d'Orange, 17 juin, 2 heures du matin. (Papiers du général G.)

3. Ordres de Wellington, 16 juin (au soir). (*Dispatches*, XII, 474-476.) Lettres de Uxbridge, Kennedy, Vivian, Banner, Taylor. (*Waterloo Letters*, 5, 66, 93, 148-166.) Van Löben, 231-232.

4. Lettre précitée de Hervey, aide de camp de Wellington.

5. Wellington, *Memorandum sur la bataille de Waterloo*. (*Suppl. Dispatches*, X, 527.) Lettre précitée du colonel Taylor. Müffling, *Aus meinem Leben*, 207, et *Hist. de la Camp.*, 16. Lettre précitée de Hervey. Général von Hoffmann, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 67. Lord Malesbury (d'après les Souvenirs du capitaine Bowles), *Letters*, II, 447. — Müffling et Hoffmann disent que l'officier chargé de cette reconnaissance était le quartier-maître

Les choses changeaient de face. Wellington ne pouvait plus rester aux Quatre-Bras, exposé à une attaque combinée de Ney sur son front et de Napoléon sur sa gauche. D'abord assez troublé, il pensa à battre en retraite à l'instant. « — Le vieux Blücher, dit-il, a reçu une sacrée bonne fessée. Le voilà parti à dix-huit milles en arrière. Il faut que nous en fassions autant. Je suppose qu'on dira en Angleterre que nous avons été rossés. Je n'y puis rien[1]. » Müffling lui fit observer que la situation ne paraissait pas si fâcheuse. « — L'armée prussienne, dit-il, ayant marché sur Wavre, vous pouvez facilement vous remettre en rapport d'opérations avec elle. Repliez-vous sur quelque point parallèle à Wavre ; vous aurez là des nouvelles du feld-maréchal, des renseignements sur l'état de ses troupes, et vous prendrez un parti selon les circonstances[2]. »

Wellington se détermina à aller occuper le plateau de Mont-Saint-Jean, forte position défensive qu'il avait reconnue l'année précédente, lors de son passage à Bruxelles[3]. Mais décamperait-on tout de suite ou attendrait-on que les troupes eussent mangé, au risque d'avoir une chaude affaire d'arrière-garde ? Il y avait de temps à autre des tirailleries aux avant-postes, mais les troupes de Ney ne faisaient aucun mouvement. « — Je connais les Français, dit Müffling. Ils n'attaqueront pas avant d'avoir fait la soupe. » Wellington décida que la retraite commencerait seulement à dix heures. Il envoya à lord

général de l'armée anglaise, le colonel de Lancy. Je m'en tiens aux témoignages anglais.

1. Lord Malmesbury (d'après les notes du capitaine Bowles), *Letters*, II, 447. Cf. C. de W. (Müffling), *Hist. de la Camp.*, 18, 19, 20.

2. Müffling, *Aus meinem Leben*, 207.

3. Memorandum sur la défense des Pays-Bas, 22 sept. 1814. (*Dispatches of Wellington*, XII, 129.) Wagner, IV, 61.

Hill l'ordre de replier à Waterloo les divisions en marche sur les Quatre-Bras. Puis, après avoir parcouru son courrier qu'on venait de lui apporter de Bruxelles, il s'enveloppa dans son manteau et s'endormit. A son réveil, vers neuf heures, il jeta un coup d'œil sur les positions françaises. Voyant que Ney ne faisait aucun préparatif d'attaque, il dit : « — Est-ce que les Français se retireraient ? Ce n'est pas du tout impossible [1]. »

A ce moment, un officier prussien, le lieutenant de Massow, arriva de Mellery. Il était envoyé par Gneisenau pour informer Wellington de la concentration projetée de toute l'armée prussienne à Wavre, et pour lui demander ce qu'il comptait faire. Le duc répondit en présence de Müffling : « — Je vais m'établir à Mont-Saint-Jean J'y attendrai Napoléon pour lui livrer bataille, si j'ai l'espérance d'être soutenu même par un seul corps prussien. Mais si cet appui doit me manquer, je serai contraint de sacrifier Bruxelles et de prendre position derrière l'Escaut. » Massow repartit aussitôt pour le quartier-général prussien [2].

Les Anglais commencèrent leur mouvement. Les divisions Cook et Picton, les Hollando-Belges de Perponcher, la division Alten, enfin le corps de Brunswick s'écoulèrent successivement par la route de Bruxelles. Les nombreux escadrons de lord Uxbridge s'étaient déployés en première ligne, de façon à masquer, puis à couvrir cette retraite. A

1. Wellington à lord Hill, 17 juin. (*Dispatches*, XII, 475.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 208, et (C. de W.) *Hist. de la Camp.*, 16. Lettre de Vivian. (*Waterloo Letters*, 166.) Siborne, *History of the War in 1815*, I, 250. Cf. le mémorandum de Wellington. (*Suppl. Dispatches*, X, 527.)

2. Müffling, *Aus meinem Leben*, 208, et (C. de W.) *Hist. de la Camp.*, 19, 20. Colonel Fraser, *Letters*, 543. Cf. von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 180, et mémorandum de Wellington. (*Supplem. Dispatches*, X, 527.)

une heure, il ne restait plus en position que ce corps de cavalerie [1]. Ney laissant des loisirs à lord Uxbridge, celui-ci s'assit avec son aide de camp sur le bord de la route. A cette réflexion que les Français tardaient bien à attaquer, l'aide de camp répondit en riant : « — Ils mangent [2] ! » Peu après, Uxbridge reçut l'avis que l'on apercevait des masses en marche vers la gauche. L'avant-garde impériale approchait par la route de Namur.

II

Du moulin de Bussy, près Ligny, l'empereur, avec la cavalerie légère de Domon et les cuirassiers de Milhaud, s'était rendu à Marbais où il avait dirigé précédemment le corps de Lobau, la division de cavalerie Subervie et la garde [3]. Arrivé un peu avant une heure, il s'arrêta quelques instants, attendant des nouvelles de Ney ou le bruit du canon [4].

1. C. de W. (Müffling), *Hist. de la Camp.*, 18-19. Siborne, I, 252-253. Cf. Damitz, II, [illegible]; W. Gomm, *Letters*, 35[illegible]; et *Waterloo Letters*, 5, 17, 66, [illegible], etc.

Tandis que cette infanterie se portait à Mont-Saint-Jean par Genappe et Rossomme, les troupes qui s'étaient concentrées à Nivelles sous lord Hill marchaient de cette ville sur Mont-Saint-Jean par Braine-l'Alleud. Cf. Ordres de Wellington à lord Hill (Quatre-Bras, au matin), 17 juin. (*Dispatches*, XII, [illegible].)

2. Mercer, *Journal of the Waterloo Campaign*, I, 266. Cf. la lettre du colonel Taylor, du 10e hussards (*Waterloo Letters*, 165), qui rapporte qu'à midi il voyait les Français faire la soupe.

3. 1815, II, [illegible]. Ordre de Soult à Ney, 17 juin, midi : « Sa Majesté se rend à Marbais. »

4. Cf. Les lettres de Soult à Ney, Fleurus, 17 juin, 8 heures du matin (Registre du major-général), et en avant de Ligny, 17 juin, midi (duc d'Elchingen, *Docum. inédits*) où il recommande à ce maréchal d'envoyer des rapports et d'attaquer l'ennemi.

Il faut absolument rejeter la tradition locale d'après laquelle Napoléon se serait arrêté à Marbais chez un sieur Delestange et y aurait déjeuné et dormi une heure. (On m'a montré en Belgique vingt maisons où l'empereur s'est arrêté!) Il y a dix kilomètres du moulin de Bussy aux Quatre-Bras. L'empereur, parti du moulin vers midi et quart, arriva vers 2 heures

Impatient, il se détermina à marcher lui-même sur les Quatre-Bras. A une lieue environ de ce point, les coureurs du 7e hussards [1], qui éclairaient l'armée, se replièrent devant les vedettes anglaises. L'empereur forma ses troupes en bataille, l'artillerie au centre, l'infanterie en seconde ligne, les cuirassiers de Milhaud à la droite, la cavalerie légère de Jacquinot, de Subervie et de Domon à la gauche [2]. En même temps, il détacha vers Frasnes, afin de communiquer avec Ney, le 7e hussards, qui, prenant pour les Anglais les lanciers rouges de la garde, postés à l'extrême droite de la position du maréchal, commença à les fusiller. Les éclaireurs avaient fait prisonnière une vivandière anglaise.

à mille ou quinze cents mètres des Quatre-Bras. Comme il marchait avec les colonnes, c'est-à-dire au pas, il n'eut le loisir de faire qu'une courte halte à Marbais. D'ailleurs, cette halte était nécessitée par le temps qu'il fallait à l'officier porteur de l'ordre de Soult (ordre envoyé à midi) pour rejoindre Ney à Frasnes par la Voie romaine et Villers-Perwin. L'empereur avait voulu d'abord seconder l'attaque de Ney (voir l'ordre en question) et non la devancer. Mais, pris d'impatience à Marbais, il marcha aux Quatre-Bras sans attendre que Ney eût ouvert le feu.

1. Napoléon, *Mém.*, 109. Gourgaud, 76. Damitz, II, 226.

Il est bien précisé dans ces trois récits que c'étaient des hussards qui éclairaient la marche. Or, des cinq régiments de hussards qui se trouvaient à l'armée du Nord, les 1er, 4e et 5e étaient, le 17 juin, avec Pajol sur la route de Namur, et le 6e (division Maurin) en marche vers Gembloux avec Gérard. Il ne peut donc être question ici que du 7e régiment (colonel Marbot), de la division Jacquinot, du corps d'Erlon. La veille, quand d'Erlon avait rétrogradé sur Frasnes, il avait laissé devant Wagnelée cette division et la division Durutte. Nous savons, par la relation de Durutte (*Sentinelle de l'armée*, 8 mars 1836), que Jacquinot poussa au nord-ouest de Wagnelée jusque sur la route des Quatre-Bras à Namur, soit assez près de Marbais. Durutte nous apprend aussi que, le matin du 17, sa division fut rappelée par d'Erlon à Villers-Perwin; mais il ressort de son récit que la cavalerie de Jacquinot ne suivit pas ce mouvement. Elle fut vraisemblablement laissée près de Marbais. L'empereur, l'ayant rencontrée là, l'employa à former son avant-garde.

2. Napoléon, *Mém.*, 109.

Subervie, détaché du corps de Pajol dès l'après-midi du 16, avait marché le matin avec Lobau. La note précédente indique par quelles circonstances Jacquinot (du corps d'Erlon) se trouvait avec Napoléon. Domon (du corps Vandamme) et Milhaud venaient de rejoindre l'empereur qui, par sa lettre de 11 heures et demie, avait ordonné à Grouchy de les lui envoyer. (**1815**, II, 229.)

Amenée à l'empereur, elle dit qu'il n'y avait plus aux Quatre-Bras que la cavalerie de lord Uxbridge, chargée de couvrir la retraite de l'armée. Quant aux Français qui avaient combattu la veille, elle ne savait rien d'eux ; elle croyait qu'ils avaient repassé la Sambre[1]. Très dépité que Wellington échappât à son étreinte, l'empereur voulut du moins avoir le plus possible de la belle cavalerie anglaise. Les cuirassiers, les chasseurs, les lanciers et les batteries à cheval s'ébranlèrent au grand trot. Lui-même, dans sa hâte impatiente, les devança avec les escadrons de service[2].

Lord Uxbridge, au premier avis, était accouru sur la route de Namur. Il y retrouva Wellington. Les Français étaient encore très loin ; on n'apercevait que des miroitements d'acier. « — Ce sont des baïonnettes, » dit Wellington. Mais, ayant pris la lorgnette du général Vivian, il reconnut des cuirassiers. Après avoir échangé quelques paroles avec lord Uxbridge, il décida de faire retraite. Il chargea Uxbridge du commandement de l'arrière-garde et s'éloigna[3]. Pendant que les brigades de dragons anglais filaient à sa suite par la route de Bruxelles, les hussards de Vivian et de Grant se déployèrent perpendiculairement à la route de

1. Gourgaud, 76-77. Napoléon, *Mém.*, 109-110.

2. Pontécoulant, *Souvenirs milit.*, 180. Cf. Mercer, *Journal of the Waterloo Campaign*, I, [illegible].

3. Lettres du général Vivian et du colonel Taylor, du 10e hussards. (*Waterloo Letters*, 152, 154-155, 167.) Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars [illegible].) Cf. Siborne, II, [illegible].

Taylor prétend qu'il entendit Wellington dire qu'il fallait engager le combat contre les cuirassiers, mais qu'il renonça à ce projet sur les justes observations de lord Uxbridge. Wellington ne devait penser, en tout cas, qu'à faire une seule charge contre les assaillants et à se replier aussitôt après. Il ne pouvait vouloir livrer bataille aux Quatre-Bras avec sa seule cavalerie à toute l'armée de Napoléon et à toute celle de Ney.

Namur, les batteries à cheval en position sur leur front[1].

Il était un peu plus de deux heures[2]. De gros nuages noirs, poussés par un vent furieux, s'amoncelaient dans le ciel. L'orage venant du nord-ouest, les Quatre-Bras étaient déjà dans la pénombre, tandis que du côté de Marbais le temps demeurait clair. Lord Uxbridge se trouvait à cheval près de la batterie légère du capitaine Mercer dont les pièces enfilaient la route de Namur. Soudain, on aperçut, sortant d'un pli de terrain, un cavalier suivi d'une petite escorte. Son visage, son corps, son cheval, éclairés à revers, paraissaient tout noirs : une statue de bronze sur un fond lumineux où poudroyait le soleil. A la silhouette, lord Uxbridge reconnut Napoléon. « — Feu ! Feu ! cria-t-il, et pointez bien[3]. » Les canons grondèrent. L'empereur fit avancer une batterie à cheval de la garde. Les Anglais, se jugeant trop menacés pour continuer ce duel d'artillerie, amenèrent les avant-trains. Les cavaliers de Jacquinot et de Subervie s'élancèrent. Hussards et canonniers ennemis s'enfuirent en désordre au milieu d'éclairs aveuglants, sous la pluie d'orage qui commençait à tomber. « Il semblait, dit Mercer, que les premiers coups de canon eussent crevé les nuages[4]. »

1. Lettres de lord Uxbridge, Vivian, Taylor, Kennedy, Banner, etc. (*Waterloo Letters*, 5, 2, 66, 94, 119, 148, 167, etc.) Mercer, I, 267-278. Tomkinson, *Diary of a cavalry officier*, 383.

2. L'approche de l'armée impériale avait été signalée vers 1 heure ou 1 heure et quart, et la retraite de la cavalerie anglaise commença vers 2 heures. Tous les témoignages des combattants qui ont pensé à préciser l'heure s'accordent sur ces points. Voir les lettres de lord Uxbridge, du colonel Gomm, du capitaine Banner, du général Vivian, etc. (*Waterloo Letters*, 5, 27, 94, 148, etc.)

3. Mercer, *Journal of the Campaign*, I, 269-270. Cf. lettres du colonel Taylor et du général Vivian (*Waterloo Letters*, 154, 167.)

4. Mercer, I, 269-270. Lettres de Vivian. (*Waterloo Letters*, 154, 167, etc.)

Le maréchal Ney n'avait point encore donné signe de vie. L'empereur envoya directement des ordres aux chefs de corps en position devant Frasnes. D'Erlon parut enfin avec la tête de colonne de son infanterie[1]. Aux reproches que lui adressa l'empereur pour avoir arrêté, la veille, son mouvement contre la droite prussienne, il répondit qu'étant placé sous le commandement direct du maréchal Ney il avait dû obéir aux ordres de son chef immédiat. L'empereur jugeait le temps trop précieux pour le perdre à discourir ; il ordonna au comte d'Erlon de suivre rapidement la cavalerie sur la route de Bruxelles avec le 1er corps[2]. Ney arriva peu après. Dans sa lettre de huit heures, Napoléon lui avait déjà exprimé son mécontentement qu'il eût, la veille, si malhabilement opéré[3]. Il ne revint pas sur ce sujet ; mais il lui témoigna très sèchement sa surprise de la non-exé-

W. Gomm, *Letters*, 354. Cotton, *A Voice of Waterloo*, 24. Gourgaud, 77. Napoléon, *Mém.*, 110. Pontécoulant, *Souvenirs*, 180.

Par son silence sur ce mouvement de cavalerie, Napoléon semblerait dire implicitement qu'il attendit le corps de d'Erlon au moins une demi-heure pour lancer ses cavaliers en avant; mais, d'après les documents anglais précités, il est manifeste que la poursuite par la cavalerie suivit immédiatement la retraite de lord Uxbridge. — Quant aux régiments employés en première ligne pour cette poursuite, nous savons, par les détails du combat de Genappe (voir plus loin), qu'ils appartenaient non à la division Domon, comme le dit Pontécoulant, mais aux divisions Subervie et Jacquinot.

1. Gourgaud, 77-78. Napoléon, *Mém.*, 110. — Les documents étrangers (*Le Journal de Mercer*, les *Waterloo Letters*, le livre de Damitz) confirment absolument l'assertion de Napoléon sur l'immobilité de Ney.

2. Notes journalières du général Foy, 17 juin. (Comm. par le comte Foy.) *Souvenirs* du général De Salle, commandant l'artillerie du 1er corps en 1815. (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1895.) — Ces témoignages désintéressés doivent primer celui de d'Erlon (*Notice sur ma vie*, 96), qui ne mentionne point ces reproches de l'empereur. D'après lui, Napoléon aurait dit cependant avec une profonde tristesse : « On a perdu la France ! » Mais cette parole semblait à l'adresse du maréchal Ney.

3. « L'empereur a vu avec peine qu'hier vous n'ayez pas réussi : les divisions ont agi isolément. Ainsi vous avez éprouvé des pertes. Si les corps des comtes d'Erlon et Reille avaient été ensemble, il ne réchappait pas un Anglais du corps qui est venu vous attaquer ; si le comte d'Erlon avait

cution des ordres qu'il lui avait fait tenir, le matin même, touchant l'occupation des Quatre-Bras. Ney s'excusa en disant qu'il croyait encore avoir en face de lui l'armée entière de Wellington[1]. Au moins le maréchal aurait-il dû s'en assurer par une vigoureuse reconnaissance offensive. Or il n'avait point poussé même un seul escadron hors de ses lignes. Il s'était montré aussi négligent, aussi insouciant, aussi apathique que le matin du 16 et le soir du 15.

Le maréchal Ney, à la vérité, était resté toute la nuit, par l'incurie du major-général, dans l'ignorance de la victoire de Ligny. Il n'aurait pu prendre l'offensive qu'après avoir reçu l'ordre de huit heures du matin. Encore cet ordre était conditionnel. Ney aurait-il même attaqué dès alors, que vraisemblablement les Anglais n'en eussent pas moins opéré leur retraite sans désarroi, grâce à leurs masses de cavalerie. Ils se seraient seulement mis en mouvement une heure plus tôt, et Ney aurait occupé les Quatre-Bras à midi, stérile résultat. Tout de même, il y aurait eu une chance pour que Wellington, vigoureusement assailli, se fût déterminé à combattre sur ses positions. Mais ce combat, le maréchal Ney n'avait rien fait pour le provoquer. L'empereur l'en blâma. Plus encore, sans doute, il s'accusait soi-même de n'avoir point porté, dès sept heures du matin, de Ligny sur les Quatre-Bras la garde et le corps de Lobau. Il avait ainsi laissé échapper l'occasion d'exterminer l'armée anglaise. Wellington, presque toutes ses troupes encore en

exécuté le mouvement que l'empereur a ordonné, l'armée prussienne était totalement détruite, et nous aurions fait peut-être 30,000 prisonniers. » Soult à Ney, Fleurus, 17 juin. (Registre du major-général.)

1. Gourgaud, 78, Napoléon, *Mém.*, 110. Fragment des mémoires de Molitor. (Arch. Guerre, Mém. historiques.)

position, sa ligne de retraite sur Genappe compromise, sa gauche débordée par Napoléon, son front attaqué par Ney, eût été forcé d'accepter une bataille virtuellement perdue[1].

En parlant à Ney aux Quatre-Bras, l'empereur avait la vision de cette victoire envolée. Il voulut la ressaisir. Il s'imagina qu'en précipitant sa marche il pourrait rejoindre Wellington et le contraindre à faire tête. Il donna ses ordres afin que Reille, puis Lobau, puis la garde, suivissent rapidement le 1er corps et la cavalerie légère sur la route de Bruxelles; ils seraient flanqués à droite par les chasseurs de Domon et les cuirassiers. Lui-même, avec les escadrons de service et une batterie à cheval de la garde, gagna au galop la tête de la colonne pour enflammer la poursuite[2].

III

Cette poursuite se fit à l'allure d'une chasse au renard (*fox-chase*, dit le capitaine Mercer). L'arrière-garde anglaise fuyait dans le plus grand désordre : hussards et canonniers galopaient pêle-mêle, comme des fous (*going like mad*), aveuglés par les éclairs et fouettés par la pluie, qui tombait si drue et si abondante qu'à cinq ou six pas on ne pouvait distinguer la couleur des uniformes.

1. Wellington aurait peut-être tenté de se replier sur Nivelles. Mais les Français se trouvant deux contre un se fussent acharnés à sa poursuite, et, en tous cas, en prenant cette ligne de retraite, Wellington eût sacrifié Bruxelles et renoncé à toute jonction avec l'armée prussienne.

2. Gourgaud, 78-79. Napoléon, *Mém.*, 111. Pontécoulant, 153. — *Cf.* Napoléon, *Mém.*, 182 : « ... Que ne donnerais-je pas pour avoir aujourd'hui le pouvoir de Josué et retarder de deux heures la marche du soleil ! »

C'est bien Domon, et non Subervie, qui flanquait la droite. (Voir notre note 4 de la page 258.)

Lord Uxbridge faisait le métier de cornette. Il courait le long de la colonne, criant à ses hommes : « — Plus vite, plus vite ! pour l'amour de Dieu ! Galopez, ou vous êtes tous pris. » Les lanciers d'Alphonse de Colbert talonnaient parfois de si près les hussards anglais que, au milieu du bruit des chevaux et du tonnerre, leurs éclats de rire et leurs insultes arrivaient jusqu'aux fuyards [1].

Les Anglais passèrent la Dyle [2] sur le pont de Genappe, sur un autre pont en amont, et quelques-uns à gué. Au nord de Genappe s'élève en pente douce un rideau de collines. Pour ralentir un peu le train de la poursuite, lord Uxbridge établit à mi-côte, sur deux lignes, le gros de sa cavalerie et deux batteries. Quand le 1er lanciers déboucha du village, aux trousses de la brigade Vivian, il fut salué par une volée de mitraille, puis chargé tour à tour par le 7e hussards anglais et par le 1er régiment des *Life-Guards*. Les lanciers rompirent sans peine les hussards ; mais ils furent refoulés dans Genappe par les gardes, qui y pénétrèrent avec eux. Uxbridge lui-même conduisait cette charge. Un combat corps à corps, où les lanciers perdaient tout l'avantage de leurs longues armes, s'engagea dans l'étroite et tortueuse rue qui formait alors presque tout le village. Au milieu de Genappe, le 2e lanciers, débouchant en pelotons par quatre d'une

1. Mercer, *Journal of the Waterloo Campaign*, I, 270-274. — Pontécoulant, 185 : « Cette marche ressemblait bien plus à un steeple-chase qu'à la poursuite d'un ennemi en retraite. » — Gourgaud, 79 : « L'ennemi fut poussé l'épée dans les reins. » Cf. *Waterloo Letters*, 167-168.

Et c'est en parlant de cette poursuite furieuse que Wellington osa écrire dans son rapport du 19 juin (*Letters and Dispatches*, XII, 478) : « L'ennemi n'essaya pas d'inquiéter notre retraite. »

2. Sur les anciennes cartes, la petite rivière qui passe à Genappe porte le nom de rivière de Genappe et va plus loin vers l'est se confondre avec la Dyle. Mais la carte de l'État-major belge nomme cette rivière : la Dyle. C'est l'appellation générale dans le pays.

ruelle transversale, fondit sur les gardes et les rejeta loin au-delà des premières maisons. Sur la route de Bruxelles, les Anglais subirent encore une charge des hussards de Marbot, qui avaient tourné le village par la droite. Mis en désordre, ils regagnèrent les hauteurs sous la protection de leur artillerie[1].

A ce moment, l'empereur sortait de Genappe avec ses escadrons de service et une batterie à cheval. Monté sur Désirée, une jument blanche très vite, il avait galopé depuis les Quatre-Bras pour rejoindre la tête de la colonne. Sa redingote grise, du drap le plus léger, une sorte de « cache-poussière », était traversée. L'eau ruisselait sur ses bottes. Les agrafes de son chapeau rompues par la violence de la pluie, les ailes s'étaient rabattues par devant et par derrière : il se trouvait coiffé comme Basile dans *le Barbier de Séville*. Il fit placer lui-même les pièces en batterie, criant aux canonniers avec un accent de colère et de haine : « — Tirez ! tirez ! ce sont des Anglais[2] ! »

Dans la rue de Genappe, le colonel Sourd, du 2e lanciers, entouré par plusieurs *Life-Guards*, avait eu le bras droit haché de six coups de sabre. Larrey l'amputa sur-le-champ. Pendant l'opération, Sourd

1. Tomkinson, *Diary of a cavalry officer*, 284, 285. Mercer, I, 275-278. Lettre de lord Uxbridge, Bruxelles, 18 juin, citée par Cotton, *A Voice of Waterloo*, 27. Lettres d'Evans, Grady, Vivian. (*Waterloo Letters*, 37, [illegible], [illegible], [illegible].) Siborne, I, 261-267. Pontécoulant, 156-157. Pétiet, *Souvenirs militaires*, [illegible]. Faillard, *Biographie du général Sourd*, 15.

Dans l'escarmouche des Quatre-Bras, au combat de Genappe et pendant la retraite, les Anglais eurent [illegible] hommes tués, blessés ou prisonniers. (État des manquants, le 17 juin. *Dispatches of Wellington*, XII, [illegible].)

2. Pétiet, *Souvenirs*, 204, [illegible]. Pontécoulant, 185-186. *Souvenirs d'un ex-officier*, 281.

Pétiet était dans l'état-major de Soult. Pontécoulant, fils du sénateur, était lieutenant dans l'artillerie à cheval de la garde et attaché à la batterie même qui le 17 juin marcha à l'avant-garde.

dicta cette lettre pour l'empereur qui venait de le nommer général : « ... La plus grande faveur que vous puissiez me faire est de me laisser colonel de mon régiment de lanciers, que j'espère reconduire à la victoire. Je refuse le grade de général. Que le grand Napoléon me pardonne ! Le grade de colonel est tout pour moi. » Puis, à peine l'appareil posé sur son moignon sanglant, il remonta à cheval et galopa le long de la colonne pour rejoindre son cher régiment[1]. Les armées de la République et de l'Empire avaient eu beaucoup d'hommes de cette trempe[2].

Passé Genappe, la marche se ralentit extrêmement. Les Anglais n'avaient pas moins de hâte, ni les Français moins d'ardeur, mais sous l'action continue de cette grande pluie le terrain devenait de plus en plus difficile. Sur la route, réservée à l'artillerie et aux fantassins, l'eau roulait comme un torrent ; dans les terres, les chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux[3].

Vers six heures et demie[4], Napoléon atteignit

1. Larrey, *Relations de Campagne*, 395. Lettre de Sourd, citée par Paillard, *Sourd*, 17. Pontécoulant, 186.

2. Le 26 novembre 1812, un canonnier amputé d'un bras en plein steppe se relève aussitôt après l'opération et reprend son chemin d'un pas ferme en disant : « J'ai encore loin tout de même d'ici Carcassonne ! » Général Lejeune, *Mém.*, II, 275.

3. Lettre du lieutenant Grady. (*Waterloo Letters*, 162.) Mercer, I, 275. Cotton, *A Voice of Waterloo*, 24. Napoléon, *Mém.*, 111.

4. Gourgaud (79) dit : 6 heures et demie ; Pétiet (208) : 6 heures. Ces assertions sont confirmées par les témoignages étrangers. Le prince d'Orange, dans son rapport au roi des Pays-Bas, Bruxelles, 22 juin (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 555), dit que toutes les troupes étaient en position sur les hauteurs de Mont-Saint-Jean à 6 heures du soir, et Mercer (I, 281-282) rapporte qu'il rejoignit l'arrière-garde de Brunswick près de Mont-Saint-Jean, la dépassa, établit sa batterie, et que, peu après, les Brunswickois traversèrent le vallon, suivis par l'avant-garde française.

Il n'y a que 12 kilomètres des Quatre-Bras à la Belle-Alliance, mais la poursuite, très vive au début, s'était beaucoup ralentie après le combat de Genappe qui avait duré plus d'une heure. Cf. le rapport de von Gröben (cité par von Ollech, 179), qui, à Mont-Saint-Guibert, entendait la canonnade.

avec la tête de colonne les hauteurs de la Belle-Alliance[1]. L'infanterie de Brunswick, dans le plus affreux désordre, et l'arrière-garde de la cavalerie anglaise traversaient le vallon qui sépare ces hauteurs du plateau de Mont-Saint-Jean. Les hussards de Marbot les suivirent. Ils commençaient à tirailler, lorsque des bords du plateau une batterie ennemie canonna le gros de cavalerie arrêté près de la Belle-Alliance. La pluie avait cessé, mais l'atmosphère était encore saturée d'eau. A travers ce voile de brume, l'empereur crut distinguer des masses de cavalerie et d'infanterie. Etait-ce toute l'armée de Wellington prête à livrer bataille ou seulement une forte arrière-garde qui avait pris position pour protéger la retraite? L'empereur voulut s'en assurer. Par ses ordres, quatre batteries légères ouvrirent le feu, tandis que les cuirassiers de Milhaud se déployaient comme pour charger. Le canon ennemi tonna de plus belle; les Anglais se démasquèrent. Toute leur armée était là[2].

IV

La nuit approchait, et presque toute l'infanterie se trouvait encore très en arrière[3]. L'empereur fit

1. La *Belle-Alliance* est un cabaret situé sur la grande route de Charleroi à Bruxelles, au bord extrême du plateau qui fait face au plateau de Mont-Saint-Jean. Le nom de *Belle-Alliance* avait été donné ironiquement à cette chaumière en souvenir d'un mariage du premier propriétaire, qui était vieux et laid, avec une jolie paysanne.

2. Gourgaud, 79. Napoléon, *Mém.*, 111-112. Mercer, I, 281-283. Petiet, 208-209. Lettre du capitaine Rudyart. (*Waterloo Letters*, 232.) Cotton, 77.

3. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Notes journalières du général Foy. (Comm. par le comte Foy.) Notes du chef de bataillon Duuring. (Comm. par M. de Stuers.) Relation de Durutte. (*Sentinelle de l'armée*, 8 mars 1836.) *Relation de la dernière campagne* (par René Bourgeois, chirurgien-major aux cuirassiers), 67.

cesser le feu[1]. Pendant la canonnade, il était resté près de la Belle-Alliance, exposé aux boulets que le capitaine Mercer, qui l'avait reconnu, dirigeait sur l'état-major[2]. Lui-même indiqua aux troupes les emplacements pour les bivouacs[3]. Le corps d'Erlon (sauf la division Durutte qui ne rejoignit que le lendemain matin) s'établit entre Plancenoit et la ferme de Monplaisir, son front et son flanc droit couverts par la cavalerie de Jacquinot. Les cuirassiers de Milhaud, la cavalerie légère de Domon et de Subervie et la cavalerie de la garde bivouaquèrent en seconde ligne, à la hauteur de Rossomme. Les corps de Reille et de Lobau et les cuirassiers de Kellermann s'arrêtèrent à Genappe et aux environs[4]. Après avoir traversé ce village à la chute du jour, la garde à pied quitta la grande route, qu'encombraient l'artillerie et le train, et chercha à gagner par des traverses le quartier-impérial. Seuls, deux ou trois régiments arrivèrent près de là, au village de Glabais, entre onze heures et minuit. Les autres régiments s'étant égarés, les hommes se débandèrent et errèrent par la campagne à la recherche de fermes et de maisons isolées. Ils ne rejoignirent leurs drapeaux que le lendemain matin[5].

Vilaine nuit de bivouac! Les troupes arrivaient,

1. Gourgaud, 79-80. Napoléon, *Mém.*, 112. Pétiet, 209.
2. Mercer, I, 283.
3. D'Erlon à Ney, au bivouac, 17 juin au soir. (Arch. Guerre.)
4. D'Erlon à Ney, au bivouac, 17 juin. (Arch. Guerre.) Relation de Reille. Notes précitées de Foy. Notes du capitaine de Stuers, des lanciers rouges (Comm. par M. de Stuers.) Dupuy, *Souv. milit.*, 288-289. Cf. *Relation de la dernière camp.*, 71.
5. Relation du général Petit. Notes précitées du chef de bataillon Duuring du 1er chasseurs à pied de la garde. Cf. Mauduit, *Derniers jours de la Grande Armée*, II, 230. — Dans sa relation, Petit laisse en blanc le nom du village, mais ce ne peut être que Glabais, seul village qui se trouve entre Genappe et la ferme du Caillou, à l'est de la route de Bruxelles. Il n'y eut que le 1er bataillon du 1er chasseurs qui vint jusqu'au Caillou; il servit de garde

dans l'obscurité, brisées de fatigue, ruisselantes d'eau, « chaque homme traînant deux ou trois livres de boue à ses souliers ». Des soldats marchaient pieds nus, leurs souliers perdus dans la terre grasse des labours. Il fallait se coucher au milieu de seigles hauts d'un mètre et demi et trempés par la pluie. « C'était comme si l'on entrait dans un bain. » On ne pouvait songer à construire des abris; le bois coupé dans les boqueteaux de Vardre, du Chantelet, du Caillou, servait à faire des feux de bivouacs, que l'on allumait à grand'peine, qui s'éteignaient sans cesse et qui donnaient plus de fumée que de flamme. La pluie ne cessait qu'à de rares intervalles. Pour recevoir moins d'eau et recouvrer un peu de chaleur, des soldats se pelotonnaient dix ou douze et sommeillaient debout, étroitement serrés les uns contre les autres. De plus stoïques ou de plus fatigués s'étendaient en pleine boue. Il y a des heures, à la guerre, où l'on dormirait sur des baïonnettes. Après avoir mis leurs chevaux au piquet, nombre de cavaliers remontaient en selle et s'endormaient penchés sur l'encolure, enveloppés dans leurs grands manteaux. Des quatre jours de pain portés sur les havresacs, tout était consommé. On souffrait de la faim. Dans la plupart des régiments, les distributions ne furent faites qu'au milieu de la nuit et même dans la matinée. On s'imagine le mécontentement des soldats, comme aussi la maraude effrénée dont furent victimes les paysans belges[1]

au quartier impérial. Duuring, qui commandait ce bataillon, rapporte que le lendemain il vit du Caillou défiler la garde sur la grande route.

1. René Bourgeois (chirurgien-major aux cuirassiers), *Relation de la dernière campagne*, 67, 71. Lemonnier, *Souv. milit.*, 375. Mauduit, II, 221-222. *Précis des journées des 15, 16, 17 et 18 juin* (Ambigu de Londres, LII, 183). *Souvenirs d'un ex-officier*, 281-282. Pétiet, *Souv. milit.*, 209. — On pilla aussi

La garde, qui pendant une partie de la nuit erra par les champs et les traverses, était comme furieuse. Jamais les grognards n'avaient tant grogné. Aux murmures et aux jurons se mêlaient des imprécations contre les généraux; les hommes les accusaient de les avoir entraînés, égarés volontairement dans ces chemins inconnus. Et les souvenirs de 1814 aidant, ces vieux soldats disaient : « Cela sent la trahison. » Mais dans la garde comme dans la ligne il n'y avait ni démoralisation, ni même découragement; on gardait au cœur l'espoir de la vengeance, la foi à la victoire. Malgré tout, avant tout, c'était aux Anglais, aux habits rouges, aux « goddams » qu'on s'en prenait de cette nuit sous la pluie, sans pain et sans feu. Et l'on se promettait de la leur faire payer cher le lendemain[1].

Les Anglais n'étaient pas beaucoup mieux sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Toutefois l'infanterie, ayant commencé sa retraite dès dix heures, avait atteint de jour ses positions. Les divisions de tête étaient même arrivées avant l'orage. Les soldats s'établirent sur un terrain encore sec, se firent de confortables lits de paille en couchant les grands seigles, allumèrent des feux; et, le service des vivres étant bien assuré, ils purent tranquillement préparer leur repas. Seule, la cavalerie de lord Uxbridge,

à Gembloux, et la nuit précédente on avait pillé à Fleurus, à Ligny, à Saint-Amand, à Gosselies. Voir les ordres du jour de Vandamme, Gembloux, 18 juin (Arch. Guerre); de Foy, Gosselies, 17 juin (Registre de corresp. comm. par le comte Foy); et la lettre du général Radet à Soult, Fleurus, 17 juin, où il offre sa démission de grand-prévôt de l'armée. (Arch. Guerre.)

1. Mauduit, II, 231. Lettre de Lavoye, sous-lieutenant au 29e de ligne, Soissons, 26 juin. (Comm. par M. Piat.) Lemonnier, 375. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 283-284; *Relation de la dernière campagne*, 71. — L'auteur de cette relation, le chirurgien Bourgeois, des cuirassiers, ne cache point ses sentiments ultra-royalistes; son témoignage n'eu a que plus de poids sur ce point.

qui ne prit ses bivouacs qu'à la nuit, eut à souffrir durement de l'inclémence du temps[1].

V

L'empereur, revenu sur ses pas, avait pris gîte pour la nuit dans la jolie petite ferme du Caillou, située en bordure de la route, à 2,700 mètres de la Belle-Alliance[2]. Le fermier Boucqueau et les siens s'étaient enfuis pour échapper aux espiègleries des Brunswickois qui, en battant en retraite, avaient tiré des coups de fusil contre les fenêtres, enfoncé la porte et finalement pillé l'habitation. L'empereur

1. Colonel Tomkinson, *The Diary of a cavalry officer*, 287. Lettres de Gomm, Kennedy, Taylor, Pratt, etc. (*Waterloo Letters*, 28, 67, 138, 226, *et passim*.) Cotton, *A Voice of Waterloo*, 28; *Relation anglaise de la bataille de Waterloo*, 13, 32; *Relation* (anglaise) *de la campagne de Flandre*, 215, 225, 226, 228. Mercer, *Journal of the Campaign*, II, 262-272. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.)

2. Journal des séjours de l'empereur. (Arch. nat. AF* IV, 437.)

Avec sa façade à deux étages, ses petites proportions et le jardin qui l'entoure, le Caillou a plutôt l'aspect d'une maison de campagne que d'une ferme. C'est d'ailleurs aujourd'hui une habitation de plaisance. Une grange qui y attenait en 1815 a été incendiée par les Prussiens dans la nuit du 18 juin. La chambre où coucha l'empereur, le 17 juin, est située au rez-de-chaussée et donne sur la route. Ses gens de service y avaient dressé son lit de camp, garni d'une courtepointe de soie à crépines d'or et orné de rideaux de satin vert. Près de cette chambre, et prenant jour sur le jardin, est le salon-salle à manger où il dîna le 17 et déjeuna le 18. — Par la cordiale hospitalité des propriétaires actuels du Caillou, Mme veuve Émile Coulon et ses deux fils, MM. Émile et Henry Coulon, je me suis assis à la table même, pieusement conservée, où Napoléon prit pour ainsi dire son dernier repas comme empereur.

Avec M. Émile Coulon, que je ne saurais assez remercier pour les traditions locales et les documents de toutes sortes qu'il a recueillis dans la contrée à mon intention, je veux remercier, de sa réception et de ses renseignements, M. Clément Lyon, de Charleroi. Il a bien voulu me servir de guide depuis cette ville jusqu'au-delà de Ligny, dans une des excursions que j'ai faites sur le théâtre de la guerre avec mon aimable confrère de la *Sabretache*, M. Paul Marmottan. — Que MM. Gouttier, notaire à Braine-l'Alleud; Van Malderghem, sous-conservateur des Archives de Bruxelles; Berger, bourgmestre de Genappe; le Dr Delpierre, de Braine-l'Alleud; Viandier, notaire à Nil-Saint-Vincent, agréent aussi mes remerciements.

fit allumer un grand feu ; en attendant ses bagages, il se sécha tant bien que mal devant la cheminée[1].

Sur les neuf heures, le général Milhaud lui rendit compte verbalement que, dans sa marche de Marbais sur les Quatre-Bras, ses flanqueurs de droite avaient reconnu une colonne de cavalerie prussienne qui, de Tilly, s'était repliée vers Wavre[2]. Il est possible que l'empereur ait aussitôt écrit à Grouchy, dont il n'avait encore reçu aucune nouvelle, pour lui signaler la direction de cette colonne et lui enjoindre de se porter sur Wavre de façon à se rapprocher de l'armée impériale. Mais si l'ordre fut envoyé, il ne parvint point à destination. L'officier porteur de la dépêche ne rejoignit pas le maréchal, soit qu'il ait été pris ou tué en route par les coureurs prussiens, soit pour toute autre cause[3].

1. *La Belle-Alliance, ode à la Princesse d'Orange*, par Conquébau (fils du fermier du Caillou, Boucqueau, dont Conquébau est l'anagramme), note 9. - Tous ces faits, ainsi que les détails donnés dans notre note précédente, sont consignés dans les actes de vente du Caillou (communiqués par M. Emile Coulon).

2. Napoléon, *Mém.*, 114. Cf. lettre de Soult à Grouchy, le Caillou, 18 juin, 10 heures du matin. (Registre du major-général.) Cf. Wagner, IV, 55. Damitz, II, 226.

C'était la brigade du colonel de Sohr postée derrière Tilly pour observer les mouvements des Français. Deux ou trois pelotons se détachèrent du gros des cuirassiers afin de reconnaître la cavalerie prussienne. Après une légère escarmouche, celle-ci se retira lentement et fut suivie à distance jusque près de Mont-Saint-Guibert (9 kilomètres à vol d'oiseau de Tilly). Là, à 4 heures environ, les cuirassiers s'éloignèrent.

Wagner se trompe en disant que la cavalerie de Sohr n'arriva à Mont-Saint-Guibert qu'à la nuit tombante. Nous savons par le rapport de von Gröben (cité par von Ollech, 170) que dès 5 heures cette cavalerie fut relevée à Mont-Saint-Guibert par le détachement de Ledebur (corps Bülow).

3. Napoléon (*Mém.*, 115) dit expressément qu'il envoya à 10 heures du soir, le 17, l'ordre à Grouchy de porter un détachement de 7,000 hommes à Saint-Lambert pour se relier à la droite de l'armée impériale, et de marcher lui-même avec toutes ses troupes sur ce point dès qu'il se serait assuré que Blücher avait évacué Wavre. (Cf. Gourgaud, *Camp. de 1815*, 82, où le même ordre est rapporté en termes un peu différents.)

Cette assertion est manifestement inexacte. Si, comme il est vraisem-

Au reste, il ne semble pas que l'empereur prît alarme du rapport de Milhaud. Depuis midi, il manœuvrait dans l'idée que l'armée de Blücher battait en retraite sur Namur ou Maëstricht, ou se repliait au nord pour se réunir à l'armée anglaise devant Bruxelles[1]. La marche d'une colonne prussienne sur Wavre ne faisait donc que confirmer l'une de ses prévisions. Encore cette colonne pouvait-elle n'être qu'une troupe égarée, coupée de sa ligne de retraite. Mais, au pis-aller, si tous les corps prussiens cherchaient à se concentrer à Wavre, Grouchy les rejoindrait à temps pour les combattre. S'ils filaient incontinent vers Bruxelles

blable, mais non certain, l'empereur écrivit, le soir du 17, à Grouchy, ce fut uniquement pour l'informer de la marche d'une colonne prussienne sur Wavre et lui enjoindre de se porter lui-même dans cette direction, « afin de se rapprocher de l'armée impériale et de se mettre en rapport d'opérations avec elle ». La preuve, c'est que le lendemain matin, à 10 heures, Napoléon envoya ces instructions-là à Grouchy. (Soult à Grouchy, le Caillou, 18 juin, 10 heures. Registre du major-général.) — Si le 17, alors que Napoléon ignorait encore s'il livrerait bataille le lendemain, il avait envoyé à Grouchy l'ordre précis et formel d'occuper Saint-Lambert, à plus forte raison le 18, à 10 heures du matin, quand la bataille allait s'engager, il lui eût donné ce même ordre. Or, dans la lettre écrite au Caillou, il est question de Wavre et non de Saint-Lambert.

Le témoignage de Baudus (souvenirs manuscrits), que Soult ayant conseillé à l'empereur, le soir du 17, de rappeler une partie des forces de Grouchy, son avis fut repoussé, est une autre preuve que la lettre en question ne fut pas envoyée.

Quant à l'argument de nombreux historiens, que Napoléon ne put envoyer cet ordre à Grouchy le soir du 17, puisque cet ordre ne figure pas au registre du major général, il est sans valeur. Durant cette campagne, plusieurs ordres de Napoléon ne furent pas transcrits sur ce registre, notamment la lettre de Soult à Ney du 17 juin, Ligny, midi (duc d'Elchingen, *Docum. inédits*) et la lettre de Soult à Grouchy, 18 juin, 1 heure. (Citée par Grouchy, *Relat. succ.*, App. I, 21.)

Au témoignage d'un certain Letourneur, dont la lettre est citée dans la *Relation succincte* de Grouchy (App. IV, 21), un aide de camp de Blücher racontait à Caen, en 1815, que l'officier français porteur de l'ordre de 10 heures du soir fut amené à Wavre au feld-maréchal, « soit qu'il eût été pris, soit qu'il eût trahi ». Il n'est question de cela dans aucun document allemand.

1. « Il faut savoir si Blücher et Wellington se proposent de se réunir pour couvrir Bruxelles. » Napoléon à Grouchy, Ligny, 11 heures et demie du matin. (J'ai cité cette lettre *in extenso*, pp. 229-230.)

par la route de Wavre à cette ville, ils ne seraient pas immédiatement menaçants. Quant à supposer que Blücher, trente-six heures après une défaite et ayant 33,000 Français à ses trousses, risquerait une marche de flanc, de Wavre sur Plancenoit ou sur Ohain, pour reprendre l'offensive, cette hypothèse ne vint pas à la pensée de l'empereur [1].

Le soir du 17 juin, c'étaient moins les mouvements des Prussiens que les projets des Anglais qui préoccupaient Napoléon. Il craignait que Wellington n'eût fait qu'une simple halte à Mont-Saint-Jean et qu'il ne se dérobât, dans la nuit, pour aller prendre devant Bruxelles une position où le rejoindraient les Prussiens. Si tel était l'objectif de l'ennemi, l'empereur regardait la partie comme très compromise, car autant il se croyait sûr d'exterminer l'armée anglaise à Mont-Saint-Jean, autant il regardait comme hasardeux de déboucher de la forêt de Soignes devant les deux armées réunies [2]. D'ailleurs, tout cela n'était que conjectures pour l'empereur, car il doutait encore si la masse des Prussiens se repliait vers Bruxelles ou vers Liège [3]. Et dans le flot de pensées contradictoires qui battaient son cerveau, surnageait l'espérance que, au cas même où Blücher manœuvrerait pour se rapprocher de Wellington, l'armée prussienne abîmée, tronçonnée, démoralisée par la bataille de Ligny, ne serait pas

1. Même le lendemain matin, Napoléon n'admettait pas encore cette hypothèse. C'est seulement à une heure après midi qu'il fit écrire à Grouchy : « Rapprochez-vous de l'armée afin qu'aucun corps ennemi ne puisse se mettre entre nous. » Voir les deux lettres à Grouchy, le Caillou, 18 juin, 10 heures (Registre du major-général), et en avant du Caillou, 18 juin, 1 heure. (Citée par Grouchy, *Relat. succ.*, Appendice I, 21.)

2. Napoléon, *Mém.*, 119. Cf. 193-196, 198-199.

3. Cf. l'ordre précité à Grouchy, 17 juin : « Instruisez-moi des mouvements de l'ennemi, de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut faire. »

en état de rentrer en ligne avant plusieurs jours[1].

Les incertitudes de l'empereur touchant les projets de Wellington étaient bien justifiables, car, jusque très avant dans la nuit, le duc lui-même ne savait point encore quel parti il allait prendre[2]. Cela dépendait de Blücher. Comme il l'avait dit, le matin, à l'officier d'ordonnance de Gneisenau, le lieutenant de Massow, il accepterait la bataille à Mont-Saint-Jean, s'il avait l'assurance d'être soutenu au moins par un des quatre corps prussiens. Autrement, il continuerait sa retraite[3].

Or, depuis douze heures, Wellington était sans nouvelles du quartier-général prussien. Blücher avait bien été informé par Massow, de retour auprès de lui dès midi, du plan éventuel du général anglais, et il brûlait d'y coopérer[4]. Mais, avant de s'engager formellement à seconder Wellington le lendemain, Blücher était obligé d'at-

1. Napoléon, *Mém.*, 195, 199. Cf. la lettre de Bassano à Caulaincourt (le Caillou, 18 juin au matin, Arch. Aff. étr., 1802) où se reflète la pensée de l'empereur : « La victoire de Ligny est d'une haute importance. L'élite de l'armée prussienne a été écrasée. Le moral de cette armée s'en ressentira longtemps. » — La *Relation* de l'*Ambigu*, de Londres (LII, 479), que Napoléon jugeait très véridique : « ... On s'exagéra les résultats de la bataille de Ligny. » — Les paroles de Soult citées dans les notes manuscrites de Baudus : « Dans l'état où la bataille a mis l'armée prussienne, il suffirait d'un faible corps pour l'observer. »

2. Les lettres de Wellington où il annonce qu'il va livrer bataille sont datées : Waterloo, 18 juin (de 2 heures à 4 heures du matin). (*Dispatches*, XII, 476, 478, et *Supplementary*, 501.) Jusque-là, il prend éventuellement position. Il espère combattre le lendemain [à Colville, 17 juin, au soir (*Dispatches*, XII, 476) : « ... L'armée conservera *probablement* demain sa position en avant de Waterloo »], mais il n'a pas encore pris de résolution ferme. — Aussi Hügel, commissaire du roi de Wurtemberg au quartier-général anglais, écrit à son souverain le 17 juin au soir : « A la nouvelle de la retraite des Prussiens, Wellington s'est retiré à Waterloo et conservera cette position si Blücher tient sa promesse. » (Lettre citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 367.)

3. Müffling, *Aus meinem Leben*, 238. Cf. Rapport de Wellington à Bathurst, Waterloo, 19 juin (*Dispatches*, XII, 479), et *Memorandum* de Wellington. (*Supplementary Dispatches*, X, 527.)

4. Von Ollech, 186.

tendre que son armée fût concentrée et ravitaillée [1]. Les choses n'allaient pas si vite. Dans l'après-midi du 17 juin, seuls le Ier et le IIe corps étaient massés à Wavre ; encore manquaient-ils de munitions et de vivres. Le grand parc avait été dirigé par Gembloux sur Wavre; mais éviterait-il la cavalerie française? Pour les IIIe et IVe corps, ils pouvaient être suivis de si près par les Français qu'il leur faudrait s'arrêter et livrer bataille [2].

Vers cinq heures, comme le bruit de la canonnade de Genappe allait diminuant, le grand parc arriva. Trois heures plus tard, le IIIe corps traversa Wavre pour se rendre à la Bavette. A onze heures, enfin, un rapport de Bülow annonça qu'il était à Dion-le-Mont avec la tête du IVe corps [3]. Blücher reçut au même moment une dépêche de Müffling lui confirmant que Wellington avait pris éventuellement à Mont-Saint-Jean des positions de combat [4]. Gneisenau hésitait encore. « — Si les Anglais sont battus, objectait-il non sans raison, nous risquons d'être complètement détruits. » Blücher finit par décider son tout-puissant chef d'état-major : « — Gneisenau a cédé! dit-il d'un air triomphant au colonel Hardinge [5], l'attaché militaire anglais. Nous allons rejoindre le duc. » Il écrivit à Wellington : « Le corps de Bülow se mettra en marche demain à la pointe du jour dans votre direction. Il sera

1. Von Ollech, I, 187.
2. Wagner, IV 55. Damitz, II, 145-146, 207. Von Ollech, 166-167, 187.
3. Lettre de Bülow, Dion-le-Mont, 17 juin, 10 heures du soir. (Citée par von Ollech, 167-168.) Damitz, II, 207-210.
4. Von Ollech, 187.
5. Témoignage de Hardinge, cité par Stanhope, *Notes of conversations with the duc of Wellington*, 110. Cf. l'article du colonel Maurice dans l'*United Service Magazine*, de juillet 1890. — Hardinge, blessé à Ligny aux côtés de Blücher (on dut l'amputer du poignet gauche), avait été transporté à Wavre.

immédiatement suivi par le corps de Pirch. Les Ier et IIIe corps se tiendront prêts aussi à se porter vers vous. L'épuisement des troupes, dont une partie n'est pas encore arrivée, ne me permet pas de commencer mon mouvement plus tôt[1]. »

Cette lettre parvint vers deux heures du matin[2] au duc Wellington, à son quartier-général de Waterloo, village situé à une lieue en arrière des premières lignes anglaises. Désormais assuré du concours des Prussiens, Wellington se détermina à accepter la bataille[3]. La fortune tournait encore pour lui ; mais il n'en était pas moins resté trop longtemps dans l'expectative. Le manque de nouvelles de Blücher devait lui faire penser que les Prussiens ne pourraient seconder son armée, et, bien qu'il ne voulût combattre qu'avec leur appui, il n'avait pris encore, à une heure du matin, aucune disposition de retraite[4].

1. Blücher à Müffling, Wavre, 17 juin (entre 11 heures et minuit) (citée par von Ollech, 187). Ordres à Bülow et à Pirch, Wavre, 17 juin, minuit (cités par le même, 188). Cf. C. de W. (Müffling), 20.

2. De Wavre à Waterloo il y a quinze kilomètres à vol d'oiseau. Müffling (C. de W., 20) dit que cette lettre arriva à 9 heures du matin. C'est un lapsus, car les lettres de Wellington, datées de 3 heures après minuit, prouvent qu'il avait déjà reçu la dépêche de Blücher.

3. Wellington à sir Charles Stuart, au duc de Berry, à lady Webster, Waterloo, 18 juin, 3 heures du matin. (*Dispatches*, XII, 476, et *Supplementary*, X, 501.)

Dans ces lettres, Wellington semble certain de la victoire à Mont-Saint-Jean ; mais il admet la possibilité d'être tourné par Hal, auquel cas il abandonnerait sa position et découvrirait Bruxelles. « Tenez-vous prête à quitter Bruxelles pour Anvers, écrit-il à lady Webster, au cas où cela deviendrait nécessaire. »

4. Le maréchal Wolseley (*Déclin et Chute de Napoléon*, 196) juge inconcevable la conduite de Wellington. Pour l'expliquer, il est assez disposé à admettre, sans cependant se prononcer absolument, que, comme l'ont dit en Angleterre Lockhart, Young, le colonel Maurice et Ropes, le duc serait allé à Wavre dans la soirée, aurait conféré avec Blücher et serait revenu à Waterloo avant minuit, avec l'assurance formelle de la coopération des Prussiens.

Or cette excursion de Wellington au quartier-général prussien est infirmée, implicitement mais péremptoirement, par la lettre de Blücher citée plus haut. En outre, si Wellington avait été à Wavre, comment Müffling

Dans le moment même où Wellington arrêtait ses résolutions, Napoléon les pénétrait. Il s'était couché assez tard au Caillou. Auparavant, dans l'hypothèse d'une grande action pour le lendemain, il avait dicté un ordre de bataille [1]. Il s'était aussi fait lire le courrier arrivé de Paris, et avait dicté plusieurs lettres, « nécessitées, dit Davout, par les ennuis et les embarras que lui causaient les intrigues de la Chambre des représentants [2] ». Réveillé après avoir à peine dormi, l'empereur s'était levé vers une heure du matin pour faire la tournée entière de ses avant-postes. Seul l'accompagnait le général Bertrand. La pluie avait repris; elle tombait à torrents. Quand Napoléon eut

n'en eût-il rien su ni dit, et comment la chose n'eût-elle pas été ébruitée et contée ensuite par les historiens allemands et anglais ?

(Depuis que j'ai écrit cette note, M. Archibald Forbes a publié (*Century*, 1er janvier 1898) un article où il nie absolument, pour beaucoup de bonnes raisons, la prétendue visite de Wellington au maréchal Blücher, à Wavre. Il reproduit en outre un entretien de Wellington au cours duquel le duc a dit : « Il n'est pas vrai que je sois allé à Wavre. Je n'ai pas vu Blücher la veille de Waterloo. »)

1. Napoléon, *Mém.*, 118. — Dans l'ordre de Soult du 18 juin (Arch. Guerre) que je citerai plus loin, il est en effet parlé d'un ordre de bataille dicté la veille au soir par l'empereur.

2. Souvenirs de Davout sur les Cent Jours dictés à Gordon, précepteur de son fils. (Comm. par le général duc d'Auerstædt.)

Cette assertion de Davout ne me paraît point devoir être mise en doute, d'autant qu'il y avait eu, le 16 juin, à la Chambre, une séance assez orageuse dont il fut rendu compte à l'empereur. Note pour l'empereur, 16 juin (Arch. Aff. étr., 1802), et Berlier à Bassano, 17 juin (Arch. nat. AF, IV, 1933) : « Le projet de finances donnera matière à discussion pour les Chambres. Cela vaudra mieux, car, quand on n'a pas de quoi s'occuper, on s'agite et on ne peut le faire que d'une façon fâcheuse... Les succès de l'armée seront bien utiles pour relever le courage des hommes faibles et en imposer aux mécontents. »

L'auteur de *Napoléon, sa Famille, ses Amis, etc.* (IV, 382, 385) assure, d'après une confidence faite par l'empereur à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, qu'une main traîtresse avait glissé dans ce courrier du 17 juin un billet signé : « Duc d'Enghien, Ferdinand VII, Pie VII, » où la chute prochaine de l'empereur était prophétisée en termes apocalyptiques. Ce même auteur dit encore que, sur le champ de bataille de Ligny, le lendemain de l'action, un blessé français avait prédit à Napoléon une trahison des généraux en chef, et que, dans le verger du Caillou, on trouva cette inscription : « Ici sera le tombeau des Français. » Il me paraît que c'étaient bien des présages pour un seul jour !

atteint la crête de la Belle-Alliance, les bivouacs anglais lui apparurent à petite portée de canon. Le silence y régnait, l'armée alliée semblait ensevelie dans le sommeil. A l'horizon, la forêt de Soignes, où se reflétaient, à travers un voile de pluie et de fumée, les innombrables feux allumés par les soldats, avait des lueurs rouges d'incendie. L'empereur jugea que les Anglais tiendraient sur ces positions. S'ils avaient dû battre en retraite de nuit ou même au lever du soleil, comme il le craignait, il y aurait eu déjà dans leur camp des mouvements préparatoires à une mise en marche. L'empereur rentra au Caillou comme le jour pointait[1].

Il y trouva la lettre que Grouchy lui avait écrite de Gembloux, la veille, à dix heures du soir. L'estafette était arrivée au Caillou vers deux heures[2]. Cette dépêche portait que les Prussiens semblaient se replier en deux colonnes, l'une vers Liège et l'autre vers Wavre, et que, si la marche de masses prussiennes sur Wavre était confirmée par les rapports de la nuit, Grouchy « les suivrait afin de les séparer de Wellington[3] ». Confiant dans la parole de son lieutenant, l'empereur ne crut pas devoir lui

1. Napoléon, *Mém.*, 120. — Le récit de Napoléon est confirmé par les notes de Coupuliau (Boucquéau, fils du fermier du Caillou), écrites en 1816 (*La Belle-Alliance, Ode dédiée à la Princesse d'Orange*) et par les traditions locales. L'empereur, dans sa visite aux avant-postes, s'arrêta à la ferme de Chantelet où le maréchal Ney avait pris gîte. Soult, Bertrand, Bassano étaient couchés au Caillou, dans les pièces du second étage, sur de la paille ; d'autres officiers généraux logèrent à Plancenoit et à Monplaisir.

2. Gourgaud, 83. — Il y a plus de 8 lieues de Gembloux au Caillou par Sombreffe et les Quatre-Bras. Il n'est donc pas extraordinaire que l'estafette ait mis, en pleine nuit, quatre heures à ce trajet. Marmont, toujours très peu véridique, prétend (*Mém.*, VII, 124), d'après le témoignage du colonel Bernard, que cette lettre arriva au quartier-impérial à 8 heures du soir, *c'est-à-dire deux heures avant d'avoir été écrite!* Napoléon (*Mém.*, 116) est également inexact en disant : 1° que cette lettre était datée de 5 heures ; 2° qu'il la reçut à 11 heures.

3. J'ai cité cette lettre *in extenso*, pp. 248-249.

envoyer, pour l'instant, de nouvelles instructions[1]. Ce n'est pas à dire qu'il ait eu raison.

Peu de temps après, des espions, puis des officiers envoyés en reconnaissance et des déserteurs belges vinrent, par leurs rapports, confirmer les prévisions de l'empereur. Les Anglais ne bougeaient pas. La bataille aurait lieu à Mont-Saint-Jean[2].

L'empereur croyait tenir la victoire. Le pâle soleil qui apparaissait à travers les nuées « allait éclairer la perte de l'armée anglaise[3] ». Napoléon était cependant troublé par l'inquiétude de ne pouvoir attaquer aussitôt qu'il le voudrait et qu'il le faudrait[4]. La veille au soir, dans l'espoir douteux que Wellington l'attendrait à Mont-Saint-Jean, il avait indiqué la position de bataille des différents corps d'armée, de façon à pouvoir engager l'action de bonne heure[5]. Malheureusement, l'orage avait détrempé les terres au point que, de l'avis des généraux d'artillerie, il serait impossible de faire manœuvrer les pièces. La pluie, il est vrai, venait de cesser ; mais il faudrait plusieurs heures pour

1. Napoléon (Gourgaud, 83, et *Mém.*, 117) prétend avoir envoyé alors un duplicata de l'ordre qu'il avait expédié à 9 heures, prescrivant à Grouchy de porter un détachement à Saint-Lambert. Les raisons que j'ai données (p. 270, note 3) contre l'envoi par l'empereur d'un ordre à Grouchy d'occuper Saint-Lambert valent également contre le prétendu duplicata de ce prétendu ordre.

2. Napoléon, *Mém.*, 122. Cf. Gourgaud, 84, et discours de Drouot à la Chambre des pairs. (*Moniteur*, 24 juin.)

3. Napoléon, *Mém.*, 122.

4. Napoléon, *Mém.*, 122.

5. L'existence de cet ordre du 17 juin (de 8 à 10 heures du soir), que personne n'a signalé jusqu'ici, est prouvée par les mots de l'ordre de Soult du 18 juin au matin (Arch. Guerre, Armée du Nord) : « ... afin que chacun puisse être en bataille à la position de bataille que l'empereur *a indiquée par son ordre d'hier soir.* »

C'est évidemment pour l'exécution de cet ordre de la soirée que Foy avait prescrit à sa division d'être sous les armes à Genappe, à 3 heures et demie du matin, et de se tenir prête à suivre le mouvement de la division Jérôme. (Ordre, Genappe, 17 juin. Registre de corresp. de Foy, comm. par le comte Foy.)

étancher et raffermir le terrain[1]. Vers cinq heures, l'empereur, jugeant sans doute qu'il n'était plus nécessaire de faire occuper si tôt la position de bataille, et qu'il valait mieux laisser aux troupes le temps de se rallier, de nettoyer leurs armes et de faire la soupe, se détermina à attendre jusqu'à neuf heures pour commencer l'attaque. Il dicta à Soult cet ordre qui modifiait celui de la veille : « L'empereur ordonne que l'armée soit prête à attaquer à neuf heures du matin. MM. les commandants de corps d'armée rallieront leurs troupes, feront mettre les armes en état et permettront que les soldats fassent la soupe. Ils feront aussi manger les soldats afin qu'à neuf heures précises chacun soit prêt et puisse être en bataille, avec son artillerie et ses ambulances, à la position de bataille que l'empereur a indiquée par son ordre d'hier soir[2]. »

1. Napoléon, *Mém.*, 122. Discours de Drouot à la Chambre des pairs. (*Moniteur*, 24 juin.)

2. Ordre de Soult, quartier-général impérial, 17 juin (entre 4 et 5 heures du matin). (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Cet ordre prouve que l'empereur comptait attaquer dès 9 heures du matin. On en doit conclure aussi que, le soir du 17, il avait l'intention d'attaquer de meilleure heure encore. En effet, si Napoléon avait déjà prescrit, dans son ordre de 10 heures du soir, que l'armée fût en bataille à 9 heures du matin, il n'eût point cru utile de réitérer ce même ordre au point du jour. Dans le second ordre, il n'est point question de nouvelles positions. On doit occuper les positions indiquées la veille. Pourquoi alors ce second ordre, si ce n'est pour fixer une autre heure de rassemblement ? Quant aux causes de ce retardement, je l'ai dit, c'est l'état du terrain et aussi la nécessité de donner aux troupes, qui étaient très dispersées, le temps de se rallier.

LIVRE III

WATERLOO

CHAPITRE I

BLÜCHER ET GROUCHY

1. Dispositions et mouvements de l'armée prussienne dans la matinée du 18 juin. — Départ de Wavre du feld-maréchal Blücher (onze heures).
II. Les dispositions de Grouchy.
III. La discussion entre Gérard et Grouchy à Walhain (midi).

I

Selon sa promesse [1], Blücher avait pris des dispositions pour seconder vigoureusement ses alliés. Des ordres expédiés dans la nuit enjoignirent à Bülow de marcher au point du jour sur Chapelle-Saint-Lambert, distant de Mont-Saint-Jean de sept kilomètres à vol d'oiseau, et à Pirch Ier de suivre le mouvement du corps de Bülow. A Chapelle-Saint-Lambert, ces généraux agiraient selon les circonstances. Si l'action ne paraissait pas encore sérieusement engagée, ils resteraient dans cette position en dissimulant leur présence ; au cas contraire, ils attaqueraient le flanc droit de l'armée

1. Blücher à Müffling, Wavre, 17 juin, 11 heures du soir. (Cité par von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 187.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 209.

française[1]. Quant aux corps de Zieten et de Thielmann, ils devaient demeurer jusqu'à nouvel ordre dans leurs cantonnements de la rive gauche de la Dyle. Blücher comptait les amener aussi au soutien des Anglais; mais, avant de prendre cette détermination, il lui fallait attendre les rapports de la matinée[2]. Il ne pouvait dégarnir complètement la ligne de la Dyle sans avoir des indications positives sur la marche et les forces du corps français qui était signalé à Gembloux.

Si bien conçue que fût cette disposition, elle avait un défaut initial. Le corps de Bülow n'ayant point donné à Ligny, Blücher voulait l'engager le premier. Il sacrifia à cette préoccupation, d'ailleurs légitime, la rapidité des mouvements. Les corps de Zieten et de Thielmann bivouaquaient à Bierges et à la Bavette (huit et neuf kilomètres de Chapelle-Saint-Lambert); les corps de Pirch et de Bülow étaient à Aisemont et à Dion-le-Mont (dix et quatorze kilomètres de Chapelle-Saint-Lambert). Manifestement c'étaient les troupes les plus rapprochées du champ de bataille qu'il fallait y porter d'abord, tandis que celles qui en étaient le plus loin seraient venues occuper provisoirement la ligne de la Dyle. En tout cas, l'état-major devait prévoir que le corps de Pirch resterait immobile sous les armes pendant tout le défilé du corps de Bülow. C'était donc à Pirch de faire tête de colonne. Si l'on eût agi ainsi, la moitié de l'armée prussienne se fût trouvée concentrée à Chapelle-Saint-Lambert bien avant midi.

Il en alla tout autrement. La division Losthin,

1. Ordres à Bülow et à Pirch. Wavre, 17 juin, minuit. Ordre de Bulow, Dion-le-Mont, 18 juin. (Cités par von Ollech, 188, 191.)

2. Lettre précitée de Blücher à Müffling. Cf. von Ollech, 188; Wagner, IV, 58.

avant-garde de Bülow, n'arriva devant Wavre qu'à sept heures du matin. Elle mit beaucoup de temps à traverser les ponts et à gravir la grande rue du village, étroite et très escarpée. Quand elle eut débouché, un violent incendie, tout fortuit, se déclara dans cette rue et en barra l'accès. Le gros du corps de Bülow dut attendre que le feu fût éteint. La marche du IVe corps subit ainsi un retard de plus de deux heures; la division d'arrière-garde n'atteignit que vers trois heures les environs de Chapelle-Saint-Lambert[1]. Le IIe corps (Pirch) avait pris les armes dès cinq heures. Mais, comme il fallait laisser défiler le IVe corps, les troupes restèrent, piétinant sur place, à la tête de leurs bivouacs d'Aisemont jusque passé midi. A deux heures, la moitié du corps de Pirch était encore en-deçà de la Dyle[2].

Entre sept et huit heures du matin, le comte Gröben, de retour des avant-postes, avait fait le rapport que les Français, en position à Gembloux, ne s'étaient pas encore mis en mouvement, et qu'il n'évaluait leurs forces qu'à 15,000 hommes environ. « — Je ne puis affirmer, avait-il ajouté, que les Français ne soient pas plus nombreux, mais fussent-ils même trente mille, un seul de nos corps d'armée suffirait à garder la ligne de la Dyle. C'est à Mont-Saint-Jean que va se décider le sort de la campagne. Il faut y porter le plus de monde possible. » C'était bien l'avis de Blücher ; mais Gnei-

1. Rapport de Bülow (cité par von Ollech, 192). Wagner, IV, 58. Von Ollech, 191. Cf. Clausevitz (126) qui dit à tort que le IVe corps leva ses bivouacs seulement à 7 heures.

La tête du corps de Bülow arriva à Chapelle-Saint-Lambert vers 10 heures, le gros, passé midi ; et l'arrière-garde (division von Ryssel), à 3 heures seulement.

2. Von Ollech, 193. Cf. l'ordre précité à Pirch Ier, Wavre, 17 juin, minuit.

senau et Grolemann hésitaient encore à trop dégarnir la Dyle. « — Cette question, dit Grolemann, avec l'assentiment formel de Gneisenau, sera résolue à midi ; si, d'ici là, l'ennemi ne paraît pas devant Wavre en trop grandes forces, le Ier corps suivra les IIe et IVe corps, et peut-être le IIIe corps marchera-t-il aussi[1]. » En attendant, Blücher écrivit à Müffling : « Je vous prie de dire en mon nom au duc de Wellington que, tout malade que je suis, je me mettrai à la tête de mes troupes pour tomber sur l'aile droite ennemie dès que Napoléon aura engagé le combat. Si la journée se passe sans que les Français attaquent, je suis d'avis que nous les attaquions ensemble demain[2]. »

Avant d'expédier cette lettre que lui avait dictée Blücher, l'aide de camp Nostiz la communiqua à Gneisenau. La veille et le matin de la bataille de Ligny, celui-ci se défiait quelque peu des promesses de Wellington, qu'il regardait comme « un maître fourbe[3] ». La journée du 16 juin, où le duc n'avait envoyé à Brye ni un homme ni un canon, avait confirmé et accru les préventions de Gneisenau. Il craignait que les Anglais ne se repliassent sur Bruxelles sans combattre. Dans ce cas, l'armée prussienne se trouverait exposée à un désastre, prise en flagrant délit de marche et attaquée de front par Napoléon et de flanc ou à revers par le corps de Grouchy[4]. Gneisenau fit ajouter ce post-scriptum à la lettre de Blücher : « Le général de Gneisenau est tout à fait d'accord avec le feld-maré-

1. Von Ollech, 188-189. Cf. Wagner, IV, 58, et C. de W. (Müffling), 22.
2. Lettre de Blücher à Müffling, Wavre, 18 juin, 10 heures et demie. (Citée par von Ollech, 189.) Cf. Hügel au roi de Wurtemberg. (Cité par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 373.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 230.
3. Müffling, *Aus meinem Leben*, 184. Cf. **1815**, II, p. 142, note 1.
4. Von Ollech, 190.

chal; mais il prie Votre Excellence de pénétrer les secrètes pensées du duc de Wellington et de savoir s'il a réellement la ferme résolution de combattre dans sa position ou s'il ne compte faire que de simples démonstrations, qui pourraient entraîner notre armée aux plus grands périls[1]. »

Le temps passait ; l'ardent Blücher voulait être aux premiers coups de canon. Laissant Gneisenau maître de décider les mouvements des autres corps d'armée, il quitta Wavre à onze heures pour rejoindre Bülow vers Chapelle-Saint-Lambert. « Malgré tout ce que je souffrais de ma chute, dit-il plus tard, je me serais fait attacher sur mon cheval plutôt que de manquer à la bataille[2] ! »

II

Si Grouchy, dans la soirée du 17 juin, pouvait encore conserver quelques doutes sur la concentration de l'armée prussienne à Wavre[3], les renseignements qui lui parvinrent dans la nuit devaient les dissiper. Entre onze heures et minuit, il reçut un rapport du général Bonnemains et un autre du colonel du 15e dragons, annonçant tous deux que les Prussiens marchaient sur Wavre[4]. Vers trois heures du matin, on lui transmit de Walhain, ou de Sart-à-Walhain, l'avis que l'on avait vu passer, dans la journée de la veille, trois corps d'armée qui se dirigeaient sur Wavre, et que,

1. Nostiz à Müffling, Wavre, 18 juin, 10 heures et demie du matin. (Citée par von Ollech, 189).
2. Damitz, II, 248. Von Ollech, 190.
3. **1815**, II, 246-247.
4. Lettre de Bonnemains, Ernage, 17 juin, 10 heures et quart du soir, et Journal de la brigade Bonnemains. (Arch. Guerre. Armée du Nord.) Général Berton, *Précis*, 49.

d'après des propos d'officiers et de soldats, ces troupes allaient se masser près de Bruxelles pour livrer bataille[1]

Tous ces renseignements, qui confirment ceux du soir précédent, ne font qu'une lumière confuse dans l'esprit de Grouchy. Il ne doute plus que l'ennemi ne se soit dirigé sur Wavre ; mais, prenant à la lettre, sans réfléchir, les propos des Prussiens, il s'imagine que leur armée a fait là non une concentration stratégique, mais une simple halte et qu'elle va filer vers Bruxelles par la grande route[2]. Il sait que l'empereur a prévu une bataille contre les Anglais en avant de la forêt de Soignes[3], et il ne pense pas qu'au lieu de gagner Bruxelles les Prussiens peuvent, de Wavre, rejoindre directement leurs alliés par une courte marche latérale. Il ne voit pas que, pour empêcher cette jonction, il faut non point suivre les Prussiens par Walhain et Corbais, mais faire une poursuite de flanc par Saint-Géry et Mousty. A passer la Dyle au plus près et à manœuvrer par la rive gauche de cette petite rivière, il y a tous les avantages, il n'y a nul péril. Si les Prussiens sont restés à Wavre, qui est sur la rive

1. Renseignement recueilli à Sart-à-Walhain dans la nuit du 17 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Cf. Lettre de Grouchy à Napoléon, Gembloux, 18 juin. (Arch. Guerre.) — Ce renseignement recueilli à Sart-à-Walhain est à tort numéroté *premier renseignement*. C'est en réalité le second. (Voir à ce sujet **1815**, II, [illegible], note 1.) Il y est dit : « 30 à 40,000 Prussiens sont passés à Sart-à-Walhain, hier, 17, de 9 heures du matin à 3 heures après-midi. On pense qu'il a passé trois corps, le IIe et le IIIe, bien sûrement, et probablement le Ier. Tout se dirige sur Wavre. Ils ont annoncé vouloir livrer bataille près Bruxelles où ils veulent se masser. »

2. « Tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles. » Grouchy à Napoléon, Gembloux, 18 juin, 6 heures du matin. (Arch. Guerre.)

3. « Ayant été prévenu par Votre Majesté, quand je la quittai à Ligny, qu'Elle marchait aux Anglais pour les combattre, s'ils voulaient tenir de ce côté-ci de la forêt de Soignes... » Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

gauche de la Dyle, cette position sera plus facile à attaquer par la rive gauche que par la rive droite. S'ils se dirigent vers Bruxelles, on les suivra quand on aura atteint Wavre. S'ils marchent directement aux Anglais, l'apparition de 33,000 hommes sur leur flanc arrêtera ou tout au moins retardera leur mouvement. Si, enfin, ils ont déjà opéré leur jonction avec les Anglais et menacent d'écraser l'armée impériale sous leurs masses réunies, on sera, du moins, sur la rive gauche de la Dyle, assez près de l'empereur pour lui porter secours en pleine bataille.

Grouchy n'eut aucune idée de tout cela. Il ne modifia rien à ses ordres de la veille. Il laissa même, bien qu'il fût dès alors résolu à se porter à Wavre, le corps de Pajol et la cavalerie de Vallin opérer le mouvement excentrique qu'il avait prescrit sur Grand-Leez [1]. Il écrivit à l'empereur que, tous les renseignements confirmant la marche des Prussiens par Wavre sur Bruxelles, « afin de s'y concentrer ou de livrer bataille après s'être réuni à Wellington », il partait à l'instant pour Wavre [2].

1. **1815**, II, 249-250. — Bien loin d'annuler ces ordres, Grouchy les confirma par une nouvelle dépêche à Pajol. (Gembloux, 18 juin au matin. Arch. Guerre. Armée du Nord.) — Pajol était, à quatre heures du matin, au Mazy; du Mazy à Grand-Leez il y a, à vol d'oiseau, 10 kilomètres; du Mazy à Gentinnes il y en a 12. Pajol aurait donc pu être à Gentinnes pour se concentrer avec l'armée dans la direction de Mont-Saint-Guibert presque en même temps qu'il arriva à Grand-Leez, où il n'avait rien à faire, au lieu que, pour rejoindre l'armée de Grand-Leez à Gentinnes, il aurait eu encore 12 kilomètres à parcourir, au total 22. Donc ce mouvement était bien excentrique; mais Grouchy ne pensait qu'à couvrir sa droite et nullement à éclairer sa gauche. Même remarque pour le mouvement de la cavalerie de Vallin, qui avait passé la nuit à Bothey, entre le Mazy et Gembloux, et qui fut dirigée aussi sur Grand-Leez. (Grouchy à Gerard, 17 juin, et à Vallin, 18 juin. Arch. Guerre.)

2. Grouchy à Napoléon, Gembloux, 18 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.)

Cette lettre, que je donne plus loin *in extenso*, n'a pas d'indication horaire; mais on la trouve citée dans la *Relation succincte* de Grouchy

Grouchy avait dans la main 33,000 soldats et 96 pièces de canon[1]. En s'attachant servilement aux traces de l'arrière-garde prussienne, au lieu de manœuvrer, dès le matin du 18 juin, par la rive gauche de la Dyle, il commit une grosse erreur stratégique. En laissant, dans des circonstances si pressantes et si graves, ses troupes au bivouac une partie de la matinée, il fit une faute irrémissible. Le 18 juin, le jour point à deux heures et demie; à trois heures, il fait assez clair pour marcher. Or Grouchy avait prescrit à Vandamme et à Gérard de se mettre en marche l'un à six heures et l'autre à huit heures[2]. Le malheureux!

(Appendice II, 4), avec la mention : *trois heures du matin*. D'un autre côté, dans une dépêche de Soult à Grouchy, du 18 juin, une heure après-midi (citée par Grouchy, Appendice I, 21), il y a : « Vous avez écrit ce matin à *trois heures*. » Mais, dans l'original de cette même dépêche de Soult (comm. par M. F.-S.-M., parent de Grouchy), on lit : « Vous avez écrit ce matin à *six heures*. » Il est donc certain que la lettre fut écrite à six heures. Même si l'on n'avait pas la dépêche de Soult, il y aurait deux raisons pour le croire. La première, c'est que, dans une dépêche de Soult à Grouchy de 10 heures du matin, il n'est pas question de cette lettre. Or, si elle avait été écrite à 3 heures, Napoléon l'aurait indubitablement reçue avant dix heures, et s'il l'avait reçue, Soult en aurait certainement fait mention dans sa dépêche. La seconde raison, c'est que, comme on le verra plus loin, Grouchy ne quitta pas Gembloux avant 8 ou 9 heures. Il ne pouvait donc écrire à l'empereur à 3 heures du matin : « Je pars à l'instant. ». C'eût été lui donner une fausse indication d'une extrême gravité vu les circonstances.

1. Infanterie de Vandamme : 13,950 hommes.
Infanterie de Gérard : 10,275 hommes.
Division Teste (détachée du corps de Lobau) : 2,960 hommes.
Division de cavalerie Maurin (passée sous le commandement du général Vallin, Maurin ayant été blessé à Ligny) : 1,325 hommes.
Cavalerie d'Exelmans : 3,250 hommes.
Cavalerie de Pajol (moins la division Subervie) : 1,374 hommes.
Total : 33,134 hommes (défalcation des pertes à Ligny), et 96 pièces de canon. Comparer les effectifs à l'entrée en campagne et les pertes à Ligny. **1815**, II, 105-106 et 154.

2. Grouchy à Vandamme. Gembloux, 17 juin. (Arch. Guerre) : « Ainsi que nous en sommes convenus, je désire que vous vous mettiez en mouvement demain à 6 heures du matin. »

Grouchy à Gérard. Gembloux, 17 juin, 10 heures du soir (Arch. Guerre) : « Je désire que vous vous mettiez en marche, demain 18 courant, à 8 heures du matin. Vous suivrez le corps du général Vandamme. »

Dans ses divers écrits (*Observat.*, 15; *Fragm.*, 8; *Relat. succ.*, 28), Grouchy

Par suite de retards dans les distributions, les troupes ne partirent même pas aux heures fixées[1]. Les dragons d'Exelmans, qui avaient passé la nuit à Sauvenière et devaient former la tête de colonne, montèrent à cheval seulement vers six heures[2]. Le corps de Vandamme ne se mit en route de Gembloux qu'entre sept et huit heures[3], et le corps de Gérard ne quitta qu'à la même heure ses bivouacs de la rive droite de l'Orneau[4]. Autre cause de retard, toutes ces troupes prirent la même route. En marchant en deux colonnes, l'une par Sauvenière et Walhain, l'autre par Ernage et Nil-Pierreux, les deux corps d'armée eussent été massés en même temps à Corbais[5].

Grouchy, il semble, ne quitta pas Gembloux avant huit ou neuf heures[6]. Il chemina lentement

prétend que, d'après ses ordres, Vandamme devait se mettre en marche à la pointe du jour, et Gérard de grand matin. Mais les lettres précitées font foi.

1. D'après le rapport de Hulot (comm. par le baron Hulot), toutes les troupes avaient dû envoyer des détachements à Gembloux pour les distributions, lesquelles n'étaient pas terminées à 8 heures.

2. Bonnemains, dans son Journal de marche (Arch. Guerre), rapporte que la cavalerie d'Exelmans, dont il commandait une brigade, arriva à Walhain à 7 heures. Or, de Sauvenière à Walhain (par Baudeset) il y a 5 kilomètres. Exelmans (lettre citée par Gérard, *Nouvelles observ.*, 24-25) dit qu'il leva ses bivouacs seulement à 7 heures et demie. Mais le témoignage de Bonnemains paraît plus sûr.

3. Berthezène (lettre citée par Gérard, *Nouvelles Observ.*, 25) dit : 8 heures. Cf. le rapport de Hulot qui rapporte que, vers 9 heures, les troupes de Vandamme défilaient encore dans les rues de Gembloux. — Grouchy, dont la mémoire est décidément bien fautive, prétend que Vandamme se mit en marche avant le lever du soleil.

4. Ordre précité de Grouchy. Rapport de Hulot.

5. Gérard (*Quelques Docum.*, 47) se plaint que Grouchy ait fait marcher les deux corps d'infanterie en une seule colonne. Grouchy a répliqué (*Relat. succ.*, 28-29) qu'il avait prescrit à Gérard de prendre une autre route. Mais cet ordre était beaucoup trop tardif ; déjà Gérard s'était engagé à la suite de Vandamme, ainsi que le lui marquait l'ordre de mouvement de la veille.

6. Dans ses divers écrits, Grouchy ne précise pas l'heure de son départ. Il dit seulement qu'il rejoignit en route, à 5 ou 6 kilomètres de Gembloux, la tête du corps de Vandamme (*Relat. succ.*, 28), et son assertion est confirmée par les témoignages de ses officiers d'ordonnance, La Fresnaye et Legouest. (*Relat. succ.*, Appendice IV, 13, 25.) Or, comme la première division de Vandamme ne commença pas son mouvement avant 7 heures du matin,

et rejoignit la tête du 3ᵉ corps un peu en-deçà de Walhain[1]. Parvenu à dix heures environ aux

le maréchal Grouchy ne dut pas quitter Gembloux avant 8 heures. En outre, comme, à ce que rapporte Grouchy, il écrivit à l'empereur dès qu'il fut arrivé à Walhain (ou Sart-à-Walhain) ; comme sa lettre est datée de 11 heures, et comme enfin il n'y a pas 7 kilomètres de Gembloux soit à Walhain, soit à Sart-à-Walhain, il est évident que non seulement le maréchal partit très tard de Gembloux, mais encore qu'il fit ce court trajet au plus petit pas de son cheval. La déclaration de Le Sénécal (App. IV, 6) que Grouchy « partit avant le lever du jour » est donc d'une insigne fausseté.

1. Le village de Walhain et le hameau de Sart-à-Walhain, distants de 1,700 mètres, furent réunis en une seule commune en 1822. De Gembloux à Corbais, itinéraire de l'armée de Grouchy, il y avait quatre chemins, dont l'un passait par Walhain et un autre, le plus long des quatre, par Sart-à-Walhain.

Cela établi, je rappellerai que tous les historiens français, même Charras et Quinet qui ont habité la Belgique, disent que Grouchy s'arrêta le 18 juin à Sart-à-Walhain. De fait, dans tous les ordres, rapports et relations de Grouchy, ainsi que dans les souvenirs écrits de ses officiers d'état-major, il est parlé constamment de Sart-à-Walhain et jamais de Walhain. Mais Gérard (*Quelques Documents sur la Bat. de Waterloo*, 7) dit : « Walhain ou *Sart-à-Walhain*, petit village entre Gembloux et Wavre, » et, aux pages suivantes et dans ses autres écrits, il dit alternativement : *Walhain* et *Sarra-Walhain*. Le colonel Simon Lorière dit : *Walhain*. Le général Berton dit : *Walhain*. Berthezène dit : *Sarra-Walhain ;* mais ces mots : « village situé peu avant Nil-Saint-Vincent, » indiquent qu'il parle de Walhain. Lefol dit *Walhain* et *Sarra-Walhain*. Le Belge Catoire, dans une lettre à Gérard, dit : *Sarra-Walhain*, mais c'est manifestement un *lapsus* pour *Walhain*, car il parle du château du notaire Hollaërt (exactement Hollërt), qui habitait Walhain et non Sart-à-Walhain.

Faut-il donc croire que, comme Berthezène et Catoire, Grouchy et d'autres officiers ont confondu le hameau et le village et ont écrit : Sart-à-Walhain pour Walhain ? L'erreur serait d'autant plus facile à expliquer que sur la carte de Ferrari, qui servait à Grouchy, le nom de Sart-à-Walhain est inscrit presque au-dessus des clochers des deux villages, tandis que le nom de Walhain se trouve à gauche. A une lecture rapide, on peut se tromper. Grouchy, d'ailleurs, était coutumier de ces sortes de confusion. On verra plus loin qu'il écrivit : *Dion-le-Val* pour *Dion-le-Mont*, et *Temploux* pour *Gembloux*.

Il y a une indication d'une grande importance pour la discussion. C'est ceci : la maison du notaire Hollërt, où Gérard et ses officiers rapportent que Grouchy s'arrêta pour déjeuner, se trouve non pas à Sart-à-Walhain, mais à Walhain. Aussi lit-on dans l'*Histoire des Communes belges*, de Tarlier et Wauters, que la discussion fameuse entre Grouchy et Gérard se passa à Walhain et non à Sart-à-Walhain.

Mais tout est problème en cette question. Ni dans sa lettre à l'empereur, ni dans ses *Relations*, Grouchy ne parle du notaire Hollërt. Il dit : « Un ancien militaire décoré chez qui je m'arrêtai pour écrire à Napoléon. » J'ai pensé d'abord que l'ancien militaire décoré et le notaire de Walhain n'étaient qu'une même personne. J'ai pris des informations. Or Hollërt avait bien servi dans l'armée française de 1792 à 1795 (Campagne des Pays-Bas), mais comme officier de santé, et il n'était pas décoré. Grouchy, pour

premières maisons de ce village, il laissa filer la colonne d'infanterie et entra dans la maison du notaire Hollërt pour écrire à l'empereur[1]. Son aide de camp, Pontbellanger, envoyé en reconnaissance sur les bords de la Dyle, vers Mousty, lui avait rapporté, paraît-il, qu'aucune troupe ennemie ne se trouvait dans cette région[2]; et un habitant, ancien officier dans l'armée française, ou se disant tel, venait de lui donner de nouveaux et importants renseignements[3]. Il assurait que la masse des

donner plus d'autorité aux avis qu'il transmettait à l'empereur, a-t-il donc transformé l'ex-médecin militaire en ancien officier décoré, ou, plutôt, comme semble le dire le major La Fresnaye, le maréchal, après avoir reçu d'un ex-officier ou d'un individu se donnant pour tel, de faux renseignements, est-il entré chez Hollërt pour en faire part à l'empereur?

Ce qui est certain, c'est que, d'après les détails très circonstanciés donnés par Gérard, le colonel Simon Lorière, le général Valazé, l'intendant en chef Denniée, on ne peut douter que la discussion entre Grouchy et Gérard n'ait eu lieu dans une maison bourgeoise attenant à un grand jardin où s'élevait « un kiosque peint en vert ». Or, à Walhain, la ferme de la Marette (ancienne maison ou château de Longpré) répond à cette description, tandis que, au hameau de Sart-à-Walhain, il n'y a ni trace ni souvenir d'une habitation de ce genre. En outre, Gérard et Simon Lorière citent nommément Hollërt; il est de notoriété publique dans le pays que Grouchy fut l'hôte d'Hollërt; à la mort de celui-ci, cette circonstance fut rappelée dans son oraison funèbre (qui m'a été communiquée par son arrière-petit-fils, M. Vianvier, notaire à Nil-Saint-Vincent). Enfin ce discours funèbre nous apprend qu'Hollërt fut couché après sa mort, d'après son vœu formel, sur la civière qui avait servi à transporter, le soir du 18 juin 1815, dans sa maison de Walhain, le général Gérard blessé à Bierge et qu'il avait pieusement conservée pendant quarante ans. Or nous savons par une lettre de l'intendant général Deniée que Gérard fut en effet transporté, après sa blessure, dans la maison où avait eu lieu, à midi, sa discussion avec Grouchy.

En résumé, il est possible qu'en 1815 un officier décoré habitât Walhain ou Sart-à-Walhain, mais on n'a gardé de lui nul souvenir, au lieu que le notaire Hollërt a bel et bien existé et a maintes fois porté témoignage que Grouchy avait été son hôte le matin du 18 juin.

1. Grouchy, *Observat.*, 15; *Relat. succ.*, 33. Cf. la note précédente.

2. Grouchy, *Relat. succ.*, 27. Cf. Déclaration de Le Sénécal et lettres de Grouchy à Marbot (App. IV, 6; App. VIII, 50, 51, 56).

La mission de Pontbellanger ne paraît pas certaine. En tout cas, cet officier l'avait mal remplie, puisqu'il ne signala pas à Grouchy la présence à Mont-Saint-Guibert du détachement du colonel Ledebur (2 bataillons et 4 escadrons) qui resta là jusque vers 1 heure. (Voir la lettre de Ledebur à Bülow, Mont-Saint-Guibert, 18 juin, midi et demi, citée par von Ollech, 207.)

3. Grouchy, *Observ.*, 15; *Fragm. histor.*, 8; *Relat. succ.*, 33. Déclaration de La Fresnaye. (App. IV, 13.)

Prussiens, qui avait passé par Wavre, était campée dans la plaine de la Chyse, près de la route de Namur à Louvain (trois lieues à vol d'oiseau au nord-est de Wavre[1]).

Ce faux avis, que l'ancien officier « donnait comme positif », était des plus satisfaisants pour Grouchy. Non seulement l'armée de Blücher ne cherchait pas à opérer sa jonction avec Wellington par une marche de flanc, mais, au lieu de se porter directement sur Bruxelles, elle avait commencé par faire un long détour pour se concentrer d'abord dans la direction de Louvain. Ainsi l'ennemi se mettait temporairement hors de cause. Grouchy pouvait se féliciter d'avoir si heureusement manœuvré. S'il n'avait pas atteint les Prussiens, il était sur leurs traces et il les avait éloignés des Anglais, ce qui était le principal objectif de son mouvement. Le soir, toutes ses troupes allaient se trouver massées à Wavre, en position entre les deux armées ennemies. Le lendemain, il serait maître soit d'aller

1. Renseignement recueilli à Sart-à-Walhain (Walhain). (Arch. Guerre.) Cf. Grouchy à Napoléon, Sart-à-Walhain (Walhain), 18 juin, 11 heures. (Arch. Guerre.) Cf. Déclaration de La Fresnaye (*Relat. succ.*, IV, 12) : « Un officier décoré vint près de vous et vous dit que des colonnes prussiennes étaient parties sur Wavre, bien qu'il pensât que Blücher réunissait son armée vers Louvain. »

Comme je l'ai expliqué précédemment (Cf. p. 287, note 1), ce renseignement, qui est faussement numéroté deuxième renseignement, est en réalité le troisième renseignement reçu. C'est là qu'il est pour la première fois question de la Chyse. De même Grouchy parle pour la première fois de la Chyse dans la lettre écrite de Walhain à 11 heures.

Voici ce troisième renseignement : « Les blessés filent sur Liège, se dirigeant sur Beauwale, Jodoigne et Tirlemont. Les disponibles et ceux qui n'ont pas pris part à la bataille de Fleurus marchent sur Wavre et quelques-uns sur Tirlemont. — La masse est campée sur la plaine de la Chyse, près de la route de Namur à Louvain. La plaine de la Chyse est à 2 lieues et demie de Wavre sur la droite, près de Goddechins. — Ce dernier avis est positif. C'est là qu'ils paraissent vouloir se masser. Ils disent qu'ils ont conservé le champ de bataille (à Ligny) et qu'ils ne se retirent que pour livrer bataille de nouveau après leur réunion qui a été combinée entre Blücher et Wellington. »

combattre les Prussiens dans les plaines de la Chyse, soit de les attaquer dans leur marche de flanc s'ils se dirigeaient vers Bruxelles, soit de se porter lui-même sur cette ville pour se réunir au gros des forces françaises. Le maréchal s'empressa d'écrire à Napoléon afin de lui transmettre ces nouveaux renseignements. La fin de la lettre portait : « ... Ce soir, je vais être massé à Wavre et me trouver ainsi entre Wellington, que je présume en retraite devant Votre Majesté, et l'armée prussienne. J'ai besoin d'instructions ultérieures sur ce que Votre Majesté désire que je fasse. Le pays entre Wavre et la plaine de la Chyse est difficile, coupé et en partie marécageux. J'arriverai facilement à Bruxelles avant tout ce qui sera arrêté à la Chyse... Daignez, Sire, me transmettre vos ordres ; je puis les recevoir avant de commencer mon mouvement de demain[1]. »

« Demain ! » Il s'agissait bien de demain !

1. Grouchy à Napoléon, Sart-à-Walhain (Walhain), 18 juin, 11 heures du matin. (Arch. Guerre.)

La première partie de cette lettre est quelque peu confuse. Grouchy dit : « Les Ier, IIe et IIIe corps de Blücher marchent dans la direction de Bruxelles. Un corps venant de Liège a opéré sa jonction avec ceux qui ont combattu à Fleurus. Quelques-uns des Prussiens que j'ai devant moi se dirigent vers la plaine de la Chyse. Il semblerait que ce serait à dessein de s'y masser ou de combattre les troupes qui les poursuivraient ou enfin de se réunir à Wellington, projet annoncé par les officiers. »

Grouchy croit-il donc que trois corps prussiens marchent vers Bruxelles et qu'un quatrième se dirige vers la Chyse ? Mais quel serait ce corps-là, puisqu'il dit que le corps de Liège a fait sa jonction avec ceux qui ont combattu à Fleurus ? Et si Grouchy suppose que la masse de l'armée prussienne est déjà en marche sur Bruxelles, comment peut-il dire : « Je vais me trouver à Wavre entre Wellington et l'armée prussienne. » Comment encore, s'il pense que le gros des Prussiens s'approche déjà de Bruxelles, parle-t-il d'aller chercher un simple détachement dans les contrées marécageuses de la Chyse ? Comment enfin, s'il croit que trois corps prussiens se dirigent sur Bruxelles, ne les suit-il pas au plus vite ou ne se rapproche-t-il pas de Napoléon, et se propose-t-il de commencer son mouvement seulement le lendemain ?

Donc, à comparer le commencement de cette lettre avec la conclusion, il est évident que, si Grouchy avait bien compris les renseignements de

Grouchy remit cette lettre au major La Fresnaye, ancien page de Napoléon, qui partit aussitôt[1]. Quant au maréchal, désormais libre d'inquiétudes, et se croyant une journée entière devant lui pour prendre une détermination, il se mit tranquillement à déjeuner.

III

Il en était aux fraises (manger des fraises n'est point d'ailleurs un cas pendable même un matin de bataille), lorsque Gérard, qui avait devancé de deux ou trois kilomètres la tête du 4ᵉ corps, entra dans la pièce où il déjeunait[2]. Peu après fut introduit le colonel Simon Lorière, chef d'état-major de Gérard. En se promenant dans le jardin du notaire Hollërt, il avait entendu le canon gronder au loin ; il s'empressait d'en informer ses chefs. Il était un peu plus de onze heures et demie. Grouchy et Gérard descendirent dans le jardin. Le général Baltus, commandant l'artillerie du 4ᵉ corps, le général Valazé, commandant le génie, l'inspecteur aux revues Denniée s'y trouvaient avec de nombreux officiers d'état-major, tous très attentifs au bruit de la canonnade. Plusieurs d'entre eux étaient agenouillés, l'oreille contre terre, pour s'assurer de

« l'ancien officier », il les avait mal résumés dans sa lettre. Manifestement, le 18 juin, à 11 heures du matin, Grouchy croyait que la masse de l'armée prussienne était concentrée vers la Chyse. Il ne pouvait d'ailleurs croire autre chose, puisque, malheureusement, il regardait « comme positifs » les renseignements qu'il venait de recevoir et qui portaient : « La masse est campée sur la plaine de la Chyse. »

1. Grouchy à Napoléon (Walhain), 18 juin, 11 heures du matin, et Rosierne, 19 juin. (Arch. Guerre.) Déclaration précitée du major La Fresnaye. (*Relat. succ.*, App. IV, 2.)

2. Gérard à Simon Lorière, 10 août 1819. Simon Lorière au général Hulot, 16 août 1819. (Arch. Guerre.) Gérard au colonel de Grouchy. (*Quelques Docum.*, 24.) Cf. Grouchy, *Relat. succ.*, 33. Lefol, *Souvenirs*, 75.

la direction[1]. Gérard écouta quelques instants et dit :

« — Je crois qu'il faut marcher au canon[2]. »

Grouchy objecta que ce n'était vraisemblablement qu'une affaire d'arrière-garde[3]. Mais le feu devint plus vif et plus nourri. « Le sol en tremblait, » rapporte Simon Lorière. On ne pouvait plus douter que deux armées fussent aux prises. Vers l'ouest, des nuages de fumée s'élevaient à l'horizon.

« — La bataille est à Mont-Saint-Jean, dit un paysan que Valazé avait pris comme guide. On serait là en quatre ou cinq heures de marche. »

Le notaire Hollërt, appelé par Gérard, confirma les paroles du guide :

« — C'est sur la lisière de la forêt de Soignes, dit-il. Il y a d'ici environ trois lieues et demie. »

« — Il faut marcher au canon, » répéta Gérard.

« — Il faut marcher sur le canon, » dit à son tour le général Valazé[4].

Grouchy a reconnu qu'il était « vexé » d'entendre ses subordonnés lui donner publiquement un avis[5] C'était une raison pour lui de ne le point écouter. Il en avait une autre, la crainte de la responsa-

1. Simon Lorière au général Hulot, 16 août 1819. Gérard à Lorière, 10 août 1819. Déclaration du capitaine d'artillerie Thouvenin, attaché à l'état-major du 4e corps. (Arch. Guerre, Armée du Nord à la date du 18 juin.) Lettre de Denniée et rapport de Simon Lorière (cités par Gérard, *Quelques Documents*, 12, 13 et 18). Lettre de Valazé (citée par Gérard, *Dernières Observations*, 31). Gérard au colonel de Grouchy. (*Quelques Documents*, 24.) Cf. Grouchy, Rapport à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.)

2. Lettre de Valazé, citée par Gérard. (*Dernières Observat.*, 31.) Gérard au colonel de Grouchy. (*Quelques Docum.*, 24.) Cf. Grouchy, Rapport à Napoléon, Rosieren, 19 juin, et *Relat. succ.*, 33.

3. Questionnaire de Grouchy et réponse de Bella. (Grouchy, *Relat. succ.*, Append. IV, 43-44, 49-50.) Grouchy, *Fragm. histor.*, 26.

4. Rapport de Simon Lorière (cité par Gérard, *Quelques Documents*, 12-13). Lettres précitées de Valazé et de Denniée. Cf. rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.)

5 Questionnaire de Grouchy. (Grouchy, *Relat. succ.*, App. IV, 45.)

bilité. Plutôt que suivre les conseils hasardeux de ses généraux, ne valait-il pas mieux s'en tenir aveuglément à la lettre des instructions de l'empereur, qui le couvriraient quoi qu'il advînt? Il dit :

« — L'empereur m'a annoncé hier que son intention était d'attaquer l'armée anglaise, si Wellington acceptait la bataille. Donc je ne suis nullement surpris de l'engagement qui a lieu en ce moment. Si l'empereur avait voulu que j'y prisse part, il ne m'aurait pas éloigné de lui au moment même où il se portait contre les Anglais. D'ailleurs, en prenant de mauvais chemins de traverse, détrempés par la pluie d'hier et de ce matin, je n'arriverais pas en temps utile sur le lieu du combat[1]. »

Le général Baltus conclut comme Grouchy :

« — Les chemins seraient bien difficiles. L'artillerie ne s'en retirerait pas[2]. »

« — Avec mes trois compagnies de sapeurs, riposta le général Valazé, je me charge d'aplanir bien des difficultés[3]. »

« — J'arriverai toujours avec les coffrets ! » s'écria Gérard[4].

Valazé, ayant de nouveau consulté son guide, qui attesta que la marche serait peu de chose, reprit :

« — Les sapeurs peuvent faire beaucoup de passages[5]. »

Gérard s'animait de plus en plus :

1. Grouchy, *Relat. succ.*, 33, et Déclaration du colonel de Blocqueville. (*Id.*, App. V, 5.) Lettre précitée de Valazé. *Cf.* Grouchy à Napoléon, [illegible], 19 juin.

2. Lettres de Valazé et de Denièe. Grouchy, *Relat. succ.*, 33. — Thouvenin, qui bien que se trouvant dans le jardin n'entendit pas la discussion rapporte que Baltus lui redit ces paroles quand on quitta Walhain.

3. Lettre de Valazé. Grouchy, *Relat. succ.*, 34.

4. Lettre de Valazé.

5. Lettre de Valazé. Grouchy, *Relat. succ.*, 34.

« — Monsieur le maréchal, dit-il, il est de votre devoir de marcher au canon[1]. »

Offensé que Gérard se permît de lui faire la leçon, et cela à haute voix en présence d'une vingtaine d'officiers, Grouchy répliqua d'un ton sévère, de façon à clore la discussion[2] :

« — Mon devoir est d'exécuter les ordres de l'empereur, qui me prescrivent de suivre les Prussiens ; ce serait enfreindre ses instructions que d'obtempérer à vos avis[3]. »

A ce moment survint un aide de camp d'Exelmans, le commandant d'Estourmel. Il annonça qu'une forte arrière-garde prussienne était en position devant Wavre. Cet officier était chargé de dire aussi que, d'après tous les indices, l'armée ennemie avait passé les ponts de Wavre dans la nuit et la matinée pour se rapprocher de l'armée anglaise et que, en conséquence, le général Exelmans pensait à se porter par Ottignies sur la rive gauche de la Dyle. Ces nouveaux renseignements et l'avis exprimé par Exelmans étaient autant de raisons à l'appui du conseil de Gérard. Mais pour Grouchy, toujours persuadé que les Prussiens avaient gagné Wavre en vue d'une retraite vers la Chyse, la présence de leur arrière-garde dans cette ville confirmait ces présomptions. Il se félicitait d'avoir résisté à Gérard puisque les ordres de l'empereur étaient de suivre l'armée prussienne, et qu'il allait enfin pouvoir atteindre cette insaisissable armée. Il dit à d'Estourmel qu'il donnerait lui-même

1. Grouchy, *Relat. succ.*, 33. Cf. Questionnaire à Bella. (*Relat. succ.*, App. IV, 45.)

2. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Questionnaire à Bella. (*Relat. succ.*, App. IV, 34.)

3. Grouchy, *Relat. succ.*, 34.

des ordres au général Exelmans et demanda ses chevaux[1]

Comme il mettait le pied à l'étrier, Gérard risqua une dernière tentative :

« — Si vous ne voulez vous porter vers la forêt de Soignes avec toutes les troupes, permettez-moi, du moins, de faire ce mouvement avec mon corps d'armée et la cavalerie du général Vallin. Je suis certain d'arriver, et d'arriver en temps utile[2]. »

« — Non, répondit Grouchy, ce serait commettre une impardonnable faute militaire que de fractionner mes troupes et de les faire agir sur les deux rives de la Dyle. J'exposerais l'une et l'autre de ces fractions, qui ne pourraient se soutenir, à être écrasées par des forces deux ou trois fois supérieures[3]. »

Il mit son cheval au galop[4]. Ceux des officiers de son état-major qui n'avaient assisté que de loin à la discussion, et qui entendaient le canon, croyaient qu'on allait manœuvrer pour se rapprocher de l'armée impériale[5].

1. Lettre d'Exelmans à Gérard, 1er février 1830. (Citée par Gérard, *Dernières Observations*, 13 et 25.) Relation d'un officier de l'armée de Grouchy. (Papiers du général G.) Cf. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.*, 34. Déclaration de Le Sénécal et Questions à Bella. (App. IV, 7 et 44.) — Comme on le verra plus loin, Exelmans, pour préparer le mouvement sur la Dyle, avait déjà porté une brigade de dragons à quinze cents mètres d'Ottignies.

2. Grouchy, *Relat. succ.*, 34. Déclaration de Blocqueville. Rapport de Simon Lorière. Cf. Gérard, *Dernières Observations*, 41.

3. Grouchy, *Relat. succ.*, 34. Déclaration de Blocqueville. Rapport de Simon Lorière.

4. Déclaration de Thouvenin. (Arch. Guerre. Armée du Nord, à la date du 18 juin.)

5. Déclaration de Thouvenin.

CHAPITRE II

LA BATAILLE DE WATERLOO

LA MATINÉE

I. Topographie du champ de bataille.
II. Positions de l'armée anglo-néerlandaise.
III. Le déjeuner de Napoléon au Caillou. — Lettre à Grouchy.
IV. La dernière revue (dix heures). — Ordre de bataille de l'armée française. — Disposition de Napoléon pour l'attaque (onze heures).

I

Les plateaux de la Belle-Alliance et de Mont-Saint-Jean, chacun d'une altitude moyenne de 132 mètres, s'élèvent à peu près parallèlement dans la direction du couchant au levant. Ils sont séparés par deux vallons jumeaux que la grande route de Charleroi à Bruxelles traverse perpendiculairement, du sud au nord. Ces deux vallons sont étroits et peu profonds ; de l'auberge de la Belle-Alliance aux crêtes de Mont-Saint-Jean, il n'y a que 1,300 mètres à vol d'oiseau, et les fonds les plus bas sont cotés 110. A l'est de la grande route, c'est le vallon de Smohain qui, très accidenté, va toujours se resserrant, devient ravin et finit par se confondre avec le lit du ruisseau d'Ohain ; à l'ouest, c'est le vallon de Braine-L'Alleud qui présente aussi de multiples ondulations de terrain et où passe en biais la route de Nivelles. Cette seconde route court

du S.-S.-O. au N.-N.-E. Après avoir atteint le plateau de Mont-Saint-Jean, elle s'embranche à angle aigu, au hameau de ce nom, sur la grande route, laquelle traverse, à environ une lieue de là, le village de Waterloo, construit dans une échancrure de la forêt de Soignes, et continue vers Bruxelles en s'enfonçant sous bois[1].

Vue de la Belle-Alliance, la grande route de Bruxelles, qui descend et remonte en ligne droite, semble très roide. C'est une illusion de perspective. En réalité, la pente n'a point une si forte inclinaison. Un cavalier peut la gravir à un galop soutenu sans trop presser son cheval ni l'essouffler[2]. Mais à la droite comme à la gauche de la route, le sol très inégal s'escarpe en maint endroit. C'est une succession infinie de mamelons et de creux, de plis et de rideaux, de sillons et de renflements. Toutefois, à le regarder des hauteurs, le double vallon a l'aspect d'une plaine s'étendant sans dépressions marquées entre deux collines d'un très faible relief. Il faut passer à travers champs pour voir ces mouvements de terrain incessants et onduleux, comparables aux houles de la mer.

Le chemin d'Ohain à Braine-L'Alleud, qui côtoie la crête du plateau de Mont-Saint-Jean et y coupe à angle droit la route de Bruxelles, couvre d'une ligne d'obstacles naturels presque toute la position anglaise. A l'est de la grande route, ce chemin est au ras du sol; mais une double bordure

1. On a vu que Wellington avait établi, le soir du 17 juin, son quartier-général à Waterloo; il y écrivit, le 19, le bulletin de sa victoire. C'est pourquoi la bataille porte le nom de Waterloo, bien que l'action se soit passée à une lieue au sud de ce village.

2. J'ai fait plusieurs fois cette expérience. — En raison des mouvements du terrain qu'elle traverse, la route de Bruxelles est tantôt au niveau des champs, tantôt en remblai, tantôt encaissée. L'encaissement était beaucoup plus profond en 1815 à partir de la Haye-Sainte jusqu'au chemin d'Ohain.

de haies vives, hautes et drues, le rend infranchissable à la cavalerie. A l'ouest, le terrain se relevant brusquement, le chemin d'Ohain s'engage entre deux talus de cinq à sept pieds ; il forme ainsi, l'espace de 400 mètres, une redoutable tranchée-abri. Puis il se retrouve de niveau et continue son parcours sans présenter désormais d'autres obstacles que quelques haies éparses[1]. En arrière de la crête

1. Je devrais employer l'imparfait au lieu du présent, car dès 1825 Wellington disait, au retour d'une excursion à Mont-Saint-Jean, qu'on lui avait changé son champ de bataille. Plusieurs bois, ainsi que la partie de la forêt de Soignes qui entourait Waterloo au nord, ont été défrichés. Les haies qui couronnaient le chemin d'Ohain à l'est de la grande route de Bruxelles ont été arrachées. Enfin, des talus qui bordaient ce chemin à l'ouest de la grande route, jusqu'au chemin de Merbe-Braine, le talus intérieur existe seul encore, et partiellement. L'autre a été rasé lors des grands travaux de terrassement (1822-1823) exécutés pour l'érection du Lion-Belge sur l'immense butte conique artificielle que l'on aperçoit de partout et qui de partout gâte le paysage.

On répète sans cesse que, pour édifier cette butte, on a écrêté de deux mètres tout le plateau sur une superficie de 14 ou 15 hectares. (A ce compte, par quel miracle la berge intérieure du chemin d'Ohain existerait-elle encore?) C'est une tradition erronée. Le plateau n'a pas été écrêté. Le sol du chemin d'Ohain qui en suit le bord est le sol primitif. L'emprise des terres a eu lieu seulement sur les rampes supérieures du coteau, à l'*ouest* de la route, depuis le potager de la Haye-Sainte jusqu'à la base actuelle de la Butte-du-Lion. Le talus extérieur du chemin a été rasé du même coup. Ces terres appartenaient à la famille Fortemps. L'acte de vente m'a été communiqué par M. Gouttier, notaire à Braine-L'Alleud.

On s'accorde à dire que la hauteur primitive du terrain déblayé est marquée aujourd'hui à peu près par le sommet du tertre qui supporte le monument du colonel anglais Gordon. Ce tertre n'est pas artificiel, comme il semble aux touristes. Le monument, érigé, en 1817, sur l'emplacement même où Gordon fut tué, s'élevait alors au niveau du sommet des berges. On a respecté ce terrain lors des terrassements, on a enlevé les terres alentour, et il est resté comme une sorte de pyramide. Il semble aussi qu'on a rasé la berge escarpée qui bordait la route de Bruxelles à l'est, depuis la sablonnière jusqu'au chemin d'Ohain. L'emplacement de la butte de la sablonnière est indiqué aujourd'hui par le tertre sablonneux où s'élève le monument des Hanovriens.

Au reste, pour se rendre compte exactement de ce qu'était le chemin d'Ohain à cette époque, il suffit de consulter le grand *Plan du champ de bataille de Waterloo*, dressé par W.-B. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre de Brabant et publié à Bruxelles en 1816. Sur ce plan, le chemin d'Ohain est bordé de haies continues l'espace de 700 mètres à l'est de la route de Bruxelles, et il court entre deux berges, à partir de cette route à l'ouest, pendant environ 400 mètres. Au-delà de ce point, les berges disparaissent. Un peu plus loin, face au chemin de Merbe-Braine, quelques haies sont indiquées; de même, près de la route de Nivelles.

qui forme rideau, le terrain s'incline vers le nord, disposition très favorable à la défense. Les troupes de seconde ligne et les réserves échappent aux vues de l'ennemi et sont en partie abritées contre le feu.

Espacés sur un rayon de 3,500 mètres, à mi-côte et dans les fonds, le château de Hougoumont avec sa chapelle, ses vastes communs, son parc clos de murs, son verger entouré de haies, et le bois-taillis qui en défend l'approche au sud ; la ferme de la Haye-Sainte, massif de pierre flanqué d'un verger bordé de haies et d'un potager en terrasse ; un monticule surmontant l'excavation d'une sablonnière et protégé par une haie ; la ferme de Papelotte ; la grosse ferme de La Haye ; enfin le hameau de Smohain forment autant de bastions, de caponnières et de fortins devant le front de la position.

L'horizon est fermé au nord par les masses vertes de la forêt de Soignes sur lesquelles se détachent les clochers de Mont-Saint-Jean et de Braine-L'Alleud. Au nord-est, s'étendent les bois d'Ohain et de Paris, et plus loin le bois de Chapelle-Saint-Lambert. A l'est, les bois de Vardre et d'Hubermont bordent les croupes qui couronnent le ravin de la Lasne, lequel prend naissance près du village de Plancenoit. Tout le reste du terrain est découvert. Au sommet des plateaux, sur les versants des collines, dans le fond des vallées, partout de grands seigles qui commencent à blondir.

En résumé, une vaste courtine (le plateau de Mont-Saint-Jean), s'élevant au-dessus des vallons de Smohain et de Braine-L'Alleud, deux rangées de haies, puis une double berge comme parapet (le chemin d'Ohain), d'où l'on peut battre, à l'inclinaison

d'une plongée, tous les points d'approche; six ouvrages en avant du front (Hougoumont, la Haye-Sainte, la sablonnière, Papelotte, La Haye, Smohain); des débouchés faciles pour des contre-attaques; en arrière du parapet, un terrain déclive, masqué aux vues de l'ennemi, traversé par deux grandes routes et se prêtant aux mouvements rapides des troupes de renfort et des réserves d'artillerie : telle était la position choisie par Wellington.

II

Les Anglais avaient bivouaqué un peu en désordre sur toute l'étendue du plateau. Eveillés au point du jour, ils commencèrent à rallumer les feux, à préparer leur repas, à nettoyer leurs uniformes et leurs armes. Au lieu de débourrer les fusils, la plupart des soldats les déchargeaient en l'air. C'était une mousqueterie continuelle donnant l'illusion d'un combat. Les grand'gardes de Napoléon étaient ou peu vigilantes ou bien aguerries, car aucune relation française ne mentionne de fausse alerte causée par cette fusillade. Vers six heures, à l'appel discord des trompettes, des pibrochs et des tambours, sonnant et battant de tous côtés à la fois, les troupes s'assemblèrent. L'inspection passée, bataillons, escadrons et batteries, guidés par les officiers de l'état-major, vinrent occuper leurs emplacements de combat[1].

Les brigades anglaises Byng et Maitland (gardes)

1. Mercer, *Journal of the Campaign of Waterloo*, I, 288, 292, 296. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Siborne, *History of the War*, I, 325-327. Cotton, *A Voice of Waterloo*, 46-47.

et Colin Halkett, la brigade hanovrienne Kielmansegge et la brigade anglo-allemande Ompteda s'établirent en première ligne le long du chemin d'Ohain : la droite (Byng) près de la route de Nivelles ; la gauche (Ompteda) appuyée à la route de Bruxelles. A l'est de cette route, également le long du chemin d'Ohain, se placèrent les brigades anglaises Kempt et Pack (division Picton), la brigade hollando-belge Bylandt et la brigade hanovrienne Best.

Ces neuf brigades formèrent le centre ou, pour mieux dire, presque tout le front de l'armée alliée ; car, dans l'ordre de bataille de Wellington, il n'y avait point proprement de centre. Il y avait un centre droit et un centre gauche[1], séparés par la route de Bruxelles, et deux ailes. L'aile droite, formée des brigades anglaises Adam et Mitchel, de la brigade hanovrienne William Halkett et de la brigade anglo-allemande Duplat, était en potence entre la route de Nivelles et Merbe-Braine ; à l'extrême droite, la division hollando-belge de Chassé occupait le terrain en avant de Braine-L'Alleud. L'aile gauche était forte seulement de la brigade nassavienne du prince de Saxe-Weimar et de la brigade hanovrienne Wincke ; ces troupes se tenaient au-dessus de Papelotte, de La Haye et de Smohain, avec des postes dans ces positions mêmes. A l'extrême gauche, les brigades de cavalerie anglaise Vandeleur et Vivian flanquaient l'armée dans la direction d'Ohain.

La réserve, formée sur le plateau en deux lignes, la deuxième ligne près de la ferme de Mont-Saint-Jean, comprenait : derrière le centre droit, la brigade

1. Ces expressions de centre droit et centre gauche sont employées par Wellington dans son rapport officiel à lord Bathurst (*Letters and Dispatches*, XII, 479) et par le major Pratt, du 27e anglais. (*Waterloo Letters*, 32[illegible].)

nassavienne Kruse, tout le corps de Brunswick (infanterie et cavalerie), les brigades de cavalerie anglo-allemande de Grant, de Dörnberg et d'Arenschild, la brigade des gardes à cheval de Somerset, les brigades Trip et van Merlen (carabiniers et hussards hollando-belges); derrière le centre gauche, la brigade anglaise Lambert, la brigade de dragons anglais de Ponsonby et la brigade de dragons hollando-belges de Ghigny [1].

L'artillerie était ainsi disposée : quatre batteries sur le front du centre droit; une exactement au centre de la ligne de bataille, à l'intersection de la route de Bruxelles et du chemin d'Ohain; quatre sur le front du centre gauche; deux à l'aile droite; deux à l'extrême droite avec Chassé; deux batteries à pied et sept à cheval en seconde ligne, derrière le centre droit; trois batteries en réserve près de la ferme de Mont-Saint-Jean [2].

Contre les attaques impétueuses des colonnes françaises, Wellington avait employé en Espagne et en Portugal une tactique très particulière. Il plaçait sa première ligne d'infanterie en arrière des crêtes, de façon à la dérober aux vues et aux coups de l'ennemi pendant la période préparatoire de l'assaut et pendant l'assaut même. C'était seulement quand les assaillants, désunis par la montée sous le feu des chaînes de tirailleurs et des batteries établies sur les crêtes, abordaient le sommet de la position que les bataillons anglais, qui jusqu'alors n'avaient pas souffert, se démasquaient, faisaient une décharge

1. Rapport de Wellington, Waterloo, 19 juin. Rapport de Kempt, Genappe, 19 juin. (*Dispatches*, XII, 479, 534.) Kennedy, *Notes on the Battle of Waterloo*, 60-67. Siborne, I, 330-354; van Löben, 257-259. — Cf. le plan de Craan et le plan I des *Letters of Waterloo*, dressé d'après les indications des nombreuses lettres des officiers présents à la bataille.

2. Siborne, I, 356-357. Cf. van Löben, 257-260, Kennedy, 72, et plans précités.

à petite portée et s'élançaient à la baïonnette[1]. Le terrain de Mont-Saint-Jean se prêtait à cette tactique. « — Se former de la façon habituelle, » dit Wellington aux officiers généraux[2]. Ainsi, sauf la brigade belge Bylandt et une chaîne de tirailleurs qui furent postées sur les rampes, pour ainsi dire en avant-ligne, toute l'infanterie prit position à vingt mètres, à soixante mètres, à cent mètres derrière le chemin d'Ohain. Ces troupes se trouvaient complètement masquées, les unes par les talus et les haies vives du chemin, les autres en raison de la déclivité intérieure du plateau. Cette déclivité profitait aussi aux réserves en empêchant qu'on les aperçût de la hauteur opposée[3]. Les batteries étaient établies sur le front, en avant ou en arrière du chemin d'Ohain, selon la commodité du terrain et le plus ou moins d'étendue du champ de tir[4]. On avait pratiqué des embrasures pour les pièces dans les berges et dans les haies[5].

Les fermes et les accidents de terrain, formant ouvrages avancés, avaient été mis en état de défense. Une barricade s'élevait en travers de la route de Bruxelles à la hauteur de la Haye-Sainte ; des abatis barraient la route de Nivelles. Hougoumont était

1. *Cf.*, à ce sujet, Marbot, *Mém.*, II, 391 ; Laurillard-Fallot, *Cours d'Art militaire*, 71 ; et la très savante et très suggestive brochure du commandant d'état-major A. de Selliers de Moranville, de l'armée belge, *De l'Occupation des positions dans la défensive.*

2. Kennedy, 98.

3. Rapport de Pozzo di Borgo au prince Wolkonsky, 19 juin. (Papiers du général G.) Siborne, I, [illegible]. Cotton, [illegible]. Kennedy, [illegible]. Notes journalières de Foy (comm. par le comte Foy). — Il suffit de parcourir le plateau pour constater l'exactitude de ces assertions.

4. Plans de Craan et des Waterloo *Letters.*

5. C'est par ces ouvertures que passèrent les escadrons des Scots-Greys pour charger l'infanterie de d'Erlon. Lettre du colonel Windham, des Scots-Greys. (Waterloo *Letters*, 78.) *Cf.* Kennedy, 110.

occupé par sept compagnies des 1er, 2e (*Coldstream*) et 3e régiments des gardes anglaises, une compagnie hanovrienne et un bataillon de Nassau; la Haye-Sainte, par cinq compagnies de la Légion Germanique; la sablonnière et ses abords, par un bataillon du 95e; Papelotte, La Haye et les premières maisons de Smohain, par des détachements du prince de Saxe-Weimar[1].

Wellington n'avait confiance que dans ses Anglais. C'est pourquoi ses troupes nationales alternaient sur la ligne de bataille avec les divers contingents alliés. Il voulait que ceux-ci fussent partout solidement encadrés[2].

Défalcation faite des pertes subies le 16 et le 17 juin[3], le duc avait dans la main 67,700 hommes[4] et 184 bouches à feu[5]. Il aurait pu concentrer à Mont-Saint-Jean un plus grand nombre de combattants; mais, toujours inquiet pour ses lignes de communications avec la mer et craignant qu'un corps français ne tournât sa droite, il avait immobilisé entre Hal et Enghien — à quatre lieues à vol d'oiseau de Mont-Saint-Jean — environ

1. *Waterloo Letters*, 345, 404. Siborne, I, 131, 234, 335. Van Löben, 259-260. Chesney (282) dit que la Haye-Sainte n'était pas fortifiée. C'est une façon de parler. Sans doute cette position, comme le remarque Kennedy (174), n'était pas fortifiée autant qu'elle aurait pu l'être. Mais elle avait été néanmoins mise en état de défense, car, selon le témoignage formel de Cotton (39), on avait pratiqué des meurtrières dans les murailles et dans le toit. On peut voir encore aujourd'hui des traces de meurtrières sur les murs du sud et de l'ouest.

2. Rapport précité de Pozzo di Borgo, Bruxelles, 19 juin.

3. Aux Quatre-Bras et dans la poursuite du 17, l'armée de Wellington avait perdu 4,916 hommes. (**1815**, 213, note 3, 263, note 1.)

4. Exactement : 67,661 hommes. (Siborne, I, 460-461.) — Wagner dit : 69,000 hommes; Van Löben : 66,000. [L'état cité dans les *Letters and Dispatches of Wellington* (XII, 486) ne porte que les troupes anglaises et la Légion Germanique, soit 37,603 hommes.]

5. Le chiffre de 156 pièces, qui est donné par Siborne (I, 460) ne peut s'accorder avec le nombre des batteries : 17 à pied, à 8 pièces; 8 à cheval, à 6 pièces. Van Löben dit : 194 canons; Damitz : 230.

17,000 hommes et 30 pièces de canon, sous le prince Frédéric des Pays-Bas[1]. Faute capitale que ce détachement la veille d'une bataille, pour parer à un danger chimérique ! Comme l'a très justement dit le général Brialmont, « on ne s'explique pas que Wellington ait pu attribuer à son adversaire un plan d'opérations qui devait hâter la jonction des armées alliées, quand, depuis le début de la campagne, Napoléon manœuvrait évidemment pour empêcher cette jonction[2]. »

Pendant que les troupes prenaient leurs emplacements, Wellington accompagné de Müffling et de quelques officiers parcourait la ligne de bataille. Il examina en détail toutes les positions et descendit jusqu'à Hougoumont. Souvent, il braquait sa lunette sur les hauteurs occupées par les Français. Il montait son cheval préféré, *Copenhague*, superbe pur-sang bai brun, qui s'était aguerri à

1. Wellington à Hill (Quatre-Bras), 17 juin (au matin), à Colville (Waterloo), 17 juin (au soir); au duc de Berry, Waterloo, 18 juin, 3 heures du matin (*Letters and Dispatches*, XII, 475, 476). Cf. Memorandum de Wellington sur la bataille de Waterloo. (*Suppl.*, X, 530). Kennedy, 68-69. Müffling, *Aus meinem Leben*, 210.

Les troupes détachées entre Hal et Enghien comprenaient les brigades Johnstone et Lyon (de la division Colville), la division Stedmann, la brigade indienne et la brigade de cavalerie hanovrienne d'Estorff.

2. Brialmont, *Hist. de Wellington*, II, 412.

Clausewitz, Kennedy, Hoffmann, Chesney sont unanimes à condamner cette disposition de Wellington. — Napoléon prétend, il est vrai (*Mém.*, 114), qu'il avait envoyé, le soir du 17, vers Hal, un détachement de 2.000 chevaux, et que Wellington, informé de ce mouvement, en avait conçu la crainte d'être tourné. Mais cette assertion paraît douteuse. L'empereur n'indique pas à quel corps appartenait ce détachement; il n'en est question dans aucune relation contemporaine, française ou étrangère; et, le soir du 17, la cavalerie était bien lasse même pour ébaucher un si vaste mouvement tournant. Il semble donc probable que Napoléon, instruit à Sainte-Hélène par des ouvrages anglais que Wellington avait porté 17.000 hommes à Hal, a imaginé après coup sa manœuvre de cavalerie. C'était se donner le mérite d'avoir réussi à paralyser par une feinte menace tout un corps ennemi. Quoi qu'il en soit, la lettre précitée de Wellington à Hill (Quatre-Bras, 17 juin) prouve que, dès le matin, le duc avait l'idée de se garder du côté de Hal, et que le mouvement, réel ou prétendu, de la cavalerie française dans cette direction n'eut pas d'influence sur sa détermination.

Vittoria et à Toulouse. Wellington portait sa tenue ordinaire de campagne : pantalon de peau de daim blanc, bottes à glands, habit bleu foncé et court manteau de même nuance, cravate blanche, petit chapeau sans plumes, orné de la cocarde noire d'Angleterre et de trois autres, de moindre dimension, aux couleurs du Portugal, de l'Espagne et des Pays-Bas. Il était très calme. Son visage reflétait la confiance que lui inspirait la coopération assurée de l'armée prussienne[1].

III

Les ordres de l'empereur prescrivaient que tous les corps d'armée fussent à neuf heures précises sur leurs positions de bataille, prêts à attaquer[2]. Mais les troupes qui avaient passé la nuit à Genappe, à Glabais et dans les fermes éparses aux environs, mirent beaucoup de temps à se rallier, à nettoyer leurs armes, à faire la soupe. Elles avaient, en outre, pour unique débouché la grande route de Bruxelles[3]. A neuf heures seulement, le corps de Reille arriva à la hauteur du

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 208. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815 (*Nineteenth Century*, mars 1893). Lettre de Hügel au roi de Wurtemberg, Bruxelles, 19 juin (citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 369). Cotton, 47. Cf. Wellington à sir Charles Stuart, Waterloo, 18 juin (3 heures du matin) : « Les Prussiens seront de nouveau prêts à tout ce matin. » (*Letters and Dispatches*, XII, 476.)

2. Ordre de Soult, le Caillou, 18 juin (de 4 à 5 heures du matin). (Arch Guerre, Armée du Nord.) — Janin, sous-chef d'état-major du 6e corps, dit aussi que l'attaque était ordonnée pour 9 heures. (*Camp. de Waterloo*, 51.)

3. Relation du général Petit (Collect. Morrisson, de Londres). Janin, 51. Dans les *Souvenirs d'un ex-officier* (283) il est dit que les soldats du 1er corps, qui avaient bivouaqué en première ligne, s'impatientaient, le matin, de ne point voir les autres corps arriver plus vite à leur hauteur.

Caillou[1]. La garde à pied, les cuirassiers de Kellermann, le corps de Lobau et la division Durutte étaient bien en arrière[2]. Pour engager l'action, l'empereur voulait à tort ou à raison avoir tout son monde dans la main, et, d'ailleurs, il ne semblait pas que l'état du terrain permît encore de faire manœuvrer l'artillerie. C'était, du moins, le sentiment de Napoléon et de Drouot[3].

Vers huit heures, l'empereur avait déjeuné à la ferme du Caillou avec Soult, le duc de Bassano, Drouot et plusieurs officiers généraux. Après le

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) — Reille dit qu'il avait quitté Genappe au point du jour. Il faut croire qu'ayant reçu en route l'ordre de Soult de faire manger les troupes et de nettoyer les armes, Reille avait fait une longue halte pour cela. Si, en effet, il ne s'était pas arrêté, il serait arrivé longtemps avant 9 heures au Caillou, distant de Genappe de 5 kilomètres.

2. Le général Petit (Relation précitée) dit que la garde ne leva ses bivouacs qu'à 10 heures, et Durutte (*Sentinelle de l'Armée*, mars 1838) rapporte qu'il prit sa place de bataille seulement quand la canonnade fut engagée sur toute la ligne, soit vers midi. Le fils du fermier du Caillou, Boucqueau, qui a écrit, sous l'anagramme de Conquébau, une ode intitulée *la Belle-Alliance*, remarque aussi, note 9, qu'à 9 heures les troupes débouchaient encore de Genappe. — Chose curieuse : Walter Scott, un romancier, est le seul historien de la bataille de Waterloo qui ait fait remarquer que l'armée française n'était pas encore en ligne à 11 heures. (*Vie de Napoléon*, VIII, 509.)

3. Napoléon, *Mém.*, 121-122.

Jomini a le premier émis cette opinion (*Précis de la Camp. de 1815*, 190), reproduite par presque tous les historiens militaires, que quelques heures de beau temps ne pouvaient raffermir le terrain. Cela est fort discutable. J'ai posé la question à des officiers d'artillerie. A leur retour des grandes manœuvres de 1897, qui furent particulièrement pluvieuses, la plupart d'entre eux m'ont écrit que les terres s'assèchent rapidement, même en septembre, pour peu qu'il y ait du soleil et du vent. Mon ami, M. Charles Malo, un des premiers critiques militaires de ce temps, m'a dit aussi qu'étant allé visiter le champ de bataille de Bouvines, où le sol est argileux comme à Waterloo, il avait été fort surpris de constater que le terrain, horriblement détrempé par une pluie longue et abondante, s'était raffermi en deux ou trois heures sous l'action combinée du soleil et du vent.

Jomini est allé jusqu'à prétendre que l'état du terrain était un mauvais prétexte imaginé à Sainte-Hélène pour excuser le retardement de l'attaque. C'est si peu une invention de Sainte-Hélène que Drouot a dit, le 23 juillet 1815, à la Chambre des Pairs : « ... Au jour, il faisait un temps si effroyable qu'il était impossible de manœuvrer avec l'artillerie... Vers 9 heures, le temps se leva, le vent sécha un peu la campagne... » (*Moniteur*, 24 juin.) — D'après une note du colonel Combes-Brassard,

repas, qui avait été servi dans la vaisselle d'argent aux armes impériales, on déplia sur la table les cartes de Ferrari et de Capitaine[1]. L'empereur dit : « — L'armée ennemie est supérieure à la nôtre de plus d'un quart. Nous n'en avons pas moins quatre-vingt-dix chances pour nous, et point dix contre. » Ney, qui entrait, entendit ces paroles. Il venait des avant-postes, et il avait pris quelque mouvement des Anglais pour des dispositions de retraite ; il s'écria : « — Sans doute, Sire, si Wellington était assez simple pour vous attendre. Mais je vous annonce que sa retraite est prononcée et que, si vous ne vous hâtez d'attaquer, l'ennemi va vous échapper. » « — Vous avez mal vu, répliqua l'empereur, il n'est plus temps. Wellington s'exposerait à une perte certaine. Il a jeté les dés, et ils sont pour nous[2]. »

Soult était soucieux. Pas plus que l'empereur, il n'appréhendait l'arrivée des Prussiens sur le champ de bataille : il les jugeait hors de cause pour plusieurs jours. Mais il regrettait que l'on eût détaché 33,000 hommes avec le maréchal Grouchy, quand un seul corps d'infanterie et quelques milliers de chevaux eussent suffi à poursuivre Blücher. La moitié des troupes de l'aile droite, pensait-il, seraient

(citée par Thiers, XX, 283-284), Drouot, en avril 1816, s'accusait d'avoir involontairement contribué au désastre de Waterloo, en donnant le conseil de retarder l'attaque. Pontécoulant (*Souv. milit.*, 254) porte le même témoignage et ajoute que l'on s'exagérait les difficultés qu'il y aurait eu à manœuvrer de bonne heure. Cela est fort possible, mais il n'en est pas moins vrai que Napoléon et Drouot, à tort ou à raison, craignaient ces difficultés.

1. Napoléon, *Mém.*, 124. *La Belle-Alliance, ode à la Princesse d'Orange*, par Conquébau, note 9. Acte de vente de la ferme du Caillou. (Comm. par M. Emile Coulon.)

J'ai eu entre les mains les exemplaires mêmes des deux cartes qui ont servi à l'empereur pendant cette campagne. La carte de Capitaine appartient à S. A. I. le prince Napoléon, la carte de Ferrari à M. le baron Gourgaud.

2. Gourgaud, 85. Napoléon, *Mém.*, 124-125.

bien plus utiles dans la grande bataille qu'on allait livrer à l'armée anglaise, si ferme, si opiniâtre, si redoutable. Comme chef d'état-major de Lefebvre, Soult avait emporté d'assaut, le 9 juillet 1794, ce même plateau de Mont-Saint-Jean et avait rejeté de la forêt de Soignes les Impériaux dans Bruxelles. Mais il savait l'infanterie anglaise tout autrement résistante que l'infanterie autrichienne. Aussi, dans la soirée précédente, avait-il déjà conseillé à l'empereur de rappeler une partie des troupes mises sous les ordres de Grouchy. Le matin, il réitéra son avis. Napoléon, impatienté, lui répliqua brutalement : « — Parce que vous avez été battu par Wellington, vous le regardez comme un grand général. Et, moi, je vous dis que Wellington est un mauvais général, que les Anglais sont de mauvaises troupes, et que ce sera l'affaire d'un déjeuner. » « — Je le souhaite, » dit Soult[1].

Peu après, Reille et Jérôme entrèrent au Caillou. L'empereur demanda à Reille son sentiment sur l'armée anglaise que ce général devait bien connaître, l'ayant si souvent combattue en Espagne. Reille répondit : « — Bien postée comme Wellington sait le faire, et attaquée de front, je regarde l'infanterie anglaise comme inexpugnable en raison de sa ténacité calme et de la supériorité de son tir. Avant de l'aborder à la baïonnette, on peut s'attendre que la moitié des assaillants sera abattue. Mais l'armée anglaise est moins agile, moins souple, moins manœuvrière que la nôtre. Si l'on ne peut la vaincre par une attaque directe, on peut le faire par des manœuvres. » Pour Napoléon,

1. Notes manuscrites de Baudus, aide de camp de Soult (comm. par M. de Montenon, son petit-fils).

qui n'avait jamais en personne livré bataille rangée aux Anglais, l'avis d'un vétéran des guerres d'Espagne était bon à méditer. Mais, irrité peut-être que Reille eût si librement parlé, au risque de décourager les généraux qui écoutaient, il parut n'y accorder aucune importance. Il rompit l'entretien par une exclamation d'incrédulité[1].

Le temps s'était éclairci, le soleil brillait ; un vent assez vif, un vent ressuyant, comme on dit en vénerie, commençait à souffler[2]. Des officiers d'artillerie rapportèrent qu'ils avaient parcouru le terrain et que bientôt les pièces pourraient manœuvrer[3]. Napoléon demanda ses chevaux. Avant de partir, il reçut avec bonté le fermier Boucqueau revenu de Plancenoit, lui et sa famille, à la nouvelle que l'empereur était au Caillou. Le vieillard se plaignit d'avoir été pillé la veille par les traînards ennemis. Napoléon, l'air absorbé, semblait penser à toute autre chose qu'à ces doléances. Il finit par dire : « — Soyez tranquille, vous aurez une sauvegarde. » Cela ne paraissait pas superflu, car le quartier-impérial devait quitter le Caillou dans la

1. Ségur, *Mélanges*, 273. — Thiers qui, comme Ségur, tenait sans doute ce récit de Reille lui-même, rapporte l'anecdote à peu près dans les mêmes termes (XX, 180-181). Mais il ajoute que Napoléon répondit : « Je sais que les Anglais sont difficiles à battre en position ; aussi vais-je manœuvrer. » Pour une raison ou pour une autre, on ne manœuvra pas.

Le duc d'Aumale, qui avait aussi connu Reille, m'a conté la chose différemment. Reille n'aurait rien dit à Napoléon, mais il aurait parlé à d'Erlon du danger qu'il y aurait à attaquer les Anglais de front. D'Erlon ayant conseillé de retourner près de l'empereur pour lui faire cette observation, Reille aurait répondu : « — A quoi bon ? Il ne nous écouterait pas ! »

2. Drouot, discours à la Chambre des Pairs (*Moniteur*, 24 juin). Notes manuscrites de Baudus. Heymès, *Relat.*, 19. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 284. Colonel Lemonnier, *Campagnes*, 375. Pétiet, *Souvenirs*, 212.

Mêm , témoignages chez les Anglais : « Vers 7 heures, le temps s'éclaircit, » dit Hervey, aide de camp de Wellington. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) — « Le matin, le temps s'éclaircit et le soleil parut comme pour éclairer la victoire des Anglais, » dit Siborne, qui anticipe.

3. Napoléon, *Mém.*, 125. Cf. Gourgaud, 86, et Siborne, I, 384 : « Le terrain, à midi, était devenu praticable à l'artillerie. »

journée. On disait que l'on coucherait à Bruxelles[1].

L'empereur, longeant au grand trot le flanc des colonnes qui débouchaient encore de Genappe, se porta en avant de la Belle-Alliance, sur la ligne même des tirailleurs, pour observer les positions ennemies[2]. Il avait comme guide un Flamand nommé Decoster. Cet homme tenait un petit cabaret sur le bord de la route entre Rossomme et la Belle-Alliance ; on l'avait pris chez lui à cinq heures du matin et amené à l'empereur qui demandait quelqu'un du pays. Les cartes dont Napoléon se servait dans ses campagnes n'indiquant que d'une façon très générale et très sommaire les mouvements de terrain, il prenait presque toujours un guide. Decoster avait été gardé à vue, car il paraissait vouloir s'échapper ; au départ du Caillou, on l'avait hissé et lié sur un cheval de troupe dont la selle était attachée par une longe à l'arçon d'un chasseur de l'escorte. Pendant la bataille, il fit, naturellement, mauvaise figure aux balles et aux boulets. Il s'agitait sur sa selle, détournait la tête, se courbait sur l'encolure de son cheval. L'empereur lui dit à un moment : « — Mais, mon ami, ne remuez pas tant. Un coup de fusil vous tuera aussi bien par derrière que par devant et vous fera une plus vilaine blessure[3]. » Selon les traditions locales, Decoster, soit imbécillité[4], soit mauvais vouloir,

1. [illegible] (Boucqueau), *la Belle-Alliance, Ode*, note 9. — Boucqueau dit que l'empereur quitta le Caillou vers 8 heures et demie ; Zenowicz (*Waterloo*, 30) dit à 9 heures, ce qui paraît plus probable.

2. Boucqueau, *la Belle-Alliance*, note 10. Napoléon, *Mém.*, 125. Gourgaud, 86. Zenowicz, 29.

3. Récit de Decoster, dans la *Relation de la bataille de Mont-Saint-Jean*, 4e édition, 1816, p. [illegible]-222. Boucqueau, note 10.

4. Dans plusieurs relations, ce Decoster est appelé Lacoste ; sa maisonnette existe encore et figure sur plusieurs cartes comme *maison d'Écosse* (corruption de Decoster : *Decostre, d'Écosse*).

aurait donné pendant toute la journée de faux renseignements. On amena aussi un autre guide à l'empereur, un certain Joseph Bourgeois, du hameau d'Odeghien. Il balbutiait de peur et tenait obstinément les yeux rivés à terre; Napoléon le renvoya. Il disait, quand on lui demandait comment était l'empereur : « — Son visage aurait été un cadran d'horloge qu'on n'aurait pas osé y regarder l'heure[1]. »

L'empereur demeura assez longtemps devant la Belle-Alliance. Après avoir chargé le général du génie Haxo de s'assurer si les Anglais n'avaient point élevé de retranchements[2], il vint se poster à environ quinze cents mètres en arrière, sur un mamelon qui s'élève près de la ferme de Rossomme. On apporta de la ferme une chaise et une petite table, sur laquelle furent dépliées ses cartes. Vers deux heures, quand l'action fut sérieusement engagée, l'empereur s'établit sur une autre éminence, plus rapprochée de la ligne de bataille, à quelque distance du cabaret de Decoster. Le général Foy, qui l'avait reconnu de loin à sa redingote grise, le voyait se promener de long en large, les mains derrière le dos, s'arrêter, s'accouder sur la table, puis reprendre sa marche[3].

Au Caillou, Jérôme avait fait part à son frère

1. Tradition locale.

2. Napoléon, *Mém.*, 125; Gourgaud, 86. Cf. Boucqueau, note 10.

3. Notes journalières de Foy (comm. par le comte Foy).

La carte de l'état-major belge indique inexactement comme l'emplacement de l'observatoire de Napoléon le point 150, à 700 mètres à l'ouest de la route. On avait élevé là, en 1815, un observatoire trigonométrique en bois de charpente pour des opérations cadastrales. (Voir le plan de Craan, et Maud'huy, II, 255.) Mais Napoléon n'y vint pas. Wagner (62) est bien renseigné en disant que cet observatoire ne servit pas aux Français.

Napoléon se plaça d'abord sur une éminence, à une portée de fusil de la route, près de la ferme de Rossomme (incendiée en 1895). Napoléon (*Mém.*, 133) dit qu'il se porta sur les hauteurs de Rossomme. Mauduit

d'un propos entendu la veille à Genappe, dans l'auberge du *Roi-d'Espagne*. Le garçon d'hôtel qui lui avait servi à souper, après avoir servi à déjeuner à Wellington, racontait qu'un aide de camp du duc avait parlé d'une réunion concertée entre l'armée anglaise et l'armée prussienne à l'entrée de la forêt de Soignes. Ce Belge, qui semblait bien renseigné, avait même ajouté que les Prussiens arriveraient par Wavre. L'empereur traita cela de paroles en l'air. « — Après une bataille comme celle de Fleurus, dit-il, la jonction des Anglais et des Prussiens est impossible d'ici deux jours; d'ailleurs, les Prussiens ont Grouchy à leurs trousses[1]. » Grouchy, toujours Grouchy ! L'empereur avait trop de confiance dans les renseignements comme dans la promesse de son lieutenant. D'après la lettre du maréchal, écrite à Gembloux à dix heures du soir et arrivée au Caillou vers deux heures du matin, l'armée prussienne, réduite à 30,000 hommes environ, s'était divisée en deux colonnes, dont l'une semblait se diriger vers Liège et l'autre sur Wavre, peut-être pour rejoindre Wellington. Grouchy ajou-

(II, 214) dit que la garde était sur les hauteurs de Rossomme, au-dessous du mamelon sur lequel se tenait l'empereur.

Plus tard, il se posta, comme le rapporte Gourgaud (91), entre la Belle-Alliance et la maison Decoster. Foy (notes journalières) dit que l'empereur se plaça sur un pli peu élevé derrière la Belle-Alliance. Le capitaine Lambert de Stiers, du 2e chasseurs à pied (notes manuscrites), dit que l'empereur était sur la hauteur de la maison Decoster. Renseigné par ces divers documents, je suis monté sur ces deux positions, et j'ai constaté qu'on y a une vue étendue sur le champ de bataille. De ces deux points, toutefois, on ne distingue pas le creux du vallon. Mais l'empereur connaissait ce terrain puisqu'il était venu plusieurs fois à la Belle-Alliance.

1. Notes journalières du général Foy, Ham, 23 juin 1815. (Comm. par le comte Foy.) — Foy était du souper où le garçon d'hôtel donna ce renseignement, et, s'il n'assista point à l'entretien de Jérôme avec l'empereur, il en tenait ce détail de Jérôme lui-même. Nous savons, d'autre part, que Jérôme, le matin du 18, causa avec l'empereur à la ferme du Caillou. (Lettre à la reine Catherine, 15 juillet 1815, citée dans les *Mém. du roi Jérôme*, VII, 21.)

tait que si les rapports de sa cavalerie lui apprenaient que la masse des Prussiens se repliait sur Wavre, il la suivrait « afin de la séparer de Wellington [1] ». Tout cela était bien fait pour rassurer l'empereur. Mais les Prussiens n'étaient-ils que 30,000 hommes, ne s'étaient-ils pas divisés pour marcher et n'allaient-ils pas se réunir pour combattre? Grouchy, sur qui ils avaient pris une très grande avance, les atteindrait-il à temps? Autant de questions que ne se posa point Napoléon ou qu'il résolut de la façon la plus conforme à ses désirs. Aveuglé comme Grouchy l'était lui-même, il s'imaginait que les Prussiens allaient s'arrêter à Wavre ou que, en tout cas, ils se porteraient sur Bruxelles et non sur Mont-Saint-Jean. De Rossomme, l'empereur se contenta de faire écrire à Grouchy pour l'informer qu'une colonne prussienne avait passé à Saint-Géry, se dirigeant vers Wavre, et pour lui ordonner de marcher au plus vite sur ce point en poussant l'ennemi [2].

1. Grouchy à Napoléon. Gembloux, 17 juin, 10 heures du soir. (Arch. Guerre.) — J'ai donné le texte de cette lettre, pp. 248-249.

2. « L'empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux. Vous ne parlez à Sa Majesté que de deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenière et Sart-à-Walhain. Cependant des rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé par Géry et Gentinnes, se dirigeant sur Wavre. L'empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise qui a pris position à Waterloo près de la forêt de Soignes. Ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre, afin de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui auraient pu s'arrêter à Wavre où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et de ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous; l'Empereur désire avoir très souvent de vos nouvelles. » Soult à Grouchy, en avant de la ferme du Caillou, 18 juin, dix heures du matin. (Registre du major-général.)

On s'est efforcé de lire dans cette lettre ce qui n'y est pas, c'est-à-dire

Quelques instants plus tard, l'empereur fit donner l'ordre au colonel Marbot de prendre position derrière Frichermont avec le 7e hussards et d'envoyer des petits-postes à Lasne, à Couture et aux ponts de Mousty et d'Ottignies[1]. Faut-il en inférer que Napoléon eut soudain l'intuition du mouvement qui allait être proposé par Gérard à Grouchy, et qu'il pensa qu'avant de recevoir sa dépêche le maréchal au lieu de suivre les Prussiens à Wavre, passerait la Dyle à Mousty pour se porter sur leur flanc gauche? Faut-il croire plus simplement que, dans l'esprit de l'empereur, ces petits-postes devaient avoir pour seul objet d'éclairer la droite de l'armée et de lier les communications avec le corps de Grouchy en assurant le passage des estafettes[2]?

l'ordre à Grouchy de manœuvrer par sa gauche pour se rapprocher du gros de l'armée française. Il n'y a pas un mot de cela. L'empereur dit bien : « Afin de vous rapprocher de nous. » Mais il est évident qu'en se portant de Gembloux à Wavre, Grouchy se rapprochera de l'empereur. Si même on veut admettre que l'empereur entend que Grouchy devra se rapprocher plus encore, il ne devra le faire qu'après avoir atteint Wavre, soit assez tard dans la journée. Quant aux expressions *en rapport d'opérations* et *lier les communications*, elles ne signifient nullement que Grouchy doive venir appuyer la droite de l'empereur. A Wavre, combattant ou poussant les Prussiens et placé à peu près parallèlement à Napoléon, qui combat les Anglais, Grouchy est avec lui *en rapport d'opérations* ; et par l'envoi de nombreuses patrouilles et l'établissement de petits-postes pour assurer le service des estafettes, *il lie les communications*. D'après cet ordre, il est manifeste que l'empereur, à 10 heures du matin, n'appelait pas Grouchy sur son champ de bataille et ne comptait pas l'y voir arriver.

1. L'existence de cet ordre verbal est prouvée non seulement par les *Dernières Observations* de Gérard (44) et par la lettre de Marbot à Grouchy de mai 1830 (*Relat. succ.*, Appendice VIII, 31-34), mais par une lettre intime de Marbot, du 26 juin 1815 (Marbot, *Mém.*, III, 403.)

Dans sa lettre à Grouchy, Marbot, qui s'en donne toujours plus qu'il n'en a fait, exagère un peu l'étendue de son exploration le 18 juin. Ses reconnaissances purent pousser jusqu'à Couture, Mousty, Ottignies sur la rive droite de la Lasne et jusqu'à Lasne sur la rive gauche; mais elles n'allèrent certainement pas à Saint-Lambert, d'où rayonna à partir de 10 heures la cavalerie de la division Losthin, du corps Bülow. (Voir Rapport de Bülow, cité par von Ollech, 172; Damitz, II, 242-243, et la lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, du 4 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.)

2. Selon Marbot, il s'agissait pour les petits-postes d'être à même de prévenir rapidement l'empereur de l'approche de Grouchy ; mais, à s'en rap-

IV

Les troupes prennent leurs positions de bataille. Napoléon, remonté à cheval, les passe en revue à mesure qu'elles se forment sur le terrain. Tout le plateau est sillonné de colonnes en marche. Le corps de d'Erlon serre sur sa droite pour laisser le corps de Reille s'établir à la gauche. Sur les flancs et en arrière de ces premières lignes d'infanterie, — infanterie de bataille avec l'habit bleu, la culotte et les guêtres blanches, infanterie légère toute vêtue de bleu et guêtrée de noir, — huit divisions de cavalerie commencent à se déployer, sabres et cuirasses brillant au soleil, flammes des lances ondulant au vent. C'est un chatoiement de nuances vives et d'éclairs métalliques. Aux chasseurs portant l'habit-veste gros vert à parements amaranthe, aurore ou écarlate, et le charivari de cuir fermé par de gros boutons, succèdent les hussards dont les dolmans, les pelisses, les culottes à la hongroise, les plumets des shakos varient de couleur dans chaque régiment; il y en a de marron et bleu, de rouge et bleu de ciel, de gris et bleu, de vert et écarlate. Passent ensuite les dragons aux casques de cuivre à turban de peau de tigre, les buffleteries blanches croisant sur l'habit vert à parements rouges ou jaunes, le grand fusil à l'arçon

porter à la lettre précitée de Soult à Grouchy, il semble plutôt que la mission des hussards consistait seulement à lier les communications. On remarquera d'ailleurs que, même si l'empereur prévoyait l'arrivée de Grouchy par Mousty, il n'y avait pas contradiction entre l'ordre à Grouchy et l'ordre à Marbot. Tout en prescrivant au maréchal de se porter à Wavre, Napoléon, admettant la supposition que Grouchy, avant de recevoir ces dernières instructions, aurait marché par sa gauche, envoyait des partis pour le rencontrer vers la Dyle.

battant la botte rigide; les chevau-légers-lanciers, verts comme les chasseurs et ayant comme eux la chabraque en peau de mouton, mais se distinguant par le casque à chenille, la coupe et la couleur du plastron; les cuirassiers qui portent le court habit bleu impérial à collet, retroussis et garnitures d'entournures rouges ou jaunes, selon les régiments, la culotte blanche, la haute botte, la cuirasse et le casque d'acier à cimier de cuivre et à crinière flottante; les carabiniers, géants de six pieds, vêtus de blanc, cuirassés d'or, coiffés, comme des héros antiques, de grands casques à chenille rouge. La garde à cheval se déploie en troisième ligne; dragons avec l'habit vert à revers blancs et le casque à plumet rouge; grenadiers avec l'habit bleu à parements écarlates, la culotte de peau, les contre-épaulettes et les aiguillettes jaune orangé, le grand bonnet d'ours à plumet et à fourragère; les lanciers qui ont la kurka rouge à plastron bleu, les épaulettes et les aiguillettes jonquille, le pantalon rouge à bande bleue, le shapska rouge qu'orne une plaque de cuivre à l'N couronné et que surmonte un plumet tout blanc, haut d'un demi-mètre; enfin, les chasseurs aux dolmans verts garnis de tresses orange, aux pelisses rouges bordées de fourrure, aux kolbachs à flamme écarlate et à grand plumet vert et rouge. Sur les épaulettes, les tresses, les galons, les brandebourgs des officiers, ruissellent l'or et l'argent.

Par la route de Bruxelles débouchent d'autres troupes. Il arrive des hommes et des chevaux et des canons d'aussi loin que porte la vue: les nombreux bataillons de Lobau, les chasseurs de Domon, les lanciers de Subervie, l'artillerie à pied dans son

sévère uniforme bleu foncé relevé de rouge, l'artillerie à cheval, le devant du dolman couvert de brandebourgs écarlates; la jeune garde, tirailleurs à épaulettes rouges, voltigeurs à épaulettes vertes; les canonniers à pied de la garde, coiffés du bonnet d'oursin et marchant près de ces redoutables pièces de 12 que l'empereur nomme « ses plus belles filles ». Tout à fait en arrière s'avancent les colonnes sombres de la vieille garde. Chasseurs et grenadiers ont la tenue de campagne : pantalon bleu, longue capote bleue à un rang de boutons, bonnet à poil sans le plumet ni le cordon. Leur uniforme de parade pour l'entrée triomphale à Bruxelles est dans leur havresac, ce qui leur fait, avec leur équipement, leurs armes et leurs cinquante cartouches, une charge de soixante-cinq livres. On ne distingue les grenadiers des chasseurs que par leur taille plus élevée, la plaque de cuivre de leur oursin et leurs épaulettes qui sont toutes rouges, tandis que celles de leurs camarades ont le corps vert et les franges rouges. Les uns et les autres portent la queue et la poudre et ont aux oreilles des anneaux d'or massif du diamètre d'un petit écu.

Les tambours battent, les trompettes sonnent, les musiques jouent : *Veillons au salut de l'Empire.* En passant devant Napoléon, les porte-aigles inclinent les drapeaux, — les drapeaux du Champ de Mai, les drapeaux neufs, mais déjà baptisés à Ligny par le feu et par le sang, — les cavaliers brandissent leurs sabres, les fantassins agitent leurs shakos au bout des baïonnettes. Les acclamations dominent et étouffent les tambours et les cuivres. Les Vive l'empereur ! se suivent avec une telle véhémence et une telle rapidité qu'ils

empêchent d'entendre les commandements. « Jamais, dit un officier du 1[er] corps, on ne cria : Vive l'empereur! avec plus d'enthousiasme; c'était comme un délire. Et ce qui rendait cette scène plus solennelle et plus émouvante, c'est qu'en face de nous, à mille pas peut-être, on voyait distinctement la ligne rouge sombre de l'armée anglaise[1]. »

L'infanterie de d'Erlon et l'infanterie de Reille se déployèrent en première ligne, à la hauteur de la Belle-Alliance : les quatre divisions de d'Erlon, sur double profondeur, la droite face à Papelotte, la gauche appuyée à la route de Bruxelles; les trois divisions de Reille dans la même formation, la droite à cette route, la gauche non loin de la route de Nivelles. La cavalerie légère de Jacquinot et la cavalerie légère de Piré, en bataille sur triple profondeur, flanquèrent la droite de d'Erlon et la gauche de Reille. En seconde ligne, l'infanterie de Lobau s'établit en colonne double par division le long et à la gauche de la route de Bruxelles, et la cavalerie de Domon et de Subervie se plaça en colonnes serrées par escadron le long et à la droite de cette chaussée. Prolongeant la seconde ligne, les cuirassiers de Milhaud et de Kellermann étaient en bataille sur double profondeur, ceux-là à la droite, ceux-ci à la gauche. La garde impériale resta en réserve près de Rossomme : l'infanterie (jeune garde, moyenne garde et vieille garde) sur six lignes, chacune de quatre bataillons déployés, des deux côtés de la route de Bruxelles; la cavalerie

1. Gourgaud, [illegible]. Napoléon, *Mém.*, [illegible]. Pétiet, [illegible]. Mauduit, II, [illegible]. Pontécoulant, [illegible]. *Souvenirs d'un ex-officier*, [illegible]. (Ce témoignage est d'autant plus intéressant que cet officier, appartenant au 45ᵉ de ligne, était né Suisse. Il s'appelait Martin et mourut pasteur à Genève.) Les Anglais, Siborne (I, 382) et Cotton (51), parlent aussi d'immenses acclamations.

légère de Lefebvre-Desnoëttes (lanciers et chasseurs) sur deux lignes, à cent toises derrière les cuirassiers de Milhaud ; la cavalerie de réserve de Guyot (dragons et grenadiers), également sur deux lignes, à cent toises derrière les cuirassiers de Kellermann.

L'artillerie de d'Erlon était dans les intervalles des brigades, l'artillerie de Reille en avant du front, l'artillerie de Lobau sur le flanc gauche. Chaque division de cavalerie avait près d'elle sa batterie à cheval. Les batteries de la garde se trouvaient tout à fait en arrière entre Rossomme et la Maison-du-Roi. La route de Bruxelles et les chemins qui la traversent, laissés libres à dessein, permettaient de porter rapidement sur tous les points les renforts d'artillerie[1].

Il y avait là environ 74,000 hommes[2] et 266 bouches à feu[3]. De l'autre côté du vallon, à 1,300 mètres à vol d'oiseau, étaient massés 67,000 Anglo-Alliés. Jamais dans les guerres de la Révo-

1. Napoléon, *Mém.*, 128-132. Cf. Gourgaud, 87-88 et les relations précitées de Reille, de Foy, du général Petit, de Stuers, etc.

2. Corps d'Erlon : 20,531 hommes.

Corps Reille (moins les débris de la division Girard, laissés à Ligny pour assurer les lignes de communication) : 16,774 hommes.

Corps Lobau (moins la division Teste détachée sous les ordres de Pajol) : 7,861 hommes.

Garde impériale : 20,000 hommes.

3[e] et 4[e] corps de cavalerie (cuirassiers de Milhaud et de Kellermann) : 6,500 hommes.

Division de cavalerie Domon (détachée du corps Vandamme) : 1,100 hommes.

Division de cavalerie Subervie (détachée du corps Pajol) : 1,200 hommes.

Total : 73,935 hommes (défalcation faite des pertes des 15, 16 et 17 juin). Cf. l'effectif à l'entrée en campagne et les tableaux des pertes, **1815**, II, 101-104, 184, 213.

3. A l'entrée en campagne, l'armée avait 50 batteries à 8 pièces pour les batteries à pied, à 6 pièces pour les batteries à cheval. (Voir **1815**, II, 104) De ces 50 batteries, donnant un total de 370 bouches à feu, je retranche les 8 pièces de la batterie de la division Girard et les 96 pièces des corps et divisions placés sous le commandement de Grouchy.

lution et de l'Empire, si grand nombre de combattants n'avait occupé terrain si resserré. De la ferme de Mont-Saint-Jean, emplacement des dernières réserves de Wellington, à la ferme du Caillou où se trouvaient le trésor impérial et les équipages sous la protection d'un bataillon de chasseurs de la vieille garde, il y a 4,500 mètres, et le front de chacune des armées ne dépassait guère trois quarts de lieue[1]. Les croupes des plateaux étant très découpées, les deux armées, bien qu'en ordre parallèle, ne se trouvaient point d'équerre. L'aile droite anglaise débordait sur le centre, et l'aile gauche était en recul. L'armée française ayant la droite en avant, le centre de la gauche en arrière et l'extrémité de l'aile gauche en flèche, formait une ligne concave et enveloppante.

Il était près de onze heures, et il s'en fallait que les troupes fussent toutes arrivées sur leurs positions[2]. L'empereur pensait même ne point pouvoir commencer l'attaque avant une heure de l'après-midi. Il revint à son observatoire de Rossomme où il dicta à Soult l'ordre suivant : « Une fois que toute l'armée sera rangée en bataille, à peu près à une heure après-midi, au moment où l'empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque commencera pour s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est

1. D'après l'ordonnance actuelle, la première ligne française (7 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie) aurait normalement un front de quatre lieues.

2. La belle description, tant reproduite, que fait l'empereur (*Mém. pour servir à l'histoire*, 127-132) des onze colonnes se déployant presque simultanément et de l'armée tout entière rangée sur six lignes en figure de V, bien avant le début de l'action, est tout à fait inexacte. D'après les relations précitées des généraux Durutte et Petit, plusieurs divisions n'arrivèrent sur les positions que lorsque le combat était déjà sérieusement engagé. L'ordre même de Napoléon, de 11 heures, cité plus loin : « Une fois que toute l'armée sera rangée en bataille, *à peu près à une heure de l'après-midi*... » prouve qu'à *11 heures* toutes les troupes n'étaient point en bataille.

l'intersection des routes. A cet effet, les batteries de 12 du 2e corps et celles du 6e se réuniront à celles du 1er corps. Ces vingt-quatre bouches à feu tireront sur les troupes de Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon commencera l'attaque en portant en avant sa division de gauche et en la soutenant, suivant les circonstances, par les autres divisions du 1er corps. Le 2e corps s'avancera à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon. Les compagnies de sapeurs du 1er corps seront prêtes pour se barricader sur-le-champ à Mont-Saint-Jean[1]. »

Cet ordre ne laisse aucun doute sur la pensée de l'empereur. Il veut purement et simplement percer le centre de l'armée anglaise et le rejeter au-delà de Mont-Saint-Jean[2]. Une fois maître de cette position, qui commande le plateau, il agira selon les circonstances contre l'ennemi rompu : déjà il aura virtuellement la victoire. Ainsi Napoléon oublie ou méprise l'avis de Reille que, en raison de la précision du tir et de la solidité de l'infanterie anglaise, on ne la peut vaincre que par des manœuvres. Il dédaigne de manœuvrer. Sans doute une attaque contre la droite de Wellington, fort nombreuse, couverte par le village de Braine-L'Alleud et la ferme

1. Ordre, 18 juin, 11 heures du matin. (Napoléon, *Corresp.* 22060.)
Sur la copie de cet ordre (aux Archives de la Guerre), il est mentionné que l'original, de la main de Soult, portait cette note marginale au crayon signée : Ney : « Le comte d'Erlon comprendra que c'est par la gauche au lieu de la droite que l'attaque commencera. Communiquez cette nouvelle disposition au général Reille. » — Il semble donc que l'empereur avait donné, auparavant, un ordre d'après lequel d'Erlon devait attaquer avec la droite du 1er corps, soit par Papelotte et La Haye.

2. C'est bien d'ailleurs ce que dit Napoléon dans sa première relation dictée à Gourgaud. (*Corresp. de 1815*, 88.) A la vérité, il est moins précis dans sa seconde relation (*Mém. pour servir à l'Histoire*) : il parle d'abord de cette unique attaque sur le centre (133), puis il prétend (134-135) qu'il voulait en même temps tourner la gauche ennemie par La Haye et Papelotte. On doit s'en tenir à la première relation que confirme pleinement l'ordre de 11 heures du matin.

d'Hougoumont et ayant comme réduit le village de Merbe-Braine, exigerait beaucoup de temps et de grands efforts ; mais l'extrémité de l'aile gauche ennemie est très faible, tout à fait en l'air, mal protégée, facile à déborder. C'est par Papelotte et La Haye que l'on pourrait opérer d'abord[1]. Il semble que l'empereur en eut un instant l'idée[2]. Mais le beau résultat, pour Napoléon, que d'infliger une demi-défaite aux Anglais et de les rejeter sur Hal et Enghien ! Il veut la bataille décisive, l'*Entscheidungschlacht*. Comme à Ligny, il cherche à percer l'armée ennemie au centre pour la disloquer et l'exterminer. Il emploiera sa tactique accoutumée, l'ordre parallèle, l'attaque directe, l'assaut par masses au point le plus fort du front anglais, sans autre préparation qu'une trombe de boulets.

L'empereur, il est vrai, ne pouvait bien juger du nombre des Anglais ni de la force de leur position. Plus de la moitié de l'armée alliée était masquée par les ondulations du terrain, et le général du génie Haxo, chargé de s'assurer s'il n'existait pas

1. Sans doute, de ce côté, on n'aurait pas eu la grande route pour faire défiler les batteries ; mais l'artillerie, en position à l'est de la Belle-Alliance, n'en aurait pas moins foudroyé les masses ennemies, et l'infanterie et même la cavalerie auraient gravi les pentes sans plus de difficulté que sur les autres points. On en a la preuve dans la marche de la division Durutte, à deux heures et demie, et dans ce fait rapporté par Wagner (67) et par Siborne (I, [illegible]), qu'un peu après midi un parti de cavalerie française (sans doute de la division Jacquinot) poussa une reconnaissance jusque sur le bord du plateau où il surgit devant la brigade hanovrienne de Best, qui dut rapidement se former en carrés. J'ai parcouru cette partie du terrain. Les fonds n'y sont pas moins praticables et les rampes n'en sont pas plus abruptes qu'aux abords de la grande route. Face à La Haye, le sol du vallon est résistant. Et, plus loin, le ruisseau d'Ohain n'a encore que 30 ou 40 centimètres de large.

Sans doute, aussi, si l'on avait attaqué d'abord par Papelotte, Wellington eût ordonné un changement de front partiel et dégarni son centre et sa droite pour renforcer sa gauche menacée. Mais Napoléon devait précisément souhaiter un pareil mouvement, puisque son intérêt tactique était de contraindre les Anglais à manœuvrer.

2. Voir la note 1 de la page précédente.

de retranchements devant le front ennemi, avait rendu compte qu'il n'avait aperçu aucune trace de fortifications[1]. Haxo avait mal vu ou mal apprécié, car le chemin creux d'Ohain, la sablonnière, la barricade de la route de Bruxelles, les abatis de la route de Nivelles, les fermes de Hougoumont, de la Haye-Sainte, de Papelotte pouvaient compter pour des retranchements redoutables.

1. Napoléon, *Mém.*, 125.

CHAPITRE III

LA BATAILLE DE WATERLOO

DE ONZE HEURES ET DEMIE A TROIS HEURES

I. Attaque de Hougoumont par la division Jérôme Bonaparte, du corps de Reille.
II. Apparition du corps de Bülow sur les hauteurs de Chapelle-Saint-Lambert. — Nouvelle dépêche de Napoléon à Grouchy.
III. Attaque de la Haye-Sainte et du plateau de Mont-Saint-Jean par le corps du comte d'Erlon.
IV. Contre-attaque des Anglais de Picton. — Charge des gardes à cheval de lord Somerset. — Bousculade de cuirassiers dans le chemin creux.
V. Charge des dragons de Ponsonby. — Déroute de l'infanterie de d'Erlon. — Contre-charge des lanciers de Jacquinot et des cuirassiers de Farine. — Incendie de Hougoumont.

I

L'empereur, peu d'instants après avoir dicté l'ordre d'attaque, pensa à préparer l'assaut de Mont-Saint-Jean par une démonstration du côté de Hougoumont. En donnant de la jalousie à Wellington pour sa droite, on pourrait l'amener à dégarnir un peu son centre. Comprenant enfin le prix du temps, Napoléon résolut d'opérer ce mouvement sans attendre que toutes ses troupes fussent arrivées à leur place de bataille. Vers onze heures un quart, Reille reçut l'ordre de faire occuper les approches de Hougoumont[1].

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.)
L'existence de cet ordre, verbal sans doute, qu'aucun historien n'a mentionné, n'est pas douteuse; car, dans l'ordre général dicté à 11 heures, il

Reille chargea de cette petite opération le prince Jérôme dont les quatre régiments formaient sa gauche. Pour protéger le mouvement, une batterie divisionnaire du 2e corps ouvrit le feu contre les positions ennemies. Trois batteries anglaises, établies au bord du plateau, à l'est de la route de Nivelles, ripostèrent[1]. Au premier coup de canon, des officiers anglais avaient regardé leur montre. Il était onze heures trente-cinq minutes[2].

n'est nullement parlé d'un mouvement sur Hougoumont, et il est dit que l'artillerie entrera en action vers 1 heure. Or Reille, placé à 1,000 ou 1,500 mètres de l'empereur, n'eût pas pris sur soi d'ouvrir le feu, sans y être provoqué, une heure et demie avant le moment fixé, s'il n'eût reçu de nouvelles instructions.

Napoléon, d'ailleurs, modifia aussi sur d'autres points son ordre primitif. Ainsi, dans cet ordre, il est dit que la grande batterie aura 24 pièces, et cette batterie fut portée à 80 pièces avant de commencer le feu. En outre, d'après l'ordre de 11 heures, le corps de Reille devait seconder le mouvement de d'Erlon sur Mont-Saint-Jean, « en s'avançant à mesure pour garder la hauteur du 1er corps ». Ces instructions ne furent point exécutées, soit que Napoléon les ait modifiées, soit plutôt que, préoccupé de la diversion sur Hougoumont, où cependant une seule de ses divisions était alors aux prises, Reille les ait négligées.

Quant à l'ordre de Napoléon concernant le mouvement vers Hougoumont, ou du moins, à l'*esprit* de cet ordre, Reille dit expressément qu'il s'agissait seulement « de se tenir dans le fond, derrière le bois, en entretenant en avant une bonne ligne de tirailleurs ». Il ajoute que l'ordre de ne pas outrepasser ces instructions fut, en vain, réitéré plusieurs fois. Guilleminot, chef d'état-major de Jérôme, dit aussi qu'il avait voulu rompre à Hougoumont un combat inutile. (Conversation rapportée par le général Woodford, *Waterloo Letters*, 261.) — Ces témoignages sont d'une grande importance. Il est démontré par là que Napoléon ne voulait point s'emparer d'Hougoumont, dont la possession lui importait fort peu pour l'attaque qu'il avait ordonnée sur le centre gauche anglais. On remarquera en effet que : 1° dans l'ordre de 11 heures il n'est pas question d'une attaque sur Hougoumont ; 2° dans le bulletin de la bataille (*Moniteur*, 21 juin) le nom d'Hougoumont n'est pas même prononcé et qu'il n'est pas, par conséquent, fait mention de l'attaque de la ferme. Il est dit seulement : « Le prince Jérôme, commandant une division du 2e corps, destinée à en former l'extrême gauche, se porta sur le bois dont l'ennemi occupait une partie. A une heure, le prince fut maître de tout le bois. »

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Lettre de Jérôme à la reine Catherine, 15 juillet. (*Mém. du roi Jérôme*, VII, 22.) Rapport du prince d'Orange. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 555.) Lettres du capitaine Yalcott et du colonel Gawler. (*Waterloo Letters*, 192, 288, etc.) Kennedy, 102.

2. Kennedy (102) : « onze heures et demie. » *Waterloo Letters* (288, lettre du capitaine Yalcott) : « onze heures vingt ; » (192, lettre du colonel Gawler) : « onze heures et demie. » Siborne (I, 384) : « onze heures et demie. »

Pendant ce duel d'artillerie auquel se mêlèrent bientôt d'autres batteries de la droite anglaise, une partie de l'artillerie de Reille et les batteries à cheval de Kellermann (celles-ci sur l'ordre de l'empereur), la brigade Bauduin de la division Jérôme, précédée de ses tirailleurs, descendit dans la vallée en colonnes par échelons. En même temps, les lanciers de Piré dessinèrent un mouvement sur la route de Nivelles[1]. Le 1er léger aborda le bois à la baïonnette, ayant à sa tête Jérôme et le général Bauduin, qui fut tué au début du combat. Malgré la défense acharnée du 1er bataillon de Nassau et d'une compagnie de carabiniers hanovriens, on prit pied sur la lisière du bois. Il y avait encore à conquérir trois cents mètres de taillis très épais. Le 3e de ligne s'y engagea à la suite du 1er léger. L'ennemi ne se retirait que pas à pas, s'embusquant derrière chaque touffe, tirant presque à bout portant, faisant sans cesse des retours offensifs. Il fallut une heure pour rejeter hors du bois les Nassaviens et les compagnies des gardes anglaises qui étaient venues les renforcer[2].

En débouchant du taillis, les Français se trouvent à trente pas des bâtiments de Hougoumont, vaste massif de pierre, et du mur du parc, haut de deux mètres. Il s'agit seulement pour Jérôme « de se tenir dans le fond, derrière le bois, en entretenant en avant une bonne ligne de tirailleurs[3] ». Mais, soit que l'ordre ait été mal expliqué ou mal

1. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Rapport du prince d'Orange. Napoléon, *Mém.*, 155. Lettre de Jérôme à la reine Catherine. Kennedy, *Notes on Battle of Waterloo*, 102-103. Cotton, *A Voice of Waterloo*, 54-55.

2. Lettre de Jérôme à la reine Catherine, 15 juillet. *Waterloo Letters*, 262, 263. Rapport du prince d'Orange. Kennedy, 104. Cotton, 55-56. Siborne, I, [illegible].

3. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) Cf. le dernier paragraphe de notre note de la page 327.

compris, soit que le frère de l'empereur ne veuille pas se borner à ce rôle passif, soit encore que les soldats, très animés, s'élancent spontanément, on se rue à l'assaut. Mur et murailles sont percés de meurtrières d'où les Anglais commencent un feu nourri. Ils sont abrités, ils visent avec calme; à cette petite distance, tous leurs coups portent. Les fantassins de Jérôme perdent leurs balles contre un ennemi invisible. Les uns tentent d'enfoncer la grande porte à coups de crosse, mais cette porte est dans un rentrant; ils sont fusillés de face et de flanc. D'autres s'efforcent d'escalader le mur du parc en faisant la courte échelle; à travers les meurtrières, les Anglais les percent de leurs baïonnettes. Les cadavres s'amoncellent au pied de Hougoumont. Les assaillants rentrent à l'abri du bois[1].

Le général Guilleminot, chef d'état-major de Jérôme, conseille de s'en tenir à cette première attaque[2]. Il suffit d'occuper le bois; il faut rompre le combat. Reille, à en croire sa relation, envoie des ordres analogues[3]. Mais Jérôme s'obstine. Il veut emporter la position. Il appelle sa seconde brigade (général Soye) pour relever dans le taillis la brigade Bauduin[4] avec les débris de laquelle il tourne Hougoumont par l'ouest. Sa colonne, qui n'est plus défilée, chemine sous le feu à 600 mètres des batteries anglaises. Elle atteint pourtant la façade nord de Hougoumont et

1. Lettres de lord Saltoun, du général Woodford, etc. (*Waterloo Letters*, 246, 259, 261.) Cotton, 55-56. *Mémoires du roi Jérôme*, VII, 91. Siborne, I, 389.

2. Lettre du général Woodford, Gibraltar, 27 janvier 1838. (*Waterloo Letters*, 261.) — Woodford, ancien major des Coldstreams, tenait ce renseignement de Guilleminot lui-même qu'il avait connu plus tard.

3. Relation de Reille (Arch. Guerre): « L'ordre en fut donne plusieurs fois (de se tenir dans le fond, derrière le bois), mais d'autres attaques furent tentées inutilement. »

4. *Mém. du roi Jérôme*, VII, 92. Cf. Relation de Reille.

y donne assaut. Tandis que le colonel de Cubières est renversé, grièvement blessé, à bas de son cheval, un géant, surnommé l'*enfonceur*, le lieutenant Legros, du 1er léger, prend la hache d'un sapeur et brise un vantail de la porte. Une poignée de soldats se précipitent avec lui dans la cour. La masse des Anglais les entoure, les fusille, les extermine; pas un n'échappe. A ce moment, quatre compagnies de *Coldstreams*, seul renfort que Wellington, qui voit de loin le combat, mais qui ne s'abuse pas sur l'importance de l'attaque de Hougoumont, a jugé nécessaire d'envoyer, assaillent la colonne française. Pris entre deux feux, les bataillons décimés de Jérôme se replient, partie dans le bois, partie vers la route de Nivelles [1].

II

Pendant ce combat, l'empereur préparait sa grande attaque. Il fit renforcer par les batteries de 8 du 1er corps et trois batteries de la garde les vingt-quatre pièces de 12, jugées d'abord suffisantes pour canonner le centre de la position ennemie. On forma ainsi, en avant et à la droite de la Belle-Alliance, une formidable batterie de quatre-vingts bouches à feu [2]. Il était près d'une heure. Ney dépêcha un de ses aides de camp à Rossomme

1. Kennedy, 105-106. Lettres du général Woodford, du capitaine Bull, de l'enseigne Standen, etc. (*Waterloo Letters*, 258, 261, 264, 265, 268. Cf. 188, 192.) Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Rapport de Pozzo di Borgo à Wolkonsky, 19 juin. (Papiers du général G.). *Mém. de Jérôme*, VII, 94-95. Mauduit, II, 321, note. Cotton, 37-38. Siborne, I, 293-296.

2. Gourgaud, 72. Pontécoulant, 263. Heymès, 19. Kennedy, 107. Maréchal W. Gomm, *Letters*, 351.

pour avertir l'empereur que tout était prêt et qu'il attendait l'ordre d'attaquer. Avant que la fumée de tous ces canons eût élevé un rideau entre les deux collines, Napoléon voulut jeter un dernier regard sur l'étendue du champ de bataille[1].

A environ deux lieues au nord-est, il aperçut comme un nuage sombre qui semblait sortir des bois de Chapelle-Saint-Lambert. Bien que son œil exercé ne lui permît pas le doute, il hésita d'abord à reconnaître des troupes. Il consulta son entourage. Toutes les lorgnettes de l'état-major se fixèrent sur ce point. Comme il arrive en pareille occurrence, les avis différaient. Des officiers soutenaient qu'il n'y avait pas là de troupes, que c'était un taillis ou l'ombre d'un nuage ; d'autres voyaient une colonne en marche, signalaient des uniformes français, des uniformes prussiens. Soult dit qu'il distinguait parfaitement un corps nombreux ayant formé les faisceaux[2].

1. Napoléon, *Mém.*, 137.

2. Napoléon, *Mém.*, 137. Cf. Gourgaud, 89 (Rogniat, *Réponse aux notes critiques de Napoléon*, 273), et Baudus, *Etudes sur Napoléon*, I, 225.

Baudus assure que ce fût Soult qui, le premier, signala cette colonne. C'est possible. Mais Baudus donne néanmoins des détails inexacts : 1° Il n'est pas vrai que Soult fût, à 1 heure, plus près de la ligne ennemie que Napoléon, puisqu'à 1 heure Soult était près de l'empereur et occupé à écrire ou à dicter une lettre à Grouchy (citée plus loin). 2° Il n'est pas vrai que ce fut l'apparition des Prussiens qui motiva l'envoi à Grouchy de ladite lettre, lui prescrivant de rejoindre le gros de l'armée, puisqu'il n'est pas question de l'approche de Bülow dans le corps de cette lettre et qu'il en est question seulement dans le post-scriptum. 3° Il n'est pas vrai que Soult fût plus préoccupé que l'empereur de l'arrivée possible des Prussiens, puisque la lettre à Grouchy, témoignant de ces préoccupations, fut écrite d'après les instructions de l'empereur. — Baudus, très royaliste et aide de camp de Soult, est jaloux ici de faire valoir son chef aux dépens de Napoléon mais il oublie qu'il a écrit, à la page 224, que Soult conseillait de rappeler une partie du corps de Grouchy, non parce qu'il craignait l'arrivée des Prussiens, mais parce qu'il eût voulu plus de monde pour attaquer l'armée anglaise ; et à la page 222, que Soult disait : « *Dans l'état où la défaite de Ligny avait mis l'armée prussienne*, un faible corps suffirait pour la suivre et l'observer dans sa retraite. »

Napoléon n'est pas non plus véridique quand il prétend que Soult lui

On ne tarda pas à être tout à fait renseigné. Comme un détachement de cavalerie partait au galop pour reconnaître ces troupes, un sous-officier du 2e hussards de Silésie, que les hussards du colonel Marbot venaient de faire prisonnier près de Lasne [1], fut amené à l'empereur. Il était porteur d'une lettre de Bülow à Wellington, annonçant l'arrivée du IVe corps à Chapelle-Saint-Lambert. Ce hussard, qui parlait français, ne fit pas difficulté de conter tout ce qu'il savait. « — Les troupes signalées, dit-il, sont l'avant-garde du général de Bülow. Toute notre armée a passé la nuit d'hier à Wavre. Nous n'avons pas vu de Français, et nous supposons qu'ils ont marché sur Plancenoit [2]. »

La présence d'un corps prussien à Chapelle-Saint-Lambert, qui eût confondu l'empereur quelques heures plus tôt, alors qu'il traitait de « paroles en l'air » le propos rapporté par Jérôme sur la jonction projetée des deux armées alliées, ne le surprit

dit que le corps prussien de Saint-Lambert était « probablement un détachement de Grouchy ». Soult ne pouvait supposer vraisemblablement cela, puisque Grouchy, dans la lettre écrite à 6 heures du matin et reçue entre 10 et 11 heures, annonçait qu'il était encore à Gembloux et qu'il allait suivre les Prussiens sur Wavre. De Gembloux à Chapelle-Saint-Lambert, par Wavre, Grouchy aurait eu six lieues à faire et un corps prussien à culbuter.

1. Lettre de Marbot à Grouchy, 1830. (Citée par Grouchy, *Relat. succ.*, App. VIII, 51, sqq.). — Marbot prétend que ce hussard fut pris près de Saint-Lambert ; mais la cavalerie française, comme je l'ai dit (317, note 1), ne poussa pas plus loin que Lasne.

Dans les rapports allemands il n'est point fait mention de cette lettre interceptée, mais la chose n'est pas douteuse, puisqu'il en est parlé non seulement par Napoléon, Baudus et Marbot, mais encore par Soult dans une dépêche à Grouchy (citée plus loin), datée du 18 juin, 1 heure après-midi.

Napoléon dit : un hussard noir. Je ne sais quel était l'uniforme de ce sous-officier, mais il devait appartenir au 2e hussards silésiens formant l'avant-garde prussienne, et dont plusieurs détachements battirent l'estrade en avant de Saint-Lambert à partir de 11 heures du matin. (Voir Damitz, II, [illegible], et le rapport de Bülow cité par von Ollech, [illegible]).

2. Napoléon, *Mém.*, [illegible]. Gourgaud, [illegible]. Baudus, I, [illegible]. Soult à Grouchy, en avant du Caillou, 18 juin, 1 heure. (Registre du major général.)

qu'à demi, car il avait reçu dans l'intervalle cette lettre de Grouchy, datée de Gembloux, six heures du matin : « Sire, tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles pour s'y concentrer ou livrer bataille après s'être réuni à Wellington. Le premier et le second corps de l'armée de Blücher paraissent se diriger le premier sur Corbais et le deuxième sur Chaumont. Ils doivent être partis hier soir, à huit heures et demie, de Tourinnes et avoir marché pendant toute la nuit ; heureusement qu'elle a été si mauvaise qu'ils n'auront pu faire beaucoup de chemin. Je pars à l'instant pour Sart-à-Walhain, d'où je me porterai à Corbais et à Wavre[1]. » Cette dépêche était beaucoup moins rassurante que celle de la veille. Au lieu d'une retraite de deux corps prussiens en deux colonnes, l'une sur Wavre et l'autre sur Liège[2], Grouchy annonçait que ces deux colonnes marchaient concentriquement vers Bruxelles, dans le dessein probable de se réunir à Wellington. Il ne parlait plus d'empêcher leur jonction ; et, si l'on devait cependant conjecturer qu'il allait manœuvrer à cet effet en se portant sur Wavre, il semblait mettre bien peu de hâte, puisque, à six heures du matin, il n'avait pas encore quitté Gembloux. Sans

1. Grouchy à Napoléon, Gembloux, 18 juin. (Arch. Guerre, Armée du Nord.) Comme je l'ai déjà fait remarquer (p. 286, note 2), cette dépêche qui, à s'en rapporter aux textes cités par Grouchy, aurait été écrite à *3 heures* du matin, fut écrite à *6 heures*. J'en ai donné les raisons. Je répète ici que, si cette dépêche avait été écrite à 3 heures, elle serait arrivée au quartier impérial avant 10 heures. Or elle n'y arriva que passé 10 heures. Autrement, Soult en aurait fait mention dans sa lettre à Grouchy (en avant du Caillou, 10 heures) et les instructions contenues dans cette lettre auraient été toutes différentes ; elles auraient été celles-là même que Soult écrivit à 1 heure dans la lettre reproduite plus loin, et qui furent motivées, cela est évident, par la lecture de ladite dépêche de Grouchy.

2. Voir la lettre de Grouchy à l'empereur, Gembloux, 17 juin, 10 heures du soir, que j'ai citée à la page 248.

doute, l'empereur pouvait espérer que les Prussiens marcheraient droit sur Bruxelles; mais il était très possible aussi qu'ils rejoignissent l'armée anglaise par un mouvement de flanc.

Pour parer à ce danger éventuel, l'empereur avait songé bien tard à envoyer de nouvelles instructions à Grouchy. La lettre du maréchal avait dû, à moins d'un retard possible, mais très improbable, arriver au quartier-impérial entre dix et onze heures[1]. Et c'est seulement à une heure, quelques instants avant d'apercevoir les masses prussiennes sur les hauteurs de Chapelle-Saint-Lambert, que l'empereur fit écrire à Grouchy : « Votre mouvement sur Corbais et Wavre est conforme aux dispositions de Sa Majesté. Cependant l'empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction et chercher à vous rapprocher de l'armée afin que vous puissiez nous joindre avant qu'aucun corps puisse se mettre entre nous. Je ne vous indique pas de direction. C'est à vous de voir le point où nous sommes pour vous régler en conséquence et pour lier nos communications, ainsi que pour être toujours en demeure de tomber sur quelques troupes ennemies qui chercheraient à inquiéter notre droite et de les écraser[2]. »

Cette dépêche n'était pas encore expédiée quand apparurent au loin les colonnes prussiennes. Peu d'instants après, l'empereur, ayant interrogé le hussard prisonnier, fit ajouter ce post-scriptum : « Une lettre qui vient d'être interceptée porte que le général Bülow doit attaquer notre flanc droit.

1. Voir note 1 de la page précédente.
2. Soult à Grouchy, 18 juin, une heure. (Citée par Grouchy, *Relat. succ.*, App. I, 21.)

Nous croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-Lambert. Ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre, et pour écraser Bülow que vous prendrez en flagrant délit[1]. »

L'empereur ne fut donc pas autrement déconcerté[2]. Tout en jugeant que sa situation s'était gravement modifiée, il ne la regardait pas comme compromise. Le renfort survenu à Wellington ne consistait après tout qu'en un seul corps prussien, car le prisonnier n'avait point dit que toute l'armée suivît Bülow. Cette armée devait être encore à Wavre. Ou Grouchy allait l'y joindre, l'y attaquer et conséquemment la retenir loin de Bülow ; ou, renonçant à poursuivre Blücher, il marchait déjà sur Plancenoit par Mousty, comme le supposait le hussard[3], et il amenait au gros de l'armée française un renfort de 33,000 baïonnettes. L'empereur, qui se faisait facilement des illusions, et qui voulait surtout en donner aux autres, dit à Soult : « — Nous avions ce matin quatre-vingt-dix chances pour nous. Nous en avons encore soixante contre quarante. Et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise en s'amusant à Gembloux et marche avec rapidité, la

1. Soult à Grouchy, 18 juin, une heure. (Citée par Grouchy, *Relation succincte*, Appendice I, 21.) Cf. Gourgaud, *Campagne de 1815*, 89, et Napoléon, *Mémoires pour servir à l'Histoire*, 139.

Il est certain, comme je l'ai dit, que le corps de cette lettre, datée de une heure, fut écrit avant l'apparition des Prussiens, et que le post-scriptum fut écrit après l'interrogatoire du hussard prisonnier. L'intervalle dut être d'un quart d'heure à une demi-heure.

2. Selon Gourgaud (118-119), l'empereur, tout en restant inébranlable dans sa décision de livrer bataille, balança un instant s'il ne porterait pas sa ligne d'opérations sur la route de Nivelles pour déborder la droite anglaise. Par ce moyen, il eût éloigné des Prussiens sa ligne de retraite. Il y renonça dans la crainte de hâter la jonction de Blücher avec les Anglais et parce qu'il jugea, ce qui était vrai, la droite des Anglais plus forte que leur centre gauche.

3. Napoléon, *Mém.* 139.

victoire en sera plus décisive, car le corps de Bülow sera entièrement détruit[1]. »

Toutefois, comme Grouchy pouvait tarder et que l'avant-garde de Bülow était en vue, l'empereur prit incontinent des mesures pour protéger le flanc de l'armée. Les divisions de cavalerie légère Domon et Subervie furent détachées sur la droite afin d'observer l'ennemi, d'occuper tous les débouchés et de se lier avec les têtes de colonnes du maréchal Grouchy dès qu'elles apparaîtraient[2]. Le comte de Lobau reçut l'ordre de porter le 6e corps derrière cette cavalerie, dans une bonne position intermédiaire où il pût contenir les Prussiens[3].

III

Il était environ une heure et demie[4]. L'empereur envoya à Ney l'ordre d'attaquer. La batterie de

1. Napoléon, *Mém.*, 142. — Une lettre de Marbot écrite à Laon, le 26 juin 1815 (*Mém. de Marbot*, III, 403), témoigne que l'empereur, dans l'après-midi du 18, espérait voir déboucher Grouchy sur le flanc de Bülow. « J'étais flanqueur de droite pendant la bataille, dit Marbot. On m'assurait que le maréchal Grouchy devait arriver sur ce point. Au lieu du maréchal, c'est le corps de Blücher qui a débouché. »

2. Gourgaud, 90. Napoléon, *Mém.*, 137-138, 140.

Napoléon dit que la cavalerie se porta à 3,000 toises (soit 5,580 mètres). Elle aurait donc poussé jusqu'à Lasne. C'est inexact, car le gros de ces divisions ne dépassa pas la lisière sud-est du bois de Paris. (*Cf.* le rapport de Bülow, cité par von Ollech, 192, et Damitz, II, 257-259.) Seule une patrouille de Marbot vint, comme on l'a vu, au-delà du bois de Paris, mais ce fut vers midi, et elle n'y resta pas longtemps.

3. Napoléon, *Mém.*, 140-141 ; Gourgaud, 90. *Cf.* 96.

Sur l'exécution de ce mouvement, les deux relations de Sainte-Hélène ne concordent pas. Dans l'une, il est dit que Lobau changea de position peu après la cavalerie de Domon. Dans l'autre, on lit que Lobau alla seulement reconnaître alors sa future position de bataille et qu'il ne s'y établit que vers quatre heures et demie. En cette circonstance, comme en tant d'autres durant cette campagne, les ordres de l'empereur ne furent-ils point ponctuellement exécutés ?

4. Kennedy, aide de camp du général Alten, dit (*Notes on Battle of Waterloo*, 106) : « Le second acte commença à une heure et demie. » *Cf.* Lettre du lieutenant Shelton (*Waterloo Letters*, 339), et Siborne, II, 3.

quatre-vingts pièces commença avec le fracas du tonnerre un feu précipité auquel répondit l'artillerie anglaise. Après une demi-heure de canonnade, la grande batterie suspendit un instant son tir pour laisser passer l'infanterie de d'Erlon. Les quatre divisions marchaient en échelons par la gauche, à 400 mètres d'intervalle entre chaque échelon. La division Allix formait le premier échelon, la division Donzelot le deuxième, la division Marcognet le troisième, la division Durutte le quatrième. Ney et d'Erlon conduisaient l'assaut[1].

Au lieu de ranger ces troupes en colonnes d'attaque, c'est-à-dire en colonnes de bataillons par division à demi-distance ou à distance entière, ordonnance tactique favorable aux déploiements rapides comme aux formations en carrés, on avait rangé chaque échelon par bataillon déployé et serré en masse. Les divisions Allix, Donzelot, Marcognet et Durutte présentaient ainsi quatre phalanges compactes, d'un front de cent soixante à deux cents files sur une profondeur de vingt-quatre hommes[2]. Qui avait prescrit une telle formation, périlleuse en toute circonstance, et particulièrement nuisible sur ce terrain accidenté? Ney ou plutôt d'Erlon[3], commandant le corps d'armée. En tout

1. Rapport de Kempt, Genappe, 19 juin. (Wellington, *Supplementary*, X, 524.) *Souvenirs d'un vieux soldat belge*, 84. *Souvenirs d'un ex-officier*, 285-286. Mauduit, II, 293-295. Janin, *Camp. de Waterloo*, 33. Kennedy, 107-108. Siborne, II, 3-5. Cotton, 62. Cf. Gourgaud, 92. Napoléon, *Mém.*, 143. Damitz, II, 260-261.

2. *Souvenirs d'un ex-officier*, 285-286. Mauduit, *Derniers jours de la Grande Armée*, II, 293. Note du général Schmitz, brigadier de Donzelot (comm. par le commandant Schmitz). Relation de Durutte. (*Sentinelle de l'Armée*, mars 1838.) Notes de Durutte (comm. par le commandant Durutte, de l'armée belge).

3. Il y a toute présomption que cet ordre fut donné par le comte d'Erlon qui avait le commandement immédiat.

Peut-être l'aide de camp fit-il confusion, en transmettant l'ordre, entre la

cas ce n'était pas l'empereur, car, dans son ordre général, de onze heures, rien de pareil n'avait été spécifié; il n'y était même pas question d'attaque en échelons[1]. Sur le champ de bataille, Napoléon laissait, avec raison, toute initiative à ses lieutenants pour les détails d'exécution[2].

Irrités de n'avoir point combattu l'avant-veille, les soldats brûlaient d'aborder l'ennemi. Ils s'élancèrent aux cris de : Vive l'empereur! et descendirent dans le vallon sous la voûte de fer des boulets anglais et français qui se croisaient au-dessus de leurs têtes, nos batteries rouvrant le feu à mesure que les colonnes atteignaient l'angle mort[3]. La tête de la division Allix (brigade Quiot) se porta, par une légère conversion à gauche, contre le verger de la Haye-Sainte, d'où partait une fusillade très nourrie. La brigade Bourgeois, formant seule désormais l'échelon de gauche, continua sa marche vers le plateau. Les soldats de Quiot débusquèrent vite du verger les compagnies allemandes et assaillirent la ferme. Mais, pas plus qu'à Hougoumont, on ne s'était avisé de faire brèche à ces bâtiments avec quelques boulets. Les Français tentèrent vainement plusieurs assauts contre les hautes et solides murailles, à l'abri desquelles les Allemands du major Baring faisaient un feu meurtrier. Un bataillon tourna la ferme, escalada les murs du potager, délogea les défenseurs qui rentrèrent dans les bâtiments; mais il ne put non plus

colonne de division (c'est-à-dire par bataillon serré en masse) et la colonne par division (c'est-à-dire par compagnies accolées, marchant à demi-distance ou à distance entière)?

1. Ordre de l'empereur, en avant du Caillou, 18 juin, 11 heures. (Arch. Guerre.)

2. Voir à ce sujet Jomini, *Précis de la Campagne de 1815*, 222.

3. Siborne, *History of the War*, II, 3, 5. Cotton, *A Voice of Waterloo*, 63.

démolir les murailles à coups de crosse de fusil[1]

Wellington se tenait au pied d'un gros orme planté à l'ouest de la route de Bruxelles, à l'intersection de cette route et du chemin d'Ohain. Pendant presque toute la bataille, il demeura à cette même place avec son état-major grossi des commissaires alliés, Pozzo di Borgo qui reçut une contusion légère, le baron de Vincent qui fut blessé, Müffling, le général Hügel, le général Alava[2]. Voyant les Français entourer complètement la Haye-Sainte, Wellington prescrivit à Ompteda d'envoyer au secours de Baring un bataillon de la Légion Germanique. Les Allemands descendirent à la gauche de la grande route, reprirent le potager et, passant à l'ouest de la ferme, s'avancèrent vers le verger. A ce moment, ils furent chargés par les cuirassiers du général Travers, que l'empereur avait détachés du corps de Milhaud pour seconder l'attaque de l'infanterie. Les cuirassiers leur passèrent sur le ventre et, du même élan, vinrent sabrer au bord du plateau les tirailleurs de la brigade Kielmansegge[3].

A l'est de la route, les autres colonnes de d'Erlon avaient gravi les rampes sous le feu des batteries, les balles du 95e anglais et la fusillade de la brigade Bylandt, déployée en avant du chemin d'Ohain. La

1. *Waterloo Letters*, 404. Siborne, II, 3, 16. Kennedy, 107-108. Jomini, 204, 206. Cotton, 63, 73-74.

2. Hügel au roi de Wurtemberg, 19 juin. (Cité par Pflister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 69.) Rapport de Wellington, Waterloo, 19 juin. (*Dispatches*, XII, 478.)

D'après le plan de Craan, cet arbre était planté près du bord méridional du chemin creux. Wellington devait donc se tenir dans le chemin même où il était abrité contre les boulets et la fusillade.

L'orme fut acheté 200 francs par un Anglais avisé qui le débita à Londres sous forme de cannes, de tabatières et de ronds de serviettes aux idolâtres de Wellington.

3. Kennedy, 107-108. Siborne, II, 16, 19. Cotton, 73-74. Cf. *Waterloo Letters*, 38.

charge bat, le pas se précipite malgré les hauts seigles qui embarrassent la marche, malgré les terres détrempées et glissantes où l'on enfonce et où l'on trébuche. Les Vive l'empereur! couvrent par instants le bruit des détonations[1]. La brigade Bourgeois (échelon de gauche) replie les tirailleurs, assaille la sablonnière, en déloge les carabiniers du 95e, les rejette sur le plateau, au-delà des haies, qu'elle atteint dans sa poursuite[2]. La division Donzelot (deuxième échelon) s'engage avec la droite de Bylandt, tandis que la division Marcognet (troisième échelon) s'avance vers la gauche de cette brigade. Les Hollando-Belges lâchent pied, repassent en désordre les haies du chemin d'Ohain et, dans leur fuite, rompent les rangs du 28e anglais[3]. De son côté, Durutte, qui commande le quatrième échelon, a débusqué de la ferme de Papelotte les compagnies légères de Nassau; il est déjà à mi-côte, menaçant les Hanovriens de Best[4].

Dans l'état-major impérial on juge que « tout va à merveille[5] ». En effet, si l'ennemi conserve

1. *Souvenirs d'un ex-officier*, 287. Siborne, II, 5, 10.

2. Lettres d'officier de la brigade Kempt. (*Waterloo Letters*, 345, 363-364, 367.) « Les Français s'approchèrent à moins de deux mètres de la haie, » dit sir Andrew Barnard, colonel du 95e.

3. Rapport de Kempt, Genappe, 19 juin. (*Dispatches of Wellington Suppl.*, X, 534.) Lettres d'officiers des brigades Pack et Kempt. (*Waterloo Letters*, 349, 361, 382, etc.) Cf. Kennedy, 109; Siborne, II, 5-7. Général Renard, *les Troupes des Pays-Bas en 1815*, 29-30.

Les auteurs étrangers confondent entre elles les colonnes françaises et les placent mal à propos dans cet ordre de la gauche à la droite : Donzelot, Allix, Marcognet, Durutte. Van Löben seul (267) cite exactement : Allix, Donzelot, Marcognet, Durutte.

4. Kennedy, 109, 111. Siborne, II, 4. Cf. Van Löben, 267, et Durutte (*Sentinelle de l'Armée*, 1838) qui dit qu'il arriva sur la hauteur.

Il est présumable que, pendant qu'un ou deux bataillons assaillaient Papelotte, le reste de la division Durutte, masquée par cette attaque de sa droite, continua de monter au plateau.

5. Lettre de Jérôme à la reine Catherine. Paris, 15 juillet. (*Mém. du roi Jérôme*, VII, 22-23.)

Un peu après 2 heures, l'empereur avait envoyé l'ordre à Jérôme de le

ses postes avancés de Hougoumont et de la Haye-Sainte, ces postes sont débordés, cernés, et le centre gauche de sa ligne de bataille se trouve très menacé. Les cuirassiers de Travers et les tirailleurs de d'Erlon semblent couronner le plateau, le gros de l'infanterie les suit de tout près. Que ces troupes fassent encore quelques pas, qu'elles se maintiennent sur ces positions pour donner le temps à la cavalerie de réserve « d'asséner le coup de massue », et la victoire paraît certaine.

IV

La vicieuse ordonnance des colonnes de d'Erlon, qui déjà avait alourdi leur marche et doublé leurs pertes dans la montée du plateau, allait entraîner un désastre. Après que les tirailleurs eurent culbuté les Hollandais de Bylandt, la division Donzelot s'avança jusqu'à trente pas du chemin. Là, Donzelot arrêta sa colonne pour la déployer. Pendant l'escalade, les bataillons avaient encore resserré leurs intervalles. Ils ne formaient plus qu'une masse. Le déploiement ou plutôt la tentative de déploiement, car il ne semble pas que l'on ait réussi à l'exécuter, prit beaucoup de temps ; chaque commandement augmentait la confusion. L'ennemi profita de ce répit. Quand les batteries françaises avaient ouvert le feu, la division Picton (brigades Kempt

venir rejoindre : « — Il est impossible de mieux se battre, lui dit-il. Maintenant qu'il ne vous reste plus que deux bataillons, demeurez pour vous porter partout où il y aura du danger. » Napoléon voulut-il ménager la vie de son frère qui avait été blessé l'avant-veille et qui venait de rester deux heures et demie au plus fort du feu, ou, mécontent qu'il eût intempestivement engagé toute sa division dans l'assaut inutile de Hougoumont, le rappela-t-il pour laisser le commandement à Guilleminot, général moins ardent et plus circonspect ?

et Pack) s'était reculée, sur l'ordre de Wellington, à 150 mètres du chemin. Les hommes étaient là, en ligne, mais couchés afin d'éviter les projectiles. Picton voit les Hollandais en déroute et les tirailleurs français traverser les haies et s'avancer hardiment contre une batterie. Il commande : « Debout ! » et porte d'un bond la brigade Kempt jusqu'au chemin. Elle replie les tirailleurs, franchit la première haie, puis, découvrant la colonne de Donzelot, occupée à se déployer, elle la salue d'un feu de file à quarante pas. Fusillés à l'improviste, surpris en pleine formation, les Français font d'instinct, involontairement, un léger mouvement rétrograde. Picton, saisissant la minute, crie : « Chargez ! Chargez ! Hurrah ! » Les Anglais s'élancent de la seconde haie et se ruent, baïonnettes en avant, contre cette masse en désordre qui résiste par sa masse même. Repoussés plusieurs fois, sans cesse ils renouvellent leurs charges. On combat de si près que les bourres restent fumantes dans le drap des habits. Durant ces corps-à-corps, un officier français est tué en prenant le drapeau du 32e régiment, et l'intrépide Picton tombe roide mort, frappé d'une balle à la tempe[1].

La colonne de Marcognet (troisième échelon) était arrivée à peu près à la hauteur de la colonne de Donzelot, au moment de la fuite des Hollando-Belges. Marcognet, n'ayant pas cru possible de déployer sa division, avait continué sa marche et dépassé Donzelot qui faisait halte. Déjà, avec son

1. Rapport de Kempt, Genappe, 19 juin. (Wellington, *Dispatches Suppl.*, X, [illegible].) Fraser, *Letters*, [illegible]. Lettres d'officiers de la division Picton et de la brigade Ponsonby. (*Waterloo Letters*, 70, [illegible], [illegible], 343, [illegible], 350, [illegible], 361, 363.) Kennedy, [illegible]. W. Gomm, *Letters*, [illegible]. Siborne, II, 11-14.

Siborne, entraîné par son patriotisme, dit que l'officier français fut tué en essayant de reprendre le drapeau du 32e français. Le 32e n'était pas à l'armée du Nord, tandis que le 32e anglais faisait bel et bien partie de la brigade Kempt.

régiment de tête, criant : Victoire ! il avait franchi la double haie et s'avançait contre une batterie hanovrienne, quand, aux sons aigus des pibrochs, s'ébranla la brigade écossaise de Pack, par bataillons en échiquier déployés sur quatre rangs. A moins de vingt mètres (vingt yards), le 92e higlanders ouvrit le feu ; peu après tirèrent les autres Ecossais. A cause de leur ordonnance massive, les Français ne pouvaient riposter que par le front d'un seul bataillon. Ils firent une décharge et s'élancèrent à la baïonnette. On s'aborda ; les premiers rangs se confondirent dans une furieuse mêlée. « Je poussais un soldat en avant, raconte un officier du 45e. Je le vois tomber à mes pieds d'un coup de sabre. Je lève la tête. C'était la cavalerie anglaise qui pénétrait de toutes parts au milieu de nous et nous taillait en pièces[1]. »

Comme les Français allaient couronner le plateau, les cuirassiers de Travers à l'ouest de la grande route et les colonnes de d'Erlon à l'est, lord Uxbridge

1. Lettres d'officiers des brigades Kempt, Pack et Ponsonby. (*Waterloo Letters*, 64, 69, 355, 356, 371, 374, 382, 383, etc.) Cotton, 67-68. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 287, 288.

Les historiens anglais ne veulent point avouer (et pourquoi, puisque l'armée de Wellington fut victorieuse ?) que dans cette première attaque les Français atteignirent les crêtes de Mont-Saint-Jean. Or les *Lettres de Waterloo*, provenant toutes d'officiers qui prirent part à la bataille, témoignent que : 1° à la droite anglaise les cuirassiers de Travers arrivèrent exactement au bord du chemin d'Ohain ; — 2° à la gauche, la brigade Bourgeois parvint aussi au chemin après avoir délogé les défenseurs de la sablonnière ; — 3° la colonne de Donzelot s'arrêta pour se déployer à 40 mètres du chemin, et ses tirailleurs dépassèrent les haies ; — 4° au moins les bataillons de tête de la colonne Marcognet franchirent le chemin, « s'avancèrent jusque sur les canons hanovriens » et s'engagèrent sur le plateau même contre les Ecossais de Pack. Dans son rapport à Wellington du 19 juin (*Suppl. Dispatches*, X, 534), Kempt dit expressément que la charge de Picton eut lieu quand les Français *emportaient la crête de la position*, et que, même quelques instants après, quand Picton fut tué, *la situation était très critique*. Dans une lettre du 23 juin à Hervey, aide de camp de Wellington (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 568), le colonel Clifton, qui remplaçait le général Ponsonby, tué, dit de son côté : « L'ennemi, *jusque-là vainqueur* (*previously successful*), fut mis en déroute par notre cavalerie. »

avait fait charger l'élite de sa cavalerie [1]. Les quatre régiments de gardes à cheval de Somerset (1ers et 2e Life-Guards, Bleus et Dragons du Roi) partirent au galop, en ligne. Après quelques foulées, ils arrivèrent à portée de pistolet des cuirassiers, séparés d'eux par le chemin d'Ohain. A l'ouest de la route de Bruxelles, ce chemin courait l'espace de 400 mètres entre deux berges escarpées qui disparaissaient plus loin. La gauche de Travers et la droite de Somerset se chargèrent au galop sur la partie plane du chemin. Mais les pelotons de droite des cuirassiers rencontrèrent la tranchée. Ils en descendirent résolument le talus extérieur, et ils donnaient de l'éperon pour en franchir le bord opposé quand, à dix mètres au-dessus d'eux, étincela la rangée de sabres du 2e Life-Guards, lancé à fond de train. Afin d'éviter un véritable écrasement, car temps et espace leur manquaient pour fournir une charge, les cuirassiers enfilèrent le chemin creux en se bousculant, rejoignirent la grande route près de l'orme de Wellington et se rallièrent dans un champ proche de la sablonnière. Les Life-Guards qui les avaient poursuivis en côtoyant le bord du chemin, les chargèrent avant qu'ils ne se fussent reformés ; et, à la suite d'un corps-à-corps où, dit lord Somerset, ils « frappaient sur les cuirasses comme des chaudronniers à l'ouvrage », ils en culbutèrent quelques-uns dans l'excavation de la sablonnière. Le gros de la brigade Travers fut rompu et rejeté au fond du vallon par les autres régiments de Somerset qui, de beaucoup mieux montés que les cuirassiers, avaient aussi la supériorité du nombre et l'avantage du terrain [2].

1. Kennedy, 110. Siborne, II, 19. Colonel Tomkinson, *the Diary*, 300.
2. Rapport de Somerset à Wellington, La Forêt, 24 juin. (*Suppl. Dispatches*

V

En même temps, la brigade de dragons de Ponsonby (Royaux, Inniskillings et Scots-Greys) s'était élancée contre les colonnes de d'Erlon. Les Royaux débouchent de la route de Bruxelles, bousculent la brigade Bourgeois aux prises avec le 95e embusqué derrière les haies et le repoussent jusqu'à la sablonnière. Les Inniskillings franchissent le chemin par les ouvertures pratiquées dans la double haie pour le tir des pièces, et assaillent la colonne de Donzelot. Les Ecossais-Gris, ainsi nommés à cause de la robe de leurs chevaux, arrivent au dos des bataillons de Pack, qui ouvrent leurs intervalles pour les laisser passer. Higlanders et Scots-Greys se saluent mutuellement du cri : *Scotland for ever!* et les cavaliers fondent avec impétuosité sur la division Marcognet[1]. Fusillées de front par l'infanterie, chargées sur les deux flancs par la cavalerie, paralysées par leur presse même, les lourdes colonnes françaises ne peuvent faire qu'une pauvre résistance. Les hommes refluent les uns sur les autres, se serrent, se pelotonnent au point que l'espace leur manque pour mettre en joue et même pour frapper

of Wellington, X, 577.) Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington. W. Gomm, *Letters*, 352. Lettres d'officiers des brigades Somerset et Kempt et du lieutenant Graëme, de la Légion Germanique. (*Waterloo Letters*, 41-56, 361, 406.) Siborne, II, 19-24. Cotton, 74. Kennedy, 110.

C'est vraisemblablement la bousculade des cuirassiers entre les berges du chemin d'Ohain, suivie de la chute de quelques-uns d'entre eux dans la sablonnière, qui a créé la légende de l'écrasement dans le chemin creux et inspiré à Victor Hugo les pages épiques des *Misérables*.

1. Lettres d'officiers des brigades Ponsonby, Kempt et Pack. (*Waterloo Letters*, 63, 64, 70, 78, 349, 363, 383.) Kennedy, 110. Rapport de Kempt, 19 juin. (*Dispatches of Wellington, Suppl.*, X, 534.)

à l'arme blanche les cavaliers qui pénètrent dans leurs rangs confondus. Les balles sont tirées en l'air, les coups de baïonnette, mal assurés, ne portent point. C'est pitié de voir les Anglais enfoncer et traverser ces belles divisions comme de misérables troupeaux. Ivres de carnage, s'animant à tuer, ils percent et taillent joyeusement dans le tas. Les colonnes se rompent, se tronçonnent, s'éparpillent, roulent au bas des rampes sous le sabre des dragons. La brigade Bourgeois, qui s'est ralliée à la sablonnière, est mise en désordre et entraînée par les fuyards et les cavaliers pêle-mêle. La brigade Quiot abandonne l'attaque de la Haye-Sainte[1]. Au-dessus de Papelotte, la division Durutte subit sur son flanc droit les charges des dragons de Vandeleur (11e, 12e et 13e régiments), secondés par les dragons hollandais et les hussards belges de Ghigny. Bien qu'entamée d'abord, elle se replie sans grosses pertes et en assez bon ordre et repasse le ravin, toujours entourée par la cavalerie[2]. Il ne reste plus un seul Français sur les versants de Mont-Saint-Jean.

Emportés par leurs chevaux, à qui, dit-on, ils

1. Rapport de Somerset. Colonel Clifton à Hervey, Croix, 23 juin. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, [illegible], 577.) Lettres d'officiers des brigades Ponsonby, Kempt et Pack. (*Waterloo Letters*, 58, 61, 63, [illegible], 70, 72, 78, 86, 345, [illegible], 376, 378, [illegible], 404. Kennedy, 118. *Souvenirs d'un ex-officier*, 288, 290.

Dans la déroute, les Anglais ramassèrent de 2,000 à 3,000 prisonniers. Les dragons de Ponsonby prirent l'aigle du 45e (division Marcognet) et celle du 105e (brigade Bourgeois). Un autre drapeau, pris par les gardes à cheval de Somerset, fut repris dans la mêlée.

2. Lettres d'officiers de la brigade Vandeleur. (*Waterloo Letters*, 103, 104, 112, 114-115.) Relation de Durutte. Van Löben, 2, 9. Cf. Siborne, II, [illegible].

Durutte, dont la relation contient d'ailleurs plus d'une autre inexactitude, prétend qu'il repoussa les charges de la brigade Vandeleur. Il fait volontairement ou inconsciemment confusion entre les premières charges de cette cavalerie, qui le contraignirent à se replier en désarroi, et une autre charge de Vandeleur contre le 85e, laissé en réserve sur la position primitive, — charge qui fut, en effet, repoussée avec grandes pertes. Voir, à ce sujet, la relation du capitaine Chapuy. (*Journal des Sciences militaires*, juillet 1863.)

avaient reçu l'ordre d'enlever les gourmettes, excités eux-mêmes par la course, le bruit, la lutte, la victoire, les Anglais traversent le vallon à une allure furieuse et s'engagent sur le coteau opposé. En vain lord Uxbridge fait sonner la retraite, ses cavaliers n'entendent rien ou ne veulent rien entendre et gravissent au galop les positions françaises. Ils n'y peuvent mordre. Les Life-Guards et les dragons sont décimés par le feu de la division Bachelu, établie près du mamelon à l'ouest de la grande route. Les Scots-Greys rencontrent à mi-côte deux batteries divisionnaires, sabrent canonniers et conducteurs, culbutent les pièces dans un ravin, puis assaillent la grande batterie. Les lanciers du colonel Martigue les chargent de flanc et les exterminent, tandis que ceux du colonel Brô dégagent la division Durutte de l'étreinte meurtrière des dragons de Vandeleur. « Jamais, dit Durutte, je ne vis si bien la supériorité de la lance sur le sabre[1]. » C'est dans cette mêlée que fut tué le vaillant général Ponsonby. Désarçonné par un sous-officier du 4e lanciers, nommé Urban, il s'était rendu, quand quelques-uns de ses Scots-Greys revinrent pour le délivrer. Urban, craignant de perdre son prisonnier, eut le triste courage de lui plonger sa lance dans la poitrine. Après quoi il fondit sur les dragons et en abattit trois[2].

La belle charge des lanciers fut bientôt appuyée

1. Rapports précités de Somerset et de Clifton. Lettres d'officiers des brigades Somerset, Ponsonby et Vandeleur. (*Waterloo Letters*, 38, 62, 64-65, 79, 86, 114-115.) Relations précitées de Durutte et du capitaine Chapuy (du 85e). Kennedy, 110. Siborne, II, 36-39. Cotton, 71-72.

On a prétendu que les cavaliers anglais étaient ivres. Il est bien osé de porter une pareille accusation contre de si vaillants soldats.

2. Mauduit, II, 300. Cf. Lettres des colonels Evans et Straton (*Waterloo Letters*, 64, 85), et Rapport précité de Clifton.

Un parent du général Ponsonby, le lieutenant-colonel Ed. Ponsonby (de

par la brigade de cuirassiers du général Farine. L'empereur, apercevant les Écossais-Gris prêts à aborder la grande batterie, avait fait porter l'ordre au général Delort, divisionnaire de Milhaud, de lancer contre eux deux régiments. Lanciers et cuirassiers balayèrent le versant de la Belle-Alliance, le vallon tout entier et poursuivirent les gardes à cheval et les dragons jusqu'aux premières rampes de Mont-Saint-Jean, au-delà de la Haye-Sainte. Les brigades de cavalerie légère Vivian et van Merlen, qui avaient suivi de loin le mouvement de lord Uxbridge, ne crurent pas bon de s'engager[1].

Il y eut un arrêt dans l'action. De part et d'autre, on regagnait ses positions[2]. Les versants des collines, l'instant d'avant couverts de combattants, n'étaient plus occupés que par des cadavres et des blessés. « Les morts, dit un officier anglais, étaient en maint endroit aussi serrés que des pions renversés sur un échiquier[3]. » C'était l'aspect désolé d'un lendemain de bataille, et la bataille commençait seulement!

Pendant cet intervalle, un cuirassier se détacha de son régiment qui se reformait à la Belle-Alliance et, prenant le galop, descendit derechef

la brigade Vandeleur), fut grièvement blessé dans la même mêlée et resta sur le champ de bataille jusqu'au lendemain matin. Il a fait le récit des seize ou dix-huit mortelles heures qu'il passa là. (Cotton, Appendice VI.) Le soir, un tirailleur français se coucha derrière le corps du colonel Ponsonby, s'en servant comme d'une sorte de remblai, et commença à tirailler contre l'ennemi. Tout en tirant, il causait gaiement avec l'officier anglais. Quand il eut épuisé sa giberne, il s'en alla en disant : « — Vous serez bien aise d'apprendre que nous f... le camp. Bonsoir ! mon ami. »

1. Rapports de Somerset et de Clifton. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, [illegible], 277.) Lettre précitée de Hervey. Lettres de Somerset, Kennedy, etc. (*Waterloo Letters*, 38, 42, 69, 77.) Kennedy, 110-111. Siborne, II, [illegible]. Cotton, 71-72. Van Löben, 279. Relation du général Delort. (Papiers du général G.) Gourgaud, 83. Napoléon, *Mém.*, 144.

2. Kennedy, 111, 116. *Waterloo Letters*, 346, 383. Siborne, II, 43, 46.

3. *Waterloo Letters*, [illegible].

la grande route. On le vit traverser toute cette vallée mortuaire où lui seul était vivant. Les Allemands postés à la Haye-Sainte crurent que c'était un déserteur : ils s'abstinrent de tirer. Arrivé tout contre le verger, au pied de la haie, il roidit son corps de géant droit sur les étriers, leva son sabre et cria : Vive l'empereur ! Puis, au milieu d'une gerbe de balles, il rentra dans les lignes françaises en quelques foulées de son vigoureux cheval[1].

A Hougoumont, la lutte se poursuivait de plus en plus ardente. Trois compagnies de gardes anglaises, un bataillon de Brunswick, un bataillon de la Légion allemande de Duplat, deux régiments de Foy, étaient venus successivement renforcer défenseurs et assaillants. Les Français, de nouveau maîtres du bois après l'avoir perdu, s'emparent du verger, mais les gardes anglaises ne cèdent pas le jardin en contre-haut que protège un petit mur muni d'une banquette naturelle et se maintiennent dans la ferme. Sur l'ordre de l'empereur, une batterie d'obusiers bombarde les bâtiments. Le feu s'allume dans un grenier, se propage, dévore le château, la maison du fermier, les étables, les écuries. Les Anglais se rembuchent dans la chapelle, les granges, la maison du jardinier, le chemin creux adjacent, et ils y recommencent leur fusillade. L'incendie même fait obstacle aux Français. Dans les étables en flammes, d'où les ambulances établies par l'ennemi n'ont pu être évacuées, on entend de vains appels et des hurlements de douleur[2].

1. Lettre du lieutenant Graëme, de la Légion hanovrienne. (*Waterloo Letters*, 407.)

2. Lettres d'officiers du 1er régiment des gardes et des *Coldstreams*. (*Waterloo Letters*, 246, 249, 259, 261, 264, 266.) Kennedy, 106. Notes journalières de Foy, et lettre du même à Guilleminot. (Registre de corresp., comm. par le comte Foy.) Van Löben, 272-273. Cotton, 85-86.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE WATERLOO

DE TROIS HEURES A SEPT HEURES

I. Seconde attaque de la Haye-Sainte. — L'Ordre de Ney à Milhaud.
II. Première et seconde charges des cuirassiers de Milhaud et de la cavalerie légère de la garde. — Ordre de l'empereur aux cuirassiers de Kellermann et à la cavalerie de Guyot.
III. Entrée en ligne du corps de Bülow. — Défense de Lobau. — Prise et reprise de Plancenoit.
IV. Troisième et quatrième charges des cuirassiers de Milhaud, soutenues par les cuirassiers de Kellermann, les dragons et les grenadiers à cheval de la garde.
V. Attaque générale du plateau par l'infanterie de Reille et de d'Erlon et par les débris de la cavalerie. — Prise de la Haye-Sainte. — La ligne anglaise ébranlée. — Nouveaux combats à Plancenoit.

I

L'unique objectif de Wellington était de tenir ses positions jusqu'à l'entrée en ligne de l'armée prussienne. Ce mouvement tardait trop à son gré. Il avait espéré que Blücher commencerait l'attaque dès deux heures; il en était trois et demie, et les Prussiens ne semblaient pas près de se démasquer. Dans l'état-major anglais on craignait de ne pouvoir résister à un second assaut[1].

Napoléon, lui aussi, avait de grandes inquiétudes. Le major La Fresnaye venait de lui remettre la lettre de Grouchy, écrite à Walhain à onze heures et

1. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Muffling, *Aus meinem Leben*, [illegible].

demie[1]. Dans cette dépêche très confuse, deux choses frappèrent surtout l'empereur : l'une que Grouchy avait cheminé fort lentement, puisque, à onze heures et demie, il était encore à trois lieues de Wavre ; l'autre, que le maréchal ne semblait s'inquiéter nullement de ce qui se passait à sa gauche, et demandait des ordres pour manœuvrer *le lendemain* dans la direction excentrique de la Chyse[2]. Il devenait donc très improbable, à moins que Grouchy n'eût eu l'inspiration, dès midi, de marcher au canon, qu'il pût prendre de flanc le corps de Bülow déjà en position à Chapelle-Saint-Lambert. Tout au plus le maréchal pourrait-il tomber sur les derrières de ce corps ou retenir loin du champ de bataille, par une attaque à fond, les autres fractions de l'armée prussienne. Que l'empereur n'ait pas à l'instant fait repartir La Fresnaye avec de nouvelles instructions pour Grouchy, faut-il s'en étonner? Ces instructions, qui n'auraient pu être autres que « de se rapprocher de l'armée afin de tomber sur le corps ennemi qui voudrait en inquiéter la droite », Napoléon les avait déjà envoyées à son lieutenant à une heure et quart[3]. Il n'aurait pu que les réitérer, et bien tardivement !

La présence de Bülow à Chapelle-Saint-Lambert, l'échec sanglant du comte d'Erlon, l'éloignement

1. Déclaration de La Fresnaye, citée par Grouchy. (*Relat. succ.*, App. IV, 13.) Cf. Napoléon, *Mém.*, 146.

La Fresnaye dit qu'il mit « deux grandes heures et demie » pour faire le trajet et qu'il trouva Napoléon sur le champ de bataille. Parti de Walhain entre 11 heures et 11 heures et demie, La Fresnaye dut donc arriver près de l'empereur vers 2 heures et demie, en pleine action, au moment de l'assaut de d'Erlon.

2. Lettre de Grouchy à Napoléon, Gembloux, 18 juin, 11 heures. (Arch. Guerre.) Cf. Napoléon, *Mém.*, 146.

3. Soult à Grouchy, 18 juin, 1 heure. (Arch. Guerre.) — Comme je l'ai dit précédemment, le post-scriptum de cette lettre fut écrit entre 1 heure et quart et 1 heure et demie. L'estafette dut partir à 1 heure et demie

de Grouchy, c'étaient peut-être des raisons pour engager l'empereur à rompre le combat, comme à Essling, et à prendre une forte position défensive sur le plateau de la Belle-Alliance. Il ne semble pas qu'il ait songé à cet expédient, bon tout au plus pour la journée. Le lendemain, l'armée française, même renforcée par Grouchy, aurait eu à livrer bataille presque dans la proportion d'un contre deux aux armées réunies de Wellington et de Blücher. L'empereur aima mieux profiter de l'expectative où paraissait rester Bülow pour enfoncer les Anglais avant l'entrée en ligne des Prussiens[1].

Dès que d'Erlon eut rallié quelques-uns de ses bataillons, vers trois heures et demie, l'empereur ordonna à Ney d'attaquer de nouveau la Haye-Sainte[2]. Il comptait se servir de ce poste comme point d'appui pour un mouvement d'ensemble avec le corps de d'Erlon, le corps de Reille, qu'il pensait devoir être bientôt maître d'Hougoumont, toute la cavalerie et enfin la garde à pied[3]. Ney mena contre la Haye-Sainte la brigade Quiot,

1. « Turenne ou Condé, dit très judicieusement Clausewitz (*Der Krieg von 1815*, 109) se seraient retirés dès midi sans livrer bataille, mais Napoléon ne pouvait pas ne pas combattre, car il n'avait de salut que dans la victoire. »

2. Gourgaud, 93. Cf. 96. — Kennedy, en général témoin très précis et très véridique, dit (*Notes on the Battle of Waterloo*, 114) qu'il s'écoula un intervalle considérable entre le grand assaut de d'Erlon et la seconde attaque de la Haye-Sainte. D'après les *Waterloo Letters* (404) et le Rapport de Kempt (*Dispatches of Wellington, Suppl.*, X, 534), la seconde attaque de la Haye-Sainte suivit de près la première. Sans doute, il y eut une suspension du combat après l'engagement de la cavalerie de lord Uxbridge contre les cuirassiers et les lanciers français, car il fallut rallier les bataillons dispersés de d'Erlon ; mais cet arrêt fut court. L'assaut de d'Erlon et les engagements de cavalerie qui le suivirent avaient duré au moins une heure, de 2 à 3 heures. (Delort, dans sa Relation, dit expressément que ce moment du combat prit fin à 3 heures.) Dès 4 heures ou 4 heures et quart commencèrent les grandes charges de cavalerie. Dans l'intervalle, la seconde attaque de Ney contre la Haye-Sainte avait échoué.

3. Lettre de Jérôme à la reine Catherine, 15 juillet 1815. (*Mém. du roi Jérôme*, VII, 23.) Cf. Gourgaud, 96 : « L'empereur avait ordonné au maréchal

tandis que l'une des brigades de Donzelot, tout entière déployée en tirailleurs, gravit les rampes à l'est de la route de Bruxelles et vint fusiller à vingt pas les Anglais embusqués derrière les haies du chemin d'Ohain. L'attaque échoua. Les tirailleurs de Donzelot furent repoussés à mi-côte; les soldats de Quiot, décimés par le feu à bout portant des Allemands du major Baring, qui venait de recevoir un renfort de deux compagnies, se replièrent dans le verger[1].

Pour seconder cet assaut, la grande batterie avait redoublé son feu contre le centre gauche de la position ennemie pendant que les batteries de Reille, renforcées par une partie des pièces de 12 de la garde, canonnaient sans relâche le centre droit. C'est l'instant de la journée où le feu d'artillerie fut le plus intense. « Jamais, dit le général Alten, les plus vieux soldats n'avaient entendu pareille canonnade[2]. » Quelques bataillons de la première ligne anglaise rétrogradèrent d'une centaine de pas afin d'être abrités par les bords du plateau. En même

Ney de se maintenir dans la Haye-Sainte en la crenelant et en y établissant plusieurs bataillons, mais de ne faire aucun mouvement... » — Napoléon, *Mém.*, 187 : « L'intention de l'empereur était d'ordonner cette attaque de cavalerie, mais une heure plus tard, et de la faire soutenir par l'infanterie de la garde. » — Notes journalières de Foy (comm. par le comte Foy) : « L'empereur avait dit le matin au Caillou : Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, je ferai charger ma cavalerie et je marcherai avec ma vieille garde. »

On remarquera que les manœuvres dont parlent Jérôme et Foy furent en effet exécutées, mais sans méthode, sans ensemble, comme à l'aventure.

1. Rapport de Kempt à Wellington, Genappe, 19 juin. (*Letters and Dispatches*, *Suppl.*, X, 534.) Relation du major Baring (*Hanoversches militarisches Journal*, 1831.) Lettres d'officiers des brigades Somerset, Kempt, Lambert et de la Légion Germanique. (*Waterloo Letters*, 52, 354, 391, 394, 404-406.) Siborne, II, 62. — La brigade anglaise Lambert qui, sur l'ordre de Wellington, était venue vers 3 heures s'établir à l'est de la route de Bruxelles pour renforcer la droite de Kempt, prit part à ce combat.

2. Lettre d'Alten au duc de Cambridge, Bruxelles, 20 juin. (Papiers du général G.) Lettre de Pratt, de la brigade Halkett. (*Waterloo Letters*, 327-328.) Notes du général Foy (précitées). Kennedy, 114. — Cotton (87-88) dit aussi : « Jamais nous n'avions ouï pareille musique. »

temps, des groupes de blessés, des convois de prisonniers, des caissons vides et des fuyards filaient vers la forêt de Soignes[1]. Ney, se méprenant sur ces mouvements, qu'il distinguait mal à travers la fumée, crut à un commencement de retraite et s'avisa de prendre pied sur le plateau avec de la cavalerie. Il fit demander une brigade de cuirassiers[2].

L'aide de camp s'adressa au général Farine qui mit ses deux régiments en marche. Mais le général Delort, commandant la division, arrêta le mouvement. « — Nous n'avons, dit-il, d'ordre à recevoir que du comte Milhaud. » Ney, impatient, courut à Delort[3]. Le maréchal était fort irrité de ce refus d'obéissance. Non seulement il réitéra l'ordre concernant la brigade Farine, mais il ordonna que les six autres régiments du corps de Milhaud se portassent aussi en avant. Delort ayant encore objecté l'imprudence de cette manœuvre sur un pareil terrain,

1. Lettre de Windham, des *Scots-Greys*. (*Waterloo Letters*, 80.) Heymès, 23-24. *Bulletin de l'armée* (*Moniteur*, 21 juin). Kennedy, 113. Siborne, II, 6. Cf. *Relation* (anglaise) *de la Campagne de Flandre*, 170.

On a vu [1815, II, 352] que, pendant le feu de la grande batterie qui précéda l'attaque des quatre colonnes de d'Erlon, plusieurs bataillons anglais et écossais avaient opéré un même mouvement rétrograde.

2. Heymès, 23. Relation du général Delort. (Papiers du général G.)

Ces deux témoignages conformes, dont l'un rendu par le chef d'état-major de Ney, me paraissent décisifs. Ce fut Ney qui demanda de la cavalerie, comme le dit implicitement Gourgaud (97); ce ne fut pas l'empereur qui, de lui-même, la lui donna, comme plusieurs historiens l'ont prétendu. Gamot, beau-frère de Ney, dit que le maréchal demanda des troupes à l'empereur et que la cavalerie de Milhaud se porta en avant. (*Réfutation*, 40.) Ces deux apologistes de Ney s'efforcent d'ailleurs d'insinuer que Ney ne réclama de la cavalerie que parce qu'il n'avait pas d'infanterie à sa disposition. Cela est manifestement inexact; car, outre les divisions Allix, Donzelot, Marcognet, présentant 10,000 ou 11,000 hommes encore, que Ney pouvait employer, toute la division Bachelu et la seconde brigade de Foy se trouvaient intactes et disponibles à la gauche de la Belle-Alliance. Voir à ce sujet les notes journalières de Foy et sa lettre à Guilleminot (précitée). Foy dit expressément que seules étaient alors engagées à Hougoumont une de ses brigades et la division Jérôme.

3. Relation du général Delort.

Ney invoqua des instructions de l'empereur : « — En avant, s'écria-t-il, il s'agit du salut de la France. » Delort obéit[1]. Les deux divisions de cuirassiers partirent au grand trot, et derrière elles s'ébranlèrent les lanciers rouges et les chasseurs à cheval de la garde. Ces régiments suivirent-ils le mouvement, sur l'ordre de Lefebvre-Desnoëttes, à qui Milhaud aurait dit en partant : « — Je vais charger. Soutiens-moi ! » ou s'élancèrent-ils spontanément, saisis du vertige de la charge à la vue de leurs camarades courant à l'ennemi, dont la retraite semblait commencer, et jaloux d'avoir leur part d'Anglais à sabrer[2] ?

Depuis le commencement du combat, Ney pensait à une grande action de cavalerie dont lui avait parlé l'empereur, qui avait pour cela mis sous son commandement les corps de cuirassiers et même les divisions de la garde à cheval[3]. Le prince de la Moskowa se promettait de cette charge les plus beaux résultats. Il était heureux d'avoir à la mener, lui qui passait, dit Foy, pour un des premiers officiers de cavalerie de l'armée. Il en avait causé avec

1. Relation du général Delort. (Papiers du général G.)

2. Cf. Bulletin de l'armée. (*Moniteur*, 21 juin.) Napoléon, *Mém.*, 149. Heymès, 23. Mauduit, II, 346-348. Général Thoumas, *les Trois Colbert*, 46. — Dans sa relation manuscrite, que j'ai souvent citée, le capitaine de Stuers, des lanciers rouges, ne dit point que le mouvement fut spontané. On peut en conclure peut-être qu'il s'opéra par ordre du chef direct, Lefebvre-Desnoëttes. Quoi qu'il en soit, il est certain que la cavalerie légère de la garde ne quitta sa position ni sur l'ordre de Ney ni sur l'ordre de l'empereur.

3. Cf. Lettre de Jérôme à la reine Catherine : (*Mém. de Jérôme*, VII, 23) « L'empereur ordonna au maréchal Ney de se porter avec une grande partie de la cavalerie, deux corps d'infanterie et la garde sur le centre de l'ennemi pour donner le coup de massue, et certes c'en était fait de l'armée anglaise, si le maréchal eût exécuté les ordres de l'empereur ; mais, emporté par son ardeur, il attaqua trois quarts d'heure trop tôt. » — *Victoires et Conquêtes*, XXIV, 217, note : « Il n'est pas vrai que le général Guyot ait engagé la division de grosse cavalerie de la garde sans ordres, ainsi qu'il est dit dans les *Mémoires sur la Campagne de 1815* attribués à Napoléon. Nous tenons du général Guyot lui-même *que depuis trois heures*

Drouot, l'assurant qu'il était certain du succès[1]. Tout d'abord Ney, qui ne devait engager la cavalerie qu'après en avoir reçu l'ordre de l'empereur[2], avait voulu seulement prendre pied sur le plateau avec une brigade de cuirassiers. Puis l'idée lui était venue de brusquer la retraite des Anglais en lan-

après midi il avait été mis à la disposition du maréchal Ney. » — Notes journalières du général Foy (précitées) : « L'empereur avait dit à la ferme du Caillou : *Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, je ferai charger ma cavalerie, et je marcherai avec ma vieille garde.* »

1. Discours de Drouot à la Chambre des Pairs. (*Moniteur*, 24 juin.)

2. Du passage précité de la lettre de Jérôme, il ressort que l'empereur avait mis la cavalerie sous le commandement de Ney, mais que celui-ci ne devait point l'engager tout de suite, et avait vraisemblablement à attendre un nouvel ordre. *Cf.* Gourgaud, 96 : « ... Le maréchal Ney, emporté par trop d'ardeur, et oubliant l'ordre qu'il avait reçu (de se maintenir dans la Haye-Sainte sans faire aucun mouvement), déboucha sur le plateau avec les cuirassiers de Milhaud et la cavalerie légère de la garde. »

Cette grande charge de cavalerie entrait dans le plan de l'empereur. Il n'a jamais dit, il faut bien le remarquer, qu'elle ait été contraire à ses intentions. Il a dit seulement (*Mém.*, 150, et Gourgaud, 97) : « Le mouvement fut prématuré ; » et (*Notes sur l'Art de la Guerre*, *Corresp.*, XXXI, 344) : « La charge de la cavalerie, à quatre heures du soir, a été faite un peu trop tôt. » Il a dit aussi (*Mém.*, 157) : « L'intention de l'empereur était d'ordonner ce mouvement, mais une heure plus tard. »

Dans sa lettre du 15 juillet, Jérôme ne donne pas le motif pourquoi l'empereur voulait que Ney n'exécutât cette grande charge que « trois quarts d'heure plus tard ». Gourgaud (96) dit qu'il fallait auparavant « voir l'issue de la manœuvre des Prussiens ». Ce ne peut être la raison. A 3 heures et demie, quand l'empereur ordonna à Ney d'occuper la Haye-Sainte, mouvement préparatoire à la grande attaque projetée, l'avant-garde de Bülow arrivait à peine dans le bois de Paris, où son approche n'était même pas signalée. Si la fumée n'était pas trop épaisse, Napoléon voyait à 2 lieues, sur les hauteurs de Chapelle-Saint-Lambert, une partie des masses prussiennes (la division Hacke). Il pouvait donc croire que Bülow gardait encore l'expectative et il ne pouvait vouloir, sous peine de perdre au moins trois heures, différer sa grande attaque jusqu'à « l'issue d'une manœuvre » qui n'avait pas commencé, qui était même encore dans le futur contingent. D'ailleurs l'empereur, cela tombe sous le sens, ne voulait pas attendre d'être attaqué par les Prussiens pour attaquer les Anglais ; il voulait au contraire, culbuter les Anglais avant l'arrivée des Prussiens, comme on le pressentait dans l'état-major de Blücher. « Napoléon, dit Gneisenau, essaiera par des efforts suprêmes de forcer la ligne anglaise. Il n'emploiera contre nous que le minimum nécessaire pour nous arrêter tant qu'il n'aura pas frappé le grand coup contre les Anglais. » (Von Ollech, 227.) — Si donc Napoléon avait ordonné à Ney de ne rien brusquer, c'était vraisemblablement pour donner le temps à l'artillerie d'exercer ses ravages, à l'infanterie de d'Erlon de se rallier complètement, à l'infanterie de Reille d'occuper Hougoumont, à la garde à pied d'avancer ; c'était enfin pour bien préparer et bien soutenir la grande charge de cavalerie.

çant contre eux tous les cuirassiers de Milhaud. C'est pourquoi il avait fait avancer ces deux divisions. Peut-être, cependant, eût-il hésité à les engager sans un nouvel ordre de Napoléon. Mais quand il vit descendre dans les fonds de la Haye-Sainte, avec cette multitude d'escadrons cuirassés, les chasseurs à cheval de la garde et les lanciers rouges, il ne douta pas que ce ne fût d'après les instructions mêmes de l'empereur, qui avait jugé l'heure opportune pour la grande attaque. Autrement, la cavalerie légère de la garde aurait-elle suivi les cuirassiers? Il paraît à peu près certain, pourtant, que Napoléon n'avait rien vu de ce mouvement[1]. Du pli de terrain où se trouvaient en position les divisions de Milhaud et de Lefebvre-Desnoëttes, elles pouvaient gagner la route de Bruxelles, la traverser tout contre la Belle-Alliance et descendre dans le vallon sans que les aperçût l'empereur, posté près de la maison Decoster[2]. Mais le maréchal Ney n'en était pas moins bien fondé à supposer que cette masse étincelante de cinq mille cavaliers n'avait pas échappé aux regards de Napoléon. Il forma en hâte ces beaux escadrons

1. Le général Rogniat, qui, à Waterloo, commandait en chef le génie, et qui est peu suspect de bienveillance pour Napoléon, dit dans ses *Considérations sur l'Art de la Guerre*, 235 : « Lorsque la cavalerie s'engagea sur les lignes anglaises, Napoléon parut surpris et douta un moment que les masses de cavalerie qu'il voyait au milieu des Anglais lui appartinssent; et, lorsqu'il en eut la certitude, il sembla mécontent de cette charge prématurée. » — Si donc l'empereur avait vu partir la cavalerie, il eût vraisemblablement donné des ordres pour l'arrêter.

2. Cette configuration du terrain suffit à expliquer pourquoi l'empereur ne vit pas le mouvement de la cavalerie. — Napoléon a dit aussi (*Notes sur l'Art de la Guerre*, *Corresp.*, XXXI, 398) : « Quand le général Milhaud s'engagea sur le plateau, Napoléon était occupé à repousser Bülow dont la mitraille arrivait déjà sur la chaussée de la Belle-Alliance. » L'empereur fait confusion entre les charges de Milhaud et celles de Kellermann. Milhaud commença ses charges entre 4 heures et 4 heures et quart, au plus tard. Tous les documents étrangers sont d'accord sur ce point. (Rapport du prince d'Orange. Kennedy, 115, 119, 120. *Waterloo Letters*, 52, 124, 292, etc.) L'empereur lui-même, dans la même note, dit : à 4 heures. D'autre part, il est certain que Bülow se démasqua seulement à 4 heures

dans le creux du vallon, sur la gauche de la route de Bruxelles, et s'élança à leur tête contre l'armée anglaise [1].

II

Wellington songeait si peu à battre en retraite qu'il venait de renforcer son front de bataille par plusieurs brigades de sa seconde ligne et de sa réserve. Les Brunswickois se portèrent au soutien des gardes de Maitland, les brigades Mitchel et Adam traversèrent la route de Nivelles pour s'établir au-dessus d'Hougoumont, en avant du chemin d'Ohain [2]. On n'était pas, d'ailleurs, sans inquiétude dans l'armée alliée. L'état-major observait avec anxiété — *anxiously* — les positions françaises, en cherchant à prévoir quel mouvement préparait Napoléon, lorsque la cavalerie descendit vers la Haye-Sainte. La surprise fut extrême et beaucoup

et demie. Jusque-là il resta caché dans le bois de Paris. (Rapport de Bülow. Rapport de Gneisenau. Damitz, II, 273.) Napoléon dit lui-même (Gourgaud, 96) : « A 4 heures et demie, le général Domon fit prévenir que le corps de Bülow débouchait du bois. » Donc, à 4 heures, Napoléon n'était pas occupé à repousser Bülow, dont l'approche ne lui avait même pas encore été signalée.

1. Kennedy (116, 117), Cotton (88), le major Lautour du 23e *Light dragoons* (*Waterloo Letters*, 99), Siborne (II, 65-66), disent expressément que cette première charge fut soudaine et générale. Leur témoignage est confirmé par la Relation de Reille et les Notes journalières de Foy. « En peu de minutes, dit Foy, les plateaux ont été couverts, inondés par la *procella equestris*. » Cf. Heymès, 13.

Il est absolument faux que la grande charge de Milhaud ait été provoquée, comme on l'a dit parfois, par un engagement des lanciers de Jacquinot contre la cavalerie anglaise, ou, comme on l'a dit aussi, par un engagement d'une brigade de cuirassiers contre un bataillon hanovrien qui se portait au secours de la Haye-Sainte. Il y a là une double confusion avec les charges partielles des cuirassiers et des lanciers entre 2 heures et demie et 3 heures.

2. Lettres d'officiers des brigades Adam, Maitland, Byng, Mitchel. (*Waterloo Letters*, 252, 270-271, 290-293, 316, 391.) Craan, *Notice pour le Plan*. Siborne, II, 63.

de craintes se dissipèrent. « Nous nous étonnâmes, dit Kennedy, que l'on tentât une attaque de cavalerie contre une infanterie encore non ébranlée et qui, grâce aux plis de terrain derrière lesquels elle était couchée, avait peu souffert de la canonnade[1]. » Aussitôt, les hommes furent debout, formés en carrés. Les batteries restèrent en avant du front, sur le bord même du plateau. On envoya les attelages au loin, et les canonniers reçurent l'ordre de tirer jusqu'au dernier moment, puis de se réfugier dans les carrés en abandonnant leurs pièces[2].

La cavalerie française s'avançait en échelons de colonnes d'escadrons, les cuirassiers à la droite, les chasseurs et les chevau-légers à la gauche. La direction était légèrement oblique, les premiers échelons manœuvrant pour aborder la partie plane du chemin d'Ohain, les échelons de gauche conversant vers les rampes qui s'élèvent au-dessus de Hougoumont[3]. On prêtait le flanc à l'artillerie ennemie. Dès que les cuirassiers commencèrent à déboucher des fonds où ils s'étaient formés, les batteries françaises cessèrent de tirer et les batteries anglaises accélérèrent leur feu. Les pièces avaient double charge : boulet et paquet de mitraille ou boulets ramés[4]. Une rafale de fer. Les chevaux montaient au trot, assez lentement, sur ces pentes

1. Kennedy, 114-115. Général Hügel au roi de Wurtemberg. Bruxelles, 19 juin. (Citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 369.)

L'infanterie anglaise formant le centre gauche avait souffert davantage, mais de ce côté-là le plateau était inaccessible à la cavalerie à cause des hautes et fortes haies du chemin d'Ohain.

2. Kennedy, 115. Lettres d'officiers de l'artillerie anglaise. (*Waterloo Letters*, 186, 193.) Cotton, 88. Siborne, II, 67. Cf. Mercer, I, 310, et Müffling (C. de W.), 27.

3. Kennedy, 116. Notes du capitaine de Stuers, des lanciers rouges. (Comm. par M. de Stuers.) Siborne, II, 65-66. Cotton, 88.

4. Lettre de Yalcott, du *Royal horse artillery* (*Waterloo Letters*, 193.) Kennedy, 116. Siborne, II, 66. Cotton, 88, 92. Mercer, *Journal of the Campaign*, I, 320.

roides, dans ces terres grasses et détrempées où ils enfonçaient parfois jusqu'aux genoux, au milieu de ces grands seigles qui leur balayaient le poitrail. En précipitant le tir, les batteries purent faire plusieurs décharges. Une dernière salve, à quarante pas, des batteries de Lloyd et de Cleeves, établies au point où s'élève aujourd'hui la butte du Lion, faucha à moitié les escadrons de tête. Les survivants s'arrêtèrent quelques secondes, paraissant hésiter. La charge sonna plus vibrante ; on cria : Vive l'empereur ! Les cuirassiers se ruèrent sur les canons. Successivement, toutes les batteries furent prises[1]. Superbe fait d'armes, mais capture illusoire. Les attelages manquaient pour emmener les pièces, les clous pour les mettre hors de service. On pouvait les renverser dans le ravin, enfoncer dans les lumières, à défaut de clous, des baguettes de pistolet. Rien ! Pas un officier ne songea même à faire briser les écouvillons[2].

Les canons se sont tus, mais la fusillade roule et crépite. Entre la route de Nivelles et la route de Bruxelles, vingt bataillons anglais, hanovriens, brunswickois, allemands[3], forment deux lignes de carrés en échiquier. Les balles frappent et ricochent

1. Lettres d'officiers de l'artillerie anglaise. (*Waterloo Letters*, 186, 193, [illegible].) Lettre de Hervey. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Capitaine Pringle, *Remarques* (t. VIII, de la *Vie de Napoléon*, par Walter Scott, [illegible]). Kennedy, 116. Siborne, II, 62-68. Cotton, 88. Notes du colonel Planzeaux. (Arch. Guerre.) Notes journalières de Foy. — Foy dit que toutes les batteries étaient dépassées, et Siborne « que le feu cessa complètement pendant vingt minutes ». C'est bien preuve qu'elles étaient en notre pouvoir.

2. Le colonel Bauduş (Relation comm. par M. de Montenon) s'étonne à juste titre qu'on ne donne pas dans chaque régiment, à quelques cavaliers d'élite, des marteaux et des clous sans tête pour enclouer rapidement les pièces prises. L'occasion s'en présenta quatre fois à Waterloo.

3. Il y avait alors en première et en seconde ligne un bataillon de Byng (les autres à Hougoumont) ; les quatre de Colin Halkett ; les deux de Maitland (à 1,000 hommes d'effectif chacun) ; deux d'Adam (les autres en réserve) ; deux d'Ompteda (les autres à la Haye-Sainte) ; les cinq de Kielmansegge ; les trois de Kruse ; quatre de Brunswick (les autres en réserve).

sur les cuirasses avec le bruit de la grêle sur un toit d'ardoises. Cuirassiers et lanciers, les rangs déjà rompus par le feu, par la montée, par le passage même de cette haie de canons, fondent sur les carrés. Mais, du bord du plateau où ils prennent le galop jusqu'à la première ligne d'infanterie, le champ est insuffisant. La charge manque d'élan et par conséquent d'action. Les Anglais sont en carrés sur trois rangs, le premier rang genou terre, le bec des crosses appuyé au sol, les baïonnettes inclinées formant chevaux de frise. Malgré leurs coups d'éperons et leurs coups de sabre, malgré leur vaillance et leur rage, les cavaliers ne peuvent percer ces murs d'hommes[1]. Ils obliquent à droite et à gauche et, sous les feux croisés, vont charger les carrés de la seconde ligne. Comme les vagues aux vagues, les escadrons succèdent aux escadrons. La nappe de cavalerie inonde tout le plateau. Cuirassiers, chasseurs, lanciers rouges tourbillonnent autour des carrés, les assaillent sur les quatre faces, s'acharnent contre les angles, rabattent les baïonnettes à coups de sabre, trouent les poitrines à coups de lances, déchargent leurs pistolets à bout portant, en des luttes corps à corps font des brèches partielles aussitôt fermées[2].

Lord Uxbridge voit cette mêlée. Les deux tiers de

Plus tard, les quatre bataillons de Duplat quittèrent leur position près de Merbe-Braine et vinrent prolonger la ligne des carrés.

Les carrés étaient d'un bataillon, sauf les carrés de Halkett, qui étaient de deux bataillons à cause des pertes subies aux Quatre-Bras. — Sur le plan très minutieux de Craan, 16 carrés sont figurés.

1. Lettres d'officiers de l'artillerie et des brigades Mitchel et Halkett. (*Waterloo Letters*, 193, 216, 311, 318, 320, 326, 339.) Siborne, II, 67-68. Cotton, 88-89. Heymès, 23. Pringle, *Remarques*, 644. Relation de Kellermann. (Arch. Guerre.) Notes de Foy. Notes de Stuers.

Certains carrés étaient sur quatre rangs. La plupart avaient les angles arrondis.

2. Lettres d'officiers de l'artillerie et des brigades Maitland, Halkett, Adam,

sa cavalerie n'ont pas donné. Il lance sur ces masses en désordre les dragons de Dörnberg, les hussards d'Arenschild, les lanciers noirs de Brunswick, les carabiniers hollandais de Trip, les deux brigades hollando-belges de van Merlen et de Ghigny, en tout cinq mille chevaux frais. Ils ont le nombre, ils ont la cohésion. Les Français plient sous le choc, refluent dans les intervalles des carrés, échappent aux sabres pour tomber sous les balles. Ils abandonnent le plateau. Les canonniers raccourent à leurs pièces ; sur toutes les crêtes, se rallume la ligne de feu des batteries anglaises[1].

A peine au fond du vallon, les valeureux soldats de Milhaud et de Lefebvre-Desnoëttes reprennent la charge. De nouveau, ils gravissent sous la mitraille les pentes boueuses de Mont-Saint-Jean, s'emparent des canons, couronnent la hauteur, fondent sur l'infanterie, sillonnent d'éclairs d'épées tout l'échiquier des carrés[2].

Plus d'un Anglais croyait la partie perdue. Des batteries de réserve prenaient leurs dispositions pour battre en retraite au premier ordre. Le colonel d'artillerie Gould dit à Mercer : « — Je crains bien que tout ne soit fini[3]. » De la Belle-Alliance, on

Michel. (*Waterloo Letters*, 189, 235, 242, 252, 272, 302, 311, 320.) Rapport de Pozzo di Borgo au prince Wolkonsky, Nivelles, 19 juin. (Papiers du général G.) Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington. Kennedy, 116. Mercer, II, 301. Siborne, II, 69. Cotton, 89. De Brack, *Avant-postes de cavalerie*, 75. Heymès, 22. Notes de Foy. Notes de Stuers, des lanciers rouges.

1. Lettres de lord Uxbridge, du major Lautour du 23e *Light dragoons*. (*Waterloo Letters*, 10, 90, 104.) Mercer, II, 307-309. Kennedy, 117. Siborne, II, 70. Notes de Stuers. Tomkinson, *Diary*, 305.

2. Lettres d'officiers de l'artillerie et des brigades Dörnberg, Halkett, Adam. (*Waterloo Letters*, 90, 109, 198, 234, 235, 302, 328, 332.) Kennedy, 117. Rapport du prince d'Orange, Bruxelles, 22 juin. (*Suppl. Dispatches of Wellington*, X, 555.) Siborne, II, 71-72. Mercer, II, 308. Notes de Foy. Notes de Stuers.

3. Capitaine Mercer, I, 301, 307, 308 : « *I fear all is over.* » Cf. Müffling, *Aus meinem Leben*, 213.

regardait ces magnifiques chevauchées ; on voyait les canons abandonnés, les cavaliers galopant sur le plateau, les lignes ennemies percées, les carrés entourés ; on criait victoire autour de l'empereur [1]. Lui était surpris et mécontent que sa cavalerie se fût engagée sans ses ordres contre des troupes encore inébranlées [2]. Il dit à Soult : « — Voilà un mouvement prématuré qui pourra avoir des résultats funestes sur cette journée [3]. » Le major-général s'emporta contre Ney : « — Il nous compromet comme à Iéna ! » L'empereur promena un long regard sur le champ de bataille, réfléchit un instant, puis reprit : « — C'est trop tôt d'une heure, mais il faut soutenir ce qui est fait [4]. » Il envoya un de ses aides de camp, le général Flahaut, porter à Kellermann l'ordre de charger avec les quatre brigades de cuirassiers et de carabiniers [5].

Kellermann jugeait, comme l'empereur, que le mouvement de Milhaud avait été prématuré ; il croyait imprudent d'engager aussi sa propre

1. Gourgaud, 97. Napoléon, *Mém.*, 150.

2. Lettre de Jérôme à la reine Catherine, 15 juillet 1815. Gourgaud, 97. Napoléon, *Mém.*, 150. Lettre de Flahaut. (*Moniteur*, 9 avril 1857.) Cf. général Rogniat, *Remarques sur l'Art de la Guerre*, 235 : « Napoléon sembla mécontent de cette charge prématurée. » — J'ai expliqué précédemment comment, à cause de la forme du terrain, les divisions de Milhaud et de Lefebvre-Desnoëttes avaient pu faire leur mouvement sans que l'empereur s'en aperçût.

3. Gourgaud, 97. — Jérôme, qui était alors près de l'empereur, rapporte (Lettre précitée) que celui-ci lui dit, en parlant de Ney : « — Le malheureux ! c'est la seconde fois depuis avant-hier qu'il compromet le sort de la France. »

A la bataille d'Heilsberg, l'empereur, voyant la cavalerie de Murat gagner trop de terrain avant l'arrivée de l'infanterie, avait l'air soucieux et semblait dire : « Affaire mal engagée. » Saint-Joseph, *Relation de la Campagne de Prusse en 1807*, 17.

4. Napoléon, *Mém.*, 150. Cf. Gourgaud, 97, et lettre précitée de Flahaut : « L'empereur dit : Voilà Ney qui d'une affaire sûre fait une affaire incertaine ; mais maintenant que le mouvement est commencé, il n'y a plus autre chose à faire qu'à le soutenir. »

5. Gourgaud, 97. Napoléon, *Mém.*, 150, 187. Lettre de Flahaut. (*Moniteur*, 9 avril 1857.)

cavalerie. Il allait peut-être exposer ses raisons à Flahaut, quand le général Lhéritier, qui commandait sa première division (cuirassiers et dragons), la mit en marche au grand trot sans attendre aucun ordre. Kellermann dut suivre avec sa seconde division, composée des 2e et 3e cuirassiers et des 1er et 2e carabiniers; mais, non loin de Hougoumont, il arrêta la brigade de carabiniers dans un pli de terrain, en faisant défense formelle au général Blancard de bouger de là, à moins d'un ordre exprès de lui-même Kellermann[1]. Sage précaution, car ces huit cents carabiniers étaient désormais la seule réserve de cavalerie qui restât à l'armée. Flahaut, selon les instructions de l'empereur, avait transmis l'ordre de charger non seulement à Kellermann, mais aussi au général Guyot, commandant la grosse cavalerie de la garde (dragons et grenadiers à cheval)[2].

L'empereur a dit qu'il avait dû faire soutenir les divisions de Milhaud dans la crainte qu'un échec de celles-ci, subi devant toute l'armée, n'abattît les courages et n'entraînât la panique et la déroute[3]. N'espérait-il pas aussi écraser les Anglais sous une nouvelle masse de cavalerie

1. Relation de Kellermann. (Arch. Guerre.) Relation du colonel Planzeaux, du 7e dragons. (Arch. Guerre.)

2. Napoléon a prétendu que la division Guyot chargea sans ordres, par un mouvement spontané, et qu'il dépêcha Bertrand pour rappeler cette cavalerie, mais qu'elle était déjà engagée. (Gourgaud, 104. Napoléon, *Mém.*, 151, 157-158.) — C'est une grosse erreur de mémoire. Il y a pour la rectifier deux témoignages formels :

1° Flahaut, dans sa lettre insérée dans le *Moniteur* du 9 avril 1857, dit : « L'empereur m'ordonna de porter l'ordre à *toute la cavalerie*, de soutenir et de suivre celle qui avait déjà passé le ravin. »

2° Montholon (*Récits de la captivité*, II, 84) dit : « 17 février 1817. — A dîner, l'empereur discute quelques faits inédits dans sa mémoire et qui se rattachent à Waterloo. Il se refuse à croire qu'il ait fait donner l'ordre au général Guyot d'engager la cavalerie de la garde. Cependant, c'est un fait incontestable. »

3. Gourgaud, 97. Napoléon, *Mém.*, 151.

cuirassée? Il fallait brusquer l'action, gagner sur un point, se maintenir sur un autre, vaincre et imposer à force d'audace, car les circonstances étaient devenues terriblement critiques. L'empereur livrait à la fois deux batailles, l'une parallèle, l'autre oblique: de front, il attaquait les Anglais; sur son flanc droit, il était attaqué par les Prussiens.

III

Vers une heure, Blücher avait rejoint, à Chapelle-Saint-Lambert, le gros du corps de Bülow; mais, quelle que fût son ardeur à combattre, il jugeait imprudent de s'engager dans les défilés de la Lasne avant d'être assuré qu'il n'y serait point pris en flagrant délit de marche. Trois quarts d'heure plus tard, il sut par des rapports de reconnaissances que, les Français étant fort loin, il ne courait encore aucun risque[1]. Il mit aussitôt ses troupes en mouvement dans la direction de Plancenoit. Son objectif était de déborder la droite de l'armée impériale[2]. La

1. Rapport de Bülow, cité par von Ollech, 192. Wagner, IV, 75.

Dans son *Memorandum sur la bataille de Waterloo* (*Dispatches*, XII, 528), Wellington prétend que l'avant-garde de la cavalerie de Bülow était sur le terrain, en avant d'Ohain, le 18 au point du jour. De même Damitz (II, 242-243) dit que le 18, de grand matin, un détachement du 2e hussards de Silésie vint reconnaître les défilés de la Lasne. Ce sont deux graves inexactitudes. L'aide de camp de Wellington, Hervey (lettre du 9 juillet 1815, dans le *Nineteenth Century*, mars 1893) dit que ce fut seulement entre 10 et 11 heures que l'on aperçut la cavalerie prussienne à deux lieues dans la direction d'Ohain. Nous savons, d'autre part, que le 2e hussards était encore le 18, à 4 heures du matin, à Dion-le-Mont et que l'avant-garde de Bülow dont il faisait partie n'arriva à Chapelle-Saint-Lambert que vers 10 heures. Si, d'ailleurs, les défilés de la Lasne avaient été explorés par les hussards de grand matin, ces cavaliers n'auraient point rendu compte de leur mission à 2 heures seulement.

2. Rapport de Bülow. Cf. Müffling, *Aus meinem Leben*, 209, et C. de W. (Müffling), 23. Von Ollech, 214-215.

Müffling assure qu'il soumit à Wellington dans la matinée et envoya vers midi et demi à Bülow une disposition d'attaque comprenant trois hypothèses :

marche fut lente et rude. Quand on suit le chemin raviné qui descend de Chapelle-Saint-Lambert, traverse à Lasne le ruisseau de ce nom et remonte la côte, non moins abrupte, de l'autre colline, on s'étonne même que l'artillerie prussienne ait pu franchir ce défilé. Il fallait la volonté de Blücher. Il était partout, ranimant ses soldats exténués de fatigue et de faim (en marche dès cinq heures du matin, ils n'avaient point mangé depuis la veille), leur prodiguant les encouragements, les appels au devoir, les mots familiers et plaisants. « — Allons, camarades, disait-il à des canonniers qui poussaient aux roues d'une pièce embourbée, vous ne voudriez pas me faire manquer à ma parole[1] ! »

Sur les quatre heures, ses têtes de colonne atteignirent le bois de Paris (3,500 mètres de Plancenoit). Les divisions Losthin et Hiller s'y établirent sans coup férir ; car au lieu d'occuper les avenues du bois, la cavalerie du général Domon s'était bornée à en observer les débouchés[2]. Dans cette nouvelle position, les Prussiens se trouvaient à couvert. Pour se démasquer, Blücher aurait voulu attendre les

1° Si Napoléon attaquait le centre ou la gauche de l'armée anglaise, les Prussiens se porteraient sur son flanc droit ; 2° s'il attaquait la droite anglaise, les Prussiens viendraient la renforcer ; 3° s'il manœuvrait vers Chapelle-Saint-Lambert, les Prussiens soutiendraient le choc et les Anglais s'avanceraient sur son flanc gauche. L'original de cette disposition existe en effet aux Archives de la Guerre de Berlin. Mais des deux lettres de Blücher que j'ai citées à la page 283 et du rapport même de Bülow, il ressort manifestement que le feld-maréchal, avant de recevoir la disposition de Müffling, avait conçu le plan, qu'il exécuta d'ailleurs, qui consistait à attaquer le flanc droit de Napoléon avec la moitié de son armée et à seconder la gauche anglaise avec une autre fraction de ses troupes.

1. Varnhagen von Ense, *Biographische Denkmale, Blücher*, 457. Damitz, II, 272. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Wagner, IV, 74.

2. Rapport de Bülow, cité par von Ollech, 192. — Bülow et les historiens allemands disent expressément qu'il n'y avait point un seul Français dans le bois de Paris.

deux autres divisions de Bülow qui étaient encore dans les défilés de la Lasne. Mais les messages de Wellington, l'adjurant de prendre part au combat, devenaient de plus en plus pressants ; il entendait rugir les canons français ; il apercevait, dit-on, les cuirassiers en mouvement sur les hauteurs de la Belle-Alliance. Il se détermina à agir avec ce qu'il avait d'hommes[1]. A quatre heures et demie[2], les Prussiens débouchèrent : l'infanterie de Losthin à la droite du chemin de Planccnoit, l'infanterie de Hiller à la gauche, le front couvert par deux régiments de cavalerie et trois batteries légères. Blücher se hâta de faire canonner les escadrons de Domon[3] ; il voulait, dit Müffling, avertir et affermir Wellington en même temps qu'empêcher Napoléon d'accabler les Anglais[4].

Domon opposa d'abord l'offensive à l'offensive. Il culbuta les hussards prussiens, fondit sur les batteries. Foudroyé par leur feu et par la fusillade de toute la division Losthin, il se replia lentement, puis, passant en réserve, il démasqua l'infanterie de Lobau, qui avait pris position à cheval sur le chemin de Lasne, à environ une demi-lieue à l'est de la route de Bruxelles. Les divisions Simmer et Jannin, déployées l'une derrière l'autre, se trouvaient là en potence, presque perpendiculairement

1. Rapport de Bülow. Wagner, IV, 75. Damitz, II, 273. Müffling, *Aus meinem Leben*, 263, et C. de W. (Müffling), 31.

2. Rapport de Bülow. Damitz, II, 273. Von Ollech, 242. C. de W., 31. Cf. Napoléon, *Mém.*, 146 ; et Gourgaud, 93-94 : « A 4 heures et demie, le général Domon fit prévenir l'empereur que le corps de Bülow se mettait en mouvement. »

Clausewitz (*der Feldzug von 1815*, 128) commet une double erreur en disant que Bülow occupa les bois *dès* 3 *heures* et qu'il attaqua à 6 *heures et demie*.

3. Ordre de Bülow, cité par von Ollech, 242. Wagner, IV, 76. Damitz, II, 274.

4. C. de W. (Müffling), 31. Damitz, II, 274.

à la ligne de bataille[1]. Pour les remplacer sur le front, l'empereur avait fait avancer la garde à pied près de la Belle-Alliance, à la droite de la route de Bruxelles, sauf le 1er régiment de grenadiers, qui resta près de Rossomme et le 1er bataillon du 1er chasseurs posté au Caillou. Il avait en même temps donné l'ordre à Durutte d'assaillir Papelotte et La Haye afin de seconder la grande attaque de Ney et de couper la communication entre la droite de Bülow et la gauche anglaise[2].

Lobau, sachant bien que toute résistance passive est virtuellement condamnée, poussa droit aux Prussiens qui plièrent. A leur tour, les divisions Ryssel et Hacke débouchèrent des bois. Les Prussiens reprirent l'offensive : 30,000 contre 10,000 Français[3]. Mais Lobau avait des régiments d'ancienne formation, solides comme des rocs. Le 5e de ligne, le premier régiment qui se fût donné à Napoléon, dans le défilé de Laffray, et le 10e de ligne, le seul qui eût combattu pour les Bourbons au pont de Loriol[4], rivalisaient d'entrain et de ténacité. Avec ces belles troupes, Lobau faisait si fière contenance que Blücher, au lieu de s'obstiner dans son attaque

1. Damitz, II, 27[illegible]. Gourgaud, 9[illegible]. Relation de Durutte.

2. Relation du général Petit (collection Morrisson). Relation de Duuring [illegible] par M. de Stoerel. Gourgaud, [illegible]. Lettre du général Vivian. (Waterloo Letters, 161.) Damitz, II, [illegible]. Cf. Rapport du prince Bernard de Saxe (cité par Gourgaud, [illegible]). Gourgaud, [illegible].

La cavalerie de Jacquinot, réduite à [illegible] sabres et lances, car le 1er hussards de Marbot était détaché à la droite de Domon, dut rester provisoirement dans sa première position, formant l'extrême droite de la ligne de bataille primitive.

3. A l'entrée en campagne, le corps de Bülow comprenait 30,[illegible] hommes, et il n'avait pas encore été engagé. Le corps de Lobau, déduction faite de la division Teste détachée avec Grouchy, comptait [illegible] fusils; les divisions Domon et Subervie environ 2,200 sabres, en défalquant les pertes subies les 16 et 17 juin.

4. Voir **1815**, I, [illegible], [illegible], [illegible] et 416-417. — Le colonel Roussille, qui n'avait point voulu quitter son régiment révolté contre lui à l'entrée de l'empereur à Grenoble, fut tué devant Plancenoit.

parallèle, manœuvra pour déborder la droite du 6e corps. La cavalerie du prince Guillaume de Prusse et l'infanterie de Hiller, soutenues par la division Ryssel, se portèrent vers Plancenoit. Lobau craignit d'être tourné; il recula jusqu'à la hauteur du village, qu'il fit occuper par une brigade. Assaillie sur trois points, cette brigade ne put tenir. L'ennemi la refoula hors de Plancenoit où il s'établit et se retrancha. Sur son front, Bülow canonnait les trois autres brigades de Lobau avec huit batteries, dont les boulets allaient parfois tomber sur la route de Bruxelles, au milieu des bataillons de la garde et de l'état-major même de l'empereur [1].

Au moment où son infanterie abordait Plancenoit, Blücher avait reçu un aide de camp de Thielmann. Le commandant du IIIe corps annonçait qu'il était attaqué à Wavre par des forces supérieures (c'étaient les 33,000 hommes de Grouchy), et qu'il doutait de pouvoir résister : « — Que le général Thielmann se défende comme il pourra, dit Gneisenau. Il n'importe qu'il soit écrasé à Wavre si nous avons la victoire ici [2]. »

L'ennemi maître de Plancenoit, Napoléon était débordé et sa ligne de retraite menacée. Il ordonna à Duhesme, commandant la division de la jeune garde, de reprendre ce village. Les huit bataillons, quatre de voltigeurs, quatre de tirailleurs, s'élancèrent au pas de charge. Les Prussiens furent

1. Damitz, II, 274-275, 280-281. Wagner, IV, 76. Gourgaud, 95. Mauduit, II, 390-391.

L'attaque de Plancenoit eut lieu à 6 heures. (Damitz, II, 281.) Les divisions Ryssel et Hacke avaient débouché du bois de Paris à 5 heures et demie. (Damitz, IV, 279.)

2. Une heure ou deux auparavant, Gneisenau avait déjà envoyé la même réponse à une première dépêche de Thielmann. Relation du lieutenant Wüssow (citée par von Ollech, 195). Wagner, IV, 77. Damitz, II, 281.

délogés des maisons et du cimetière dont ils avaient fait un réduit[1].

IV

Les Anglais tenaient toujours. Quand la grosse cavalerie de Kellermann et de Guyot avait débouché dans le vallon, entre cinq heures et cinq heures et demie, les cuirassiers de Milhaud, repoussés de nouveau par les dragons anglais, dévalaient au bas des rampes[2]. Vite reformés, ils suivirent à la charge ces trois divisions fraîches. Cuirassiers de Lhéritier, de Delort, de Wathier, de Roussel d'Hurbal, chasseurs et lanciers de Lefebvre-Desnoëttes, dragons et grenadiers à cheval de Guyot, plus de soixante escadrons gravissent le plateau. Dans l'état-major ennemi, on s'étonne que l'on engage huit ou neuf mille cavaliers, sur un front où mille tout au plus pourraient se déployer. Ils couvrent tout l'espace entre Hougoumont et la Haye-Sainte. Leurs files se resserrent tellement dans la course que des chevaux sont soulevés par la pression[3]. Cette masse de cuirasses, de casques et de sabres ondule sur le terrain houleux. Les Anglais croient voir monter une mer d'acier.

L'ennemi renouvelle la manœuvre qui deux fois déjà lui a réussi. Après avoir mitraillé la cavalerie, les canonniers abandonnent leurs pièces et se réfugient dans les carrés. Ceux-ci ouvrent à trente pas des feux de file qui abattent des rangs entiers

1. Wagner, IV, 77. Damitz, II, 280-281. Gourgaud, 95, 96. Cf. Napoléon, *Mém.*, 150. Mauduit, II, 352, 373-374.

2. Lettres du colonel Lautour et du major d'artillerie Bull (*Waterloo Letters*, 93, 188.) Kennedy, 116. Mercer, I, 309. Siborne, II, 73.

3. Kennedy, 118. Relation du capitaine de Stuers, des lanciers rouges. (Comm. par M. de Stuers.) *Waterloo Letters*, 120, 225. Siborne, II, 79.

« comme d'un coup de faux », et ils reçoivent les débris des escadrons sur la triple rangée de leurs baïonnettes Les charges se succèdent sans interruption. Des carrés subissent cinq, sept, dix, jusqu'à treize assauts. Plusieurs sont bousculés, entamés partiellement, sinon enfoncés et rompus. Un fourrier du 9[e] cuirassiers prend un drapeau anglais. Le capitaine Klein de Kleinenberg, des chasseurs de la garde, a son cheval tué en enlevant le drapeau d'un bataillon de la Légion Germanique[1]. Mais la plupart des carrés restent inforçables. D'instant en instant, ils semblent submergés par les flots de la cavalerie, puis ils reparaissent à travers la fumée, hérissés de baïonnettes étincelantes, tandis que les escadrons s'éparpillent alentour comme des vagues qui se brisent sur une digue.

Les cuirassiers de Lhéritier foncent à travers un labyrinthe de feux sur les carrés de la seconde ligne, les dépassent et sont foudroyés par les batteries de réserve. Tout un régiment converse à gauche, enfile au triple galop la route de Nivelles, sabre les tirailleurs de Mitchel le long du chemin de Braine-L'Alleud, tourne Hougoumont et vient

1. Lettres d'officiers de l'artillerie et des brigades Maitland, Adam et Halkett. (*Waterloo Letters*, 216, 242, 283, 289-290, 304-305, 311-316, 320, 336, 339, 342). Lettre du colonel Harris, du 73[e] (citée par Cotton, 112). Rapport d'Alten à Wellington, Bruxelles, 19 juin. Rapport du prince d'Orange au roi des Pays-Bas, Bruxelles, 22 juin. (Wellington, *Suppl. Dispatches*, 534, 555. Siborne, II, 81, 86, 114. Van Löben, 291. Relation du général Delort, Dossier de Klein de Kleinenberg. (Arch. Guerre.) Delort cite, en outre, cette attestation : « Reçu un drapeau anglais pris à la bataille de Waterloo par le 9[e] régiment de cuirassiers, le 26 juin 1815. Pour M. le maréchal (Grouchy), l'aide de camp : De Lafontaine. » — D'après l'*Historique du 10[e] cuirassiers*, un drapeau anglais aurait été pris aussi par le maréchal des logis Gautier.

Les Anglais nient qu'aucun carré ait été même bousculé. Mais le général Delort dit expressément que plusieurs carrés furent entamés, et Jomini reconnaît aussi que trois carrés furent rompus. (*Précis de la Camp. de 1815*, 210-211.) D'ailleurs, si des carrés n'avaient été au moins entamés, comment des drapeaux auraient-ils été pris pendant les charges?

se reformer sur le plateau de la Belle-Alliance. Les dragons de la garde s'engagent contre la brigade de cavalerie légère de Grant, qui, occupée tout l'après-midi à observer les lanciers de Piré en avant de Monplaisir et reconnaissant enfin dans les mouvements de ceux-ci de simples démonstrations, s'est rabattue de l'aile droite sur le centre[1]. La batterie de Mercer, la seule dont les canonniers soient restés à leurs pièces nonobstant l'ordre de Wellington, se trouve un peu en arrière, le front abrité par un remblai du chemin, les flancs protégés par deux carrés de Brunswick Les grenadiers à cheval, géants montés sur d'énormes chevaux et grandis encore par les hauts bonnets à poil, s'avancent au trot, en ligne. On dirait un mur qui marche. Sous la mitraille de Mercer, que croisent les feux de file des deux carrés brunswickois, ce mur s'écroule, couvrant le terrain de ses débris ensanglantés. A la seconde charge, c'est une nouvelle boucherie. Le général Jamin, colonel des grenadiers, tombe frappé à mort sur l'affût d'un canon. Devant la batterie s'élève un rempart de cadavres et de chevaux éventrés. « — Vous en avez un bon tas ! » dit en riant, à Mercer, le colonel Wood. Les derniers pelotons de grenadiers franchissent le hideux obstacle, traversent les intervalles des pièces en sabrant quelques canonniers, et vont mêler leurs charges à celles des cuirassiers[2].

1. Notes journalières de Foy (précitées). Lettres d'officiers des brigades Grant et Mitchell. (*Waterloo Letters*, 126, 137, 142, 144, 313-314, 316.) C. de W. (Müffling), 30.

2. Mercer, *Journal of the Campaign*, I, 311-324. Lettres d'officiers des brigades Grant et du Royal Artillery. (*Waterloo Letters*, 144, 156, 214-219.) Note de Valery de Siriaque, aide de camp de Jamin. (Arch. Guerre, dossier de Jamin.)

Trop nombreux pour l'étendue du terrain, tous ces escadrons se gênent mutuellement, se choquent, s'entre-croisent, brisent leurs charges, confondent leurs rangs. Les charges, toujours aussi ardentes, deviennent de moins en moins rapides, de moins en moins vigoureuses, de moins en moins efficaces, par suite de ce désordre et de l'essoufflement des chevaux qui, à chaque foulée, enfoncent dans la terre grasse et détrempée. L'atmosphère est embrasée; on a peine à respirer, « on se croirait à la gueule d'un four ». Le général Donop est blessé, le général Delort est blessé, le général Lhéritier est blessé, le général Guyot est blessé, le général Roussel d'Hurbal est blessé. Edouard de Colbert charge le bras en écharpe. Blessés aussi les généraux Blancard, Dubois, Farine, Guiton, Picquet, Travers, Wathier. Le maréchal Ney, son troisième cheval tué sous lui, est debout, seul, près d'une batterie abandonnée, cravachant rageusement du plat de son épée la gueule de bronze d'un canon anglais. Tout le champ de bataille est encombré de non-combattants, cuirassiers démontés marchant lourdement sous leur armure dans la direction du vallon, blessés se traînant hors des charniers, chevaux sans cavaliers galopant éperdus sous le fouet des balles qui leur sifflent aux oreilles. Wellington sort du carré du 73e, où il s'est réfugié au plus fort de l'action, court à sa cavalerie, la précipite sur ces escadrons épuisés, désunis et rompus par leurs charges mêmes. Pour la troisième fois, les Français abandonnent le plateau[1].

1. Relation de Kellermann. (Arch. Guerre.) Kennedy, 118. Mercer, I, 310. Lettres d'officiers des brigades Grant, Adam, Halkett. (*Waterloo Letters*, 142, 144, 302, 305, 328, 339.) Colonel Laborde, *Napoléon et sa garde à l'île d'Elbe*, 117, note. Siborne, II, 82. Cotton, 94.

Pour la quatrième fois, ils y remontent en criant : Vive l'empereur ! Ney mène la charge à la tête des carabiniers. Il a aperçu au loin leurs cuirasses d'or, il a volé à eux et, malgré les observations du général Blancard qui oppose l'ordre formel de Kellermann, il les entraine avec lui dans la chevauchée de la mort[1].

L'acharnement de Ney et de ses héroïques cavaliers, comme lui ivres de rage, touchait à la folie. Cette dernière charge avec des escadrons réduits de moitié, des hommes exténués, des chevaux à demi fourbus, ne pouvait aboutir qu'à un nouvel échec. L'action de la cavalerie sur l'infanterie consiste uniquement dans l'effet moral. Quel effet moral espérer produire sur des fantassins qui venaient d'apprendre en repoussant, par le feu et les baïonnettes, des charges multipliées, que la tempête de chevaux n'est qu'un épouvantail, et qui, dans ces deux rudes heures, longues comme des jours, avaient pris l'assurance de leur invincibilité ? C'étaient, au contraire, les cavaliers qui étaient démoralisés par l'insuccès de leurs attaques, la vanité de leurs efforts. Ils chargèrent avec la même intrépidité, non plus avec la même confiance. Ils traversèrent encore la ligne des batteries ; mais, après avoir poussé vainement leurs chevaux harassés sur les carrés, ou à mieux dire sur les remparts de soldats tués et de bêtes abattues qui en protégeaient chaque face, ils se replièrent d'eux-mêmes, découragés, désespérés, dans le fond du vallon, suivis à distance plutôt que précisément

1. Relation de Kellermann. Kennedy, 119. Notes de Stuers. Siborne, II, 95. Lettres du capitaine Rogers, du Royal Artillery, et d'officiers de la brigade Halkett. (*Waterloo Letters*, 235, 319-342.) Fraser, *Letters*, 559.

refoulés par la cavalerie anglaise, elle-même à bout de forces[1].

V

Ces grandes charges auraient pu réussir, mais à la condition d'être, dans l'instant même, soutenues par de l'infanterie. Tandis que les batteries ennemies, dépassées par les cuirassiers, restaient muettes, les fantassins auraient gravi les pentes sans risque ni pertes, pris position au bord du plateau et abordé les carrés. Les Anglais auraient été contraints ou de soutenir dans une formation vicieuse le feu et les assauts de l'infanterie, ou de se déployer, ce qui les eût mis à la merci des cavaliers. La division Bachelu et la brigade Jannin (division Foy) étaient depuis plusieurs heures à 1,300 mètres de la position alliée, assistant l'arme au bras à ce furieux combat. Elles n'attendaient qu'un ordre pour aller seconder la cavalerie. Ney les oublia. Ce fut seulement après l'échec de la quatrième charge qu'il s'avisa d'utiliser ces six mille baïonnettes. Les six régiments marchèrent par échelons en colonnes de division à demi-distance. Il était trop tard. Les batteries les foudroyèrent, et l'infanterie anglo-alliée, qui avait étendu en arc de cercle son front vers Hougoumont, les cribla de feux convergents. « C'était une grêle de morts, » dit Foy.

1. Relation de Kellermann. Note du colonel Planzeaux. (Arch. Guerre.) Notes de Stuers. Kennedy, 119. *Journal* du lieutenant Woodberry, 321. Lettres d'officiers du Royal Artillery et des brigades Dörnberg et Halkett. (*Waterloo Letters*, 100, 235, 328, 339, 342. Siborne, II, 82, 90-97.) Rapport d'Alten à Wellington, Bruxelles, 19 juin. Rapport de Somerset, 24 juin. (*Dispatches of Wellington*, *Suppl.*, X, 534, 578.)

En quelques instants, quinze cents hommes furent tués, blessés, dispersés. On approcha tout de même l'ennemi à portée de pistolet, mais les brigades fraiches de Duplat et de William Halkett ayant dessiné un mouvement offensif (Duplat fut tué à ce moment), les colonnes, tronçonnées par les boulets, se mirent en retraite. En vain, le maréchal Ney les avait fait soutenir par quelques squelettes d'escadrons, notamment par les carabiniers. Dans ces charges partielles, qui se succédèrent presque jusqu'à la fin du combat, les cavaliers ne percèrent plus la ligne des batteries anglaises[1].

Tout aux charges de cavalerie, Ney, dans le feu de cette tumultueuse action, avait perdu de vue son premier objectif, la prise de la Haye-Sainte. Comme à Hougoumont, mais beaucoup moins ardente, la lutte continuait là sans aucun résultat. Et pourtant les intrépides défenseurs, munis seulement de soixante cartouches chacun, commençaient à ralentir leur feu. Le major Baring avait fait demander des munitions. Wellington n'en avait pas à donner ; il lui envoya un nouveau renfort de deux compagnies[2].

1. Notes journalières de Foy et lettre du même à Guilleminot (comm. par le comte Foy). Relation de Reille. (Arch. Guerre.) *Waterloo Letters*, 126, 125, [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], etc. Kennedy, [illegible]-125. Siborne, II, 84.

Foy dit expressément : « Quand notre cavalerie fut rentrée, on nous donna l'ordre de gravir le plateau... Les 5e et 9e divisions n'ont été mises en mouvement que quand notre cavalerie commençait à se retirer. » — Le lieutenant-colonel Davis, de la brigade Maitland, dit aussi (*Waterloo Letters*, [illegible]) : « Vers le soir, quand les attaques de cavalerie eurent été repoussées, l'infanterie s'avança contre nous, soutenue par de la cavalerie. » — Le capitaine Eeles, du 95e rifles, dit de même (*Waterloo Letters*, [illegible]) : « Il y eut un temps d'arrêt entre les charges de cavalerie et la nouvelle attaque d'infanterie. »

L'oubli par Ney des divisions de Reille confirme cette remarque de Napoléon (*Mém.*, [illegible]) : « Ney, toujours le premier dans le feu, oubliait les troupes qu'il n'avait pas sous les yeux. »

2. Relation du major Baring (*Hannoversches militärisches Journal*, 1831). *Waterloo Letters*, 404. Kennedy, 123. Siborne, II, 74, 84, 86. Cf. Général

Vers six heures, au moment où les divisions Foy et Bachelu s'avançaient vers le plateau, l'empereur parcourait la ligne de bataille sous une pluie d'obus et de boulets. Le général Desvaux de Saint-Maurice, commandant en chef l'artillerie de la garde, le général Lallemand, commandant les batteries à pied, Bailly de Monthyon, chef de l'état-major général, avaient été renversés à ses côtés, l'un tué, les deux autres grièvement blessés. Napoléon envoya l'ordre à Ney de s'emparer coûte que coûte de la Haye-Sainte[1]. C'est une nouvelle proie désignée au maréchal, une nouvelle occasion de trouver la mort. Il accourt, entraîne le 13e léger (division Donzelot), un détachement du 1er régiment du génie, et les jette contre la ferme. Les balles, tirées à dix mètres, à cinq mètres, à bout portant, clairsèment les assaillants. Des soldats cherchent à désarmer les Allemands en empoignant les canons des fusils dont l'extrémité dépasse les meurtrières. En un instant soixante-dix Français tombent au pied du mur de l'est. Leurs camarades montent sur le tas pour escalader le faîte du mur d'où ils fusillent dans la cour les chasseurs de Baring; d'autres se hissent sur le toit de la grange. Le lieutenant Vieux, du génie, tué colonel sur la brèche de Constantine, frappe la porte charretière à grands coups de hache. Il reçoit une balle au poignet, une autre dans l'épaule. La hache passe de mains en mains, la porte cède enfin, et le flot fait irruption dans la cour. Acculés aux bâtiments, n'ayant plus de cartouches,

Rogniat, *Réponse aux Notes de Napoléon*, 274 : « Les attaques se renouvelaient mollement. On tiraillait. »

1. Note du colonel Planzeaux. (Arch. Guerre.) Heymès, 25-26. Relation de Delort. Napoléon (*Mém.*), 145. Kennedy, 124. Dossier de Monthyon. (Arch. Guerre.)

les Allemands se défendent à l'arme blanche. Le major Baring, avec quarante-deux hommes — tout ce qui reste de ses neuf compagnies — perce la masse des assaillants et regagne Mont-Saint-Jean[1].

Ney fait aussitôt établir une batterie à cheval sur un monticule près de la Haye-Sainte et pousse un régiment sur la sablonnière qu'abandonne de nouveau le 95[e] anglais. De ces deux positions, les canonniers tirent à moins de 300 mètres, les tirailleurs à moins de 80 sur le centre même de la ligne ennemie. Soutenus par ce feu qui fait brèche, les débris des divisions Allix, Donzelot et Marcognet montent des deux côtés de la ferme jusqu'au chemin d'Ohain. On se fusille à travers les haies, par-dessus les berges, on s'aborde à la baïonnette. Ompteda, avec les 5[e] et 8[e] bataillons de la Légion Germanique, opère sur la grande route une contre-attaque qui réussit d'abord. Une balle

1. Relation du major Baring. Lettres de Leach, du 95[e] rifles, et de Graeme, de la Légion Germanique. (*Waterloo Letters*, [illegible], 404-406.) Kennedy, 121-123. Cotton, 104-105, 110-111. Mauduit, II, [illegible]. Siborne, II, [illegible]. Dossier du chef de bataillon Borrel-Vivier, du 1[er] régiment du génie. (Arch. Guerre.) Note du général Schmitz (comm. par le commandant Schmitz).

— Toutes les relations des combattants, Baring, Kennedy, Planzeaux, Heymès, et ceux des *Waterloo Letters*, s'accordent sur ce point, que la Haye-Sainte fut prise seulement entre 6 heures et 6 heures et demie. Comment, devant une pareille concordance des témoignages *de visu*, les historiens français, sans exception, peuvent-ils, sur la seule autorité de Gourgaud, fixer à 4 heures l'enlèvement de cette position? Pour mémoire, les historiens Siborne et Chesney disent que la Haye-Sainte fut prise à 6 heures. Van Löben, il est vrai, dit *qu'il croit* que la Haye-Sainte fut prise à 4 *heures ou un peu plus tard*, mais il ajoute en note que, dans la relation hollandaise où il puise ses renseignements, l'heure n'est point précisée.

Wellington, dans une lettre du 17 août 1815 (*Dispatches*, XII, 610), dit que la Haye-Sainte « fut prise à 2 heures par la négligence de l'officier qui commandait ce poste ». C'est une grosse inexactitude en même temps qu'une accusation injuste. Le major Baring se défendit en héros. On a expliqué cette erreur de Wellington en disant qu'ayant vu à 2 heures le verger de la Haye-Sainte aux mains des Français, il avait cru que toute la ferme leur appartenait aussi. C'est possible; mais le « noble duc » aurait dû se renseigner.

le jette mortellement blessé à bas de son cheval. Le 5e bataillon se replie. Le 8e, qui est plus en avant, est exterminé par un escadron de cuirassiers. Son drapeau est pris ; son chef, le colonel Schrader, est tué ; trente hommes seulement échappent aux sabres[1].

Le centre gauche ennemi (brigades Kempt, Pack, Lambert, Best et Winke) tient ferme ; mais, à l'extrême gauche, les Nassaviens du prince de Saxe-Weimar se laissent, pour la seconde fois, débusquer de Papelotte par la division Durutte, et, au centre droit, les Anglo-Alliés sont ébranlés, à bout de résistance. Les munitions s'épuisent, des pièces sont démontées, d'autres sans servants. Le prince d'Orange et le général Alten, blessés tous deux, quittent le champ de bataille ; les colonels Gordon et de Lancy-Evans, aides de camp de Wellington, sont tués. Les brigades de cavalerie de Somerset et de Ponsonby sont réduites ensemble à deux escadrons ; la brigade Ompteda n'est plus qu'une poignée d'hommes, la brigade Kielmansegge se replie derrière le village de Mont-Saint-Jean, la brigade Kruse recule. A l'arrière, les fuyards se multiplient. Le régiment des hussards Cumberland tout entier tourne bride, colonel en tête, et détale au grand trot sur la route de Bruxelles. Partout les rangs s'éclaircissent, les blessés étant nombreux et nombreux aussi les hommes qui s'éloignent sous prétexte de les porter aux ambulances. Il y a du désordre même dans l'intrépide brigade Colin Halkett, où un bataillon se trouve commandé par un

1. Rapport d'Alten, Bruxelles, 19 juin. (*Dispatches of Wellington*, *Suppl.*, X, 534.) Lettre d'Alten au duc de Cambridge, Bruxelles, 20 juin. (Papiers du général G.) *Waterloo Letters*, 128, 330, 390, 391. Kennedy, 124. Cotton, 105, 113-114. Siborne, II, 113-116. *Souvenirs d'un ex-officier*, 293.

simple lieutenant. On envoie prudemment sur les derrières les drapeaux du 30e et du 73e [1].

« Le centre de la ligne était ouvert, dit un aide de camp du général Alten. Nous étions en péril. A aucun moment, l'issue de la bataille ne fut plus douteuse [2]. » Malgré son assurance accoutumée, Wellington devenait anxieux. Il voyait bien les masses noires de Blücher déborder le flanc de l'armée française, mais lui-même restait sans soutien. On l'entendit murmurer : « Il faut que la nuit ou les Prussiens arrivent ! » Déjà il avait dépêché vers Ohain plusieurs aides de camp pour presser la marche du corps de Zieten. Mais sa résolution ne faiblissait pas Des officiers arrivaient de tous côtés pour lui exposer la situation désespérée où l'on se trouvait et lui demander de nouveaux ordres. Il répondait froidement : « — Il n'y a pas d'autre ordre que de tenir jusqu'au dernier homme [3]. »

Le flottement et le léger recul de la ligne ennemie n'avaient pas échappé au maréchal Ney. Mais ses soldats étaient aussi épuisés que ceux de Wellington. Il eût suffi, il le sentit, de quelques troupes fraîches pour les ranimer, les entraîner

1. Rapport de Kempt, Genappe, 19 juin. Rapport de Lambert, Genappe, 19 juin. Rapports d'Alten, Bruxelles, 19 et 22 juin. (*Dispatches of Wellington, Suppl.*, X, [illegible], [illegible], [illegible], [illegible].) *Waterloo Letters*, [illegible], 170, [illegible], [illegible]. Lettres de Hügel au roi de Wurtemberg, 19 et 25 juin. (Citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 370, [illegible].) Kennedy, 127. Müffling, *Aus meinem Leben*, 715. Cotton, [illegible], 119, [illegible], 123, 126-127. Siborne, II, 146, 152-153, 156. Capitaine Pringle, *Remarques sur la Camp. de 1815* (dans le tome IX de *la Vie de Napoléon*, par Walter Scott, [illegible]).

2. Kennedy, 127. Cf. Hügel (lettre du 19 juin au roi de Wurtemberg) : « Le feu commençait à devenir dangereux pour le duc. » — Pringle, [illegible] : « A cause des morts, des blessés et des fuyards, nos forces étaient bien diminuées. » — Cotton, 120 : « Il semblait que le combat était désespéré. » — Siborne, II, 121 : « La situation était extrêmement grave. »

3. Lettres du major Freemantle et du colonel Murray. (*Waterloo Letters*, [illegible], 21-22, 178. *Journal du lieutenant* Woodberry, 313-314. Cotton, 123. Siborne, II, 143.) Cf. Kennedy, 128 ; von Ollech, 243 ; et colonel Frazer, *Letters*, 560.

et vaincre la dernière résistance des Anglais. Il envoya le colonel Heymès demander à l'empereur un peu d'infanterie. « — Des troupes ! s'écria Napoléon ! Où voulez-vous que j'en prenne? Voulez-vous que j'en fasse[1] ? »

L'empereur avait encore huit bataillons de la vieille garde et six bataillons de la moyenne garde. Si, à l'instant, il en eût donné la moitié au maréchal Ney, on peut croire, de l'aveu même de l'historien anglais le mieux informé et le plus judicieux, que ce renfort aurait enfoncé le centre ennemi[2]. Mais Napoléon, sans réserve de cavalerie, ne croyait pas avoir trop de tous ses bonnets à poil pour conserver sa propre position. Le moment n'était pas moins critique pour lui que pour Wellington. Sous une troisième poussée de tout le corps de Bülow, Lobau pliait, et la jeune garde, après une défense acharnée, se laissait arracher Plancenoit[3]. Derechef, les boulets des batteries prussiennes labouraient le terrain près de la Belle-Alliance. Napoléon, déjà débordé sur son flanc, était menacé d'une irruption des Prussiens en arrière de sa ligne de bataille. Il fit former onze bataillons de la garde en autant de carrés et les établit face à Plancenoit, le long de la route de Bruxelles, depuis la Belle-Alliance jusqu'à Rossomme. Le 1er bataillon du 1er chasseurs fut maintenu au Caillou. Les géné-

1. Heymès, 25-26.

2. Kennedy, *Notes an Battle of Waterloo*, 127, 129, 130.

A Waterloo, le colonel Kennedy était capitaine et aide de camp du général Alten. De tous ceux qui écrivirent sur la bataille, nul ne la vit mieux. Son opinion a donc un grand poids. Le jugement qu'il porte est d'ailleurs confirmé expressément ou implicitement par Hügel (lettre au roi de Wurtemberg, 19 juin), Müffling (*Aus meinem Leben*, 215), Cotton (120), le colonel Freemantle (*Waterloo Letters*, 22), et Siborne (II, 121), et, — chose surprenante, — par Marmont (*Esprit des Institutions militaires*, 25).

3. Rapport du colonel von Hiller, commandant la 16e brigade (division) prussienne (cité par von Ollech, 248). Damitz, II, 282. Wagner, IV 77-78.

raux Morand et Pelet reçurent l'ordre de reprendre Plancenoit avec le 1er bataillon du 2e grenadiers et le 1er du 2e chasseurs[1]

Tambour battant, ces vieux soldats marchent au pas de charge, en colonnes serrées par peloton. Ils dépassent la jeune garde que rallie Duhesme, abordent Plancenoit sur deux points, y pénètrent sans daigner tirer un coup de fusil, renversent, broient et refoulent la masse des Prussiens. L'attaque est si impétueuse qu'en vingt minutes tout le village est nettoyé. Leurs baïonnettes rouges de sang, les grognards débouchent au dos des fuyards, les poursuivent six cents mètres et les repoussent sur le coteau opposé jusque derrière les batteries de Hiller qui sont un instant abandonnées. La jeune garde seconde ce mouvement ; elle occupe de nouveau Plancenoit. Lobau, aux prises avec les divisions Hacke et Losthin, regagne du terrain[2]

1. Relation du général Petit (collection Morrisson de Londres). Mauduit, II, [illegible].

2. Relation du général Petit. Rapport du colonel von Hiller. Mauduit, II, [illegible]. Wagner, IV, 78. Damitz, II, 252.

CHAPITRE V

LA BATAILLE DE WATERLOO

DE SEPT HEURES A NEUF HEURES

I. Dispositions pour l'attaque finale. — Raffermissement de la ligne anglaise. — Approche du corps de Zieten.
II. Assaut du plateau de Mont-Saint-Jean par la moyenne garde.
III. « La garde recule ! » — Mouvement général en avant de l'armée anglaise. — Irruption des Prussiens de Zieten. — La panique.
IV. Les carrés de Christiani, de Roguet, de Cambronne.
V. Arrivée du corps de Pirch au soutien de Bülow. — Tuerie dans Plancenoit. — La mêlée sur le plateau de la Belle-Alliance. — Les derniers carrés de la vieille garde.

I

D'un seul coup de boutoir de sa vieille garde, Napoléon a arrêté les Prussiens. Son flanc droit dégagé, il recouvre la liberté d'agir sur le front de bataille. Il est plus de sept heures[1]; mais on a encore près de deux heures de jour, car le ciel s'est éclairci et le soleil brille au-dessus de Braine-L'Alleud. La canonnade de Grouchy augmente, se rapproche, gronde vers Limale[2]. Le maréchal, suppose-t-on, a enfin joint l'armée prussienne, la combat et, vainqueur ou vaincu, la retiendra assez longtemps pour empêcher une jonction avec les Anglais. Blücher, semble-t-il, a pu détacher le seul

1. Gourgaud, 99 : « A 7 heures et demie, on entendit enfin la canonnade du maréchal Grouchy, à deux lieues et demie sur notre droite. L'empereur pensa que le moment était venu de faire une attaque décisive. » — Kennedy (140) dit aussi : à 7 heures et demie.
2. Gourgaud, 99. Napoléon, *Mém.*, 153.

corps de Bulow que Lobau, Duhesme et deux bataillons de la vieille garde suffisent désormais à contenir. L'empereur braque sa lunette du côté des Anglais. Les points d'où partent les feux d'artillerie et de mousqueterie et la direction de ces feux lui servent de repères. A l'extrême droite, la division Durutte, maîtresse de Papelotte et de La Haye, gravit le plateau[1]. A la gauche, la lutte continue autour d'Hougoumont en flammes; une brigade de Jérôme déborde la position, les tirailleurs français, soutenus par les lanciers de Piré, dépassent la route de Nivelles. Au centre, au-dessus de la Haye-Sainte, d'où l'ennemi est enfin débusqué, les soldats de Donzelot, d'Allix et de Marcognet couronnent les crêtes et pressent vivement les Anglais le long du chemin d'Ohain. Dans le vallon, se rallient six régiments de Bachelu et de Foy ainsi que les débris de la cavalerie[2]. La ligne ennemie paraît ébranlée. L'empereur présume que Wellington a engagé toutes ses troupes. Lui a encore sa vieille garde, ses invincibles. C'est l'heure où la victoire indécise se donne au plus acharné. Il commande à Drouot de faire avancer dans la formation en carrés qu'ils ont prise précédemment neuf bataillons de la garde (des cinq autres, deux doivent rester à Plancenoit, et trois sur le plateau, comme dernière réserve). Il se met à la tête du premier

1. Sauf van Löben, qui parle par ouï-dire et exprime des doutes, tous les témoignages s'accordent sur ce point, que Durutte, vers 7 heures un quart, s'était emparé de La Haye et de Papelotte. Müffling, *Aus meinem Leben*, 215. Lettre du général Vivian. (*Waterloo Letters*, 161.) Damitz, I°, [illegible]. Von Ollech, 251.

2. Lettres d'officiers des brigades Grant, Kempt et Lambert. (*Waterloo Letters*, 173, 354, 365, 391.) Rapports de Kempt et de Lambert. Genappe, 19 juin. (*Dispatches of Wellington*, *Suppl.*, X, 534, 537.) Kennedy, 124, 127. Cotton, 118-121. Siborne, II, 113-116, 121, 146, 152-153. Notes journalières de Foy. Gourgaud, 99. Napoléon, *Mém.*, 152, 153.

carré et descend vers la Haye-Sainte, au fond de la fournaise[1].

Au témoignage de l'ennemi[2], cette attaque aurait pu être décisive une demi-heure auparavant, quand Ney demandait du renfort. Le moment est passé. Tandis que Morand a repris Plancenoit, pendant même le temps si court où la garde s'est formée et mise en mouvement, Wellington a rassis sa position. Pour renforcer son centre chancelant et près de se rompre, il a rappelé de sa gauche la brigade Wincke, de sa droite quatre bataillons de Brunswick dont il a lui-même pris le commandement. Secondées par ces troupes fraîches, les brigades Kempt, Lambert, Pack et Best, à l'est de la route de Bruxelles, et les brigades Kruse et Halkett, à l'ouest de cette route, ont fait une vigoureuse contre-attaque et refoulé les fantassins de Donzelot, d'Allix et de Marcognet. Pendant que ces soldats se replient au bas des rampes en tiraillant, les Anglo-Allemands réoccupent les bords du plateau, et leurs batteries, délivrées de la fusillade à courte distance, éteignent le feu des pièces établies à la Haye-Sainte[3]. En même temps, la division hollando-belge de Chassé arrive de Braine-L'Alleud, et les six régiments de cavalerie de Vandeleur et de Vivian, qui, prévenus de l'arrivée imminente du corps prussien de Zieten, ont quitté leur poste de

1. Gourgaud, 99. Napoléon, *Mém.*, 159-160. Rogniat, *Réponse aux notes de Napoléon*, 277-278. Relation du général Petit (collection Morrisson, de Londres).

Dans la *Relàtion* de *l'Ambigû*, de Londres, tome LII, 434, il est dit que dans l'armée on commençait à murmurer contre l'inaction de la garde à pied.

2. Kennedy, Hügel, Freemantle, Müffling, Cotton, Siborne. Voir notre note de la page 382.

3. Kennedy, 127-128. Lettres d'officiers des brigades Adam, Halkett et Lambert. (*Waterloo Letters*, 306, 328, 342, 391.) Cotton, 119. Siborne, II, 116. Gourgaud, 100.

flanqueurs au-dessus de Papelotte, accourent au grand trot[1].

Les renforts prussiens, qui devenaient si nécessaires et dont l'approche eut pour premier résultat de rendre disponibles les 2,600 chevaux frais de Vivian et de Vandeleur, avaient bien failli manquer à Wellington. Parti de Bierges à midi[2], contraint de s'arrêter plus de deux heures pour laisser défiler le corps de Pirch I[er] sur les hauteurs, au nord-ouest de la Dyle, retardé ensuite dans sa marche par les sentiers escarpés des bois de Rixenxart où les hommes n'avançaient parfois qu'un à un et devaient frayer passage aux pièces de canon[3], Zieten était arrivé à Ohain vers six heures avec son avant-garde[4]. Il fut rejoint là par le colonel Freemantle, aide de camp de Wellington, qui lui exposa la situation critique de l'armée anglaise, et demanda du renfort, « ne fût-ce que 3,000 hommes, mais tout de suite ». Zieten ne voulait point risquer de faire battre son corps d'armée en détail ; il répondit qu'il s'empresserait de se porter au secours des Anglais dès que le gros de ses troupes auraient serré sur l'avant-garde[5]. En attendant, il envoya un officier d'état-major vers Mont-Saint-Jean afin de voir exactement l'état des choses. Celui-ci, trompé par le grand nombre de blessés et de fuyards qui gagnaient les derrières, vint rapporter que les Anglais étaient en pleine retraite. Craignant d'être entraîné dans une déroute sans nul avantage pour

1. Lettres d'officiers de la brigade Vivian. (*Waterloo Letters*, 1[illegible], 179, 180.) Kennedy, 127, 128. Müffling, *Aus meinem Leben*, 21[illegible]. Siborne, II, 1[illegible].
2. Damitz, II, 2[illegible]. Von Ollech, 1[illegible].
3. Relation du colonel von Reiche, citée par von Ollech, 19[illegible], et von Ollech, 1[illegible].
4. Von Ollech, 19[illegible]. Wagner, IV, 79.
5. Lettres du colonel Freemantle (*Waterloo Letters*, 21-22.)

l'armée alliée, Zieten fit aussitôt tête de colonne à gauche pour rallier Bülow entre Frichermont et le bois de Paris. Müffling, en observation au-dessus de Papelotte, aperçut ce mouvement. Il mit son cheval au grand galop, rejoignit Zieten, le renseigna plus exactement et le conjura de se porter à la gauche des Anglais. « — La bataille est perdue, s'écria-t-il avec véhémence, si le Ier corps ne secourt pas le duc ! » Après avoir beaucoup hésité, Zieten se rendit aux raisons de Müffling et reprit sa première direction [1].

La tête de colonne de Zieten débouchait de Smohain quand la garde descendait vers la Haye-Sainte. Déjà des troupes se repliaient à la vue des Prussiens. L'empereur accourut près d'elles, les harangua ; elles se reportèrent en avant [2]. Un nouveau corps ennemi faisant irruption sur l'angle d'équerre de nos deux lignes de bataille, c'était le coup de grâce. Mais il est bien douteux que l'empereur pût alors rompre le combat [3]. En raison du désordre où se trouvaient déjà les troupes, de leur extrême dissémination et de la position avancée du corps de Bülow sur leur flanc, une retraite eût été terriblement hasardeuse. Se fût-elle même opérée sans trop de pertes ni de confusion, à l'abri d'une

1. Müffling, *Aus meinem Leben*, 215. Wagner, IV, 79. Von Ollech, 243-244. Selon von Ollech, Zieten hésitait d'autant plus que Blücher, décidé à tout sacrifier pour s'emparer de Plancenoit, lui avait envoyé l'ordre de se porter dans cette direction.

2. Gourgaud, 100-101. Napoléon, *Mém.*, 160.

3. Rogniat lui-même (*Réponse aux Notes critiques*, 277) dit : « *Peut-être* les bataillons de la garde eussent-ils réussi à soutenir la retraite? » — Clausewitz (*Der Feldzug von 1815*) et York de Wartenbourg (*Napoleon as Feldher*) condamnent la résolution désespérée de Napoléon, mais ils sont loin d'être affirmatifs sur la possibilité d'une retraite. — Plus justement, Ch. Malo et Arthur Chuquet ont dit : celui-là (*Précis de la campagne de 1815*) : « Quel autre parti aurait pu prendre Napoléon ? » celui-ci (*Revue critique*, 25 oct. 1886) : « L'empereur n'avait plus d'autre parti à prendre. Il fallait, comme disent les Allemands, *den grossen Trumpt ausspielen.* »

digue formée incontinent au sommet du plateau de la Belle-Alliance avec tous les bataillons de la garde, quels lendemains elle préparait à Napoléon! L'armée réduite de moitié (car le corps de Grouchy laissé isolé, coupé de sa ligne de retraite, paraissait voué à une destruction totale), la frontière ouverte, la France découragée, le patriotisme abattu, la Chambre passant de l'hostilité sourde à la guerre déclarée, partout l'intrigue, l'abandon, la trahison. Plutôt que revivre l'agonie de 1814, mieux vaut tenter un effort suprême et désespéré pour violer la Fortune rebelle.

II

L'approche du 1er corps prussien n'eut d'autre effet sur l'empereur que de lui faire précipiter son attaque. Six bataillons de la garde étaient seuls arrivés encore dans les fonds de la Haye-Sainte. L'empereur en posta un (le 2e du 3e grenadiers) sur un petit mamelon, à mi-chemin de cette ferme et d'Hougoumont; et, apercevant Ney qui se trouvait toujours partout où il y avait la mort à affronter, il lui remit le commandement des cinq autres pour donner l'assaut au centre droit anglais [1].

1. Lettre de Ney au duc d'Otrante, 26 juin. (*Journal des Débats*, 29 juin.) Relation du général Petit. (Collection Morrisson de Londres.) Drouot, Discours à la Chambre des Pairs. (*Moniteur*, 24 juin.) Gourgaud, 101. Napoléon, *Mém.*, [illegible].

Le général Petit précise bien qu'il y eut seulement cinq bataillons qui marchèrent au plateau, tous appartenant à la moyenne garde : le 1er du 3e grenadiers, — le bataillon unique du 4e grenadiers, — les deux bataillons du 3e chasseurs, — le 4e chasseurs, réduit à un seul bataillon par suite des pertes subies à Ligny. Ney dit qu'il mena à l'ennemi quatre régiments. Cela n'est pas moins exact; mais, de ces quatre régiments, deux étaient d'un seul bataillon, et un bataillon était détaché. Restaient donc cinq bataillons sous le commandement de Ney.

C'est tout à fait à tort, et dans une intention facile à comprendre, que les

En même temps, il fit tenir l'ordre aux batteries d'accélérer leur feu, à d'Erlon, à Reille et aux commandants des corps de cavalerie de seconder sur leur front respectif le mouvement de la garde. Le bruit que les Prussiens débouchaient d'Ohain pouvait se répandre. L'empereur voulut prévenir cette alarme. Il chargea La Bédoyère et ses officiers d'ordonnance de parcourir la ligne de bataille en annonçant partout l'arrivée du maréchal Grouchy[1]. Ney a dit qu'il fut indigné de ce stratagème. Comme si Napoléon avait le choix des moyens ! Ce qui est certain, c'est que, à cette fausse nouvelle, la confiance revint et l'enthousiasme se ralluma. Les troupes reformèrent leurs rangs en criant : Vive l'empereur ! Des blessés se redressaient pour acclamer au passage les colonnes en marche. Un soldat à trois chevrons, un vieux de Marengo, assis, les jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, répétait d'une voix haute et ferme : « — Ce n'est rien, camarades. En avant ! et vive l'empereur[2] ! »

Wellington, malgré la fumée qui s'épaississait de plus en plus, avait-il vu les mouvements préparatoires à cette attaque finale ? En tout cas, il en fut averti par un traître. Au moment où Drouot rassemblait la garde, un capitaine de carabiniers, traversa le vallon au grand galop, défiant les boulets et la grêle des balles, et aborda, le sabre au fourreau et la main droite en l'air, les tirailleurs avancés

auteurs anglais prétendent qu'il y avait à l'attaque huit et même douze bataillons de la garde.

1. Lettre de Ney au duc d'Otrante, 26 juin. Gourgaud, 101. Napoléon, *Mém.*, 160. Notes de Baudus (comm. par M. de Montenon).

2. Notes de Baudus, *Souvenirs d'un ex-officier*, 296. Lettre du capitaine Powel. (*Waterloo Letters*, 254.) Lettre de Hügel au roi de Wurtemberg Bruxelles, 19 juin (citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 390). Colonel Lemonnier, *Campagnes*, 387-388.

du 52e anglais. Conduit au major de ce régiment qui causait avec le colonel Fraser, commandant l'artillerie légère, il s'écria : « — Vive le roi ! Préparez-vous ! ce b... de Napoléon sera sur vous avec la garde avant une demi-heure[1]. » Le colonel Fraser rejoignit Wellington pour lui transmettre l'avis. Le duc parcourut la ligne de bataille, depuis la route de Bruxelles jusqu'à la route de Nivelles, donnant ses derniers ordres. La brigade Adam et la brigade des gardes de Maitland, qui avaient rétrogradé dans un pli de terrain pour se mettre à l'abri des boulets, reprirent leurs positions. La brigade hanovrienne William Halkett et la brigade allemande de Duplat prolongèrent la droite d'Adam, vers Hougoumont. La division hollando-belge de Chassé vint s'établir : la brigade d'Aubremé derrière les gardes de Maitland, ayant derrière elle la cavalerie de Vandeleur ; la brigade Ditmer au dos des trois bataillons de Brunswick postés à la gauche de la brigade anglaise Colin Halkett. La cavalerie de Vivian se déploya à l'ouest de la route de Bruxelles, au soutien des bataillons décimés d'Ompteda et de Kruse et d'un autre bataillon de Brunswick. Les trois batteries laissées jusqu'alors en réserve s'avancèrent sur le front. Il fut prescrit aux canonniers de ne plus répondre à l'artillerie française et de concentrer leur feu sur les colonnes d'assaut. On devait tirer jusqu'aux dernières gargousses[2].

1. Fraser, *Letters*, 252. Lettres du général Adam, du major Blair et du colonel Colborne. (*Waterloo Letters*, 275, 290, 293.)

Le plus singulier, c'est que cet officier avait vaillamment chargé deux fois les Anglais. Revenu, de longues années après, visiter le champ de bataille, il y rencontra l'ex-sergent du 23e dragons, Cotton, devenu guide à Waterloo. Il lui expliqua qu'il n'avait pas déserté plus tôt, parce qu'il espérait entraîner avec lui plusieurs de ses camarades. (Cotton, *A voice of Waterloo*, 128.)

2. Lettres d'officiers des brigades Vandeleur, Vivian, Maitland, Adam et

Il semble que Ney donna une mauvaise ordonnance et une mauvaise direction à la garde. Au lieu de former une seule colonne, assez puissante pour percer la ligne ennemie, le maréchal laissa les bataillons divisés. Au lieu de monter des fonds de la Haye-Sainte droit au plateau par la route de Bruxelles, où la colonne aurait eu à peine quatre cents mètres à parcourir et où les remblais l'auraient protégée contre les feux en écharpe de l'artillerie, il y marcha de biais, par les pentes découvertes qu'avaient gravies les cuirassiers dans leur première charge [1].

Les cinq bataillons de la moyenne garde, formés en autant de carrés, s'avancèrent par échelons, la droite en tête. Entre chaque échelon, les canonniers à cheval de la garde menaient deux pièces de 8, au total une batterie complète sous les ordres du colonel Duchand. Dans cette marche oblique, à peu près analogue au mouvement « Vers la gauche, en avant en bataille », tous les échelons ne conservèrent pas leur intervalle. Le quatrième se rapprocha du troisième. Bientôt les cinq échelons n'en formèrent plus que quatre : à droite, le 1[er] bataillon du 3[e] grenadiers ; au centre, l'unique bataillon du 4[e] grenadiers ; plus à gauche, les 1[er] et 2[e] bataillons du 3[e] chasseurs ; à l'extrême gauche, le 4[e] chasseurs réduit à un seul bataillon [2].

du Royal Artillery. (*Waterloo Letters*, 104, 179, 187, 194, 228, 237, 244, 276, 277, 280, 291.) Cf. Kennedy, 126-127; van Löben, 285, 298, 301 : le plan et la notice de Craan et les lettres de Chassé à lord Hill, et de lord Hill à Chasse, 5 et 11 juillet (citées dans la *Relation belge de la bataille de Waterloo*, 10-12).

1. Cette remarque est du colonel Kennedy, aide de camp d'Allen, *Notes on Battle of Waterloo*, *130*.

2. Je suis la relation très précise et tres detaillee du général Petit (collection Morrisson, de Londres), lequel assista à la formation de ces carrés, les vit s'ébranler et peut-ètre gravir le coteau de Mont-Saint-Jean, et recueillit ensuite des renseignements complémentaires de la bouche même des officiers survivants. Il paraît donc certain que les bataillons mar-

Toutes les troupes avaient reçu l'ordre de seconder cette attaque. Déjà les divisions Donzelot, Allix et Marcognet gravissent le plateau ; la première, le long et sur le côté gauche de la route de Genappe, les deux autres à la droite de cette route. Mais l'infanterie de Reille et les débris de la cavalerie commencent à peine à s'ébranler[1]. Entre la Haye-Sainte

chèrent en carrés. Cette formation, au moins singulière pour l'assaut d'une position, peut s'expliquer par la prévision où l'on était d'avoir à parer à des charges de cavalerie. A la vérité, selon Siborne, Cotton, Kennedy et nombre de *Lettres de Waterloo*, la garde était formée en colonnes serrées (*Close columns*) ; mais de loin, dans la fumée, il était facile de confondre des carrés et des colonnes en masse. « *Je crois*, dit le lieutenant Sharpin (228), qu'ils étaient en colonnes serrées. » « Je n'ai pu distinguer exactement, dit le colonel Gawler (292), quelle était la formation de l'ennemi, la fumée étant trop épaisse ; mais on m'a dit que c'était en colonnes. » J'ajoute que dans la *Relation anglaise de la bataille de Waterloo*, publiée en 1815 (p. 22), il est dit que la garde attaqua en carrés.

D'après tous les historiens français, la garde aurait attaqué en une colonne ; d'après les historiens anglais, en deux colonnes. Ces deux assertions sont inexactes. Si l'attaque avait eu lieu en *une seule colonne*, la garde n'aurait pu aborder et les deux bataillons de Brunswick et la gauche de la brigade Halkett et la brigade Ditmer et la droite de Halkett et les gardes de Maitland et enfin la brigade Adam, ces troupes étant placées non en profondeur, mais sur un front en arc de cercle de plus de 1,000 mètres. Si l'attaque se fût opérée *en deux colonnes*, la garde aurait abordé seulement la brigade Maitland et la brigade Adam. Les bataillons de Brunswick, la brigade Halkett et la brigade Ditmer n'auraient pas été engagés contre elle. C'est ce que prétendent les historiens anglais dans un sentiment de gloriole, de même qu'ils prétendent que l'attaque fut opérée par douze bataillons ! Mais, comme je l'établis plus loin en citant uniquement les témoignages des combattants anglais eux-mêmes (lettres de lord Hill à Chassé, du lieutenant Sharpin, du colonel Gawler, du major Kelly, du capitaine Mac-Ready, etc., et *The 5th Brigade at Waterloo*, relation d'un ancien officier au 30e régiment, publiée dans l'*United Service Gazette*, octobre 1845), les cinq bataillons de la garde attaquèrent bel et bien sur quatre points différents deux bataillons brunswickois, trois brigades anglaises et une brigade belge. Hügel (lettre au roi de Wurtemberg, Bruxelles, 19 juin, citée par Pfister, 370) dit expressément que « l'attaque de la garde fut repoussée par 6 à 8,000 hommes d'infanterie anglaise ». — La garde était donc en cinq échelons au départ, comme le dit le général Petit, et en quatre échelons à l'attaque, par suite de la réunion du quatrième au troisième échelon, comme l'indiquent les positions des différentes brigades ennemies, et comme le confirme absolument la Relation de l'*United Service Magazine* : « La colonne de la garde impériale se subdivisa et s'avança en quatre colonnes par échelons sur notre front. »

1. Notes journalières du général Foy. Relation de Reille. (Arch. Guerre.) *Souvenirs d'un ex-officier* (de la division Marcognet), 295. Kennedy, 111, 117. L'attaque de d'Erlon fut très vive ; mais Foy et Reille s'accordent à

et Hougoumont, les cinq bataillons de la garde s'avancent seuls contre l'armée anglaise ! Ils marchent l'arme au bras, alignés comme à une revue des Tuileries, superbes et impassibles. Tous leurs officiers sont en tête, les premiers aux coups. Les généraux Friant et Porret de Morvan commandent le bataillon du 3e grenadiers ; le général Harlet, le bataillon du 4e grenadiers ; le général Michel, le 1er bataillon du 3e chasseurs ; le colonel Mallet, un fidèle de l'île d'Elbe, le 2e bataillon ; le général Henrion, le bataillon du 4e chasseurs. Ney roule à terre avec son cheval, le cinquième tué sous lui. Il se dégage, se relève et marche à pied, l'épée à la main, à côté de Friant. L'artillerie anglaise, disposée en arc de cercle depuis la route de Bruxelles jusqu'aux hauteurs voisines d'Hougoumont, car, de convexe, le front de l'aile droite ennemie est devenu concave, tire à double charge de mitraille à partir de deux cents mètres. La garde est battue de face et d'écharpe. Chaque volée y fait brèche. Les grenadiers serrent les files, rétrécissent les carrés, et continuent à monter du même pas en criant : Vive l'empereur [1] !

Le 1er bataillon du 3e grenadiers (échelon de droite) culbute un corps de Brunswick, s'empare

dire que, sauf à l'est d'Hougoumont où la division Jérôme fit effort, leur infanterie marcha lentement et mollement. Quant à la cavalerie, elle ne seconda la garde que par un détachement de cuirassiers qui s'empara d'une batterie ennemie tout à fait dans la dernière phase de l'assaut et qui fut repoussé par le 23e dragons. (*Waterloo Letters*, 91, 273. Siborne, II, 175.)

Ropes (*The Campaign of Waterloo*, 319) remarque, non sans raison, que si l'attaque de la garde échoua, c'est qu'elle fut mal soutenue par les autres troupes.

1. Lettres d'officiers du Royal Artillery et des brigades Adam, Maitland et Halkett. (*Waterloo Letters*, 187, 194, 223, 227, 232, 237, 244, 254, 257, 292, 330, 322.) Lettre de Ney au duc d'Otrante. Relation du général Petit. Journal de Mac-Worth, de l'état-major de lord Hill. (Citée par Sidney, *Life of lord Hill*, 309.) W. Gomm, *Letters*, 361.

des batteries Cleeves et Lloyd, qu'abandonnent les canonniers ; et, par une légère conversion, il se dirige vers la gauche de la brigade Halkett. Les 30e et 73e anglais reculent en désordre. Friant, blessé d'un coup de feu, quitte le champ de bataille en croyant à la victoire. Mais le général belge Chassé, un des héros d'Arcis-sur-Aube (il servait alors dans les rangs français !), fait avancer à la droite des 30e et 73e la batterie van der Smissen, dont le feu écharpe les assaillants. Puis il porte délibérément à la gauche des deux régiments anglais la brigade Ditmer, forte de 3,000 hommes, la lance à la baïonnette contre le faible carré, le rompt, le disloque, l'écrase sous la masse et en rejette les débris au bas des rampes [1].

1. Sur le repoussement des Brunswickois et la prise de la batterie : — Lettres du colonel Taylor et du capitaine Mac-Ready. (*Waterloo Letters*, 171, 330, 332.) Relation du général Petit. Van Löben, 296-297. Damitz, II, 2[illegible].

Sur l'attaque contre la gauche de Halkett et la confusion des 30e et 73e : — la note des *Waterloo Letters*, 319, les lettres du major Luard, du colonel Gawler, du colonel Kelly et du capitaine Mac-Ready. (*Waterloo Letters*, 174, 294, 330-331, 341.) Après avoir parlé du fléchissement des 30e et 73e, Mac-Ready dit : « Je vous prie de tenir cela secret. » Mac-Ready ajoute : « Les morts et les blessés qui restèrent devant nous appartenaient à la moyenne garde. » (Dans la Relation précitée de l'*United Service Gazette*, il est dit aussi que tous les morts couchés devant le front de la brigade Halkett étaient des grenadiers de la garde.) Le major Luard dit : « Je crus un instant l'infanterie repoussée. La colline me sembla au moment d'être emportée par l'ennemi. »

Sur l'action de la batterie van der Smissen et la charge de la brigade Ditmer : — Lettre de Chassé à lord Hill et réponse de lord Hill, 5 et 11 juillet 1815 (citées dans la *Relation belge de la bataille de Waterloo*, 9, 11), la Relation précitée de l'*United Service Gazette*, et les lettres du colonel Taylor, du lieutenant Anderson et du capitaine Mac-Ready. (*Waterloo Letters*, 177, 330, 336.) Anderson dit qu'il y avait un corps étranger derrière la gauche de Halkett, et Mac-Ready que la garde impériale qui attaquait l'infanterie de Halkett disparut subitement. Le corps étranger était la brigade belge Ditmer, et si la garde disparut soudain, c'est qu'elle fut refoulée par ce corps étranger.

Les historiens anglais, qui voudraient faire croire que l'armée anglaise a gagné la bataille à elle seule, ne font aucune mention de la charge des Belges. Ils s'efforcent même d'établir une confusion entre la 2e brigade de Chassé (d'Aubremé), laquelle, bien que placée en seconde ligne, fut au moment de lâcher pied (*Waterloo Letters*, 104, 108, 115), et sa 1re brigade (Ditmer), qui repoussa les grenadiers.

Le bataillon du 4e grenadiers (second échelon) s'est engagé pendant ce temps contre la droite de la brigade Halkett. Sous la mitraille des deux pièces de Duchand et la fusillade des grenadiers, les débris des 33e et 69e régiments fléchissent. Le général Halkett saisit le drapeau du 33e, s'arrête en l'agitant et, par son exemple, retient ses hommes. « Voyez le général ! crie-t-on, il est entre deux feux ! il ne peut échapper ! » En effet il tombe grièvement blessé. Mais les Anglais sont ralliés, ils font ferme. Un vieux soldat dit en mordant sa cartouche : « — C'est à qui tuera le plus longtemps[1]. »

Les 1er et 2e bataillons du 3e chasseurs (troisième échelon) atteignent presque la crête sans rencontrer aucune infanterie. Ils marchent vers le chemin d'Ohain, éloigné d'eux à peine d'une portée de pistolet. Soudain, à vingt pas, se dresse un mur rouge. Ce sont les 2,000 gardes de Maitland, rangés sur quadruple profondeur. Ils attendaient, couchés dans les blés. Au commandement : « — *Up, guards, and at them !* Debout, gardes, et à eux ! » ils se sont relevés comme mus par un ressort. Ils mettent en joue, ils tirent. Leur première décharge fauche 300 hommes, près de la moitié des deux bataillons déjà décimés par l'artillerie. Le général Michel tombe frappé à mort. Les Français s'arrêtent, leurs rangs rompus, leur marche obstruée par les cadavres. Au lieu de les lancer instantanément à la baïonnette sans s'inquiéter du désordre où ils se trouvent, les officiers s'efforcent

1. *The 5th Brigade of Waterloo.* (*United Service Gazette*, octobre 1845.) Lettres du lieutenant Gawler et du colonel Kelly. (*Waterloo Letters*, 291, 340.) Cotton, 123, 134, 136. Cf. la lettre, pleine de réticences, du lieutenant Anderson. (*Waterloo Letters*, 338.)

de les former en ligne pour répondre au feu par le feu. La confusion augmente. Le déploiement s'opère mal et à grande perte de temps. Pendant dix minutes, les chasseurs restent sur place sous la fusillade des gardes de Maitland et sous la mitraille des batteries Bolton et Ramsay qui les prennent en écharpe. Wellington voit enfin la garde fléchir; il commande de charger. « — En avant! mes garçons, crie le colonel Saltoun, c'est le moment! » Les 2,000 Anglais courent tête baissée sur cette poignée de soldats, les enfoncent et descendent confondus avec eux dans un furieux corps-à-corps jusque près du verger d'Hougoumont. « Les combattants étaient si mêlés, dit un officier de la batterie Bolton, que nous dûmes cesser de tirer[1]. »

Aux commandements précipités de leurs chefs, les Anglais font brusquement halte. Le bataillon du 4ᵉ chasseurs (échelon de gauche) s'approche pour dégager les débris du 3ᵉ chasseurs, ainsi que ceux du 4ᵉ grenadiers qui se sont également mis en retraite. Sans attendre le choc, les soldats de Maitland lâchent pied en désordre et remontent sur leurs positions aussi vite au moins qu'ils en sont descendus. Chasseurs et grenadiers les suivent de près, gravissant la côte sous les volées de mitraille. Ils franchissent le chemin d'Ohain lorsque la brigade Adam (52ᵉ, 71ᵉ et 95ᵉ régiments), qui s'est vivement portée en potence sur leur flanc gauche, les écharpe par des feux de quatre rangs. Les gardes de Maitland font demi-tour, et tant bien que mal reformés, recom-

1. Lettres d'officiers des brigades Maitland et Halkett et du Royal Artillery. (*Waterloo Letters*, 223, 225, 227, 228, 229, 237, 242, 244, 254, 257, 319.) Kennedy, 142. Relation du général Petit. *Relation de l'Ambigu*, de Londres, tome LII, 436. Lettre de Hügel au roi de Wurtemberg, Bruxelles, 19 juin (cit. par Pfister, *Aus dem Lager der Verbünd.*, 370). W. Gomm. *Letters*, 373.

mencent à tirer de concert avec la brigade Colin Halkett, tandis que les Hanovriens de William Halkett débouchent des haies d'Hougoumont et fusillent les Français par derrière. De tous côtés, les balles arrivent en grappes. Mallet est grièvement blessé. Un bataillon se déploie face à Maitland; ce qui reste des deux autres marche par la gauche contre la brigade Adam. Le colonel Colborne, que les soldats appelaient, en Espagne, « le mangeur de feu » (*fire eater*), entraîne le 52e. Toute la brigade le suit, baïonnettes au clair. Déjà très ébranlés par la formidable fusillade qu'ils ont subie, chasseurs et grenadiers fléchissent sous le nombre et se retirent en désarroi[1].

III

Le cri : « La garde recule! » retentit comme le glas de la Grande Armée. Chacun sent que tout est fini. L'infanterie de Reille, les cuirassiers, les escadrons de la garde, qui marchent enfin pour seconder l'attaque de Ney, s'arrêtent paralysés. Les soldats de Donzelot et d'Allix, aux prises sur les crêtes, au-dessus de la Haye-Sainte, avec les bri-

1. Lettres d'officiers des brigades Maitland, Adam, Mitchel, Dörnberg, Vivian, et du Royal Artillery. (*Waterloo Letters*, 91, 100, 162, 237, 242, 245, 248, 254, 276-278, 280, 284, 286, 294, 298, 308, 309, 319.) Cf. Lettre de Hügel au roi de Wurtemberg, 19 juin.

Il ressort de ces diverses péripéties de l'attaque que chacun des cinq bataillons de la garde, sauf celui qui fut opposé à Maitland, commença par repousser l'ennemi, mais que les uns et les autres cédèrent à des forces supérieures, 3,000 à peine contre 8,000 ou 10,000 et une artillerie formidable. Il paraît donc vraisemblable, comme un officier de grenadiers prisonnier l'a fait remarquer à l'auteur de la *The 5th Brigade at Waterloo*, que si l'assaut avait été donné sur un seul point par ces cinq bataillons réunis, la ligne anglaise eût été certainement enfoncée. Voir à ce sujet la remarque du colonel Kennedy, que j'ai citée à la page 392, note 1.

gades Kruse, Lambert, Kempt, Pack, voient la garde plier. Ils cèdent aussi le terrain conquis et redescendent au pied du coteau, entraînant dans leur retraite la division Marcognet qui a abordé sur le prolongement de leur droite les positions ennemies. Le mouvement de recul gagne toute la ligne de bataille, de la gauche à la droite[1]. En même temps, les fantassins de Durutte sont attaqués dans Papelotte et dans La Haye par les têtes de colonnes prussiennes débouchant du chemin d'Ohain. On crie : « Sauve qui peut ! Nous sommes trahis ! » Panique trop explicable, si l'on songe à l'état d'esprit des soldats, troublés, possédés depuis trois mois par des craintes de trahison. Tout paraît justifier leurs soupçons. Ils ont vu passer à l'ennemi un général, un colonel, des officiers de tout grade. Parmi leurs cartouches, ils en trouvent qui sont bourrées de son en place de poudre. Ils s'étonnent de tant de mouvements décousus, ils sont rebutés par tant d'assauts sans résultat. Enfin ils attendent le corps de Grouchy, dont on leur a annoncé l'approche, et c'est le corps de Zieten qui survient pour les écraser. La débandade commence, s'accroît. Les Prussiens se ruent à l'assaut, débusquent des fermes les quelques poignées de braves qui tiennent encore malgré la panique et les rejettent dans les ravins. Les débris des quatre divisions de d'Erlon refluent les uns sur les autres, se heurtent, se bousculent, se rompent mutuellement. A l'est de la grande route, dans le creux

1. Discours de Drouot à la Chambre des Pairs. (*Moniteur*, 24 juin.) Bulletin de l'Armée. (*Moniteur*, 21 juin.) Notes journalières de Foy. Rapport du général espagnol Alava. Kennedy, 147. Cotton, 124. Lettres d'officiers des brigades Vivian, Maitland et Lambert. (*Waterloo Letters*, 163, 265, 273, 391, 400.)

du vallon où se croisent les paquets de mitraille anglaise et les boulets prussiens, c'est la plus lamentable confusion[1].

Wellington veut achever cette armée blessée à mort. Il pousse son cheval jusque sur le bord du plateau, devant le front de bataille, se découvre et agite son chapeau en l'air. On comprend ce signal. Toutes les troupes se mettent instantanément en marche dans l'ordre où elles se trouvent. Sans prendre le temps de se rassembler, les bataillons, les batteries, les escadrons des différentes divisions s'élancent côte à côte[2], passant sur les morts, écrasant les blessés sous les pieds des chevaux et les roues des canons. Seules restent sur les positions les brigades Pack, Ompteda et Kielmansegge, et deux ou trois batteries qu'empêchent littéralement de démarrer les carcasses de chevaux et les cadavres amoncelés sur leur front. De la droite à la gauche, Anglais, Hanovriens, Belges, Brunswickois, cavaliers, fantassins, artilleurs, quarante mille hommes ! dévalent en torrents, au son des tambours, des bugles et des pibrochs, dans les premières ombres du crépuscule[3]. A cette vue,

1. Bulletin de l'Armée. (*Moniteur*, 21 juin.) Rapport du colonel de Bellina à Davout, 23 juin. (Arch. Guerre.) Relation du général Delort. Petiet, *Souvenirs*, 221, 222. Kennedy, 150. Wagner, IV, 80. Damitz, II, 248. Müffling, *Aus meinem Leben*, 215. Von Ollech, 244-245. — Sur les fausses cartouches : Soult à Napoléon et à Davout, Laon, 21 juin. (Registre du major-général.)

Dans sa lettre au duc d'Otrante, Ney dit qu'on ne cria pas : Sauve qui peut ! A la gauche où il était, soit ; mais à l'extrême droite, le fait paraît certain. D'après le rapport de Mouton-Duvernet à Davout, du 28 juin (Arch. nat. AF. IV, 1938), les lettres précitées de Soult et bien d'autres documents, on ne peut douter que l'opinion générale de l'armée fût qu'on avait été trahi à Waterloo.

2. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. (*Nineteenth Century*, mars 1893.) Rapport du général Alava. Cotton, 146. Colonel Tomkinson, *Diary of a cavalry officier*, 314.

3. « Il était alors 8 heures un quart, » dit Cotton. Le colone Gawler (*Waterloo Letters*, 295) dit que le soleil était couché (le soleil se couche le 18 juin à 8 heures 3 minutes) quand eut lieu l'attaque générale, et que

effrayante même pour des braves, les derniers échelons d'infanterie font demi-tour et remontent précipitamment, avec presque toute la cavalerie, les coteaux à l'ouest de la Belle-Alliance; les bataillons de tête, plus immédiatement menacés d'être broyés par l'avalanche, se débandent et s'enfuient. On abandonne la Haye-Sainte, on abandonne le verger d'Hougoumont, on abandonne le bois. Les hussards de Vivian et les dragons de Vandeleur, qui font trouée devant les masses anglaises, sabrent les fuyards au cri féroce : *No quarter! No quarter*[1] *!*

le crépuscule commençait sensiblement quand son régiment traversa la route de Bruxelles, ce qui indique à peu près 8 heures et demie.

Le général Byng (*Waterloo Letters*, [illegible]) donne cet autre renseignement : « Le mouvement général en avant ne commença que dix ou douze minutes après que l'on eut repoussé la garde impériale. » Comme ce mouvement commença après le coucher du soleil, la garde était donc restée sur les positions anglaises jusque vers 8 heures.

1. Rapport de Wellington, Waterloo, 19 juin, et note du même, octobre 1836. (*Letters and Dispatches*, XII, 478, et *Supplementary*, X, 513.) Müffling, *Aus meinem Leben*, 246. Kennedy, 158. Lettres d'officiers des brigades Somerset, Ponsonby, Dörnberg, Vandeleur, Grant, Vivian, Royal Artillery, Maitland, Adam, C. et W. Halkett, Kempt et Lambert. (*Waterloo Letters*, [illegible], 100-101, [illegible], 157, 201, [illegible].) *Relation anglaise*, [illegible]. Mercer, I, [illegible]. Mauduit, II, [illegible]. Notes journalières de Foy. Relation de Reille. (Arch. Guerre.)

Müffling et les historiens allemands prétendent que c'est l'intervention de Ziethen qui provoqua la déroute. Le capitaine Pringle et les historiens anglais proclament, au contraire, que c'est l'attaque générale de Wellington. Comme ces deux manœuvres furent à peu près simultanées, on pourra discuter longtemps. Cependant il y eut dans la retraite de l'armée française trois mouvements bien distincts, dont le premier et le troisième sont dus aux Anglais seuls. D'abord l'échec de la moyenne garde entraîna le fléchissement de plus des deux tiers de la ligne française. Ensuite l'irruption des Prussiens provoqua la panique et le désordre à la droite (corps de d'Erlon). Enfin la marche en avant de Wellington précipita la déroute à la gauche (corps de Reille et débris de la cavalerie).

Il est donc faux de dire avec Müffling : « Wellington ne lança ses troupes contre les Français que pour avoir l'air de gagner la bataille sans le concours des Prussiens. » Si Wellington, à huit heures, fût resté sur ses positions, les Prussiens de Ziethen auraient été vraisemblablement contenus. De même, si Ziethen n'avait pas attaqué, l'empereur aurait pu résister aux Anglais tant à la Haye-Sainte et sur la route de Bruxelles que sur les rampes à l'ouest de la Belle-Alliance.

IV

Tandis que la moyenne garde abordait les positions anglaises, les 2[es] bataillons du 1[er] chasseurs, du 2[e] grenadiers et du 2[e] chasseurs, avec les généraux Cambronne, Roguet et Christiani étaient arrivés près de l'empereur, au pied de la Haye-Sainte. Napoléon s'occupait à les former en colonne d'attaque, un bataillon déployé et deux sur les flancs en colonnes serrées, pour les mener lui-même sur le plateau où « tout allait bien », au dire de Friant, qui en revenait blessé, quand il vit l'écroulement soudain de sa ligne de bataille. Lui aussi sentit alors qu'il était irrémédiablement vaincu. Mais il conserva l'espoir d'organiser la retraite. Sans rien perdre de son sang-froid, il fit rompre la colonne de la vieille garde et établit les trois bataillons, en autant de carrés, à cent mètres environ au-dessous de la Haye-Sainte, le carré de droite sur la route de Bruxelles. Il comptait qu'à l'abri de cette digue l'armée pourrait se rallier et s'écouler[1].

Les hussards de Vivian, impuissants à mordre sur ces carrés, les tournent et continuent leurs rouges sillons dans la cohue des fuyards. Ivres de sang, ils s'acharnent au carnage. Un sous-officier du 18[e] dit à Vivian : « — Nous vous suivrons jusqu'en enfer, si vous voulez nous y conduire. » A la suite des hussards accourent d'autres cavaliers

1. Relation du géneral Petit. Gourgaud, 102-103. Napoléon, *Mém.*, 162, 169. (Il y a quelque confusion et des inexactitudes dans les récits de Sainte-Hélène.) Kennedy, 145. *Waterloo Letters*, 149, 274, 298. Cf. Bulletin de l'Armée. (*Moniteur*, 21 juin.

ennemis. L'empereur lance ses quatre escadrons de service contre ce nouveau flot de cavalerie qui les submerge[1].

Non loin de la route, Ney, à pied, tête nue, méconnaissable, la face noire de poudre, l'uniforme en lambeaux, une épaulette coupée d'un coup de sabre, un tronçon d'épée dans la main, crie avec rage au comte d'Erlon qu'entraîne un remous de la déroute : « — D'Erlon ! si nous en réchappons, toi et moi nous serons pendus ! » Le maréchal « ressemble moins à un homme qu'à une bête furieuse ». Ses efforts durant tout ce jour ont excédé l'énergie et les forces humaines. Jamais en aucune bataille, aucun chef, aucun soldat ne s'est tant prodigué. Ney a surpassé Ney ! Il a conduit deux fois à l'attaque l'infanterie de d'Erlon, il a chargé quatre fois sur le plateau avec les cuirassiers, il a mené l'assaut désespéré des grenadiers de la garde. Il court maintenant à la brigade Brue (division Durutte), seule troupe de ligne qui se replie en bon ordre et qui est d'ailleurs réduite à l'effectif de deux bataillons. Il arrête les soldats et les jette encore une fois contre l'ennemi, en leur criant : « — Venez voir mourir un maréchal de France ! » La brigade vite rompue et dispersée, Ney se cramponne à ce fatal champ de bataille. Puisqu'il n'y peut trouver la mort, il veut, du moins, ne le quitter que le dernier. Il entre dans un carré de la garde avec le chef de bataillon Rullière, qui a pris l'aigle du 95e des mains mourantes du lieutenant Puthod. Durutte, le poignet droit coupé, le front ouvert, tout

1. Gourgaud, 104. Napoléon, *Mém.*, 162. Lettres d'officiers de la brigade Vivian. (*Waterloo Letters*, 181, 182, 183.)

sanglant, est emporté par son cheval dans une charge de cavalerie ennemie ; il galope au milieu des Anglais jusqu'à la Belle-Alliance [1]

Les trois bataillons de la garde repoussent sans peine la cavalerie. Mais leur formation en carrés, qu'ils sont cependant tenus de conserver pour résister à de nouvelles charges, les met dans un état d'infériorité tactique vis-à-vis de l'infanterie anglaise, en ligne sur quatre rangs. Son feu plus étendu et plus dense bat les carrés de front et d'écharpe. A la mousqueterie se mêle la mitraille des batteries Rogers, Whyniates et Gardiner, qui tirent à soixante mètres. Les masses ennemies foisonnent autour des grenadiers : les brigades Adam et William Halkett, qui s'acharnent surtout contre eux, et les brigades Kempt, Lambert, Kruse, Wincke, Colin Halkett L'empereur donne l'ordre de quitter cette position intenable. Lui-même, réfléchissant, trop tard peut-être, que, pour arrêter une déroute, il faut non point rester sur le front rompu des troupes qui lâchent pied, mais se porter en arrière afin de les rallier sur une nouvelle position, gagne au galop, avec quelques chasseurs d'escorte, les hauteurs de la Belle-Alliance [2].

Les trois bataillons, — ainsi que celui du 3e grenadiers posté à leur gauche, et assailli tour à tour par les dragons anglais, les lanciers noirs de

1. Relation de Durutte. Mauduit, II, 440-442. Souvenirs du lieutenant François-Victor B... — (Arch. de Mézières.) — L'apostrophe de Ney à d'Erlon, rapportée ailleurs en termes plus nobles, m'a été contée plusieurs fois par le général Schmitz, qui tenait ces paroles de Leblanc de Prébois, ancien aide de camp de d'Erlon à l'armée d'Afrique.

2. Relation du général Petit. Gourgaud, 105-106. Mauduit, II, 427, 438, 444 Lettres d'officiers du Royal Artillery et des brigades Vivian, Adam, Kempt, Lambert. (*Waterloo Letters*, 149, 185, 187, 201, 239, 273, 274, 277, 279, 297, 303, 307, 308, 356, 401.) Cf. Note de Wellington, octobre 1836. (*Dispatches*, *Suppl.*, X, 513.)

Brunswick, l'infanterie de Maitland et de Mitchel, — rétrogradèrent pas à pas. Réduits à trop peu d'hommes pour rester en carrés sur trois rangs, ils se formèrent sur deux rangs, en triangles, et, baïonnettes croisées, percèrent lentement à travers la foule des fuyards et des Anglais. A chaque pas, des hommes trébuchaient sur les cadavres ou tombaient sous les balles. Tous les cinquante mètres, il fallait faire halte pour reformer les rangs et repousser une nouvelle charge de cavalerie ou une nouvelle attaque d'infanterie[1]. Dans cette héroïque retraite, la garde marchait littéralement entourée d'ennemis, comme à l'hallali courant le sanglier parmi la meute. Il y avait contact si étroit que, malgré les bruits multiples du combat, on se trouvait à portée de la voix. Au milieu des coups de feu, des officiers anglais criaient de se rendre à ces vieux soldats[2]. Cambronne était à cheval dans le carré du 2e bataillon du 1er chasseurs. Le désespoir au cœur, étouffant de colère, exaspéré par les incessantes sommations de l'ennemi, il dit rageusement : « — M....[3] ! » Peu d'instants après,

1. Relation du général Petit. Mauduit, II, 444-450. *Cf.* Lettres d'officiers des brigades Dörnberg, Vandeleur, Grant, Maitland et Mitchel. (*Waterloo Letters*, 91, 122, 140, 245, 254, 276, 312.)

2. Lettre du colonel William Halkett. (*Waterloo Letters*, 308.) Siborne, II, 212.

3. J'ai réuni et confronté tous les témoignages relatifs à la réponse de Cambronne. Je les publierai quelque jour sous le titre : *La garde meurt et ne se rend pas, Histoire d'un mot historique.* J'en donne sommairement ici les conclusions : 1° De l'ensemble de ces témoignages, il paraît certain que le général dit ou la *phrase* ou le *mot*, ou encore ceci : « Des gens comme nous ne se rendent point. » — 2° Cambronne a toujours nié énergiquement avoir prononcé la *phrase*, qui semble avoir été inventée à Paris, quelques jours après la bataille de Waterloo, par un rédacteur du *Journal général*. — 3° Cambronne a nié aussi, bien qu'avec plus d'embarras, il est vrai, avoir dit le mot. Mais alors qu'on ne s'explique pas pourquoi il a nié la *phrase*, si vraiment il l'a prononcée, on comprend facilement qu'il ait nié le *mot*, même s'il l'a dit. Cambronne, qui était devenu le vicomte Cambronne par une faveur de Louis XVIII et qui avait épousé une Anglaise, tenait à passer pour « un homme bien élevé ». — 4° A Nantes, où est mort Cambronne en 1842,

comme il allait atteindre avec son bataillon les sommets de la Belle-Alliance, une balle en plein visage le renversa sanglant et inanimé[1].

V

Pendant le dernier assaut de Mont-Saint-Jean, la moitié du corps de Pirch (divisions Tippelskirch et Krafft et cavalerie de Jürgass) avait rejoint Bülow mis en désarroi[2]. Aussitôt, Blücher ordonna une reprise d'attaque générale contre tout notre flanc droit. Dans Plancenoit même, la jeune garde de Duhesme et les deux bataillons de vieille garde de Morand et de Pelet restèrent inexpugnables. Mais sur le prolongement de ce village, l'infanterie de Lobau et la cavalerie de Domon et celle de Subervie plièrent devant les 15,000 hommes de Hacke, de Losthin et du prince Guillaume ; elles furent culbutées quand la division Steinmetz et la cavalerie de Röder, débouchant de Smohain en donnant la chasse à Durutte, les abordèrent sur

il était de notoriété publique que, malgré ses dénégations, d'ailleurs pleines de réticences, il avait dit le *mot*. — 5° En se représentant par la pensée la scène du 18 juin, en songeant à l'état d'esprit où se trouvait Cambronne, à l'exaspération que devaient produire sur lui les sommations des Anglais, on arrive à juger que le *mot* était absolument en situation. Il est psychologiquement vrai. Or, comme Cambronne a dit quelque chose, ce quelque chose doit être cela.

1. « Je fus blessé et laissé pour mort à la bataille du 18 juin. » Interrogatoire de Cambronne. (*Procès de Cambronne*, 5.) « Le général Cambronne est blessé, renversé de son cheval, on le croit mort. » (Relation du général Petit.) Petit précise bien que Cambronne tomba dans la retraite, entre les fonds de la Haye-Sainte et la Belle-Alliance. — Le colonel William Halkett (*Waterloo Letters*, 309) prétend qu'un général de la garde, séparé d'un carré, se rendit à lui, et que ce général était Cambronne. Je ne sais quel général Halkett fit prisonnier, mais il est évident que ce n'était pas Cambronne, puisque celui-ci était alors étendu sans connaissance.

2. Rapport de Gneisenau. Wagner, IV, 78, 82. Von Ollech, 193. — « A 7 heures et demie, dit Gneisenau, l'issue de la bataille était encore incertaine. »

leur flanc. Les masses françaises, espacées, un quart d'heure auparavant, depuis la route de Nivelles jusqu'aux ravins de Papelotte et de Plancenoit, refluèrent en même temps sur le plateau autour de la Belle-Alliance. A leur suite, sabrant, fusillant, poussant des hurrahs! accouraient d'un côté les Anglais, de l'autre les Prussiens. Les deux mâchoires de l'étau se refermaient sur la foule éperdue et sans défense qui avait été l'armée impériale[1].

Dans cette effroyable cohue, chacun pousse et bouscule pour fuir plus vite. Des cuirassiers démontés jettent leurs cuirasses, des conducteurs coupent les traits des attelages, des hommes sont piétinés. On trébuche parmi les chevaux morts, les caissons renversés, les canons abandonnés. Les ombres de la nuit qui commencent à s'épaissir (il est près de neuf heures) ajoutent à l'épouvante et accroissent la confusion. Les 12e et 16e dragons anglais sont chargés par le 1er hussards de la Légion Germanique. La brigade Adam reçoit le feu d'une batterie prussienne. Les higlanders du 71e tournent des canons français contre les colonnes en fuite. Les quatre bataillons de la garde, qui viennent de regagner le plateau, sont les seules troupes d'infanterie encore en ordre. Anglais et Prussiens enserrent chacun de ces carrés dans un cercle de mitraille, de sabres et de baïonnettes. Chargés simultanément par la cavalerie et par l'infanterie, ils sont rompus, démolis, écrasés. Leurs débris roulent dans la débâcle[2].

1. Rapport de Gneisenau. Wagner, 82. Damitz, II, [illegible]. Von Ollech, [illegible]. [illegible], 106. Colonel Janin, 39. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), [illegible].

2. Relation du capitaine de Stuers, des lanciers rouges. Relation du

A cinq cents mètres en arrière, près de la maison Decoster, attendent formés en carrés, à la gauche et à la droite de la route, les deux bataillons du 1er grenadiers, commandés par le général Petit. Ces hommes sont l'élite de l'élite. Presque tous portent au moins deux chevrons, quatre sur dix sont légionnaires. L'empereur est à cheval dans le carré du 1er bataillon. Avec ces redoutes vivantes, il espère encore couvrir la retraite. Il ordonne d'établir, sur le prolongement des carrés, la batterie de 12 qui a longtemps canonné les Prussiens par-dessus Plancenoit, et il fait battre la grenadière pour rallier tous les détachements de la garde. Une foule de fuyards s'écoulent sur la route, des deux côtés des carrés, suivis de tout près par l'ennemi. La batterie de la garde n'a plus qu'un coup par pièce. Sa dernière décharge, à quart de portée, foudroie une colonne de cavalerie. Les artilleurs, désormais sans munitions, restent stoïquement à leurs pièces pour imposer encore aux assaillants. D'autres escadrons s'approchent au galop. « — Ne tirons pas, crie un grenadier, ce sont des hussards français. » Ce sont des hussards anglais ; ils fondent sur la batterie et sabrent les canonniers désarmés. Mais sur les carrés mêmes, ces charges incessantes se brisent et s'éparpillent comme sur des blocs de granit les tourbillons de sable. Devant chaque bataillon de grenadiers, s'élève un sanglant remblai de cadavres et de chevaux abattus[1].

général Petit. Lettres du colonel Freemantle, des généraux Vivian et W. Halkett et autres officiers. (*Waterloo Letters*, 22, 108, 117, 147, 150, 162, 176, 187, 201, 222, 274, 278, 298, 309.)

1. Relation du général Petit. Gourgaud, 106-107. Mauduit, II, 460-462. Lettres d'officiers des brigades Grant, Vivian et Adam. (*Waterloo Letters*, 131, 148, 149, 183, 278.)

Napoléon (*Mém.* 163) dit qu'à cette dernière décharge d'artillerie le commandant en chef de la cavalerie anglaise fut grièvement blessé. C'est

Dans Plancenoit où les batteries prussiennes ont allumé l'incendie, on combat à la lueur des flammes. La jeune garde, recrutée presque entièrement parmi les engagés volontaires de Paris et de Lyon, et les 1ers bataillons du 2e chasseurs et du 2e grenadiers, luttent un contre cinq. Les attaques combinées des divisions Hiller, Ryssel, Tippelskirch échouent. Gneisenau ranime ses soldats ; ils se ruent de nouveau à l'assaut, pénètrent dans le village. On se fusille à bout portant, on s'étreint corps à corps, on se tue à coups de baïonnette, à coups de crosse. Le tambour-major Stubert, du 2e grenadiers, un géant, assomme les Prussiens avec la pomme de sa canne. Un bataillon de jeune garde se fait exterminer dans le cimetière qui sert de réduit. Les Prussiens enlèvent les maisons une à une. On s'égorge dans les chambres, dans les greniers ; et pendant ces luttes sans merci, des toits de chaume que le feu a gagnés s'écroulent sur les combattants. « Il faut anéantir les Français, dit le major von Damitz, pour s'emparer de Plancenoit. » A la sortie du village, les débris de ces héroïques bataillons sont chargés et vivement poursuivis jusqu'au plateau. Là, c'est la cavalerie anglaise qui les achève. Le général Pelet se trouve un instant seul au milieu de l'ennemi, avec quelques hommes et le porte-aigle des chasseurs de la vieille garde. « — A moi, chasseurs ! crie-t-il d'une voix vibrante. Sauvons l'aigle ou mourons près d'elle. » Tous ceux qui entendent cet appel désespéré reviennent sur leurs pas, accourent, se font jour à travers les

inexact. Lord Uxbridge eut la jambe emportée par un boulet sur le plateau de Mont-Saint-Jean, vers 8 heures un quart, au moment où il galopait pour se joindre à l'attaque générale. (Lettre du major Lautour, *Waterloo Letters*, 100.)

chevaux; ils se rallient autour du drapeau et lui forment un impénétrable rempart de baïonnettes [1].

De Plancenoit, Français et Prussiens débouchent pêle-mêle sur la route de Bruxelles, près des carrés du 1er grenadiers. Les fuyards se pressent autour pour y trouver un refuge, mais ils sont impitoyablement repoussés par le fer et par le feu. La sûreté des carrés l'exige. Le général Roguet manque d'être tué à bout portant par un grenadier. « Nous tirions, dit le général Petit, sur tout ce qui se présentait, amis et ennemis, de peur de laisser entrer les uns avec les autres. C'était un mal pour un bien. » Les carrés sont débordés par la droite et par la gauche; les masses anglaises et prussiennes deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus compactes. Les grenadiers repoussent toutes les charges. Deux bataillons contre deux armées!

Enfin l'empereur ordonna de quitter la position. Les grenadiers se mirent lentement en retraite, le 1er bataillon à gauche de la route, le 2e bataillon sur la route même. A chaque instant, on faisait halte pour rectifier l'alignement des faces des carrés et pour ralentir la poursuite de l'ennemi par des feux de file toujours nourris [2].

1. Rapport du colonel von Hiller (cité par von Ollech, 248-249). Rapport de Gneisenau. Wagner, IV, 82, 83. Damitz, II, 292-293. Mauduit, II, 403, 434-436. Relation du général Pelet (citée dans *Victoires et Conquêtes*, XXIV, 225-226). Relation du commandant Heuillet. (*Sentinelle de l'Armée*, 8 septembre 1845.)

2. Relation du général Petit. (Collection Morrisson, de Londres.) Mauduit, II, 460-463. Lettres du colonel Murray et du général W. Halkett. (*Waterloo Letters*, 183, 309.)

Gourgaud, après avoir dit que Napoléon fit former le carré et commanda le feu, ajoute (108, note) : « Il paraissait ne point vouloir survivre à cette fatale journée. Il voulait mourir avec ses grenadiers et allait entrer dans le carré, lorsque le maréchal Soult lui dit : « Ah! Sire, les ennemis sont déjà assez heureux! » et il poussa le cheval de l'empereur sur la route. » Il

L'empereur cheminait à quelque distance devant les carrés avec Soult, Drouot, Bertrand, Lobau et cinq ou six chasseurs à cheval de la garde. A la ferme du Caillou, il rejoignit le 1er bataillon de chasseurs à pied de la vieille garde. Ce bataillon, préposé à la sûreté du trésor et des équipages de l'empereur, avait pour chef le commandant Duuring, Hollandais d'origine. Vers sept heures du soir, deux colonnes prussiennes s'étant avancées par le bois du Chantelet dans l'intention manifeste de couper la retraite à l'armée en occupant la grande route, Duuring avait fait filer incontinent les voitures sur Genappe, d'accord avec le général Radet, grand-prévôt, qui venait de rallier deux à trois cents cavaliers démontés et fantassins en fuite. Il avait ensuite déployé son bataillon face à l'ennemi. Les Prussiens (25e régiment), reçus par une vive fusillade et bientôt chargés à la baïonnette jusqu'au milieu du bois, s'étaient repliés vers Maransart [1]. L'empereur s'arrêta quelques instants à questionner Duuring sous les derniers boulets des batteries prussiennes de Plancenoit; il le félicita

semble qu'il y ait là contradiction, car, si l'empereur commanda le feu, c'est apparemment qu'il était dans le carré. Donc Soult ne l'empêcha pas d'y entrer en lui disant cette phrase sentimentale qui ne me paraît guère dans sa nature.

Du récit conforme de Petit et de Mauduit, témoins oculaires, il résulte que Napoléon ne quitta le carré du 1er bataillon du 1er grenadiers qu'après avoir donné à Petit l'ordre de rétrograder, et qu'ensuite il marcha au pas à quelque distance en avant des deux carrés qui étaient sa protection. Il prit de l'avance, comme on va le voir, près du Caillou, où il rejoignit le 1er bataillon du 1er chasseurs.

1. Notes de Duuring (comm. par M. de Stuers). Cf. Damitz, II, [illegible]; et le rapport de Radet à Soult, Beaumont, 19 juin. (Arch. Guerre. Armée du Nord.)

Il y a dans les papiers de la Secrétairerie d'État (Arch. nat. A. F., IV, [illegible]) cette lettre de Drouot à l'empereur, 25 avril 1815 : « Je demande une lettre de naturalisation pour le chef de bataillon aux chasseurs à pied, Duuring, Hollandais. En 1814, il m'avait demandé d'accompagner Votre Majesté à l'île d'Elbe, mais, comme j'avais désigné Mallet, Duuring pleura très longtemps dans ma chambre. C'est un excellent officier. »

pour la fermeté et l'esprit d'initiative dont il avait fait preuve et lui ordonna de le suivre. « — Je compte sur vous, » dit-il. Le bataillon ayant serré en masse, l'empereur rendit la main à son cheval et marcha au pas sur le flanc de la colonne[1].

1. Notes du commandant Duuring (communiquees par M. de Stuers).

CHAPITRE VI

LA DÉROUTE

I. La rencontre de Wellington et de Blücher devant l'auberge de la Belle-Alliance (neuf heures et quart). — La déroute des Français.
II. Tentative de résistance à Genappe (onze heures).
III. La poursuite de la cavalerie prussienne (nuit du 18 au 19 juin).
IV. Halte de l'empereur aux Quatre-Bras. — Passage de l'armée à Charleroi (matinée du 19 juin).
V. Retraite sur Laon. — Départ de l'empereur pour Paris (20 juin).

I

Vers neuf heures et quart [1], alors que les divisions Hiller, Ryssel et Tippelskirch arrachaient Plancenoit à la jeune garde et que les carrés du 1er grenadiers tenaient encore près de la maison Decoster, Blücher et Wellington se rencontrèrent devant la Belle-Alliance. Blücher suivait celles des troupes de Bülow qui avaient refoulé Lobau, Wellington arrivait de la Haye-Sainte avec les derniers échelons de son armée. Les deux généraux s'abordèrent et, selon l'expression de Gneisenau, « ils se saluèrent mutuellement vainqueurs ». Des musiques de cavalerie prussienne jouaient en passant le *God save the King*; au loin le bruit de la fusillade décroissait. Les fantassins de Bülow, qui s'étaient

1. Rapport de Gneisenau : « Il était 9 heures et demie. » C. de W. (Müffling) *Hist.*, 36 : « Il était 9 heures. Il faisait tout à fait obscur. »

arrêtés pour reformer leurs rangs, entonnèrent l'hymne de Luther : « Seigneur Dieu, nous te louons ! Seigneur Dieu, nous te remercions [1] !... »

Blücher, frappé que sa rencontre avec Wellington eût lieu précisément devant la Belle-Alliance, pensa à donner ce nom à la bataille où l'alliance des Anglais et des Prussiens avait produit un si grand résultat. Mais Wellington voulait que la victoire — sa victoire — portât le nom du village qui avait eu l'honneur, la nuit précédente, de lui servir de quartier-général [2].

On décida que malgré la nuit il fallait poursuivre à outrance les débris de l'armée impériale. Les Anglais étaient exténués par dix heures de combat, « fatigués à en mourir », dit Wellington [3]. Les Prussiens avaient fait cinq lieues en moyenne par les pires chemins, et ils avaient lutté entre Fris-

1. Rapport de Gneisenau. Müffling, *Aus meinem Leben*, 217. *Hist.*, 36-37. Von Ollech, *Geschichte des Feldzuges von 1815*, 252. Lettres d'officiers des brigades Adam et Maitland. (*Waterloo Letters*, 245, 298.)

Jaloux sans doute de prouver qu'il n'aurait pas eu besoin des Prussiens pour poursuivre l'armée française, Wellington a nié avoir vu Blücher à la Belle-Alliance. « Cette rencontre, écrit-il à Mudford (*Supplem. Dispatches*, X, 508), n'a eu lieu qu'à Genappe et passé 11 heures du soir. » Cette dénégation ne saurait prévaloir contre le témoignage de Gneisenau, dans un rapport public écrit le lendemain de la bataille. Il y a encore le témoignage de Müffling, présent à l'entrevue (*Aus meinem Leben*, 217, et *Hist.*, 36-37) ; — de Pozzo di Borgo (Rapport à Wolkonsky, 19 juin) ; — du général Hügel (Lettre au roi de Wurtemberg, 23 juin). — Il y a enfin celui du général Vivian (*Waterloo Letters*, 153) : « Il n'y a pas de doute pour moi que, quand j'ai vu le duc (près de Rossomme), il avait rencontré Blücher. Je lui proposai de poursuivre l'ennemi, mais il me dit : Nos troupes ont eu une journée bien dure. Les Prussiens vont poursuivre. Vous, arrêtez votre brigade. »

Wellington, après avoir vu Blücher, poussa jusqu'à Rossomme ou jusqu'au hameau de la Maison du Roi. (Lettre de Hervey, *Nineteenth Century*, mars 1893 ; Kennedy, 151), où s'arrêta la tête de ses troupes, mais il n'alla pas ce soir-là à Genappe. Cela ressort des *Mémoires* de Müffling, où il est dit (211) que Müffling vint rendre compte au duc, à Waterloo, de ce qui avait eu lieu à Genappe ; du récit de Cotton (156) ; et de maint passage des *Waterloo Letters*.

2. Rapport de Gneisenau. Müffling, *Aus meinem Leben*, 217. Lettre précitée de Hügel, 23 juin.

3. Wellington à lady Webster, Bruxelles, 19 juin, 8 heures et demie. (*Dispatches*, *Supplem.*, X, 53.)

chermont et Plancenoit avec non moins d'acharnement qu'à Mont-Saint-Jean les soldats de Wellington. Néanmoins Blücher proposa de charger ses troupes de la poursuite. L'offre acceptée sans vergogne, il réunit les chefs de corps et leur ordonna « de poursuivre l'ennemi tant qu'ils auraient un homme et un cheval en état de se tenir debout ». Gneisenau lui-même se mit à la tête des escadrons du comte Röder. Tout suivit. Vers Rossomme, on rejoignit une partie des divisions prussiennes, qui débouchaient de Plancenoit, et les colonnes les plus avancées de la cavalerie et de l'infanterie anglaises [1].

L'armée de Wellington s'arrêta. Les soldats saluèrent d'un triple *Hip! hip! hurrah!* les Prussiens qui les dépassaient et ils s'établirent au bivouac, en plein charnier [2]. Du plateau de Mont-Saint-Jean aux hauteurs de Rossomme, d'Hougoumont à Plancenoit et jusque vers Smohain, tout le sol était couvert de cadavres et de chevaux tués. Plus de 25,000 Français et de 20,000 Anglais, Belges, Allemands, Prussiens [3], gisaient à terre, ici épars comme des arbres abattus, là en lignes épaisses comme de longues rangées d'épis fauchés. La lune, qui s'était levée, éclairait distinctement leurs faces

1. Rapport de Gneisenau. Rapport de Wellington. Müffling, *Aus meinem Leben*, [illegible]. Lettre de Hervey, précitée. Wagner, 85. Damitz, [illegible]-297. Von Ollech, [illegible]. *Waterloo Letters*, [illegible], [illegible], [illegible].

2. Lettres d'officiers des brigades Somerset, Vivian, Maitland, Adam et Halkett (*Waterloo Letters*, 54, 130, 255, 273, 276, 313, 341.) Lieutenant Woodberry, *Journal*, 314.

3. Les Anglo-Hanovriens eurent 9,063 tués ou blessés, sans compter 1,623 disparus. (*Dispatches of Wellington*, XII, 485.) — Les Hollando-Belges : 3,700 environ. (Van Löben, 301-305.) — Les corps de Nassau et de Brunswick : 1,300 (chiffre donné par Charras, d'après la *Geschichte des herzoglich braunschweigischen Armee-Corps* et l'*History of the King's German Legion*). — Les Prussiens : 6,999 (Wagner, IV, 85). — Total général : [illegible].

Sur les pertes des Français, voir plus loin notre note 3 de la page 439.

livides ou ensanglantées, leurs uniformes souillés de boue, maculés de taches rouges; les armes tombées de leurs mains scintillaient. Parfois, de grands nuages sombres, courant dans le ciel, cachaient cette vision dont les moins sensibles des plus vieux soldats détournaient les yeux. Mais elle réapparaissait bientôt sous la lumière glaciale de la lune. Au milieu des râles des mourants, des gémissements des blessés, on entendait, à de courts intervalles, un cri rauque comme étranglé par l'horreur et l'épouvante. C'était quelque officier qu'un pilleur de morts achevait à coups de crosse pour lui voler sa bourse ou sa croix d'honneur [1].

Les Prussiens menèrent vivement la poursuite. Ceux des fuyards de l'aile droite (corps de Lobau et d'Erlon, jeune garde, cavaliers de Domon, de Subervie, de Jacquinot) qui, serrés de trop près ou coupés de leur ligne de retraite, n'avaient pu rejoindre et dépasser les carrés du 1er grenadiers formant l'arrière-garde, furent sabrés ou faits prisonniers. A l'aile gauche, un certain nombre de cuirassiers,

1. Mercer, *Journal of the Campaign*, I, 333-336, 342, 347-348. Lettres d'officiers du Royal Artillery, de la brigade Maitland et de la Legion Germanique. (*Waterloo Letters*, 202, 221, 241, 406.) Récit de Dumesnil, cité par Mauduit, II, 452-454. Récit d'officiers anglais blessés, cités par Cotton, *Voice of Waterloo*, appendices, 303-313

L'enlèvement des blessés, qui furent transportés à Bruxelles, à Nivelles et à Namur, commença le 19; mais le nombre en était si grand que beaucoup d'entre eux restèrent sur le champ de bataille jusque dans la soirée du 21.

Les voleurs de morts assommaient les blessés indistinctement, sans s'arrêter à regarder si c'étaient des compatriotes, des alliés ou des ennemis. Plusieurs de ces misérables furent fusillés par les Anglais.

Je n'ai vu dans aucun document authentique les faits rapportés par Vaulabelle, de blessés français et prussiens continuant la lutte sur la paille où ils étaient couchés et, « à défaut d'armes, se déchirant avec les mains ». Cela n'est pourtant pas impossible. Mercer dit (I, 343) que, dans la nuit de la bataille, un officier de lanciers mortellement blessé, à qui il voulait porter secours, le regarda avec fureur et lui jeta violemment au visage l'eau qu'il lui présentait.

que leurs chevaux étaient encore en état de porter, et les lanciers de Piré, qui n'avaient fait qu'escarmoucher durant la bataille, gagnèrent les Quatre-Bras, sans être inquiétés, par Neuve-Court, Malplaquet et Vieux-Genappe. Ils passèrent la Sambre à Marchienne. Cinq ou six mille fantassins du corps de Reille, ralliés à la chute du jour, se dirigeaient sur Genappe à travers champs, à une demi-lieue environ parallèlement à la grande route. Il suffit de quelques escadrons prussiens pour les disperser. Sauf trois compagnies du 93e qui firent face en tête et repoussèrent les charges, toute cette masse s'éparpilla. Des soldats jetaient sacs et fusils pour courir plus vite, justifiant trop bien le vieux dicton : « Français plus que hommes au venir, moins que femmes à la retraite. » On n'écoutait plus les chefs, la panique commandait l'armée[1].

Seule la vieille garde restait digne d'elle. Les chasseurs et les lanciers de Lefebvre-Desnoëttes, le régiment des grenadiers à cheval, qui avait quitté le champ de bataille au pas et faisant si fière contenance que la cavalerie anglaise n'avait pas osé l'aborder, se retirèrent en ordre à l'ouest de la grande route et atteignirent les Quatre-Bras sans subir de nouvelles pertes[2]. Sur la grande route même, les Prussiens étaient contenus par les deux carrés du 1er grenadiers que précédait le 1er bataillon du 1er chasseurs. Les grenadiers continuaient à marcher au pas ordinaire, défiant toutes les attaques. Ne pouvant mordre, la meute prus-

1. Notes journalières de Foy et lettre de Foy à Guilleminot, 20 octobre 1815 (comm. par le comte Foy). Relation de Reille. (Arch. Guerre.) *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 297-298. Cf. Rapport officiel de Gneisenau.

2. Relation du chef d'escadrons de Stuers (comm. par M. de Stuers). Mauduit, II, 454-458. *Waterloo Letters*, 106, 116.

sienne finit par se lasser et se borna à suivre hors de la portée des fusils. A une demi-lieue de Genappe, le général Petit, ne jugeant même plus nécessaire de conserver l'ordre de combat, fit rompre les carrés et marcher en colonne par section. C'est à ce moment que l'empereur s'éloigna du 1er bataillon de chasseurs pour gagner Genappe où il espérait arrêter l'ennemi et rallier les débris de l'armée[1].

II

Genappe n'était qu'une longue rue, montante et sinueuse, qui aboutissait à un pont sur la Dyle. Il eût été possible de tenir plusieurs heures ce défilé, bien qu'il fût dominé au nord par des hauteurs où se seraient établies des batteries prussiennes. Mais il y avait dans ce village tant d'encombrement et de confusion que l'on ne pouvait songer à organiser une défense méthodique, surtout avec des soldats qui ne cessaient de crier « Nous sommes trahis ! sauvons-nous ! » Des voitures renversées, des fourgons, des prolonges, des pièces, des caissons abandonnés par les conducteurs auxiliaires, obstruaient sur une assez longue étendue les abords du pont, qui avait, en 1815,

1. Relation du général Petit. Relation de Duuring. Cf. Napoléon, *Mém.*, 163-164.

Selon Mauduit (II, 443-444), l'empereur à cette intention avait envoyé, vers 8 heures du soir, l'ordre à Piré, dont la division de cavalerie était à peu près intacte, de se porter au galop devant Genappe, d'y prendre position et d'y rallier les fuyards. Le témoignage de Mauduit, alors sergent au 1er bataillon du 1er grenadiers, n'est pas sans autorité pour les faits qu'il a pu voir. Mais comment a-t-il eu connaissance de cet ordre de l'empereur? Quoi qu'il en soit, l'ordre n'arriva pas à Piré, qui se replia, comme on l'a vu, en passant à l'ouest de Genappe

tout au plus 2m,50 de largeur[1]. Les fuyards s'engouffrant en masse dans la rue, d'où ils ne pouvaient sortir que trois ou quatre de front, il se produisit une atroce bousculade. Rendus fous par l'épouvante, des hommes cherchaient à se frayer passage en frappant devant eux. Le général de gendarmerie Radet, grand-prévôt de l'armée, fut bourré de coups de crosse. Des cavaliers sabraient, des fantassins ripostaient à coups de baïonnette, parfois même faisaient feu. On s'entre-tuait sans marcher plus vite, les vivants s'empêtrant dans les morts[2]. La queue de la colonne s'amassa à l'entrée de Genappe. Les Prussiens approchaient. Les trois bataillons de la vieille garde, menacés d'être écrasés entre les masses ennemies et la foule des fuyards, qui n'avançait plus, se rompirent et gagnèrent Charleroi en tournant le village à l'est. Les Prussiens ne les poursuivirent pas, mais ils s'acharnèrent sur les troupeaux d'hommes immobilisés devant Genappe. Il fallut que ces malheureux fussent littéralement sous les lances des uhlans pour penser à s'échapper par la droite et la gauche du village et à passer la Dyle à gué. Cette petite rivière, qui n'a pas à cet endroit trois mètres de large et dont la profondeur n'atteint pas un mètre,

1. Le pont de Genappe a aujourd'hui 2m,90. Mais, d'après les souvenirs des habitants et l'*Histoire des Communes belges*, de Tarlier et Wauters, il a été élargi quand on l'a reconstruit.

2. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 296. Lettre de Bruxelles, 22 juin 1815 (citée dans la *Relation de Mont-Saint-Jean*, 243). Rapport de Baillien à Davout, 22 juin. (Arch. Guerre.) Wagner, 81. Damitz, II, 297. Von Ollech, 256. Napoléon, *Mém.*, 167. Radet à Soult, Saint-Germain, 27 juin; à Davout, Paris, 29 juin; certificat du médecin de Radet, Paris, 28 juin. (Dossier de Radet. Arch. Guerre.)

Napoléon (167) dit que cet encombrement de voitures eut lieu par le fait des soldats des équipages, qui avaient à dessein obstrué le pont pour faire obstacle aux Prussiens. D'après d'autres versions, plus vraisemblables, il se produisit par la force des choses.

n'est un obstacle que pour les voitures, à cause de l'escarpement des berges[1].

Genappe était toujours rempli de Français. Une poignée d'hommes, qui seuls, dans cette panique, avaient conservé leur résolution et leur courage, tentèrent d'arrêter l'ennemi. Ils élevèrent rapidement avec des chariots renversés une barricade d'où ils ouvrirent le feu. Quelques boulets eurent trop tôt raison de ce faible ouvrage et de ses défenseurs. Les cavaliers de Röder dévalèrent la rue en pente, écrasant la multitude inerte des fugitifs, frappant du sabre et de la lance sans plus de risque que bouchers à l'abattoir. L'empereur, qui avait mis, dit-on, plus d'une heure à se frayer passage en suivant cette longue rue, était encore en-deçà du pont. Il venait de monter dans sa berline de campagne retrouvée par hasard au milieu des équipages abandonnés. On n'avait pas encore achevé de la ratteler. Entendant les hurrahs! il la quitta précipitamment, reprit son cheval et parvint à s'échapper avec quelques cavaliers. Les Prussiens dévalisèrent la berline qui contenait un nécessaire, une épée, un lit de fer et un uniforme de rechange dans la doublure duquel étaient cousus des diamants non montés, valant un million[2].

1. Relations du général Petit et du commandant Duuring. Mauduit, II, 478-479. *Souvenirs d'un ex-officier*, 298-299.

Les dimensions de la Dyle (largeur $2^m,90$, profondeur $0^m,85$ ou $0^m,15$ selon que les vannes du moulin sont baissées ou levées) m'ont été données par M. Berger, bourgmestre de Genappe.

2. Rapport de Gneisenau. Lettre de Blücher à sa femme. (*Blücher in Briefen aus den Feldzügen 1813-1815*, 150.) Lettre de Hügel au roi de Wurtemberg, 23 juin (citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 370). Napoléon. *Mém.*, 167-168. Peyrusse, *Mémorial et Archives*, 312.

Ces diamants, rapporte Peyrusse, avaient été cédés à l'empereur par Joseph. Ils furent pris par un officier du nom de von Keller qui les vendit a joaillier anglais Mawe. (Voir, à ce sujet, dans le *Catalogue* du Musée

Blücher avait poussé jusqu'à Genappe avec le corps de Bulow. Il s'arrêta pour coucher à l'auberge du *Roi-d'Espagne*. Presque aussitôt on y amena sur une civière d'ambulance le général Duhesme. A la dernière heure de la bataille, Duhesme était tombé grièvement blessé entre Plancenoit et Rossomme; quelques soldats dévoués l'avaient relevé et porté jusque près de Genappe où il avait été fait prisonnier par les Prussiens. Le feld-maréchal vint le visiter et le recommanda au chirurgien de son état-major. Mais la blessure était mortelle, Duhesme mourut la nuit suivante [1]. Bien que brisé de fatigue, Blücher ne voulut point se mettre au lit avant d'écrire à sa femme : « J'ai tenu ce que j'avais promis, écrivit-il. Le 16, j'ai été contraint de reculer devant la force ; mais, le 18, d'accord avec mon ami Wellington, j'ai exterminé l'armée de Napoléon [2]. » Il envoya aussi cette lettre à son vieux camarade Knesebeck : « Mon ami, la plus belle bataille est donnée, la plus brillante victoire est remportée Les détails suivront. Je pense que l'histoire de Bonaparte est terminée. Je ne puis plus écrire, car je tremble de tous mes membres. L'effort était trop grand [3]! »

Tussaud, la lettre de Bullock, lequel avait acheté la berline au Prince Régent, à qui elle avait été donnée, et l'exposa à l'*Egyptian Hall*.)

On dit qu'on prit aussi dans cette voiture une liasse d'une proclamation de l'empereur : « Aux Belges et aux habitants de la rive gauche du Rhin, » datée par anticipation : « Bruxelles, Palais impérial de Laeken. »

1. Lettre du capitaine Marquiaud. (*Spectateur militaire*, septembre 1827.) Damitz, II, [illegible]. — Le capitaine Marquiaud, neveu et aide de camp de Duhesme, resta à l'auberge du *Roi-d'Espagne* jusqu'à la mort du général dont il s'était constitué le garde-malade. Son témoignage détruit l'odieuse légende, qu'ont rapportée sans exception tous les historiens français, que Duhesme, blessé mortellement à Genappe même et ayant rendu son épée, fut assassiné de sang-froid par un hussard (lancier) de Brunswick.

2. Blücher à sa femme, champ de bataille de la Belle-Alliance, s. d. (Genappe, 19 juin, vers 1 heure du matin.) *Blücher in Briefen*, [illegible].

3. Lettre de Blücher à Knesebeck (citée par von Ollech, [illegible]).

III

Au-delà de Genappe, la poursuite s'accéléra. Aucune troupe en ordre ne formant plus arrière-garde, les Prussiens sabraient impunément dans la foule éperdue. « C'était une vraie chasse, dit Gneisenau, une chasse au clair de lune. » La grande route, les chemins vicinaux, les traverses, les champs aussi loin que portait la vue, étaient couverts de soldats de toute arme, cuirassiers démontés, lanciers sur des chevaux fourbus, fantassins ayant jeté fusils et havresacs, blessés perdant leur sang, amputés échappés des ambulances dix minutes après l'opération. Sans nulle autorité sur ces hommes, et d'ailleurs non moins démoralisés et ne pensant comme eux qu'à leur propre salut, des capitaines, des colonels, des généraux marchaient confondus dans la masse des fugitifs[1]. Durutte à cheval, mais aveuglé par le sang qui coulait de son front ouvert, avait pour guide un maréchal des logis de cuirassiers. Un caporal de la vieille garde soutint Ney par le bras jusqu'au moment où le major Schmidt, des lanciers rouges, descendit de son cheval pour le donner au maréchal. Le chirurgien en chef Larrey, blessé de deux coups de sabre, fut frappé derechef par des uhlans, volé, dépouillé et conduit presque nu, les mains liées, à un général qui donna l'ordre de le fusiller. Déjà il était mis en joue, quand un chirurgien prus-

1. Rapport de Gneisenau. Notes du lieutenant Julius, prisonnier des Français (citées par von Ollech, 256-257). *Souvenirs d'un ex-officier*, 299-300. Wagner, IV, 84. Fleury de Chaboulon, II, 181. *Relation de la bataille de Mont-Saint-Jean*, 89-90, 94.

sien le reconnut, se jeta devant lui et le sauva[1].

Chacun marchait, courait, se traînait comme il pouvait, allait où il voulait, personne ne pensant à donner des ordres qui n'auraient été obéis par personne. Et quand se rapprochaient le son des trompettes prussiennes, le galop des chevaux, les clameurs sauvages des poursuivants, de cette foule épouvantée partaient les cris : « Les voilà ! Les voilà !... Sauve qui peut ! » Et, sous le fouet de la peur, cavaliers et fantassins, officiers et soldats, valides et blessés retrouvaient des forces pour courir. Des bandes de fuyards, qui tombant de fatigue s'arrêtaient dans les boqueteaux, les plis de terrains, les fermes, les hameaux, y étaient vite relancés par la cavalerie. Les Prussiens firent tour à tour lever neuf bivouacs. Des blessés se tuèrent pour ne pas tomber vivants entre les mains de l'ennemi. Un officier de cuirassiers, se voyant cerné par des uhlans, s'écria : « — Ils n'auront ni mon cheval, ni moi. » Et froidement il abattit son cheval d'une balle dans l'oreille

1. Relation de Durutte (*Sentinelle de l'Armée* du 8 mars 1838.) Mauduit, II, 462, note. Lettre de Ney au duc d'Otrante (*Journal des Débats*, 29 juin.) Larrey, *Relation médicale de campagnes et de voyages*, 10-13.

Les brutalités que subit Larrey et les dangers qu'il courut contrastent avec le traitement dont Duhesme fut l'objet. Larrey semble d'ailleurs croire que l'ordre de le fusiller, donné par le général prussien, vint d'un mouvement de dépit. Larrey ressemblait un peu à l'empereur et portait ce jour-là une redingote grise. Les cavaliers qui le firent prisonnier le conduisirent à leur général en disant que c'était Napoléon. Le général, irrité qu'il y eût méprise, ordonna de passer par les armes le fâcheux qui décevait son espoir.

Ajoutons toutefois que, selon Mauduit (II, 472-473), le général Durrieu, chef d'état-major du 6e corps, qui, lui, ne ressemblait pas à Napoléon, faillit être fusillé sur l'ordre d'un autre général prussien, et qu'il dut la vie à l'intervention du colonel [illegible]. F. de Chaboulon (II, 181-182), dont le témoignage est confirmé par des traditions locales, parle aussi de blessés achevés et de prisonniers massacrés. On assure que les Prussiens, quand ils mirent le feu aux granges du Caillou, ne prirent pas la peine d'en retirer les blessés français. Il paraît probable, sinon certain, que pendant la poursuite ils furent souvent sans pitié.

et se brûla la cervelle avec son second pistolet[1].

Presque toute l'infanterie de Bülow s'étant arrêtée à Genappe et les corps de Zieten et de Pirch n'ayant point dépassé le Caillou[2], Gneisenau n'avait plus avec lui que les dragons et les uhlans du général de Röder, un bataillon du 1er poméranien et un bataillon du 15e régiment[3]. Chose en vérité incroyable, c'était devant quatre mille Prussiens que fuyaient trente à quarante mille Français ! Si quelques centaines de soldats, dominant leur terreur et redevenus maîtres d'eux-mêmes, s'étaient reformés pour faire tête, leur résistance eût mis fin à cette lamentable poursuite. Les cavaliers prussiens, qui sabraient surtout les fuyards éperdus, se laissaient, il semble, aisément imposer, puisque, pour défendre les drapeaux, il suffit d'une poignée d'hommes résolus marchant groupés autour de l'aigle de chaque régiment. L'ennemi ramassa sur le champ de bataille et sur la chaussée plus de deux cents canons abandonnés[4] et un millier de voitures ; pendant la déroute, il ne prit pas un drapeau[5].

1. Rapport de Gneisenau. Note précitée d'un officier prussien prisonnier. *Relat. de la bataille de Mont-Saint-Jean*, 89-90, 94. Rapport de Bellina à Davout, 23 juin. (Arch. Guerre.) Damitz, II, 298. Mauduit, II, 472. Fleury de Chaboulon, II, 182.

2. Sauf la brigade Tippelskirch (corps Pirch), qui avait suivi Bülow jusqu'à Genappe, et la cavalerie de Röder (corps Zieten) qu'emmena Gneisenau avec celle du prince Guillaume.

3. Von Ollech, 254. Cf. Damitz, II, 297-298. — La cavalerie du prince Guillaume ne rejoignit Gneisenau que le 19 de grand matin.

4. « J'ai, je crois, cent cinquante pièces de canon, et Blücher me dit qu'il en a ramassé soixante en plus. » Wellington à lady Webster, Bruxelles, 19 juin (*Dispatches*, *Suppl.*, X, 531). — Un état, signé Wood, porte 122 pièces et 344 chariots, caissons, etc., pris à l'ennemi sur le champ de bataille même. (*Dispatches*, *Suppl.*, X, 547.) Wagner (IV, 85) dit : 250 pièces de canon. Du reste, toute l'artillerie fut perdue, sauf peut-être trois ou quatre batteries.

5. On lit dans Charras (II, 91-92) un paragraphe à effet sur la défense des drapeaux ; mais je n'ai point trouvé de documents authentiques confirmant ces détails. Ce qui est hors de doute, c'est que les Prussiens ne prirent point de drapeaux. Les seuls aigles perdues par l'armée française,

Si endurci, si insensible que le soldat, par habitude et grâce d'état, soit aux spectacles de la mort, les fugitifs en passant aux Quatre-Bras furent saisis d'horreur. Les hommes tués dans le combat du 16 juin n'avaient pas été enterrés. Trois à quatre mille cadavres, complètement nus, les paysans belges leur ayant enlevé même la chemise, couvraient tout le terrain entre la route et le bois de Bossu. C'était l'aspect d'une immense morgue. Tour à tour éclairés par la lune et noyés d'ombre par le voile des nuages, les morts, dans ces rapides mouvements de lumière, semblaient remuer leurs corps roidis et contracter leurs faces d'une pâleur de cendre. « Nous croyions, dit un grenadier de la garde, voir des spectres qui nous demandaient la sépulture. » Plus bas, des soldats étanchèrent leur soif au ruisseau de Gémioncourt qui, rendu torrent par l'orage de l'avant-veille, charriait des cadavres[1].

De moins en moins nombreux, de plus en plus las, mais toujours aussi ardents, les Prussiens continuaient la poursuite. Gneisenau avait égrené en route la moitié de son monde. Seuls marchaient avec lui quelques escadrons et un petit détachement du 15e d'infanterie, dont l'unique tambour battait la charge, hissé sur un cheval pris à l'une des voitures impériales[2]. On dépassa Frasnes. Gneisenau jugea que la fatigue des hommes et

celles du 45e et du 105e, furent enlevées par les Anglais, vers 2 heures et demie, lors du premier assaut du corps d'Erlon. (**1815**, II, 357, note 1.)

1. Mauduit, II, 480-482.

2. Damitz, II, [illegible]. Von Ollech, 254. Cf. Mauduit, II, 482, qui dit avoir entendu au loin cet unique tambour battre la caisse. — Damitz croit que le cheval avait été dételé de la berline même de l'empereur prise à Genappe. Cela paraît peu probable, car il est difficile d'admettre que dès Genappe les deux bataillons d'infanterie n'eussent plus qu'un seul tambour. Plus vraisemblablement, ce cheval était un de ceux de la voiture impériale que des habitants des Quatre-Bras firent verser, pour la piller, à cette croisée de routes. (Traditions locales.)

des chevaux ne permettait pas de mener plus loin la chasse. Il donna l'ordre de faire halte devant une auberge qui, suprême ironie, portait pour enseigne : *A l'Empereur*[1].

IV

De Genappe, Napoléon avait gagné à cheval les Quatre-Bras, avec Soult, Drouot, Bertrand, quelques officiers et une dizaine de lanciers rouges et de chasseurs de la garde. Il y arriva vers une heure du matin[2]. Il croyait trouver là la division Girard, laissée, le 17 juin, à Fleurus, pour protéger le passage des convois et à qui, dans la soirée du 18, avait été dépêché l'ordre de se porter aux Quatre-Bras et d'y prendre position[3]. Ces instructions n'avaient pas été exécutées. Le colonel Matis, qui commandait par intérim les débris de cette division, reçut bien l'ordre de Soult; mais, soit qu'il jugeât, vu l'heure trop tardive, ne pouvoir opérer en temps utile le mouvement prescrit, soit pour toute autre cause, il leva ses bivouacs nuitamment et s'en alla passer la Sambre à Charleroi[4].

1. Von Ollech, 254. Damitz, II, 298-299. — Cette auberge était située en bordure de la route de Charleroi à Bruxelles, entre la Voie romaine et le village de Frasnes.

2. Napoléon, *Mém.*, 168.

3. « Ordre au maréchal de camp Rémond de prendre le commandement de la division Girard et de se porter aux Quatre-Bras pour y prendre position. » Ordre de Soult, 18 juin, en avant du Caillou. (Registre du major-général.) — Cet ordre n'a pas d'indication horaire; mais il y a présomption qu'il fut écrit entre 8 et 9 heures. (Auparavant on ne songeait pas à une retraite, il n'y avait donc pas à prescrire à un corps de troupe de « prendre position » aux Quatre-Bras.) L'ordre dut arriver à Fleurus au plus tôt à 11 heures.

4. « Dans la soirée de cette fatale journée, je reçus l'ordre de soutenir la retraite. J'ai passé la Sambre à Charleroi. » (Mémoires manuscrits du général Matis, cités par Edgar Quinet. *Waterloo*, 437-438.) — C'est un peu bref

Pendant ce temps, l'empereur attendait ces troupes aux Quatre-Bras. Il mit pied à terre dans une clairière du bois de Bossu, près d'un feu de bivouac qu'attisaient quelques grenadiers de la garde. Un officier blessé, qui fuyait le long de la route, reconnut l'empereur à la lueur du foyer. Il se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, immobile comme une statue, les yeux fixes, tournés vers Waterloo[1].

On n'avait aucune nouvelle de Grouchy, on pensait qu'il devait être très menacé. L'empereur ordonna à Soult de lui envoyer une dépêche pour l'informer de la retraite de l'armée et lui prescrire de se replier sur la basse Sambre[2]. Des soldats de toute arme passaient en courant sur la route et à travers champs. Le commandant Baudus, qui cheminait à cheval au milieu des fuyards, aperçut le petit groupe de l'état-major impérial. Il s'appro-

comme explications. D'autre part, on a vu que l'ordre de Soult est adressé non au colonel Matis, commandant la division par intérim, mais au général Rémond. Il y avait plusieurs officiers généraux, notamment Curély, qui se trouvaient à l'armée sans commandement. Rémond, sans doute, était de ceux-là. Rejoignit-il Matis? Ce dernier éluda-t-il ses ordres ou se persuada-t-il qu'il était trop tard pour les exécuter? Soult avait-il envoyé directement une dépêche à Matis? Tout cela reste obscur. Mais ce qui est clair, cependant, c'est que Matis reçut l'ordre de se porter aux Quatre-Bras, et qu'il n'y obéit point.

1. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45e), 299-300. Cf. Napoléon, *Mém.*, 168. Cf. Notes manuscrites du colonel Baudus.

2. Napoléon, *Mém.*, 168. Cf. la lettre de Soult à Grouchy, Philippeville, 19 juin (Registre du major général) : « ... Je vous ai écrit hier soir de repasser la Sambre », et la lettre de Soult à Napoléon, Laon, 22 juin (Arch. Guerre) : « L'officier qui m'annonce le retour du maréchal Grouchy est celui que j'envoyai des Quatre-Bras. » — Comme on verra plus loin, l'officier envoyé par Soult rejoignit Grouchy vers 10 heures et demie, mais il ne lui remit pas la dépêche, l'ayant sans doute perdue dans son trouble ; il se borna à lui apprendre la déroute de l'armée.

3. Napoléon dit (*Mém.*, 168) qu'il trouva aux Quatre-Bras le général Neigre avec les parcs de réserve. Cela semble inexact. Aucun document allemand ni français ne mentionne la présence des parcs aux Quatre-Bras, et nous savons, d'autre part, qu'au moins la plus importante fraction des voitures était restée à Charleroi.

cha. L'empereur lui demanda s'il n'avait pas rencontré quelque corps qui ne fût pas entièrement désorganisé. Non loin des Quatre-Bras, Baudus avait dépassé le 5e lanciers, du colonel Jacqueminot, qui marchait encore en ordre. Il en instruisit l'empereur : « — Allez vite lui dire de s'arrêter aux Quatre-Bras. Il est déjà tard, et l'ennemi trouvant ce point occupé s'arrêtera probablement. » Baudus partit au galop, mais, accueilli par des coups de feu aux premières maisons du carrefour, il revint près de l'empereur et le supplia de se retirer, « puisqu'il n'était plus couvert par personne ». En disant ces mots, il le regardait. Napoléon pleurait silencieusement son armée perdue. Sur son visage morne, aux pâleurs de cire, il n'y avait plus rien de la vie que les larmes[1].

Dans cet accablement, l'empereur avait conservé sa présence d'esprit. Ne voyant pas venir la division Girard, il en conclut qu'elle n'avait point reçu l'ordre du major-général. Faute de connaître la défaite, elle risquait de se trouver surprise dans ses bivouacs et enveloppée par l'ennemi. Il commanda à Baudus de courir à Fleurus, d'y faire prendre les armes et de ramener les troupes sur la rive droite de la Sambre. Puis, cédant à la nécessité, il remonta à cheval et se mit en route pour Charleroi par Gosselies et Lodelinsart[2].

1. Notes manuscrites du colonel Baudus (communiquées par M. de Montenon, son petit-fils).

2. Notes manuscrites de Baudus. Cf. Napoléon, *Mém.*, 168-169.

L'assertion de l'empereur (*Mém.*, 169), que des Quatre-Bras il envoya Jérôme à Marchienne avec l'ordre de rallier l'armée entre Avesnes et Maubeuge n'est point exacte. D'après la lettre qu'il écrivit, le 15 juillet 1815, à la reine Catherine (*Mém. du roi Jérôme*, VII, 24), Jérôme fut séparé de l'empereur bien longtemps avant d'arriver aux Quatre-Bras (vraisemblablement dans les fonds mêmes de la Haye-Sainte, comme le suppose le rédacteur des *Mémoires du roi Jérôme*). Il fit retraite avec un bataillon et un esca-

A Charleroi, où l'empereur arriva vers cinq heures du matin[1], c'était la même cohue et le même désordre que la nuit à Genappe. Depuis le 15 juin, les voitures de munitions, les équipages de pont, les chariots de vivres et de bagages encombraient les places et les avenues. Le 17, on avait évacué sur Charleroi les blessés de Ligny, les prisonniers, les vingt-sept pièces de canon et les équipages pris aux Prussiens. Sans doute, dans la soirée du 18, au moment où toutes les troupes lâchaient pied, on avait envoyé de Rossomme un commissaire des guerres avec l'ordre de faire repasser sur-le-champ la Sambre à toutes les voitures. Mais arrivé à Charleroi, entre une heure et deux heures après minuit, il trouva le commandant de place malade, disent les uns, ivre-mort disent les autres, incapable, en tout cas, de lui être d'aucune aide. Force fut au commissaire des guerres de chercher un à un les différents chefs de service. Tous s'employèrent avec le plus grand zèle, mais on avait perdu bien du temps. Déjà les premiers convois de blessés débouchaient de la route de Bruxelles, et des bandes de fuyards traversaient la ville, jetant l'alarme, disant que l'ennemi était à leurs trousses[2].

L'unique pont de Charleroi avait 38 mètres de long sur 8 de large. Il formait dos d'âne; les parapets étaient de bois. Des cuirassiers descendant à

dron qu'il put maintenir en ordre, passa la Sambre à Marchienne et gagna Avesnes. Là, sans autre mandat que son patriotisme et son dévouement à l'empereur, il rallia une fraction des troupes en fuite et les conduisit à Laon (le 22 juin), où il remit le commandement au major-général.

1. Journal des Séjours de l'Empereur. (Arch. nat. AF[iv] IV, 437.)

2. Traditions locales. Mauduit, *Derniers Jours de la Grande Armée*, II, 494-495. Notes de l'abbé Piérard (communiquées par M. Clément Lyon, de Charleroi). Rapport du colonel de Bellina à Davout, 23 juin. (Arch. Guerre.) — C'est le capitaine de Mauduit qui rapporte que le commandant de place de Charleroi était ivre.

fond de train la rue escarpée qui aboutit à ce pont vinrent donner si rudement contre l'un des parapets qu'il se disloqua et s'effondra. Plusieurs cavaliers se noyèrent dans la Sambre. La guérite de la tête du pont fut renversée, un fourgon culbuta ; les voitures qui suivaient immédiatement, lancées au grand trot sur la pente de la rue de la Montagne, ne purent s'arrêter à temps et versèrent sur le premier obstacle. Des soldats furent écrasés. Des sacs de farine et de riz, des barriques de vin, d'eau-de-vie, des centaines de pains roulèrent sur le pavé. Le pont ainsi obstrué, tout le convoi s'arrêta, tandis que les fuyards escaladaient cette barricade de chariots renversés et de chevaux abattus. En passant, chacun piquait un pain au bout de sa baïonnette. Le contenu des futailles était encore plus tentant; des soldats les percèrent à coups de fusil et burent, à même les trous, le vin et l'eau-de-vie. Quand ces tonneaux furent à moitié vidés, on perça de la même façon ceux qui étaient chargés sur les chariots. Tout le long de la rue, des ruisseaux rouges coulaient vers la Sambre[1]. Le fourgon du Trésor, que le grand-prévôt Radet avait fait partir du Caillou, la veille à sept heures du soir, se trouva pris dans l'encombrement avec ses six chevaux à quelque cent mètres du pont. Désespérant de se frayer passage, le payeur, sous la responsabilité duquel était ce précieux chargement, s'avisa d'ouvrir le fourgon et de confier à ses employés et aux soldats de l'escorte le plus de sacs d'or que chacun pourrait porter. Tous ces hommes avaient rendez-

1. Traditions locales. *Souvenirs d'un ex-officier* (du 45ᵉ), 302. Mauduit, II, 487-489. Notes de l'abbé Piérard.

vous à un point déterminé sur l'autre rive de la Sambre. L'agent marquait sur un calepin le nom des dépositaires et le nombre de sacs de 20,000 francs qui leur étaient confiés. Mais, précisément dans l'instant où il procédait à cette opération, retentirent les coups de feu tirés au bas de la rue sur les barriques de vin. Une alerte s'ensuivit qui dégénéra en panique aux cris : « Les Prussiens! Sauve qui peut! » poussés à dessein par des habitants et même par des soldats. Ces misérables se ruèrent sur le fourgon. On s'arracha les sacs d'or à coups de sabre et de baïonnette. Tout fut pillé [1]. L'arrêt de la tête du convoi avait immobilisé les voitures jusqu'à l'entrée de la ville haute. La berline contenant le Portefeuille resta engagée sur la route au milieu des trains d'artillerie. On entendait la fusillade dans le lointain. Le duc de Bassano fit déchirer et jeter au vent les papiers les plus importants [2].

L'évacuation de Charleroi aurait pu, cependant, s'opérer sans désordre, car, le 19 juin, les Prussiens avaient ralenti leur poursuite. Sauf par quelques reconnaissances de cavalerie, ils ne s'approchèrent pas de la ville avant midi ; ce fut assez tard dans la

1. Peyrusse, *Mémorial et Archives*, 312. Mauduit, II, 488-489. *Souvenirs d'un ex-officier*, 302. Traditions locales. Notes de l'abbé Piérard. — Fleury de Chaboulon (II, 184) dit que les sacs d'or furent rapportés par ceux à qui on les avait confiés ; mais Peyrusse confirme les traditions locales, que le Trésor fut entièrement pillé.

C'était non le Trésor de l'armée, mais le Trésor particulier de l'Empereur, qui contenait, au départ de Paris, 1 million en or et 200,000 francs en argent. (Lettre de Napoléon à Peyrusse, 7 juin, citée par Peyrusse, 310.)

2. Bassano à Caulaincourt, Paris, 25 juin (cité par Ernouf, *Maret, duc de Bassano*, 657-658). Fleury de Chaboulon, II, 182. Cf. Las Cases, III, 93. — Beaucoup de lettres et de rapports qu'on n'eut pas le temps de déchirer furent pris par un officier hollandais qui, fait prisonnier le 17 juin et libéré à Charleroi, s'improvisa commandant de place le 19, après le départ des Français. Ces papiers furent publiés sous le titre : *Portefeuille de Buonaparte pris à Charleroi*. (In-8°, La Haye, 1815.) Voir au sujet de cette brochure, mentionnée à tort comme apocryphe par certains bibliographes, 1815, I, 437, note.

journée qu'ils se saisirent des ponts de Marchienne, de Charleroi et de Châtelet. Le soir, tandis que Pirch envoyé dans la nuit précédente vers Gembloux, avec le IIe corps, pour couper la retraite à Grouchy, occupait Mellery, les corps de Zieten et de Bülow bivouaquèrent, le front couvert par la Sambre. Le lendemain seulement, l'armée prussienne passa la rivière en trois colonnes et se dirigea sur Beaumont et Avesnes. Les Anglais, moins ardents ou moins bons marcheurs, étaient encore entre Nivelles et Binche[1]

V

L'empereur avait tenté en vain d'organiser la résistance dans les fonds de la Haye-Sainte, à Rossomme, à Genappe, aux Quatre-Bras. Il comprit qu'avec une armée en dissolution et n'obéissant plus qu'à la peur le mieux était de faire la plus prompte retraite possible[2]. Il traversa Charleroi et s'arrêta dans une prairie sur la rive droite de la Sambre[3]. Il donna quelques ordres, que l'on ne suivit pas, pour rallier les fuyards et rassembler les équipages[4]. Au bout d'une heure, il reprit son cheval et se dirigea vers Philippeville où il arriva à neuf heures du matin. Les portes de la place étant fermées, il dut se faire reconnaître par l'officier de

1. Ordre de Blücher, Gosselies, 19 juin. (Cité par von Ollech, 268.) C. de W. (Müffling), 41-43. Wagner, IV, 85. Damitz, II, 318-319, 347-350. Traditions locales.
2. Gourgaud, 127.
3. Traditions locales. Récit de *l'Ambigü*, de Londres, LII, 441. Napoléon, *Mém.*, 169.
4. Rapport du colonel de Bellina à Davout, 23 juin. (Arch. Guerre.) Gourgaud, 130.

garde[1]. Il avait avec lui Bertrand, Drouot, Dejean, Flahaut, Bussy. Il fut rejoint à Philippeville par le duc de Bassano accompagné de Fleury de Chaboulon, puis par le maréchal Soult[2]. Entre toutes ses préoccupations, la plus pressante était le ralliement de l'armée. Des instructions furent envoyées aux commandants de Givet, d'Avesnes, de Maubeuge, de Beaumont, de Landrecies. Ils devraient ravitailler en vivres et en munitions les détachements et les isolés qui se présenteraient devant ces places et les diriger ensuite sur les points de rassemblement : Laon pour les 1er, 2e et 6e corps d'infanterie ; La Fère pour l'artillerie ; Marle, Saint-Quentin, Réthel, Vervins et Reims pour la cavalerie ; Soissons pour la garde. Seul parmi les commandants de corps d'armée, Reille avait rejoint l'empereur à Philippeville ; il reçut la mission de réorganiser les troupes qui arrivaient sur les glacis de cette forteresse. Une nouvelle dépêche, prescrivant au maréchal Grouchy de battre en retraite vers Philippeville ou Givet, lui fut expédiée par un espion, du nom de Cousin. On avertit les commandants de place des 2e et 16e divisions militaires de se tenir sur leurs gardes[3].

L'empereur n'avait pas à penser seulement à son

1. Journal des Séjours de l'Empereur. (Arch. nat. AF* IV, 437.) Napoléon, *Mém.*, 123. Récit de l'*Ambigu*, de Londres, LII, 441. *Relation de la bataille de Mont-Saint-Jean*, 90.

2. Fleury de Chaboulon, II, 185. Cf. 187 ; et Relation de Trauffé, commandant la place de Mézières. (Arch. de Mézières.)

3. Ordres de Soult, Philippeville, 19 juin. (Arch. Guerre.) — Il y a seulement quatre de ces ordres du 19 juin transcrits sur le registre du major-général. — Cf. Gourgaud, 123. Fleury de Chaboulon, II, 185.

4. Selon Fleury de Chaboulon, l'empereur n'aurait pas revu Soult à Philippeville, et les instructions relatives aux ordres à rédiger et à envoyer par le major-général auraient été dictées au duc de Bassano. Pourquoi, en tout cas, Bassano, puisque Bertrand qui, en pareille occurrence, suppléait le major-général, était là ? Mais du témoignage de Gourgaud (131), confirmé implici-

armée : il y avait l'opinion, il y avait les ennemis de l'intérieur, il y avait la Chambre. Il écrivit deux lettres à son frère Joseph. L'une, destinée à être lue au Conseil des ministres, ne rapportait qu'avec certaines réticences l'issue de la bataille ; dans l'autre, toute personnelle, Napoléon ne cachait rien de ce grand désastre[1] et annonçait son retour immédiat à Paris[2]. Fleury de Chaboulon, à qui furent dictées ces lettres, assure que la seconde se terminait ainsi : « ... Tout n'est pas perdu. En réunissant mes forces, les dépôts, les gardes nationales, j'aurai 300,000 hommes à opposer à l'ennemi. Mais il faut que l'on m'aide et qu'on ne m'étourdisse pas... Je crois que les députés se pénétreront que leur devoir est de se réunir à moi pour sauver la France[3]. »

L'empereur mit ensuite la première main au Bulletin des batailles de Ligny et de Mont-Saint-Jean, qui devait paraître dans le *Moniteur*[4]. Puis,

tement par le texte de certains ordres de Soult, il semble bien que ce maréchal reçut directement, à Philippeville, les instructions de l'empereur.

Gourgaud dit que l'empereur fit envoyer aussi aux généraux Rapp, Lecourbe et Lamarque, l'ordre de se replier à marches forcées sur Paris. Il n'y a pas trace de ces dépêches dans le Registre du major-général, ni aux Archives de la Guerre. En outre, Rapp écrivit de Wissembourg à Davout, le 24 juin, qu'il attendait des ordres pour savoir s'il devait revenir vers Paris. (Arch. Guerre, Armée du Rhin.)

1. Fleury de Chaboulon, II, 185.

2. Mémoires de Mme de X... — Il m'est interdit de désigner autrement ces Mémoires, un des plus précieux documents qui soient sur les derniers jours de l'empire.

3. F. de Chaboulon cite le texte de cette lettre, que Charras et d'autres regardent comme authentique. Je ne suis point aussi affirmatif ; mais, si ce ne sont pas là les termes mêmes de la lettre, bien vraisemblablement c'en est le sens. Je sais d'autre part, grâce à la communication des Mémoires manuscrits de Mme de X... (précités), que Joseph connut les principaux détails de la bataille de Waterloo dès l'après-midi du 20 juin. C'était par la lettre en question.

4. Le *Bulletin*, daté de Laon, 20 juin, fut publié dans un supplément spécial du *Moniteur* du 21 juin. Ce supplément, d'une demi-feuille imprimée au recto seulement, parut vraisemblablement assez tard dans l'après-midi. Selon les témoignages quelque peu contradictoires de Fleury de Chaboulon

laissant Soult à Philippeville pour veiller au ralliement de l'armée, il monta, tout seul, à ce qu'il semble, dans une des calèches du major-général. Bassano, Bertrand, Drouot et les aides de camp le suivirent dans deux autres voitures[1].

De Philippeville à Paris, la route la plus directe, (48 postes et demie) était par Barbançon, Avesnes, La Capelle, Marle et Laon. Mais l'empereur ne voulait point risquer d'être enlevé par quelque parti de cavalerie prussienne qui aurait franchi la Sambre à Marchienne[2]; il prit une route un peu plus longue (51 postes), qui passait à Marienbourg, Rocroi, Maubert-Fontaine, La Capelle, Marle et Laon. Au soleil couchant, on s'arrêta quelques instants en vue de Rocroi. Les habitants ne savaient rien de la grande défaite ; ils se portèrent en foule sur les remparts avec l'espérance d'apercevoir l'empereur. Leurs acclamations le réveillèrent au fond de sa calèche[3]. Il put avoir un moment l'illusion, tant les événements avaient été rapides, qu'il sortait d'un mauvais rêve.

Comme on craignait sans doute de ne point trouver de relais à Maubert-Fontaine (nombre de chevaux avaient été mis en réquisition huit jours auparavant pour les services auxiliaires du corps de Vandamme), on fit un crochet jusqu'à Mézières. Là aussi, les chevaux manquaient. On en alla quérir

(II, 192, 193), du capitaine de Vatry (*Notes sur les Cent-Jours*, citées dans les *Mémoires du maréchal de Grouchy*, IV, 113-114) et des *Nuits de l'Abdication*, dont il existe une copie aux Archives des Affaires étrangères ([illegible]), il semble que ce *Bulletin* fut commencé à Philippeville le 19, achevé à Laon le 20 dans la soirée, enfin relu et modifié à l'Élysée dans la matinée du 21.

1. Gourgaud, 121. Fleury de Chaboulon, II, 187. Relation de Traullé, commandant de place à Mézières. (Arch. de Mézières.) — Traullé vit arriver les trois voitures à Mézières.

2. Rogniat, *Réponse aux Notes critiques de Napoléon*, 279.

3. *Relation de la Campagne de Mont-Saint-Jean*, 100-101. Fleury de Chaboulon, II, 187.

à une lieue. Depuis dix heures et demie jusqu'à minuit, les trois calèches restèrent attelées sur la place des Fontaines, devant la maison de poste. Le général Dumonceau, gouverneur de Mézières, le commandant de place Traullé et les officiers de leur état-major entouraient les voitures. Ils restaient immobiles et parlaient à voix basse « comme en un jour de deuil ». Aucun des voyageurs ne mit pied à terre, sauf Bertrand, que Napoléon fit appeler à la portière de sa calèche par un officier supérieur de hussards, qui formait à lui seul toute l'escorte impériale. On repartit. Comme les voitures approchaient de la Porte de Pierre, les soldats du poste crièrent : « Vive l'empereur ! » et répétèrent ce cri, « bien poignant en la circonstance », dit le commandant Traullé, jusqu'à ce que la dernière voiture eût dépassé les glacis[1].

On n'arriva que le lendemain 20 juin, entre six et sept heures du soir[2], au pied de la montagne de Laon, au faubourg de Vaux. L'empereur descendit dans la cour de l'hôtel de la poste. Par la grande porte restée ouverte, on le voyait, de la rue, marcher de long en large, la tête penchée, les bras croisés sur sa poitrine. Il y avait beaucoup de paille répandue dans cette cour où s'ouvraient des granges et des écuries. Un des spectateurs dit à voix basse : « C'est Job sur son fumier. » Napoléon paraissait si accablé et si triste, la scène était si impressionnante, même pour des âmes rustiques, qu'on n'osait l'acclamer. Quelques cris de « Vive l'empereur ! » bien faibles,

1. Relation de Traullé, commandant de place à Mézières. (Archives de Mézières.) Cf. Général Rogniat, *Réponse aux Notes critiques de Napoléon*, 279.

2. Radet à Soult, 22 juin (Dossier de Radet. Arch. Guerre) : « J'arrivai à Laon à six heures, et je commençais à rallier les fuyards lorsque l'empereur arriva. »

timides, étouffés, partirent cependant de la foule. L'empereur s'arrêta et souleva son chapeau[1]. On avait été averti dans la ville. Un détachement de garde nationale descendit pour former la garde d'honneur. Peu après vinrent le général Langeron, commandant le département, le préfet, des conseillers municipaux. Le général Radet, grand-prévôt, et le général Neigre conférèrent aussi avec l'empereur. Il chargea le préfet auquel il adjoignit son aide de camp Bussy, qui était du pays, de réunir de grands approvisionnements, l'armée devant se concentrer sous Laon. Il envoya Neigre à La Fère pour organiser des batteries de campagne, Dejean à Guise pour examiner l'état de la place, Flahaut à Avesnes pour recueillir des renseignements sur la marche de l'ennemi[2]. La nuit était venue. L'empereur n'attendit pas le maréchal Soult[3]; il lui avait d'ailleurs donné ses instructions à Philippeville. Vers dix ou onze heures, il partit pour Paris[4].

Dès Philippeville et, sans doute même, dès la halte dans les prairies de la Sambre, Napoléon avait résolu d'accourir à Paris[5]. Il se rappelait la doulou-

1. Notes de Radet pour son défenseur (1816), citées par Combier. (*Mémoires du général Radet*, 340.) Devisme, *Histoire de Laon*, II, 240-241. Fleury de Chaboulon, II, 239-240. — Devisme dit que l'empereur arriva à Laon par la route de Reims. Mais d'après un renseignement du commandant Traullé, que, le 20 juin, de bon matin, Napoléon déjeuna de deux œufs à l'hôtel du Grand-Turc, à Maubert-Fontaine (route de Mézières à Laon par Marle) et s'y reposa quelques heures, l'empereur aurait pris la route de Marle, qui est beaucoup plus directe.

2. Gourgaud, 131. Napoléon, *Mém.*, 169-170. Fleury de Chaboulon, II, 189-190. Devisme, *Hist. de Laon*, II, 240-242. *Cf.* Soult à Davout, Laon, 21 juin. Napoléon, Laon, 22 juin. (Registre du major-général.) — D'après l'ordre à Neigre, celui-ci, après avoir mis sur pied à La Fère ce qu'il pourrait de batteries, devait aller à Paris pour y réorganiser l'artillerie de campagne.

3. Soult n'arriva à Laon que le matin du 21 juin. (Soult à Davout, 21 juin. Registre du major-général.)

4. Du récit de Radet il ressort que l'empereur quitta Laon entre 8 et 9 heures. Devismes (II, 244) dit: à 10 heures; le Journal des Séjours de l'Empereur (Arch. nat. AF.* IV, 437) : à 11 heures.

5. Selon Fleury de Chaboulon (II, 190-192), l'empereur aurait été très hésitant le 19 et le 20 juin. Il se serait décidé seulement à Laon, et bien

reuse leçon de 1814, ce vote de déchéance qui l'avait paralysé à la tête de son armée. Il sentit que, s'il ne rentrait pas en hâte dans sa capitale pour imposer à Fouché, aux conspirateurs de tous les partis, aux députés hostiles ou aveuglés, c'en était fait de sa couronne et de la dernière résistance du pays. Aussi bien au point de vue militaire qu'au point de vue politique, sa vraie place, pendant quelques jours, était à Paris. Sans soldats et sans canons, il ne pouvait songer à arrêter l'ennemi sur la frontière. Quant au ralliement à Laon des débris de l'armée, Soult et les généraux l'opéreraient aussi bien que lui-même. Il n'y fallait pas de génie ! Pendant ce

qu'il penchât alors à rester avec l'armée, il aurait cédé aux conseils et aux représentations de la majorité de son entourage.

Qu'il y ait eu à Laon une délibération sur le parti à prendre, que l'on ait mis en avant des arguments pour et contre le retour à Paris, cela est probable, puisque le rapporte Fleury de Chaboulon, témoin généralement très véridique. Mais il n'en paraît pas moins certain que l'empereur quitta Philippeville avec l'intention arrêtée de venir à Paris. Dans les Mémoires manuscrits de Mme de X..., document capital que j'ai déjà cité, il est dit : « J'appris, le 20 juin dans l'après-midi, par Mme de Rovigo qui vint me rendre visite, que l'empereur était en route pour Paris. Le roi Joseph en était informé. » Or si, le 20 juin, Joseph était informé du retour imminent de l'empereur, c'était par la lettre écrite, comme on l'a vu précédemment, à Philippeville, le 19 juin. Dans la *Relation* de *l'Ambigü*, de Londres (LII, 441), relation que, au témoignage de Montholon (*Récits*, II, 84), l'empereur tenait pour très véridique, on lit : « C'est là (dans la halte au bord de la Sambre) qu'il délibéra s'il irait à Paris, et qu'il s'y décida malgré les contradictions de plusieurs interlocuteurs. » — Dans un rapport à Davout du 23 juin (Arch. Guerre), le colonel de Bellina dit : « L'empereur a pris la poste à Philippeville pour se rendre à Paris. » — Enfin, dans aucune des relations de Sainte-Hélène, ni dans les entretiens rapportés par Las-Cases, Montholon, Antomarchi, l'empereur n'a fait allusion aux prétendus conseils qui l'auraient engagé à aller à Paris malgré qu'il en eût. Bien au contraire, il a dit et redit qu'il avait pris de soi-même, tout de suite et sans hésitation, ce parti qui lui était imposé par les circonstances, « sa présence à l'armée étant inutile pendant plusieurs jours, et ses ennemis les plus dangereux se trouvant à Paris ». (Cf. Napoléon, *Mém.*, 171. Gourgaud, 132-133. Montholon, I, 3, II, 178-180. Las-Cases, I, 20.)

On remarquera enfin que, si Napoléon avait projeté de ne pas quitter l'armée, il serait vraisemblablement resté à Philippeville avec le major-général jusqu'au 20 juin ; et qu'en tout cas, en arrivant à Laon, il serait tout de suite monté dans la ville pour s'installer à la préfecture au lieu de s'arrêter, pour une simple halte, au bas de la montagne, dans la cour de la maison de poste.

temps, à Paris, l'empereur prendrait avec Davout et Carnot les mesures de salut public. Il conjurerait la crise politique, accélérerait tous les services, ferait diriger sur Laon les disponibles des dépôts, les bataillons de mobilisés, les batteries de campagne, les convois d'armes et de munitions, décréterait, de concert avec les Chambres, de nouvelles levées de soldats et de gardes nationales, et viendrait, après quatre ou cinq jours, reprendre le commandement[1].

On a dit que Napoléon « abandonna » son armée, comme en Égypte et en Russie[2]. Hélas! Napoléon n'avait plus d'armée. De Grouchy, il ne savait rien[3]; on le présumait en grand péril avec les corps de Vandamme et de Gérard[4]. Des 74,000 combattants de Waterloo, 40,000 peut-être s'étaient retirés sains et saufs et avaient repassé la Sambre[5]; mais

1. Gourgaud, 132-133. Napoléon, *Mém.*, 171. Montholon, *Récits*, I, 3; II, 179. Las Cases, I, 20.

2. Si Bonaparte n'avait pas « abandonné » son armée en Égypte, il n'aurait été ni consul ni empereur. Si Napoléon n'avait pas « abandonné » son armée en Russie, il n'eût pas pour ainsi dire, fait sortir de terre la Grande Armée de 1813. Si enfin il n'eût pas « abandonné » son armée après Waterloo, un vote de déchéance l'eût surpris à Laon, au milieu de cette armée, comme l'année précédente à Fontainebleau. Sans doute, en 1815, il n'arrêta pas la marche des choses en allant à Paris, puisqu'il y fut contraint d'abdiquer; mais il pouvait et il devait espérer que sa présence aurait un tout autre effet.

3. C'est seulement dans la nuit du 21 au 22 juin que Soult reçut à Laon un avis du général Dumonceau, commandant la 2e division militaire, annonçant que, d'après une dépêche du général Bonnemains, datée de Dinant, 20 juin, l'armée de Grouchy repassait la Sambre à Namur. (Soult à Grouchy, Laon, 22 juin, 7 heures du matin, et à Napoléon, 22 juin, 6 heures du matin. Registre du major-général.)

4. Fleury de Chaboulon, II, 191. Cf. Rapport de Davout à la Commission de Gouvernement, 23 juin (Arch. nat. AF. IV, 1936): « On a l'espérance, fondée maintenant, que la portion de l'armée qui agissait sous le maréchal Grouchy et qui inspirait de grandes inquiétudes, est conservée à la patrie. »

5. L'état des pertes de l'armée française à Waterloo n'ayant pas été dressé, on ne peut que les évaluer approximativement. Gourgaud (128) les porte à 25,000 hommes, dont 7,000 prisonniers. — D'après les Mémoires manuscrits de Mme de X..., qui tenait le renseignement de Joseph, 30,000 hommes seraient restés sur le champ de bataille. Un rapport confidentiel adressé d'Avesnes à Davout, le 20 juin (Arch. Guerre), évalue les tués, les blessés et les prisonniers à 20,000 ou 30,000.

Si l'on consulte les situations, on trouve pour les seuls corps ayant com-

plus des trois quarts de ces hommes étaient encore dispersés depuis Cambrai jusqu'à Rocroi, cheminant sur les routes isolément ou par petits groupes bivouaquant dans les bois, s'arrêtant chez les paysans. Le 20 juin, à l'heure où Napoléon quitta Laon pour aller à Paris, il y avait 2,600 soldats rassemblés à Philippeville et environ 6,000 à Avesnes [1]. C'était toute l'armée.

battu à Waterloo un total de présents sous les armes de 26,715 hommes le 29 juin, et de 32,646 le 1er juillet. (Arch. Guerre, carton des situations.) Comme il y avait 74,000 hommes à Waterloo, on y aurait donc perdu 41,500 hommes. Mais le calcul ne saurait être exact : 1° Sur ces 32,646 hommes rassemblés le 1er juillet, un certain nombre venaient d'être versés des dépôts dans les bataillons et escadrons de guerre. — 2° Beaucoup d'hommes de bonne volonté n'avaient pas encore rallié. — 3° Des soldats échappés au désastre, une multitude avait déserté, les uns parce qu'ils étaient las de combattre, les autres parce qu'ils croyaient la guerre finie « puisque l'empereur avait abdiqué ». Même parmi les soldats qui avaient rejoint les corps du 19 au 23 juin, il y eut beaucoup de désertions quand fut connue l'abdication.

Dans le *Tableau des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire*, par M. Martinien, employé aux Archives de la Guerre (ouvrage sous presse), les pertes en officiers pour la bataille de Waterloo sont portées à 720, et pour les batailles de Ligny et des Quatre-Bras à 346. Or j'ai donné le chiffre total des tués et blessés à Ligny et aux Quatre-Bras : environ 13,500. Si donc la proportion fut la même à Waterloo entre les officiers et les hommes de troupe, il y aurait eu dans cette terrible action plus de 27,000 Français tués et blessés.

En résumé, il est vraisemblable que des 74,000 Français qui avaient combattu à Waterloo, 25,000 ou 27,000 furent tués ou blessés, 8,000 ou 10,000 furent faits prisonniers, 30,000 rallièrent les corps, et 8,000 ou 10,000 désertèrent.

1. Soult à Napoléon, Rocroi, 20 juin. (Registre du major-général.) Jérôme à Napoléon, Wavre, 21 juin. (Citée dans les *Mémoires du roi Jérôme*, VII, 131.)

On a vu d'ailleurs, dans la note précédente, que ce noyau d'armée s'augmenta rapidement ; dès le 22 juin, il y avait 14,800 hommes rassemblés à Laon. (Soult à Napoléon, 22 juin, Arch. Guerre.)

CHAPITRE VII

LES COMBATS DE WAVRE ET LA RETRAITE DE GROUCHY

I. Marche de Grouchy sur Wavre. — Combat de la Baraque. — Attaque de Wavre (après-midi du 18 juin).
II. La seconde dépêche de Soult. — Nouveaux assauts contre Wavre et Bierges. — Passage de la Dyle à Limale et combat de nuit.
III. Reprise du combat et défaite de Thielman (matinée du 19 juin). — La nouvelle du désastre (10 heures et demie du matin). — Retraite de Grouchy (après-midi et soirée du 19 juin).
IV. Combats de La Falise et du Boquet (matinée du 20 juin). — Défense de Namur (de 3 heures à 9 heures du soir). — Ralliement à Givet de l'armée de Grouchy (21 juin).

I

On a vu que, le 18 juin, vers midi, le maréchal Grouchy au cours de sa discussion avec Gérard à Walhain, reçut un aide de camp d'Exelmans qui l'informa de la présence de l'arrière-garde prussienne devant Wavre[1].

Entre neuf et dix heures, les deux divisions de dragons d'Exelmans étaient arrivées à la Baraque, à cinq kilomètres de cette petite ville. Des éclaireurs qui avaient poussé par delà le défilé de la Huzelle signalèrent des troupes prussiennes des trois armes en position sur les hauteurs de

1. 1815, II, 296.

Wavre[1]. C'était le corps de Pirch tout entier encore sur la rive droite de la Dyle, et deux régiments de cavalerie de landwehr, arrière-garde de Bülow[2]. Bien qu'il eût l'ordre de « talonner l'ennemi de très près[3] », Exelmans craignit de s'engager contre ces masses, avec sa seule cavalerie, dans une région si boisée. Il savait d'ailleurs, par de nouveaux renseignements ou de nouveaux indices, que l'armée prussienne manœuvrait pour rejoindre les Anglais. Il pensa que Grouchy interromprait la marche sur Wavre, désormais sans objet, pour passer la Dyle au plus près. Dans le dessein de préparer ce mouvement, il dirigea vers cette rivière la brigade Vincent ; elle prit position à la ferme de la Plaquerie, à une portée de canon d'Ottignies. Exelmans posta vers Neuf-Sart la brigade Berton pour éclairer la droite, laissa à la Baraque une avant-garde de deux escadrons et se replia avec le gros de la division Chastel à environ une lieue en arrière, près de Corbais. C'est pendant cette halte qu'il envoya un aide de camp à Grouchy pour l'in-

1. Journal de la brigade Bonnemains. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Lettre d'Exelmans (citée par Gérard, *Dern. Observat.*, 13 et 24.) Relation d'un officier de l'armée de Grouchy. (Papiers du général G.) Grouchy, *Relat. succ.*, 34. Déclarations de Blocqueville et de Bella. (*Relat. succ.*, App. IV, 5 et 50.) — Le général Berton (*Précis des Bat. de Fleurus et de Waterloo*, 54-56) dit que le corps d'Exelmans fut dirigé d'abord par Nil-Saint-Martin vers la route de Namur à Louvain, et qu'il s'approcha de la Baraque seulement vers 2 heures, au bruit du canon de Vandamme. Cette assertion est infirmée non seulement par tous les témoignages précités, mais par le rapport de Reyher à Bülow (cité par von Ollech, 208.) Ce qui est vrai, c'est que de la Baraque, comme on va le voir, la brigade Berton (mais cette brigade seule) fut détachée vers Neuf-Sart. C'est de là, sans doute, que Berton poussa un parti dans la direction de la route de Louvain.

2. Von Ollech, 208. Damitz, II, 245, 247. — A midi seulement, le corps de Pirch commença à traverser Wavre. A midi aussi, le corps de Zieten se mettait en marche de Bierges sur Ohain.

3. Grouchy à Exelmans, Gembloux, 17 juin, 7 heures du soir. (Arch. Guerre.)

former de la présence des Prussiens devant Wavre et des dispositions qu'il avait prises[1].

Le corps de Vandamme était alors arrêté à Nil-Saint-Vincent, conformément aux ordres de Grouchy, de la veille. Dans la soirée du 17 juin, le maréchal, malgré tous ses renseignements sur la marche des Prussiens vers Wavre, était encore si indécis touchant la direction à prendre, qu'il avait prescrit à Vandamme de se porter seulement à Walhain[2]. Un peu plus tard, vers onze heures ou minuit, il lui avait écrit : « J'ai oublié de vous dire de dépasser Walhain, afin que le général Gérard puisse prendre position en arrière. Je pense que nous irons plus loin que Walhain ; ce sera donc plutôt une halte qu'une position définitive[3]. » Le matin du 18, à la levée des bivouacs, Grouchy, bien décidé désormais à se porter sur Wavre, aurait eu tout le temps de rectifier ces instructions et d'ordonner à Vandamme de suivre le plus rapidement possible la cavalerie d'Exelmans. Il n'y songea pas. Vandamme après avoir dépassé Walhain fit donc halte à Nil-Saint-Vincent en attendant de nouveaux ordres[4].

1. Lettre précitée d'Exelmans. Journal de la brigade Bonnemains. Relation précitée d'un officier de l'armée de Grouchy. Cf. le rapport de Grouchy à l'empereur, Rossieren, 19 juin, et les déclarations de Blocqueville et de Balla dans la *Relation succincte*. — Exelmans, dans sa lettre, ne dit pas qu'il ait fait rétrograder le gros de ses troupes, mais cela est affirmé positivement par Bonnemains et confirmé par les détails que donne le rapport du Prussien Reyher sur le combat de la Baraque.

2. Grouchy à Vandamme. Gembloux, 17 juin au soir (vers 10 heures). Cité par Grouchy, *Relat. succ.*, App. III, 20. — Comme toutes les présomptions sont que Grouchy a fait confusion entre Walhain et Sart-à-Walhain (Voir **1815**, II, [illegible], note 1), je change désormais, pour ne pas continuer la confusion, Sart-à-Walhain en Walhain dans les ordres et les lettres de Grouchy.

3. Grouchy à Vandamme, Gembloux, 17 juin. (Arch. Guerre.)

4. Sur cette halte à Nil-Saint-Vincent, aussi inutile que longue, cf. Relation manuscrite de Lefol. (Comm. par M. Paul Marmottan.) Lettre de Berthezène (citée par Gérard, *Dernières Observations*, 75), et Berthezène, *Mém.*, II, 391.

Vers une heure, Grouchy averti par l'aide de camp d'Exelmans, le commandant d'Estourmel, que l'arrière-garde prussienne était en vue, arriva à Nil-Saint-Vincent. Il donna à Vandamme et fit envoyer à Exelmans l'ordre de remettre les troupes en marche [1]. Un peu avant deux heures, comme la tête de colonne des dragons approchait de la Baraque, les deux escadrons qui avaient été laissés en avant-garde furent attaqués par le 10e hussards prussiens débouchant sur leur flanc gauche [2]. Ce régiment formait, avec deux bataillons et deux pièces de canon, le détachement du lieutenant-colonel Ledebur, posté en observation à Mont-Saint-Guibert.

Jusque vers une heure, Ledebur n'avait pas bougé. Mal renseigné par ses patrouilles et ses vedettes, il ignorait complètement l'approche de l'armée française, comme aussi la pointe poussée le matin à la Baraque par les deux divisions d'Exelmans [3], et la position prise à la ferme de la Plaquerie par la brigade Vincent. Il était entouré d'ennemis; il ne s'en doutait pas. Averti enfin de

1. Relation manuscrite de Lefol, précitée. Cf. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin ; et *Relat. succ.*, 34.

2. Rapport de Reyher à Bülow. (Cité par von Ollech, 208.) — D'après ce rapport, il est de toute impossibilité que le combat de la Baraque se soit engagé avant 2 heures.

3. « ... L'ennemi ne nous a pas encore inquiétés. On voit seulement quelques patrouilles dans la direction de Chastre. J'ai envoyé trois reconnaissances. Aucune n'est revenue. Selon l'ordre de V. E., nous resterons en position ici aussi longtemps que l'ennemi ne nous serrera pas. » Ledebur à Bülow, Mont-Saint-Guibert, 18 juin, midi 1/2. (Cité par von Ollech, 207.)

Chastre est au sud-est de Mont-Saint-Guibert. Les troupes que les Prussiens y avaient vues étaient l'avant-garde de la cavalerie de Vallin qui, rappelée de la droite à la gauche, flanquait la marche de la colonne de Grouchy. Quant à la brigade Vincent postée par Exelmans à la Ferme de la Plaquerie, ils n'avaient aucune nouvelle qu'elle fût si près d'eux. Il est vrai que, une heure plus tard, Vincent ne se montra pas plus vigilant. Il laissa passer sans rien voir, entre lui et la Baraque, tout le détachement de Ledebur. Il ne rejoignit son corps qu'après en avoir reçu l'ordre de Grouchy.

la présence des Français à Nil-Saint-Vincent et sur la route de Wavre, Ledebur vit que sa ligne de retraite directe risquait d'être coupée. Il poussa rapidement à travers champs ses hussards à la Baraque, tandis que ses deux bataillons gagnaient au pas de course, par Bruyères et Bloc-Ry, les bois de la Huzelle qui bordent la route, des deux côtés, au nord de la Baraque, et en font une sorte de défilé. Les hussards refoulèrent les deux escadrons français à l'est de la route, entretinrent quelques instants le combat, puis, à l'approche du gros des dragons, ils se replièrent par le défilé que venaient d'occuper les tirailleurs de Ledebur[1]. Il fallait de l'infanterie pour débusquer ceux-ci. Les dragons laissèrent le passage à la tête de colonne de Vandamme; elle attaqua sans tarder. Deux bataillons de la division Brause, qui se trouvait encore avec la division Langen (toutes deux du corps de Pirch) sur la rive droite de la Dyle[2], avaient été envoyés pour soutenir Ledebur[3]. La défense était opiniâtre. Grouchy, à l'insu d'Exelmans, avait rappelé des bords de la Dyle la brigade Vincent[4]. Tous les dragons se trou-

1. Rapport de Reyher, précité. Cf. Wagner, IV, 58, 59. Damitz, II, 245-246.
2. Damitz, I, 247. Von Ollech, 208-209.

A 2 heures, la moitié seulement du corps de Pirch (brigades Tippelkirsch et Krafft, et cavalerie de Thümen et de Schulenbourg) avait traversé Wavre. Pirch, de sa personne, était encore à Wavre.

3. Von Ollech, 209. Wagner, IV, 59. Damitz, II, 247. — Pirch, dit Damitz, avait été prévenu par les vedettes du colonel de Sohr en position avec sa brigade vers le pont de Bierges, et aussi par une dépêche de Ledebur. L'estafette avait dû galoper à fond de train.

4. Lettre d'Exelmans à Gérard, 1er février 1830. (Citée par Gérard, *Dernières Observ.*, 13.) Relation d'un officier de l'armée de Grouchy. (Papiers du général G...) — Exelmans dit qu'il fit témoigner sa surprise à Grouchy que celui-ci ait donné cet ordre quand le canon de l'empereur commandait de marcher au-delà de la Dyle.

Il faut, à ce propos, détruire une légende rapportée par le général du Barail (*Souv.*, III, 185), d'après un racontage du maréchal Canrobert qui le tenait de quelque ancien officier de la Grande Armée. Exelmans aurait dit à Gérard : « — Tu es le plus ancien des généraux de division ici présents. Si

vaient rassemblés. Il fit porter à Exelmans l'ordre de tourner la position vers Dion-le-Mont avec ces trois mille cavaliers. La manœuvre, bien conçue mais opérée trop tard ou trop lentement, ne donna pas le résultat qu'on en pouvait attendre. Avant que la cavalerie française eût achevé son mouvement, les Prussiens avaient évacué les bois et se repliaient sur Wavre[1]. Vandamme franchit le défilé. Il avait l'ordre de Grouchy de poursuivre l'ennemi jusque sur les hauteurs qui dominent cette ville et d'y prendre position en attendant de nouvelles instructions[2].

Malgré l'assurance avec laquelle il avait parlé à Gérard, Grouchy ne laissait point d'être troublé par le canon qui grondait à sa gauche. Il se porta au galop vers Limelette, « afin, dit-il, de fixer mieux son opinion quant aux causes de cette canonnade ». Il acquit enfin la conviction qu'une grande bataille était engagée sur la lisière de la forêt de Soignes[3]. En regagnant la route de Wavre, entre trois heures et demie et quatre heures[4], il reçut la

le maréchal disparaissait, tu prendrais le commandement et tu marcherais au canon... Je vais brûler la cervelle à ce b... là. »

Il y a deux raisons pour que ces paroles n'aient pu être dites.

La première, c'est que, à aucun moment de la journée, Exelmans et Gérard ne se sont trouvés ensemble : ni pendant la marche où Exelmans commandait l'avant-garde et Gérard le deuxième échelon, ni à 2 heures où Exelmans se trouvait à la Baraque et Gérard à la tête de son corps, entre Nil-Saint-Vincent et Corbais ; ni à 5 heures où Exelmans était à la droite, vers Basse-Wavre, et Gérard à la gauche, au moulin de Bierges.

La seconde, c'est qu'Exelmans ne pouvait ignorer que, « si Grouchy disparaissait », le commandement reviendrait à Vandamme, divisionnaire de 1799, et non à Gérard, divisionnaire de 1812.

1. Grouchy, *Relat. succ.*, 34-35. Von Ollech, 209. Damitz, II, 248. — Maintenant Grouchy confond Dion-le-Mont avec Dion-le-Val comme il a confondu Walhain avec Sart-à-Walhain.

2. Grouchy, *Relat. succ.*, 35.

3. Grouchy, *Relat. succ.*, 35. Questionnaire à Bella. Déclaration de Blocqueville. (App. IV, 44.)

4. Grouchy, *Relat. succ.*, 35-36. Zenowicz, *Waterloo*, *Déposition*, 30. —

lettre de l'empereur ou plutôt de Soult, datée du Caillou, dix heures du matin[1]. La suscription portant : *Au maréchal Grouchy, à Gembloux ou en avant*, l'estafette, l'adjudant-commandant Zenowicz, avait dû passer par Genappe, Sombreffe et Gembloux. C'était un trajet de dix lieues. Zenowicz aurait pu cependant l'effectuer en moins de temps[2]. Au reste, cette dépêche, qui prescrivait à Grouchy de marcher sur Wavre tout en liant les communications avec l'armée impériale, lui fût-elle parvenue plus tôt, qu'il n'eût rien changé à ses dispositions essentielles. Après l'avoir lue, il dit même à son aide de camp Bella « qu'il se félicitait d'avoir si bien rempli les instructions de l'empereur en marchant sur Wavre au lieu d'écouter les conseils du général Gérard[3] » ; et il fit répondre à Berthezène qui lui avait envoyé un aide de camp pour

Zenowicz dit avoir remis la dépêche à Grouchy entre 3 et 4 heures. Cette assertion concorde avec le récit de Grouchy, que la lettre de Soult lui parvint après la retraite des Prussiens du défilé de la Huzelle (au plus tôt à 3 heures, selon les documents allemands) et au retour de sa reconnaissance vers la Dyle. — Le témoignage de Le Sénécal (Grouchy, *Relat. succ.*, App. IV, 8), que la dépêche fut remise par Grouchy vers midi 1/2, « au moment de l'attaque de l'arrière-garde prussienne au bois de Limelette (La Huzelle) » — attaque qui commença à 2 heures au plus tôt — est manifestement inexact.

1. J'ai donné le texte de cette lettre à la page 316, note 2.

2. A la vérité, Zenowicz (29-30) assure que la dépêche, bien que datée de 10 heures, ne lui fut pas remise par Soult avant 11 heures 1/4. « Il y avait, dit-il, quelques minutes seulement que je galopais quand la canonnade se fit entendre. » Ce détail paraît confirmer l'exactitude de l'assertion de Zenowicz.

Zenowicz, d'ailleurs, est loin d'être véridique sur tous les points. Il rapporte (30) que l'empereur lui dit à 10 heures, en avant du Caillou : « Vous reviendrez me rejoindre par ici quand Grouchy débouchera. Il me tarde qu'il soit en communication directe et en ligne de bataille avec nous. » Les paroles que Zenowicz prête à l'empereur sont en contradiction flagrante avec l'ordre écrit : « Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre où vous devez arriver le plus tôt possible. » Grouchy ne pouvait en même temps se porter sur Wavre et venir prolonger la droite de l'empereur.

3. Questionnaire de Grouchy à Bella. Déclaration de Bella. Déclaration de Le Sénécal. (Grouchy, *Relat. succ.*, App. IV, 3, 45, 49-50.) Cf. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin, 9 heures du matin. (Arch. Guerre.)

l'informer de la marche de colonnes prussiennes dans la direction du feu : « — Que le général soit tranquille, nous sommes sur la bonne route. J'ai des nouvelles de l'empereur, il m'ordonne de marcher sur Wavre[1]. »

L'empereur ordonnait aussi, subsidiairement il est vrai, de lier les communications avec le gros de l'armée. Grouchy prit de lentes mesures pour exécuter ces instructions. Pajol venait de lui faire rendre compte, par un aide de camp, que la colonne de droite, dans sa marche de Grand-Lèz sur Tourinnes, n'avait point trouvé trace de l'ennemi. Grouchy renvoya l'aide de camp avec l'ordre pour Pajol de porter incontinent le 2e corps de cavalerie et la division Teste à Limale et d'y passer la Dyle de vive force[2]. Grouchy ignorait le prix du temps, autrement il aurait désigné pour enlever le pont de Limale non point Pajol, qui, à Tourinnes, en était à trois lieues et demie, mais la cavalerie du général Vallin, qui se trouvait à une lieue de la Dyle, et la

1. Lettre de Berthezène, citée par Gérard, *Dernières Observat.*, 25.

Dans une lettre, d'ailleurs assez confuse et pleine d'inexactitudes (Vandamme à Simon Lorière, Gand, 9 février 1830, Arch. Guerre à la date du 18 juin 1815), Vandamme rapporte aussi que Grouchy l'aborda devant Wavre en lui disant d'un air triomphant: « Je viens de recevoir l'ordre de l'empereur de réunir toute l'aile droite devant Wavre. Je suis heureux d'avoir exécuté cet ordre deux heures plus tôt. » Vandamme, selon son propre témoignage, aurait jugé les choses tout autrement et aurait donné au maréchal un conseil analogue à celui de Gérard à Walhain.

2. Ordre à Pajol, 18 juin, route de Walhain à Wavre. (Cité par Grouchy, *Relat. succ.*, App. III, 31.) — Dans une copie des Archives de la Guerre, on lit : Bielge (Bierges) au lieu de Limale ; mais l'original au crayon devait porter Limale, puisque c'est sur Limale que se dirigea Pajol.) Cf. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.*, 37. Pajol, *le général Pajol*, III, 229.

Grouchy assure qu'il expliqua et compléta son ordre écrit en disant à l'aide de camp chargé de le transmettre, que l'occupation de Limale avait pour objet de rétablir les communications avec l'empereur. Il est possible que ces instructions complémentaires aient été envoyées seulement une heure plus tard, après la réception de la seconde dépêche de Napoléon.

division Hulot, du corps de Gérard, qui arrivait à la Baraque[1].

La dépêche expédiée à Pajol, Grouchy galopa vers Wavre dont il comptait diriger l'attaque lui-même. L'ardent Vandamme ne l'avait pas attendu. Au mépris des ordres du maréchal, sans reconnaître la position, sans préparer l'action par son artillerie, il avait lancé à la française toute la division Habert en colonnes d'assaut[2].

Le deuxième échelon du corps de Pirch I (divisions Brause et Langen et cavalerie de Sohr) avait passé la Dyle après le combat du défilé de la Huzelle et marchait sur Chapelle-Saint-Lambert. Mais il restait pour défendre Wavre et ses abords presque tout le corps de Thielmann. Croyant d'abord que le déploiement de la cavalerie d'Exelmans entre Sainte-Anne et Dion-le-Mont n'était qu'une démonstration, Thielmann avait mis ses troupes en mouvement dans la direction de Couture-Saint-Germain ; seuls deux bataillons devaient rester pour garder Wavre. Puis, à la vue du corps de Vandamme qui débouchait face à la ville, il avait fait réoccuper les positions qu'il venait d'évacuer. Les divisions Kempher et Lück, trois bataillons de la division Borcke et la cavalerie de Hobe s'établirent, à Wavre, à Basse-Wavre et sur les hauteurs de la rive gauche de la Dyle. La division Stülpnagel vint occuper Bierges ; le détachement du corps de

1. Rapport de Hulot (comm. par le baron Hulot).

2. Rapport de Grouchy à l'empereur, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.*, et Questionnaire à Bella et à Le Sénécal, et déclarations des mêmes. (App. IV.) Berthezène, *Souvenirs*, II, [illegible]. — Selon Berthezène, la division Habert fut d'abord seule engagée. Grouchy dit : « tout le 3e corps ». C'est moins vraisemblable.

Zieten (trois bataillons et trois escadrons sous von Stengel) préposé à la garde du pont de Limale fut maintenu à ce poste[1].

Les fantassins de Habert débusquèrent vite les Prussiens du faubourg de Wavre ; mais leur charge furieuse se trouva arrêtée à la Dyle qui séparait la ville du faubourg. Les deux ponts étaient fortement barricadés et enfilés par des batteries établies à des hauteurs diverses dans les rues en pente aboutissant à la rivière ; enfin plus d'un millier de tirailleurs étaient embusqués dans les maisons de la rive gauche. Le général Habert, le colonel Dubalen, du 64e, et 600 hommes furent mis hors de combat en quelques instants. Impuissants à enlever les ponts, les soldats hésitaient à se replier, de peur d'être exposés au feu terrible des batteries prussiennes qui balayaient les abords du faubourg et les roides versants de la rive droite. Ils s'abritèrent dans les rues parallèles à la Dyle. « Ils étaient enfournés, dit Grouchy, dans une espèce de cul-de-sac[2]. »

Damitz, II, 302-305. (Cf. 246-248.) Wagner, IV, 86, 89. Von Ollech, 209-210. Damitz dit que, en défalquant les six bataillons de Borke qui, par suite d'un malentendu, continuèrent leur marche sur Couture, et les pertes de la journée du 16, Thielmann n'avait avec lui que 15,000 hommes. Il faut, en tout cas, ajouter à ce chiffre le détachement de Stengel (trois bataillons et trois escadrons du corps de Zieten) qui défendait Limale. Damitz dit que ce détachement vint prendre position à Limale seulement vers 4 heures après midi. Il y a tout lieu de croire qu'il y avait été porté dès midi, au départ du corps de Zieten.

2. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.* et Questionnaire à Bella. (App. IV.) Berthezène, II, 393. Damitz, II, 306-308. Wagner, IV, 89, Von Ollech, 210. — Wagner dit que l'attaque de Wavre commença à 4 heures. Von Ollech dit plus justement : entre 4 et 5 heures.

II

Après avoir examiné attentivement la position, Grouchy résolut de seconder l'attaque de Wavre par deux autres attaques en amont et en aval. Des renforts entrèrent dans le faubourg ; un bataillon de Lefol fut détaché pour passer la Dyle au pont du moulin de Bierges ; Exelmans se porta avec ses dragons devant Basse-Wavre[1]. Comme le maréchal venait de prendre ces dispositions, il reçut, vers cinq heures environ[2], la dépêche que Soult lui avait envoyée du champ de bataille à une heure et demie et qui se terminait par ces mots : « En ce moment, la bataille est engagée sur la ligne de Waterloo en avant de la forêt de Soignes. Ainsi manœuvrez pour rejoindre notre droite. Nous croyons apercevoir le corps de Bülow sur la hauteur de Saint-Lambert. Ainsi ne perdez pas un

1. Grouchy, *Fragm. Histor.*, 12-13, et *Observat.*, 17. Cf. *Relat. succ.*, 40-41. Rapport à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.)

2. Grouchy s'est contredit maintes fois au sujet de l'heure où il reçut la seconde dépêche de Soult. Dans la première minute de son rapport à l'empereur, Rosieren, 19 juin (Arch. Guerre), il dit : *à 5 heures du soir*. — Dans ce même rapport (reproduit dans la *Relation succincte*, App. II, 7), il dit : *entre 6 et 7 heures*. — Dans les Questionnaires à Bella et Le Sénécal : *entre 4 heures 1/2 et 5 heures*. — Dans les *Observations* (17) : *vers 7 heures devant Wavre*. — Dans les *Fragm. histor.* (14) : *entre 4 et 5 heures devant Wavre*. — Dans la *Relation succincte* (39) : *à la Baraque, après avoir été à Wavre* (ce qui suppose 2 heures).

Les officiers de l'état-major de Grouchy, Blocqueville, Le Sénécal et Bella (*Relat. succ.*, App. IV, 6, 9, 51) s'accordent à dire : entre 4 heures 1/2 et 5 heures. C'est leur témoignage conforme qui doit faire foi.

L'adjudant-commandant Zenowicz avait mis cinq heures et demie à faire le trajet de Rossomme à Wavre, tandis que l'autre estafette avait mis à peine trois heures et demie. Cette différence de temps s'explique par ceci, que Zenowicz avait pris par Genappe, les Quatre-Bras, Sombreffe et Gembloux, tandis que le second officier avait évidemment passé par Ottignies ou Limelette ; il avait fait environ 6 lieues par de mauvais chemins au lieu de 10 par les routes.

instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre et écraser Bülow que vous prendrez en flagrant délit[1]. »

L'ordre de l'empereur était formel et pressant : il fallait se porter sur Chapelle-Saint-Lambert pour écraser la colonne en marche de Bülow. Grouchy le comprit, mais il ne mit ni résolution ni méthode dans ses dispositions. Il suffisait de deux divisions pour occuper les Prussiens devant Wavre. Il

1. J'ai cité cette dépêche *in extenso*, pp. 335-336.

Grouchy et les officiers de son état-major, Le Sénécal, Blocqueville et Bella, prétendent que cette dépêche, écrite au crayon, en caractères très fins et, en partie, effacés, était presque illisible, si bien qu'ils lurent : *la bataille est gagnée* au lieu de : *la bataille est engagée.* (Grouchy, *Observ.* édit. de Philadelphie, 17, édit. de Paris, 18. *Relation succincte*, 34-40. Déclarations de Le Sénécal, Blocqueville, Bella, *Relat. succ.*, 6, 9, 53.)

Or l'original de cette dépêche existe. Il provient des papiers de Grouchy et m'a été communiqué par M. F.-S.-M., ancien magistrat et neveu par alliance du maréchal. La dépêche, tout entière de la main de Soult, est écrite à l'encre et parfaitement lisible. Il est impossible que Grouchy ni personne ait jamais pu y lire : *la bataille est gagnée*. On en jugera, du reste, par ce fac-simile, de la grandeur de l'original :

la Bataille est engagée

Grouchy ajoute qu'il voulut interroger l'estafette, mais que cet officier était ivre au point de ne plus trouver ses mots. Mais, en admettant que, contre toute vraisemblance, on ait lu *la bataille est gagnée*, Grouchy n'avait qu'à réfléchir. Il était clair qu'une dépêche datée de une heure ne pouvait appeler bataille gagnée une action qui, le bruit du canon de plus en plus violent ne l'indiquait que trop, durait encore à cinq heures.

Si, comme le prétend Grouchy, il communiqua à Gérard la dépêche de Soult, il est possible qu'en la lisant Gérard se soit écrié : « Je te l'ai toujours dit : si nous sommes f..., c'est ta faute ! »

C'est Zenowicz (*Waterloo*, 30) qui rapporte ce propos, plus ou moins véridique. En tout cas, Zenowicz dit à tort que ces paroles furent prononcées à la réception de la première dépêche de Soult. C'est impossible, puisque cette dépêche prescrivait précisément la marche sur Wavre, que Grouchy opérait contre l'avis de Gérard. Du reste, Gérard ne parle ni dans l'une ni dans l'autre de ses brochures, de la communication de la seconde dépêche de Soult. Il dit même (*Dernières Observations*, 21) que le maréchal Grouchy ne communiqua cette dépêche à aucun des généraux sous ses ordres.

semble donc que le maréchal aurait dû faire filer incontinent vers Limale la troisième division de Vandamme ainsi que les huit régiments de dragons d'Exelmans dont la diversion sur Basse-Wawre n'était plus utile. Mais Grouchy, par la plus étrange des conceptions stratégiques, voulut à la fois emporter Wavre avec la moitié de son armée et diriger l'autre moitié sur Saint-Lambert par le pont de Limale. Il laissa donc devant les positions prussiennes tout le 3ᵉ corps et la cavalerie d'Exelmans [1], et il envoya son aide de camp Pont-Bellanger porter l'ordre verbal à Pajol, qui partait de Tourinnes, de presser sa marche sur Limale. « — Jamais l'empereur n'a été si grand ! dit Pont-Bellanger en abordant Pajol. La bataille est gagnée, on n'attend plus que la cavalerie pour achever la déroute [2]. »

En même temps qu'il dépêchait cet ordre à Pajol, Grouchy vint au galop avec Gérard à la Baraque pour porter de là sur Limale le 4ᵉ corps dont seule la division de tête (général Hulot) était arrivée sur les hauteurs de Wavre. Est-il vrai, comme le dit Grouchy, que les deux autres divisions du 4ᵉ corps (Vichery et Pêcheux) n'avaient point encore atteint la Baraque à six heures du soir ; que, las de les y attendre, le maréchal revint devant Wavre en laissant l'ordre, pour ces deux divisions, de marcher directement sur Limale ; enfin que cet ordre ayant été mal interprété, Vichery et Pêcheux continuèrent leur mouvement sur Wavre ? Faut-il croire, plutôt,

1. Grouchy, *Relat. succ.*, 38, 41. Cf. Journal de la brigade Bonnemains. (Arch. Guerre.) — Le général Berton dit (*Précis des Batailles de Fleurus et de Waterloo*, 63) : « Les quatre cinquièmes de notre infanterie ne pouvaient pas être engagés devant Wavre, et notre cavalerie était à ne rien faire, jetée en arrière et à droite, où il n'y avait personne. »

2. Souvenirs du commandant Biot, aide de camp de Pajol. (Cité par Pajol, III, 231.)

que Grouchy trouva ces divisions à la Baraque, qu'il leur donna l'ordre de se porter sur Limale, mais que la tête de colonne s'égara en route, faute de guide, et reprit sa marche vers Wavre? Il paraît impossible de saisir la vérité au milieu des témoignages contradictoires de Gérard, du général Hulot, de Grouchy lui-même dont les propres assertions ne concordent point entre elles[1]. Ce qui est certain, c'est que Grouchy alla à la Baraque et revint ensuite devant Wavre[2].

Le combat continuait, acharné, des deux côtés de la Dyle. L'attaque du pont de Bierges par le bataillon de Lefol avait été repoussée. Grouchy, bien intempestivement obstiné à passer la Dyle sur ce point, ordonna à Gérard de renouveler l'attaque avec un bataillon de la division Hulot. Gérard lui ayant fait remarquer qu'il vaudrait mieux faire soutenir le détachement de Lefol par d'autres troupes du même corps d'armée[3], il accueillit mal cette observation très juste. Gérard alors transmit l'ordre à Hulot qui conduisit lui-même à l'assaut un batail-

1. Cf. Rapport de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Observat.*, 19-20. *Fragm. hist.*, 15, *Relat. succ.*, 38-40. Rapport du général Hulot. Gérard, *Quelques Documents*, 9, 10.

Gérard affirme que ses troupes n'étaient pas en arrière et cite le témoignage du général Vichery. Hulot dit qu'il était à 4 heures avec sa division sur la hauteur devant Wavre (assertion conforme au témoignage de Grouchy lui-même. *Relat. succ.*, 38) et que les deux autres divisions de Gérard vinrent se masser une demi-heure plus tard un peu en arrière de la sienne.

Mais si les trois divisions avaient dépassé la Baraque, pourquoi Grouchy y alla-t-il? — S'il était pressé de porter le corps de Gérard sur Limale, pourquoi ne fit-il pas d'abord rebrousser chemin à la division Hulot qui était près de Wavre? — Si Gérard était avec lui devant Wavre, pourquoi ne lui donna-t-il pas ses ordres là, au lieu de les lui donner à la Baraque? — Si Gérard était à la Baraque, d'où il devait conduire le 4e corps à Limale, pourquoi Grouchy ramena-t-il Gérard devant Wavre où celui-ci n'avait que faire? Autant de questions qu'il me paraît impossible de résoudre.

2. Déclarations de Blocqueville, de Le Sénécal et de Bella. (*Relat. succ.*, App. IV, 6, 9, 54.) Gérard, *Quelques Documents*, 10.

3. Gérard, *Quelques Documents*, 10; *Dernières Observ.*, 56.

lon du 9ᵉ léger. Pour atteindre le pont, il y avait à traverser des prés marécageux coupés en lignes parallèles à la Dyle par des fossés profonds et très larges. Hulot prescrivit de se jeter dans ces fossés, si on ne pouvait les sauter. Ils avaient de quatre à six pieds d'eau, les tirailleurs faillirent s'y noyer; il leur fallut, pour en sortir, l'aide de leurs camarades. Pendant ce temps-là, les balles pleuvaient dru. Rebutés, les soldats se replièrent[1]. Grouchy et Gérard, celui-ci amenant un autre bataillon, arrivèrent alors au bord de la prairie. Gérard, peu accoutumé à se ménager, s'exposa d'autant plus qu'il avait des raisons pour être de très mauvaise humeur. Il reçut une balle en pleine poitrine, ce qui l'obligea à se faire transporter sur les derrières[2]. Grouchy pria alors le général d'artillerie Baltus de remplacer Gérard à la tête de la colonne d'assaut. Celui-ci s'y étant nettement refusé, Grouchy sauta à bas de son cheval en s'écriant : « — Si l'on ne peut se faire obéir par ses subordonnés, il faut savoir se faire tuer[3]. » Ce troisième assaut échoua comme les précédents. Grouchy laissa la division Hulot devant Bierges, comme s'il avait voulu, dit Hulot, prendre de nouvelles dispositions pour attaquer le moulin; puis, changeant soudain d'idée, il rejoignit les deux autres divisions de Gérard et se porta avec elles vers Limale[4].

1. Rapport de Hulot. Gérard, *Quelques observations*, 42. — Sur les trois attaques infructueuses contre Bierges qu'occupait toute la division Stulpnagel, cf. Wagner, IV, 89, 90; Damitz, II, 308, 310; Von Ollech, 211.

2. Rapport de Hulot. Grouchy, Rapport à l'empereur, Rosieren, 19 juin. Gérard, *Quelques Observat.*, 10, 42.

3. Grouchy, *Relat. succ.* Cf. 40. Déclaration de Bella. (App. IV, 55) : « Ce refus du général Baltus fit scandale dans l'armée. » Cf. Rapport de Grouchy à l'empereur, Rosieren, 19 juin.

4. Rapport de Hulot. Grouchy, *Relat. succ.*, 41. Rapport de Grouchy à l'empereur, Rosieren, 19 juin.

Pendant ces vains assauts, on continuait à escarmoucher devant Basse-Wavre, et, à Wavre, la lutte se poursuivait avec un terrible acharnement. Vandamme fit jusqu'à treize attaques sans pouvoir enlever à l'ennemi cette petite ville transformée en forteresse. A onze heures du soir, le combat durait encore [1].

Quand le maréchal Grouchy arriva à Limale, à la nuit tombante [2], le pont de la Dyle était libre. Renouvelant l'audacieuse manœuvre de l'année précédente à Montereau, Pajol avait lancé à fond de train les hussards du général Vallin [3] sur ce pont qui n'était pourtant accessible qu'à quatre chevaux de front et que gardait tout un bataillon. Les Prussiens enfoncés et sabrés, l'infanterie de Teste et le reste de la cavalerie passèrent sur la rive gauche à la suite des hussards. Von Stengel céda Limale après un combat assez long et reprit position sur la hauteur qui domine ce village. Malgré l'obscurité, l'assaut était vigoureusement mené par Teste, lorsque Grouchy déboucha du pont de Limale avec les divisions Vichery et Pêcheux. Ces renforts devenaient nécessaires, car Thielmann, entendant la canonnade, avait porté au secours de Stengel [4] par la rive gauche de la Dyle la division Stülpnagel et la cavalerie de Hobe. On combattit jusqu'à onze heures du soir pour la possession de

1. Wagner, IV, 92. Damitz, 312-313. — Grouchy s'est abstenu de parler dans ses rapports et ses brochures de ces vives attaques de Vandamme.

2. Dans son rapport de Rosieren, 19 juin, Grouchy dit qu'il arriva à Limale à 11 heures du soir ; mais, dans un autre rapport, Dinant, 20 juin (Arch. Guerre), il dit : *à la chute du jour*, ce qui est la vérité.

3. En débouchant de Tourinnes, Pajol avait trouvé à la Baraque la division Vallin (corps de Gérard) et l'avait fait marcher sur Limale en tête de sa propre cavalerie et de la division Teste. Pajol, III, 230-231.

4. La division Stülpnagel fut relevée à Bierges, d'où elle s'était portée sur les hauteurs de Limale, par 3 bataillons de la division Kemphen.

la crête du plateau qui resta enfin aux Français[1]. La route de Mont-Saint-Jean était ouverte; mais depuis longtemps on n'entendait plus le canon de l'empereur.

III

Les Français bivouaquèrent en carrés, bec à bec avec l'ennemi qui occupait les bois de Rixensart. Les avant-postes se touchaient de si près que les balles qu'ils échangèrent toute la nuit venaient tomber en arrière des premières lignes[2]. A onze heures et demie du soir, Grouchy écrivit à Vandamme de le rejoindre sur-le-champ à Limale avec le 3e corps. Il comptait recommencer le combat de grand matin pour rallier l'armée impériale à Bruxelles, car le bruit courait, on ne sait sur quels indices, que l'empereur avait battu les Anglais[3].

Dans l'état-major prussien on était mieux renseigné. Un officier de la cavalerie de Marwitz, envoyé en reconnaissance, avait rapporté la nouvelle que l'armée française était en fuite[4]. Désormais rassuré, Thielmann dirigea presque toutes ses troupes sur le plateau de Limale afin de reprendre l'offensive dès le point du jour. A trois heures du matin, la cavalerie de Hobe déboucha des bois de Rixensart avec deux batteries à cheval qui, en quelques ins-

1. Grouchy à Vandamme, hauteur de Limale, 18 juin, 11 heures et demie du soir. Rapports de Grouchy à l'empereur, Rosieren, 19 juin, et Dinant, 20 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.*, 42-43. Pajol, III, 231-236. Wagner IV, 91-92. Damitz, 311-312. Von Ollech, 312.

2. Rapport de Grouchy, 19 juin. Grouchy, *Relat. succ.*, 42. Damitz, II, 312.

3. Grouchy à Vandamme, hauteur de Limale, 18 juin, 11 heures et demie du soir. (Arch. Guerre.) Rapports de Grouchy à l'empereur, 19 et 20 juin.

4. Damitz, II, 314.

tants, criblèrent de boulets les bivouacs français. Accouru en première ligne, Grouchy fit jouer son artillerie, puis, ayant formé tout son monde, la cavalerie de Pajol à l'extrême gauche, les divisions Pêcheux et Vichery au centre et en réserve, la division Teste à la droite, il marcha contre l'ennemi. Après avoir tenu très longtemps, les Prussiens cédèrent les bois de Rixensart. Il était huit heures environ. Thielmann reçut du général Pirch l'avis positif de la défaite des Français. La dépêche ajoutait que le IIe corps d'armée allait manœuvrer pour couper la retraite au maréchal Grouchy. La nouvelle de cette grande victoire, aussitôt annoncée aux troupes, les ranima. Thielmann fit un changement de front en arrière sur son aile gauche, qui occupait toujours Bierges. Par ce mouvement, la droite prussienne se trouva déployée parallèlement à la route de Wavre à Bruxelles[1].

Le combat reprit, non sans avantage pour les Prussiens, jusqu'à ce que la division Teste eût emporté le village et le moulin de Bierges. Dans cet assaut, le général Penne, un des brigadiers de Teste, qui fut lui-même blessé, eut la tête broyée par un boulet. Berthezène, posté sur la rive droite de la Dyle, avait secondé l'attaque de Teste ; les deux divisions se réunirent. Thielmann, voyant sa gauche débordée et sa droite près d'être tournée par la cavalerie de Pajol, qui manœuvrait vers Rosieren pour gagner la route de Bruxelles, se mit en retraite dans la direction de Louvain. Les quatre bataillons laissés à Wavre évacuèrent cette posi-

1. Wagner, IV, 94-95. Damitz, II, 325-327. Von Ollech, 259-260. Cf. Rapports de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin, et Dinant, 20 juin. (Arch. Guerre.) Pajol, III, 238-239. Souvenirs du capitaine François. (*Revue Armoricaine*, 1826.) Grouchy, *Relat. succ.*, 43.

tion et se portèrent d'abord à la Bavette, d'où les débusqua vite l'avant-garde de Vandamme[1]. Nonobstant l'ordre de Grouchy de venir le rejoindre à Limale avec le 3e corps, Vandamme était resté toute la matinée devant Wavre. Il avait seulement envoyé au maréchal les dragons d'Exelmans et la division Hulot qu'il avait fait relever en face de Bierges par la division Berthezène[2].

Maître du champ de bataille, où les Prussiens abandonnaient cinq pièces de canon et de nombreux blessés, Grouchy avait sa droite à la Bavette, sa gauche au-delà de Rosieren. Il prenait ses dispositions pour marcher sur Bruxelles, quand, vers dix heures et demie[3], un officier du major-général arriva près de lui. Le visage abattu, les yeux grands d'effroi, le corps affaissé, paraissant comme son cheval brisé de fatigue, il semblait l'image vivante de la défaite. Pouvant à peine rassembler ses idées et trouver ses mots, il conta d'une façon si incohérente le désastre de Mont-Saint-Jean que le maréchal crut d'abord avoir affaire à un fou ou à un homme ivre. Aux questions que Grouchy lui posait, s'il était porteur d'un ordre, sur quel point devait s'opérer la retraite, si l'armée avait repassé la Sambre, l'officier, au lieu de répondre, recommençait le récit troublé de la bataille. Des détails très précis, saisis au milieu de divagations, finirent par convaincre

1. Wagner, IV, 95-97. Damitz, II, 326-329. Von Ollech, 261. Rapports précités de Grouchy à l'empereur. Grouchy, *Relat. succ.*, 43-44. Berthezène, *Souv.*, II, [illegible].

2. Lettre de Grouchy à Vandamme, Limale, 18 juin, 11 heures et demie du soir. Rapports de Grouchy à Napoléon, Rosieren, 19 juin et 20 juin. (Arch. Guerre.) Rapport de Hulot. Général Berton, *Précis*, [illegible].

La division Hulot et les dragons d'Exelmans rejoignirent d'assez bon matin le 4e corps sur le plateau de Limale, mais, contrairement à beaucoup de récits, ils ne furent point engagés et restèrent en réserve.

3. Déclaration de Grouchy sur la conduite du général Teste. (Arch. Guerre, à la date du 20 juin.) Rapport de Hulot.

Grouchy[1]. Ce n'était pas le moment de s'abîmer dans la douleur, il fallait sauver ce qui restait de l'armée.

Grouchy réunit ses officiers généraux pour tenir une façon de conseil de guerre. Il leur annonça la terrible nouvelle. En parlant, il avait, dit-on, les larmes aux yeux[2]. On connaissait dans les états-majors la discussion qu'il avait eue la veille avec Gérard à Walhain. Le maréchal crut que les circonstances l'obligeaient à se justifier de n'avoir pas écouté les conseils de son lieutenant. « — Mon honneur, dit-il, me fait un devoir de m'expliquer sur mes dispositions d'hier. Les instructions que j'avais reçues de l'empereur ne me laissaient pas la liberté de manœuvrer sur un autre point que sur Wavre. J'ai dû repousser les conseils que le comte Gérard se crut en droit de me donner. Je rends justice aux talents et à la brillante valeur du général Gérard ; mais vous dûtes être étonnés comme moi qu'un officier général, ignorant quels étaient les ordres de l'empereur et quelles données faisaient agir le maréchal de France sous lequel il était placé, se permît de lui tracer publiquement sa conduite.

1. Rapport de Grouchy à l'empereur, Rosieren, 19 juin, et Dinant, 20 juin. (Arch. Guerre.) Rapport de Hulot. Grouchy, *Observat.*, 22. *Fragm. histor.*, 18. *Relat. succ.*, 44. Pajol, III, 239-240. Déclarations de Legouest et de Bella. *Relat. succ.* App. IV, 27, 57. Cf. **1815**, II, 427.

Pajol, d'après les notes du commandant Biot, aide de camp de Pajol, dit que cet officier était le capitaine Dumonceau, aide de camp du général Gressot, sous-chef de l'état-major général.

2. Lettre de Vandamme à Simon Lorière, 10 mai 1830. (Arch. Guerre.) Pajol, III, 230, d'après le témoignage de l'aide de camp Biot.

« Grouchy, dit méchamment Vandamme, ne savait que pleurer comme une vieille femme... » Vandamme est plus qu'injuste pour Grouchy comme pour d'autres. Ne prétend-il pas, dans la même lettre et dans la précédente, du 9 février, que le général Le Sénécal, chef d'état-major de Grouchy, passa toute la nuit du 18 au 19 juin à l'état-major prussien, et que ce fut lui qui vint, le matin du 19, « apprendre au maréchal le succès de nos ennemis qui, sans doute, n'étaient pas les siens ». Le seul témoignage de Vandamme ne saurait faire admettre une pareille accusation.

l'heure avancée de la journée, l'éloignement où l'on était du point où le canon se faisait entendre, l'état des chemins, rendaient impossible d'arriver assez à temps pour prendre part à l'affaire qui avait lieu. D'ailleurs, quels que soient les événements survenus, les ordres de l'empereur, dont je viens de vous faire connaître le contenu, ne me permettaient pas d'agir autrement que je ne l'ai fait[1]. »

Après avoir prononcé ces paroles, qui tenaient autant de l'amende honorable que de l'apologie, le maréchal exposa son plan de retraite. Il avait d'abord pensé à se porter sur les derrières des Anglo-Prussiens, afin de retarder par cette diversion leur poursuite de l'armée impériale; mais il renonça vite à cette idée dont le seul résultat eût été la destruction totale de ses trente mille hommes submergés, écrasés par cent cinquante mille[2]. Pour le même motif, il repoussa sagement le hardi projet de Vandamme, qui consistait à marcher sur Bruxelles où l'on délivrerait de nombreux prisonniers et à regagner la frontière vers Valenciennes ou Lille par Enghien et Ath[3]. Vandamme supposait que de ce côté on rencontrerait seulement quelques détachements de l'armée alliée. Grouchy préféra avec raison prendre sa ligne de retraite sur Namur, Dinant et Givet[4]. Il fallait se hâter, car on pouvait craindre non seulement d'être harcelé

1. « Allocution du maréchal Grouchy à quelques-uns des officiers généraux sous ses ordres lorsqu'il eut appris le désastre de Waterloo. » (*Relat. succ.*, App. III, 35.) Déclaration de [illegible] (App. IV, 27.) Rapport du général Hulot. (Comm. par le baron Hulot.) — Hulot était présent à la réunion des généraux.

2. Rapport de Grouchy à Napoléon, 19 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Relat. succ.*, 44.

3. Lettre de Vandamme à Simon Lorière. Gand, 10 février 1830. (Arch. Guerre.)

4. Rapports de Grouchy à Napoléon, 19 et 20 juin. (Arch. Guerre.) *Relat. succ.*, 64.

par Thielmann qui, sans doute, allait se reporter en avant au premier mouvement rétrograde des Français, mais encore d'être attaqué de flanc par un des corps de l'armée de Blücher. Peut-être même ce détachement arriverait-il à temps pour prendre position vers Gembloux et couper la retraite. C'était en effet l'objectif des Prussiens; et, à onze heures, alors que Grouchy avait encore son armée au-delà de la Dyle, le front entre Rosieren et la Bavette, Pirch, détaché de Rossomme dans la nuit avec le IIe corps, occupait déjà Mellery[1]. Il avait près de trois heures d'avance sur Grouchy, car de Mellery à Gembloux il y a dix kilomètres à vol d'oiseau et de la Bavette à Gembloux il y en a vingt.

La retraite commença entre onze heures et midi. Les dragons d'Exelmans, sauf le 20e régiment mis sous les ordres de Vandamme, se portèrent très rapidement sur Namur pour s'assurer des ponts de la Sambre; leur avant-garde y arriva dès quatre heures[2]. Le 4e corps et la cavalerie de Vallin repassèrent la Dyle à Limale et gagnèrent la route directe de Gembloux; on bivouaqua à la nuit à deux lieues au-delà de ce village sur la route de Nivelles à Namur, entre Le Mazy et Temploux. Grouchy, qui cheminait avec cet échelon de l'armée, établit à Temploux son quartier-général[3].

1. Wagner, II, 99. Damitz, II, 336. Von Ollech, 263. — Pirch n'avait pu réunir que trois de ses divisions, Krafft, Brause et Langen, et la cavalerie de Jürgass, la division Tippelskirch ayant suivi jusqu'à Genappe les fuyards de Mont-Saint-Jean. — Pirch avait marché par Maransart et Bousval.

2. Journal de la brigade Bonnemains. (Arch. Guerre.) Général Berton, *Précis*, 69.

3. Grouchy à Vichery, Nil-Pierreux, 19 juin. Rapports de Grouchy à Napoléon, Temploux, 20 juin, et Dinant, 21 juin. (Arch. Guerre.) *Relat. succ.*, 45. Cf. Rapport de Hulot : « J'arrivai à Gembloux, vers 9 heures du soir, et je suivis les deux autres divisions sur la route de Temploux. »

De la Bavette, le corps de Vandamme se replia à Wavre, y resta en position assez tard et marcha ensuite par Dion-le-Mont, Tourinnes et Grand-Leez. Il s'arrêta entre onze heures et minuit sur le chemin de Gembloux à Namur, à la hauteur de Temploux [1]. Pajol, chargé de faire l'arrière-garde avec la cavalerie du général Soult et l'infatigable division Teste, imposa à Thielmann en le suivant jusque près de Saint-Achtenrode où celui-ci prit position. Puis, quand tout le corps de Vandamme eut repassé les ponts de Wavre, Pajol se mit lui-même en retraite, gagna Gembloux par Sauvenière et s'y établit dans la nuit [2].

Cette hasardeuse retraite s'opéra avec quelque désordre [3] ; mais on n'eut pas à tirer un coup de fusil. Thielmann, dont le corps était d'ailleurs réduit à 12,500 hommes par les pertes de la veille et du matin [4], ne connut que très tard le mouvement rétrograde des Français. Quant au IIe corps prussien, s'il avait atteint Mellery dès midi, il y était arrivé dans le pire état de fatigue, car il n'avait pour ainsi dire pas cessé de marcher depuis vingt-quatre heures. En outre, il semble bien que Pirch ne se sentait pas en forces pour agir seul. Il était sans nouvelles de Thielmann, dont il attendait le concours. Il ne voulut pas ou ne crut pas

1. Rapport de Grouchy à Napoléon, 20 juin. (Arch. Guerre.) *Relat. succ.*, 45. — Berthezène (*Souv.*, II, 3[illegible]) prétend que le 3e corps ne quitta Wavre qu'au coucher du soleil et qu'il arriva à Gembloux à 11 heures du soir. C'eût été une marche de 20 kilomètres en trois heures ! Il est certain, d'autre part, que ce corps d'armée bivouaqua bien au-delà de Gembloux dans la direction de Namur.

2. Pajol, III, 241. Cf. Grouchy à Teste, Temploux, 20 juin (Arch. Guerre.)

3. Grouchy à Vichery, Nil-Pierreux, 19 juin. (Arch. Guerre.) « Le désordre qui règne en ce moment dans la marche rend nécessaire que vous preniez position quelques instants à la Baraque avec votre arrière-garde. »

4. Dans les combats des 18 et 19, Thielmann perdit 2,400 hommes et 76 officiers. (Von Ollech, 264.)

pouvoir mener plus loin, ce jour-là, ses soldats harassés[1].

IV

Le lendemain, 20 juin, Pajol et Teste quittèrent Gembloux de bon matin, d'après les ordres de Grouchy, et s'acheminèrent par Saint-Denis et Saint-Marc sur Namur[2]. Vers neuf heures, Grouchy dirigea également sur Namur le 4e corps, qui ramenait tous les blessés et le parc de réserve. Le maréchal comptait faire traverser la ville à ce corps d'armée tandis que le corps de Vandamme resterait en position en travers du chemin de Gembloux jusque passé midi pour couvrir le mouvement[3]. Les choses n'allèrent pas sans encombre. Au moment où la tête du 4e corps quittait Temploux, on entendit en avant sur la gauche une vive canonnade. Au lieu de bivouaquer au milieu de ses troupes, Vandamme était allé coucher à Namur. Il n'avait point reçu l'ordre, envoyé par Grouchy, de garder la position; et, au matin, les généraux Lefol, Berthezène et Habert, laissés sans instructions, s'étaient mis en marche sur Namur, découvrant le flanc du 4e corps[4]. Ils étaient attaqués près de la Falise par les trente et quelques escadrons

1. Müffling, *Hist.*, 41-42. Wagner, IV, 99-100. Damitz, II, 336-337. Von Ollech, 263, 264. — Pirch envoya, paraît-il, vers Mont-Saint-Guibert, une reconnaissance de cavalerie qui trouva le défilé occupé par les Français. Cette reconnaissance dut être effectuée seulement vers 4 heures. Les éclaireurs prussiens rencontrèrent la cavalerie de Vallin qui flanquait la droite du 4e corps.

2. Ordre de Grouchy, Temploux, 20 juin. (Arch. Guerre.) Pajol, III, 242-243. — Dans l'ordre de Grouchy, il faut lire Gembloux et non Temploux.

3. Ordre de Grouchy à Vandamme, Temploux, 20 juin. Rapport de Grouchy à Napoléon, Dinant, 20 juin, minuit 1/2. (Arch. Guerre.)

4. Rapports de Grouchy à Napoléon, Dinant, 20 juin. (Arch. Guerre.) Grouchy, *Observ.*, 23. *Relat. succ.*, 45, 46. Relation de Hulot. Cf. Berthezène, *Souv.* II, 398-399. Lefol, *Souv.*, 82.

de Hobe, que Thielmann avait fait partir de Saint-Achtenrode à cinq heures du matin avec une batterie à cheval et qui avaient couru dix lieues durant à la poursuite des Français. En même temps on signalait à Grouchy un gros d'ennemis débouchant du Mazy. C'était l'avant-garde de Pirch en marche de Mellery[1].

Grouchy se trouvait en grand péril, car si l'infanterie de Vandamme se repliait trop vite au-delà de la Sambre, Hobe lui couperait à lui-même la route de Namur tandis qu'il serait aux prises avec Pirch. Les troupes, comprenant aussi le danger, montraient de l'inquiétude ; les nombreux blessés que l'on convoyait depuis Limale et Wavre exprimaient par des murmures, des gémissements, des cris de colère, leur crainte de tomber vivants entre les mains des Prussiens. Grouchy vint parmi les chariots avec le général Vichery. Il dit d'une voix haute : « — Soyez tranquilles, nous jurons de ne point vous abandonner. Mais j'ai confiance que nos dispositions nous sauveront[2]. » Aussitôt, avec la cavalerie du général Vallin, il fond contre ceux des escadrons prussiens qui, ayant tourné les divisions de Vandamme, débordaient sa ligne de retraite, et les refoule sur la gauche. Puis, continuant sa marche, il se porte au secours de Vandamme. Pendant ce temps, le 4e corps, qui a désormais la route libre, gagne Namur avec les blessés et le parc ; l'arrière-garde, commandée par Vichery en personne, arrête quelque temps au Boquet les

1. Clausewitz, 140-142. Wagner, IV, 98-100. Damitz, II, 338, 340. (Cf. 333.) Relation de Hulot. Wedel, *Geschichte eines Offiziers*, 234.

Thielmann suivait avec son infanterie, mais à très grande distance. Sa cavalerie, qui se composait originairement de 24 escadrons sous Hobe, avait été renforcée, dans la nuit du 19 au 20 juin, par neuf escadrons tout frais.

2. Grouchy, *Relat. succ.*, 45-47.

Prussiens de Pirch; elle se replie ensuite, leur disputant le terrain pied à pied[1].

Surpris par l'attaque soudaine de la cavalerie prussienne, le 3e corps se trouvait en mauvais arroi. Un carré de Lefol était rompu ; les hommes n'avaient échappé aux lances des uhlans qu'en se réfugiant dans un bois. Deux pièces étaient perdues. L'approche de Grouchy arrête l'ennemi. La cavalerie de Vallin prend le galop. Le colonel Briqueville, qui charge en tête avec le 20e dragons, culbute les escadrons prussiens les plus avancés, leur reprend les deux pièces et leur enlève même un canon. Toute la cavalerie de Hobe se replie par sa droite sur le corps de Pirch qui débouche de Temploux[2].

Au bruit du combat, Vandamme était arrivé de Namur. Grouchy lui renouvelle l'ordre de couvrir la retraite du 4e corps. Vandamme reforme ses bataillons, prend position devant les faubourgs ; il tient tête aux Prussiens[3]. La cavalerie, tout le 3e corps, les convois entrent dans Namur. Les Prussiens y étaient exécrés. Les Français en retraite y apportent les risques terribles de la guerre. Ils n'en sont pas moins reçus en amis. La municipalité fait distribuer 100,000 rations de pain, 100,000 rations d'eau-de-vie. Les braves Namurois prêtent leurs barques pour le transport des blessés par la Meuse et aident eux-mêmes à les embarquer. Les femmes apportent, jusque sous les balles, des vivres aux soldats, des secours aux blessés[4].

1. Rapports de Grouchy, 19 et 20 juin. (Arch. Guerre.) *Relat. succ.*, 47. Relation de Hulot. Cf. Damitz, II, 339-340. Wagner, IV, 100.

2. Rapports précités de Grouchy à Napoléon. *Relat. succ.*, 47. Clausewitz, 141. Wedel, 254. Lefol, *Souv.*, 82-83. Berthezène, *Souv.*, II, 298-299.

3. Rapports précités de Grouchy. *Relat. succ.*, 47.

4. Journal de la brigade Bonnemains. (Arch. Guerre.) Berthezène, *Souv.*, II, 29. Lefol, *Souv.*, 84, note. Cf. Grouchy à Vandamme, Temploux, 20 juin. (Arch. Guerre.)

L'armée ne fit que traverser Namur. Grouchy avec le 4e corps, puis Vandamme, légèrement blessé, avec le 3e, passèrent la Sambre et s'engagèrent dans le long défilé formé par la Meuse et la forêt de Marlague. La division Teste, d'arrière-garde, était chargée de tenir la ville jusques à la nuit. Pour défendre Namur dont les fortifications très dégradées n'étaient pas à l'abri de l'escalade, Teste avait huit pièces de campagne et tout au plus 2.000 hommes. Il les répartit sur les remparts et aux trois portes de l'est : la porte de Louvain, la porte de Fer et la porte Saint-Nicolas. A peine son monde était en position que Pirch lança les colonnes d'assaut. Accueillis par une décharge à mitraille et un feu roulant de mousqueterie, les Prussiens firent demi-tour, laissant sur les glacis un amas de cadavres et de blessés. Une seconde attaque, où tombèrent frappés à mort les colonels de Zastrow et de Bismarck, échoua comme la précédente. Les cartouches diminuant, chaque Français visait bien son Prussien et l'abattait. Il était huit heures du soir. Pirch, ayant perdu 1,500 hommes et désespérant d'emporter la place de vive force, fit rompre le combat. Mais déjà le général Teste, presque à bout de munitions, commençait sa retraite. Les Prussiens s'en étant aperçus pénétrèrent dans la ville par les fenêtres et la petite porte du bâtiment de la douane et poussèrent rapidement jusqu'au pont de la Sambre. Là, un détachement du génie, posté dans des maisons que les sapeurs avaient eu le temps de créneler, les arrêta assez longtemps par une fusillade nourrie et bien ajustée. Cette arrière-garde se replia ensuite par la porte de France, où l'on avait amassé quantité de fascines, de bottes de paille

et de pièces de bois enduites de goudron. Les sapeurs y mirent le feu. La porte et les maisons voisines s'embrasèrent, fermant l'accès de la rue aux colonnes prussiennes [1].

Pendant ce combat, le gros de l'armée de Grouchy avait atteint Dinant. Le lendemain, 21 juin, on passa la frontière, et, le soir, toute l'armée était rassemblée sous le canon de Givet [2].

Si cette marche de Wavre à la frontière n est pas, il s'en faut, « une des plus étonnantes retraites de l'histoire militaire moderne[3] », car l'insouciance de Thielmann et la timidité de Pirch la facilitèrent singulièrement, elle fait néanmoins grand honneur à Grouchy. Il ne désespéra pas quand dans l'immense désastre tout espoir semblait perdu. Il sut agir avec décision et rapidité. Par la direction qu'il choisit et par les dispositions qu'il prit, il sauva son armée. On peut se demander ce qui fût advenu si l'infortuné maréchal avait montré, le 17 et le 18 juin, autant de résolution, d'activité, de talents militaires, et la même intelligence des nécessités des situations?

1. Rapport de Teste à Grouchy, Profondeville, 21 juin. (Arch. Guerre.) Rapports précités de Grouchy. Berthezène, II, 400. Wagner, IV, 100. Clausewitz, 142. Damitz, II, 342-345. Von Ollech, 273-274.

Teste, dans son rapport, dit qu'il défendit Namur de l'après-midi du 19 au soir du 20. C'est une erreur de rédaction, car, dans l'après-midi du 19, Teste était encore à Wavre.

2. Rapport de Grouchy à Napoléon, Dinant, 20 juin, minuit 1/2. Grouchy à Vandamme, Givet, 21 juin. (Arch. Guerre.)

3. Colonel Chesney (de l'armée anglaise), *Conférences sur Waterloo*, 303. Ce professeur d'art militaire oublie que la retraite de Grouchy fut moins périlleuse qu'il ne paraît. Sans doute le maréchal pouvait craindre au début de sa marche d'être suivi par Thielmann et attaqué sur son flanc par la moitié de l'armée de Blücher; mais ces craintes ne se réalisèrent qu'en partie. Thielmann lui laissa prendre quinze heures d'avance, et Pirch ne commença d'opérer contre lui qu'après l'avoir laissé défiler. Si même Pirch, comme le préconise Clausewitz, eût marché à temps pour barrer la route de Namur, Grouchy, qui avait encore tout près de 30,000 hommes, eût passé sur le ventre à ces 20,000 Prussiens. C'était plus qu'il n'en fallait.

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE DE 1815

I

Le plan initial de la campagne de 1815 et même les mouvements qui en furent le développement étaient parmi les plus belles conceptions stratégiques de Napoléon. Tout échoua par des fautes d'exécution dont quelques-unes sont imputables à l'empereur, un grand nombre à ses lieutenants.

Dès le premier jour, Drouet d'Erlon se met en marche avec une heure et demie de retard; Gérard interprète pour sa plus grande commodité les instructions de l'empereur; Vandamme lève ses bivouacs trois heures après le moment fixé, arrête ses troupes avant la fin du combat et refuse de seconder Grouchy; Ney, devenu soudain circonspect jusqu'à la timidité, n'ose point opérer la manœuvre dont il est chargé. Le service de l'état-major est mal fait; la transmission des ordres est lente et incertaine. Les chefs sont hésitants, apathiques, sans zèle, sans initiative, sans entrain. Il semble qu'ils n'aient plus foi dans la Fortune napoléonienne, qu'ils ne veuillent s'avancer qu'à pas comp-

tés hors de la frontière et qu'ils sentent déjà l'étreinte des deux grandes armées ennemies. La puissante machine de guerre qu'a construite Napoléon paraît usée ou faussée.

Ainsi la journée du 15 juin ne donna point les résultats qu'on pouvait espérer. Si l'on avait marché comme le prescrivaient les ordres de l'empereur, avant midi toute l'armée aurait passé la Sambre; dès trois heures, les Prussiens de Pirch II auraient été chassés de Gilly; dans la soirée, Grouchy eût occupé Sombreffe, et Ney les Quatre-Bras. Le lendemain, Blücher et Wellington, séparés par cette double manœuvre et ne voulant ni l'un ni l'autre risquer seul un combat contre toute l'armée française, se seraient repliés sur leurs bases d'opérations, le premier au nord-est de Sombreffe, le second à l'ouest de Bruxelles. Cette retraite divergente eût éloigné de vingt lieues à vol d'oiseau les Anglais des Prussiens. Il leur aurait fallu plusieurs jours pour se concerter et opérer une nouvelle jonction. En attendant, Napoléon eût occupé Bruxelles sans coup férir et combiné quelque marche foudroyante contre l'une ou l'autre des deux armées ennemies.

Le matin du 16 juin, cependant, malgré la faute de Ney et les retards à l'aile droite, rien n'est encore compromis[1]. L'empereur présume même que Prussiens et Anglais sont en pleine retraite et qu'il pourra atteindre Bruxelles sans rencontrer de résistance. Les probabilités l'engagent à raisonner ainsi; car, selon la remarque de Kennedy, Blücher et Wellington commirent une faute grave, vu la dispersion de leurs troupes et la séparation

1. Le colonel Chesney, toujours si injuste pour Napoléon, reconnaît que « la balance de la stratégie penchait du côté des Français ».

de leur armée, en livrant bataille le 16 juin. L'empereur donne donc ses ordres pour une marche sur Bruxelles et il quitte Charleroi à neuf heures. La critique, qu'il perdit du temps dans la matinée, ne paraît pas justifiée. L'empereur ne s'attendant point, ce jour-là, à une bataille, qui était en effet fort improbable, la journée lui suffisait pour sa pointe sur Gembloux et la nuit pour sa marche sur Bruxelles. Dès six heures du matin, il dicta des ordres en vue d'une concentration de toute l'aile droite à Fleurus. Il n'est pas responsable du retard de Gérard, qui n'arriva que passé une heure. Si l'empereur ne réitéra pas de bon matin à Ney l'ordre de prendre position aux Quatre-Bras, c'est que, trompé par le rapport de celui-ci, il croyait ce poste très faiblement occupé ou même évacué, et jugeait qu'on s'y établirait sans difficulté. En fait, le prince d'Orange ayant reçu des renforts seulement à trois heures, il était aussi facile à Ney de débusquer des Quatre-Bras la division Perponcher à onze heures[1], moment où lui parvinrent les instructions de l'empereur, que dans les premières heures de la matinée.

Cependant « le général Imprévu » intervient en faveur de Napoléon. Blücher sait que les Français sont 120,000 ; il n'a, lui, à cause du retard de Bülow, que 80,000 soldats. Mais fidèle à ses engagements de protéger la gauche anglaise, impatient de combattre et confiant d'ailleurs en l'appui très problématique de Wellington, il offre témérairement, dans la position de Ligny, la bataille à Napoléon. Quand l'empereur voit le déploiement de l'armée prussienne, il se félicite qu'elle se mette à

1. Kellermann le constate dans sa Relation. (Arch. Guerre.)

la portée de son épée. Cette bataille, qu'il ne prévoyait nullement, lui donne l'occasion de clore en un seul jour, par un coup de tonnerre, la campagne commencée la veille. Il va exterminer l'armée prussienne. Il arrête aussitôt son plan, dispose ses troupes, envoie des ordres à Ney. Tandis qu'il attaquera, le maréchal se portera sur les derrières des Prussiens, et à la fin de la journée, quand il donnera l'assaut final, l'armée de Blücher, enfoncée au centre, débordée à droite, assaillie à revers, sera presque entièrement prise dans un filet de fer et de feu.

Müffling, Rogniat, d'autres encore prétendent que Napoléon aurait dû se borner à des démonstrations vers Ligny et porter tout son effort contre Saint-Amand où la droite prussienne, très en l'air, n'aurait pu faire qu'une faible résistance. C'est méconnaître une des plus belles inspirations tactiques de Napoléon. Assurément l'attaque par Saint-Amand eût amené en moins de temps et avec moins de pertes la retraite des Prussiens. Mais, le 16 juin, l'empereur avait un objectif plus décisif que de séparer Blücher de Wellington en rejetant celui-là vers la Meuse : il voulait la destruction de l'armée prussienne. Pour cela, il fallait en percer le centre et en envelopper l'aile droite. Seule l'aile gauche eût échappé au désastre.

On a vu par quel enchaînement de fautes et de méprises échoua ce plan si bien conçu [1], et comment chacun contribua à le faire échouer. Flahaut, por-

1. Hasards de la guerre ! Malgré tout, il ne tint peut-être qu'à un obscur cuirassier français que la bataille de Ligny n'amenât la séparation définitive des deux armées alliées. Imaginez Blücher fait prisonnier au moment où il venait d'être culbuté sous son cheval par une charge d'une brigade de Milhaud. Sans doute, la retraite sur Wavre ne s'en fût pas moins opérée, puisque ce fut Gneisenau et non Blücher qui en donna l'ordre.

teur des premières instructions de l'empereur, met deux heures à faire quatre lieues. Reille surseoit un mouvement commandé, sous prétexte qu'un peu de temps perdu sera de nulle importance ; il juge, selon l'étrange explication de Jomini, qu'il vaut mieux « obéir aux lois de la grande tactique » qu'aux ordres du chef de l'armée. Forbin-Janson ne comprend pas un mot de la dépêche dont il est chargé ; il n'en peut donner aucune explication, et, après l'avoir transmise au général d'Erlon, il omet de la communiquer au maréchal Ney. D'Erlon s'engage dans une fausse direction ; il n'a point l'inspiration de la rectifier ; il se détermine, aux trois quarts du chemin, à revenir sur ses pas pour obéir à l'injonction de Ney, qui le rappelle nonobstant l'ordre formel de Napoléon ; il ne pense pas que, par cette contremarche, il privera l'empereur d'un appui très efficace, et n'arrivera point près de Ney à temps pour combattre. En résumé, dans tout cet après-midi, d'Erlon neutralise ses troupes, les promenant l'arme au bras de l'aile gauche à l'aile droite et de l'aile droite à l'aile gauche, sans seconder ni l'une ni l'autre. Vandamme, qui aperçoit le premier le corps de d'Erlon, le fait imparfaitement reconnaître et le signale à l'empereur comme ennemi. Napoléon, troublé par l'avis de Vandamme et par la direction de cette colonne, perd sa présence d'esprit. Il

Mais on a vu que, à Wavre, il fallut les instances de l'ardent Blücher pour décider son tout-puissant chef d'état-major à marcher sur Mont-Saint-Jean. Gneisenau se fût-il de lui-même déterminé à ce mouvement de flanc ? Sans accorder plus de valeur qu'il ne convient à cette hypothèse, je veux cependant rappeler les paroles de Damitz : « Qu'on se figure Blücher prisonnier de Napoléon, quelle impression cela n'eût-il pas fait sur le moral de l'armée française, de l'armée prussienne et des peuples alliés ! » et la conclusion de Charles Malo : « Qui oserait prétendre que la captivité de l'indomptable Blücher n'aurait en rien influé sur le résultat des journées suivantes ? »

ne pense pas ou n'admet pas que la troupe qui menace son flanc puisse être le 1er corps, cependant appelé par lui-même sur le champ de bataille ; il néglige de prescrire éventuellement à l'officier qu'il envoie pour reconnaître de nouveau la colonne prétendue ennemie de la diriger sur Brye si, à l'encontre de ses prévisions, c'est le corps de d'Erlon.

Le maréchal Ney, enfin, doit porter la principale responsabilité des résultats incomplets de la journée. En rappelant d'Erlon malgré l'ordre formel de l'empereur, il commit un acte de désobéissance passible du conseil de guerre et que l'on ne peut s'expliquer que par l'esprit d'indiscipline qui régnait alors dans l'armée à tous les échelons. Mais ce coup de tête n'eut point d'influence grave ; car déjà le comte d'Erlon, en prenant Saint-Amand au lieu de Brye pour point de direction, avait compromis la belle manœuvre conçue et ordonnée par l'empereur. Ce dont on doit accuser surtout le maréchal Ney, c'est d'une faute initiale qui entraîna tous les retards, toutes les méprises, tous les faux mouvements, tous les contre-temps de cette double action. S'il eût agi le matin comme le lui imposaient et les circonstances et les principes de la guerre, dès huit ou neuf heures il aurait eu le 2e corps massé à Frasnes et le 1er corps concentré à Gosselies. Ainsi, à onze heures, au reçu de l'ordre porté par Flahaut, il eût attaqué les Quatre-Bras avec les quatre divisions de Reille et la cavalerie de Lefebvre-Desnoëttes, et il eût appelé à Frasnes les cinq divisions de d'Erlon et les quatre brigades de cuirassiers de Kellermann. Bien avant deux heures, il eût enlevé la position aux 7,500 Hollandais qui l'occupaient seuls encore. A trois heures, avec ses 43,000

hommes, il eût refoulé sans peine sur la route de Bruxelles, en admettant que Wellington eût osé prendre l'offensive, les 7,000 Anglais de Picton et les 6,000 Brunswickois du duc Frédéric-Guillaume. A quatre heures, — moment où lui parvint la dépêche de l'empereur lui prescrivant de se rabattre sur Brye — il aurait pu détacher, par la Voie romaine, plus de la moitié de ses forces sur les derrières de l'armée prussienne pour changer en désastre la défaite de Blücher.

Jomini convient que la bataille de Ligny aurait eu des suites décisives si Ney avait porté à Brye une partie de ses troupes. Mais il objecte que le maréchal n'aurait pu opérer ce mouvement, même s'il avait eu dans la main le corps de Reille et le corps de d'Erlon, car il se serait trouvé aux prises avec les 40,000 Anglo-Alliés de Wellington. Ce raisonnement repose sur une erreur matérielle. A quatre heures, Wellington n'avait encore que la division Perponcher, la cavalerie de van Merlen, le corps de Brunswick et la division Picton, soit 22,000 hommes. (Encore, dans l'hypothèse de la prise des Quatre-Bras par Ney, entre midi et deux heures, les 7,500 soldats de Perponcher qui auraient été abîmés, se seraient-ils trouvés à peu près hors de cause à l'arrivée des renforts anglais.) La division Alten (4,000 fusils) ne déboucha qu'à cinq heures et demie, et les divisions Cooke et Kruse (7,000 hommes), vers sept heures seulement. Or, ou Wellington aurait attaqué dès trois heures avec Perponcher, Picton et van Merlen, auquel cas ces 15,000 hommes luttant contre 43,000 auraient été exterminés; ou plutôt, ne voulant pas faire détruire ses divisions une à une, il eût attendu, pour

prendre l'offensive, non seulement Brunswick mais Alten, et conséquemment il n'aurait engagé le combat que vers six heures. A cette heure-là, la moitié des troupes de Ney aurait été déjà au dos des Prussiens, et il serait resté 20,000 hommes au maréchal pour résister jusqu'à la nuit, dans une bonne position, à 28,000, puis à 32,000 assaillants. Eût-il même dû se replier à Frasnes, que cette retraite, aux approches de la nuit, aurait été sans importance stratégique. Il est très probable, d'ailleurs, que si Wellington, à son retour du moulin de Bussy, vers trois heures, avait trouvé les Quatre-Bras occupés en forces par les Français, il aurait prudemment concentré ses troupes à Genappe en attendant l'issue de la bataille engagée devant Ligny. C'est du moins ce que l'on peut inférer de sa coutumière circonspection et de son égoïsme britannique.

Clausewitz, après avoir longuement et confusément argumenté, conclut que « 10,000 hommes sur les derrières de l'armée prussienne n'auraient fait que rendre la bataille plus douteuse en obligeant Blücher à se replier plus tôt ». C'est prouver la faiblesse de sa cause que de citer sciemment des chiffres faux. Clausewitz savait très bien que c'eût été non point 10,000, mais 20,000 cavaliers et fantassins, qui auraient pris les Prussiens à revers. Or, si cette attaque ne pouvait avoir d'autre effet que de précipiter la retraite de Blücher, par quel miracle, deux jours plus tard, à Waterloo, l'attaque de Bülow eut-elle un résultat tout à fait différent ? A entendre Clausewitz, on croirait en vérité qu'une armée est libre de quitter un champ de bataille comme un champ de manœuvres, et qu'une retraite soudaine, en pleine action, peut s'opérer sans dé-

sordre et sans péril. Charras, lui, a une façon toute personnelle de voir les choses : « Les généraux, s'écrie-t-il, furent admirables. Ils ne manquèrent pas au chef, le chef leur manqua. » Il magnifie Ney, « qui dépassa les limites du possible en arrêtant Wellington avec 20,000 hommes ». Charras semble ignorer que Wellington, jusqu'à l'arrivée des divisions Cooke et Kruse (à six heures et demie du soir), eut à peine 26,000 hommes[1] à opposer aux Français qui étaient plus de 23,000[2]. Et il oublie volontairement de dire que si Ney n'eut qu'un seul corps d'armée à opposer aux Anglais, c'est parce qu'il avait négligé, le matin, de concentrer le 2e et le 1er corps entre Gosselies et Frasnes. C'est là, on ne saurait trop le répéter, la faute initiale d'où dérivèrent toutes les autres : celles de Ney, celles de Reille, celles de d'Erlon, celles de l'empereur.

Les faits, les ordres écrits, les heures, les chiffres contredisent les conclusions de Clausewitz et de Charras. Il y a aussi les témoignages de Kellermann : « Napoléon n'atteignit pas son but par la faute du maréchal Ney ; » — de Reille : « On eût pu obtenir un succès bien plus considérable en prenant à revers la droite de l'armée prussienne ; » — du général Delort : « Ney pouvait, avec ses 44,000 hommes, contenir les Anglais et tourner l'armée de Blücher. » Il y a le jugement de Ropes : « Si Ney avait exécuté les ordres de l'empereur, l'issue de la campagne aurait été modifiée[3]. » Il y a le juge-

1. Division Perponcher : 7,500. — Division Picton : 7,158. — Cavalerie de van Merlen : [illegible]. — Division Alten (moins la division Ompteda) : [illegible] — Corps de Brunswick : [illegible] = Total : 26,158.

2. Corps de Reille (moins la division Gérard) : 21,07[illegible]. — Division Lefebvre-Desnoëttes (moins les deux escadrons de service restés près de l'empereur) : [illegible]. — Brigade de cuirassiers de Guiton : 777 = Total : 23,[illegible]1.

3. Ropes. *The Campaign of Waterloo*, 363.

ment du maréchal Wolseley : « Si tout s'était passé comme Napoléon l'avait projeté, on peut dire que les corps de Zieten et de Pirch auraient été anéantis et que, selon toutes les probabilités, Blücher et Gneisenau auraient été faits prisonniers [1]. » Il y a enfin, ce qui prime tout, l'aveu de Gneisenau, chef d'état-major de l'armée prussienne, qui écrivit, le 12 juin 1817, au roi de Prusse : « Si le général Perponcher n'avait pas fait une aussi bonne résistance, le maréchal Ney arrivant aux Quatre-Bras aurait pu tourner à droite et tomber sur les derrières de l'armée qui combattait à Ligny et causer ainsi sa destruction totale [2]. »

II

La bataille à gagner — à gagner jusqu'à l'écrasement et la dissolution de l'ennemi — était la bataille de Ligny. Une victoire complète remportée le 16 juin sur l'armée prussienne pouvait clore d'un seul coup la campagne des Pays-Bas. Par la faute de Ney, la bataille ne fut pas décisive. Le lendemain, se présenta une autre occasion de terminer la campagne en détruisant l'armée anglaise. Cette occasion, Napoléon la laissa échapper par sa faute.

L'empereur avait éloigné Blücher de Wellington, et, malgré l'arrêt dans l'action et le commencement de panique causés par l'approche du corps de d'Erlon, il avait battu en six heures 87,000 Prussiens avec 65,000 Français, démontrant ainsi, comme il le fit si souvent, l'inanité de son

1. Maréchal Wolseley, *Déclin et Chute de Napoléon*, 184.
2. Lettre citée par van Löben, 225, note.

axiome, que la victoire est toujours du côté des gros bataillons. Restait l'armée anglaise en position aux Quatre-Bras, où elle avait résisté avec avantage au maréchal Ney. Le 17 juin, l'empereur était maître de l'exterminer. Malheureusement cette bataille décisive et gagnée d'avance, dont il eut l'intuition en temps utile[1], il ne se prépara à la livrer qu'après avoir perdu quatre grandes heures dans l'attente et les hésitations. C'était laisser trop de répit à l'ennemi, Wellington décampa.

Sans doute, au point du jour, l'empereur ignorait la ligne de retraite des Prussiens et l'issue de la bataille des Quatre-Bras. Mais, entre sept et huit heures, il était informé par une dépêche de Pajol que l'armée de Blücher se repliait vers la Meuse, et par le rapport verbal de Flahaut que les Anglais étaient encore aux Quatre-Bras. S'il eût pris dès alors le parti auquel il se résolut seulement entre onze heures et midi, c'est-à-dire s'il eût marché vers les Quatre-Bras avec le corps de Lobau, la garde et les cuirassiers de Milhaud, ces troupes eussent débouché entre dix heures et dix heures et demie sur le flanc de l'armée anglaise, précisément au moment où elle levait ses bivouacs. Les forces de Wellington, en en retranchant les pertes de la veille et en y ajoutant les cinq brigades de la cavalerie d'Uxbridge, venues dans la nuit et dans la matinée, s'élevaient tout au plus à 35,000 fusils et sabres. Prise en flagrant délit de marche, attaquée à la fois sur sa gauche par les 30,000 soldats de Napoléon, sur son front par les 40,000 soldats

1. « ... Si cela était (si l'armée anglaise était restée aux Quatre-Bras), l'empereur marcherait directement sur elle par la route des Quatre-Bras, tandis que vous l'attaqueriez de front... et cette armée serait dans un instant détruite. » Soult à Ney, Fleurus, 17 juin (entre sept et huit heures du matin. Registre du major général).

de Ney, l'armée anglaise, soit qu'elle eût fait tête, soit qu'elle eût tenté une retraite bien aventureuse sur Genappe ou sur Nivelles, n'aurait pu éviter un désastre.

Au lieu de cela, Napoléon projeta d'abord de laisser son armée au bivouac pendant toute cette journée. Puis il se ravisa, mûrit un nouveau plan, envoya ses ordres, se mit en marche. Il était trop tard. L'empereur arriva aux Quatre-Bras à deux heures seulement. Les divisions anglo-néerlandaises avaient repassé la Dyle à Genappe. Il ne put que donner la chasse aux cavaliers de lord Uxbridge. Quand il rejoignit l'armée anglaise en position à Mont-Saint-Jean, la nuit approchait : « Je voudrais, dit-il, avoir le pouvoir de Josué pour retarder la marche du soleil ! » Mais il y avait quatorze heures que le soleil éclairait la terre, et Napoléon n'en avait pas profité.

On peut dire que les renseignements reçus par l'empereur à sept heures du matin ne lui semblaient ni assez précis, ni assez sûrs pour le déterminer à agir sur-le-champ. Etait-ce bien vers la Meuse que les Prussiens se repliaient, et pouvait-il s'engager à leur poursuite sans être assuré de la direction qu'ils avaient prise? D'autre part, pouvait-il, en cette incertitude, marcher avec son armée vers Bruxelles sans s'exposer à un retour offensif de Blücher, soit contre son flanc droit, soit sur ses lignes de communications? Quant à Wellington, était-il possible que, instruit de la défaite des Prussiens, il n'eût point déjà évacué sa position des Quatre-Bras? En ce qui regardait la retraite des Prussiens et la marche sur Bruxelles, les hésitations de l'empereur étaient parfaitement explicables. Mais

il n'avait pas d'aussi bonnes raisons pour différer le mouvement contre Wellington. Ce mouvement pouvait avoir de si grands résultats qu'il fallait l'entreprendre au plus tôt avec le corps de Lobau et la garde, même au risque d'une marche inutile. Ou Wellington se serait encore trouvé aux Quatre-Bras, et Napoléon l'aurait attaqué, de concert avec Ney, dans les conditions les plus favorables ; ou les Anglais auraient déjà décampé, auquel cas la garde et le 6ᵉ corps auraient effectué leur jonction avec les corps de d'Erlon et de Reille. La marche sur les Quatre-Bras, qui aurait pu aboutir à l'extermination de l'armée anglaise, ne pouvait en tout cas rien compromettre, car, vu la courte distance de ce point à Brye, il n'y avait pas plus d'inconvénient pour l'empereur à concentrer sa réserve sur son aile gauche qu'à la laisser avec son aile droite.

On a allégué encore la nécessité de donner du repos aux troupes et de les ravitailler en munitions. Le repos? Les cavaliers d'Exelmans et de Pajol, qui avaient combattu la veille jusqu'à la nuit close, ne se mirent pas moins en marche au lever du soleil. A plus forte raison, auraient pu partir, à sept heures du matin, la garde, qui avait été engagée peu de temps, et le 6ᵉ corps, qui avait tiré à peine quelques coups de fusil. Les munitions? Seuls les corps de Gérard et de Vandamme avaient besoin d'être ravitaillés, et cette opération fut certainement achevée avant midi. Quant aux 30,000 hommes du 6ᵉ corps et de la garde qui eussent marché sur les Quatre-Bras, leurs gibernes et leurs coffrets étaient encore bien garnis.

Il y a donc d'autres causes à l'inaction de l'empe-

reur dans la matinée du 17 juin. Charras, le général Berthaut, Ropes, plus encore le maréchal Wolseley, l'attribuent à son état de santé. (Wolseley ni Ropes ne précisent le mal dont il souffrait ; Charras assure qu'il avait *toutes* les maladies[1].) Il est possible, en effet, que Napoléon ait subi, dans la nuit de la bataille de Ligny, une de ces crises d'ischurie auxquelles il était sujet depuis trois ans et qui étaient devenues assez fréquentes en avril et en mai 1815[2]. Grouchy rapporte incidemment que l'empereur était fatigué en quittant, le 17 au matin, le château de Fleurus. Selon le général Le Sénécal et le colonel de Blocqueville, l'un, chef d'état-major, l'autre, premier aide de camp de Grouchy, Napoléon avait été malade dans la nuit[3]. Encore une fois, c'est possible. Mais, comme l'a dit Thiers : « Quel que fût l'état de santé de Napoléon en 1815, son activité ne s'en ressentit point. »

Repassons ces journées mémorables où, à en croire le maréchal Wolseley, Napoléon était « sous un voile de léthargie ». Le 15 juin, l'empereur se lève à trois heures, va jusqu'à Jamignon, remonte à cheval, s'empare de Charleroi, prescrit le mouvement de l'aile gauche, dirige à l'aile droite le combat de Gilly et rentre à Charleroi à dix heures du soir. Le 16, il dépêche des aides de camp et écrit des ordres dès quatre heures du matin. A neuf heures, il se rend à cheval au moulin de Fleurus, livre la bataille de Ligny et, à l'assaut final, au crépuscule, il

1. Cette énumération pathologique, supprimée dans l'édition de Paris, se trouve aux pages 512-514 de l'édition en un volume, publiée à Bruxelles en 1863. Charras s'exprime là sans nulle réticence.

2. **1815**, I, 613-615, et les notes.

3. Grouchy, *Relation succincte*, 18, et Appendice IV, 5, déclaration de Le Sénécal. Déclaration de Blocqueville. (Arch. Guerre, Armée du Nord, à la date du 18 juin.)

se porte de sa personne avec la garde au-delà des premières lignes prussiennes. Il se couche passé dix heures. S'il est malade pendant la nuit, il ne se trouve pas moins le lendemain, à dix heures du matin, à Brye, passant ses troupes en revue et faisant donner des soins aux blessés. Puis il marche sur les Quatre-Bras à la tête des troupes qu'il devance dans son impatience. Il attaque la cavalerie anglaise et la poursuit à l'avant-garde, trois lieues durant, à une allure de steeple-chase et sous une pluie torrentielle. Au Caillou, où, tout ruisselant d'eau, mouillé comme s'il sortait d'un bain, il prend gîte après le coucher du soleil, il dicte des ordres pour l'armée et s'absorbe dans la lecture des lettres de Paris. Il se jette sur son lit quelques instants; puis, à une heure du matin, il se relève et fait à pied, sous la pluie qui tombe encore, la tournée entière de ses avant-postes. Rentré vers trois heures, il écoute les rapports des reconnaissances et des espions. Il dicte de nouveaux ordres. A partir de neuf heures, il est sur le champ de bataille. Il ne le quitte qu'en pleine nuit, avec les derniers carrés de la garde; et, toujours à cheval, il va traverser la Sambre à Charleroi, à huit lieues de la Belle-Alliance. Sur quatre-vingt-seize heures, cet homme, que l'on représente comme abattu et déprimé par la maladie, sans énergie, sans résistance au sommeil et incapable de se tenir à cheval, prit à peine vingt heures de repos; et, en supposant qu'il ait mis pied à terre pendant les trois quarts du temps des deux grandes batailles, il resta en selle plus de trente-sept heures.

En 1815, Napoléon était encore d'une santé à supporter les fatigues de la guerre, et son cerveau

n'avait rien perdu de sa puissance. Mais, chez lui, le moral ne soutenait plus le génie. Tandis que dans les dictées de Sainte-Hélène il s'efforçait de démontrer qu'il n'avait pas commis de fautes au cours de sa dernière campagne, dans ses entretiens familiers il laissait échapper le secret de ces fautes : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première... Je sentais la fortune m'abandonner. Je n'avais plus un avantage qui ne fût immédiatement suivi d'un revers... Aucun de ces coups ne me surprit, car j'avais l'instinct d'une issue malheureuse [1]. » Cet état d'esprit explique les heures perdues par l'empereur pendant la campagne, ses irrésolutions, ses vues parfois troublées, le répit laissé à l'ennemi. Il ne croit plus au succès; sa hardiesse fléchit avec sa confiance. Il n'ose plus saisir, brusquer l'occasion. Dans sa foi en sa destinée, il a toujours été un joueur audacieux. Maintenant qu'il sent la fortune contraire, il devient un joueur timide. Il hésite à engager la partie, n'obéit plus à l'inspiration, temporise, pèse les chances, voit le pour et le contre, ne veut rien risquer qu'à coup sûr.

III

Pour agir librement contre les Anglais, l'empereur devait être protégé contre un retour offensif de Blücher. Où étaient les Prussiens ? en retraite vers la Meuse ou en marche pour se réunir à Wellington au sud de Bruxelles? L'empereur chargea Grouchy

1. Las-Cases, VII, 179-183. Cf. Mollien, *Mém.*, IV, 198. Lavallette, *Mém.*, II, 170-176. Fragments des Mémoires de Molé. (*Revue de la Révolution*, XI, 96.) Notes de Lucien. (Arch. Affaires étrangères, 1815.)

de retrouver leurs traces et de les poursuivre. On a dit que, dans le doute où il se trouvait sur la direction de retraite des Prussiens, Napoléon aurait dû, à tout hasard, dès le 17 juin à dix ou onze heures, ordonner à Grouchy de marcher latéralement par la rive gauche de la Dyle. L'empereur a lui-même réfuté cette critique : « Si Grouchy, dit-il en substance, avait marché dès le 17, vers midi, par la rive gauche de la Dyle, sans savoir où se dirigeaient les Prussiens, il eût, assurément, couvert le flanc de la colonne principale, mais il eût aussi laissé sans protection nos lignes de communications[1]. » En effet, les Prussiens, s'ils s'étaient repliés sur Namur, auraient pu se reporter vers Charleroi pour couper l'armée impériale de sa base d'opération.

On a dit aussi qu'en détachant sur la droite seulement deux corps de cavalerie, du canon et une division d'infanterie, forces suffisantes pour observer les Prussiens, l'empereur aurait conservé avec lui 20,000 hommes de plus, qui lui auraient été très utiles à Waterloo. Sans doute, en 1814, après Arcis-sur-Aube, Winzingerode, avec 10,000 chevaux, avait imposé pendant deux jours à toute l'armée française. Il y a cependant des objections. Malgré l'absence des corps de Vandamme et de Gérard, et de la cavalerie de Pajol et d'Exelmans, on se trouva à Waterloo en nombre un peu supérieur aux Anglais ; et, si une partie de l'armée n'avait été paralysée par l'approche des Prussiens, on eût vraisemblablement emporté, vers cinq heures, le plateau de Mont-Saint-Jean. Or Napoléon avait détaché 33,000 hommes avec Grouchy précisément

1. Napoléon, *Notes sur l'Art de la Guerre*, du général Rogniat. (*Corresp.* XXXI, 400.)

pour contenir les Prussiens. Il était d'une tout autre importance d'éloigner Blücher du champ de bataille que d'y avoir soi-même 20,000 hommes de plus.

Cette division de l'armée en deux masses, tant blâmée par les historiens de la campagne de 1815, c'est la stratégie coutumière à Napoléon. C'est ainsi qu'il manœuvra à Marengo[1], à Iéna, à Friedland et dans toute la campagne de France, si admirée à juste titre. Quand on a à lutter contre deux armées, il faut bien cependant tenter de contenir l'une tandis que l'on porte tout son effort sur l'autre.

Mais Grouchy pouvait-il s'opposer aux mouvements des Prussiens, et, tout d'abord, les ordres de l'empereur étaient-ils assez précis, assez explicites pour qu'il ne pût se méprendre et qu'il sût bien que son principal objectif était de parer à un retour offensif de Blücher sur le flanc ou sur les derrières de l'armée ? Il est présumable que dans ses instructions verbales Napoléon l'avait expliqué au maréchal; mais il y a sur les paroles de l'empereur à Grouchy des témoignages si intéressés et si contradictoires, qu'il faut, en bonne critique, s'en rapporter au seul ordre écrit. J'ai cité cet ordre intégralement. J'en rappelle les dispositions essentielles :

1. « Napoléon méritait d'être battu à Marengo, et il faut peut-être chercher dans cette victoire injuste la source des défaites qui ruinèrent plus tard l'édifice napoléonien. » York de Wartenbourg, *Napoleon als Feldher*, I, 57.

Cette opinion est en tout cas curieuse à citer. Il y a d'autres opinions plus curieuses encore dans le livre de York de Wartenbourg. Il n'admire sans réserve que deux campagnes : celle de 1796 et celle de 1814. En 1805, en 1806, en 1807, en 1808, en Espagne, il signale déjà chez Napoléon des fautes nombreuses, « un relâchement des ressorts », des « symptômes d'affaiblissement ». A Wagram, Napoléon ne sut pas profiter de la victoire; en Russie, il fut pitoyable. Il redevient presque lui-même dans la campagne de 1813, se surpasse dans la campagne de 1814, et n'est plus bon à rien dans celle de 1815. York constate sans expliquer. Il serait, de fait, fort difficile d'expliquer comment, après 1796, le génie militaire de Napoléon subit une éclipse de seize années, brilla du plus bel éclat pendant une année et disparut de nouveau

« Rendez-vous à Gembloux ; éclairez-vous dans la direction de Namur et de Maëstricht ; poursuivez l'ennemi. Il est important de pénétrer si Blücher veut se réunir à Wellington pour livrer bataille en avant de Bruxelles. »

Si, à la vérité, l'empereur, dans cette lettre, ne prescrit pas explicitement à Grouchy de couvrir l'armée, il me paraît bien qu'il le lui prescrit implicitement. « Pénétrer si Blücher veut se réunir à Wellington », voilà l'important. Or, comme Grouchy a avec lui non point quelques escadrons suffisants pour reconnaître l'ennemi, mais une armée capable d'une sérieuse résistance, il doit non seulement renseigner l'empereur, mais aussi le protéger contre un retour offensif en manœuvrant de façon à s'interposer entre les Prussiens et l'armée impériale. Un homme qui avait fait vingt ans la guerre ne pouvait se méprendre sur le but de l'opération dont il était chargé. Et, de fait, ces mots de la lettre de Grouchy, du 17 juin au soir : «... Je suivrai les Prussiens dans la direction de Wavre afin de les séparer de Wellington » prouvent qu'il avait bien compris les instructions implicites de l'empereur.

Par malheur, Grouchy ne sut manœuvrer ni assez rapidement, ni assez intelligemment, ni assez résolument. Le 17 juin, ses troupes marchèrent avec une lenteur incroyable. Alors que Napoléon atteignit la Belle-Alliance à sept heures du soir, ayant fait près de six lieues en combattant, Grouchy n'arriva qu'à la même heure à Gembloux, à quatorze kilomètres de Saint-Amand. Et, bien que dans ces longs jours on pût encore marcher deux heures, il fit bivouaquer son armée. Il pouvait, le lendemain, regagner le

temps perdu. Renseigné comme il l'était, il n'y avait aucun doute pour lui : les Prussiens se dirigeaient sur Wavre afin de rejoindre Wellington. La marche par la rive gauche de la Dyle, que n'avait pu prescrire l'empereur, parce qu'il ignorait la direction de retraite de Blücher, Grouchy, qui connaissait désormais cette direction, ne devait pas hésiter à l'entreprendre. Il ne risquait rien en tout cas; car ou les Prussiens seraient encore à Wavre et il les tournerait par la rive gauche, manœuvre plus avantageuse que de les aborder par la rive droite ; ou ils seraient déjà en marche soit sur Bruxelles, soit sur Mont-Saint-Jean, auquel cas il leur ferait une poursuite de flanc ou viendrait prolonger la droite de l'empereur. Grouchy devait donc, le 18 juin, marcher sur Wavre, non pas à sept heures du matin, en une seule colonne et par Walhain et Corbais, comme il le fit, mais au lever du jour, en deux colonnes et par Vilroux, Mont-Saint-Guibert et Ottignies[1]. En route dès quatre heures du matin, les deux colonnes seraient arrivées au bord de la Dyle, aux ponts de Mousty et d'Ottignies (17 et 18 kilomètres de Gembloux) entre neuf et dix heures. En comptant une heure et demie pour l'écoulement des troupes par les deux ponts, Grouchy se serait trouvé à onze heures sur la rive gauche de la Dyle, avec toute son armée.

Auparavant, sans doute (vers huit heures), le colonel Ledebur, en observation à Mont-Saint-Guibert avec le 10[e] hussards et deux bataillons, aurait

1. Vandamme bivouaqué à Gembloux et au nord de Gembloux aurait pris par Cortil, Alerne, Hévillers et Mont-Saint-Guibert; Gérard, qui avait passé la nuit au sud de Gembloux, aurait pris par Saint-Géry, Vilroux et Court-Saint-Etienne. (Voir la carte II, à la fin du volume.)

aperçu les têtes de colonnes de Grouchy. Son détachement n'étant pas assez fort pour résister, il se serait replié sur Wavre et aurait d'abord envoyé une estafette à Gneisenau pour l'informer de l'approche des Français. La dépêche fût arrivée à Wavre vers neuf heures, alors que le seul corps de Bülow était en marche. Selon les présomptions, Blücher ou plutôt Gneisenau, qui avait de fait toute l'autorité, n'aurait point modifié les ordres prescrivant à Bülow et à Pirch Ier de marcher sur Chapelle-Saint-Lambert, mais il eût pris des mesures pour défendre les abords de Wavre avec les corps de Zieten et de Thielmann. En attendant le développement de la manœuvre des Français, se fût-il borné à laisser ces deux corps en position à Bierges et à Wavre? ou informé que Grouchy passait sur la rive gauche de la Dyle, eût-il fait avancer Zieten et Thielmann à la rencontre de l'armée française par Bierges et Limelette? Dans la première hypothèse, il eût été loisible à Grouchy, entendant le canon de l'empereur, de marcher par sa gauche sur Ayviers ou Maransart, mouvement qui l'eût amené près du champ de bataille à deux heures et demie, soit deux grandes heures avant que Blücher prit l'offensive. Dans la seconde hypothèse — la plus vraisemblable, je le reconnais, — Grouchy, en bonne position sur le plateau de Mousty-Céroux, y eût résisté sans peine avec 33,000 hommes aux 40,000 Prussiens de Zieten et de Thielmann. Mais eût-il pu, entre onze heures et quatre heures, leur infliger une défaite assez décisive pour les mettre hors de cause et pour redevenir libre de marcher sur Maransart? C'est douteux.

Par cette bataille, Grouchy eût en tout cas retenu loin de Mont-Saint-Jean les corps de Zieten et de Thielmann, ce qui n'eût pas été sans importance. Et d'abord, la panique qui se produisit à la fin de la bataille de Waterloo, quand Zieten déboucha sur Papelotte, eût été évitée. Il y a plus. On a vu qu'à six heures et demie, au moment où, de l'aveu du colonel Kennedy, aide de camp d'Alten, « le centre de la ligne anglaise était ouvert », l'approche du corps de Zieten permit aux généraux Vandeleur et Vivian de porter de l'extrême gauche au centre leurs 2,600 chevaux frais et raffermit la confiance de Wellington. Si cet appui — appui effectif et moral — lui eût fait défaut, il est probable qu'il n'aurait pu rasseoir sa position avant l'assaut de la moyenne garde, et que, sous cette suprême poussée, la ligne anglaise eût cédé. Wellington a reconnu qu'il s'était trouvé, le 18 juin, dans le plus grand péril. « Deux fois, a-t-il dit, j'ai sauvé la journée par mon obstination ; mais j'espère n'avoir jamais à livrer une pareille bataille[1]. » On peut croire aussi que si Blücher avait entendu dès midi, à deux lieues sur son flanc gauche, la canonnade d'une grande bataille, et que si des estafettes fussent venues, d'heure en heure, lui annoncer les échecs successifs de ses lieutenants, il eût lui-même attaqué Plancenoit avec moins de résolution. Il ne faut pas oublier enfin que, si l'empereur avait été prévenu entre huit et neuf heures du matin, par une dépêche de Gembloux, que Grouchy allait passer la Dyle à Ottignies, il aurait pu, bien avant midi, lui faire parvenir de nouveaux ordres, et il se serait trouvé à même de rester toute

1. Colonel Frazer, *Letters*, 560.

la journée en étroite communication avec lui. Quelles conséquences!

La grave faute stratégique que Grouchy avait commise le matin en suivant servilement les traces des Prussiens, il aurait pu la réparer à onze heures et demie en marchant au canon selon le conseil de Gérard. A cette heure-là, Exelmans avait trois brigades de dragons entre Corbais et la Baraque et une brigade à la ferme de la Plaquerie (1,500 mètres d'Ottignies); le corps de Vandamme était arrêté à Nil-Saint-Vincent; le corps de Gérard arrivait à Walhain; Pajol avec sa cavalerie et la division Teste marchaient de Grand-Leez sur Tourinnes. Il fallait pousser Exelmans jusqu'aux bois de la Huzelle, — plus loin vers Wavre, s'il le pouvait faire sans se compromettre, — de façon à inquiéter l'ennemi et à lui masquer le mouvement de l'armée; diriger Vandamme sur Ottignies par Mont-Saint-Guibert, et Gérard sur Mousty par Cour-Saint-Etienne; enfin rappeler Pajol, qui serait venu former l'arrière-garde. Mise en route à midi, la tête de colonne de Vandamme eût atteint le pont d'Ottignies (10 kilomètres de Nil-Saint-Vincent) vers trois heures et quart, tandis que la tête de colonne de Gérard, partie un quart d'heure plus tôt, serait arrivée au pont de Mousty (13 kilomètres de Walhain) vers quatre heures. Après avoir passé la Dyle, les troupes devant désormais cheminer sur une seule route, Vandamme aurait pris la tête, et sa première division fût arrivée à Maransart (2 lieues d'Ottignies, par Céroux), vers six heures. Pour cela, sans doute, il eût fallu marcher, pendant ce trajet de 18 kilomètres, au train moyen de trois kilomètres à l'heure. Nonobstant les mauvaises traverses, les chemins

embourbés, tous d'ailleurs jusqu'à la Dyle en pente vers cette rivière, et malgré le temps qu'aurait pris le passage des ponts, cette allure était possible[1], surtout si l'on songe qu'à chaque pas on eût entendu le canon plus proche et plus intense. Quel facteur moral pour des soldats de 1815, aller secourir l'empereur et combattre sous ses ordres et sous ses yeux!

Voyons maintenant si, comme l'ont prétendu Char-

1. Théoriquement, la vitesse de marche d'une colonne de trois armes est de 4 kilomètres à l'heure, y compris la halte horaire. Mais, dans la pratique, on fait tantôt plus, tantôt moins de chemin, selon l'état des routes, la longueur des étapes, le degré de la température, l'entraînement physique et moral des troupes.

Je citerai deux exemples, décisifs en la question traitée ici. L'un se rapporte à la marche des troupes mêmes de Grouchy, le 19 juin ; l'autre à un mouvement analogue à celui que Grouchy aurait dû opérer le 18 juin, et qu'exécuta avec un grand succès, en 1870, le général de Voigts-Rhetz, commandant le 10e corps prussien.

Le 19 juin 1815, comme je l'ai rapporté précédemment, les corps de Gérard et de Vandamme se trouvaient à midi en ligne entre Rosieren et la Bavette : le premier avait marché et combattu depuis trois heures du matin, l'autre depuis sept heures. A midi, le corps de Gérard se mit en retraite par le pont de Limale, la Baraque, Corbais et Gembloux, sur Temploux où la tête de colonne arriva vers neuf heures du soir. Il fit donc 8 lieues en neuf heures, ce qui est autrement difficile que de faire 19 kilomètres en cinq heures. Le corps de Vandamme se replia sur Wavre où il resta en position jusque vers six heures. Il marcha alors sur Rhisnes par Dion-le-Mont, Tourinnes et Grand-Leez. Il atteignit Rhisnes à minuit, ayant fait plus de 8 lieues en six heures.

Le 16 août 1870, le général de Voigts-Rhetz marchait avec le 10e corps prussien, de Pont-à-Mousson par Thiaucourt sur Saint-Hilaire. Vers Thiaucourt, il entendit le canon de Rézonville. Loin d'imiter l'exemple de Grouchy, il fit faire tête de colonne à droite, pour porter ses troupes sur le lieu du combat. La 20e division (Kraatz) qui marchait la première, partit de Thiaucourt à onze heures et demie avec deux batteries. Elle prit par Chambley, et, dès trois heures et demie, elle s'engagea dans les bois de Tronville contre les Français jusqu'alors victorieux. Or, de Thiaucourt au bois de Tronville, il y a plus de 20 kilomètres. En *quatre heures* la division Kraatz (forte de douze bataillons), avait donc fait *cinq lieues*, après en avoir fait *quatre* dans la matinée (de Pont-à-Mousson à Thiaucourt).

Sur ce mouvement du 10e corps prussien, en tout point semblable à celui qu'aurait dû faire Grouchy, la *Relation du Grand Etat-Major prussien* dit (I, 570) : « En raison de l'évidente supériorité numérique des Français, la situation était très critique quand la 20e division apparut sur le champ de bataille. » Et Alfred Duquet (*les Grandes Batailles de Metz*, 154) conclut : « On peut dire que, ce jour-là, le général de Voigts-Rhetz sauva l'armée prussienne. »

ras et d'autres, les Prussiens auraient pu entraver ce mouvement. A midi, Bülow se trouvait à Chapelle-Saint-Lambert avec sa cavalerie et deux divisions; ses deux autres divisions étaient en marche pour l'y rejoindre. Le corps de Pirch I[er], bivouaqué à Aizemont, commençait à peine de passer le pont de Wavre; le corps de Zieten, bivouaqué à Bierges, allait se mettre en mouvement vers Ohain par Fromont. Le corps de Thielmann, destiné à rester le dernier en position au bord de la Dyle, était massé entre Wavre et la Bavette. Ledebur, enfin, avec son détachement, occupait Mont-Saint-Guibert où il se tenait fort tranquille, sans se douter le moins du monde qu'il fût débordé sur sa gauche.

Si Grouchy avait marché sur Ottignies et Maransart au lieu de marcher sur Wavre, les choses, du côté des Prussiens, se seraient passées, du moins jusqu'à trois heures, exactement comme elles eurent lieu. Entre une heure et deux heures, Ledebur se fût frayé passage à travers la cavalerie d'Exelmans; à deux heures, les divisions Brauze et Langen (corps de Pirch), entendant le combat engagé au bois de la Huzelle entre les tirailleurs de Ledebur et les dragons d'Exelmans, qui avaient deux batteries, auraient marché dans la direction de ce bois, et Thielmann aurait différé son départ jusqu'à l'issue du combat. Vers trois heures, il est vrai, l'ennemi aurait reconnu que l'attaque d'Exelmans, non soutenue par de l'infanterie, n'était qu'une démonstration. Les Prussiens auraient alors repris le mouvement prescrit. Le second échelon de Pirch (divisions Brauze et Langen) aurait passé le pont de Wavre et se serait dirigé sur Chapelle-Saint-Lambert. Thielmann eût laissé seulement quelques

bataillons à Wavre, et il se fût préparé à marcher sur Couture avec le gros de ses troupes. Mais pour se porter de la Bavette dans la direction de Couture, il aurait dû attendre le défilé des divisions Brauze et Langen et de la cavalerie de Sohr (du corps de Pirch), lesquelles, on l'a vu, durent attendre le défilé de tout le corps de Zieten, qui avait dû laisser passer devant lui la queue du corps de Bülow et les divisions de tête du corps de Pirch. L'état-major prussien avait si mal conçu la disposition de marche que l'entrecroisement des différentes colonnes était inévitable. La colonne principale (Bülow et Pirch Ier), en marche de Dion-le-Mont et d'Aisemont par Wavre sur Chapelle-Saint-Lambert, devait intercepter la route au corps de Zieten se portant de Bierges sur Ohain par Fromont, et au corps de Thielmann qui avait l'ordre de se diriger de la Bavette sur Couture.

Dans ces conditions, Thielmann se serait mis en mouvement au plus tôt à quatre heures. De la Bavette à Maransart par Couture il y a 14,500 mètres. Le IIIe corps prussien n'aurait donc pu arriver à Maransart avant huit heures trois quarts, beaucoup trop tard, par conséquent, pour arrêter Grouchy. A ce moment-là, Bülow, pris de flanc par les troupes de Grouchy, tandis qu'il luttait contre Lobau et la jeune garde, eût été depuis plus d'une heure refoulé au-delà du bois de Paris, sinon, peut-être, exterminé dans la vallée de la Lasne.

Grouchy agit en aveugle, mais Napoléon ne fit rien pour l'éclairer. Bien que prévenu le soir du 17 juin, par Milhaud, de la retraite d'une colonne ennemie vers la Dyle ; bien qu'instruit dans la nuit, par une dépêche de Grouchy, de la marche d'au moins un corps prussien vers Wavre ; bien

que mis en garde, le matin du 18 juin, par le prince Jérôme, contre une jonction probable des deux armées ennemies aux débouchés de la forêt de Soignes, c'est seulement à une heure après midi, quand la bataille était engagée, que l'empereur fit expédier à Grouchy l'ordre formel et précis de couvrir sa droite. Sans doute, il avait cru jusqu'alors, il croyait même encore, que le maréchal manœuvrait pour remplir ce grand objet ; sans doute, la lettre de Grouchy où il était dit : « Je suivrai les Prussiens afin de les séparer de Wellington » avait fortifié cette opinion. Mais fallait-il avoir tant de confiance en Grouchy ? N'était-il pas bien hasardeux de s'en reposer, pour la sûreté de son flanc droit, avec un adversaire aussi hardi que Blücher, sur l'intelligence stratégique, l'initiative et la résolution d'un chef qui n'avait jamais exercé un commandement si important ? L'empereur, en tout cas, aurait dû lui renouveler ses instructions beaucoup plus tôt, et en les précisant mieux qu'il ne l'avait fait la première fois.

IV

A Waterloo, Napoléon voulait engager l'action de bon matin : ses ordres en témoignent. Si la bataille avait commencé vers six ou sept heures, la grosse faute stratégique de Grouchy et la négligence de l'empereur à lui réitérer ses ordres n'auraient point eu de conséquences, car l'armée anglaise eût été culbutée avant l'arrivée des Prussiens[1]. Le corps de Lobau, la jeune garde, la cavalerie

1. Clausewitz suppose tout à fait gratuitement que, si la bataille avait commencé plus tôt, les Prussiens auraient aussi attaqué plus tôt. Il oublie

de Domon et de Subervie, que l'empereur employa contre Bülow, et la vieille garde elle-même, qu'inquiet pour sa droite il conserva en réserve jusqu'au dernier moment, eussent certainement, en appuyant les autres troupes, déterminé vers midi ou une heure, auparavant peut-être, la retraite de Wellington.

L'état du terrain, ou, si l'on veut chicaner, la fausse appréciation de l'état du terrain, par Drouot et les officiers d'artillerie, obligea l'empereur à modifier ses ordres. L'attaque fut remise de six ou sept heures à neuf heures, puis différée derechef, les troupes n'étant point encore sur leurs positions. Ce retardement sauva l'armée anglaise.

Une attaque contre la gauche de l'ennemi, très faible et très en l'air, ou même contre sa droite, ce qui eût permis un vaste déploiement, eût été plus aisée et moins meurtrière que l'assaut au centre, cela est certain. Mais Napoléon, manœuvrant entre deux armées, se trouvait entre les deux mâchoires d'un étau. Il ne suffisait pas d'éloigner l'une d'elles pour un jour ou deux, comme il l'avait fait à Ligny : il fallait la briser.

que, à onze heures du matin, Bülow avait seulement à Chapelle-Saint-Lambert la cavalerie du prince Guillaume et la division Losthin, en tout 9,000 sabres et fusils, et qu'il était séparé du champ de bataille par 7 kilomètres de mauvais chemins et les rudes défilés de la Lasne. Il est bien difficile de croire qu'il se fût aventuré à secourir les Anglais au risque presque certain d'être entraîné dans leur déroute. Les généraux prussiens étaient ardents, mais circonspects. On a vu que Blücher hésita une heure avant de s'engager dans les défilés de la Lasne, et qu'il se démasqua seulement à quatre heures et demie. On a vu aussi que Zieten, à six heures et demie, refusa nettement à l'aide de camp de Wellington de marcher sur Papelotte tant que le gros de son corps d'armée n'aurait pas serré sur son avant-garde ; qu'il rebroussa même chemin, craignant de se compromettre et qu'il fallut les représentations et les prières de Müffling, accouru au galop, pour le déterminer à revenir sur ses pas. Il n'est pas douteux que Bülow ne se fût montré aussi prudent que Zieten. En tout cas, son intervention eût été trop tardive.

Pour cela, l'empereur devait percer le centre de l'armée anglaise[1] et en écraser les ailes rompues. « Napoléon, disait Wellington, m'a attaqué à la vieille manière, et je l'ai repoussé à la vieille manière. » En raison des circonstances et malgré la position très resserrée de l'ennemi, « la vieille manière » était pour l'empereur la meilleure à employer.

Mais combien de méprises, de négligences, de fautes dans l'exécution! On a vu que la démonstration contre Hougoumont, ordonnée par l'empereur, dégénéra par l'ardeur de Jérôme, l'entraînement des soldats, le manque de vigilance et de fermeté de Reille, en une attaque à fond dans laquelle fut inutilement sacrifiée la moitié du 2e corps. On a vu aussi que la lourde formation des quatre divisions du général d'Erlon fut la cause virtuelle de la confusion où elles se trouvèrent en atteignant les crêtes et de la déroute lamentable où les mit la cavalerie anglaise.

Comment Reille qui, selon l'ordre de l'empereur, devait « s'avancer à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon », n'opéra-t-il pas ce mouvement? L'une de ses divisions (celle de Jérôme) était, il est vrai, engagée à Hougoumont, mais Bachelu et Foy restaient disponibles pour marcher contre le centre droit ennemi.

Comment Ney, qui avait sous son commandement immédiat toute la première ligne, les corps de d'Erlon et de Reille, plus de 30,000 baïonnettes, donna-t-il vainement deux assauts à la Haye-

1. Clausewitz, tout en préconisant (à tort, au moins au point de vue stratégique) une attaque sur l'aile droite, convient en somme que, seule, une attaque contre le centre, si hasardeuse qu'elle fût, pouvait avoir un résultat décisif.

Sainte, défendue par cinq compagnies? Comment n'en fit-il pas éventrer les murs à coups de boulets? Comment, ayant échoué deux fois dans l'attaque de cette ferme, n'y renouvela-t-il pas les assauts? Comment n'obéit-il pas à l'ordre de l'empereur, comment ne comprit-il pas que la possession de la Haye-Sainte — « clé de la position anglaise », dit l'aide de camp d'Alten, Kennedy — était son premier objectif?

Ney trouva plus court de commencer par la fin. Trop circonspect aux Quatre-Bras, le voici trop audacieux devant Mont-Saint-Jean. Il risque avant l'heure, sans ordres, sans préparation, sans soutiens, le grand mouvement de cavalerie projeté par l'empereur. Il s'imagine culbuter avec des cavaliers une infanterie non ébranlée et occupant une position dominante. Il lance follement à l'assaut les deux corps de cuirassiers, la garde à cheval et même la brigade de carabiniers — dernière réserve de cavalerie de l'armée — que Kellermann a arrêtée avec l'ordre formel de ne pas bouger. Quelle qu'en soit la témérité, ces héroïques charges pourraient cependant réussir si elles étaient soutenues par de l'infanterie. Il y a près de la Belle-Alliance, à petite portée de canon de la position anglaise, la moitié du corps de Reille. Ces douze bataillons n'ont point encore été engagés; ils attendent l'arme au pied. Ney, qui, selon la remarque de Napoléon, « oubliait, dans le feu de l'action, les troupes qu'il n'avait pas sous les yeux », ne pense pas à les mener au plateau. C'est seulement quand les dernières charges ont été repoussées, quand l'intervention de l'infanterie n'est plus opportune, qu'il lance

ces 6,000 hommes sur les rampes de Mont-Saint-Jean, où ils sont décimés sans utilité.

Il est près de six heures. La Haye-Sainte dont Ney a tenté de s'emparer à deux heures, puis à quatre heures, est toujours au pouvoir de l'ennemi. Il faut pourtant que l'empereur renouvelle l'ordre de s'en rendre maître coûte que coûte. Cette fois, Ney emporte la position, et c'est seulement alors que Wellington se juge en péril. Par malheur, il est bien tard pour profiter de ce point d'appui. Hommes et chevaux sont harassés. Napoléon donne au maréchal la moyenne garde pour un effort suprême; mais au lieu de faire brèche à la ligne anglaise avec ces cinq bataillons de héros formés en une seule colonne, Ney les dispose en échelons, de telle façon que chacun d'eux se trouve, sur chaque point, en nombre deux ou trois fois inférieur à l'ennemi.

Il semble qu'à l'aile droite il y eut aussi des négligences et des fautes. La cavalerie de Domon et de Subervie se porta aux débouchés du bois de Paris quand elle aurait dû en surveiller les approches. La défense de Lobau fut valeureuse, mais mal conçue et mal préparée. Ce n'est pas à 1,200 mètres seulement à l'est de la Belle-Alliance et en terrain découvert qu'il fallait s'établir pour arrêter les Prussiens. A une heure et demie, quand le corps de Bülow était encore immobile à Chapelle-Saint-Lambert, Lobau avait reçu de l'empereur l'ordre de se porter dans cette direction « et de choisir une bonne position intermédiaire où il pût, avec 10,000 hommes, en arrêter 30,000 ». Cette « bonne position intermédiaire », Lobau ne la chercha point. C'était les hauteurs escarpées qui dominent la vallée de la Lasne en face l'unique pont

de Lasne. Là, ses communications avec le gros de l'armée assurées par les nombreux escadrons de Domon et de Subervie, Lobau eût fait une résistance autrement longue et autrement efficace que devant Plancenoit. Peut-être même eût-il été inexpugnable. Clausewitz avoue que Blücher aurait été contraint de le tourner par Couture. C'était bien du temps de gagné pour l'empereur! Au cas même où Lobau aurait hésité à se porter si loin en flèche (une lieue de la Belle-Alliance), au moins aurait-il dû occuper le bois de Paris.

Dans les péripéties de la bataille, on suit le développement du plan de l'empereur tel qu'il l'avait exposé le matin au prince Jérôme : Préparation par l'artillerie, attaque des corps de d'Erlon et de Reille, charges de la cavalerie, assaut final par le corps de Lobau et la garde à pied. Mais la présence des Prussiens sur sa droite obligea l'empereur à employer pour les contenir le 6e corps et la jeune garde et à conserver trop longtemps la vieille garde en réserve. D'autre part, au lieu d'opérer contre les Anglais avec méthode et avec ensemble, on agit par à-coups, d'abord maladroitement, ensuite intempestivement, enfin désespérément.

Pour juger avec équité le commandant en chef, qui était le plus grand des capitaines, il faut se rappeler comment ses ordres furent compris et exécutés, quand ils ne furent pas méconnus. Le maréchal de Saxe a dit dans ses *Rêveries sur l'Art de la Guerre :* « La disposition d'un général d'armée doit être correcte et simple, comme qui dirait : *Tel corps attaquera et tel corps soutiendra*. Il faut que les généraux qui sont sous lui soient gens bien bornés s'ils ne savent pas exécuter cet ordre

et faire la manœuvre qui convient. Ainsi le général d'armée ne doit pas s'en occuper ni s'en embarrasser. Il en verra mieux et se conservera le jugement plus sain, et sera plus en état de profiter des situations. Il ne doit pas être partout et faire le sergent de bataille. »

De tant de fautes commises à Waterloo, Charras, York de Wartenbourg, le maréchal Wolseley ont conclu que l'empereur, terrassé par le mal, s'abandonna, resta inerte et aveuglé loin du champ de bataille et laissa le combat sans direction. Sur l'état physique et moral de Napoléon le 18 juin, les témoignages sont contradictoires. Le colonel Baudus rapporte que l'empereur « était plongé dans une espèce d'apathie[1] ». Selon des traditions orales citées par le maréchal Canrobert et par le général du Barail, Napoléon dormit pendant la bataille de Waterloo. (Il dormit aussi à Iéna et à Wagram et n'en dirigea pas moins victorieusement le combat.) Mais le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui fit la campagne de 1815 dans l'état-major impérial, racontait que, loin de sommeiller, l'empereur était nerveux et impatient, et frappait sans cesse sa botte de sa houssine. (C'est ainsi que Coignet peint Bonaparte à Marengo avant l'arrivée des divisions de Desaix.) Dans son journal manuscrit, le général Foy écrit qu'il voyait l'empereur se promener en

1. « Apathie absolument semblable à celle qu'il avait eue à la Moskowa, » dit le colonel Baudus, qui était attaché à l'état-major de Bessières pendant la campagne de Russie. Or, s'il est certain que le jour de la Moskowa l'empereur souffrit d'une crise d'ischurie, il n'est point du tout démontré qu'il se tint loin du champ de bataille et qu'il était abattu au point de se désintéresser de ce qui s'y passait. Les témoignages de Gourgaud et du général Pelet, les rapports du prince Eugène, de Ney et de Murat ne concordent point avec le récit de l'éloquent général de Ségur. Clausewitz a dit : « Les circonstances expliquent et justifient complètement, à mes yeux, la manière dont Napoléon procéda à la Moskowa. »

long et en large, les mains derrière le dos. Je n'ai lu nulle part que le guide Decoster, si loquace et si prodigue de détails, ait jamais parlé de la prostration de Napoléon. Walter Scott, qui avait questionné ce cabaretier quelques mois après la bataille, tenait de lui que l'empereur resta pendant tout l'après-midi non loin de la Belle-Alliance, à cheval la plupart du temps, et très attentif à toutes les péripéties de l'action. D'après un propos de Ney, recueilli à Mézières, où il passa le 19 juin, l'empereur s'était montré très brave. Au reste, il y a les faits qui témoignent plus sûrement que tous les propos : A onze heures, l'empereur dicte sa disposition d'attaque. A onze heures un quart, il prescrit la démonstration contre Hougoumont. A une heure, il fait écrire à Grouchy. A une heure et demie, il donne l'ordre à Lobau de prendre position pour arrêter les Prussiens et enjoint à Ney de commencer l'attaque de Mont-Saint-Jean. Dans l'intervalle, il a fait bombarder Hougoumont par une batterie d'obusiers. A trois heures, il lance une brigade de cuirassiers contre la cavalerie de lord Uxbridge qui assaille la grande batterie. A trois heures et demie, il ordonne à Ney de s'emparer de la Haye-Sainte. A quatre heures et demie, il fait avancer la garde près de la Belle-Alliance. A cinq heures, il porte la jeune garde au secours de Lobau. A cinq heures et demie, il prescrit à Kellermann de seconder les charges de Milhaud. A six heures, il renouvelle l'ordre de prendre la Haye-Sainte. Peu après, il détache deux bataillons de la vieille garde pour chasser les Prussiens de Plancenoit. A sept heures, il mène sa garde dans les fonds de la Haye-Sainte pour l'assaut final

Chemin faisant, il harangue les soldats de Durutte qui lâchent pied et les renvoie au feu, et il prescrit à tous ses officiers de parcourir la ligne de bataille en annonçant l'approche du maréchal Grouchy. Le soir, il forme en carrés, dans la vallée, le second échelon de la garde, court à Rossomme, y résiste encore avec les grenadiers de Petit et fait tirer sur la cavalerie anglaise la dernière volée de mitraille.

Jamais Napoléon n'exerça plus effectivement le commandement, jamais son action ne fut plus directe. Mais obligé précisément à ce rôle de « sergent de bataille » que condamne Maurice de Saxe, il s'employa tout entier à parer aux méprises, aux oublis, aux fautes de ses lieutenants. Et, voyant toutes ses combinaisons avorter, toutes les attaques échouer, ses généraux gaspiller ses belles troupes, sa dernière armée fondre entre leurs mains, l'ennemi lui faire la loi, il perdit la résolution avec la confiance, hésita, se borna à pourvoir aux périls les plus pressants, attendit l'heure, la laissa passer et n'osa pas à temps risquer tout pour tout sauver.

Paris, 1894-1898.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

Chapitre I. — La dernière armée de l'Empire

Chapitre II. — Les plans de campagne

Chapitre III. — Les premiers combats

LIVRE II

LIGNY ET LES QUATRE-BRAS

Chapitre I. — La matinée du 16 juin

Chapitre II. — La bataille de Ligny

Chapitre III. — La bataille des Quatre-Bras

CHAPITRE IV. — LA RETRAITE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

CHAPITRE V. — LA RETRAITE DE L'ARMÉE ANGLAISE

LIVRE III

WATERLOO

CHAPITRE I. — BLÜCHER ET GROUCHY

CHAPITRE II. — LA BATAILLE DE WATERLOO

LA MATINÉE

CHAPITRE III. — LA BATAILLE DE WATERLOO

DE ONZE HEURES ET DEMIE A TROIS HEURES

CHAPITRE IV. — LA BATAILLE DE WATERLOO

DE TROIS HEURES A SEPT HEURES

CHAPITRE V. — LA BATAILLE DE WATERLOO

DE SEPT HEURES A NEUF HEURES

Chapitre VI. — La Déroute

Chapitre VII. — Les combats de Wavre et la retraite de Grouchy

Chapitre VIII. — La Campagne de 1815

NOTE SUR LES CARTES

I

CARTE GÉNÉRALE DE LA CAMPAGNE DE 1815

II

CARTE POUR LES OPÉRATIONS MILITAIRES DU 15 AU 20 JUIN

J'ai dressé ces deux cartes d'après celles de Ferrari et de Capitaine, qui ont servi à l'Empereur pendant la campagne. J'en ai rectifié les inexactitudes (emplacements de certains villages et direction des cours d'eau) au moyen de la carte du Génie militaire, publiée en 1825, et de la carte au 40,000° de l'Institut cartographique militaire belge, publiée en 1892. C'est sur cette dernière, en raison de la dimension de l'échelle, que j'ai toujours calculé les distances en écrivant *Waterloo*.

On consultera la carte I pour les cantonnements des différentes armées dans la première quinzaine de juin 1815 et pour le passage de la frontière belge, le 15 juin. La carte II servira pour les opérations militaires du 15 au 20 juin, et principalement pour l'itinéraire suivi par Grouchy, les 17 et 18 juin, comme aussi pour celui qu'il aurait pu prendre.

III

PLAN DE LA BATAILLE DE WATERLOO

J'ai fait reproduire à la moitié de la grandeur de l'original le plan dressé en 1816 par Craan, ingé-

nieur du cadastre de Brabant. Ce plan, devenu d'une extrême rareté, est le document topographique le plus ancien. C'est aussi le plus exact et le plus précieux pour certains détails essentiels, comme la position et la figure des bois, l'emplacement des fermes et de la Sablonnière, les voies de communication, enfin les haies et les berges du chemin d'Ohain.

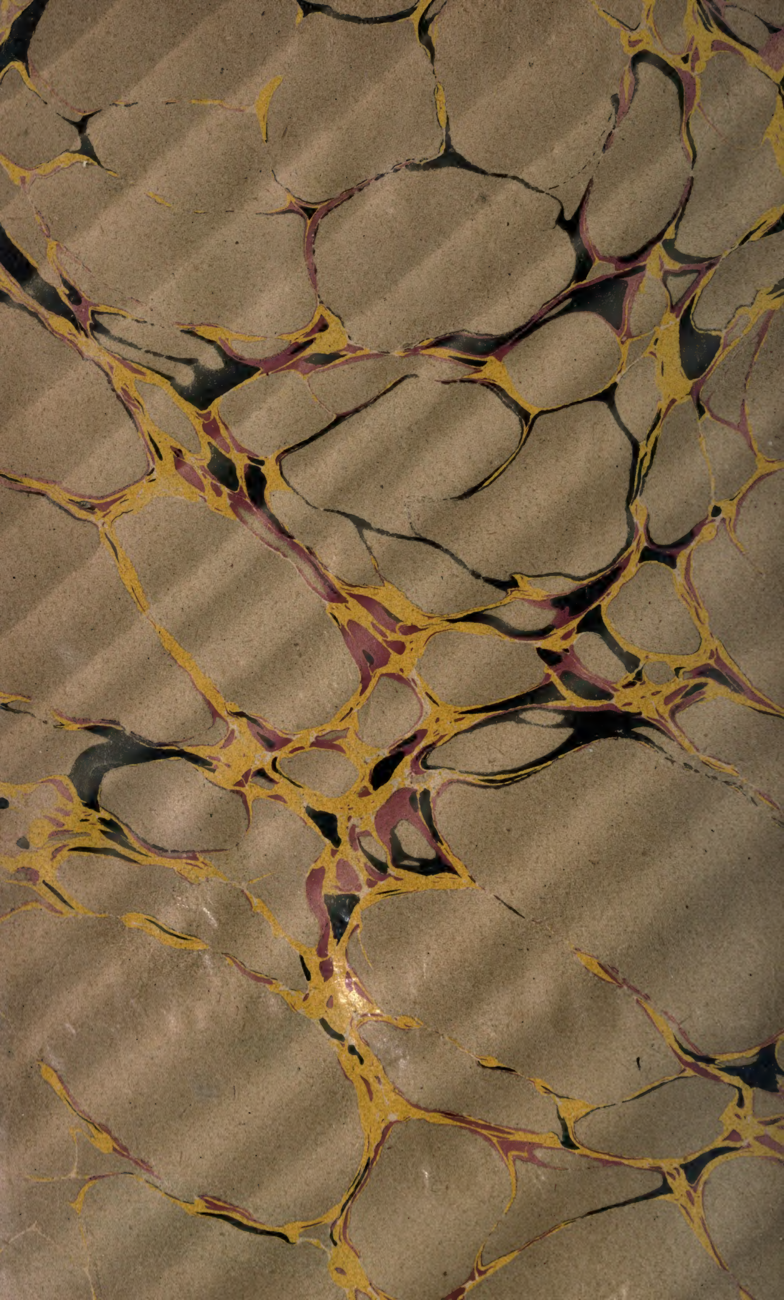
Je dois d'ailleurs faire remarquer que Craan ayant employé l'éclairage oblique a, par cela même, donné un relief excessif au terrain onduleux du champ de bataille. Les arêtes sont trop vives. Les fonds, comme les plateaux, semblent égalisés par le rabot. La gradation des pentes n'est pas suffisamment marquée. Ainsi, on ne se rend pas compte, sur ce plan, que de la Haye-Sainte le terrain continue à monter jusqu'au chemin d'Ohain qui formait la crête de la position anglaise.

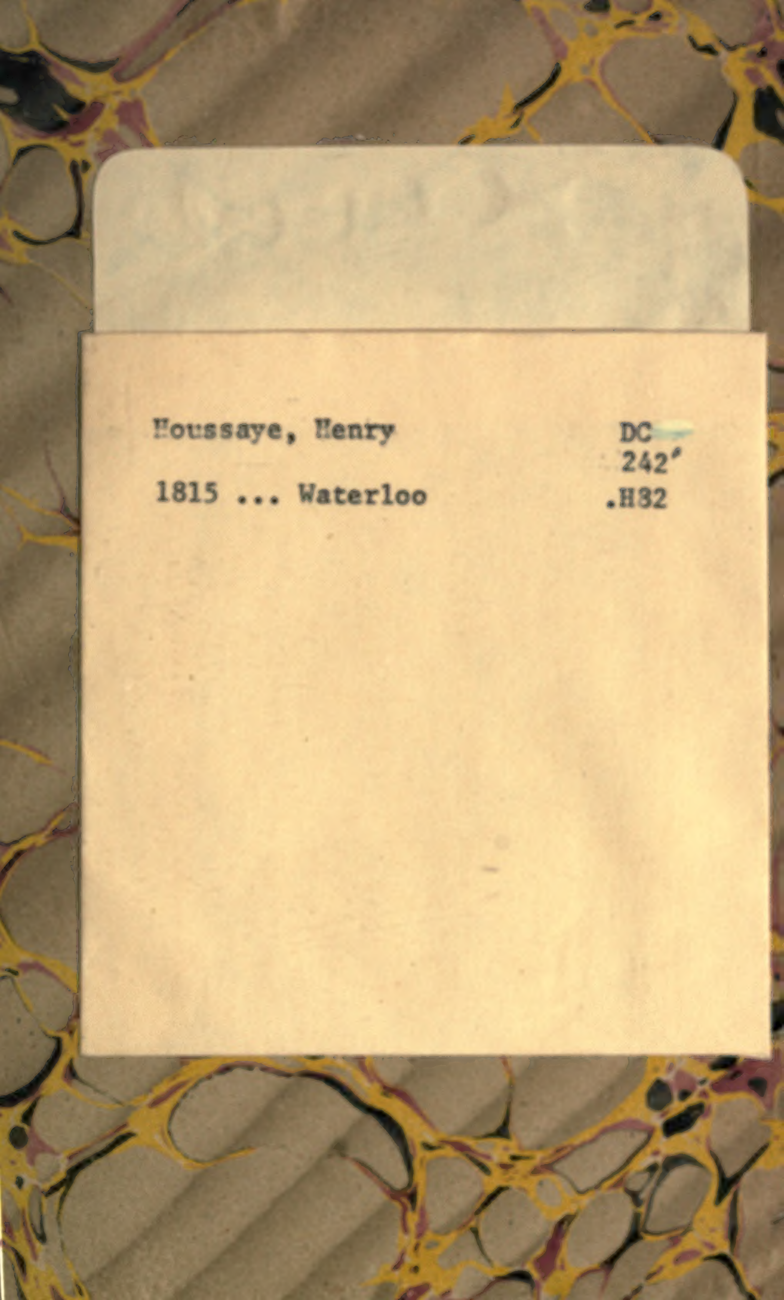
Craan a marqué tous les mouvements des troupes depuis onze heures jusqu'à la nuit. Sur une réduction, ces multiples entrecroisements de lignes eussent fait confusion. J'ai donc indiqué seulement les emplacements des divisions et des brigades au début de l'action, en rectifiant les diagrammes parfois inexacts de Craan. Je me suis servi pour cela des plans de Siborne, de ceux des *Commentaires* de Napoléon et des *Waterloo Letters*, et aussi des renseignements qui se trouvent dans les nombreuses relations des combattants.

H. H.

5 décembre 1898.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




Houssaye, Henry
1815 ... Waterloo
DC
242
.H32

